

# « L'épreuve de la petitesse »

Contribution à une étude  
sur les fins de carrières des triathlètes

## THESE

présentée pour obtenir le grade de  
**DOCTEUR DE L'UNIVERSITE DE STRASBOURG**

soutenue publiquement le 27 septembre 2011  
par Pascaline GUIOT

sous la direction du Pr Fabien OHL  
et la codirection du Pr Gary TRIBOU

### Membres du Jury

FLEURIEL Sébastien	Professeur	Université de Lille	<i>Rapporteur</i>
OHL Fabien	Professeur	Université de Lausanne	<i>Directeur</i>
PERRIN Claire	Maître de Conférence	Université de Lyon	<i>Rapporteur</i>
TRIBOU Gary	Professeur	Université de Strasbourg	<i>Codirecteur</i>
VIEILLE-MARCHISET Gilles	Professeur	Université de Strasbourg	<i>Rapporteur interne</i>

Année 2011

## Remerciements

Je tiens à remercier vivement l'ensemble des membres du jury pour avoir bien voulu me faire l'honneur d'évaluer mon travail.

Je souhaite tout particulièrement remercier Fabien Ohl de m'avoir suivie au cours de ce long parcours, pour ses qualités humaines et professionnelles. Je remercie aussi mon laboratoire de recherche et ceux qui le composent, notamment Julien P., pour leurs précieux conseils et l'organisation de leurs séminaires.

Un grand merci à tous mes partenaires et adversaires sportifs, ainsi qu'à tous ceux qui ont bien voulu apporter leur témoignage, et ainsi participer à l'élaboration de ce travail qui, sans eux, n'aurait pas vu le jour.

Je tiens également à remercier les personnes qui m'ont aidée à mettre en forme cet ouvrage et à le relire maintes et maintes fois et qui, par cet apport, m'ont incitée à continuer. Merci à vous Elisabeth P., Dominique D., Hélène T., Jean-Marie B.

Enfin, mes pensées les plus profondes vont, aujourd'hui, à ceux qui ont disparu de ma vie et avec qui je ne peux plus partager ce moment d'aboutissement.

# Table des matières

<b>1. INTRODUCTION.....</b>	<b>8</b>
<b>1.1. QUESTIONS DE RECHERCHE.....</b>	<b>10</b>
<b>1.2. LE TRIATHLON : UNE PRATIQUE SPORTIVE SOCIALE.....</b>	<b>13</b>
1.2.1. Une morale de l'effort.....	14
1.2.2. S'éloigner de la figure de l'homme ordinaire .....	17
1.2.3. Les usages du corps .....	19
<b>2. DELIMITATION DE LA RECHERCHE .....</b>	<b>23</b>
<b>2.1. ETAT DES RECHERCHES .....</b>	<b>24</b>
2.1.1. Fins de carrière et trajectoires .....	31
2.1.2. Des dispositions.....	39
2.1.3. Des affirmations identitaires singulières.....	40
<b>2.2. CONSTRUCTION DE LA PROBLEMATIQUE .....</b>	<b>43</b>
2.2.1. Les épreuves de la destinée sportive.....	44
2.2.2. Processus de transformation et situations sociales .....	45
2.2.3. Problématique.....	48
<b>2.3. CONSTRUCTION D'UN MODELE D'ANALYSE.....</b>	<b>51</b>
2.3.1. Corps d'hypothèses.....	51
2.3.2. Concepts et dimensions.....	52
<b>2.4. METHODOLOGIE.....</b>	<b>57</b>
2.4.1. Démarche exploratoire.....	59
2.4.2. Les outils de recueil .....	63
2.4.3. L'échantillon .....	64
2.4.4. Les conditions de réalisation .....	71
2.4.5. L'analyse des « récits de vie ».....	76
<b>3. LES TRIATHLETES ET LEURS TRAJECTOIRES .....</b>	<b>82</b>
<b>3.1. REPRESENTATIONS DES TRIATHLETES SUR LEURS CARRIERES.....</b>	<b>84</b>
3.1.1. « Faire le métier » .....	94
3.1.2. « Pour vivre ma vie » .....	96

3.1.3. Un « trip », une « bulle ».....	97
<b>3.2. PROCESSUS D'AUTONOMISATION CHEZ LES TRIATHLETES.....</b>	<b>98</b>
3.2.1. Avoir vaincu .....	99
3.2.2. Quitter son milieu familial .....	100
3.2.3. Devenir parent .....	102
<b>3.3. PERIODES D'AUTONOMISATION RELATIONNELLE .....</b>	<b>105</b>
3.3.1. La période de l'adolescence .....	106
3.3.2. Les études, puis le métier .....	108
3.3.3. La famille... « des parenthèses ».....	109
<b>4. LA GLOIRE OU LES EPREUVES DE LA « GRANDEUR » .....</b>	<b>111</b>
<b>4.1. L'ACCOMPLISSEMENT DE SOI : « DEVENIR QUELQU'UN » .....</b>	<b>112</b>
4.1.1. Les processus d'engagement : une vocation, des dispositions.....	113
4.1.2. Positions de rupture et sociabilités particulières .....	119
4.1.3. Différents types de reconnaissance.....	124
<b>4.2. DIVERSITE « DES GLOIRES » .....</b>	<b>131</b>
4.2.1. « La gloriole... ».....	133
4.2.2. Le titre : « Un Graal... » .....	135
4.2.3. Effets des médias sur les affirmations identitaires .....	139
<b>5. LES COUPLES A L'EPREUVE DES FINS DE CARRIERE.....</b>	<b>143</b>
<b>5.1. LES EFFETS DE LA PRATIQUE SPORTIVE SUR LES COUPLES.....</b>	<b>147</b>
5.1.1. La vie en couple avec le sport .....	147
5.1.2. L'engagement sportif en commun.....	151
5.1.3. L'accompagnement « simple ».....	160
5.1.4. L'accompagnement en retrait.....	167
<b>5.2. LA RETRAITE SPORTIVE ET SES EFFETS SUR LA VIE CONJUGALE.....</b>	<b>184</b>
5.2.1. L'arrêt sportif en commun (désengagement partiel et/ou total).....	186
5.2.2. Retraite décalée : engagement sportif en commun, mais arrêt en différé.....	194
5.2.3. Retraite sportive et effets sur l'accompagnement simple .....	200
5.2.4. Arrêt de pratique et effets sur la vie conjugale commune-séparée.....	206
<b>5.3. BREAK OU BIFURCATION.....</b>	<b>213</b>
5.3.1. Le troisième compagnon.....	213
5.3.2. La maternité, un révélateur.....	216

5.3.3. Entre désirs et renoncements.....	220
<b>6. LES EPREUVES DES FINS DE CARRIERE .....</b>	<b>223</b>
<b>6.1. RESTER « QUELQU'UN » DANS OU HORS DE CE « MONDE A PART » ?.....</b>	<b>224</b>
6.1.1. Avoir été « quelqu'un » .....	224
6.1.2. Prolonger sa grandeur « en interne » .....	226
6.1.3. Prolonger sa grandeur « en externe ».....	229
6.1.4. La « patrimonialisation » de la grandeur .....	232
<b>6.2. UNE IDENTITE PERSONNELLE CONTRE L'ASSIGNATION AU REGISTRE SPORTIF .....</b>	<b>233</b>
6.2.1. Diversité des registres et prolongement de la grandeur en interne.....	234
6.2.2. Une double vie.....	234
6.2.3. Une identité parallèle .....	235
6.2.4. La transition : un « stand-by » régénératif mais bien souvent nostalgique.....	237
<b>6.3. TRAJECTOIRES ET COMBINAISONS D'ETATS.....</b>	<b>239</b>
6.3.1. Les étapes de la carrière sportive.....	240
6.3.2. Des états de transition, transitoires .....	241
6.3.3. « L'anonymisation » .....	242
<b>7. LES FINS DE CARRIERE COMME PASSAGES DELICATS .....</b>	<b>245</b>
<b>7.1. UN CERTAIN DEUIL DE SOI.....</b>	<b>246</b>
7.1.1. Le burnout : l'arrêt par « défaut ».....	247
7.1.2. L'épreuve du « chômage » .....	249
<b>7.2. DES EPREUVES SOCIALES ET PERSONNELLES .....</b>	<b>251</b>
7.2.1. Grandeurs et Petitesse .....	251
7.2.2. Processus « d'anonymisation » divers.....	252
7.2.3. Garder la face .....	255
7.2.4. Laisser des traces et s'arrêter au bon moment.....	257
7.2.5. Le poids des événements.....	261
<b>7.3. DURABILITE DES EFFETS DU SPORT ET DE SES EXPERIENCES .....</b>	<b>263</b>
7.3.1. Stigmates en fin de carrière.....	264
7.3.2. Les fins de carrière : négociations biographiques et sociales.....	267
<b>8. CONCLUSION.....</b>	<b>269</b>
<b>8.1. « L'ART DE NE PLUS ETRE [TRIATHLETE] EST D'AVOIR ETE ».....</b>	<b>270</b>

<b>8.2. L'ACCOMPAGNEMENT DU DESENGAGEMENT .....</b>	<b>272</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>277</b>
<b>ANNEXE 1 : CONSTRUCTION DU CADRE THEORIQUE .....</b>	<b>287</b>
<b>TABLEAUX SYNTHETIQUES .....</b>	<b>288</b>
Cadre théorique .....	288
Contextualisation de la recherche .....	290
Dimensions identitaires et carrières .....	293
Dominantes de fin de carrière .....	294
Les axes de recherche .....	295
Proposition de synthèse .....	297
<b>RAPPELS METHODOLOGIQUES.....</b>	<b>298</b>
Première phase : Exploratoire et Descriptive.....	299
Seconde phase : Approfondissement : entretiens semi-directifs de type compréhensif....	300
<b>CARACTERISTIQUES GENERALES DES TRIATHLETES (PHASE EXPLORATOIRE) .....</b>	<b>302</b>
Profil de Pierre : « Le triathlon et moi aujourd'hui... » .....	302
Profil de Raoul : « Une vie extrasordinaire » .....	303
Profil de Marthe : « L'essentiel : du triathlon ! ».....	305
Profil de David : « ...un peu touche à tout... » .....	305
Profil de Claude : « Un chêne... » .....	306
Profil de Sandra : « Une activité fun... » .....	307
Profil de Juliette .....	308
<b>ANNEXE 2 : OUTILS.....</b>	<b>309</b>
<b>GUIDE D'ENTRETIEN.....</b>	<b>310</b>
Thèmes de questions possibles pour les entretiens .....	310
Grille d'autoperception.....	312
Autre version de questions posées aux triathlètes.....	312
<b>INDICATEURS.....</b>	<b>314</b>
L'autoportrait .....	314
La carrière .....	314
La fin de carrière .....	314
La vie de couple (pour ceux qui participent à la seconde enquête) .....	315

Projets .....	315
Questions-soutiens aux interviews.....	315
Caractéristiques de l'informateur .....	317
<b>ANNEXE 3 : RESULTATS : ENTRETIENS.....</b>	<b>318</b>
<b>ENTRETIEN AVEC LUCIE ET JEAN.....</b>	<b>321</b>
<b>ENTRETIEN AVEC GILLES.....</b>	<b>327</b>
<b>ENTRETIEN AVEC SANDRA ET ALAIN.....</b>	<b>335</b>
<b>ENTRETIEN AVEC SABINE ET ARSENE .....</b>	<b>341</b>
<b>ENTRETIEN AVEC NICOLE ET BERNARD.....</b>	<b>351</b>
<b>ENTRETIEN AVEC FRANÇOISE .....</b>	<b>361</b>
<b>ENTRETIEN AVEC MADELEINE ET QUENTIN.....</b>	<b>368</b>
<b>LETTRE DE TMOIGNAGE DE SANDRA .....</b>	<b>378</b>
<b>LETTRE DE TMOIGNAGE D'UN « EX-CONJOINT », NON-TRIATHLETE, D'UNE TRIATHLETE.....</b>	<b>379</b>
<b>ARBORISATION DE TRAJECTOIRE .....</b>	<b>383</b>
<b>ANNEXE 4 : TABLEAUX SYNTHETIQUES D'ANALYSES .....</b>	<b>384</b>
<b>TRAJECTOIRES ET CARRIERES.....</b>	<b>385</b>
Phase d'exploration de la 1 <sup>ère</sup> partie de l'étude .....	385
<i>Analyse documentaire.....</i>	<i>385</i>
<i>Trajectoires et caractéristiques générales des acteurs .....</i>	<i>385</i>
Phase d'approfondissement de la 1 <sup>ère</sup> partie de l'étude .....	392
<i>Schématisation des logiques de fins de carrière.....</i>	<i>392</i>
<b>L'AFFIRMATION IDENTITAIRE .....</b>	<b>395</b>
<b>LA CARRIERE SPORTIVE ET SES EFFETS SUR LE COUPLE.....</b>	<b>396</b>
Objectif et problématique du chapitre sur les couples .....	396
Phase d'exploration de la 2 <sup>ème</sup> partie de l'étude.....	398
<i>Modalités d'organisation des couples.....</i>	<i>398</i>
<i>Synthèse des données collectées dans l'étude des couples.....</i>	<i>399</i>
Phase d'approfondissement de la 2 <sup>ème</sup> partie de l'étude .....	403
<i>Organisation des couples au moment de l'arrêt.....</i>	<i>403</i>
<i>Schématisation des logiques d'organisation des couples en relation avec une carrière sportive .....</i>	<i>405</i>

# **1. INTRODUCTION**



Il existe de nombreux sportifs anonymes à haut niveau. Ils sont connus et reconnus dans leurs milieux. Ce sont des « compétiteurs pro »<sup>1</sup> en quelque sorte. Ils côtoient des « stars »<sup>2</sup> en tant que partenaires d'entraînement et de compétition à haut niveau. Mais ils sont peu pris en compte par les médias, les institutions ou autres. Car leurs résultats sont moindres ou leur activité moins exposée, moins télégénique. Pourtant ils connaissent, ou ont connu, un niveau de pratique élevé et tout autant un investissement très important, en termes de temps d'entraînement et de compétition. Ces « anonymes » sont nombreux et connaissent différentes situations qui vont varier selon les sports. Il est impensable d'étudier leurs carrières sans tenir compte des conditions économiques et sociales d'accès à chaque sport. Les conditions de fin de carrière sont également variables selon les sports. Les triathlètes font partie de ces sportifs qui pratiquent une activité dite confidentielle.

Notre recherche portera sur le triathlon, qui combine trois activités sportives : natation, cyclisme et course à pied. De fait, nous le considérons comme une pratique sportive sociale à part entière, et ses pratiquants, appelés triathlètes, comme ayant des conduites sociales porteuses de sens qui nous interrogent plus particulièrement. Notre recherche a pour origine tout d'abord une situation personnelle impliquée dans ce sport (pratique à haut niveau pendant six ans : étapes de Coupe et Championnats du Monde et d'Europe ; classée Top-Ten en Division 1, Grands Prix de Duathlon et Triathlon de 1998 à 2003-2004, au niveau national), et ensuite l'expérience des accidents, des blessures et de leurs conséquences dans une carrière sportive. Parvenue au terme de notre carrière compétitive (2004), suite à un grave accident, nous nous sommes interrogée sur ce moment particulier de la fin de carrière. Ce passage pose-t-il des problèmes aux triathlètes ? Constitue-t-il une épreuve caractérisable et mesurable ?

La notion de « facilité », ou au contraire de « difficulté », induite par notre titre « l'épreuve de la petitesse », reste en partie très subjective. Elle se rattache au ressenti des athlètes, lié aux ressources de chacun, autant que fonction des situations d'arrêt rencontrées (événements, contextes). Nous la définirons comme participant au processus de rétrécissement inhérent à la fin de carrière à partir du moment où la carrière accompagne un processus d'affirmation, d'autonomisation, de grandissement autant personnel que social.

Il importe tout d'abord de dresser plusieurs constats. En premier lieu, il existe différentes manières de devenir triathlète, puis de ne plus l'être. En deuxième lieu, la problématique de la fin de carrière se pose aussi bien à la star ou à l'anonyme du haut niveau, qu'aux amateurs très engagés. En troisième lieu, il semble exister différentes manières, variant dans le temps,

---

<sup>1</sup> Expression parfois utilisée dans le milieu du sport.

<sup>2</sup> Ceux qui sont sacrés de titres de Champion par exemple, ou qui ont un parcours sportif spectaculaire.

d'envisager ce moment dans une trajectoire. Par exemple, une sportive peut ne pas aborder de la même manière qu'un sportif ce moment de remise en cause que représente l'après-carrière, nous verrons pourquoi au cours de notre travail.

L'arrêt de la compétition, le passage de l'activité intensive au retrait, peuvent marquer une évolution plus ou moins lente, menant ou non à une rupture. Lorsque l'existence et la reconnaissance sociale de l'individu sont construites sur la pratique intensive de ces trois disciplines confondues, la fin de carrière n'est pas aussi simple à négocier que cela peut paraître. La difficulté résiderait dans le fait d'intégrer une vie plus « ordinaire ». Elle porte souvent par exemple sur la vie relationnelle, privée, intime, autant que professionnelle. Une autre épreuve possible peut être celle de ne plus être au devant de la scène ; que le palmarès sportif ne soit plus qu'une trace des identités passées. Si l'on ne devient pas forcément un anonyme dans le milieu, il s'opère quand même un oubli des résultats lors de l'arrêt de la compétition. Or c'est bien cette moindre reconnaissance, par sa pratique, par ses résultats, qui semble reléguer l'individu à la périphérie de son milieu de compétition. On observe des processus de réinvestissement de son temps dans de nouvelles activités ou de redéfinition de ses engagements sur d'autres bases, à partir de nouvelles croyances et d'autres formes de pratiques. S'arrêter en triathlon, comme dans d'autres sports, demande de répondre autant à la question de trouver à quoi s'occuper après et qu'à celle de qui devenir ensuite.

## 1.1. QUESTIONS DE RECHERCHE

Notre travail de thèse s'intéresse à la manière dont les triathlètes, quel que soit leur niveau d'excellence, réorganisent leur vie au moment de l'arrêt de la compétition, voire tout simplement de cette pratique. Cette étude se réalise en analysant la vie sportive et sociale d'une part, la vie personnelle et conjugale d'une part, des triathlètes interrogés.

La reconversion professionnelle n'est pas abordée en tant que telle, bien qu'elle puisse être rattachée à l'objet étudié : les fins des carrières sportives. C'est une adaptation sociale possible, qui pose le problème du « statut social et économique, réel des compétiteurs »<sup>3</sup> et de la transférabilité des compétences et expériences spécifiques acquises dans et par le sport, dans un autre champ, ce qui n'est pas notre propos premier.

---

<sup>3</sup> Jean-Quentin Faure, Sébastien Fleuriet (dir.), « Excellences sportives. Economie d'un capital spécifique », Editions du Croquant, coll. *Champ social*, 2010.

Bien que le triathlon soit une pratique sportive exercée à titre non professionnel, l'engagement dans cette dernière est intensif, tant ses contraintes sont importantes. Les « occupations » (manière de faire, manière de pratiquer qualitativement et quantitativement) dont elle fait l'objet, la rendent appréhendable comme une carrière de nature professionnelle. Elle est d'ailleurs ressentie comme telle par de nombreux triathlètes interrogés. Ils parlent par exemple, de « faire le métier », comme dans le monde cycliste. C'est ainsi que la carrière de triathlète nous est apparue assimilable à une occupation professionnelle, même si le triathlon est vécu comme une passion au-delà d'un simple loisir. Les athlètes n'en tirent pas nécessairement un revenu suffisant pour subvenir à leurs besoins, mais l'investissement est tellement important que l'analogie avec une carrière professionnelle est tout à fait légitime. De plus, l'arrêt de l'engagement sportif est forcément plus précoce qu'une retraite. Arrêter très tôt l'occupation prioritaire relève bien de l'analyse des moments importants des carrières.

Pour comprendre ces expériences, on peut alors aborder le sport comme une forme de travail à partir des carrières professionnelles ou amateurs. Il existe des travaux sur la professionnalisation du football (Faure & Suaud, 1998)<sup>4</sup>, l'analyse des carrières des escrimeurs professionnels et des femmes gymnastes (Birrell & Turowetz, 1979)<sup>5</sup>, des femmes professionnelles de golf (Theberge, 1977)<sup>6</sup>, ou sur les escaladeurs (Donnelly, 1994)<sup>7</sup>, mais qui n'évoquent les problèmes d'arrêt de pratique et de compétition, que de façon secondaire. Nous nous inspirons des travaux de Hughes (1958)<sup>8</sup>, pour qui les groupes professionnels (« occupational groups ») doivent être étudiés par rapport aux processus biographiques dans lesquels se façonnent les identités par les interactions entre les membres du groupe ou avec l'environnement. Aussi les outils utilisés, notamment en sociologie du travail, sont des ressources utiles à l'analyse du moment de l'arrêt. Ce dernier imposé par l'âge, l'absence de résultats, la blessure, la fatigue, la saturation, ou encore la conscience de la nécessité de décrocher, impose aussi une conversion identitaire (Strauss, 1992)<sup>9</sup>, que nous aborderons ultérieurement dans les chapitres qui vont suivre.

---

<sup>4</sup> J.M. Faure et Ch. Suaud, « Le football professionnel à la française », Paris, Presses universitaires de France, 1999.

<sup>5</sup> S. Birrell et A. Turowetz, « Character Worked-up and Display: Collegiate gymnastics and professional Wrestling », *Urban Life*, 8, 1979, pp. 219-246.

<sup>6</sup> N. Theberge, « An Occupational Analysis of Women's Professional Golf », *Unpublished doctoral dissertation*, University of Massachusetts : Amherst, 1977.

<sup>7</sup> P. Donnelly, « Take my Word For It: Trust in the Context of Birding and Mountaineering », in *Qualitative Sociology*, 17, 1994, pp. 215-241.

<sup>8</sup> E.C. Hughes, « Men at Their Work », Glencoe, The Free Press, 1958.

<sup>9</sup> A. Strauss, « Miroirs et masques », et notamment le chapitre 4, « Les transformations de l'identité », Paris, Métailié, [1989], 1992.

**La question principale de cette recherche est donc de comprendre comment l'arrêt du triathlon - de la pratique de loisir, de l'entraînement intensif et/ou de la compétition - est un moment de réorganisation de la vie sociale et personnelle du triathlète concerné. En d'autres termes, quelles sont les expériences de fin de carrière et leurs conséquences ? Comment ces acteurs sociaux<sup>10</sup> s'adaptent-ils à ce moment d'inflexion de leur carrière sportive et comment organisent-ils la suite de leur trajectoire de vie ?**

Quivy et Van Campenhoudt (1988)<sup>11</sup> évoquent trois critères de qualité dans la définition de la question de départ :

- **la clarté** : il serait utopique de vouloir tout comprendre. Chacun des thèmes évoqués dans notre approche pourrait donner lieu à un travail de recherche. Il nous faudra donc définir précisément notre modèle d'analyse et les relations entre des termes comme ceux de « carrière », « arrêt » (les fins de carrière), « trajectoire » notamment, d'un point de vue sociologique.

- **la faisabilité** : si notre expérience de triathlète à haut niveau nous permet de pénétrer facilement le milieu confidentiel du triathlon, la fin de carrière reste un sujet sensible. Mais notre statut de chercheur et d'ex-triathlète, nous demande de prendre une certaine distance et de lutter avec nos propres représentations afin de dépasser les évidences. Cette étape est essentielle pour accéder rapidement au sens des discours des triathlètes interrogés à partir du moment où la recherche repose sur une problématique pertinente et sur un modèle d'analyse construit.

- **la pertinence** : dans un premier temps, nous allons étudier quelles sont les expériences des fins de carrière des triathlètes (phase descriptive), et dans un second temps nous tenterons de comprendre puis d'expliquer comment les triathlètes s'adaptent à cette transition et comment s'organise la suite de leur parcours de vie. En quoi peut-elle être une épreuve subie, acceptée ou accompagnée ?

Par conséquent, nous analyserons l'arrêt de la compétition, de la pratique de l'entraînement intensif, voire plus simplement de la pratique triathlétique elle-même. Quelles en sont les conséquences sur les conduites sociales des triathlètes ? L'enjeu est donc bien de saisir si l'arrêt

---

<sup>10</sup> La notion d'« acteur social » est utilisée dans l'ensemble de notre travail pour désigner les triathlètes en relation les uns avec les autres sous l'effet d'une pratique plus ou moins consciente et perceptible. Son activité est à concevoir comme une conduite sociale au sens de Max Weber, déterminée idéalement de quatre façons : soit irrationnelle parce qu'habituelle (je le fais parce que cela se fait) ; soit affective (je le fais parce que j'aime ça) ; soit rationnelle quant au but par l'attente utilitaire du comportement des autres (je le fais parce que les autres vont me récompenser pour le faire) ; soit rationnelle quant à la valeur, par la conscience que l'on a de la valeur d'un certain comportement (je le fais parce que c'est bien de le faire).

Friedberg définit l'« acteur » par « sa simple appartenance au contexte d'action étudié, dans la mesure où son comportement contribue à structurer ». Voir M. Crozier et E. Friedberg, « L'acteur et le système », Point Essais, Seuil, 1977.

<sup>11</sup> Raymond Quivy, Luc Van Campenhoudt, « Manuel de recherche en sciences sociales », Paris, Dunod-Bordas, 1988, pp. 24-34.

de ce type de pratique sociale marque une rupture, ou au contraire un simple passage, vers une nouvelle organisation de la vie. A cette fin, nous caractériserons les étapes de carrière grâce à nos lectures exploratoires sur le sujet (données bibliographiques et biographiques<sup>12</sup>), croisées avec nos premières observations participantes.

Dans la phase d'approfondissement, nous nous appuyerons sur une approche compréhensive et sur la richesse de la sociologie des professions afin de cerner la complexité de cette question.

## **1.2. LE TRIATHLON : UNE PRATIQUE SPORTIVE SOCIALE**

Le triathlon est ici analysé à travers les modes de recrutement (types d'engagement et d'investissement de ses pratiquants), les prises en charge des triathlètes, et sa singularité dans le champ sportif qui a des conséquences sur le cadre organisationnel et institutionnel des carrières sportives. Volontairement, nous n'abordons pas vraiment ou très peu le côté institutionnel de cette pratique, ni du haut niveau, car cela nous semble faire l'objet d'une autre étude. Cette étude s'intéresse à une pratique sportive et sociale, à l'aide d'outils notionnels issus d'une sociologie pragmatique.

La pratique du triathlon, quel que soit le niveau d'expertise, exige l'acquisition de trois cultures sportives<sup>13</sup> a priori peu compatibles entre elles, bien que proches par leur nature énergétique et leur degré d'investissement temporel pour réussir. En effet, la participation à un triathlon demande un entraînement intensif et régulier dans les trois disciplines, ne serait-ce que pour en maîtriser sécuritairement, techniquement et tactiquement, chacune d'entre elles. Il convient par exemple d'apprendre à nager, à faire du vélo, à courir, en milieu naturel, jusqu'à atteindre un certain niveau d'excellence. Dix à vingt-cinq heures d'entraînement hebdomadaires constituent une moyenne. La variété et la quantité d'épreuves (différentes distances) imposent un entraînement acharné qui modifie obligatoirement le mode de vie (usages, pratiques, habitudes...) et de pensée (représentations, croyances, opinions...), des personnes qui s'y adonnent. L'ensemble crée à terme un ethos<sup>14</sup> de pratique qui engage totalement la personne :

---

<sup>12</sup> Analyse de documents dont press-books, sites internet, blogs...

<sup>13</sup> Christian Pociello, « Les cultures sportives : pratiques, représentations et mythes sportifs », Paris, PUF, 1995.

<sup>14</sup> Coutume, usage, habitude, in « Abrégé du dictionnaire Grec-Français », par M.A. Bailly, Paris, classiques Hachette, 1965, p. 247.

pas de demi-mesure même pour les amateurs. Le goût de l'effort en devient une disposition psychique, un trait de caractère, voire s'érige, ici, en qualité morale. Il s'agit presque d'effacer les ancrages antérieurs pour imposer un nouvel être avec une nouvelle gestion de son temps, de ses habitudes, de ses relations, de ses représentations, un nouveau code éthique<sup>15</sup>, une croyance dominante du champ en question.

### **1.2.1. Une morale de l'effort**

Etymologiquement, le triathlon signifie trois épreuves, pratiquées successivement. Elles sont représentées par trois disciplines sportives, qui sont de nos jours : la natation, le cyclisme et la course à pied. Le triathlon tire sa particularité du fait qu'il n'a recours qu'à des activités humaines de base, mais aussi à des qualités physiques, morales, et sociales particulières, telles que la persévérance, la rigueur, le goût du travail, du risque, l'individualisme. L'initié dans les trois épreuves s'appelle plus communément le « triathlète », acteur-sujet de notre étude. Mais surtout la pratique du triathlon exprime ici une morale de l'effort, un rapport au monde et au corps qui supposent des dispositions liées au dépassement de soi.

Historiquement, les conceptions du triathlon et de la compétition ont évolué. Ce qui n'est pas sans influencer les représentations, les usages et les coutumes des athlètes étudiés, quelle que soit l'époque considérée. Les pratiquants apparaissent être des personnes animées par le goût de l'aventure, capables de se « suradapter » moralement comme physiquement à un environnement changeant, dotés d'une forte endurance psychologique. En 1904, apparaissent aux Jeux Olympiques de Saint-Louis le décathlon et ses épreuves combinées. C'est en 1920 que la « Course des Débrouillards » ou des « Touche à tout », pratiquée en France sur les bords de la Seine et de la Marne, pourrait sembler constituer les prémices du triathlon. Souvent l'activité natatoire au départ consistait en une épreuve de canotage, car les participants ne savaient pas nager pour la plupart. C'est devenu une activité de nage ensuite, avec des traversées de canal et de chenal. En 1934, une course organisée à La Rochelle réunit officiellement les trois pratiques. D'autres pratiques hybrides sont organisées dans plusieurs autres pays à ces époques. La plus ancienne épreuve à notre connaissance en France est celle organisée par la ville de Marseille, dans le vieux port un dimanche 4 septembre 1921 avec la « Course des Sports ». La victoire revient à un certain Paul Pierre, premier « triathlète » de l'histoire en quelque sorte. Mais à cette époque, trois « sport-women » (expression de l'époque), à qui on avait laissé quelques minutes

---

<sup>15</sup> Code moral traduit en actes de conduite.

d'avance, ne furent jamais rejointes. Elles furent les premières triathlètes féminines de l'histoire du triathlon !

## **Modalités de pratique et institutionnalisation**

Mais c'est en 1975, aux alentours de San Diego, qu'a lieu le premier triathlon codifié. Cette pratique moderne va connaître son envolée, notamment avec le triathlon d'Hawaii, premier Ironman<sup>16</sup> aujourd'hui légendaire, en 1978, puis celui de Nice en France, en 1982. En 1979, une femme participe pour la première fois à l'Ironman d'Hawaii : Lyn Lemaire, une cycliste de Boston, seule femme en lice. Pour la petite histoire, il faut signaler qu'elle termine à la cinquième place du général ! Dès 1985, le triathlon d'Hawaii connaît un succès tel qu'il faut désormais décrocher sa qualification dans des Ironman répartis un peu partout sur la planète (Roth en Allemagne, Auckland en Nouvelle Zélande, au lac Biwa au Japon et enfin à Grenoble en France). Avec ce format d'épreuve, c'est une véritable culture de l'effort solitaire qui est mise en avant. Participer à ce type d'épreuve représente une année de travail quotidien spécifique (sorties de 5 à 6 h de vélo, additionnées à de longues sorties de course à pied par exemple). Beaucoup d'innovations techniques et physiologiques apparaissent afin d'optimiser cet effort physique et les performances. Par exemple, en 1985, Scott Tinley, le vainqueur, utilise pour la première fois en vélo le « guidon triathlète ». Une évolution matérielle, puis réglementaire, qui permet de reposer ses avant-bras sur le corps du guidon. L'usage de matériaux de plus en plus performants fait ainsi partie de la pratique des triathlètes modernes. Détenir un vélo carbone, une combinaison néoprène ultrafine et souple, des baskets ultralégères et amortissantes, et surtout en parler en termes techniques, tout cela participe à la construction d'une certaine doxa (Bourdieu, 1979)<sup>17</sup> dans le triathlon.

Différents formats d'épreuves voient le jour. Des versions courtes, réduites de moitié, puis au quart et encore plus courtes, apparaissent par rapport à la distance de référence : le CD (courte distance : 1,5 km de natation, 40 km de vélo et 10 km à pied). Il s'agit notamment du Sprint (700 m, 20 km, 5 km) et du Super-Sprint (250 m, 10 km, 2,5 km). A l'opposé, il existe des

---

<sup>16</sup> Il s'est déroulé au mois de mai à Fiesta Island. L'épreuve s'est disputée sur une distance de huit kilomètres en vélo et avec une alternance de passages qui étaient parcourus tantôt à la nage, tantôt en course à pied, généralement pieds nus sur le sable et sur l'herbe. Dans le palmarès d'alors on trouve un certain John Collins qui, quatre ans plus tard, sera le véritable initiateur de l'Ironman d'Hawaii.

<sup>17</sup> La *doxa* constitue un ensemble (un réseau, un système) de valeurs, de maximes, autour de certains aspects et éléments de la réalité signifiée. Elle se situe au-delà de la langue, mais en-deçà du discours dont elle fonde, tacitement, l'intercompréhension. La doxa facilite la communication en la fondant. Cela signifie que sa fonction première est au service de l'idéologie dominante. Plus particulièrement, sa fonction secondaire est d'inscrire progressivement l'ordre social dans l'individu. La doxa convertit les structures sociales en principes de structuration, en manière d'organiser le monde social : « [...] l'expérience première du monde est celle de la doxa, adhésion aux relations d'ordre qui [...] sont acceptées comme allant de soi. » (Pierre Bourdieu, « La distinction. Critique sociale du jugement. », Paris, Editions de Minuit, 1979, p. 549).

« double », des « triple », des « déca » Ironman, où les distances de l'Ironman (3,8 km, 180 km, 42 km) sont multipliées par dix ! L'appellation Ironman est à présent réservée aux courses qui reproduisent « les conditions d'origine » : 3,8 km à la nage, 180 km en vélo, 42,195 km à pied. Le premier Championnat du Monde Courte Distance (1,5 km de natation, 40 km de vélo, 10 km de course à pied) sera créé en France à Avignon en 1989, tout comme la Fédération Française de Triathlon (FFTRI). En 1994, Marie Dupont devient la première femme Championne du Monde dans l'histoire du triathlon longue distance à Nice. Mais il faut attendre les J.O. de Sydney en 2000 pour consacrer véritablement ce « nouveau » sport entré dans la programmation olympique. La course se déroule sur des Courtes Distances de 1 500 mètres de natation, 40 kilomètres de vélo et 10 kilomètres de course à pied. Brigitte MacMahon (Suisse) et Simon Whitfield (Canada) sont les premiers médaillés d'or olympiques de la discipline. En 2005, c'est le triathlon de Nice qui change de configuration, en s'alignant sur les distances de l'Ironman, qui est devenu à ce jour un véritable label.

## **La technique du drafting**

Le triathlon repose sur la démesure en termes de distances et d'efforts a priori non compatibles, pourtant ici enchaînés, et de profils de terrain très variés et naturels. Mais tous les sites et toutes les manifestations ne s'y prêtent pas. La distance olympique retenue est celle de la courte distance, car cela rend la course plus « nerveuse » et plus spectaculaire pour les spectateurs, notamment avec l'autorisation du « drafting » (consistant à rester dans l'aspiration du vélo précédent, ce qui permet un rendement à faible coût énergétique pour le suiveur), tout en restant difficile à filmer, par la diversité des sites et des activités. Une autre configuration voit le jour au milieu des années 90, il s'agit de l'Iron Tour qui se déroule sur le même principe que le Tour de France en vélo, dans différentes villes étapes, sur différentes distances, avec différentes équipes. Si cela a connu un certain succès dans les premiers temps, cette version s'est malheureusement essoufflée depuis, laissant notamment les triathlètes féminines sur leur faim, car ces courses étaient exclusivement masculines.

Avec l'avènement du drafting, les courses sont devenues plus stratégiques<sup>18</sup>. Le gain de quelques secondes aux moments opportuns de la course vélo peut aller jusqu'à faire gagner une place à l'arrivée, pour ceux qui savent exploiter cette technique issue du monde cycliste. Le « suceur de roue », abrité par le cycliste devant lui, prend aussi le plus souvent un gain

---

<sup>18</sup> Christophe Hausswirth, chercheur à l'INSEP, en mesurant la ventilation, la consommation d'oxygène, le rythme cardiaque et le taux de concentration d'acide lactique en différentes situations de compétition, a mis en évidence ce gain dû à l'aspiration, sur un plan physiologique. Source : Jeanick Brisswalter et Christophe Hausswirth, « Energie et performance, physique et sportive », Armand Colin, Collection *Dynamiques*, 2003.



psychologique : il est très désagréable pour un concurrent d'abriter un adversaire qui risque de le doubler après s'être « reposé dans les roues ». Cette pratique s'est développée notamment sur les Grands Prix, courses par équipes sur plusieurs manches réparties sur l'Hexagone. Néanmoins les comparatifs entre cyclistes et triathlètes ne sont pas tous transposables. Par exemple, la position sur le vélo est différente. Le cycliste est plus assis sur sa selle, plutôt en retrait. Le triathlète pour sa part est plus assis sur l'avant de la selle, en « bec de selle ». Ainsi, il n'est pas rare d'observer des tiges de selle montées d'une manière inversée, pour accentuer cette position. Ces différences tiennent sans doute à la nature différente de l'effort, pour les uns comme pour les autres.

Les mentalités (valeurs, croyances), les techniques corporelles et stratégiques, les modalités, qui régissent cette pratique, sont particulières et fonction souvent du format et du règlement de course. Un triathlète n'est pas un cycliste, même s'ils ont une même pratique intensive. Par ailleurs, un triathlète de longue distance (Ironman) est comme conditionné à l'effort solitaire en vélo. Drafter sur une course pendant la partie vélo est impensable. A contrario, un triathlète aguerri aux courtes distances (CD, ou DO)<sup>19</sup>, intégrera plus facilement cette technique. Par exemple, au niveau national et international, le drafting est une stratégie recommandée et non sanctionnée. Nous avons assisté à une évolution des mentalités au cours de ces vingt dernières années, ce qui structure différemment les usages du corps, du matériel, et de la morale de l'effort dans ce champ.

### 1.2.2. S'éloigner de la figure de l'homme ordinaire

S'intéresser à l'occupation que représente la pratique du triathlon nécessite d'évoquer les conditions d'exercice particulières que constitue l'épreuve sportive proprement dite. Par exemple, l'Ironman représente l'épreuve de référence où d'homme ordinaire, le finisher<sup>20</sup> « quitte la terre et devient un extraterrestre, un dieu »<sup>21</sup>. L'épreuve consacre et sacralise « l'homme qui a vaincu les éléments par son endurance, sa détermination, avec son corps, son vélo et sa discipline d'enfer »<sup>22</sup>. Cela va bien au-delà de la simple éthique sportive. C'est sa force physique adaptative et solitaire qui est remarquable à travers la pratique d'efforts a priori non

---

<sup>19</sup> 1 500 m de natation, 40 km de vélo, et 10 km de course à pied : CD = triathlon de courte distance et DO = distance olympique.

<sup>20</sup> Se dit des triathlètes, hommes et femmes, qui « finissent » un Ironman (4 km de natation, 180 km de vélo, 42 km de course à pied), en franchissant la ligne d'arrivée debout.

<sup>21</sup> Phrase extraite d'un article sur le triathlon dans des revues sportives de vulgarisation traitant ponctuellement de différents sujets, en vue d'illustrer des représentations du triathlon et du triathlète.

<sup>22</sup> *Idem.*

compatibles. Dans les propos des triathlètes on retrouve cette idée, voire idéologie, de l'homme nouveau qui s'éloigne de l'ordinaire. On a donc là une véritable pratique de réinvention de soi qui exprime bien l'idée d'individus malléables capables de se détacher de leurs ancrages antérieurs. C'est un modèle de la performance associé à l'effort, et au travail acharné et régulier.

Le niveau a progressé, les compétiteurs de haut niveau sont plus nombreux, être le plus fort ne suffit plus. Il faut être créateur de sa propre tactique au regard du profil des concurrents. Avec le drafting et les nouveaux matériaux, l'individu se doit d'être au top sur tous les plans. Il doit maîtriser les trois disciplines, les changements de techniques et de matériels, de milieux d'évolution et tenir compte des points forts et faibles de ses adversaires pour gagner. Il doit être l'acteur créateur de sa performance. Cette discipline est particulière parce qu'elle est au croisement d'autres disciplines et d'autres carrières<sup>23</sup>. Au début notamment, les triathlètes d'alors étaient généralement issus d'une carrière déjà conséquente dans l'une ou l'autre discipline. On venait au triathlon, « pour faire autre chose, quelque chose avec plus d'aventure et pour être dehors ». Nous avons donc constaté qu'il existe des passerelles entre les différentes disciplines. Il n'est donc pas étonnant de voir des carrières de triathlètes s'infléchir vers l'une ou l'autre des trois pratiques (natation, cyclisme, course à pied) en fin de parcours, avec les processus d'adaptations physiques, techniques, psychologiques, sociologiques, que cela induit et qui nous interrogent présentement.

La compétition sportive a évolué elle aussi dans le temps. Au début, la débrouillardise dans l'effort et/ou face à un environnement varié et hostile, donnait à l'individu de la valeur. Puis il a fallu faire mieux que l'autre, tout aussi valeureux. L'idée est de se mesurer suivant des règles pour se voir attribuer un classement, avec des vainqueurs et des vaincus. Codification, institutionnalisation, sacralisation puis professionnalisation, ont été les grands processus de rationalisation et de vulgarisation qui ont fait évoluer les pratiques et les conduites en elles-mêmes. L'épreuve est une situation d'affrontement dont le résultat est mesuré, évalué, jugé, mais ses fonctions sociales ont aussi évolué. Elle consacre les meilleurs et leur donne ainsi une certaine valeur et une grandeur certaine qui dépasse le champ sportif et le sportif lui-même. Actuellement se posent les questions, d'une part « de la légitimité et de la justice de ces classements », et d'autre part « de leur convertibilité dans la vie sociale » hors du champ sportif qui les génère<sup>24</sup>.

---

<sup>23</sup> Par exemple, rappelons que Lance Armstrong a été triathlète avant de devenir le cycliste que nous connaissons. Il en est de même pour Tyler Butterfield, qui a participé aux Jeux d'Athènes en tant que triathlète et qui, à 23 ans, vient d'intégrer le centre de formation cycliste de l'équipe Bouygues (Vendée U). Enfin, Laurent Jalabert, cycliste français accompli, connaît une seconde carrière à haut niveau dans le triathlon.

<sup>24</sup> P. Duret, P. Trabal, « Le sport et ses affaires. Une sociologie de la justice de l'épreuve sportive », Paris, Editions Métailié, 2001, p. 13.

### 1.2.3. Les usages du corps<sup>25</sup>

Le corps est à la fois l'outil et le produit du travail du triathlète. Il est au centre de ses préoccupations. Les manières particulières de s'en servir ne se résument pas seulement à la production d'une performance. Elles expriment le système de valeurs dominant qui structure cette pratique sociale. Par ailleurs, l'individu se reflète dans ce qu'il laisse voir de lui : l'image de son corps, mais aussi parce que c'est bien de l'engagement corporel poussé à l'extrême, dont il s'agit dans la pratique du triathlon. Visible d'emblée, le corps est mis en scène, au service de la simple pratique de loisir et de plaisir dans un premier temps, puis dans un deuxième temps, comme outil de performance et de précision. Il existe ainsi une sorte de standard du corps machine, créé à partir de la diffusion de diverses méthodes d'entraînement, photos, conseils diététiques dans les revues spécialisées, mais aussi de manière plus informelle, lors de regroupements d'athlètes.

Le corps est un capital à entretenir avec tout son lot de contraintes et d'impératifs variés, qui perturbent autant qu'ils construisent le triathlète dans tous ses rôles : personnel, conjugal, parental, social et professionnel. Toute une traumatologie ou une accidentologie singulières se rapporte au corps, elle est très présente dans le monde des triathlètes. Elle fait même l'objet un discours corporel propre, qui favorise une sorte d'inter-compréhension à partir de représentations communes. Tous les petits traumatismes dont l'athlète peut parler et à propos desquels échanger des thérapies, font partie du plaisir de l'engagement jugé comme souffrance pour des regards externes. Alors que « se faire mal », pour les initiés, c'est aussi exprimer une éthique d'engagement dans l'effort, et devenir triathlète<sup>26</sup>.

La pratique du triathlon est une occupation particulière. Ce qui singularise cette dernière, nous l'avons dit, est que le produit du travail est l'individu lui-même, ou plutôt son corps. C'est aussi un outil de travail, au même titre que le vélo, le maillot de bain, les baskets. Il s'agit de le transformer en le soumettant à une discipline, à une rigueur qui frôle parfois la mise en danger du sportif. Les cas de surentraînement, de surmenage sportif et psychologique, ne sont pas rares et la pratique du triathlon y prédispose. En effet, elle multiplie par trois la quantité et l'intensité de travail, semble-t-il pour l'œil du néophyte. Mais aussi pour le sportif « confirmé » qui trouve

---

<sup>25</sup> P. Duret, P. Roussel, « Le corps et ses sociologies », chapitres I et VII, Armand Colin, Collection *Sociologie 128*, 2005.

<sup>26</sup> « C'est le métier qui rentre. », expression courante dans ce milieu.

dans une quantité conséquente de pratique, parfois effectuée au détriment de la santé<sup>27</sup>, de quoi satisfaire un besoin physique et mental qui peut aboutir à un phénomène de dépendance.

« Sécher », « prendre de la masse », au début de saison, soigner son corps (séances de massages, kinésithérapie, ostéopathie), le suivi diététique (grossir, maigrir, « manger des pâtes, trois jours avant la compétition »), se « raser » les poils, tous ces éléments constituent des rites qui structurent le triathlète et sa reconnaissance en tant que tel, par ses pairs. Ces techniques sont au cœur de cette pratique. Entrer dans ce champ revient à se conformer à s'éloigner de la figure de l'homme ordinaire. C'est adhérer à la morale de l'action, mais aussi la conception de l'individu et donc à sa façon d'identifier les personnes selon leurs performances.

Entrer dans la carrière, c'est accéder aux compétences professionnelles ordinaires qui consistent à bien connaître l'entraînement, le corps, la nutrition, les épreuves, et à parler de cela dans le milieu avec les termes et les hiérarchies en fonction des rangs, des classements, des performances corporelles. La gestion de son apparence sportive est essentielle. Le rapport au corps via ses performances<sup>28</sup> et/ou ses compétences, devient déterminant dans les rapports sociaux qui permettent l'affirmation personnelle et l'identification au groupe.

Faire du triathlon, c'est aussi entrer dans les pratiques collectives par des réseaux particuliers. Certains triathlètes ont parfois leurs « gourous », qui peuvent être des entraîneurs, des athlètes de haut niveau pris comme modèles. Cet ensemble développe et véhicule l'image et les valeurs de l'homme idéal, l'homme de fer (iron man), ainsi qu'une culture professionnelle du corps. Le triathlon est un métier passionnel qui se définit par la mise à disposition du corps (don de soi), et par sa capacité à produire des performances avec l'adhésion du triathlète. Ces hommes nouveaux prônent l'ascétisme dans l'effort, le dépassement de leurs limites, le foisonnement et l'avènement d'un corps idéalisé, sculptural.

L'autre particularité des triathlètes réside dans l'apprentissage d'une nouvelle morale du plaisir et de l'effort. En effet pour eux, « se faire plaisir » revient à accepter volontairement de subir la souffrance qu'ils imposent à leur corps, voire à la rechercher. Or à l'inverse, l'homme ordinaire évite de souffrir... La compétition devient dans son aspect symbolique « l'épreuve de grandeur »<sup>29</sup> par excellence, à laquelle il convient de soumettre son corps pour être reconnu par ses pairs mais aussi par un public plus large. Ici le dépassement de soi est érigé en mode d'existence et de reconnaissance. Les phénomènes de surentraînement sont très courants. De

---

<sup>27</sup> S. Simon, « Le sport peut être un facteur de vulnérabilité », rubrique « Sports », Revue *L'Humanité*, article paru le 13 octobre 2001.

<sup>28</sup> J. Hobermann, « Mortal Engines : The Science of Performance and the Dehumanization of Sport », New York, The Free Press., 1992.

<sup>29</sup> P. Duret, « Sociologie de la compétition », Armand Colin, *Collection Sociologie 128*, 2009, chapitre III.

même la blessure est pour nombre d'entre eux, non un signal d'alarme du corps, mais plutôt un signe de faiblesse ou une erreur d'entraînement. Les fatigues deviennent vite comme les blessures, chroniques. Il s'agit ici d'un ethos de pratique bien particulier aux sportifs, et notamment aux triathlètes.

La souffrance physique fait partie de ce plaisir. C'est aussi d'une certaine manière de l'ordre des dispositions acquises. C'est-à-dire une forme de socialisation, qui transforme la souffrance en plaisir de la dépasser. Il y a une endurance autant psychologique que physique à cette dernière autant qu'à l'effort surhumain. L'engagement est total, physique, psychique, affectif, et la dépendance vis-à-vis de ceci est accrue. Le désengagement s'apparente, même pour ceux qui le nient, au sevrage, avec un sentiment de manque parfois bien masqué, mais bien présent au détour des récits. La peur de la blessure, la douleur, le sentiment d'inertie, de vide, sont autant d'indicateurs subjectifs qui signalent la relation de dépendance. Car si le parcours est synonyme de quête de reconnaissance par exemple, la fin du parcours peut représenter une sorte de mort<sup>30</sup>, symbolique dans le cas du sport. Cependant les cas étudiés sont plus nuancés.

En ce qui concerne les relations aux autres, le triathlète, notamment avec le conjoint, construit un relationnel lui aussi particulier. L'autre existe sous différentes formes. Il est partenaire ou adversaire, voire assujetti aux rôles d'accompagnateur et/ou de spectateur, notamment. C'est d'ailleurs le cas de nombreux conjoints non-pratiquants, en couple avec un triathlète assidu. Ces derniers en sont souvent réduits à devenir des témoins de la performance réalisée et des sacrifices consentis, souvent au détriment du couple (voir le chapitre : « Le couple à l'épreuve de la fin de carrière »). Cet autre intimement lié est parfois nié dans le réseau du sportif. Il vit dans son ombre. On ne va vers lui que par rapport à l'être sacralisé qu'il accompagne parfois jusqu'à sa propre exclusion. Dans ces cas extrêmes mais courants, la quête d'amour semble dirigée vers l'objet sport, performance, le corps machine. La vie conjugale et familiale peut subir les conséquences de cet engagement. Car le « don de soi » du sportif n'est pas forcément, voire pas du tout, tourné vers l'autre. Ce qui véhicule un sentiment d'égotisme pour autrui, vis-à-vis d'autrui.

Dans ce cadre, se mettre en couple, construire une famille, trouver un métier qui convient, sont autant de points d'ancrage, qui permettent la construction d'une certaine stabilité affective identitaire et matérielle. Etre marginal, certes, mais intégré, afin de pouvoir pratiquer assez librement. Pourtant, nous venons de le dire, cette démarche est en elle-même associée à une mise

---

<sup>30</sup> H. Cléau, « Corps malade et corps non performant, transformation d'une norme sociale dans l'expérience cancéreuse », article in *Revue Interrogation ?*, numéro 7, revue pluridisciplinaires des sciences de l'homme et de la société, été 2006.

en danger de soi, de son corps, et peut-être de son couple par et dans une pratique intensive parfois ordalique.

Certains parlent de drogue pour évoquer leur pratique sportive, ce qui la rend assimilable à une conduite addictive. Car le triathlète joue avec son épuisement physique par sa « passion du risque »<sup>31</sup>. Il défie délibérément les limites de son être, de son corps, du chronomètre, du matériel, des éléments naturels, de ses relations, notamment ses intimes. En fait, une fois encore, il affirme son existence<sup>32</sup> à travers cette triple pratique, les consécration qu'elle lui apporte et les épreuves qu'elle lui fait traverser. Mais surtout, il prend le risque d'entrer dans une certaine forme de dépendance à cette pratique. Sa vie est soumise aux conditions de pratique du triathlon, et ce, d'une manière de plus en plus conséquente.

Finalement, toutes ces évolutions dans le temps marquent les transformations des usages du corps, du matériel, et de la morale de l'effort. Le triathlon n'est pas seulement un effort solitaire repoussant ses limites, c'est aussi une pratique stratégique, scientifique, rationalisée, collective (course par équipe, relais), de nature quasi professionnelle et corporatiste.<sup>33</sup> Par exemple, les notions de « métier » et de « travail » font partie du vocabulaire usuel des triathlètes, d'après nos observations participantes (2003-2005).

Pour synthétiser, d'après notre première phase exploratoire, pratiquer le triathlon consiste à s'adapter aux conditions qui régissent cette activité.

Premièrement, cela nécessite une capacité à se réinventer qui peut être ambiguë.

Deuxièmement, le triathlète semble présenter des dispositions physiques, psychiques, sociales et culturelles à toujours s'adapter quels que soient les efforts, grâce à un travail régulier.

Troisièmement, cette pratique donne une vision technologisée du corps qui conduit une série d'innovations et vice versa. Ce qui crée une disposition à la technologie et aux usages nouveaux en vue d'obtenir une performance.

Quatrièmement, elle déracine partiellement des usages passés du corps et de la morale, ce qui peut créer des difficultés en cas d'arrêt.

Cinquièmement, la frontière de fin de carrière est délicate à tracer, d'où l'intérêt de notre étude.

---

<sup>31</sup> D. Lebreton, « Passions du risque », Editions Métailié, 1991.

<sup>32</sup> Les usages différentiels du corps sont des formes d'expression de soi et d'appartenance sociale.

<sup>33</sup> Voir supra le paragraphe « Modalités de pratique et institutionnalisation ».

## **2. DELIMITATION DE LA RECHERCHE**

Dans cette première étape de délimitation de l'objet de recherche, l'exploration de notre objet d'étude, à savoir le phénomène de la fin de carrière sportive dans le triathlon, a consisté :

- premièrement, à faire une revue de littérature avec une analyse bibliographique en rapport avec les thématiques induites par notre sujet (identité, épreuve, carrière, biographie...);
- deuxièmement, à répertorier toutes nos premières observations issues du terrain pendant notre propre fin de carrière (2003-2005), auprès de triathlètes concernés par cette problématique.

Ces deux approches sont complémentaires et empiriques. Elles constituent nos données secondaires, et ont éclairci nos impressions, en validant ou infirmant nos présupposés, autant de chercheur que de triathlète. Grâce à elles, nous nous sommes positionnée en rupture :

- vis-à-vis de l'idée d'« épreuve » lors de la fin de carrière ;
- mais aussi par rapport à une vision uniforme de la fin de carrière type.

Dans notre deuxième étape de délimitation de recherche, nous exposons notre problématique, nos références sociologiques, après avoir analysé nos différentes approches théoriques du problème, à partir de la notion d'« épreuve ». Enfin une troisième étape établit la méthodologie générale de notre étude.

## **2.1. ETAT DES RECHERCHES**

En ce qui concerne notre recherche bibliographique sur les fins de carrière en triathlon, il n'existe véritablement à notre connaissance aucune référence précise, qui traite exclusivement cette question. Les faits divers abondent de récits des souffrances, des drames, des gloires diverses qui affectent les anciens Champions (D. Maradona, M. Pantani, etc.). Bien que moins importante qu'en cas de blessure grave, l'épreuve du passage d'une forte reconnaissance et d'une grande visibilité, notamment médiatique, à une situation ordinaire, est souvent difficile à négocier. Rares sont les travaux scientifiques qui soulignent les effets liés à une fin de carrière plus banale. L'après-carrière du sportif est plutôt étudiée par rapport au succès sportif et à la



formation et/ou la réinsertion professionnelles (Lemarchand, 1998)<sup>34</sup>. Or les études sur l'organisation de la reconversion professionnelle des sportifs de haut niveau ne nous renseignent pas vraiment sur le type de négociations qu'implique ce passage de la lumière à l'ombre (Ministère de la Jeunesse et des Sports, 2002)<sup>35</sup>. Cependant, quelques perspectives de recherches sont perceptibles.

## **Perspectives psychosociologiques**

Les difficultés de la reconversion sportive ont été étudiées d'un point de vue psychosociologique, notamment par Y. Stephan (2003)<sup>36</sup>. Les résultats de ses études suggèrent que l'arrêt de la pratique sportive à haut niveau provoque un déséquilibre psychosomatique temporaire, suivi d'un retour à un nouvel équilibre psychologique et corporel, douze à seize mois après, traduisant une adaptation accomplie. Cet événement met à l'épreuve les capacités de « flexibilité » (désengagement/réengagement) et de « malléabilité » (motivations/influences sociales) dans les différentes dimensions identitaires mises en jeu au moment de la transition. Cette flexibilité permet le désengagement du domaine sportif et le développement et/ou le maintien de l'engagement dans une nouvelle situation socioprofessionnelle et relationnelle. Un autre auteur, M. Chamalidis (2000)<sup>37</sup>, montre qu'apprivoiser la fin de carrière passe par un processus de deuil, dans un but de préservation de soi, voire d'immunisation. C'est un véritable travail psychique, visant la sauvegarde de l'unité psychosomatique.

La littérature scientifique souligne la rareté des travaux relatifs aux faits générateurs et aux conséquences de l'arrêt de pratique. Néanmoins, de récents travaux ont retenu notre attention. Il s'agit notamment d'une analyse tri-nationale (Allemagne, France, Suisse)<sup>38</sup> sur les transitions de carrière après le sport de haut niveau. Ici, le professeur R. Seiler cherche à établir des facteurs prédictifs d'une transition « réussie ». Ce travail pose l'idée de l'existence des transitions vécues et ressenties comme étant « acceptables », « réussies », et d'autres qui sont subies. Cela nous permet de distinguer ce qui est de l'ordre de l'épreuve ou non. Ainsi, toute fin de carrière, selon le triathlète interrogé, n'est pas synonyme d'« épreuve » ou de « petite chose » !

---

<sup>34</sup> J. Lemarchand, « Le projet socioprofessionnel global du sportif de haut niveau : l'opportunité d'une gestion préventive et d'une réflexion prévisionnelle », Mémoire d'Ingénieur, CNAM, Paris, 1998.

<sup>35</sup> « Rapport sur la situation socioprofessionnelle des sportifs de haut niveau en 2001 », Ministère de la Jeunesse et des Sports, Paris, 2002.

<sup>36</sup> Y. Stephan, « L'arrêt de la carrière sportive de haut niveau : répercussions psychologiques et somatiques. Une étude longitudinale du processus de transition et d'adaptation », Thèse, STAPS Montpellier, 2003.

<sup>37</sup> M. Chamalidis, psychologue et auteur de « Splendeurs et misères des champions », Montréal, VLB Editeur, 2000.

<sup>38</sup> En 2003, à Nantes, sous l'égide de l'Union Nationale des Clubs Universitaires (UNCU) et de l'Union Syndicale des Journalistes Sportifs Français (USJSF), l'Université Sportive d'Été s'est réunie sur le thème : « Le crépuscule des dieux : issue maîtrisée ou issue fatale ? ».

Un autre travail de J. Van Rossum sur les causes d'arrêt dans le cas de jeunes sportifs révèle de possibles prédictions du processus d'abandon. Il catégorise les « still practising » (toujours pratiquants) et les « future drop-out » (ceux qui vont abandonner). Cette étude met en évidence les conflits de rôle qui se jouent au niveau identitaire. Il peut aussi s'agir, par exemple, de conflits entre le sport et les loisirs, les études, la famille et toutes les influences sociales que cela induit.

Certains autres auteurs anglo-saxons (Coakley, 2002)<sup>39</sup> le rejoignent avec l'analyse du phénomène du « **burnout** », qui touche généralement les jeunes sportifs. C'est le fait pour un sportif d'être épuisé prématurément. En effet, après avoir été des Champions dans telle ou telle tranche d'âge, certains sportifs ont du mal à concrétiser leur potentiel dans leur nouvelle catégorie. Ils réalisent souvent à l'adolescence qu'ils n'existent qu'à travers et pour le sport, avec en parallèle une diminution du plaisir à pratiquer et une augmentation du stress dues à l'obligation de performance. Or l'adolescence implique un changement de statut et le plus souvent une quête identitaire. Cette période présente les mêmes caractéristiques, dans un sens à peine différent, que celui de la retraite sportive.

D'autres recherches anglo-saxonnes s'intéressent aux processus d'affirmation identitaire dans et par le sport. Il existe des études sur les fins de carrière précoces dues aux blessures, qui évoquent les difficultés identitaires à surmonter d'un point de vue de la masculinité et du statut d'athlète<sup>40</sup>. Mais les travaux portant principalement sur les processus de négociation domestique et identitaire, selon les genres, sont peu développés voire inexistantes.

Ces ouvrages mettent en évidence les relations qui peuvent exister entre le fait de pratiquer intensivement une activité sportive et les conséquences psychosociales possibles sur les personnes lors d'un changement de statut. Ils s'articulent autour de la dimension identitaire, notion qui reste malgré tout assez floue et insuffisamment explicative. Néanmoins, elle nous paraît incontournable à étudier, car complémentaire à notre approche. Nous la développerons ultérieurement avec les travaux du sociologue J.-C. Kaufmann qui lui consacre un ouvrage (2004)<sup>41</sup>.

---

<sup>39</sup> J. Coakley, « Sports in Society », Londres, McGraw-Hill, 8<sup>th</sup> édition, 2002.

<sup>40</sup> A.C. Sparkes, B. Smith., « Sport, Spinal Cord Injury, Embodied Masculinities, and the Dilemmas of Narrative Identity », *Men and Masculinities*, 4(3), 2002, pp. 258-285.

<sup>41</sup> J.-C. Kaufmann, « L'invention de soi, une théorie de l'identité », Paris, Armand Colin, 2004.

## Les approches sociologiques

Dans un autre ordre d'idée, ce sont les travaux issus des recherches effectuées à l'INSEP par le laboratoire de sociologie<sup>42</sup>, qui nous ont donné les pistes les plus intéressantes, tant au niveau des analyses que de la méthodologie. C'est une étude comparative entre différents pays sur les éléments facilitateurs ou freinateurs dans les processus de reconversion<sup>43</sup>.

Ces travaux en effet se sont penchés sur les problèmes de l'insertion professionnelle après une carrière sportive, pour les sportifs en général ; sur le sens de la réussite pour cette population, notamment pour ceux qui n'ont pas connu la notoriété. Ils font suite aux travaux sur le thème : « Le champion, héros ou victime », en Suisse à Macolin en mai 1992. Les deux principaux axes de recherche ont consisté à mettre en relation la valorisation sociale de la performance dans notre société avec le statut de « Champion ». Or la vision est paradoxale, car plus il incarne l'exploit et la performance, plus il est proche de la marginalité sociale. L'autre axe de recherche s'intéresse autant aux réseaux sociaux amicaux comme éléments facilitant la transition, qu'à la présence de la famille ou des proches comme soutien.

Bruno Papin<sup>44</sup> montre que les sportifs intégrés dans les sections Sport Etudes vivent très tôt en vase clos. Pour devenir sportif de haut niveau, ils intègrent les règles, les valeurs, la culture de cet autre monde « séparé » et délaissent celles du monde « ordinaire ». Ces athlètes s'engagent par choix successifs dans une carrière à haut niveau, au sein d'un processus « de conversion » parfois de nature « vocationnelle », c'est-à-dire a priori librement consentis car vécus d'une manière intégrée (Faure et Suaud, 1995)<sup>45</sup>.

Ainsi intériorisée, cette vie sportive « dans un monde » et « à contretemps » s'érige véritablement comme un style de vie, faisant de l'être, toujours selon Papin, un individu « séparé » du commun des mortels, tant qu'il vit dans son monde clos. Organisé autour de la pratique intensive de trois disciplines confondues, puis de la recherche d'excellence et de la performance, le triathlon induit une vie hors du commun, mais « intégrée ». Grâce à l'intériorisation d'un projet de vie centré sur l'action, le dépassement de soi, l'affrontement de milieux naturels, l'individu en vient à se construire et à se faire reconnaître comme un être d'exception, un Champion, un héros sportif.

---

<sup>42</sup> P. Irlinger, M. Augustini, P. Duret., C. Louveau, « La vie après le sport : réussir l'insertion sociale et professionnelle quand on a été sportif de haut niveau », Rapport final, INSEP, 1996.

<sup>43</sup> Au sens commun, terme adapté au secteur économique. Se reconvertir : être affecté à un nouvel emploi, changer d'activité, de profession, trouver une nouvelle formation de nature professionnelle.

<sup>44</sup> B. Papin, « Sociologie d'une vocation sportive : conversion et reconversion des gymnastes de haut niveau », Thèse de Sociologie, Université de Nantes, 2003.

<sup>45</sup> J.M. Faure et Ch. Suaud, « Virtuoses sportifs, conversion symbolique et conditions de choix », *Séminaire Ethique, Recherches et Sports, du particulier au général*, 1995.

Ces approches sociologiques mettent en évidence l'impact des socialisations primaires vis-à-vis du sport pendant l'enfance et secondaires à l'adolescence puis à l'âge adulte. Elles évoquent aussi des processus dispositionnels à la pratique que nous aborderons plus loin. Si elles évoquent l'idée d'étapes intermédiaires au cours d'une carrière, aucune n'interroge véritablement les conduites, ou occupations sociales des sportifs, c'est-à-dire les manières d'organiser leurs rapports au monde.

## **Perspectives individualistes et pragmatiques**

Les stars du sport sont aujourd'hui en concurrence avec celles de la musique, de la télévision ou du cinéma. Les récits traitant de l'héroïsme sportif ont fait leur lit dans le paysage médiatique et le quotidien. Lorsqu'ils traitent des sportifs, les médias concentrent leur attention sur les succès de ces hommes et ces femmes d'exception. Cependant, si les médias traitent parfois de leurs échecs ou de leurs doutes, se sont surtout les récits de la grandeur des Champions qui monopolisent l'attention.

Des articles de presse retracent les carrières de stars du sport particulièrement singularisées. C'est le cas notamment de Michael Jordan<sup>46</sup>, basketteur sacralisé, qui traverse les modes, les cultures, les époques, les contextes. De Diego Maradona<sup>47</sup>, footballeur, construit comme une légende, qui reste une star médiatisée, au-delà de sa carrière sportive, pour ses déboires, ses conduites addictives, pour son nouveau statut en tant qu'animateur de télévision et plus récemment, depuis deux ans, en tant que sélectionneur de l'équipe nationale d'Argentine. Ou encore de Marc Cécillon, ancien capitaine de l'équipe de France de rugby, devenu alcoolique et qui vient d'être condamné à 14 ans de réclusion pour le meurtre de sa femme.

Enfin, les consécration sont à impacts différents : un titre de Champion de France n'a pas la même résonance qu'un titre de Champion du Monde, même si le premier permet l'accès à l'autre. Dans la plupart des cas la reconnaissance externe des Champions s'efface assez vite. De plus, l'arrêt de l'exercice provoque des modifications physiques et la perception du corps, excessivement guidée par la performance, se transforme. Les athlètes sont alors confrontés à la nécessité de trouver des ressources pour réajuster leurs ancrages identitaires. Yannick Noah, tennisman, vainqueur à Roland Garros en 1983, illustre également une trajectoire médiatisée, autant pendant sa carrière sportive qu'après. Il est présenté par la presse comme une réussite sans

---

<sup>46</sup> G. Mac Donald & D.L. Andrews, « Michael Jordan. Corporate sport and postmodern celebrityhood », in D.L. Andrews, S. Jackson, « *Sport Stars. The cultural politics of sporting celebrity* », London, Routledge, 2004, pp. 20-35.

<sup>47</sup> E.P. Archetti, « Diego Maradona. The spectacle of a Heroic life », in *Sport Stars. The cultural politics of sporting celebrity*, 2004.

heurts. Pourtant il évoque l'idée de « rupture » et de « sacrifice » quand il explique son engagement sportif pour devenir joueur professionnel, en quittant son milieu familial à 11 ans ; puis celle de « transfert », lors de son ascension en tant que chanteur à succès. S'il est resté sous les feux des projecteurs aussi bien en tant que joueur puis capitaine de l'équipe de France de tennis (1991, les français gagnent la Coupe Davis), qu'en tant que chanteur (1990, « Saga Africa » devient un tube ; 2003, sortie de son cinquième album : « Si tu savais »), il n'échappe pas à des épisodes de déprime chaque fois qu'il atteint un objectif : « *Du jour au lendemain c'est le vide. Il faut relancer la machine. Tous les athlètes de haut niveau connaissent ça après la victoire* »<sup>48</sup>.

L'arrêt d'un « travailleur du sport » semble être une épreuve sociale qui peut être difficile à surmonter pour lui et pour ses proches, notamment son conjoint, ses enfants lorsqu'il en a. En effet, la fin de carrière des sportifs sacrifiés suppose un passage dans l'ombre qui peut être brutal. Quelques travaux francophones portent sur le sport (Duret, 1993) et sur la proximité entre les épreuves de la grandeur dans le sport et dans l'art (Heinich, 2004). Pascal Duret<sup>49</sup> présente ces hommes et ces femmes comme des « grands personnages singuliers », à partir de différents processus d'individuation. Il nous permet de cerner d'un peu plus près les personnalités. Il s'inscrit dans une « sociologie compréhensive », en s'intéressant aux représentations des acteurs et des spectateurs, qui construisent et déconstruisent leurs identités singulières, selon des contextes qui leur sont particuliers.

Nathalie Heinich<sup>50</sup> établit un comparatif critique entre différents mécanismes de grandissement et d'authenticité dans et par le sport. Son travail se penche sur les différents itinéraires et les modalités de grandissement chez les sportifs à travers leurs performances, comme pour les artistes et leurs œuvres, dans la perspective d'une « sociologie compréhensive », elle aussi. Contrairement à l'artiste qui est grand par ses œuvres et peut espérer en produire tout au long de sa vie, le sportif est grand par des actes qu'il ne peut espérer produire très longtemps<sup>51</sup>. De plus, si les œuvres artistiques ou savantes survivent durablement, souvent au-delà de la disparition du producteur, « les grandeurs » du sportif sont beaucoup plus éphémères même si des récits peuvent en prolonger l'existence.

---

<sup>48</sup> Magazine *Psychologies*, propos recueillis par H. Mathieu, mars 2004.

<sup>49</sup> P. Duret, « Les sportifs, héros et victimes », in *Le Temps stratégique*, 1993.

<sup>50</sup> N. Heinich, « L'épreuve de la grandeur », Paris, La Découverte, 1999.

<sup>51</sup> N. Heinich, « Art et sport au regard d'une sociologie de la singularité », in Direction Pascal Duret, Dominique Bodin, « Le sport en questions », Paris, Chiron, 2003, pp. 125-133

Globalement des travaux sont en cours, mais peu abordent clairement la question de la fin de carrière... ordinaire du triathlète, s'il est possible de la définir comme telle. Or, il apparaît qu'un de nos présupposés soit remis en cause. Le phénomène de fin de carrière s'avère multiforme. S'il est partagé par tous, chacun l'éprouve singulièrement et s'invente sa propre adaptation.

Premièrement, notre analyse bibliographique (non exhaustive), les faits divers tout comme nos expériences personnelles, indiquent l'existence d'une diversité de fins de carrière, avec des situations contrastées. Elles vont de celles apparemment sans problèmes à d'autres avec des difficultés importantes. Le succès, la blessure ou encore l'arrêt, semblent des situations d'épreuve à forte résonance sur les occupations de l'individu. Car elles imposent des adaptations à la vie courante. Certains changent physiquement (grossissent, maigrissent), d'autres dépriment, ou ont des difficultés à trouver du travail (chômage, travail partiel, insertion professionnelle...), pour d'autres encore, les arrangements de la vie commune peuvent être menacés. Ils n'arrivent pas ou plus à trouver leur place au sein de leur couple ou de leur famille (célibat forcé, disputes, internat, séparation, divorce...). Leurs rapports sociaux sont comme décomposés.

Deuxièmement et par conséquent, force nous est de constater que le phénomène de fin de carrière conduit à une modification des trajectoires personnelles et sociales des individus. Pour certains sportifs - nous l'avons déjà évoqué, il s'agit d'une rupture, avec ou sans un arrêt de pratique. Celle-ci est d'autant plus importante que le sport a été l'activité centrale autour de laquelle la vie sociale fut organisée. Pourtant, pour d'autres, ce n'est qu'un simple virage de plus à négocier. Revenir à un mode de vie plus traditionnel, sans se relancer dans une autre carrière sportive, dans une des trois pratiques par exemple, paraît être difficile. Il semble en fait que certains triathlètes vivent une période transitoire qui consiste bien souvent à abandonner une ou deux des activités au bénéfice de la troisième. La pratique et son intensité (abandon de la compétition) ainsi que le statut peuvent changer, le mode de vie à peine et la carrière morale (croyances, comportements, relations) persister. La carrière sportive résolument apparaît confondue avec la trajectoire de vie personnelle, qui se prolonge d'une manière ou d'une autre (entraîneur, journaliste sportif, ou même parent-coach d'un futur Champion...).

Notre deuxième travail exploratoire repose sur les premiers contacts informels (entrevues, discussions pendant nos entraînements, contacts téléphoniques, mails...) auprès d'une vingtaine de triathlètes au niveau national et international, qui, s'ils n'ont pas toujours abouti à un entretien réel, nous ont cependant éclairée sur différents aspects du sujet. En effet, quatre thématiques ont émergé, liées à différentes perspectives de nature psychosociale, sociale plus ou moins pragmatique et individualiste, vues précédemment :

1. inflexions ou bifurcations de trajectoire ;
2. professions et occupations liées à la carrière ;
3. vocations et conversions liées aux dispositions et socialisations diverses ;
4. épreuves et affirmations identitaires.

Cependant, les documents restent variés dans leur nature et épars, et ont tendance à traiter de façon exclusive tel ou tel cas ou processus. Aborder les fins de carrière, revient à s'interroger sur le « quoi faire » après. Nous réévoquerons les « occupations », en référence à une sociologie des professions. Car elle s'intéresse aux manières d'occuper prioritairement son temps. Elles définissent un travail, un métier, un statut social, un goût intense pour le triathlon. Ce qui pour nous est l'un des révélateurs possible du positionnement de l'individu dans sa trajectoire personnelle et dans la vie sociale en général. Cependant, ce goût poussé pour le triathlon peut devenir une « obligation » d'arrêter par rapport à des ressources corporelles défaillantes et rendre la fin de carrière difficile.

### **2.1.1. Fins de carrière et trajectoires**

Les fins de carrière sont autant une période que des manières de s'organiser dans ce moment de transition. Elles sont singulières même si le phénomène de la fin de carrière est commun à tous. Chacun vit ce passage à sa manière. Nous discernons une définition subjective, à savoir le ressenti des triathlètes par rapport à leur fin, et une définition plus objective signalée par l'arrêt de la pratique elle-même, ou de l'entraînement intensif, et/ou de la compétition, quel que soit le niveau d'excellence ou de performance atteint. Les fins de carrière se rattachent par conséquent, en ce qui nous concerne, à la notion d'arrêt donc, soit de l'activité, soit de la pratique intensive, soit de la compétition, et bien évidemment à celle de carrière. Nous avons recours à certains auteurs pour définir la notion de carrière. Cependant, nous l'avons formalisée dans nos analyses sous forme de périodes de « débuts de carrière », de « pleine carrière » et de « fins de carrière »<sup>52</sup>

Hughes définit la carrière, du point de vue de la sociologie des occupations : « Dans sa dimension objective, une carrière se compose d'une série de statuts et d'emplois clairement définis, de suites typiques de positions, de réalisations, de responsabilités et mêmes d'aventures. Dans sa dimension subjective, une carrière est faite des modifications de perception dans

---

<sup>52</sup> Tableau d'analyse situé en annexe 4.

laquelle une personne perçoit son changement de personnalité et intègre la signification de ses diverses caractéristiques, ainsi que tout ce qui lui arrive.»<sup>53</sup> Les modalités d'arrêt, comme de continuité, si elles sont perceptibles dans les occupations, ne sont pas très clairement définies dans les dires et les esprits des triathlètes, cependant.

La fin de carrière est définie par Claire Bidart comme un carrefour biographique<sup>54</sup> fait de décision, de changement, de basculement, d'inflexion et de bifurcation, à différents niveaux. C'est un moment où se révèlent certains enjeux, des logiques de choix, de nouvelles dynamiques d'action. Aussi il convient de se pencher sur les thèmes évoqués dans le chapitre précédent en mettant en relation des notions telles qu'« inflexion » et « bifurcation », puis celles de « professions » et « occupations », et enfin celles de « vocation » et « reconversion ». Ceci dans le but de pouvoir analyser les expériences de fin de carrière.

En effet, tout le monde ne s'arrête pas. Prendre de la distance radicalement par rapport à des croyances, à un domaine de pratique, à un réseau social et à un système de normes, qui ont jusqu'alors construit l'individu concerné, est-ce une épreuve ? Nous avons constaté que la réalité était plus nuancée que notre vision initiale.

## **Inflexions et bifurcations**

L'arrêt de pratique peut constituer un moment important d'un parcours de vie. Il peut être envisagé comme une modification de la trajectoire. Il est à noter qu'il peut y avoir inflexion sans arrêt de pratique. Néanmoins, il apparaît que celle-là l'annonce fortement. La bifurcation, ou « turning point » (Strauss, 1992)<sup>55</sup>, est relative à un changement radical de direction, par exemple, dans le monde professionnel, c'est le fait de changer de métier (Negroni, 2005)<sup>56</sup>. Dans notre cas, cela peut se rapporter à l'abandon de la sphère sportive pour une autre sphère professionnelle totalement différente.

L'arrêt de pratique peut être un arrêt de la compétition seulement avec un prolongement en interne de la carrière dans le monde du triathlon (entraîneur, dirigeant, pratiquant dans un autre sport composant...), ou un prolongement en externe, dans le milieu du sport (pratique de loisirs, professeur de sport, éducateur sportif...). Il s'agit d'une évolution, plus que d'une mutation. Les

---

<sup>53</sup> E.C. Hughes, « Institutional Office and the Person », in *American Journal of Sociology*, XLIII, november, 1937.

<sup>54</sup> Claire Bidart, « Trajectoires sociales et bifurcations », in *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 2006/1, n°120, pp. 29-57.

<sup>55</sup> A.L. Strauss, « Miroirs et masques : Une introduction à l'interactionnisme », Paris, Métailié, 1992.

<sup>56</sup> Catherine Negroni, « La reconversion professionnelle volontaire : d'une bifurcation professionnelle à une bifurcation biographique », in *Cahiers internationaux de Sociologie*, 2005/2, n°119, pp. 311-331, p. 312.



valeurs et les croyances évoluent, mais il n'y a pas de véritable rupture, déchirure avec le milieu d'origine.

## Professions et occupations

Nous avons recours à la sociologie des professions, afin de clarifier les notions de travail, de métier et d'occupation, qui ponctuent notre travail exploratoire sur les carrières. Nous trouvons des connections possibles entre les notions de « profession » et de « carrière ». Hughes (1937)<sup>57</sup> initie cette relation par le recours à la notion d'« occupation » (de nature professionnelle). Ces modélisations peuvent être mises en rapport avec trois dimensions identitaires identifiées par Desbonnets<sup>58</sup> (interne, externe et contextuelle). Pour d'autres auteurs, tels que C. Dubar et P. Tripier<sup>59</sup>, trois significations de la profession sont possibles et recourent les approches identitaires de type psychosociologique.

La première définit la profession comme « l'action de déclarer hautement ses opinions ou ses croyances », c'est-à-dire dans le sens du verbe « professer ». Ce sens est proche du terme anglais « calling », c'est-à-dire de la vocation, et du terme allemand « Beruf », c'est-à-dire le métier (mais aussi la vocation). Nous sommes en plein dans l'axe identitaire, subjectif par définition, avec l'affirmation de certaines valeurs du travail en rapport avec le « métier » de triathlète, partagées par tous et par chacun à sa manière et selon son niveau.

La deuxième est relative à « l'occupation par laquelle on gagne sa vie ». En d'autres termes, la profession est le travail, l'activité rémunérée, qui permet à celui qui la pratique, d'en vivre. Cette dimension objective l'activité productive de revenus. Dans notre champ d'étude, il s'agit du triathlon en compétition (avec les primes de course en fonction des résultats et des contrats de sponsoring), ou du métier en rapport direct avec le triathlon (entraîneur par exemple).

La troisième signification évoque un axe social, collectif : « ensemble des personnes exerçant le même métier », ou du même statut professionnel. Pour C. Dubar<sup>60</sup>, en sociologie des professions, l'emploi participe à la construction des identités, symboliques, sociales et personnelles.

Dans notre cas, cela se rapporte au groupe des triathlètes défini par un savoir-faire (compétences techniques) et un savoir-être (codes éthiques) communs. Néanmoins, il convient

---

<sup>57</sup> *Opus cité*, E.C. Hughes, « Institutional Office and the Person ».

<sup>58</sup> T. Desbonnets, « Regards sociologiques sur la notion de profession », site internet : <http://www.cadredesante.com>, 4 juin 2004.

<sup>59</sup> C. Dubar, P. Tripier, « Sociologie des professions », Paris, Armand Colin, 1998, 2<sup>ème</sup> édition, 2005.

<sup>60</sup> C. Dubar, « La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles », Paris, Editions Armand Colin, 1991.

de faire une distinction entre les triathlètes qui vivent de ce métier professionnellement, et les triathlètes amateurs, dans le sens où ils n'en vivent pas pécuniairement mais où cette occupation est prioritaire, comme pour les premiers. En effet, les occupations sont organisées rationnellement et d'une manière quasi monopolistique autour du triathlon, excluant à terme toutes autres occupations, même celles liées à la vie courante. Plus précisément et toujours en référence aux travaux précités, très documentés, et qui offrent une compréhension des modèles sociologiques de référence en la matière, une « occupation » se définit en six caractéristiques<sup>61</sup> :

- être exercée à plein temps (c'est le cas de notre premier groupe de l'échantillon, évoluant alors, au plus haut niveau national et international) ;
- comporter des règles d'activités (les principes de l'entraînement, le règlement des compétitions internationales par exemple) ;
- comprendre une formation, voire une spécialisation (stages d'entraînement, spécialisation dans telle ou telle distance de course avec ses modalités d'exécution propres) ;
- posséder des organisations spécifiques dans le sport et au triathlon (les équipes nationales, les fédérations, les centres de formations régionaux (CREPS, INSEP) ;
- comporter une protection légale du monopole (labels des compétitions, par exemple l'Ironman, le Triathlon International) ;
- avoir établi un code de déontologie (charte contre le dopage, comme exemple d'éthique sportive).

Cette optique nous permet d'objectiver l'idée d'un statut professionnel, tout en interrogeant la subjectivité et le particularisme (la trajectoire biographique) des acteurs dans leurs contextes de pratique. Nous cherchons ainsi à éviter de stéréotyper la profession de triathlète, pour en découvrir les dynamiques d'interactions internes, subjectivement significatives. Hughes<sup>62</sup> est le premier à relever que l'activité professionnelle se conçoit comme un processus biographique, mais aussi identitaire, grâce à quatre principes fondateurs resynthétisés par Dubar et Tripier :

- « Les groupes professionnels sont des processus d'interactions qui conduisent les membres d'une même activité de travail à s'auto-organiser, à défendre leur autonomie et leur territoire et à se protéger de la concurrence. »

---

<sup>61</sup> Harold Wilensky, *The Professionalization of Everyone ?*, American Journal of Sociology, vol.70-2, septembre 1964, pp. 137-158.

<sup>62</sup> E.C. Hughes, « Carrières », in Hughes E.C. (dir.), *Le regard sociologique*, Paris, Editions de l'EHESS, 1996.

- « La vie professionnelle est un processus biographique qui construit les identités tout au long du déroulement du cycle de vie, depuis l'entrée en activité jusqu'à la retraite, en passant par les tournants de vie (turning points). »

- « Les processus biographiques et les mécanismes d'interaction s'inscrivent dans une relation d'interdépendance : la dynamique d'un groupe professionnel dépend des trajectoires biographiques (careers) de ses membres, elles-mêmes influencées par les interactions existant entre eux et avec l'environnement. »

- « Les groupes professionnels cherchent à se faire reconnaître par leurs partenaires en développant des rhétoriques professionnelles et en recherchant des protections légales. Certains y parviennent mieux que d'autres, grâce à leurs positions dans la division morale du travail et à leur capacité à se coaliser. Mais tous aspirent à obtenir un statut protecteur. »

Selon ces auteurs, une mutation de l'emploi dans une carrière implique une transformation identitaire avec des temps forts et des temps faibles, aboutissant parfois à des ruptures ou des crises. Cet ensemble d'états est alors de l'ordre de l'interprétation et du ressenti, lors de la phase de réorganisation au cours du processus de transformation. Dans le cadre du triathlon considéré comme un métier, ce type de transaction semble beaucoup plus diversifié. Il peut y avoir des arrêts radicaux, partiels (avec prolongement), ou encore des situations hybrides.

Finalement, le travail sportif n'est pas seulement intéressé et guidé par des profits, il est foncièrement de l'ordre de la vocation, d'une quête de salut qui va bien au-delà de la seule notoriété, du classement ou des médailles. Nous nous inspirons ici de l'œuvre de M. Weber (1965)<sup>63</sup> pour qui le Protestant crée une norme ascétique décisive : « la *motivation* psychologique par laquelle le travail en tant que vocation [Beruf] constitue le meilleur, sinon *l'unique* moyen de s'assurer de son état de grâce ». Certes, le salut sportif est séculaire, et si sacré il devait y avoir, c'est d'abord autour de la personne elle-même. Comme le souligne Goffman, ce sont moins des grandeurs situées en dehors de la société que les individus qui sont célébrés. Les rites sacrés se sont raréfiés et les rituels interpersonnels ont gagné en importance (Goffman, 1974)<sup>64</sup>.

## **Vocation et arrêt de pratique**

Le mot vocation signifie étymologiquement « être appelé », cela induit un engagement total dans une voie choisie en fonction de croyances, de qualifications, de dispositions

---

<sup>63</sup> Les cas évoqués représentent des idéaux-types, au sens de M. Weber (« Essais sur la théorie de la science », page 161), qui facilitent l'intelligibilité. Enfin, tous les cas ne sont pas aussi bien documentés. L'utilisation de plusieurs sources, dont nos propres entretiens, nous a permis de mieux croiser les informations.

<sup>64</sup> E. Goffman, « Les rites d'interaction », Paris, Editions de Minuit, 1974.

particulières : d'une certaine moralité, d'un code éthique. Dubar et Tripier<sup>65</sup> parlent d'une « profession de foi » en évoquant certains métiers à fortes exigences. La pratique du triathlon, demande un haut niveau d'exigence de soi. Cette activité nous semble renvoyer à ces modalités d'investissement. En référence aux travaux de Ch. Suaud<sup>66</sup>, se convertir est un processus libre et actif qui part de soi. Il en va du prêtre comme de l'artiste, comme du sportif : une vocation « intéressée » ou « forcée » est plus qu'une vocation qui ne peut être conçue autrement que « comme un mouvement intérieur et comme un acte d'absolue liberté » (Suaud). Elle renvoie certes à l'idée du libre arbitre avec l'intention vitale de réalisation de soi.

Mais ce choix est aussi à entendre ici, dans la perspective de l'emprise d'une institution et de l'adhésion à une croyance dominante, en correspondance avec un habitus... Comme le suggère P. Bourdieu : « A chaque position correspondent des présuppositions, une doxa, et l'homologie des positions occupées par les producteurs et leurs clients est la condition de cette complicité qui est d'autant plus fortement exigée que [...] ce qui se trouve engagé est plus essentiel, plus proche des investissements ultimes. »<sup>67</sup> En réalité, la liberté et ses processus de choix sont enracinés dans la logique du champ et des dispositions. C'est donc un choix, pour suivre une nouvelle voie, faite de sacrifices et de concessions, largement induite par les socialisations primaires (petite enfance, cellule familiale...) et secondaires (système scolaire, professionnel, couple...). Il consiste à se séparer plus ou moins progressivement de ses croyances, et représentations d'origine, perçues comme obsolètes et à intégrer un nouveau système de valeurs, et de ce fait de nouvelles conduites sociales.

Par analogie, dans la pratique sportive du triathlon, se convertir revient à s'engager « corps et âme », au plus haut niveau possible de réalisation de soi. L'intériorisation de la morale ascétique de cette pratique se fait progressivement, entraînement après entraînement, et s'explique par l'adhésion de l'individu au processus. S'engager dans cette nouvelle voie de soumission aux impératifs de la pratique, accéder à ce nouveau statut de triathlète, expriment bien cette volonté de se (re)définir, de se positionner dans ce champ. La vocation renvoie à un processus de changement. Lors d'un arrêt de pratique, des processus de changement analogues, dans le sens inverse, doivent s'opérer même si le parcours est souvent rendu plus difficile selon le degré de conversion atteint. La notoriété et/ou toute grandeur acquise au cours de la carrière, peuvent rendre difficile, pour diverses raisons, le chemin. Le sentiment d'accomplissement qui peut être évoqué est souvent engendré par la réalisation de nouveaux buts de nature

---

<sup>65</sup> *Opus cité*, C. Dubar, P. Tripier, « Sociologie des professions », p. 4.

<sup>66</sup> Ch. Suaud, « La vocation, conversion et reconversion des prêtres ruraux », Collection *Le sens commun*, Paris, Editions de Minuit, 1978, p. 8.

<sup>67</sup> *Opus cité*, P. Bourdieu, « La distinction. Critique sociale du jugement. », p. 267.

socioprofessionnelle. L'athlète peut le ressentir comme un bien être ou une frustration selon les cas, tant il est parfois difficile pour certains de se construire au-delà de leur statut de sportif de haut niveau. On « meurt à la gloire », pour des raisons parfois inexplicables, inacceptables même, mais aussi pour des raisons identifiables, pas toujours bien interprétées.

Y. Stephan (2003) décrit ce processus en deux temps, qui aboutit à un nouvel état de stabilité. Le premier est une étape douloureuse le plus souvent, même si l'athlète ne l'exprime pas ainsi. Il se caractérise par une dévalorisation de soi, de ses compétences, par rapport par exemple à « ses perfs » et par rapport aux « autres » (adversaires/partenaires). Les performances, et/ou les classements, deviennent moins significatifs, voire commencent à chuter. S'ensuit inévitablement une baisse de valorisation sociale, mais surtout symbolique du « Champion », pourtant encore actif. Il peut aussi y avoir une saturation. L'athlète peut avec le temps et les contraintes qu'implique sa carrière, se sentir « *incarcéré* »<sup>68</sup>, enfermé, voire étouffé, au sein de sa pratique.

Finalement, le changement de statut peut être ou non vécu comme une épreuve, impliquant une évolution allant jusqu'à une instabilité observable. Il s'agit de modifier sa vie, la façon de se percevoir et d'être perçu. C'est une mutation biographique, un changement de direction objectivée, dont la reconstruction peut s'avérer plus ou moins opérante au quotidien. Il s'opère une sorte de rétrécissement de soi par rapport à « l'envolée du moi » (Y. Stephan, 2003) en situation de performance voire de consécration. Il y a dans ce processus une réduction de la surface sociale (ne plus être reconnu, connaître moins de monde dans le milieu). Le triathlète s'aligne sur des courses moins difficiles où il peut encore espérer faire de bons résultats. Ou il change d'équipe, voire de statut au sein de l'équipe. Par exemple, de leader il devient remplaçant. Un glissement de sens s'effectue via des fonctions changeantes et une reconnaissance de plus en plus aléatoire. C'est une période de flottement que nous retrouvons à d'autres moments tout au long de la carrière dès qu'il y a un changement de statut. C'est ainsi le cas lors de la mise en couple ou avec l'arrivée du premier enfant, qui remet en cause ce que nous avons appelé la surface sociale du moi (ce qui est donné à voir et qui nous définit).

Pour synthétiser, la conversion suppose d'adhérer à un système de croyances, conduisant à la pratique d'un code moral et ce, d'une manière consentie et intégrée (vocationnelle). Au nom de la croyance en telle ou telle valeur, l'individu oriente ses conduites sociales (représentations et occupations). Mais la vocation est aussi un processus sociologique construit à partir des ressources dispositionnelles. La fin de carrière nécessite une remise en cause de tout ce système souvent érigé en mode de vie, et/ou en mode de pensée, de référence jusqu'alors. Il y a donc

---

<sup>68</sup> Terme utilisé par un triathlète, lors d'une conversation informelle.

reconversion dès qu'il y a remise en cause du code moral, avec rupture radicale (abandon) des manières d'être et de faire. La reconversion professionnelle intègre ce changement radical de pensée dans le fait de s'adapter à un nouveau secteur économique, à de nouveaux besoins, en changeant de profession. Nous rappelons cependant que la reconversion professionnelle est peu notre propos ici.

## La trajectoire

La notion de trajectoire se définit à travers plusieurs théories. Nous avons retenu deux dimensions pour définir la notion de la trajectoire, avec des nuances selon différents auteurs.

La trajectoire, au sens de Bourdieu notamment, est d'abord une trajectoire professionnelle liée à des positions définies en termes de capital économique et culturel. La trajectoire « objective » serait donc l'enchaînement de positions sociales dont les règles implicites et/ou explicites dépassent, tout en les construisant, les individus. Mais ce concept sert autant à définir les parcours biographiques comme une suite d'intégrations des probables, véritables croisements des cadres sociaux et de processus intériorisés.

La trajectoire au sens de parcours de vie est plus large, elle prend en compte les emplois mais aussi les autres événements de la vie... Selon Jean-Claude Passeron (1991)<sup>69</sup>, il est la force qui entraîne l'individu dans l'histoire de vie en déroulant sa logique. Il s'agirait en quelque sorte d'une « irrépressible injonction à être soi ». Strauss (1992), Goffman (1999), et Becker (1985)<sup>70</sup>, parlent aussi de « carrière » dans leurs travaux respectifs pour définir l'itinéraire biographique. La trajectoire subjective serait la mise en récit individuelle, l'ensemble constituant, à nos yeux, un processus d'identification. Ici la trajectoire est l'histoire de vie, plus précisément une séquence de cette dernière (l'entrée et la sortie d'une carrière), ces « récits de vie »<sup>71</sup> que nous conte l'athlète, avec ses continuités, ses ruptures, des étapes, transitoires par définition.

La genèse des contextes issus du social pousse aussi les individus à inscrire une certaine historicité dans leur trajectoire. En ce qui nous concerne, la notion de trajectoire englobe celle de carrière dans notre étude. Elles ne sont pas synonymes pour autant. La carrière est en fait une période statutaire de la trajectoire biographique. Celle où l'athlète est reconnu et se reconnaît comme triathlète à part entière : c'est-à-dire, par la conscience de la valeur qu'il a d'un certain comportement justement valorisé et reconnu socialement. Mais attention, nous parlons ici de carrière en tant que processus (d'une succession d'étapes de natures différentes) et non pas d'un

---

<sup>69</sup> J.-C. Passeron, « Le raisonnement sociologique », in *L'espace non poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, Collection *Essais et Recherches*, 1991.

<sup>70</sup> H.S. Becker, « Outsider », Paris, Ed. Métailié, Traduit de l'américain par J.P. Briant et J.-M. Chapoulie, 1985.

<sup>71</sup> D. Bertaux, « L'enquête et ses méthodes : le récit de vie », Paris. Armand Colin, 2005.

statut rigide et figé de triathlète. Par conséquent, nous appréhendons l'articulation entre les étapes clairement définies et la manière dont les individus parcourent ces étapes, selon différentes modalités : des compétences (« le virtuose », « l'expert », « la star », « le haut niveau »)<sup>72</sup>, des occupations, des dispositions particulières, des croyances, à partir de récits de nature autobiographique, d'articles, de press-books... Ainsi s'engager dans un loisir puis prendre une licence dans un club et faire des compétitions jusqu'à devenir excellent (passer de « profane » à « virtuose »), implique l'entrée dans une carrière, aux sens abordés ici. L'usage « ouvert » de ces deux notions notamment (trajectoire et carrière), est exporté du milieu des professions dans un milieu où on ne fait pas carrière. En les mettant en perspective, elles nous permettent de sortir de la rigidité qu'elles imposent dans leur champ respectif de définition.

Retenons que la carrière de triathlète est assimilable à une occupation professionnelle, même si le triathlon est souvent vécu comme une passion, un loisir, et n'est pas toujours clairement énoncé comme une profession<sup>73</sup>. C'est à ce titre qu'elle constitue une étape de la trajectoire biographique de l'individu.

## 2.1.2. Des dispositions

Certaines dispositions (corporelles, culturelles et morales) existent par héritage social et se construisent par socialisation secondaire tout au long de la carrière, avec des effets notables sur la personne. Ce sont ces dispositions qui engagent l'individu dans une carrière (choix, goûts, persistance...), et s'auto-entretiennent de cet engagement.

Le triathlon est à concevoir comme un espace d'actualisation des dispositions acquises lors des socialisations antérieures. B. Lahire (2002)<sup>74</sup> nous permet d'affirmer qu'il existe une influence des instances de socialisation primaire et secondaire dans les choix de pratique et les manières de pratiquer. Dans les socialisations primaires, celles acquises au sein de la cellule familiale notamment, nous retrouvons l'apprentissage du rapport au corps qui peut être aussi varié que possible (par exemple corps source de plaisir/déplaisir, corps source de force, d'excellence, ou de handicap, de connaissance du monde, etc.). Le goût du sport avec ses habitudes, ses apprentissages spécifiques, peut déjà y être acquis dès le plus jeune âge, selon les affinités sociales familialement constituées qui inclinent à pratiquer tel type de sport plutôt qu'un

---

<sup>72</sup> Propos tenus par certains spectateurs, lors de compétitions nationales.

<sup>73</sup> Le triathlète rémunéré ne perçoit pas nécessairement son activité en tant que travail, mais en même temps l'arrêt de l'activité peut être vécue comme une situation de chômage.

<sup>74</sup> B. Lahire, « Portraits sociologiques », Paris, Nathan, 2002.

autre. Mais prendre une licence dans tel ou tel un club et pratiquer telle ou telle pratique est un choix qui peut être construit à partir d'autres expériences sociales. Nous parlons alors ici des socialisations secondaires : celles-ci sont acquises ou travaillées à travers des instances telles que par exemple l'école, le travail, la vie conjugale, les loisirs. Ces dernières développent de nouveaux rapports à l'environnement physique et humain, de nouvelles sociabilités. Souvent de nouveaux statuts, de nouvelles affinités sociales, culturelles, des nouveaux goûts, en émergent. On devient salarié de telle entreprise, chef de service, conjoint de..., on aime ceci, plutôt que cela. L'ensemble constitue « des freins » ou des « invitations » à l'expression des dispositions socialement constituées par des instances de socialisations antérieures.

Le triathlon, avec ses propriétés techniques, éthiques, organisationnelles, médiatiques, ses apprentissages parfois atypiques, ses logiques et ses contraintes, imprime ses marques ainsi sur les pratiquants (exemples : prendre l'habitude de se lever tôt pour faire une séance à jeun ; préférer nager en milieu naturel plutôt que dans les lignes d'eau d'une piscine). Nous pouvons parler ici d'« habitus sportif » pour ces pratiquants qui sont très investis dans cette activité, à la vue du caractère durable de cette socialisation longue, systématique et intense. Car en effet, les carrières évoquées dans notre étude « durent » une quinzaine d'années au minimum et souvent plus, même si la période d'excellence (compétitions, sacralsations) dure dix ans, au mieux.

Le triathlon, ou plutôt sa pratique, est vécu comme l'occupation principale, prioritaire et essentielle. Soit parce l'individu est inséré dès son plus jeune âge dans ce milieu ou dans des milieux à part entière, soit parce qu'il décide d'y entrer par son propre choix. Il cherche à faire siennes dès lors les valeurs et les systèmes de croyances qui y ont cours. Le processus vocationnel<sup>75</sup> suppose l'abandon du milieu d'origine et l'intégration de nouvelles normes.

### **2.1.3. Des affirmations identitaires singulières**

Il s'agit de comprendre comment l'individu se construit au cours de sa carrière, autour d'un projet de vie prioritaire en s'affirmant triathlète. Aussi nous avons trouvé incontournable d'analyser certains aspects biographiques des triathlètes et la notion d'identité : « Comment et à quel moment on devient Qui ? » Même si cela peut paraître un autre objet de recherche, saisir les différentes combinaisons d'états et dimensions de la construction identitaire est éclairant. Nous avons tenté d'en donner plusieurs conceptualisations pour en saisir un éventuel sens opératoire.

---

<sup>75</sup> *Opus cité*, Ch. Suaud, « La vocation, conversion et reconversion des prêtres ruraux ».



D'un point de vue social l'identité se présente notamment, à partir d'interactions et de relations<sup>76</sup> contextualisées. Erving Goffman, dans « Stigmate » (1976)<sup>77</sup>, met en évidence le fait que l'identité est duelle, faite de continuités et de ruptures : l'une est biographique « pour soi », l'autre est relationnelle « pour autrui ». La première n'est autre que « l'histoire que chacun se raconte à lui-même sur ce qu'il est », construite à partir de la somme des images qu'autrui nous attribue, elle est de nature réactionnelle autant que « naturelle », mais toujours en devenir, inachevée.

Un autre auteur, Geneviève Vinsonneau<sup>78</sup> montre que ni l'identité, ni la culture, ne peuvent être confondues avec des entités continues, stables et transmissibles, tel un héritage patrimonial. Il s'agit plutôt de phénomènes complexes, produits de la créativité des acteurs sociaux, de leur ancrage historique et des circonstances de leurs rencontres.

Pour J.-F. Gossiaux, l'identité est avant tout une entité relationnelle : « L'identité est un rapport et non pas une qualification individuelle comme l'entend le langage commun. Ainsi, la question de l'identité est non pas « qui suis-je ? », mais « qui je suis par rapport aux autres et que sont les autres par rapport à moi ? ». Le concept d'identité ne peut pas se séparer du concept d'altérité »<sup>79</sup>.

Une autre approche, celle de P. Tap, met aussi en perspective la notion de « soi », à travers des pertes et des reconstructions de nouveaux repères (image de, construction, représentation, contrôle de soi...). Elle s'ancre dans les réflexions de la psychologie du développement de l'individu : « Comprendre l'identité, c'est mettre à jour les processus qui en organisent la construction historique, la mise en question, la perte ou la réappropriation. »<sup>80</sup> La notion d'identité est multiple. Elle exprime dans les recherches contemporaines l'individu, le groupe, la société (perspectives sociologique, anthropologique, ethnologique, psychologique du développement).

Dans le cadre de notre étude nous distinguons plusieurs dimensions de l'identité en nous basant notamment sur les travaux de Kaufmann (2004)<sup>81</sup> et de Lahire (2002)<sup>82</sup>. La première

---

<sup>76</sup> Voir le tableau synthétique situé en annexe 1.

<sup>77</sup> E. Goffman, « Stigmate : les usages sociaux des handicaps », Minit, 1976.

<sup>78</sup> G. Vinsonneau, « Identité culturelle », Paris, Armand Colin, Collection *U*, 2002.

<sup>79</sup> J.-F. Gossiaux, Propos tenus lors d'une conférence organisée par l'entreprise de diffusion des revues scientifiques sur « L'identité nationale » en juin 1997 et réunissant des représentants de revues comme *Projet*, *Esprit*, la *Revue d'études palestiniennes*. J.-F. Gossiaux, anthropologue, s'exprimait au nom de la *Revue d'ethnologie française*.

<sup>80</sup> P. Tap, article « Identité », *Encyclopaedia Universalis* ; P. Tap, « Identité individuelle et personnalisation », Privat, 1980.

<sup>81</sup> *Opus cité*, J.-C. Kaufmann, « L'invention de soi, une théorie de l'identité ».

<sup>82</sup> B. Lahire, « L'homme pluriel », Paris, Nathan, Collection *Essais et Recherches*, 1998 ; « Portraits sociologiques », Paris, Nathan, 2002.

s'exprime à travers le désir d'appartenance à un environnement, une culture, une pratique et à l'imaginaire qui va avec. Ici il s'agit du « monde » du triathlon, avec ses valeurs, ses codes, ses normes, ses croyances et les styles de vie qu'impose sa pratique. Il s'agit d'une identité de nature communautaire. Elle est de nature plutôt collective, extériorisée, publique. C'est-à-dire qu'elle renvoie à l'image de soi que l'on veut donner aux autres, mais aussi à celle que ces autres perçoivent de nous.

La deuxième est constituée par les processus identitaires d'assimilation-intégration/séparation-distinction. L'individu s'affirme en se distinguant de son image antérieure : celle qui l'a construit jusque-là. Plus il devient triathlète, encore plus s'il accède au haut niveau, l'individu change de repères en changeant de groupe social d'appartenance. C'est le cas par exemple pour le sportif qui intègre une équipe nationale ou le staff olympique, mais aussi pour le bon sportif qui accède à un niveau supérieur, sans pour autant souvent connaître la notoriété du leader. Cette dimension se situe sur un axe de nature plutôt historique dans sa biographie, son affirmation identitaire est alors personnelle : de nature interne, privée, réservée aux relations de proximité.

La troisième s'incarne dans et par la pratique, les comportements, les attitudes, les actes, mais aussi par tout un ensemble de rôles. L'identification est d'autant plus prégnante que l'on se conforme en actes au culte de la pratique, de l'entraînement, de la performance. Ceci est vrai aussi dans le triathlon. Cette dimension se trouve sur un axe plus relationnel, moins personnel. Elle est de nature plus « sociétaire », liée à un collectif éphémère et à des situations très contextualisées, à la fois privée et publique.

L'articulation se situe pour nous au niveau des formes ou affirmations de soi (caractéristiques dominantes des façons d'être et de faire), permanentes ou provisoires que l'identité d'un acteur peut prendre au cours de sa trajectoire, en fonction des expériences sociales (éducation, apprentissage) et des situations (contexte, événement). Ainsi, la dimension identitaire est autant suggérée dans la notion de trajectoire que dans celle de carrière (Hughes, 1996)<sup>83</sup>.

L'identité<sup>84</sup> reste certes une notion ambiguë mais nécessaire à l'identification des modes de sortie : arrêts ou prolongements de carrière. En effet, le recours à cette notion vise la compréhension d'un ensemble d'interactions. Il y a une complexité certaine du processus de structuration dans la trajectoire des triathlètes grandis à un moment donné, dans et par leur carrière sportive, qui se voient retomber dans l'anonymat. Certains de ces acteurs n'ont

---

<sup>83</sup> E.C. Hughes, « Le regard sociologique », Textes rassemblés par Jean-Quentin Chapoulie, Paris, Ed. EHESS, 1996.

<sup>84</sup> R. Brubaker, « Au-delà de l'« identité » », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2001/3, 139, pp. 66-85.

vraisemblablement pas conscience des différents processus d'identification en jeu et de leurs mutations lors de leur fin de carrière. Alors que d'autres l'exploitent. Souvent considéré comme un être « hors norme » par le commun des mortels, voire comme un modèle du « hors norme », L'athlète mène une vie à part mais n'est pas forcément isolé. Il participe à un dispositif large de production de la performance modelé par mille interactions avec d'autres acteurs sociaux qui lui renvoient différentes images de lui. De l'anonyme qui l'encourage lors d'une compétition aux contacts ponctuels et passagers de la vie quotidienne, au soutien engagé de « ses proches », les autres sont autant de miroirs qui inscrivent le triathlète dans un monde de relations. Ces reflets confirmatoires ou infirmatoires le renseignent constamment sur sa place au sein du dispositif. La famille, les amis, les partenaires d'entraînement, sont autant de cercles sociaux qui, en secrétant des normes spécifiques avec leurs codes et leurs systèmes de croyances, participent à la construction du triathlète.

Arrêter sa pratique revient à quitter la scène le mieux possible et à négocier l'effacement progressif des traces laissées par son passé en fonction de ses ressources, de ses dispositions. Ces dernières expliquent, selon nous et en référence au processus sociologique de la vocation vu précédemment, la façon de s'adapter, de se redéfinir, de souffrir, ou au contraire de bien vivre l'arrêt. S'il existe une structuration identitaire des sportifs lors de leur ascension sportive (la carrière), elle existe aussi lors du « turning point » de leur parcours sportif, parfois en termes d'épreuve sociale et personnelle.

## **2.2. CONSTRUCTION DE LA PROBLEMATIQUE**

Dans le chapitre précédent, nous avons procédé à l'exploration et la mise en perspective des différents aspects posés par notre question de départ. Les différents points de vue soulevés et les informations recueillies lors de nos lectures et nos premières observations nous ont permis d'élaborer progressivement une orientation théorique de type sociologique. La fin de carrière est un phénomène multiforme lié à la structuration du triathlète entrevu comme acteur social à part entière. L'étude des fins de carrière est à mettre en relation avec des processus de transformation de soi et des situations sociales singulières, imposées par les contraintes de la pratique particulière du triathlète.

Selon Quivy et Van Campenhoudt<sup>85</sup>, la problématique est définie comme « l'approche ou la perspective théorique qu'on décide d'adopter pour traiter le problème posé par la question de départ ». En ce qui concerne notre travail, plusieurs approches seraient possibles, mais l'étendue de projet bien trop vaste, pour nos moyens. Nous n'en retiendrons qu'une, que nous allons expliciter à présent. Le terme d'épreuve dans le champ sportif renvoie aux modalités de compétition. Mais c'est aussi un processus de nature psychologique et sociologique de transformation adaptative. D'où son intérêt pour saisir l'organisation individuelle et collective des triathlètes en fin de carrière.

### **2.2.1. Les épreuves de la destinée sportive**

Plus communément la notion d'épreuve est relative à l'action d'éprouver, de tester, de ressentir. Souvent vécue comme une difficulté à traverser qui atteint la personne, elle permet aussi en quelque sorte d'évaluer tels ou tels événements, comportements : « être capable de faire... », grâce à un passage d'étape plus ou moins initiatique. Elle est donc à la fois action et conséquence vécue, d'actions produisant une transformation. Ce qui définit le passage d'un état à un autre mais aussi un événement et un produit social<sup>86</sup>. Au sens d'une sociologie pragmatique, c'est un mode de vie qui alterne ici entraînements et compétitions, où l'on apprend à être endurant psychologiquement à l'effort et à la souffrance.

En ce sens, la situation d'épreuve permet un passage d'une forme identitaire à une autre, entre l'« ancienne » et la « nouvelle » image de soi, d'un statut à un autre. Le triathlète « amateur » prend une licence et devient « compétiteur », capable de terminer une compétition et parfois, il devient un Champion. L'épreuve sportive est une mise à l'épreuve de soi, ici en quatre points : tout d'abord avec l'intime (rapports avec soi-même), puis avec l'environnement physique (l'eau, le dénivelé en vélo, la qualité du terrain en course à pied), ensuite d'ordre privé (rapports avec les proches : famille, conjoint, amis), enfin social (rapports avec ses groupes d'appartenance : les partenaires, les adversaires, le public). C'est une épreuve sociale à part entière, de la relation à autrui, collective et individuelle<sup>87</sup>. Dans le même ordre d'idée, la retraite sportive est à considérer ici comme une épreuve de même nature. La gloire, comme l'anonymat par exemple, sont des épreuves vécues individuellement, bien qu'elles soient déclinées d'une manière unifiée en tant que phénomènes sociaux.

---

<sup>85</sup> *Opus cité*, Raymond Quivy, Luc Van Campenhoudt, « Manuel de recherche en sciences sociales », p. 83.

<sup>86</sup> Le résultat sportif, classement ou palmarès, résulte du passage d'une épreuve.

<sup>87</sup> P. Duret, « Sociologie du sport », Paris, PUF, *Que sais-je ?*, 2008.

En sociologie, l'individu a été traditionnellement identifié par ses appartenances à des groupements sociaux, en particulier aux groupements de classes : par exemple chez P. Bourdieu, à partir de classes définies dans leurs dimensions économiques et culturelles, et en tenant compte de leur position dans des champs sociaux spécifiques<sup>88</sup>. Ces formes d'identification demeurent, mais elles sont largement concurrencées, voire supplantées, par d'autres normes. Pour certains auteurs, ces constructions de soi passent moins par des appartenances à des groupements qu'à la possibilité de s'affirmer en tant qu'individu (Ehrenberg<sup>89</sup>, Friedberg<sup>90</sup>). L'individu se définit ainsi par de nouvelles normes, qui imposent de « s'inventer » par ses conduites sociales. Une des façons de s'inventer et de rendre visible son individualité est de s'affirmer par des épreuves singulières, dans lesquelles chacun peut montrer ce qu'il est. Les épreuves de la destinée sportive triathlétique s'inscrivent dans ce registre.

Selon Martucelli (2006)<sup>91</sup>, l'individu contemporain se forge essentiellement par l'épreuve. Ainsi l'épreuve est aussi une situation résultant d'une série de déterminants structurels (dispositions et ressources), contextuels (événements, circonstances), institutionnels (passages obligés : courses qualifiantes, classements). Ces derniers se déclinent différemment selon les trajectoires et les positionnements sociaux. Martucelli s'intéresse plutôt alors à l'événement vécu comme un imprévu et interprété comme une épreuve. Ce qui justifie, nous semble-t-il, le recours au ressenti des triathlètes, à ce propos.

## 2.2.2. Processus de transformation et situations sociales

L'ensemble de notre travail s'inspire de différents auteurs : des mécanismes de grandissement de N. Heinich et d'individuation de P. Duret, aux situations d'épreuve selon D. Martucelli (2006)<sup>92</sup>, en tenant compte des dispositions en références aux travaux de B. Lahire (1998, 2002)<sup>93</sup>. A nouveau, Hughes (1937)<sup>94</sup> structure ce que nous entendons par une occupation professionnelle, reliée à la situation du changement, voire à l'abandon de cette activité. Cependant toutes ces approches ne sont pas nécessairement compatibles.

---

<sup>88</sup> P. Bourdieu, « Le capital social. Notes provisoires. », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, 31, 1980, pp. 2-3.

<sup>89</sup> A. Ehrenberg, « La fatigue d'être soi », Paris, Odile Jacob, 1998.

<sup>90</sup> *Opus cité*, M. Crozier et E. Friedberg, « L'acteur et le système ».

<sup>91</sup> D. Martucelli, « Forgé par l'épreuve », Paris, Armand Colin, 2006.

<sup>92</sup> *Ibidem*.

<sup>93</sup> *Opus cités*, B. Lahire, « L'homme pluriel » ; « Portraits sociologiques ».

<sup>94</sup> *Opus cité*, E.C. Hughes, « Institutional Office and the Person ».

Lahire (1998, 2002), par une sociologie des dispositions, nous permet d'établir une relation entre les expériences sportives vécues et les dispositions des athlètes. Pour cet auteur, l'individu possède une complexité dispositionnelle en relation avec la diversité contextuelle, elle aussi complexe. Tout acteur social a des dispositions personnelles et d'autres requises par et pour une situation spécifique. C'est-à-dire « un penchant », « une inclinaison », « une propension », à faire telle ou telle chose dans tel ou tel contexte, à tel ou tel moment de sa destinée. Cela n'est pas de l'ordre de la compétence, car la disposition n'est pas entendue ici, comme une ressource en soi. Dans notre contexte d'étude, il s'agit de domaines de pratiques, de schèmes d'actions (ou d'habitus au sens de P. Bourdieu), pluriels et variables selon les situations, qui peuvent à un moment donné de la trajectoire sportive, entrer en conflit les unes avec les autres. Même si le résultat valorise les inclinaisons sportives, voire les renforce à un moment donné, celles-ci peuvent perdre leur sens intrinsèque et créer une dissonance plus ou moins précocement (évolution, transfert, mutation des dispositions). Car B. Lahire (1998) distingue dans son approche trois grandes modalités de constitution des dispositions : la socialisation par entraînement ou pratique directe, la socialisation « silencieuse », constituée par l'univers social, ses normes, ses règles et ses classements, et la socialisation par l'inculcation « idéologique symbolique » de croyances (valeurs, modèles). Il décèle ainsi, six « matrices » principales de socialisation : l'école, le travail, la famille, les loisirs, les pratiques culturelles et corporelles (rapport au corps par le sport), et la sociabilité. Il étudie notamment la variabilité du transfert de disposition d'un univers à un autre pour un même acteur, à travers les moments de tension, de lutte, de crise (du comportement, ou du discours, ou de la trajectoire objectivée). Ces conceptualisations visent à rendre compte d'une réalité complexe.

La carrière est perçue ici, en fonction d'étapes pas forcément graduelles, de processus d'engagement dans une pratique, comparables à ceux du désengagement<sup>95</sup>. L'intérêt est progressif, avec les changements de sens, de représentation puis d'investissement que cela implique. L'attitude change en fonction de l'orientation que prend la personne. Nous avons constaté que la plupart des personnes étudiées ont connu cette évolution du triathlon loisir ou activité scolaire éducative qui devient peu à peu un mode de vie, puis une pratique compétitive. L'accès d'une étape à l'autre induit le passage d'une épreuve initiatique avec un changement de statut à la clé.

Nous avons appelé la première étape le « *vouloir être* »<sup>96</sup>. C'est communément l'engagement, c'est-à-dire une période d'initiation à la pratique et de conversion d'anciennes

---

<sup>95</sup> J. Poupart, « Vouloir faire carrière dans le hockey professionnel : l'exemple des joueurs juniors québécois dans les années 70 », in *Sociologie et Société*, Vol. XXXI, n°1, 1999, pp. 163-179.

<sup>96</sup> Propos extrait d'un questionnaire de contact, auquel il n'a pas été donné suite.

valeurs et croyances en d'autres, nouvelles, en rupture ou non avec les précédentes, selon le vécu, la situation, les dispositions de chacun. Le triathlète s'associe à des groupes qui ont les mêmes valeurs, puis il s'agit de trouver sa différence au sein de ce même groupe d'appartenance. L'individu y est « inabouti », mais il ne peut pas encore « advenir ». Il n'a souvent pas encore conscience de ses ressources, faute de les avoir testées. Il ne peut se réaliser seul, il a besoin de modèles et de repères. Ce stade peut être récurrent dans une trajectoire personnelle et sportive, car il n'est pas forcément lié à l'âge physique, mais au degré de maturité ou d'expérience. L'acteur est alors considéré comme « débutant ».

La deuxième phase est la période de l'entrée dans la carrière sportive proprement dite. Le triathlète « bascule » d'une vie encore « ordinaire » à une vie « extrasportive »<sup>97</sup> (Brissonneau, Aubel, Ohl, 2008)<sup>98</sup>. Il semble que la construction de soi se structure autour d'un projet global d'existence sur les plans personnel, sportif, et professionnel. Le triathlète s'entraîne dur durant cette période. Il y a une recherche d'optimisation de l'alliance technique et physique. Le triathlète est à la fois son propre objet et son propre sujet, à travers son corps mais surtout ses résultats et leur impact social.

La troisième phase, « *défaire pour renaître* »<sup>99</sup>, est une étape de bifurcation, la période de la fin de carrière « Qui devenir ? » et « quoi faire après ? » sont les questions fondamentales, posées consciemment ou non. Il y a tout d'abord une fragmentation et/ou une reconstruction d'une identité nouvelle, selon les cas (arrêt total, temporaire, prolongement). Il s'opère une décomposition de l'unité/unicité acquise antérieurement, avec une perte de repères totale ou partielle. L'individu ne peut plus se présenter comme créateur ou création, sujet et objet de sa destinée sportive, au présent. Il est contraint de se séparer des deux options, parce que cela ne peut plus le définir. Il a été, mais il n'est plus triathlète. Il lui est nécessaire de se reconstruire, de « renaître », à travers une perspective différente. Ses occupations peuvent ne plus être les mêmes. Cependant, la carrière morale peut se poursuivre (ce sont les mêmes valeurs qui structurent sa vie). L'infléchissement n'est donc pas forcément significatif même s'il y a une adaptation physique visible.

Le recours à la notion d'épreuve, dans le cadre d'une sociologie pragmatique, est utile pour comprendre les transformations que subissent les athlètes pour faire face ou s'adapter à leur fin de carrière.

---

<sup>97</sup> Expression d'un triathlète interrogé, Raoul B., voir profil situé en annexe 1.

<sup>98</sup> C. Brissonneau, O. Aubel, F. Ohl, « L'épreuve du dopage », Sociologie du cyclisme professionnel, Paris, Presses Universitaires de France, Collection *Le lien social*, 2008, p. 12.

<sup>99</sup> Expression utilisée par un triathlète lors d'une interview de prise de contact, et qui n'a pas donné de suite.

### 2.2.3. Problématique

Nous partons du constat que le sport a une forte emprise sur l'ensemble de la vie de celui qui le pratique et joue un rôle important dans le parcours de vie. Pour les triathlètes étudiés, il y a coexistence d'une vie civile et d'une vie sportive. L'arrêt de la pratique intensive et/ou de la compétition implique des changements à différents niveaux. Il existe ainsi des cas de sportifs de haut niveau, anonymes ou Champions, qui doivent faire face à une sorte d'« épreuve de la petitesse », au moment de l'arrêt de la compétition. Autant que les moments de gloire, ceux de retour à un certain anonymat constituent des tournants de carrière. Il semble qu'il n'existe pas une fin de carrière, mais des fins de carrière.

Pour rappel, nos questions de recherche sont les suivantes. Comment l'arrêt de la pratique intensive (conduite sociale) du triathlon (pratique sociale) réorganise-t-il la vie sociale et personnelle les triathlètes (acteurs sociaux) concernés ? En effet, quels sont les différents types d'expériences de fin de carrière des triathlètes ? Comment ces acteurs sociaux s'adaptent-ils à ce moment d'inflexion de leur carrière sportive ? Et comment organisent-ils la suite de leur vie ?

Il s'agit donc bien de comprendre l'effet de l'arrêt du triathlon à haut niveau sur les biographies individuelles et sociales des individus, afin de voir s'il existe des moments particuliers, dans lesquels les trajectoires s'infléchissent. Aussi, il nous semble opportun d'étudier l'objet des fins de carrière sportive, avec ses étapes, ses épreuves, liées aux trajectoires biographiques<sup>100</sup>. Même si l'individu ne pratique plus, continue-t-il d'adhérer à son système de croyances ? Sa vie s'organise-t-elle encore en fonction des valeurs qui l'ont régie jusque-là ? Certains peuvent avoir l'impression de gérer leur trajectoire de vie comme, antérieurement, leur vélo, leur corps, leurs objectifs sportifs, avec des régulations conscientes ou inconscientes. Chez d'autres, l'épreuve est cependant ressentie comme une perte de compétences, une baisse de l'aura pour les stars, le doute de soi, une traversée du désert ou l'occasion de faire autre chose.

Notre problématique est la suivante : **si le phénomène de fin de carrière est pluriel, il est pour tous un moment d'inflexion particulier de leur vie, qui semble lié à la nature des ressources de chacun et dont les effets dépendent aussi du degré d'investissement au moment de l'arrêt.**

Les épreuves de la destinée sportive sont une ressource pour construire et reconstruire sa singularité, et ainsi se conformer à la nécessité d'une « invention de soi » (J.-C. Kaufmann<sup>101</sup>).

---

<sup>100</sup> P. Guiot, F. Ohl, « La reconversion des sportifs : une épreuve de la petitesse ? », in « Loisir et Société », vol.30, n°2, Presses de l'Université du Québec, 2008, pp. 385-416.

<sup>101</sup> *Opus cité*, J.-C. Kaufmann, « L'invention de soi, une théorie de l'identité ».



Outre les expériences de fin de carrière des triathlètes, il s'agit d'en cerner les variations et de les expliquer. En effet il n'existe pas d'après nos observations une fin de carrière unique et singulière qui puisse rendre compte des expériences. Cette dernière est souvent une épreuve qui change les façons de se percevoir et de s'extérioriser. C'est pourquoi, notre objet sur les expériences de fin de carrière des triathlètes mobilise les notions complémentaires, telles que la « grandeur » et la « petitesse ».

### « La grandeur »

Toute grandeur se définit à partir de conditions, ou contraintes de légitimité. Pour être reconnu comme « grand » ou être « grandi », il faut avoir traversé un certain nombre d'épreuves initiatives validées par un collectif issu du milieu en question ou d'ailleurs. Selon les cas, ce ne sont pas les mêmes épreuves. Par exemple une consécration dans le monde du triathlon n'a pas forcément de validité dans le monde du travail. La détermination de l'état dans lequel se trouve une personne sur une échelle de grandeur est soumise généralement à la réalisation de ces épreuves. Or le monde du triathlon et de la compétition reconstruit ce type d'épreuve avec des moments, des conditions de légitimité et des lieux de sacralisation. Dans le champ sportif, les épreuves légitimes sont celles en relation avec les attentes de réussites liées non pas à des gains, mais à des titres ou des résultats obtenus lors de compétitions estimées difficiles. La compétition peut être envisagée comme le lieu où se mettent en place des épreuves de grandeur qui doivent permettre la résolution d'une situation de confrontation. L'accession à la tête du classement nécessite une implication et un sacrifice personnel pour atteindre un état supérieur validé par un système d'évaluation précis. Lorsque l'athlète est reconnu par ses pairs, les médias, et valorisé, sacré voire qualifié, pour ses performances, il accède à une nouvelle dimension qui l'élève au-delà du commun (Boltanski et Thévenot, 1991)<sup>102</sup>. Certains parlent d'« aura ». Dans le triathlon, « la grandeur » mise en avant consacre les heures d'entraînement, le don de soi, le degré d'investissement plus que la personne elle-même. Cette dernière ne semble prendre chair qu'à travers une mise à l'épreuve d'elle-même. Dans l'effort triathlétique, la compétition ressemble à un rite de passage, une conquête, une quête vers une affirmation de soi particulière. Ce qui est un détour symbolique pour certains fait partie d'une véritable construction de soi pour les autres. L'épreuve de grandeur se transforme alors en épreuve de « la » grandeur, qui constitue a priori toujours une mise à l'épreuve de soi mais reconstruite par les médias et les autres. Elle va dès lors dans le sens de l'établissement d'une distance entre les différentes parties de soi encore plus conséquente et marquante lors du passage à une autre vie. L'épreuve de la grandeur est une

---

<sup>102</sup> L. Boltanski, L. Thévenot, « De la justification : les économies de la grandeur », Paris, éd. Gallimard, 1991.

recherche de la grandeur ou de ce qui fait office de grandeur dans ce milieu particulier. Ainsi, rappelons-le, ce n'est pas tant la performance en tant que record, classement, résultat final en soi, mais c'est aussi et surtout le chemin qui y mène (les entraînements, les sacrifices, la discipline, les concessions de toutes sortes), qui valide la grandeur que représente le fait d'être triathlète avant tout.

### « La petitesse »

La compétition et la performance apportent des grands moments de consécration, mais confrontent aussi au risque de connaître des épreuves liés à la fin de carrière, à une retraite parfois très précoce comparée à d'autres carrières. Etre sportif à haut niveau, c'est accéder à une importante reconnaissance externe (les « non initiés ») et interne (les « pairs »). Cette grandeur est parfois ambiguë. La surface sociale acquise signifie aussi une assignation à une identité de sportif, de Champion célèbre, qui n'est guère propice à une diversité d'autres registres (Jenkins, 1996)<sup>103</sup>. D'une manière similaire et pourtant a contrario, l'épreuve de la petitesse serait liée à l'arrêt de carrière et constituerait un passage qui peut imposer de s'éloigner des ancrages sportifs et dans notre cas, à moins mobiliser le registre triathlétique pour s'affirmer. Cet arrêt peut impliquer des modifications physiques, psychiques et affectives. Il impose d'accepter le déclin des ses performances physiques, alors que les concurrents progressent. C'est aussi le corps qui change, qui met plus de temps à récupérer, qui grossit ou maigrit par exemple. C'est aussi abandonner peu à peu ses attentes de réussite. En fait, il s'agit toujours d'une mise à l'épreuve de soi, avec un changement des ses habitudes corporelles dans le temps et l'espace. Parfois d'une manière désagréable, lorsque que tout est mis en échec, avec à la clé la nécessité de se réinventer une nouvelle vie : de nouvelles occupations avec un nouveau sens. C'est ici qu'intervient l'idée de « reconversion »<sup>104</sup> en termes de stratégie de reconstruction, mais surtout celle d'arrêt réussi, accepté, acceptable. C'est aussi à ce moment qu'apparaît la question de la reconnaissance ou de l'oubli de la part d'autrui : l'anonymat<sup>105</sup> par rapport à l'arrêt de la pratique. Il semble exister une grande latitude autour de la construction dans et par le sport, notamment lors des fins de carrière. « Qui » devient-on dans l'ombre du quotidien, après avoir été « quelqu'un », parfois sacralisé, voire une « star », pour tant d'autres et pour soi-même ?

---

<sup>103</sup> Voir identités interne et externe in R Jenkins, « Social Identity », Londres : Routledge, 1996.

<sup>104</sup> Nous avons déjà précisé les nuances de ce terme dans les premiers chapitres de notre travail.

<sup>105</sup> L'anonymat, par exemple, est généralement la conséquence de la non-actualisation du palmarès pour le sportif commun.

## 2.3. CONSTRUCTION D'UN MODELE D'ANALYSE

Pour Quivy et Van Campenhoudt (1988), deux approches sont possibles pour la construction du modèle d'analyse, vu comme une « construction abstraite visant à rendre compte du réel ». La première repose sur l'établissement d'hypothèses pour ensuite mettre en valeur les concepts clés de l'objet de recherche. Alors que la seconde s'intéresse aux concepts qui débouchent ultérieurement sur l'hypothèse. Notre approche retient de manière subjective les parties les plus aptes à rendre compte du réel, et de manière plus systémique celles qui sont déduites par un raisonnement abstrait et logique.

Notre projet consiste à cerner les adaptations des individus lors leur **fin de carrière** et à comprendre les expériences des triathlètes, afin de saisir les effets des arrêts sur leur vie sociale, familiale et conjugale. Lorsque se profile le moment de la fin de carrière, images de soi, usages, occupations, et relations du triathlète, semblent remis en cause par ce changement de statut. Nous montrerons que si le phénomène de fin de carrière est multiforme, il reste pour tous un **moment d'inflexion** particulier de leur **trajectoire biographique**. Aussi nous tenterons de vérifier s'il existe des liens entre les fins de carrière observées et les **dispositions et autres ressources**, des triathlètes. Ensuite nous essaierons aussi de voir si les **effets** des fins de carrière sur les individus peuvent être en relation avec une forme de dépendance à la pratique.

### 2.3.1. Corps d'hypothèses

Notre problématique nous conduit à formuler le corps d'hypothèses suivant. Tout d'abord, la proposition centrale de notre travail nécessite de vérifier les faits suivants :

- d'une part, qu'il existe différentes modalités d'arrêt (de la compétition à la pratique) ;
- que leurs effets dépendent des dispositions (primaires et secondaires) et des différentes ressources des individus (corporelles, culturelles, sociales, économiques) ;
- et d'autre part que l'adaptation du triathlète à ce moment d'inflexion dans sa trajectoire de vie est fonction de son degré d'investissement et d'auto-organisation (formes de dépendance) par rapport à cette pratique.

En d'autres termes, si l'idée de l'arrêt est déjà en périphérie sous forme d'une vie parallèle, elle ne génère pas forcément de souffrance et n'est pas vécue comme une épreuve.

Rappelons que la démarche inductive « part de l'observation pour construire de nouveaux concepts et de nouvelles hypothèses, et soumettra le modèle à l'épreuve des faits »<sup>106</sup>. L'autre démarche, déductive, part de concepts postulés comme modèles d'interprétation du phénomène étudié, qui par un raisonnement logique génère des hypothèses, des concepts et des indicateurs auxquels il faudra chercher des correspondances dans le réel. Aussi notre travail de recherche effectue un constant aller-retour entre le réel (c'est-à-dire les faits), et la construction théorique. Nous définirons les concepts et les dimensions qui feront l'objet de la définition ultérieure des indicateurs. Ces derniers sont autant de « manifestations objectivement repérables et mesurables des dimensions du concept »<sup>107</sup>.

### **Conditions de validité des hypothèses**

Pour être validée, toujours selon Quivy et Van Campenhoudt, une hypothèse doit répondre à deux conditions :

- elle doit revêtir un caractère de généralité de manière à pouvoir être reproductible,
- et accepter les énoncés contraires qui sont théoriquement susceptibles d'être vérifiés.

Pour reprendre l'expression de Karl R. Popper<sup>108</sup>, elle doit être « falsifiable ». Dans notre cas, la fin de carrière serait alors uniforme et constituerait une épreuve pour tous, ou encore au contraire ne serait une épreuve pour personne.

### **2.3.2. Concepts et dimensions**

La conceptualisation constitue une construction abstraite du réel. C'est-à-dire qu'elle ne retient que ce qui exprime l'essentiel de notre point de vue de chercheur et non tous les aspects de la réalité étudiée. C'est ainsi une construction sélective qui consiste à définir les dimensions qui constituent un concept pour ensuite en préciser les indicateurs (en termes observables) qui mesurent ces dimensions.

Nous nous appuyerons sur la notion de « Concept Opérateur Isolé (C.O.I.) »<sup>109</sup> et une démarche inductive, et sur des concepts « systémiques » (Pierre Bourdieu, J.C. Chamboredon et

---

<sup>106</sup> *Opus cité*, Raymond Quivy, Luc Van Campenhoudt, « Manuel de recherche en sciences sociales ».

<sup>107</sup> *Ibidem*, pp. 114-128.

<sup>108</sup> Karl R. Popper, « La logique de la découverte scientifique », Payot, Paris, 1982.

<sup>109</sup> *Opus cité*, Raymond Quivy, Luc Van Campenhoudt, « Manuel de recherche en sciences sociales », p. 116.

J.-C. Passeron)<sup>110</sup> dans une démarche déductive. Le « COI est un concept construit empiriquement à partir d'observations directes ou d'informations rassemblées par d'autres »<sup>111</sup> alors que le concept systémique est déduit par raisonnement abstrait comme la comparaison, l'analogie ou l'opposition.

Cependant notre conceptualisation fait appel plutôt à une perspective dite « abductive » (Koenig, 1993)<sup>112</sup>, étant en cela une catégorie de la démarche d'induction. Selon Charrière et Durrieux (1999)<sup>113</sup>, « il s'agit du raisonnement par lequel on passe du particulier au général, des faits aux lois, des effets à la cause et des conséquences aux principes. Il n'y a induction, au sens propre du terme, que si, sans rien démontrer, en vérifiant une relation sur un certain nombre d'exemples concrets, le chercheur pose que la relation est vraie pour toutes les relations à venir. [...] L'induction est une inférence logique qui confère à la découverte une constance a priori (une loi), alors que l'abduction lui confère un statut explicatif ou compréhensif qui, pour tendre vers la règle ou la loi, nécessite d'être testé ensuite. » Nous retenons cette option en raison de la nature même de notre objet, qui n'est pas de conclure à l'évidence de l'existence d'un type unique de fin de carrière mais plutôt de comprendre puis d'expliquer en quoi le phénomène est pluriel et révélateur de ressources particulières. Lesquelles nous permettent de mieux comprendre les adaptations des triathlètes à ce moment d'inflexion, lui-même multiforme. Aussi notre exploration est de nature empirique, théorique : hybride. Selon Charrière et Durrieux (1999), ce type de démarche hybride consiste « à procéder par allers-retours entre des observations et des connaissances théoriques tout au long de la recherche. Le chercheur a initialement mobilisé des concepts et intégré les littératures concernant son objet de recherche. Il va s'appuyer sur cette connaissance pour donner du sens à ses observations empiriques en procédant par allers-retours fréquents entre le matériau empirique recueilli et la théorie. La démarche est abductive dans ce cas. »

Notre objet d'étude oriente notre choix d'une approche qualitative pour observer et analyser des données ici non numériques, inchiffrables. En effet, nous travaillons sur des mots, des discours, des textes, du récit. Il s'agit pour nous de mettre en évidence progressivement des éléments permettant de prouver que, grâce à nos interprétations, nos résultats sont validés. Pour

---

<sup>110</sup> Pierre Bourdieu, J.C. Chamboredon et J.-C. Passeron, « Le métier de sociologue », Mouton, Paris, 1968.

<sup>111</sup> *Opus cité*, Raymond Quivy, Luc Van Campenhout, « Manuel de recherche en sciences sociales ».

<sup>112</sup> « L'abduction est l'opération qui, n'appartenant pas à la logique, permet d'échapper à la perception chaotique que l'on a du monde réel par un essai de conjoncture sur les relations qu'entretiennent effectivement les choses. [...] L'abduction consiste à tirer de l'observation des conjonctures qu'il convient ensuite de tester et de discuter. » in G. Koenig, « Production de la connaissance et constitution des pratiques organisationnelles », in *Revue de Gestion des Ressources Humaines*, n°9, 1993, pp 4-17.

<sup>113</sup> S. Charrière et F. Durrieux, « Explorer et tester », in Thiétard et coll., « Méthodes de recherches en management », Dunod, 1999, pp.57-80.

étayer notre réflexion, nous avons pris appui sur l'étude d'une cinquantaine de cas de fins de carrière diverses et d'une quarantaine d'entretiens de type compréhensif. Nous aborderons ultérieurement plus précisément notre méthodologie, dans le chapitre suivant. La fiabilité de notre démarche qualitative, en référence à Miles et Huberman (1991)<sup>114</sup>, repose principalement « sur la capacité et l'honnêteté du chercheur à décrire très concrètement le processus entier de sa recherche, en particulier dans les phases relatives à la condensation et l'analyse des données collectées. L'opération de condensation des données consiste en un ensemble de processus de sélection, centration, simplification et transformation des données brutes collectées. Le chercheur dispose alors de données simplifiées, transformées, dont le nombre est réduit, et son travail d'analyse s'en trouve facilité. »

## Définitions des concepts

Nous avons sélectionné trois concepts clés à partir d'une représentation triangulée fondée sur le croisement de trois méthodes d'investigation. Wacheux<sup>115</sup> évoque la triangulation qui emprunte alternativement des modèles logiques, qui reposent sur l'enchaînement chronologique des événements ; empiriques, créés par la confrontation des faits et les récits des acteurs ; ou créatifs, car établis sur la mise en perspective d'événements contraires. Pour nous cette démarche triangulaire se base sur plusieurs sources et modèles d'investigation, pour étudier un même objet (les fins de carrière). Ceci dans l'optique de valider notre étude dans une perspective de découverte et de compréhension des effets de l'arrêt sur les individus. Nos trois concepts sont donc les suivants :

- le concept de carrière ;
- le concept de fin de carrière ;
- le concept d'épreuve de la petitesse.

Le concept de carrière est construit ici empiriquement à partir de nos observations participantes et des informations rassemblées dans les récits des acteurs et sur les acteurs (presse, revues spécialisées...) ; mais aussi d'une manière plus systémique, à partir de la sociologie des carrières et des professions, avec les auteurs tels que Hughes, Dubar et Tripier (voir le chapitre 2.1.1.). Ainsi nous définissons ce concept de carrière dans notre étude comme la période statutaire de la trajectoire biographique du triathlète. Cette période se définit par une étape d'engagement, une autre d'expansion ou d'ascension dite de pleine carrière, puis une autre de

---

<sup>114</sup> A.M. Miles, A.M. Huberman, « Analyse des données qualitatives : Recueil des nouvelles méthodes », De Boeck, Bruxelles, 1991.

<sup>115</sup> F. Wacheux., « Méthodes qualitatives et recherche en gestion », Edition Economica, 1996.

stagnation voire de régression signalant un éventuel arrêt de carrière. Le statut est lié autant à une reconnaissance subjective qu'objective. Il s'agit tout autant du fait de se sentir triathlète et d'être reconnu comme tel, que des résultats liés au niveau d'expertise validé par un palmarès voire le statut d'athlète de haut niveau.

Les dimensions de ce concept sont de nature temporelle, identitaire et sociale. Elles caractérisent les scénarios expérientiels des triathlètes d'une manière dialectique. Les composantes de ces dimensions sont :

- les occupations principales et secondaires ; *indicateurs* : type de pratique, intensité, quantité ;
- les différentes étapes ; *indicateurs* : prise de licence, clubs fréquentés, sélection particulière, classement ;
- le palmarès ; *indicateurs* : résultats, classements, titres, événements sportifs marquants ;
- les caractéristiques du triathlète ; *indicateurs* : âge, genre, profession...

Le concept de fin de carrière, quant à lui, est aussi à la fois un concept opératoire isolé (C.O.I.) et systémique, par conséquent empirique et théorique. Il correspond à l'idée d'inflexion de trajectoire et aux différentes modalités d'arrêt rencontrées, toujours en référence aux observations directes et à la sociologie des carrières par l'introduction de la notion de trajectoire (Becker, chapitre 2.1.1.)

Nous avons exploré plusieurs dimensions complémentaires en tentant de repérer certaines de leurs caractéristiques sous forme d'indicateurs observables :

- les faits générateurs de l'arrêt, s'il existe ; *indicateurs* : les blessures, les projets parental, professionnel, conjugal ;
- les processus d'anonymat ; *indicateurs* : les résultats sportifs, les réseaux sociaux, les reconversions professionnelles, les images de soi et les sentiments de compétence ;
- la dimension organisationnelle et subjective des acteurs à propos de leur fin de carrière ; *indicateurs* : les représentations, l'autoportrait (image de soi, culture personnelle de l'individu...), les objectifs (projets d'avenir), les incertitudes, les relations (couple famille, amis).

## Le concept d'épreuve de la petitesse

Ce dernier concept est induit par l'expérimentation des deux autres d'une part, et construit d'autre part par déduction. En effet, le sentiment de petitesse est caractérisé par l'état des ressources (moyens ou atouts dont dispose chacun pour affronter ce moment d'inflexion) de l'acteur au moment de l'arrêt, mais aussi de ce que nous appelons le degré de dépendance à la pratique. Il résulte autant d'un état subjectif que d'une réalité objective. En raison de la variation des moyens et des positions de chacun, le changement de statut en fin de carrière engendre ou non le sentiment d'épreuve, dite alors de la petitesse.

Les dimensions rattachées à ce concept sont d'ordre social, culturel. Elles intègrent plusieurs composantes interactives :

- la pertinence des ressources : lors de la fin de carrière, les acteurs disposent de ressources qui leur sont propres et plus ou moins pertinentes à ce moment-là ; *indicateurs* : les qualifications (le niveau sportif atteint), les compétences ou les capacités acquises, l'état de santé ;
- la reconnaissance de la valeur de l'individu au moment d'inflexion ; si l'athlète laisse une trace prestigieuse, il peut prétendre se retirer avec les honneurs et ainsi peut-être négocier un certain prolongement dans le milieu ; *indicateurs* : les articles de presse, les photos, les coupes, les souvenirs ;
- la capacité à gérer et à créer une nouvelle vie ; *indicateurs* : les réseaux relationnels (amis, famille...), les passions annexes (la marge de liberté accordée par rapport au triathlon...).

L'ensemble de ces concepts, dimensions et indicateurs, en relation avec des hypothèses et la problématique retenue, est consultable d'une manière synthétique sous forme de tableau dans l'annexe 1.



## 2.4. METHODOLOGIE

Une première phase<sup>116</sup> a consisté à regrouper quelques remarques issues du terrain, tout en les mettant en relation avec notre thème d'investigation. De même nous nous sommes alimentée de lectures d'articles parus dans la presse spécialisée, sur des « collègues » partenaires d'entraînement et concurrents tout à la fois, des amis pour certains d'entre eux. Les articles de presse spécialisée et locale, ainsi que l'étude des press-books, complétée par une recherche globale sur les fins de carrière de sportifs de haut niveau, nous ont permis dans un premier temps d'explorer le milieu et d'établir nos premières réflexions et nos premiers contacts de travail. Le type de recherche est dans cette première phase d'étude de nature bibliographique et documentaire. Nous nous sommes interrogée sur les effets de l'engagement dans la pratique intensive du triathlon. Nous avons eu recours aux indicateurs suivants : les résultats (titres, classements...), les événements sportifs de la carrière (sélections, participations à des stages, voyages...), les représentations de soi (autoportrait), les perceptions d'autrui (conjoint), l'accidentologie (blessures, traumatismes).

Nous avons utilisé des questionnaires de contact, de type compréhensif, avec un guide de questions thématiques, au départ systématisé puis constamment remanié, en fonction des réponses apportées dans chaque cas. Cela nous a amenée à appréhender les changements de statuts en fonction des situations ou d'événements de vie racontés (exemple : arrêt choisi/imposé; en rupture ou en continuité, négocié). Nous avons donc à disposition une vue externe donnée par la presse, les autres, et interne, en fonction du ressenti des interviewés. Ce travail en fait a duré tout au long de notre étude, nous orientant d'une manière intuitive dans la démarche.

En fonction des pistes entrevues dans la deuxième phase exploratoire et après avoir extrait des dominantes en termes de stratégies d'adaptation, nous avons effectué dix entretiens (sept sont exploitables) auprès de sportives et sportifs (certains avaient participé depuis le début aux trois phases de l'enquête) et de leurs conjoints, ou d'un proche. Le but était de les amener à raconter leur vie par rapport au sport : les moments forts de la destinée sportive et de l'après-carrière en particulier. Le discours sollicité était de type narratif : récit de vie, même dans sa

---

<sup>116</sup> Cette phase a débuté bien avant le début institutionnel de notre travail de thèse (nous avons été sensibilisée à cette question dès 1998), lors de différents « retours » sur un même événement, ou à partir d'échanges d'informations, de ressentis divers entre nous, avant, pendant, après l'action qui nous réunissait : se faire plaisir dans trois sports en dépassant nos limites, gagner une sélection quelconque...

conception la plus minimaliste : « Il y a récit de vie dès qu'il y a description sous forme narrative d'un fragment de l'expérience vécue » (Bertaux, 2005)<sup>117</sup>.

Cette période des fins de carrière peut ne pas créer de transformations adaptées à une vie plus ordinaire ultérieure. Parfois l'individu n'est pas seul dans son cheminement. Il peut être accompagné de différentes manières, à différents moments de sa trajectoire. Les proches, et plus particulièrement le conjoint lorsqu'il existe, sont directement touchés par cette évolution. La vie en couple fait partie des socialisations secondaires. La pratique sportive intensive de l'un ne peut pas être sans impact sur l'autre. Il s'agit aussi d'appréhender ici les effets de l'investissement dans une passion sportive telle notamment que le triathlon, et accessoirement sur le « vivre ensemble » du couple au moment des fins de carrière, ceci dans une autre enquête de notre étude.

La seconde phase a consisté à faire maints allers-retours entre toutes les informations recueillies, nos axes de recherches et les phases méthodologiques retenues à proprement parler. Elle nous a aussi permis d'approfondir tel ou tel axe. Notamment il nous est apparu intéressant de voir les différentes conséquences de l'arrêt de la pratique, sur les couples, sur ceux qui accompagnent, ceux qui partagent, ceux qui excluent l'autre... Nous avons fait une typologie des effets de l'arrêt du sport sur les couples, afin ensuite de nous intéresser aux habitudes, à leur organisation d'un espace commun ou non, aux conflits, à leurs nouveaux réseaux sociaux. Mais nous développerons plus en détails ces différentes phases dans ce qui va suivre.

L'objet de notre recherche se définit, nous l'avons déjà abordé, en trois axes généraux. Le premier est relatif à l'image construite dans et par la pratique du triathlon à haut niveau. Il s'agit de savoir ce qui fait la « grandeur », la visibilité sociale du triathlète (les résultats, ses traits de personnalité, un contexte, une opportunité). De quelle nature est la reconnaissance sociale de l'athlète ? Comment se manifeste concrètement la « grandeur » et est-ce quantifiable ? Par quoi, par qui ? L'étude de press-books, d'articles de presse, de sites internet des triathlètes encore « en situation » peut permettre d'appréhender ce premier axe.

Le deuxième concerne le changement de statut. Ce passage est souvent représenté comme une épreuve. Une véritable mutation qui s'accompagne de crises parfois. Tout dépend de l'arrêt. Selon qu'il soit choisi ou imposé, le changement de statut peut être envisagé comme une continuité négociée plutôt qu'une rupture réelle. Pour appréhender cet axe nous avons choisi de nous baser sur une méthode singulière en travaillant sur quelques cas, à l'aide d'entretiens compréhensifs. Nous avons développé quelques profils ou portraits d'athlètes, à partir d'un

---

<sup>117</sup> *Opus cité*, D. Bertaux, « L'enquête et ses méthodes : le récit de vie ».

corpus d'informations variées (sites internet, articles de presse spécialisée, thèmes de l'autoportrait dans les entretiens).

Enfin le troisième axe s'intéresse aux modalités organisationnelles du triathlète qui suivent ou accompagnent ce moment d'inflexion. Elles peuvent conduire à l'anonymat, et/ou être ressenties comme une épreuve de la petitesse. Comment survivre sans la lumière, dans l'ombre de ce que l'on a été ? La grandeur laisse-t-elle des séquelles ? En plus d'accéder à la grandeur, puis de connaître la petitesse, se superpose à l'épreuve individuelle, une épreuve « collective », dans le rapport à autrui. Aussi, il nous a semblé intéressant d'appréhender les différentes conséquences de l'arrêt sur les couples. C'est-à-dire sur ceux qui accompagnent le sportif : ceux qui partagent ses passions, ceux qui se sentent exclus de la vie du sportif.

### **Sociabilité partagée et sociabilité séparée**

Trois postulats orientent cette deuxième phase de travail. Premièrement nous pensons que la carrière sportive de l'un ou des deux conjoints impose une organisation particulière propre à chaque couple (espaces, objets, temps communs, habitudes communes...). Deuxièmement, il existe différents types d'organisation, choisie ou subie, lors de l'arrêt de l'un ou des deux sportifs. Enfin troisièmement, la fin de carrière dépend de la façon dont le couple est organisé. Nous aborderons ainsi les effets d'une carrière sportive et de sa fin, sur l'individu et sur le couple, habitant ensemble ou non. Nous parlerons d'une part, de **sociabilité partagée** (ou homosociabilité) pour ceux qui ont la même passion du sport, qu'ils soient engagés dans le sport ou pas, et d'autre part de **sociabilité séparée** (ou hétérosociabilité), pour ceux qui ne partagent pas la même passion et les mêmes réseaux relationnels et où, semble-t-il, le couple partage peu de choses.

#### **2.4.1. Démarche exploratoire**

En rupture avec les méthodologies quantitatives, les méthodes résultant d'une sociologie compréhensive ont retenu notre attention dans la mesure où elles permettent une saisie du vécu social incorporé par l'individu, qui reste créateur continuellement de lui-même. Dans cette optique, l'objet de notre étude se construit progressivement, par une élaboration théorique qui s'alimente d'hypothèses forgées sur le terrain.

Nous nous appuyons sur les définitions en la matière de C. Pugeault<sup>118</sup> et de Max Weber<sup>119</sup>. Les informations qui nous guident dans notre recherche, sont issues d'observations participantes, d'entretiens compréhensifs conduits auprès de triathlètes de haut niveau ou évoluant à haut niveau, mais aussi de triathlètes impliqués dans le même système de vie que les sportifs reconnus à haut niveau : les anonymes à haut niveau de réalisation de soi. Néanmoins ce sont surtout des bouts de récits de vie écrits par mail, qui constituent notre fonds de données. La méthode d'objectivation empruntée ici consiste à traiter les faits et les dires des triathlètes, comme des objets d'étude pouvant révéler la complexité de l'humain et les différentes logiques qui le constituent, d'un point de vue sociologique. Et ceci nous a semblé d'autant plus intéressant, au moment du changement de statut que représente le temps de la fin de carrière sportive, dans leur histoire de vie singulière.

Pour être au plus proche des termes utilisés par les triathlètes qui parlent « du métier », nous avons tenté d'établir un parallèle avec le monde du travail et les travaux sur les identités professionnelles, tels que ceux de R. Sainsaulieu<sup>120</sup>, de D. Demazière et C. Dubar<sup>121</sup> issus de la sociologie du travail. D'un point de vue méthodologique, nous avons construit des tableaux d'analyse à partir des similitudes des réponses, en regroupant les dires ou écrits des triathlètes autour d'unités « noyaux » (« schèmes », « thèmes »), afin d'en faire ressortir des logiques d'arrêt. Ceci dans le but de pouvoir les mettre en relation avec des formes identitaires repérées. L'analyse de contenu thématique est définie par Artus<sup>122</sup> comme « un ensemble de techniques d'exploitation de documents et notamment de données d'enquêtes ; c'est un ensemble de techniques d'analyses des communications, de traitement de l'information contenue dans les messages. ». Pour Mucchieli<sup>123</sup>, « l'analyse des contenus est une méthode capable d'effectuer l'exploitation totale et objective des données recueillies. Le souci premier étant d'éviter le recours à l'intuition et aux impressions personnelles. »

---

<sup>118</sup> C. Pugeault, « Introduction à la sociologie », article in *L'homme en société*, Paris, 1995.

<sup>119</sup> M. Weber. « Essais sur la théorie de la science », Paris, Presse Pocket, 1992.

<sup>120</sup> R. Sainsaulieu, « L'identité au travail », Presse de la FNSP, 1977, 2<sup>ème</sup> édition, 1985.

<sup>121</sup> D. Demazière, C. Dubar, « Analyser les entretiens biographiques. L'exemple des récits d'insertion », Nathan, 1<sup>ère</sup> édition, 1997, Laval, Presses de l'Université, réédition, 2004 ; *opus cité*, C. Dubar, « La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles ».

<sup>122</sup> D. Artus, « Illusion égalitaire en EPS, son étude à travers les représentations sociales des enseignants et des lycéens », Thèse de doctorat en STAPS, Université de Poitiers, Faculté des sciences du Sport, 1999.

<sup>123</sup> R. Mucchieli, « L'analyse de contenu des documents et des communications », ESF, Paris, 1977.

## **La méthode : descriptive, inductive, compréhensive**

Sur le plan méthodologique<sup>124</sup>, nous avons donc adopté plusieurs approches complémentaires comme déjà évoqué précédemment. Tout d'abord, nous avons eu recours à une démarche inductive, dans la mesure où l'on cherche à décrire le contexte pour mieux le comprendre, sans poser d'hypothèse préalable. Il s'agit d'entrer dans le monde du triathlon, puis dans « la vie » de certains athlètes, grâce à toutes les ressources à notre disposition. Les sites internet ont été notre principal recours et notre premier moyen de communication avant l'entrevue et l'entretien de vive voix, pour des raisons pratiques en premier lieu, puis peut-être pour justement maintenir une distance. Néanmoins, il convient de signaler que c'est notre propre arrêt de carrière qui a rendu plus délicate la recherche d'informations. En quittant le milieu, le contact direct, facile en pleine carrière par l'opportunité des rencontres et des discussions informelles (lors de sorties d'entraînement, des trajets pour se rendre à une compétition, ou des hébergements dans un hôtel commun), avait été rompu. La reprise de contact a été laborieuse.

Ensuite nous sommes allée à la rencontre des faits explicatifs à partir d'une sorte d'étude documentaire du vécu des triathlètes. Ces derniers ont des noms, des prénoms, des visages, des ressentis, autant qu'un palmarès sportif. Ils sont faits de contrastes, de contradictions même si le tout se représente comme une continuité. Il s'agit d'établir ou non des liens entre les différents domaines de la vie de la personne. Cela ne peut se faire qu'à partir d'une population réduite. Le tout en veillant à ce que l'analyse classe les discours, les thèmes récurrents de ces derniers, et non pas les personnes.

Nous avons donc envoyé des questionnaires de prise de contact avec l'athlète, puis lorsque cela a été possible et accepté, nous avons mené nos premiers entretiens exploratoires de type compréhensif. Ces derniers ont été reconduits ultérieurement (sur une durée de trois ans), auprès des mêmes personnes, puis d'autres, en fonction des thèmes particuliers évoqués par chacun. Chaque questionnaire est censé devenir véritablement un outil de support d'entretien, commun à la base, puis différencié selon le profil entrevu de l'informateur<sup>125</sup>, enfin exploité et approprié singulièrement. La démarche qualitative générale est composée d'interviews et de récits, mais surtout de mails notamment, de palmarès, d'observations directes, par exemple pendant des sorties vélo, des stages d'entraînements, des « avant » et « après-courses ». Cependant, tout n'a pu être retranscrit, les conditions évoquées ne s'y prêtant pas.

---

<sup>124</sup> *Opus cité*, Raymond Quivy, Luc Van Campenhoutd, « Manuel de recherche en sciences sociales », pp. 3780 ; 99197.

<sup>125</sup> Trois types de questionnaires figurent en annexe 2 : guide d'entretiens.

Par ailleurs nous avons fait parallèlement, sous forme de flashes, une sorte d'état des lieux du contexte relationnel pour saisir la nature des rapports des triathlètes avec leurs proches, leur conjoint.

## **Les récits de vie et leur analyse**

Nous avons tenté, à travers les données retranscrites, de découvrir ce qu'il y avait de général dans chaque cas particulier : similitudes et différences, tout en partant de l'analyse des particularismes. Ceci, afin de constituer progressivement un modèle plausible et ce, à partir d'indices nous permettant d'établir certains mécanismes sociaux de fonctionnement, engendrés par la situation, d'emprise totale du sport et notamment du triathlon et de son arrêt, dans la destinée biographique. Nous avons extrait certains passages ou mots simples afin d'en commenter des réalités sociales cachées. L'analyse est alors essentiellement thématique, voire comparative. Mais le fait de sortir ces passages de leur contexte discursif en modifie le sens. Surtout lorsqu'il s'agit d'exprimer un avis personnel sur une question et non de décrire simplement une pratique. Pour pallier cet état de fait, nous avons tenté, dans la mesure du possible, de rappeler régulièrement par un résumé l'histoire du sujet, ou de son couple, racontée et reconstituée à partir du croisement des données provenant d'entrevues, d'articles de journaux, de revues et de sites internet (schématisation sous forme d'arborisation de l'histoire trajectoire de chacun avec toutes les informations recueillies, quelle que soit leur nature). Car toutes ces données, même si elles semblent incompatibles a priori, font état d'une même réalité, déclinable en plusieurs niveaux d'abstraction (historique, psychique et sémantique, discursive)<sup>126</sup>. Mises en relation avec les événements biographiques, des causalités séquentielles, le parcours de vie raconté et le changement social en général, elles servent à reconstituer les adaptations de fin de carrière. La difficulté reste de classer les différents niveaux de sens, pour construire des hypothèses. C'est là la seule prétention de l'approche. Il s'agit de construire un corps d'hypothèses en rupture avec le sens commun autant que de chercher à les vérifier.

---

<sup>126</sup> *Opus cité*, D. Bertaux, « L'enquête et ses méthodes : le récit de vie ».

## 2.4.2. Les outils de recueil

### De l'observation indirecte à l'entretien compréhensif

Si on se réfère à J.-C. Kaufmann (1996)<sup>127</sup>, la méthode d'enquête par entretien de type compréhensif considère les interviewés comme des « informateurs », au sens ethnologique. N. Elias (1991)<sup>128</sup> explique comment l'individu peut être appréhendé comme un concentré du monde social. Il a en lui, toute la société avec ses contradictions humaines, reflets de son époque, ainsi que des « fragments du social ». Il s'agit notamment d'idées, d'images, d'expressions, de comportements. Observer les manières de s'organiser des triathlètes, leurs systèmes de valeurs, leurs croyances, par le biais d'entretiens, peut rendre compte de certains repositionnements sociaux de ces derniers en fin de carrière.

L'entretien est une réalité construite, puis déconstruite. La difficulté majeure peut sembler être le fait de dépasser les jeux de rôles, de faire entrer l'informateur dans le voyage de l'auto-analyse et de mener une compréhension empathique pour celui qui interroge. Le travail de l'interprétation est complexe, souvent paradoxal. Fondé sur notre subjectivité de chercheur et de triathlète, il participe pourtant au processus d'objectivation, incontournable de notre étude. A cette fin, nous avons dû constamment l'argumenter en fonction de nos hypothèses et le relier à notre modélisation ainsi qu'à nos grilles d'analyse.

Ici, l'écoute empathique de l'enquêteur est incontournable. La compréhension intime de la manière dont le triathlète parle, agit, perçoit et se représente lui-même, au cours de sa carrière et surtout après cette dernière, implique certaines stratégies et tactiques de communication particulières à ce type d'entretien.

La « relance » (Blanchet & Gotmann, 1992)<sup>129</sup> ou la reformulation peuvent permettre à l'informateur d'approfondir, sous un autre angle, une question, un thème jugé délicat. Les entretiens se caractérisent autant par leur contenu que par leur style d'expression selon la personne interrogée. Il s'agit de susciter l'envie de parler de soi, sur soi, à partir de soi, chez un autre, avec qui l'on doit devenir un « intime étranger », en quelques questions bien pensées et bien posées. Ceci a été une gageure à réaliser car notre double statut d'intervieweur et d'ancienne triathlète a été à la fois facilitant et freinateur, selon les cas et les situations.

Néanmoins et pour synthétiser, l'entretien compréhensif est donc issu d'une méthode plutôt créative, fondée sur une instrumentation souple mais rigoureuse et cohérente dans ses

---

<sup>127</sup> J.-C. Kaufmann, « L'entretien compréhensif », Paris, Editions Nathan, [1996], 2001.

<sup>128</sup> N. Elias, « La société des individus », Paris, Fayart, 1991.

<sup>129</sup> A. Blanchet, A. Gotmann, « L'enquête et ses méthodes : l'entretien », Paris, Nathan, 1992.

moindres articulations dialectiques. Plus concrètement, nos entretiens sont prévus sur une ou deux heures en fonction de la « grille-questionnaire » conductrice. L'objectif est de recueillir les « histoires de vie », grâce à trois thèmes d'exploration, à savoir :

- la carrière sportive (palmarès, situation sportive générale, résultats, notoriété...);
- la formation et la carrière professionnelle éventuelle, dans le sport ou en dehors ;
- la vie relationnelle (conjoint, famille, amis, dirigeants, partenaires...).

Ces grilles ont été testées avec différents sportifs qui présentaient les caractéristiques requises a priori, dont souvent la notoriété. Mais notre étude s'est ensuite plutôt dirigée vers des athlètes à haut niveau, sans qu'ils soient pour autant reconnus institutionnellement sportifs de haut niveau. C'est-à-dire qu'ils n'étaient pas d'une grande notoriété, ni professionnels. Mais ils présentaient une haute réalisation d'eux-mêmes dans et par la pratique du triathlon à haut niveau. Assez pour que tous les autres domaines de leur vie en soient touchés. Dans les faits les triathlètes, ou « ex-triathlètes », sont des personnes très occupées. D'emblée les interviews sont devenues des récits le plus souvent écrits par mails, par commodité, mais aussi parfois par une volonté de maintenir de la distance. Le fait d'être interrogé par « une des leurs », sur des sujets plutôt tabous (l'arrêt sportif, le couple...), comme peut l'être celui du dopage, a créé parfois un climat de méfiance. D'autre part, le fait, progressivement, de ne plus être en situation participante (faire un entraînement de vélo, ou une compétition, par exemple), établit une atmosphère finalement moins propice aux confidences entre interviewé et intervieweur.

### 2.4.3. L'échantillon

Pour Royer et Zarlowski<sup>130</sup>, l'échantillon est « l'ensemble des éléments sur lesquels des données sont recueillies ». La validité de la recherche résulte de l'adéquation des résultats avec la problématique définie et dans leur degré de généralisation. La crédibilité de l'échantillon « revient à estimer la taille minimale requise pour obtenir des résultats avec un degré de confiance satisfaisant »<sup>131</sup>.

Dans le type d'approche qualitative que nous retenons pour notre recherche, les critères classiques d'échantillonnage que sont l'âge, le genre, la profession, la situation familiale et plus particulièrement le profil et le palmarès sportifs, servent à cadrer le triathlète. C'est davantage

---

<sup>130</sup> I. Royer, P. Zarlowski, « Echantillons », in Thiétart et coll, *Méthodes de recherches en management*, Dunod, 1999, pp. 189-223.

<sup>131</sup> *Ibidem*.



son histoire, par son récit, ses formes de langage, ses expressions, ses perceptions, qui décrit le rapport de l'athlète à sa pratique ; plus que sa représentativité sportive et personnelle dans telle ou telle catégorie. Aussi ces caractéristiques « techniques », essentielles dans les méthodes quantitatives, ne figurent pas explicitement dans les entretiens, seulement pour information dans des fiches et les notes annexes d'accompagnement.

Vingt-neuf sujets ont participé à l'étude de façon active et concrète (mails, lettres, entretiens). D'autres athlètes sont cités pour étayer certains propos. Certains cas, comme celui de Sandra ou de Françoise, de Marlyse ou de Claude, sont plus évoqués que d'autres. Ils n'ont pas vocation à représenter l'ensemble des triathlètes. Cependant, porter l'attention sur un nombre limité de cas permet de faciliter la compréhension des processus de changement. Tous nos cas ne sont pas aussi bien cernés, faute de données complémentaires, mais aussi parce que l'étude s'est étalée dans le temps. En effet nous avons préféré approfondir les cas, sur trois ou quatre ans, plutôt que de les multiplier. L'utilisation de plusieurs sources, (entretiens, lettres de témoignage, mails), nous a permis de croiser certaines informations. Un guide composé à partir d'un ensemble d'indicateurs et de grandes thématiques a été élaboré. Il nous a servi dans les différentes méthodes.

L'hétérogénéité des sources n'est pas sans poser de problèmes. Comment comparer un entretien avec une description de carrière par la presse ou sur un site internet, et un récit fait par un proche ? Chaque source présente offre un regard particulier, souvent biaisé. Elles ont cependant été traitées comme différents moyens de compréhension des itinéraires des triathlètes et des effets de ces derniers sur l'équipe conjugale.

Ainsi, dans la première partie de l'étude, phase exploratoire, nous nous sommes intéressée à des triathlètes évoluant (en pleine carrière mais aussi en transition) ou ayant évolué (reconvertis) à un haut niveau (national, international).

<b>1<sup>ère</sup> enquête</b> Statuts Trajectoires Carrières		
<b>Phase 1</b>	<b>EXPLORATION</b> Analyse de documents biographiques (reportages, etc.) et Premiers contacts (mails, sms...) → voir profils des triathlètes (en annexe)	
<b>Phase 2</b>	<b>APPROFONDISSEMENT</b> (entretiens, mails, lettres de témoignage) Profils des triathlètes	
<b>Phase 3</b>	<b>ANALYSE</b> Logiques de fins de carrière	
<b>Echantillons</b>  <b>29</b> <i>12 femmes,</i> <i>10 hommes,</i> <i>+ 7 témoignages</i> <i>indirects</i>	hommes et femmes  en solo	Stars et Anonymes à haut niveau

Dans la deuxième partie de l'enquête (phase d'approfondissement), nous avons écouté d'une manière plus conséquente le récit de huit couples, sur dix sollicités - dont l'un ou l'autre conjoint qui avait déjà participé précédemment, plutôt anonyme du haut niveau - sur des thèmes plus précis (le couple face au sport : avant, pendant, après la carrière sportive) extraits de l'analyse partielle de la phase exploratoire.

<b>2<sup>ème</sup> enquête</b> Carrières sportives et leurs effets sur le couple	
<b>Phase 1</b>	<b>EXPLORATION</b> Interviews en couple ; recherches documentaires bibliographiques Synthèse des données collectées
<b>Phase 2</b>	<b>APPROFONDISSEMENT</b> Organisation des couples au moment de la fin de carrière
<b>Phase 3</b>	<b>ANALYSE</b> Schématisation des logiques de fonctionnement des couples
<b>Echantillons</b>  <b>13</b> <i>6 hommes, 7 femmes</i>	Anonymes Hommes et femmes  en solo en couple

Dans cette optique, nous avons donc cherché à recueillir le témoignage de sportifs en couple, ou l'ayant été, ainsi que ceux des conjoints, autour de cette problématique, dans notre seconde étape. Ceci dans le but d'appréhender l'impact du sport dans une vie de couple au-delà du côté organisationnel qu'il induit. Trois enquêtes sont relatives à une forme de vie conjugale souvent faite d'exclusions. Deux observations se rapportent à des couples où les deux partenaires sont sportifs et en phase d'arrêt : l'un après un événement parental, l'autre en décalé et non « cohabitant » (De Singly) ; une troisième est réalisée sous forme d'interview-récit des deux conjoints à leur domicile. Un couple de retraités témoigne de la fin de carrière sportive professionnelle du mari, trente ans après. Ils sont aussi les parents d'un autre interviewé. Une cinquième se présente sous la forme de lettre de témoignage d'un ex-conjoint de sportive à haut niveau ; la dernière concerne l'interview d'un « couple » recomposé d'une fille et de son père,

futurs ex-sportifs à haut niveau, récemment séparés de la mère. Une enquête est aussi réalisée auprès d'un sportif en transit dans sa carrière et sa vie de couple, intermittente, voire en pointillé. Enfin un récit émane d'une sportive encore, alors en équipe de France, alors que son conjoint vient de quitter cette même équipe. Elle s'entraîne en saison hivernale avec des triathlètes en ski de fond, en V.T.T. et en course à pied et effectue, en dilettante, des duatlons.

Ce qui donne un chiffre total de 29 personnes (dont sept intervenants indirects, par le biais de reportages de la presse sur le même sujet) étudiées dans la phase exploratoire (12 femmes, 10 hommes, 7 intervenants « extérieurs » à l'enquête, mais qui présentent un profil intéressant). Dans la deuxième phase, nous avons interrogé en couple, un célibataire « intermittent », un « ex- » concubin d'une triathlète, une sportive momentanément séparée, donc au total 13 informateurs dont six femmes (quatre sportives et deux conjointes non-pratiquantes) et sept hommes (cinq « ex- » anonymes du haut niveau et un « ex- » conjoint de triathlète). Les deux phases réunissent un échantillon de 43 cas (19 femmes, 17 hommes, 7 intervenants extérieurs), en sus d'une dizaine de cas évoqués en plus, étudiés sur trois ans globalement.

Le recrutement des participants s'est fait sur la base du volontariat. L'échantillon s'est construit progressivement, compte tenu de l'émergence de positions fonctionnelles des uns et des autres (statuts de haut niveau, rôles, intérêts, ressources pour ce même type de pratique de haut niveau, relations intersubjectives, oppositions, points communs, opportunités...). Ces acteurs sont porteurs d'expériences différentes à la vue de leur cheminement passé, mais aussi de visions variées, voire opposées des mêmes réalités sociales. Dans la même situation sociale : arrêter de faire des compétitions, faire autre chose dans la vie que du sport, chacun réagit à sa manière, selon son parcours de vie et ses habitudes (« capital d'expérience biographique »). Nous avons tenté de réunir autant de femmes que d'hommes, d'âges et de situations sociales et personnelles variés. Enfin, leurs positions vis-à-vis de la pratique sportive intensive sont aussi variées (en cours, en phase d'arrêt...).

Nous avons cependant porté une attention particulière à certains cas ; ce qui permet de faciliter la compréhension des processus d'adaptation, représentant en quelque sorte des « idéaux types » au sens de M. Weber<sup>132</sup>.

En ce qui nous concerne, l'échantillon est choisi sur des critères de variété des trajectoires de vie, de plan de carrière sportive, à un moment de changement de statut ou non<sup>133</sup>. Néanmoins, le nombre de personnes interrogées peut sembler faible, par rapport aux méthodes d'échantillonnages quantitatives. Mais compte tenu du fait que nous avons choisi de nous

---

<sup>132</sup> *Opus cité*, M. Weber, « Essais sur la théorie de la science ».

<sup>133</sup> Afin d'assurer la confidentialité, les titres, dates, nationalité et lieux ont été modifiés.

attarder sur l'histoire de vie de chacun, à une période charnière de leur vie, nous ne pouvons prétendre à la masse. D'autres informateurs ont aussi joué un rôle dynamique. Quelques entretiens spécifiques ont été menés auprès d'amis, de conjoints, d'entraîneurs, ou autres de l'entourage de ces triathlètes, afin de comprendre pourquoi certains triathlètes redeviennent des athlètes à haut niveau dans un seul des trois sports, ou pourquoi on ne les revoit plus jamais aux abords d'une course.

Par ailleurs, nous avons aussi étudié d'autres sportifs, présentant des caractéristiques proches dans des moments de fin de carrière, reconnus, médiatisés, sacrés ou non<sup>134</sup>. Mais nous avons réussi à recueillir des informations vraiment exploitables auprès de 22 personnes. Cinq sont encore actives mais sur la voie de l'arrêt (Marianne, Bruno, Sandra, Juliette, Jean), trois sont au point culminant de leur carrière (Pierre, Raoul, Marthe) et pensent sérieusement à leur fin de carrière. Trois triathlètes font, ou ont fait, un break (Gilles, Mélanie, Claudia). Quatre autres sont reconvertis depuis plus de cinq ans (Pierre, Claude, Marie et Laure), deux autres depuis deux ans à peine (Marlyse, Lucas), deux sont au top ascendant (David, Henri) et ne sont pas encore vraiment dans un processus d'arrêt. Enfin trois autres se sont reconvertis dans un autre sport, l'une après une courte carrière triathlétique (Clémentine, en cyclisme), l'autre est devenue triathlète après avoir déjà fait une carrière en natation (Patricia), avant de s'arrêter définitivement. La dernière (Salomé) a entrecoupé sa carrière d'athlète et de raider par une carrière triathlétique. Trois parmi ces personnes ont arrêté l'expérience d'emblée : l'un était en pleine préparation olympique (première participation éventuelle), l'autre a laissé sa conjointe, ex-triathlète, répondre, sans y prendre part, et enfin le troisième, sélectionné pour les J.O., a laissé son père répondre. Nous avons réuni d'autres types d'informations sur trois autres triathlètes intéressants pour notre étude mais sans avoir pu entrer en contact avec eux (reportages de presse spécialisée). Certains de ces athlètes ont accepté de poursuivre l'aventure sur le thème du couple.

Notre choix s'est porté au-delà du monde du triathlon, tout en restant dans les sports qui le composent ou le préparent, afin d'observer si le fait de pratiquer intensivement une seule activité avait un impact sur la vie conjugale pendant la carrière sportive et lors de l'arrêt. Ces données complémentaires sont puisées dans la deuxième partie de l'étude dans laquelle nous avons écouté d'une manière plus approfondie ces cinq couples, donc au total 13 informateurs, dont 6 femmes (4 sportives et 2 conjointes non-pratiquantes) et 7 hommes (5 « ex- » anonymes du haut niveau et 1 « ex- » conjoint de triathlète). Sans être exhaustif, l'échantillon représente une partie des triathlètes de haut niveau des années 90. Les refus de réponse, les personnes injoignables, le peu

---

<sup>134</sup> Voir tableaux en annexes, 2 et 4..

de temps accordé à l'enquêteur ou le manque de documents, expliquent l'absence de certaines grandes figures du triathlon mais ne biaisent pas l'échantillon.

Pour conclure, nous avons recruté les participants selon nos réseaux de relations, à partir d'une identification de la population des triathlètes européens francophones. L'idée fut d'essayer de prendre autant de femmes que d'hommes, d'âges et de situations sociales variés (de différents niveaux, reconnus, sacralisés ou non). Le nombre de cas a été déterminé a priori par le moment de saturation, soit le moment où des cas supplémentaires n'apportent plus beaucoup d'informations nouvelles. Notre échantillon a néanmoins été limité, là encore, par les refus de répondre ou les réponses partielles et inexploitable. Mais il semble que malgré ces obstacles, nous sommes proche de la saturation. Les deux phases réunissent un échantillon de 42 cas (19 femmes, 16 hommes, + 7 cas supplémentaires qui sont moins bien documentés en raison de manque de sources et de refus de participer à un entretien), en sus d'une dizaine de cas évoqués succinctement par le biais d'articles portant justement sur le thème.

## **Dispositions et effets sur les affirmations identitaires**

Par ailleurs, nous avons choisi de présenter quelques profils et autoportraits de certains athlètes<sup>135</sup>, notamment ceux que nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer d'emblée dans notre travail afin d'étayer nos propos. Ce sont ainsi des sortes de présentations dans lesquelles les personnes se montrent aux autres de façon plus ou moins officielle selon l'origine de l'autoportrait (site internet, mail, presse spécialisée). Par la suite, nous avons constaté que les trajectoires, les processus d'engagement, de persistance, puis de désengagement, connaissent les mêmes tendances, voire les mêmes problématiques, que ce soit au stade amateur ou à haut niveau. La nuance se situe, semble-t-il, dans le rapport à l'anonymat et à la sacralisation. Ces profils et autoportraits retracent déjà une carrière et laissent apparaître les dispositions (physiques, culturelles, sociales, scolaires) favorisant telle ou telle orientation et leurs effets sur l'affirmation de soi, qui constitue l'amont de notre travail. Ils nous ont surtout servi à construire notre typologie avec des dominantes, dans lesquelles chaque autre triathlète étudié a pu être classé et nuancé, sans présenter l'ensemble des caractéristiques cependant.

Nous avons ciblé les triathlètes étudiés certes pour leurs caractéristiques (rôles, statuts, ressources), mais plus particulièrement pour leurs différences au sein d'une même position; ceci à partir d'informations obtenues par différents réseaux relationnels communs. Certains cas sont, comme celui d'Anne et Arsène ou de Sandra et Alain, évoqués plus souvent, notamment en ce qui concerne l'enquête sur les couples, bien qu'ils n'aient pas vocation à représenter l'ensemble

---

<sup>135</sup> Voir en annexe 1, rappels méthodologiques, profils et autoportraits de triathlètes.

des couples sportifs. Dans la première phase, se sont les cas de Marlyse ou de Raoul qui sont plus « travaillés ». De même nous avons choisi de présenter dans ce chapitre le profil et certains autoportraits, alors que d'autres sont passés sous silence (répertoriés sur des fiches d'accompagnement de l'entretien). Porter l'attention sur un nombre limité de cas permet de faciliter la compréhension. De plus, les cas évoqués représentent des idéaux-types, au sens de M. Weber<sup>136</sup>, qui facilitent l'intelligibilité. L'utilisation de plusieurs sources, dont nos propres entretiens, nous a permis de mieux croiser les informations.

#### **2.4.4. Les conditions de réalisation**

Les entretiens sont menés à notre domicile ou à celui de l'interviewé, selon les cas, sur des lieux de compétitions, d'entraînement ou de réunions sportives, en des endroits « neutres » (cafés, stades, piscines). Aussi indéniablement, l'implication a dû être variable selon le contexte « d'expérimentation ». Cependant l'outil de communication qui est le plus utilisé reste internet, le mail, et le discours en direct, la parole n'étant pas toujours enregistrée, cependant, faute de moyens techniques sur le moment.

Mais, par exemple, l'interview conduite au domicile du sujet nous renseigne différemment sur sa personnalité, d'une manière complémentaire. Ses goûts, sa personnalité, s'affichent autour de lui dans sa décoration, son aménagement intérieur notamment, autant que par les éléments biographiques qu'il choisit de nous montrer (coupures de presse, photos personnelles...). Cela pourrait d'ailleurs faire l'objet d'une autre étude. Mais la dynamique de l'entretien est toujours recherchée. Il s'agit pour les deux parties de s'engager dans l'échange, quels que soient les effets du contexte.

Enfin, très régulièrement, il s'est avéré très difficile d'accéder aux triathlètes de renommée internationale, sans leur donner le sentiment de les « harceler ». Non pas qu'ils ne soient pas accessibles, mais plutôt non disponibles au gré de notre avancée. Néanmoins, c'est ce dernier type de population, a priori « la plus occupée », qui a été le plus « répondant » d'emblée, dans notre phase exploratoire. Même si par la suite ces mêmes acteurs n'ont pas vraiment poursuivi l'aventure, faute de disponibilité le plus souvent. Ils nous ont par conséquent surtout aidée à construire notre typologie en termes de modalités d'adaptation, ainsi qu'à la rédaction de nos premiers articles. Nous avons procédé notamment par courrier électronique, cela permettant de communiquer de n'importe où à travers le monde de la compétition.

---

<sup>136</sup> *Opus cité*, M. Weber, « Essais sur la théorie de la science ».

En fait, nous avons très vite travaillé sur le récit de vie « multimédia » : discours informels, entrevues, entretiens, questionnaires, mails. L'important étant de relever des données sur les parcours de vie et les ruptures ou bifurcations de trajectoires, tous les supports nous ont paru intéressants : interviews de magazine, articles, press-books. L'écrit (lettre de témoignage, mail, SMS...), en tant que ressenti retranscrit, a constitué notre principal outil de collecte et de communication.

Ensuite nous avons relancé les triathlètes d'après leurs écrits, sur tels ou tels mots, idées, thématiques, énoncés par eux-mêmes. Ainsi certains mails sont devenus de véritables lettres de témoignage.

En ce qui concerne les couples, la démarche est la même, bien que la situation soit différente. Parfois nous avons eu la chance de pouvoir rencontrer les deux partenaires ensemble. Cela change le profil du discours, dans la mesure où la présence du conjoint ajoute un éventuel jugement sur ce qui est dit. Par conséquent, ce qui est dit n'est pas raconté de la même manière, dans le contenu comme dans la forme, pour certains couples notamment.

## **Phase d'exploration**

Notre population, dans cette première phase, a été essentiellement composée de sportifs figurant pour la plupart sur liste de haut niveau, glorifiés, reconnus : Champions, sélectionnés, médaillés aux J.O...). L'expérimentation est aussi étoffée à la base par une étude documentaire de nature biographique (entrevues, questionnaires de contact, mails, presse spécialisée), malgré les difficultés à trouver un fil conducteur et à instaurer un échange de nature autobiographique. Le fait d'aborder des triathlètes connus et reconnus empêche un peu l'approfondissement : refus d'être enregistré, de persister dans l'expérience. Il n'y guère eu de véritable complicité, bien au contraire, peut-être justement parce que c'étaient d'anciens partenaires de compétitions, ou d'entraînements. Hors du contexte, une distance s'est instaurée. Il ne nous a guère été possible de dégager une identification quelconque, ni du récit, ni de son auteur, dans un premier temps. Les « glorifiés » essayent de donner une cohérence à leur discours. L'accès à une autre image d'eux, plus intime, a été le plus souvent très difficile, surtout lorsqu'il s'agissait d'enregistrer le tout. Les données les plus intéressantes ont souvent été dites une fois le magnétophone éteint.

## **Phase d'approfondissement**

L'objectif a été ici de considérer les histoires de vie comme une démarche de mise en scène de soi. La population choisie dans cette phase d'approfondissement est celle que nous avons nommée les « anonymes » du haut niveau, considérant qu'ils investissent tout autant que les autres sans en avoir forcément les retombées médiatiques. Ils présentent quasiment les



mêmes caractéristiques de haute réalisation de soi à travers leur pratique, à quelques nuances importantes près. Plus spécifiquement, leur profil est le suivant : haut niveau de réalisation de soi par et dans la pratique (palmarès régional, national) ; partenaires d'entraînement sportifs de haut niveau (liste nationale). C'est-à-dire qu'ils ou elles ont tous consacré prioritairement leur vie personnelle et/ou professionnelle, à pratiquer intensivement (entre 15 et 25 heures par semaine, durant au moins de trois ou quatre ans à dix ans), avec des résultats au moins régionaux, des participations à des compétitions internationales ; ou ont un métier en rapport étroit avec leur pratique (ex. : CTL, CTR, DTN<sup>137</sup>, professeur d'EPS<sup>138</sup>, professeur de Sports<sup>139</sup>, ETAPS<sup>140</sup>).

L'expérimentation a consisté à réaliser les interviews de type témoignage et récit de vie, dans des lieux éventuellement personnels à l'interviewé, en tête à tête dans un temps minimum de 35 minutes à 2 heures maximum. La confidentialité, la loyauté, la neutralité, étaient les éléments de notre charte d'interview. Les thèmes indicatifs choisis sont :

- l'autoportrait ;
- la carrière et ses grandes étapes ;
- la fin de carrière et ses grandes étapes ;
- la vie de couple et le sport : les habitudes, l'organisation de l'espace commun ou non, les conflits ;
- les projets.

## Les outils

Dans notre première phase de travail, nous avons procédé par observation participante de type ethnologique<sup>141</sup>, directe puis indirecte<sup>142</sup>. Sans nous adresser directement aux acteurs concernés, nous les avons observés dans leur milieu en tant que partenaire d'entraînement et coéquipière ou adversaire en compétition. Nous avons relevé sur nos propres carnets

---

<sup>137</sup> CTL : Conseiller Technique de Ligue ; CTR : Conseiller technique de Région ; DTN : Directeur Technique National.

<sup>138</sup> Professeur d'Education Physique et Sportive, régi par l'Education nationale.

<sup>139</sup> Professeur de Sports, régi par Jeunesse et Sports.

<sup>140</sup> Titulaires de brevet d'Etat sportif spécifique, rattachés à la fonction publique territoriale.

<sup>141</sup> « Elle consiste à étudier une communauté durant une longue période, en participant à la vie collective. Le chercheur en étudie alors le mode de vie, de l'intérieur et dans le détail, en s'efforçant de les perturber aussi peu que possible. La validité de son travail repose notamment [...] sur la confrontation continue des observations et des hypothèses interprétatives. [...] C'est à partir de pareilles procédures que les logiques sociales et culturelles des groupes étudiés pourront apparaître le plus clairement et que les hypothèses pourront être testées et affinées. » in *Opus cité*, Raymond Quivy, Luc Van Campenhoudt, « Manuel de recherche en sciences sociales », pp.°187192.

<sup>142</sup> « En répondant aux questions, le sujet intervient dans la production de l'information. [...] En fait, il y a ici deux intermédiaires entre l'information recherchée et l'information retenue : le sujet à qui le chercheur demande de répondre, et l'instrument constitué des questions à poser. » in *Opus cité*, Raymond Quivy, Luc Van Campenhoudt, « Manuel de recherche en sciences sociales », pp.°155156.

d'entraînement nos observations concernant leurs tenues vestimentaires (techniques et « civiles »...), leurs discours (sportifs, techniques, privés...), leurs matériels, leurs usages corporels (techniques d'entraînement, de soin, habitudes alimentaires...), leurs réseaux de relations (systèmes de valeurs, croyances partagées...). De même, leurs propres carnets d'entraînement sont devenus de véritables guides d'observation concernant leurs ressentis et leurs comportements adaptatifs au cours de leur parcours sportif.

Dans un premier temps, nous avons dû trouver un compromis afin d'obtenir malgré tout nos informations en leur proposant de répondre à un premier questionnaire, puis d'accepter un entretien et/ou un nouveau questionnaire plus approfondi autour de nos hypothèses de travail sans pour autant en exclure les développements annexes. L'entretien compréhensif prévu au départ comme outil central de notre approche est devenu très rapidement accessoire, les personnes contactées préférant répondre et ainsi parler un peu plus d'elles-mêmes par écrit. Néanmoins là encore, l'outil informatique a ses limites, bien que cette façon de recueillir les données nous ait permis de transmettre deux types au moins de questionnaires consécutifs (voir annexe 2) aux triathlètes et ainsi d'établir un minimum de correspondance tout aussi intéressante que le contenu des questionnaires ou les entretiens avec entretiens. Pour la seconde phase, nous avons établi un guide d'entretien (situé en annexe 2) semi-directif de type compréhensif.

## **Conduite des entretiens**

Après une rapide présentation des deux parties en interaction (celle de l'intervieweur n'est pas forcément enregistrée), l'échange commence et se poursuit sur le mode du témoignage, du récit, d'une conversation ouverte sur différentes thématiques selon les propos et le profil qui se dégagent en cours d'expérimentation (A. Blanchet, 1987)<sup>143</sup>.

Comme nous l'avons déjà signalé, certains des triathlètes interrogés étaient de nos partenaires/adversaires, aussi il nous était facile et difficile à la fois de créer la bonne distance de travail. Certains souvenirs communs ont fait ressurgir des émotions qui ont perturbé notre qualité d'écoute. Par ailleurs, des jeux d'influence<sup>144</sup> en situation d'entretien ont induit certaines réponses, les effets (émotions, imprégnation...) ont certainement contribué à construire des jeux de rôles que la communication écrite par mail permet de réduire voire d'éliminer. Notre présence et notre écoute ont donc été quelque peu perturbées, d'autant que la situation d'entretien s'est avérée être, au final, rarissime. En fait, nous n'avons pu mener que de très rares entretiens, les

---

<sup>143</sup> « Interviewer », in A. Blanchet et alii, « Les techniques d'enquête en sciences sociales », Dunod, Paris, 1987.

<sup>144</sup> A. Blanchet et alii, « L'entretien dans les sciences sociales », Paris, Dunod, Bordas, 1985.

acteurs étant peu disponibles pour ce type de travail, fait de temps mais aussi d'adhésion à ce retour sur soi... (mail de Clémentine : « *Tu sais bien que je n'aime pas regarder derrière* »).

Ainsi, Pierre s'est vite retiré de l'expérience, sous prétexte du manque de temps, mais sans doute parce que ce motif était « hors sujet » pour lui à ce moment-là. Peu à peu ce sont les anonymes du haut niveau qui nous ont semblé les plus intéressants et peut-être les plus sensibles au problème de la fin de carrière. Car tout le monde ne peut pas être premier et pourtant le sacrifice consenti est du même ordre (temps, éloignement d'une vie sociale ordinaire...) pour tous ces sportifs compétiteurs à haut niveau. Seuls diffèrent les résultats, les charges d'entraînement et les capacités d'y faire face, ainsi que le soutien social et organisationnel de l'institution.

La difficulté majeure qui s'est présentée à nous réside autant dans la variété et dans la quantité que dans la pauvreté des contenus : brièveté, banalité, de nombreuses réponses, résistances du triathlète dans l'entretien. Dans un premier temps, nous avons procédé à la méthode de la relance et de la reformulation pour l'amener à libérer son propos en le précisant. Puis nous avons tenté de repérer toutes les contradictions en cours des échanges écrits ou parlés. Ensuite nous interrogeons la personne sur les contradictions repérées, à partir de ses propres formulations, que nous reprenions. Ceci a pour objectif de rompre l'intention de cohérence que souhaitent donner les personnes interrogées. Il leur a été nécessaire, alors pour respecter cette intention, de faire l'effort de construire leur réponse d'une manière souvent plus conséquente, pour notre plus grand intérêt !

La grille thématique des questionnaires et des interviews a été modifiée régulièrement au cours de notre recherche. Certaines questions ou certains thèmes ont été reformulés, des questions totalement éliminées, d'autres rajoutées en fonction des résultats mitigés des premiers entretiens exploratoires. Ainsi deux ou trois versions de questionnements ont vu le jour, inspirées parfois d'articles dans des revues spécialisées dans le sport (*L'Equipe Magazine*, supplément, par exemple), parce qu'elles abordaient la question sur les mêmes thèmes.

Le principe étant de donner confiance à la personne interrogée, une pertinence et une cohérence entre les thèmes abordés sont à construire puis à perfectionner continuellement. Les grilles les plus élaborées figurent en annexe 2.

## 2.4.5. L'analyse des « récits de vie »

En premier lieu, nous avons cherché à trouver une cohérence biographique, historique, à travers toutes les données variées, récoltées pour l'ensemble des triathlètes étudiés. Nous avons donc regroupé et classé thématiquement toutes ces informations cas par cas. Puis nous avons fait une première analyse, dite « structurale », du récit de vie ainsi reconstitué, souvent à partir des échanges de mails, des interviews déjà menées par certains médias, du press-book essentiellement. Pour chaque cas, nous avons tenté de trouver et de retranscrire une logique, un sens, en repérant les différentes relations entre les croyances et les représentations d'eux-mêmes, de leur sport, du monde du triathlon, de leur trajectoire biographique. Globalement, le recours à certains termes, à certaines oppositions d'idées, permet une première interprétation et laisse transparaître une logique pour soi et parfois une autre pour autrui, selon les périodes et les cas. Nous rattachons cette interprétation à notre idée de configuration plurielle : une image pour soi, plutôt interne : privée et intime, localisée sur un axe historique biographique ; et un statut pour autrui : social, public, situé sur un axe plus relationnel. Rappelons que C. Dubar parle ainsi de « formes identitaires » multiples selon les moments de la vie, de la carrière plus précisément. Il s'agit concrètement de « sectionner » le discours vécu et raconté en différentes séquences que nous simplifions schématiquement. Le plus difficile réside dans le fait de repérer des arguments qui construisent la logique interne de la biographie, pour donner une structure à l'ensemble.

Ensuite un deuxième niveau d'analyse consiste à repérer les changements de trajectoire explicitement dits ou implicitement induits par tels ou tels éléments ou événements croisés. Nous identifions ces derniers en termes de « rupture », de « bifurcation, changement de priorité », de « crise » de « continuité », « d'étape ». Ceci en sachant que nous avons posé comme postulat l'idée que la fin de carrière appartient à un mouvement biographique (l'inflexion), en tant que passage d'un certain mode d'identification à un autre.

Enfin nous avons cherché à catégoriser les réponses thématiquement en fonction des stratégies adaptatives présumées (au départ elles étaient de l'ordre de six, puis elles se sont nuancées, arborisées au fil des cas étudiés) et à partir des différentes dimensions de chacun. A ce niveau d'analyse sont apparues des formes identitaires liées à des systèmes d'appartenance à des groupes sociaux plus ou moins éphémères (collectifs d'entraînements, de compétitions, sponsors...) mais de type communautaire « les triathlètes ». En fait nous nous sommes aperçue que c'était autant de formes et de processus d'identification, le plus souvent aléatoires dans le temps et qui pourtant définissent et font se définir les triathlètes comme si cela était une partie constitutive de leur vie.

Enfin la grille d'analyse des récits utilisée pour l'enquête plus approfondie, notamment sur le couple et le sport, se présente comme telle. Tout d'abord le récit est présenté succinctement sous forme de fiche ou figure :

Premièrement le bref exposé du contexte dans lequel se déroule l'interview. Les conditions sociales de production de ce type de données, l'événement social par rapport auquel il se situe (rapport social entre enquêteur et enquêté). Ce sont les premières impressions à l'écoute, émotions, réactions, l'imprégnation. Cela interroge la nature du rapport entre les deux parties (confiance ; méfiance) et souligne les jeux d'influence en situation d'entretien, s'il y a. Globalement les grandes étapes du témoignage sont extraites à ce niveau.

Deuxièmement le récit est classé par rapport au réel (faits connus de la vie personnelle et sportive de l'auteur) et tente de répondre aux questions suivantes :

- quelle est la voie narrative (je, vous, il, on) ; le récit est-il rapporté en discours direct, indirect ?
- la mémoire était-elle fidèle ; y a-t-il des incohérences flagrantes (« fables » de vie, effets de vérité, explications indirectes) ?
- quel est le système de temps : présent, passé (ex. : autobiographie = récit rétrospectif de sa propre existence ; biographie = récit à la troisième personne qui restitue l'histoire de quelqu'un d'autre) ?
- y a-t-il des stéréotypes, des phrases récurrentes ; contradictions ; contradictions récurrentes ?

Le premier niveau d'analyse est partiel. Il consiste à faire une synthèse des données ainsi recueillies et répond aux questions suivantes globalement :

- l'accent est-il mis sur la vie individuelle et personnelle de l'auteur ou sur la vie d'un petit groupe, d'un collectif, d'une institution ?
- le récit suit-il un ordre chronologique, une structure conventionnelle ou originale ?
- donne-t-il une vision complète ou seulement un épisode de la vie ?
- quels sont les faits, les rencontres, les événements sur lesquels l'auteur s'attarde, qu'il développe, accentue ?
- quelles sont les étapes qui sont effacées ?

Troisièmement, un portrait synthétique de « l'auteur » est dressé, sur une autre fiche : physique (sexe, âge), profession, statut social, opinions, visions du monde, (du sport et en général), du couple...

- comment parle-t-il de lui, de sa vie, de sa trajectoire ?
- quels étaient ses objectifs ? sont-ils atteints ? oui, non ?
- quelles sont les valeurs qu'il apprécie ? quelles sont celles qu'il dénonce ?
- a-t-il évolué physiquement, professionnellement, socialement, moralement, entre « avant » et « après » son arrêt ?

Enfin quatrièmement, et ceci constitue un deuxième niveau d'analyse, une synthèse de l'essentiel découvert est produite afin de déterminer l'intérêt de ce récit et du personnage, son degré d'investissement par rapport à la pratique, ainsi que la stratégie adaptative de fin de carrière qui ressort de la trajectoire racontée et vécue. Ceci en vue d'être exploité pour illustrer et argumenter nos axes de réflexion.

## **Les représentations des acteurs et reconstruction biographique**

Nous avons retenu l'analyse de contenu thématique des entretiens et des questionnaires pour son souci de mise en valeur des préoccupations des acteurs sur un thème, et consécutivement du sens implicite de leurs discours. Ce sont les idées, les thèmes, les mots révélateurs qui ont été repérés au regard des sentiments exprimés. L'objectif est de cerner les conséquences des discours produits, et notamment au regard des éléments mis en valeur précédemment, sur les conditions de restructuration lors de la fin de carrière et sur les comportements des triathlètes en situation.

Certains informateurs n'ont pas réussi à entrer dans l'aventure de leur biographie à cause d'une sorte de crainte de ne pas pouvoir afficher une cohérence de parcours et que cela affecte la façon dont ils sont perçus. Cet impératif de conformation selon les normes d'un « Social Drama of Work »<sup>145</sup> qui nécessiterait de présenter positivement son engagement et désengagement de la carrière sportive dans le jeu de l'interaction avec le chercheur, conduit à préférer ne pas s'extérioriser. Ainsi, ils répondent du bout des lèvres en cherchant à contrôler leurs réponses, comme pour ne pas dépasser certaines limites. Du coup, certaines révélations sont masquées. Le discours devient indirect, on parle de ce que disent les autres pour parler de soi par exemple<sup>146</sup>.

Ces contrastes conduisent à des effets de loupe en donnant le sens de l'action à un moment donné. Mais le plus gros problème est vite devenu de rendre possible l'entretien, tel que nous

---

<sup>145</sup> E.C. Hughes, « Le drame social du travail », in *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 115, décembre 1996. Les nouvelles formes de domination dans le travail (2), pp. 94-99.

<sup>146</sup> « *Je n'ai jamais prêté attention à ce que disaient les autres* » ; et parallèlement : « *Les autres m'en voulaient d'être payé, d'avoir des aménagements pour faire ce que j'aimais faire, cela a dû être dur pour certains !* » (Claude). Ici l'acteur semble retirer un certain bénéfice à être considéré comme un marginal en faisant ce qu'il aime. Dans d'autres contextes, avoir une étiquette de marginal n'est pas toujours favorable dans le monde du travail.

nous l'étions imaginé : avec un temps et un espace propice à l'enregistrement, à l'échange. Or la réalité a été tout autre et la plupart du temps nos entretiens sont devenus des conversations différées écrites par mail ou même SMS ! Ce qui ne rend pas facile la retranscription... Pour résumer, tous les triathlètes étudiés n'ont pas été disposés à tenter l'aventure biographique.

Dans un autre ordre d'idée, le type de consécration (titre de Champion National, d'Europe, du Monde, Olympique, finisher...), de grandeur, et la reconnaissance sociale qui en découle, sont représentés différemment et laisse supposer une stratégie d'adaptation qui peut être différente<sup>147</sup>.

Par conséquent, nous avons étayé notre échantillon et nos sources (articles de presse, reportages, press-book, photos, récits...) pour tenter de réunir les traces laissées par les différents moments des carrières et surtout afin de collecter des informations que nous ne pouvions plus trouver directement sur le terrain ou par les entretiens. Croiser les sources et les indices nous permet de réunir un faisceau d'éléments permettant de conforter nos interprétations des effets de l'arrêt de carrière.

Nous nous sommes aussi inspirée une fois encore des études issues de « La vie après le sport » du laboratoire de sociologie de l'INSEP, de 1986. Cette approche permet, à travers l'étude des trajectoires, une visualisation des simultanités et/ou des successions d'événements signifiants au niveau biographique. Elle est surtout transversale. Elle s'effectue par rapport aux interactions entre la carrière sportive et l'image de soi intériorisée construite par le récit, et non pas par rapport à la formation professionnelle seulement. L'analyse se fait même déjà en cours de contact, par une exploration plus détaillée à partir de questions précises préalables :

- ce qui pousse les triathlètes à faire du triathlon à haut niveau ;
- ce qui constitue leur grandeur puis leur petitesse (de la notoriété à l'anonymat) ;
- ce que représente, pour eux, le triathlon, le club, la fin de carrière, dans leurs contextes d'action ;
- ce qui leur permet d'inventer leur nouveau statut professionnel, personnel...

Néanmoins nous avons finalement construit notre analyse comme suit, à partir des travaux de C. Dubar et D. Demazière<sup>148</sup> dans la sociologie du travail, dans la mesure où suite à nos premiers entretiens exploratoires, si de nombreux athlètes évoquent le triathlon comme une passion, ils considèrent sa pratique comme une profession, un métier, par la rigueur, la

---

<sup>147</sup> « *Champion du Monde, t'es un charlot, médaillé Olympique t'es un Dieu et on reparle de toi tous les quatre ans, et même plus : t'es rentré dans l'histoire du sport !* » (M. Bury, tireur d'élite médaillé Olympique dans les années 1970-1980, entretien hiver 2005).

<sup>148</sup> *Opus cité*, D. Demazière, C. Dubar, « Analyser les entretiens biographiques. L'exemple des récits d'insertion ».

quotidienneté, le temps d'investissement qu'elle implique et parfois, pour les plus renommés d'entre eux, par le revenu conséquent qui leur permet d'en vivre.

## **La question de l'hétérogénéité des sources**

Dans nos différents chapitres d'analyse, nous travaillons avec des sources multiples, que nous croisons pour reconstituer une logique singulière pour chaque cas étudié. Plus précisément, nous avons cherché à retrouver la structure diachronique de l'histoire racontée et reconstituée à partir du croisement des données provenant d'entrevues, d'articles de journaux, de revues et de sites internet (schématisation sous forme d'arborescence de l'histoire/trajectoire de chacun avec toutes les informations recueillies, quelle que soit leur nature). Car toutes ces données, même si elles semblent incompatibles a priori, font état d'une même réalité, déclinable en plusieurs niveaux d'abstraction (historique, psychique et sémantique, discursive). Mises en relation avec les événements biographiques, des causalités séquentielles, le parcours de vie raconté et le changement social en général, elles servent à reconstituer l'évolution du cas modèle. La difficulté reste de classer les différents niveaux de sens, pour construire des hypothèses.

## **Clarté des notions**

Nous avons utilisé au cours de notre étude plusieurs notions plus ou moins conceptualisées (histoire, récit ou parcours de vie, trajectoire, carrière, biographie, cursus, itinéraire), pour traduire différents processus de transformation de l'individu, ses logiques d'action, ses comportements sociaux. Certaines de ces notions renvoient à des conceptions sociologiques différentes. Loin de les opposer, nous avons préféré les faire cohabiter, telles quelles, même si elles relevaient d'analyses différentes, pas forcément contradictoires d'ailleurs.

L'intérêt pour nous du recours à ces différentes notions a été de ne pas les isoler les unes des autres : carrière professionnelle et trajectoire sociale d'un côté, et carrière et trajectoire biographique de l'autre. Car dans les faits, elles nous ont semblé se rapporter à des procédures d'analyse proches. L'éclectisme des notions empruntées à différents champs tente ici de rendre compte à la fois des devenirs individuels, des effets de continuité et de rupture, des logiques biographiques (récits de vie, autoportraits), de l'itinéraire des pratiques (de l'amateur aux carrières sportives professionnelles avec leurs bifurcations). Le but a été de mettre en évidence, au mieux, les processus biographiques en relation avec les logiques temporelles et individuelles d'action.

En cela, la méthode la plus adaptée, là encore, nous a semblé devoir être multivariée. Elle allie observations directes et indirectes, entretiens, enquêtes par questionnaires, confrontation de témoignage et d'archives pour isoler les thèmes pertinents et les traits caractéristiques d'un récit



de vie, pour compléter la collecte de l'enquête par questionnaire. Il n'en reste pas moins évident qu'étudier le devenir d'un groupe social comme les triathlètes à partir du devenir individuel d'un faible échantillon quantitatif certes, mais approfondi sur trois ou quatre ans en termes de carrières, trajectoires et biographies, laisse dans l'ombre d'autres logiques d'enquêtes et d'analyses, et d'autres raisonnements.

### **3. LES TRIATHLETES ET LEURS TRAJECTOIRES**

Qu'ils soient anonymes ou à haut niveau, les triathlètes étudiés ont, pris sur le vif, une absence de vision claire de l'« après », ou au contraire la projection est trop précise, « lissée », afin d'être cohérente et acceptable, encore plus lorsqu'ils ont connu les « feux de la gloire ».

Ainsi, plusieurs questions majeures ne trouvent pas de réponses claires et partagées collectivement par les triathlètes que nous avons interrogés. Il s'agit notamment des questions portant sur les effets du triathlon pratiqué à haute intensité, sur la construction identitaire et sur la vie après, voire sans ce compagnon de route.

Il semble en être ainsi pour Marlyse, dans son article<sup>149</sup> en 2004, après avoir fait sa dernière course en 2003, à Grenoble : *« J'avais décidé de tout arrêter. La motivation à l'entraînement n'était plus là et je trouvais pénible de faire « les trois » tous les jours. J'avais besoin d'autre chose ; ma reconversion professionnelle était assurée car je suis prof d'EPS dans un lycée de Pau et il me suffisait de réintégrer mon poste. Je me suis donc mise dans la tête de créer la première section sportive de triathlon du sud-ouest. Je m'éclate avec mes élèves. [...] Je cours 30 minutes par semaine et je fais un peu de V.T.T. avec mes élèves de la section sportive. C'est tout ! Seule la compétition me manque un peu, mais pas trop quand même ».*

Ainsi pour Marlyse : *« Il faut savoir tourner la page et ne pas vivre dans le passé, s'accrocher à un mode de vie que l'on ne peut plus suivre. Savoir se fixer de nouveaux challenges est à mon avis essentiel pour une reconversion heureuse. »*

Nous avons relevé plusieurs causes de fins de carrière, dans les données recueillies par mails, interviews, questionnaires, ou en participant à l'un ou l'autre événement sportif, parmi les athlètes.

Les principales causes évoquées sont les suivantes : une blessure grave qui ne permet plus la pratique du triathlon et surtout des résultats performants ; la lassitude, les contraintes de la vie conjugale et familiale ; enfin des causes plus ou moins explicites entraînant des contre-performances.

Secondairement, nous trouvons des prises de risques non maîtrisées (Duret et Trabal, 2001)<sup>150</sup> ; des absences prolongées pour des raisons déjà évoquées, qui ne permettent plus de retrouver un niveau compétitif.

Enfin, il y a les causes qui renforcent le processus d'arrêt en termes de défauts, ou d'erreurs « d'aiguillage », d'orientation de la carrière. Ce sont ainsi parfois des erreurs de gestion

---

<sup>149</sup> Site internet : <http://www.onlinetri.com>.

<sup>150</sup> *Opus cité*, P. Duret, P. Trabal, « Le sport et ses affaires. Une sociologie de la justice de l'épreuve sportive ». P. Duret, « Représentations sociales du dopage et argumentation défensive des sportifs accusés », *Science et Motricité*, n°35-36, 1998, pp. 78-79.

de carrière (images médiatiques...), des perceptions faussées. Par exemple, subir en cours de carrière la suspicion du dopage peut contribuer à écourter une carrière.

Pour résumer, la situation des athlètes caractérisée par la forte emprise du sport sur leur temps et leur espace ne facilite pas, a priori, la construction d'une image de soi multidimensionnelle. Mais en fait cela n'est pas généralisable aux triathlètes. Même très investis, ils ont dans la plupart des cas conservé, cultivé voire créé plusieurs registres en parallèle, ou par intermittence, en concurrence ou non. En effet, ils semblent passer des uns aux autres sans grande difficulté, comme si leur caractéristique majeure était leur capacité, par définition, de s'adapter à toutes situations, comme dans leur sport... Ils semblent faire preuve de capacité de « rebond » (Raoul B., Xavier Le Floch...). De plus, comme la vie des athlètes est souvent liée à des réseaux sociaux en relation avec l'univers de la compétition, cela conduit fréquemment à une situation stable où l'identité sportive est prégnante. Mais le passage du devant de la scène aux coulisses peut constituer une épreuve difficile à passer malgré tout.

En conséquence, l'autoperception, l'extériorisation et les modes de désignation tendent vers une cohérence. Mais l'athlète se construit essentiellement sur le registre limité du sport. Si ce mode de construction apporte une certaine unité, il n'est évidemment pas favorable à l'acquisition de compétences adaptatives à la diversité des situations de la vie sociale. Néanmoins loin de se marginaliser par rapport à la société qui les entoure, les triathlètes la décrivent en s'y autonomisant.

### **3.1. REPRESENTATIONS DES TRIATHLETES SUR LEURS CARRIERES**

Comprendre comment se construisent et se transforment les carrières, sportive, personnelle et sociale, dans le monde du triathlon, suppose d'aborder les représentations des triathlètes sur leur trajectoire. Ceci en éclaircissant les processus d'autonomisation et de socialisation au cours d'une vie singulière, et en traitant les carrières et les biographies d'un point de vue sociologique. A ce propos, il est intéressant de cerner d'une part, les occupations (principales et prioritaires) des triathlètes, afin de mieux en comprendre les modifications, voire leurs abandons, en fin de carrière ; et d'autre part, d'appréhender les dispositions (physiques, socioculturelles...) qui influencent l'individu dans ses choix. L'entraînement et la recherche d'excellence impliquent un rapport au corps, au temps social, au travail, et à la famille, particulier. Les représentations des

triathlètes se construisent en se superposant à une affirmation identitaire construite au départ par rapport à la famille, puis aux différents statuts sociaux, marital et professionnel, culturel et selon les genres. Ces dispositions, nous l'avons vu, sont retravaillées par l'apprentissage du goût de l'effort et de la compétition, en tant que socialisations secondaires<sup>151</sup>. Dans notre contexte d'étude, la construction identitaire est quelque peu différente. Le corps<sup>152</sup>, dans un premier temps, est appréhendé comme une machine et comme un moyen d'accès à la connaissance et à l'excellence de soi, par le fait d'affronter des situations extrêmes : « L'homme se découvre quand il se mesure à l'obstacle » (A. de Saint-Exupéry, 1939). Le triathlon prône les valeurs de détermination et de courage, notamment en ce qui concerne les épreuves de longues distances. Le principal obstacle que rencontre l'homme en triathlon devient son corps et ses propres limites, ainsi que l'adaptation aux incertitudes liées aux contextes physique et humain. Il véhicule aussi des valeurs sociales plus modernes d'individualisme, d'indépendance, d'autonomie par le dépassement des limites physiques et par la confrontation du milieu. Nous nous basons ici sur nos premières données empiriques (observations participantes et questionnaires de prise de contact, articles de presse, reportages divers). La pratique, les occupations, les compétences, l'expérience qui en découle, conditionnent les trajectoires et leurs inflexions, visiblement en fin de carrière. Lorsque le sportif est « actif », encore performant, parler de sa fin de carrière reste un sujet sensible. En fait les athlètes interrogés ne l'évoquent guère entre eux, ni avec leur encadrement technique, ce sont plutôt les proches comme les parents ou le conjoint, souvent extérieurs au système, qui y pensent. Certains athlètes vont même jusqu'à suggérer que cela porte préjudice d'en parler en cours de carrière : « *On investit moins dans un futur retraité* », nous a dit Eric<sup>153</sup>, sponsorisé par une marque de vélo.

### **« Faire pour être », plutôt que « faire pour avoir »**

Il s'agit pour nos triathlètes étudiés, de « vivre son trip », de « faire pour être » plutôt que « pour avoir », et de « vivre sa vie ». Le triathlon pour être et devenir soi, différent, grâce à un travail méthodique et exigeant sur son corps, comme occupation essentielle. La recherche de la grandeur devient ensuite une manière encore de « peaufiner » son image. La variété des fins de carrière tend à révéler des formes (profils) d'identités en les remettant en question.

Par exemple, ce triathlète explique son engagement dans ce sport à partir d'une « conversion », c'est-à-dire d'une transformation plutôt durable de repères traditionnels, issus de son milieu familial et éducatif (avoir un diplôme et travailler avec) ; avec ceux qu'il se fabrique

---

<sup>151</sup> *Opus cité*, B. Lahire, « L'homme pluriel ».

<sup>152</sup> *Opus cité*, J. Hobermann, « Mortal Engines : The Science of Performance and the Dehumanization of Sport ».

<sup>153</sup> Triathlète longue distance de 30 ans, rencontré dans un stage d'entraînement.

peu à peu, hors des sentiers battus en accédant au monde du triathlon. Nous trouvons là l'idée de dispositions acquises par une pratique directe, qui se superposent à des socialisations primaires (aller à l'école...).

**Raoul**<sup>154</sup> : *« Il y a 15 ans de cela, j'ai dû faire un choix entre devenir sportif et aller travailler comme tout le monde avec un patron et des horaires précis. Cette période fut pour moi un moment délicat à gérer car je ne pouvais pas m'identifier à une personne sur cet aspect, puisque mon frère, mes parents, partaient tous les matins, soit en cours, soit au travail. Je me retrouvais donc seul face à ma journée d'athlète, que mes parents m'avaient autorisé à faire pendant un an, puis que je venais d'avoir un diplôme professionnel ».*

Dans ce cas les parents cautionnent momentanément la pratique sportive, car quelque part la réussite d'un diplôme professionnel semble garantir une autre voie socioprofessionnelle. Mais n'ayant pas de repère, de modèle à suivre dans son milieu familial, l'acteur doit nécessairement s'inventer ses propres références à tous les niveaux, afin de pouvoir se réaliser dans ses choix. La construction est singulière par définition et demande de conquérir de nouveaux territoires. Il y a indéniablement un sentiment transitoire de décalage. Souvent le réseau social est alors en pleine mutation, faite de ruptures et de connections nouvelles. Pour Raoul, cela a été une grande période de questionnement personnel, dans laquelle il n'a pas reproduit le modèle socioprofessionnel parental et a dû construire ses propres références.

*« Cette position de sportif m'a demandé une recherche d'identité un peu particulière et surtout solitaire. Deux ou trois fois, je me suis retrouvé seul face à moi-même sur des entraînements à me demander ce que je faisais là, sur mon vélo, en voyant tous ces gens partir au travail. [...] Comment m'identifier aux autres alors que je ne vis pas la même chose ? L'identification peut être une simple sortie en boîte avec les copains... ça je peux le faire, mais quand nos meilleurs copains du moment sortent tous les samedis et que moi je suis dans la peau d'un sportif à l'âge de 18-19 ans, eh bien là, on devient décalé, avec une autre démarche... Cette période est un moment de séparation qui doit être géré, puisque ce groupe d'ami(e)s reste dans l'incompréhension sur ma façon de vivre, un peu comme un ascète. [...] Mais heureusement que l'envie, la passion et je ne sais quoi prend le dessus pour nous faire réfléchir et je pense que c'est là qu'un sportif devient athlète de haut niveau, dans cette phase de réflexion, là où il doit, par lui-même, trouver les solutions pour devenir compétiteur, mais surtout athlète de haut niveau. »*

En quelques phrases issues d'un mail envoyé après l'un de nos entretiens, Raoul, triathlète de niveau international, aujourd'hui âgé de 35 ans (2005), *« âge où je rentre dans cette « après-*

---

<sup>154</sup> Questionnaire et mail, octobre 2005.

carrière », ce qui engendre une autre démarche : celle de réintégrer la vie de monsieur tout le monde », brosse l'essentiel des points caractéristiques du travail constant de (re)structuration que peut connaître un triathlète, de ses débuts à sa fin de carrière en cours. Il entre a priori à nouveau dans une période de remise en cause, de retour sur soi.

D'autres modes de fonctionnement, de structuration, existent, comme nous l'évoquent ces autres cas de figures.

Pour **Bruno**<sup>155</sup>, la réalisation de soi passe par la réalisation d'un objectif : « *Pour en revenir sur le fait de finir par exemple un Ironman*<sup>156</sup> *pour la première fois, cela reposait sur l'objectif perso, afin de se prouver quelque chose, mais également la peur de l'échec au regard des autres (triathlètes et proches), même si cela n'est pas avoué. J'ai des amis qui n'ont pas réussi cet objectif et la désillusion fut très dure : manque de confiance et sentiment d'échec ressenti dans le regard des proches.* »

Ici le regard des autres est essentiel, même si l'objectif semble personnel. La quête de la reconnaissance est une quête identitaire avant tout, quelle qu'en soit la nature. L'image qui se construit dans et par l'action de s'entraîner durement, puis qui s'actualise dans la performance, est primordiale chez les triathlètes étudiés, même s'il existe une sorte de modestie, réelle ou fictive.

Pour **Gilles**<sup>157</sup>, duathlète de niveau national : « *Je pense que cela va de celui qui disait, mais pourquoi il fait ça, à celui qui t'envie. [...] J'ai eu tous les cas de figure, mais la plupart du temps, les gens ne viennent pas pour te voir et te dire que t'es un c.... [...] Je crois que j'avais l'image de quelqu'un d'humble. [...] Pour moi être triathlète se définit en trois mots et non pas en deux : nager, pédaler, courir, quel bonheur !* »<sup>158</sup>

En fait, pour résumer, l'engagement sportif peut se traduire, comme le laissent entendre les athlètes interviewés, par l'idée de « *faire pour être* ». Ce qui est vu par les autres est ce qui est « *Fait* » et non seulement ce qui « *Est* ». Par exemple, l'entraînement est journallement tenu, le palmarès régulièrement revisité, éprouvé, pour être actualisé. On refait certaines courses pour améliorer ses résultats. La quête du sens existentiel s'avère différente du sens commun : « *faire pour avoir* ». A contrario le désengagement implique d'être autrement, sans être vu. Etre dépossédé de ce qui a aidé à se construire, revient à une perte de soi, qui doit être discrète. Car, c'est un fait de société, le sport de haut niveau met en scène le sportif, ses résultats, sa technicité,

---

<sup>155</sup> Questionnaire, mai 2006.

<sup>156</sup> Pour rappel, c'est un label de course : 4 km de natation, 180 km de vélo, 42 km de course à pied.

<sup>157</sup> Questionnaire, octobre 2006.

<sup>158</sup> Gilles, entrevue avant questionnaire, septembre 2006.

mais aussi la technologie du matériel haut de gamme par excellence, utilisé comme c'est notamment le cas dans le triathlon. Dans le triathlon les rapports au vélo, à la combinaison de natation et autres matériels divers usités sont tout aussi déterminants dans la performance que les qualités de l'athlète lui-même. Ce sport à haut niveau comme bien d'autres est une vitrine du spectaculaire humain et technique. C'est notamment là-dessus que se construit un véritable critère de « visibilité » de ce sport et encore plus de la « visibilité sociale » du triathlète (notoriété à partir des résultats, de publications d'interviews, de matériel utilisé, etc.)

Faire pour être vu est donc aussi un élément qui construit et sert l'affirmation de soi. Ce critère (visibilité) agit de nos jours comme un véritable indicateur d'appartenance au milieu et de reconnaissance sociale d'une culture, d'un mode de vie. Le triathlon pour sa part agit ici, semble-t-il, comme une pratique distinctive mais aussi paradoxalement intégrative.

Ainsi, le milieu du triathlon socialise le pratiquant par la pratique directe et de plus en plus conséquente, jusqu'à lui inculquer ses valeurs et son système de croyance. Pour devenir un triathlète il faut indéniablement faire (« faire pour être ») ; devenir performant et compétitif devient « faire et être vu ». Le statut de triathlète s'en trouve indéniablement modifié, il prend une dimension externe, publique et sociale. Le désengagement devient plus complexe à gérer, lorsque l'athlète est connu, même si une possible voie lui semble tracée de par sa notoriété. En tous les cas, il semble plus soucieux de l'image qu'il laisse, même s'il ne l'avoue pas explicitement.

## **L'engagement : différents types et plusieurs étapes**

Globalement, une carrière sportive débute avec l'entrée dans l'activité soit par un média (presse, professeur d'EPS, ami...), soit tout simplement par goût et curiosité, sous forme de jeu apportant du plaisir. Voilà ce que les triathlètes interrogés expliquent pour définir leur « *passer-temps* » au départ. La deuxième étape est celle de l'engagement, avec une pratique plus intensive sans institutionnalisation, comme cela a été le cas pour Bruno qui a commencé le triathlon vers trente ans, hormis le temps de la compétition-objectif. Ou alors c'est l'étape de la prise de licence avec les créneaux d'entraînement en commun dans les trois disciplines, plusieurs fois par semaine et la programmation ou planification de différentes compétitions tout au long de la saison, avec des stages de préparation spécifique. Il s'agit d'un loisir plus qu'engagé dans la logique de compétition.

L'exemple de **Bruno** illustre le côté vocationnel de l'engagement du triathlète dans cette sorte de quête de soi, dans cette recherche de l'état de grâce : « *J'ai découvert le triathlon à la TV, ce sport m'attirait, mais après avoir franchi le pas de l'inscription, j'y suis resté par envie d'investissement en temps et par projet perso. [...] Cela m'apporte une satisfaction perso en*



*matière de surpassement ou plutôt en matière d'étapes franchies, le fait de passer certains paliers (en distances, difficulté, connaissance de soi), de gagner en assurance face à des difficultés diverses (sportives ou de la vie courante). Sinon au quotidien le triathlon m'apportait un bien être physique dû à l'hygiène de vie et une fatigue musculaire « permanente » (plaisir provoqué par la satisfaction d'un entraînement suffisamment difficile donc efficace) »<sup>159</sup>.*

Ici il s'agit d'une représentation de l'effort, personnelle mais partagée par de nombreux autodidactes « accro » au triple effort qui laisse penser à une relation de dépendance avec différents stades... « *J'ai continué tant que le passage d'un objectif donnait naissance à un autre (1<sup>er</sup> Sprint, au 1<sup>er</sup> Courte Distance, au 1<sup>er</sup> Moyenne Distance, au 1<sup>er</sup> Ironman, et enfin Embrun). N'arrivant pas à trouver de motivation dans l'amélioration d'un chrono sur une épreuve déjà courue, je recherchais plutôt la réalisation d'un projet plus difficile que le précédent, tout en y mettant les moyens nécessaires (préparation sur plusieurs mois). »*

Et pourtant il évoque paradoxalement le doute d'arriver à continuer avec la même ferveur : « *A l'avenir, je souhaiterais bien refaire Embrun, mais je n'arrive pas encore à trouver la raison de le faire une seconde fois. Or cette raison est très importante car c'est elle qui me fera finir. Pour les précédentes courses, le fait de finir pour la première fois une épreuve me suffisait. Mais maintenant, la refaire nécessite de trouver une autre bonne raison d'aller au bout.* » Bruno traverse, semble-t-il, une phase de remise en cause, que nous approfondirons plus loin, grâce à une autre triathlète.

L'engagement dans une première course, avec les premiers résultats, s'ils sont bons, apporte le plus souvent les premiers privilèges (inscription dans une catégorie ou un groupe de niveau supérieur ou encore des sélections pour des Championnats par exemple), comme cela est le cas pour Marianne, compagne de Bruno : « *J'ai commencé à l'âge de dix ans après avoir pratiqué déjà différents sports avant (ski, natation, escalade, canoë-kayak). Après avoir participé au triathlon qui se déroulait dans ma ville, nous avons décidé de nous inscrire avec mes cousins et mon frère au club qui s'est créé la même année. [...] J'ai donc commencé à Grenoble en 1989 en étant une des premières féminines licenciées ! Le club pour moi représente un groupe d'amis qui partagent une passion commune ; le fait d'être un bon petit groupe de copains au sein du club et la participation aux stages m'a poussée à continuer. Ensuite je me suis aperçue que j'avais des capacités pour ce sport. De plus mes parents et mon entraîneur m'ont aidée à poursuivre à haut niveau.* »<sup>160</sup>

---

<sup>159</sup> Questionnaire, mai 2006.

<sup>160</sup> Marianne, questionnaire de contact, juin 2006.

Avec ces premiers « avantages », la prise de conscience de ses habiletés et la découverte des règles du système advient généralement l'idée d'une possibilité de carrière : « *envie de faire de sa passion un moyen de gagner sa vie* »<sup>161</sup>. Cependant seuls certains « privilégiés » réussissent à « percer ».

La troisième phase est celle de la cristallisation des intérêts avec l'enjeu de l'excellence, la performance pour elle-même. Elle correspond aux moments de détection avec l'opportunité pour certains des meilleurs, d'intégrer des filières d'entraînement de haut niveau ou des équipes performantes (par exemple l'équipe de France), ou au moins des groupes d'entraînement et de compétition « Elite » (classés en Division 1 par exemple). Ce dernier cas est celui de Matthieu, compétiteur à haut niveau et partenaire d'entraînement un temps d'une actuelle « star » du haut niveau français : « *J'ai fait mon premier triathlon à l'université pour essayer (vers vingt ans), puis je me suis inscrit au club de Vaulx-en-Velin où j'ai rencontré Henri (vice-Champion d'Europe 2006), qui a démarré la même année. Nous avons couru quatre ans dans le même club, puis je l'ai suivi au Triathl'Aix une année. Aujourd'hui le club est essentiellement un endroit pour retrouver des amis qui ont la même passion... Quand je suis parti à Aix, il y avait la notion de performance et moins celle de « club d'amis ».* »<sup>162</sup>

Le quatrième stade repérable, celui de la consolidation de l'engagement, laisse se confondre la trajectoire personnelle avec celle du triathlète, de sa pratique, à ce niveau devenue intensive (près de trente heures hebdomadaires) ; mais aussi de ses résultats et de la notoriété qui peut en découler. Le triathlète s'affirme prioritairement par rapport au triathlon. Il sort de l'anonymat, ou tente d'en sortir, par le biais de ses performances. Car la pratique et la recherche de podium deviennent un objectif prioritaire ouvrant la porte sur la professionnalisation pour les meilleurs performers, sachant de surcroît utiliser le système médiatique et le sponsoring, comme pour cette triathlète en équipe de France longue distance depuis 1989, deux fois vainqueur du triathlon de Nice: « *Oui le tri était mon métier : se lever pour s'entraîner était facile pour moi. J'avais juste à imaginer l'alternative : s'entraîner bien, être forte, gagner ma vie en tri, ou travailler 35 heures/semaine à la SNCF pour quatre fois moins ! [...] J'ai beaucoup investi dans le tri : stage spartiate en altitude, entraîneur que je payais...* »<sup>163</sup>

Ici l'implication est maximale. Le sens de l'activité change même si les notions de plaisir et de passion persistent. Elles sont rattachées au dépassement de soi et des autres comme objets de performance mais aussi en tant qu'enjeu social, financier autant que personnel. La

---

<sup>161</sup> Olivier, questionnaire de contact, juin 2006.

<sup>162</sup> Pierre, questionnaire, juin 2006.

<sup>163</sup> Mélanie, questionnaire, septembre 2006.

reconnaissance est recherchée et attendue pour sa propre estime mais aussi afin de se situer socialement. L'image perçue et représentée est donc à la fois cohérente ou conflictuelle selon les situations et les moments de la carrière. De plus ici le triathlon est bien défini comme une occupation par laquelle elle gagne sa vie. Même si le gain est autant, voire plus symbolique que financier, elle y trouve un équilibre acceptable, entre l'investissement consenti et les bénéfices qui en découlent, jusqu'à ce moment de changement d'occupations, de statut, dû au départ à un ennui de santé. Le triathlon est, a donc été, pour elle une profession à part entière. Sa situation présente, s'apparente, selon son ressenti, à un licenciement, avec une réorientation forcée, dans une autre sphère professionnelle, plus commune. Une fois encore nous pouvons établir le parallèle avec le monde du travail : *« J'ai commencé au club de Dijon... puis j'ai continué pour l'argent et parce que c'est passionnant de planifier son entraînement dans trois disciplines. [...] Le club pour moi c'est un partenaire financier, logistique et une équipe certaines fois. » (Mélanie).*

Mais cette pratique à haut niveau lui a aussi apporté *« l'anglais, la gestion de partenaires institutionnels et privés, des fournisseurs (de matériels), des connaissances dans l'entraînement, des amis à l'autre bout du monde, une ouverture sur d'autres modèles sociaux »*, en d'autres termes une reconnaissance.

*« Mes partenaires ont utilisé des photos d'action pour promouvoir leur plaquette, mais rarement, je suis loin d'être un top modèle du sport ! [...] Ce fut toujours en action sportive, donc rien à dire à part quelques articles dans la presse, mal retranscrits »* (question sur l'image que les médias pouvaient donner d'elle). *« C'est agréable d'être reconnue et connue par plein de gens. L'embêtant c'est qu'une médaille du monde m'a fait moins connaître qu'un passage à Fort-Boyard<sup>164</sup> ! [...] Etre reconnu pour ses résultats est la meilleure chose pour un sportif, c'est motivant. Le tri étant un sport confidentiel, on n'est jamais beaucoup dérangé, même si on est vainqueur d'Hawaii »*. Il est intéressant de remarquer que tout au long des réponses de Mélanie, on retire plus de reconnaissance du fait « d'être vainqueur » d'un triathlon, plutôt que de celui « d'avoir gagné ». Ce qui semble prouver qu'il s'agit bien d'un état d'« être » et non pas seulement d'« avoir », un gain : on est triathlète ou on n'est pas. Il y a, avant tout, la compétition contre soi-même. Par ce biais, le sport de haut niveau propose une nouvelle affirmation de soi. C'est une moralité très courante dans le triathlon, le fait d'être seul face à soi-même et contre les éléments, pour se surpasser. C'est justement ce qu'elle sous-entend au moment de son arrêt, qui constitue une phase de remise en question personnelle repérable dans sa carrière sportive. Les performances baissent, le doute s'installe, les blessures surviennent, les partenaires se

---

<sup>164</sup> Jeu télévisé.

détournent... Seule la famille reste si ce lien existe. A ce niveau soit l'athlète persiste, peut-être sous une autre forme (bifurcation biographique), soit il arrête. Cela nécessite une réadaptation physique, émotionnelle, affective, sociale dans tous les cas.

## **Les triathlètes une famille, le triathlon un métier**

Les triathlètes nous sont apparus comme une population complexe dans ses systèmes d'identification. Le triathlon est un groupe social représenté communément par un club fédéral et les pratiquants engagés (licenciés). Mais c'est plus souvent encore un groupe informel de « *copains, amis du triathlon* », ou des individus isolés, qui ne sont pas forcément affiliés dans un club dans un premier temps. Ce réseau de relations s'érige souvent comme une famille. Et cette pratique devient une disposition commandée et entretenue par une situation spécifique de mise à l'épreuve physique, mentale, symbolique et enfin sociale, de soi. Nous avons pris d'emblée quelques exemples parmi nos triathlètes étudiés, pour illustrer et argumenter tel ou tel aspect de nos propos, ceci dans la toute première phase exploratoire de l'étude.

**Pierre** commence ainsi dans le Nord à Lille. « *Le club c'est une deuxième famille, les triathlètes sont des amis pour quelques-uns et des gens que j'apprécie en général pour les autres.* » Il ne pense pas être perçu comme quelqu'un hors du commun, sauf pour ceux qui ne sont pas sportifs, « *peut-être pour les gens qui ne font pas de sport, sinon je ne pense pas être hors normes. [...] Je fais ma vie comme tout le monde, je ne pense pas que le triathlon ait eu une grande influence sur ma personnalité. Aujourd'hui je suis encore en activité, je prépare les Jeux de 2008, mon dernier objectif sportif* ». En fait, Pierre a tellement intégré son sport dans sa vie personnelle et familiale, qu'il fait partie d'un tout qui le définit comme une entité à part entière. L'avenir après le triathlon ne lui fait pas peur, dans un premier temps en tout les cas : « *Je veux garder un lien avec le sport par passion et faire du business pour gagner ma vie* »<sup>165</sup>. Pour lui la question de la fin de carrière ne se posera vraisemblablement qu'après les J.O. de Pékin, après 2008. Il aura alors 35 ans<sup>166</sup>.

Pour **Pierre**<sup>167</sup>, l'engagement et sa persistance dans le triathlon sont avant tout dus au « *plaisir* » de pratiquer, qui a pris forme grâce à son prof d'EPS au collège, à travers des compétitions scolaires. Ce n'est donc ni une vocation, ni une véritable opportunité ou une facilité quelconque, qui l'ont conduit à pratiquer. Le triathlon lui a peu à peu apporté un « *travail qu'il*

---

<sup>165</sup> Voir historique de l'engagement du triathlète dans nos modalités de recueillement d'information, mail de Pierre M. du 29 septembre 2005.

<sup>166</sup> Pour l'instant cela nous a même semblé être un sujet tabou, privé, lorsque nous avons voulu en savoir plus, bien que présenté comme un sujet « transparent » et « public ».

<sup>167</sup> Questionnaire, juin 2005.

*aime, un mode de vie qu'il aime* », de l'argent et l'image qu'il s'est construite. « *Les contrats publicitaires, c'est aussi une source de revenus pour moi, [...] une reconversion plus facile* » selon lui. S'il continue c'est parce que « *premièrement il aime ça, et en plus il faut bien **gagner sa vie**...* ». La notoriété, sa notoriété, l'intéresse surtout pour « *gagner sa vie c'est tout* », bien que la grandeur que lui procurent ses performances et la reconnaissance qui en découle, lui soient plutôt agréables. Pierre avoue avoir trouvé « *un métier original qui lui plaît, qu'il fait avec passion* ».

Nous entrons avec les propos de ce triathlète dans une nouvelle idée concernant le triathlon, celle d'une occupation de nature professionnelle, d'un travail rémunéré. Cette dernière nous semble intéressante à explorer. Car elle permet de faire le parallèle avec les questions des professions.

**Pour Claude**, après quinze ans de pratique à haut niveau et quatre ans d'arrêt progressif, dont une année complète à tous les niveaux pour de gros problèmes de genou, l'arrêt de sa carrière est ressenti différemment, même s'il parle aussi du « *métier* » de triathlète et de sa « *famille* » triathlonienne : « *On ne sort pas forcément indemne de quinze ans d'assiduité à l'entraînement, de la compétition et de ce qui l'entoure...* ». Pour lui, il y a une sorte de travail sur soi qui s'est réalisé, plus ou moins consciemment, mais qui lui permet d'en parler avec du recul aujourd'hui. « *Il faut en faire le deuil en quelque sorte, même si je n'avais plus envie de continuer* » (Claude). Ce qui lui manque le plus est sa famille du triathlon, « *l'ambiance du groupe que l'on était primait sûrement plus que la pratique elle-même ! Certes, elle nous a réunis à la base, mais après les années nous étions un groupe très complémentaire, avec chacun sa place. Je suis assez nostalgique de cette « famille », plus que du triathlon !* ». Mais en même temps Claude s'est peu à peu plus investi dans sa propre famille, puisqu'il devient père, pour la première fois, dans cette période.

C'est ici qu'intervient l'idée d'une souffrance et pour nous l'idée d'épreuve : « *Il a fallu couper le cordon, même si nous restons en contact ! C'est vrai que la pratique à haut niveau ne m'a jamais manqué, parce que j'en ai toujours été satisfait ! Mais l'affectif qui y était lié a été une souffrance* »<sup>168</sup>. Cet athlète, avec le recul, distingue bien ce qui a été de l'ordre de l'arrêt de pratiquer, de l'effet produit sur son réseau relationnel et affectif, mais aussi de la déchirure (l'épreuve de la séparation). Il semble qu'il y ait eu aussi une vie isolante après le triathlon, avec la coupure avec sa « famille » du triathlon. Revenir à une vie ordinaire, domestique, l'a progressivement coupé de son réseau relationnel issu du triathlon.

---

<sup>168</sup> Claude D., mail, 28 septembre 2005.

**David**, triathlète, plus jeune et encore en pleine carrière, découvre la vie en communauté avec le triathlon en intégrant le CREPS de Boulouris en seconde : « *J'ai découvert notamment la vie en communauté, les responsabilités, les vrais amis, les séparations... et puis il faut le dire à 16 ans j'étais un peu fou fou et se retrouver loin de l'autorité parentale, qui plus est avec plein de copains à la façon « loft story » mais version 50 sportives et sportifs déconneurs dans un internat avec des cours uniquement le matin et un après-midi libre pour s'entraîner. J'en ai profité un an. Puis j'ai redoublé ma seconde, je me suis entraîné régulièrement grâce aux aménagements d'emploi du temps, j'ai fait plein de connaissances que je n'ai plus revues du jour au lendemain* ».

Le réseau relationnel est à la fois constructeur, fait de repères solides et stables comme peut l'être la famille au sens sociologique pour l'individu, mais les propos de David révèlent aussi que les rapports peuvent être totalement contextuels, éphémères voire superficiels. Ce dernier type de lien en fin de carrière ne peut représenter un véritable appui et risque de laisser l'individu dans une impression de vide.

### **3.1.1. « Faire le métier »**

Le monde du sport de haut niveau, notamment professionnel, semble très fermé. Il y a en fait peu d'élus qui peuvent en vivre confortablement. Certaines disciplines sont plus favorisées que d'autres et les carrières restent courtes. En triathlon, ce fait s'avère encore plus vrai : « *Il doit par lui-même trouver des solutions pour devenir compétiteur mais surtout athlète de haut niveau* », comme l'évoque Raoul, en revenant sur ses quinze années de pratique. On ne naît donc pas sportif de haut niveau, mais on le devient, jour après jour, parfois laborieusement, parfois plus facilement. Mais même les plus doués doivent y travailler. Plus globalement il ressort de cette étude que ces sportifs ont des personnalités assez créatives, pour s'inventer soi-même dans diverses situations.

D'un point de vue professionnel tout d'abord, même si certains avouent « *être un professionnel parmi les amateurs et un amateur parmi les professionnels* »<sup>169</sup>. Nombreux parmi ces sportifs ont développé l'art et les compétences d'avoir un métier aménageable avec leur pratique. Ils pratiquent d'une manière très intégrée les systèmes de double, triple contrainte. Les amateurs ne sont pas salariés, s'ils sont rétribués, ils le sont d'une manière plus ou moins transparente (frais de déplacement, sponsoring, subventions).

---

<sup>169</sup> Réplique de Marcello Mastroianni dans le film « La Dolce Vita », de Fellini.

Nous avons remarqué que, globalement, beaucoup de sportifs sont encore élèves ou étudiants dans de nombreuses disciplines<sup>170</sup>. Parfois, souvent même, l'athlète non-étudiant qui évolue au plus haut niveau bénéficie d'un emploi dans l'administration, ou une grande entreprise, avec des horaires aménagés qui lui permettent de s'entraîner et d'aller aux compétitions.

La vie d'un sportif de haut niveau ressemble à une vie monacale, faite d'abnégations, d'entraînements intensifs, d'une hygiène de vie très exigeante (régimes alimentaires, heures de sommeil, suivi médical...). Très astreignante cette pratique crée néanmoins des situations de lâcher prise (sortie, « *grosse bouffe* », etc.) qui permettent de rééquilibrer le trop-plein pour bon nombre de ces sportifs, notamment en fin de saison. En triathlon, cela est flagrant lors de la dernière grande compétition dans la saison, à savoir la Coupe de France des Clubs, qui est suivie d'une grande réception clôturant la saison des compétitions. Les triathlètes se libèrent le plus souvent de toutes les pressions accumulées et trouvent plaisir à « *faire la fête* » ensemble.

Le triathlète passe ainsi des heures et des heures à s'entraîner dans l'eau, sur la selle de son vélo et dans ses baskets, à courir par monts et par vaux. La somme de travail peut représenter en période de préparation foncière jusqu'à 25 à 30 heures hebdomadaires. Et il lui faut aussi beaucoup de temps pour récupérer de ces entraînements. Il est souvent dans un état de fatigue telle, qu'il en devient très dépendant, comme drogué du système de contraintes qu'il s'est construit et dans lequel il s'enferme le plus souvent sans plus s'en rendre compte. « *Après une carrière et ce temps passé à m'écouter, à prendre soin de moi et de mon corps pour optimiser la performance, eh bien toute cette période a fait grandir des projets et des idées, qui me poussent aujourd'hui à utiliser ces connaissances pour le bien et le suivi des prochains athlètes de haut niveau et donc de les accompagner sur cette voie glissante qu'est le sport et la compétition mondiale).* »<sup>171</sup>

Sa vie sociale, familiale, n'est pas celle de monsieur tout le monde. Les déplacements sont nombreux, parfois lointains, les week-ends se passent sur les lieux de compétition, à l'hôtel, lieux impersonnels. C'est la dîme à payer pour accéder à son plus haut niveau de réalisation et « rester au top »<sup>172</sup> le plus longtemps possible, car les carrières de Champion sont souvent courtes et aléatoires. Un sportif est en quelque sorte toujours assujéti à une sorte de « contrat à durée déterminée ». Les blessures, comme le non-renouvellement de contrat, la non-performance, peuvent mettre fin prématurément à la vie de Champion. Mais parfois c'est peut-

---

<sup>170</sup> Notes issues du carnet d'observations.

<sup>171</sup> Raoul, un des triathlètes interviewés déjà cité.

<sup>172</sup> Expression très utilisée dans le monde sportif.

être aussi la rencontre avec l'autre qui modifie des choses... (voir le chapitre : « Le couple à l'épreuve de la fin de carrière »).

Il en est ainsi pour **Mélanie**, ex-triathlète de haut niveau en longue distance, qui avoue ne pas savoir de quoi est et va être fait son avenir, vu qu'elle est encore et toujours comme elle le dit en « *arrêt maladie* ». L'horizon pour elle s'est assombri suite à la détection d'un problème de santé assez important qui risque de « *l'obliger à s'arrêter définitivement* », alors que dans sa « *tête elle n'y est pas vraiment prête* », même si elle a déjà un long parcours et un palmarès plus qu'enviable<sup>173</sup>. En fait, même s'il entrevoit dans les meilleurs des cas une fin de carrière acceptable et viable, l'athlète n'est pas vraiment, voire pas du tout, préparé à la vie de tous les jours, parfois encore moins à la vie à deux. Nous aborderons plus loin et plus en détails les effets de la pratique intensive du triathlon sur le couple. Ils fréquentent la plupart du temps des gens qui vivent comme eux, de la même passion, des mêmes contraintes.

**Mélanie** : « *Ma situation sportive actuelle ? Catastrophique ! Inapte à la compétition ! Activité hyperréduite (footing très court et très lent...)* ». Aujourd'hui, comparativement à ce que lui apportait cette pratique c'est « *...un grand vide...une vie décousue... sept kilos de plus ! [...]* Je suis une « *ancienne* » qui peut apporter beaucoup au triathlon, qui a eu un beau palmarès international, qui n'a pas eu de chance en fin de carrière ». Mélanie était, au moment de notre enquête, en « *arrêt maladie* » pour de gros problèmes de santé et tente de négocier son retour à la SNCF. La vision d'avenir de Mélanie est pour le moins défaitiste voire pessimiste. A l'évidence, pour elle, sa fin de carrière est une mutation difficile, tant son destin est lié à son sport. Car pour elle, il y a bien une rupture d'équilibre entre sa vie d'avant (« *le tri était mon métier...* »), sa vie présente (« *inapte* »), et sa vie future (« *vide et décousue* »). C'est son quotidien, ses relations de proximité, qui sont touchés. L'ensemble est mis à mal, plus que simplement désorganisé, ses propos évoquent une véritable rupture mais aussi de sens, de direction, au sens propre de sa vie en général.

### 3.1.2. « Pour vivre ma vie »

Cette vie très chargée place vite le triathlète en décalage par rapport à une « vie courante ». Les jeunes triathlètes ne le remarquent pas vraiment, car ils ne sont pas encore conscients des exigences d'une vie domestique, rythmée par les besoins quotidiens de chacun. Mais les athlètes plus âgés, reconvertis déjà depuis un moment, ont plus de recul sur leur « vie antérieure », à ce

---

<sup>173</sup> Mail, septembre 2006.



propos et parlent de leur marginalité, voire de leur isolement : physique, moral, social, par rapport aux autres.

Certains athlètes s'avèrent dès leur plus jeune âge en décalage avec le système scolaire par exemple ou dans certains liens sociaux, pour diverses raisons : « - *Te sentais-tu différent des autres ? Déjà au collège, en troisième (période des compétitions de natation) ? - Ouais et pas qu'en troisième des fois : même en 3<sup>ème</sup> je ne l'étais pas, c'est pour ça que j'ai fait du sport, puis du haut niveau... Déjà asocial ! Autre forme de c...erie. »<sup>174</sup>*

Les imaginaires de cette culture sportive triathlétique sont aussi construits par le langage. Les triathlètes et les médias par exemple, utilisent un vocable spécialisé, technique, pas forcément partagé par tous. Or c'est ça l'intérêt quelque part, ce qui est rarement explicite. Cela en devient une sorte de savoir par immersion, acquis par la fréquentation des événements autant que des athlètes qui les font, où l'apparence devient fédératrice.

Avant, le sportif représentait la réussite populaire. C'était un moyen de se sortir de sa condition, de dépasser ses limites sociales. Puis c'est devenu un signe d'excellence, signe d'appartenance et surtout de reconnaissance sociale<sup>175</sup>, qui est retravaillé lors de l'arrêt de la pratique et donc, des résultats.

Le triathlon actuellement va au-delà du sport. Il s'agit d'un mode de vie, d'un style de vie, qui participe à l'accomplissement personnel de l'individu en quête de soi. Dans ce sens, le sport de compétition impose un double impératif : se battre pour réussir à être le meilleur, être maître de son corps, de son temps tout en restant soi-même, alors même qu'il y a une interpénétration de la vie privée, voire intime, et de la vie « *professionnelle sportive* », publique. Le sportif apparaît comme un être désocialisé. C'est-à-dire contraint à son propre confinement pour réussir.

### 3.1.3. Un « trip », une « bulle »...

Pour **Patricia**, nageuse de dos<sup>176</sup>, c'est un travail sur soi constant : « *Chaque année, je me dis que je dois repartir pour un trip où je dois sacrifier un peu tous les côtés. Disons que je n'intègre pas la natation dans ma vie aussi bien que F.* ». Ce dernier, dans cette même interview<sup>177</sup>, reconnaît être dans une « bulle » : « *J'aime bien être concentré en arrivant au bord*

---

<sup>174</sup> Claude D., SMS, décembre 2005.

<sup>175</sup> A. Ehrenberg, « Le culte de la performance », Calmann-Lévy, 1991.

<sup>176</sup> Championne du Monde du 200 mètres dos, à Perth, en 1998.

<sup>177</sup> Propos recueillis par F. Inizan à Millau, in *L'Equipe Magazine*, n°1054, juillet 2002.

*de la piscine... Mais après il me faut mon monde pour penser à autre chose. J'aime bien être en famille, avec mes copains, j'aime bien rigoler pour me vider la tête ».* Nous évoquons ce nageur, parce qu'il a été interrogé avec Patricia sur un thème utile à notre travail et pour comparer deux ressentis distincts.

En 2001, Patricia met la natation de côté une première fois : *« A Mulhouse (Alsace), on ne peut pas faire de la natation en dilettante. Il y a un cadre très strict. Ce qui nous est imposé est très sérieux. Alors pour pouvoir vivre un peu plus sereinement, pour vivre ma vie, pour me remettre aux études, j'ai été obligée de partir ».* Après une année de reprise peu concluante, elle bifurque vers... le triathlon : *« La natation est plus intégrée dans la vie de F., parce qu'il est marié, il a un fils, il vit à Annecy toute l'année. Moi, je ne sais pas encore ce que je vais faire dans ma vie, après ; je suis entre les études et la natation. Je me balade entre Paris où j'étudie et Mulhouse, où je m'entraîne ».*

Ces deux nageurs à haut niveau, dont l'une se reconvertit dans la pratique du triathlon en dilettante, présentent une conception différente. Au moment de la fin de carrière, les références changent et modifient les perceptions de soi et du monde environnant. Les décalages perçus et représentés amplifient les sentiments de flottement, caractéristique de toute période de transition et de changement, comme l'évoque Patricia, au moment de l'interview.

Dans ce chapitre, nous avons essayé de broser par « flashes » un panorama des différentes représentations qui nous ont sensibilisée lorsque nous nous sommes penchée sur les triathlètes et leurs carrières. Nous en avons fait les thématiques que nous venons d'évoquer. Nous les développerons au long de notre étude.

### **3.2. PROCESSUS D'AUTONOMISATION CHEZ LES TRIATHLETES**

Loin de se marginaliser, les triathlètes écoutés nous ont semblé plutôt s'autonomiser par rapport à la société en général et au monde sportif en particulier. C'est-à-dire qu'ils nous paraissent tenter d'acquérir les moyens d'user de la plénitude de leurs ressources, autant physiques que sociales, culturelles ou éthiques notamment, intégrés, mais à la marge du système. Ceci s'exprime dans à travers leurs diverses représentations, mais aussi à travers un comportement à risque par l'entraînement intensif qu'ils pratiquent, un mode de vie phagocytant les autres aspects de leur vie sociale. Par leur pratique, ils tentent de s'affranchir d'une

dépendance d'ordre social. Pour nous il s'agirait même d'une pratique caractéristique de cette population particulière, sans pour autant agir comme un stigmaté, sur cette dernière.

### 3.2.1. Avoir vaincu

Un autre clivage réside dans une sorte de prestige à être consacré d'une manière ou d'une autre. Ce qui importe, c'est d'être reconnu par et pour les efforts consentis, souvent d'une manière sacrificielle, sur d'autres éléments de la vie en général (profession, vie familiale, conjugale...). La même chose est repérable dans le milieu « professionnel » du triathlon. L'argent, le salaire, est secondaire quelque part, c'est la reconnaissance des autres (pairs, famille, public), l'affirmation de soi, par la réussite de ses objectifs propres, ainsi qu'une certaine forme d'autonomie, qui priment.

Pour Pierre<sup>178</sup>, vivre de son sport est le summum de sa réalisation personnelle. Les résultats (titres et performances) participent à renforcer son statut social<sup>179</sup>. Lui aussi commence à pratiquer au lycée dans les compétitions scolaires, avant de devenir le porte-drapeau français... puis danois !<sup>180</sup>

En fait, quel que soit le niveau de réalisation de soi, cette logique, « être triathlète », ou la « triathlète attitude », consiste à reléguer l'idée de pratiquer pour établir une sorte de stabilité, de sécurité comme elle peut être le cas dans certains autres milieux professionnels, au bénéfice du « plaisir/passion » de faire et d'être. Cette logique poussée à l'extrême aboutit à une certaine réduction de soi dans les faits (réduction des réseaux sociaux autres que sportifs), contrairement à l'idée que se font les triathlètes d'eux-mêmes et de leur pratique<sup>181</sup>. Car ils la présentent souvent comme un nouvel horizon, une renaissance, notamment pour ceux qui s'y adonnent tardivement, en tant qu'amateurs.

Par exemple, Pierre dans notre échantillon semble avoir présenté des dispositions physiques et culturelles révélées par ses itinéraire et palmarès sportifs, à haut niveau (partenaire d'entraînement d'un triathlète titré et lui-même bien classé en Division Nationale 1), pourtant il n'a pas persévéré. A son goût il n'était pas assez doué. Mais ayant mené de front ses études, puis un travail dans un laboratoire de recherche sur le dopage, il est permis de penser que certaines de

---

<sup>178</sup> Triathlète de niveau international, qui a participé sur 3 ans aux différentes phases de notre étude.

<sup>179</sup> *Opus cité*, J.-C. Kaufmann, « L'invention de soi, une théorie de l'identité ».

<sup>180</sup> Pierre, site internet anonyme.

<sup>181</sup> S. Cubizolles, « Les envols du moi », Thèse, Université de la Réunion, 2005, citée par P. Duret, in « Sociologie du sport », PUF, *Que sais-je ?*, 2008, p. 59.

ses autres dispositions, constituées par un autre univers social que la pratique sportive pour elle-même, ait pris le dessus. Son inclination pour la performance sportive est peut-être entrée en conflit avec un autre système de croyances, une autre éthique issue d'un autre champ de socialisation.

### 3.2.2. Quitter son milieu familial

Pour Sandra<sup>182</sup>, son engagement plus conséquent dans la pratique du triathlon l'a contrainte à consacrer un temps moindre et différemment de temps à sa famille (parents, frères et sœur), à quitter de plus en plus souvent son milieu familial. L'épreuve consiste en fait à tenter de concilier les deux : « *faire du sport avec mes frères afin que l'on se voie et question de faire quelque chose ensemble et emmener mes parents sur les courses où je cours, mais là c'est pas gagné !* ». Ses frères et sœur (elle fait partie d'une famille de onze enfants) sont tous assez sportifs et pratiquent au moins la course à pied. Ils peuvent donc faire parfois certaines courses populaires ou au moins faire un footing avec elle. En ce qui concerne ses parents, cela paraît plus problématique. Son père est assez âgé et ne partage pas son attrait et son engouement pour la pratique intensive du triathlon, même s'il participe à ses joies en de rares occasions. Il trouve que cela met en danger son intégrité physique, sa santé sur tous les plans : « *C'est pas bon pour une femme de faire trop de sport* »<sup>183</sup>. Le triathlon est donc tout à la fois une pratique de relation, mais aussi d'incompréhension avec son environnement familial. Ce qui la met en situation d'épreuve, en termes de tensions, pouvant aller jusqu'à de l'incommunicabilité avec ses parents, mais aussi avec son conjoint actuel.

*« Le triathlon nous sépare parfois, mon compagnon et moi, ainsi que le reste de ma famille, mais en même temps cela nous aide à mieux nous retrouver, à partager des expériences différentes à deux et tout seul. Cela oblige à respecter l'autre dans son engagement sportif et/ou professionnel. En ce qui me concerne avec mon ami, nous avons nos activités propres, moi c'est le triathlon ! »*

Dans le cas de Sandra, cette pratique semble représenter un moyen de « grandir », qui ne va sans doute pas l'accompagner toute sa vie. Elle s'apprête d'ailleurs à se convertir à d'autres formes d'expression de « son moi », avec la pratique de la danse. Pourtant le triathlon apparaît

---

<sup>182</sup> Triathlète de niveau national, déjà citée.

<sup>183</sup> Ces données sont issues du carnet de note des observations participantes, lors d'une conversation informelle, au retour d'une sortie d'entraînement en vélo.

aussi paradoxalement être une pratique qui la maintient à distance de certaines obligations, comme par exemple celles du monde « adulte », professionnel et conjugal.

Pour David<sup>184</sup>, quitter son environnement familial revêt au départ une autre signification<sup>185</sup>. Il s'agit plus précisément de se convertir dans une nouvelle pratique, voisine mais inconnue, avec les problèmes d'intégration et de reconnaissance que cela pose, lors du passage, par rapport à l'image du père. Il est confronté à la nécessité de se construire un prénom dans un monde où son père est connu. Plus tard, la pratique intensive du triathlon et ses bons résultats le conduisent lui aussi à se séparer de ses proches pour « *devenir lui-même* » et intégrer un pôle d'entraînement. Ce qui le change considérablement de son contexte familial : la natation, sous couvert de son père, coach :

*« Mon père était directeur de la piscine municipale de P. Etant un peu « touche à tout » dans mon enfance et surtout un peu agité, il fallut que j'apprenne très tôt à nager pour ne pas risquer de me noyer dès qu'il avait le dos tourné. Nous habitions un logement de fonction à l'intérieur du complexe. Puis j'ai pérennisé ce savoir en m'inscrivant au club de natation de P. à 10 ans. Jusqu'à 14 ans j'ai progressé un peu chaque année et changé de groupe tout en m'apercevant progressivement que ma spécialité devenait le crawl et même le 1 500 mètres. C'est alors que le « triathlon », sport que mon père pratiquait depuis mes souvenirs de tout petit enfant, entra dans ma vie. En effet le club de triathlon (sa section jeune) s'entraînait souvent dans les lignes à côté des nageurs. Ce sport qui me paraissait si long et si dur et inaccessible dans ma mémoire se rapprochait petit à petit. Il fallait voir les choses en face. Non seulement, il était vrai que mon père entraînait la plupart du temps ce groupe, mais aussi et surtout l'ambiance du club de natation ainsi que les rangées de petits carreaux bleus commençaient à affaiblir ma motivation surtout comparés à ces « barjots » de triathlètes qui avaient l'air de bien s'éclater dans ce qu'ils faisaient. Evidemment en tant que « fils de l'entraîneur », je connaissais un peu cela et il m'a été facile d'incorporer ce groupe de temps en temps pour commencer à goûter ce milieu attirant mais inconnu en termes d'effort. Néanmoins un fils d'entraîneur est aussi la proie facile pour devenir la tête de turc, en présence de qui on n'ose pas critiquer notre supérieur, le coach. »<sup>186</sup>*

Pour cet acteur, devenir soi-même reste dans la logique de la reproduction du modèle du père, ancien triathlète devenu parallèlement entraîneur du club de natation, même s'il y a une volonté de s'en démarquer. L'autonomie reste dans un premier temps toute relative (Forté,

---

<sup>184</sup> Déjà cité.

<sup>185</sup> L. Forté, « Trois fondamentaux sociaux de l'engagement sportif chez le jeune athlète de haut niveau », in *Science et Motricité*, 2006, pp. 55-67.

<sup>186</sup> David, site internet anonyme.

2006)<sup>187</sup>. Le choix de la pratique et de son intensité (le goût de l'effort, l'apprentissage de la douleur, la mentalité de la compétition) est en relation directe ici avec les processus de socialisations primaires (acquis dans l'enfance au sein de la cellule familiale) et secondaires, puisqu'il en poursuit la logique avec ses premières activités sportives.

### 3.2.3. Devenir parent

Devenir parent lorsqu'on fait du sport intensivement nécessite une réorganisation du couple. Même si l'homme semble moins engagé physiquement durant les deux premières années du développement de l'enfant, si c'est lui le sportif, sa carrière s'en trouve modifiée indéniablement : « ...c'est simple, à la naissance de Madeleine... j'ai quitté le monde du vélo, j'avais 29 ans, Madeleine... j'ai fait ma dernière saison quand Madeleine est née... au mois d'octobre, on était en fin de saison de vélo, j'ai parlé de prendre une année sabbatique sachant que j'avais déjà une première fille que j'avais peu vue au travers des années de compétitions, au travers des heures d'entraînement, au travers des week-ends et des stages... étant toujours en train de travailler, de courir... j'ai pas pu consacrer le temps que j'aurai voulu nécessairement à ma première fille. Et je me suis dit que pour la deuxième, ce serait différent, je m'en occuperais vraiment à fond. Et donc l'année sabbatique s'est transformé en année définitive mais c'est clair qu'il y a eu un flottement de... 4 ans pendant lesquels j'ai fait du concours canin, mais là, on parle pas de sport, on parle simplement de dressage. On apprend des techniques... [...] Y avait pas la dépense énergétique, la dépense physique qu'impliquait une discipline exigeante comme peut l'être le triathlon ou le vélo ou d'autres sports. Donc, il y avait un manque, un manque de compétitions, un manque... pas seulement d'entraînements, de compétitions, de stress... besoin de pression » (Quentin)<sup>188</sup>.

Etre triathlète professionnel et jeune parent est un challenge quelque peu insolite, qui apporte une nouvelle dimension à la compétition, pour ceux et celles qui décident de prolonger leur carrière sportive, malgré ou avec un enfant. Mais lorsqu'on est une star du triathlon, cette nouvelle mission à remplir devient comme un défi personnel parfois social car professionnel. L'athlète n'a pas toujours d'autre choix pour s'en sortir que de reprendre, car il ne « sait faire que cela » (c'est son occupation principale), par manque de temps, de motivations « d'autres choses », peut-être plus que de diplômes ! Mais on ne peut pas en déduire que l'univers

---

<sup>187</sup> *Opus cité*, L. Forté, « Trois fondamentaux sociaux de l'engagement sportif chez le jeune athlète de haut niveau ».

<sup>188</sup> Entretien avec Quentin, ancien cycliste professionnel et triathlète amateur, été 2007.

domestique ou le statut de parent soient toujours des ressources suffisantes à une fin de carrière réussie.

Claudia, déjà citée, par exemple, est revenue à la haute compétition, après sa maternité, avec les problèmes de reconnaissance (difficultés à retrouver différents partenaires : institutionnels, sportifs et financiers, après un arrêt plus ou moins prolongé et annoncé !). La retraite est difficile à négocier avec soi, mais le retour, lorsqu'il devient un besoin vital, est difficilement négociable : il faut revenir au meilleur niveau ou on reste définitivement à l'écart. Le retour est aussi un combat à gagner, un territoire à reconquérir, une identité à reconstruire. Des épreuves qui se rajoutent aux trois autres en quelque sorte, et dont il convient là aussi de sortir la tête haute, de gagner, au même titre que dans l'épreuve sportive.

La perception et l'interprétation, en termes d'« épreuve », d'un événement semblent être aussi fonction d'une situation dans une biographie, par définition singulière. Certaines se « résignent » et revendiquent leur reconnaissance sociale principalement sur le registre sportif (sportive et mère en option), alors que d'autres refusent cette assignation et finissent par mettre en avant un registre plus « personnel » (ex. : être mère et sportive en option). Cela se retrouve tant au niveau amateur que professionnel semble-t-il d'après les différents témoignages recueillis<sup>189</sup>.

### **« De retour à la course, mais en étant maman ! »<sup>190</sup>**

Un autre article, sous forme de témoignage, malgré quelques points communs, nous donne un éclairage quelque peu différent sur la question de l'épreuve de la parentalité. Mais là aussi nous retrouvons l'idée d'une gestion du temps et de l'espace qui devient en soi-même une épreuve autour de l'épreuve sportive proprement dite. Cependant dans ce cas présent le statut de « maman triathlète » triathlète ne semble pas mis à l'épreuve de la même manière que pour Loretta, qui arrête la compétition. Mais peut-être n'est-ce qu'une question de temps, Belinda semble être aux débuts de son nouveau rôle de mère, sportive de haut niveau. Après un « épisode » maternel où elle a mis au monde une petite Amandine, elle est de retour dans les parcs à vélo.

*« Cela apporte une nouvelle dimension à la compétition, vous pourriez dire que cela apporte une autre discipline aux trois que nous avons déjà. Une dimension que j'ai évidemment*

---

<sup>189</sup> Tous les témoignages recueillis pour notre étude ne figurent pas dans nos écrits, car certains sont inexploitablement pour différentes raisons ; seuls ceux qui illustrent au mieux notre propos sont présentés.

<sup>190</sup> Article de Belinda Halloran, « De retour à la course, mais en étant maman ! », in *XTriathlon Magazine* ([www.xtriathlon.com/articles/1491](http://www.xtriathlon.com/articles/1491)), publié le 6 décembre 2004.

*voulue et que maintenant je dois accepter pour continuer à courir au plus haut niveau, celui des Elites. »*

Elle intègre le fait d'être mère comme une discipline de plus à sa pratique sportive, voire à la compétition même, le tout n'étant semble-t-il qu'une question d'organisation : *« Le matin de la course mon mari Grant et moi avions échafaudé comme d'habitude un plan. Pas celui que nous faisons d'habitude, gestion de course, etc. Non, ce plan était pour Grant de faire attention à Amandine, pendant que je me préparais pour l'événement. [...] »*

*J'étais levée aux alentours de cinq heures en attendant l'heure du départ à sept heures trente. J'étais nerveuse, aussi je n'ai jamais su en quelle forme réelle j'étais par rapport aux autres filles, courant pour la première fois depuis 15 mois. Je savais qu'Amandine ressentait que j'étais nerveuse et que quelque chose allait arriver, aussi elle n'appréciait guère ce qui se passait. Pour aller au départ nous avons été obligés de la réveiller quelques heures auparavant son heure à elle de réveil, et elle n'était pas contente ! Grant a essayé de lui donner le biberon mais pour marquer son mécontentement elle s'est « débarrassée » du petit déjeuner qu'on lui avait donné et a refusé ensuite de manger. Aussi, au lieu de m'échauffer afin d'être prête, j'ai aidé Grant à lui redonner à manger et à préparer ensuite les affaires d'Amandine pour une sortie sous la pluie (encore un truc que nous n'avions pas prévu !).*

*Finalelement alimentée et heureuse, se sentant contente d'avoir arrêté sa maman à la porte de l'appartement, j'ai remis Amandine à Grant et fonçai au parc pour vérifier rapidement mon équipement et faire un petit échauffement de dix minutes ! Heureusement que notre hôtel n'était qu'à cinq minutes de là...*

*Amandine dort durant toute la course et Grant a pu apprécier celle-ci avec nos amis. C'était un sentiment unique de terminer et de voir Grant et mon bébé m'attendre sur la ligne. Grant me tendit Amandine mais je me suis inquiétée, étant en sueur, qu'elle ne reconnaisse pas mon odeur ; mais pas de problème pour cela, les parents sauront de quoi je parle, Amandine non plus ne sentait pas très bon... Sans penser à autre chose, je la posai sur l'herbe derrière l'aire d'arrivée (quelque chose que je ne me serais jamais imaginée faire à cet endroit il n'y a pas si longtemps) et la changeai. Je devine qu'on fait ce genre de truc sans y penser... Etre maman me paraît tellement normal maintenant que je ne peux même pas imaginer ne pas la savoir là. J'ai eu une brève conversation avec Nicole Hackett après la course et tandis que nous marchions vers nos hôtels respectifs, je ne pouvais lui avouer à quel point nous sommes comblés : avoir de beaux bébés, des maris compréhensifs (et supporters) et surtout d'être capables de continuer de nous dépasser pour cet incroyable sport. »*

Dans cet article la parentalité est une organisation sportive à travers une nouvelle gestion du temps et de l'espace où le triathlon et la performance restent prioritaires. Bien que l'ensemble



change de nature et que la situation nouvelle modifie le rapport à soi et à autrui, autant qu'à la pratique. Par le biais de l'enfant, la carrière entre dans une sorte de parenthèse, qui peut être transitoire ou devenir un arrêt définitif : « *Voilà quelques semaines je suis retournée courir au Noosa Triathlon. Après seulement cinq mois et demi depuis la naissance de mon premier enfant, je n'avais pas d'espérances réelles sur la manière dont cela allait se passer et pour être honnête, j'étais terrorisée à l'idée de ne pas être à la hauteur et de ne pas être capable de courir correctement. Mes entraînements en vue de la course étaient malgré tout solides mais à certains moments inconsistants, car il faut bien que je m'occupe de ma fille ; cela je l'avais prévu et ne m'en suis pas inquiétée. Mon résultat de course de 2 h 10 n'était pas finalement si mauvais que ça (NDLR : Il s'agissait d'un « Courte Distance »<sup>191</sup> et c'est la jeune australienne de 23 ans, Emma Snowsill, qui l'emporte en 1 :54 :55). Ça m'a donné beaucoup de courage pour revenir au plus haut niveau, car après cette interruption je sais que je peux revenir et être à nouveau rapide. Je suis maintenant réellement motivée et attends avec impatience la prochaine course !* » (Belinda).

Le récit s'attache certes aux faits et gestes du bébé et des sportifs en tant que parents. Néanmoins, le descriptif reste assez technique, tactique, stratégique, un point de vue sportif. La performance réside dans l'adaptation à concilier la compétition et la gestion du bébé sur le même temps, dans le même espace.

### **3.3. PERIODES D'AUTONOMISATION RELATIONNELLE**

Le récit de Salomé<sup>192</sup>, « ex-athlète » à haut niveau sur 800 mètres sur piste, puis triathlète accomplie<sup>193</sup>, raid woman invétérée, nous retrace en quelques lignes son parcours, qui mêle étroitement, comme pour toutes les personnes étudiées, le sport, notamment le triathlon, et sa vie en général. L'événement marquant est que peu de temps après nos rencontres, elle se sépare du père de ses deux enfants... mais toujours pas du sport. Elle a aujourd'hui 48 ans, une vie sportive très remplie et des projets plein la tête.

---

<sup>191</sup> Distances olympiques de référence, format de course appelé aussi « courte distance » : 1,5 km de natation, 40 à 45 km de vélo, 10 km à pied.

<sup>192</sup> Mail, témoignage, décembre 2006.

<sup>193</sup> Classée en Division 1 de 1998 à 2002.

*« L'itinéraire d'une vie emprunte quelquefois des grands axes sur lesquels tout se passe pour le mieux, en roue libre, d'autres fois, des chemins tortueux desquels il est difficile de s'extraire. Mon parcours de vie s'est fait avec le sport, formidable « compagnon », mais qui par ses exigences, conditionne fortement une existence et détermine des relations particulières avec mon entourage : familial, professionnel ou amical. »*

Elle présente ici une nouvelle version de sa pratique et de son rôle. L'idée de compagnon, d'accompagnement, n'a pas souvent été énoncée comme telle, même si dans de nombreux récits cette association est évidente. Cette évocation pose la problématique de l'autonomisation relationnelle et affective. Qu'est-ce qu'implique d'avoir choisi le triathlon comme compagnon de vie ? Quels sont les moments d'inflexion dans la trajectoire de vie et sportive où s'expriment le plus ces processus d'autonomisation relationnels ?

### **3.3.1. La période de l'adolescence**

Pour Salomé, pratiquer le sport dès son plus jeune âge fait partie d'une socialisation primaire qui la singularise dans son contexte socioculturel d'alors. Elle est issue d'un petit village de moyenne montagne, et sa vie sportive lui permet de se créer de nouveaux réseaux. Elle devient ainsi un symbole de son village auprès du monde extérieur, chargée de le représenter.

*« Le cheminement vers une pratique de l'athlétisme à haut niveau a rendu mon adolescence bien atypique, accentuée encore par le fait d'habiter un petit village isolé. Ma « non-présence » (pour cause de déplacements sportifs) aux côtés des copines et copains de mon âge, à l'occasion de rassemblements, de fêtes (ex. : conscrits au Messti<sup>194</sup>...) a souvent été interprétée comme un abandon, mais nuancé d'un brin, plus ou moins prononcé, d'admiration, (tu peux pas être avec nous, mais bravo pour tes exploits sportifs).*

*Mais, d'un autre côté, se créent d'autres liens avec d'autres partenaires (d'entraînement ou d'équipe), souvent plus profonds mais qu'on sait éphémères. J'ai endossé aussi, à ce jeune âge, le rôle de « représentante méritante » de mon village. Combien de personnes, âgées pour la plupart, scrutaient mes résultats dans les journaux et étaient fières qu'une des leurs mette leur petit village en avant. »*

Les autres liens dont elle parle, à travers le sport, rappellent d'autres propos qui évoquent l'idée d'une famille de substitution peut-être. Etant éloigné pour les besoins de la pratique et/ou

---

<sup>194</sup> Fête locale des jeunes d'une classe d'âge à 18 ans, âge de la majorité.

de la compétition, l'être social reconstitue des repères ayant des fonctions symboliques semblables. Il n'est pas rare d'entendre parler de « frère », de « père », dans le milieu du sport, en parlant par exemple des relations « entraîneur/entraîné ».

Par ailleurs on retrouve ici l'idée d'isolement, de cloisonnement, dus à la pratique d'un sport lui aussi « atypique » et paradoxalement, d'ouverture sur quelque chose de nouveau, de pas commun lorsqu'on sort d'un petit village. Ce paradoxe est quelque part constitutif des triathlètes étudiés. Ils quittent leur milieu familial (famille, travail, amis, ancienne pratique...) pour se retrouver seuls, ailleurs et autrement que le « commun des mortels » ; avec la nécessité de s'adapter comme modalité de vie, comme ressource ordinaire.

### **Relations « très tranchées » avec les parents**

Le milieu familial marque le rapport à la pratique, ou à l'inverse la pratique marque le rapport à la famille et à ses rites. Les relations interpersonnelles entre les membres sont travaillées en fonction des absences, plus que de la présence de l'athlète. Le rôle de la mère ne se confond pas ici avec celui du père à propos du triathlon.

*« ...une mère toute dévouée à cette réussite qui s'ouvrait à moi et qui ne comptait pas son temps pour m'accompagner aux entraînements et compétitions. Mais cette disponibilité était, pour elle aussi, une belle occasion de « s'échapper » de son quotidien. »*

Pour la mère comme pour la fille, le triathlon et ses exigences sont des « moyens de s'échapper », d'un quotidien type « carcan », mais aussi de se retrouver l'une dévouée à l'autre, par le biais de cette pratique.

*« Des relations bien plus ambiguës avec mon père : fier de sa fille, mais quelque part son autorité de père se trouvait un peu « fissurée » et ses conceptions remises en causes (ex. : charges d'entraînement trop soutenues pour une fille, voyager à travers le monde à un âge précoce...). Sans oublier mes absences à la vie religieuse, mal acceptée par une famille pratiquante. »*

L'émancipation passe de toute évidence par cette pratique hors norme et non féminine a priori, dans ce cas. Il en est peut être de même pour d'autres triathlètes féminines, même si cela n'est pas apparu comme tel dans leurs récits. Il est vrai que Salomé fait partie d'une génération où le sport était moins féminisé, surtout la haute compétition et encore moins sans doute dans un village rural, dans les années 70, où la femme est d'abord assujettie à son rôle de future épouse et mère.

### 3.3.2. Les études, puis le métier

L'attrait pour la pratique physique intensive oriente le choix des études et du métier dans ce cas, alors que pour d'autres il n'y a pas de passerelle. Les deux champs sont bien distincts, même s'ils sont parallèles. La situation d'épreuve réside dans la conciliation des deux. Elle est vécue dans la contrariété, voire dans la contradiction pour cette athlète, qui ne retrouve pas ce qu'elle attendait dans sa voie professionnelle pour satisfaire son goût de la pratique intensive.

*« Le choix d'une filière professionnelle a été déterminé par mon goût pour l'activité physique et l'envie de le transmettre. Mais au fur et à mesure de l'avancée dans ce cursus universitaire, certaines illusions tombent. Son contenu diffère des attentes.*

*De plus, la conciliation avec une pratique sportive de haut niveau a été bien souvent perturbée, en raison certainement d'une spécialisation trop poussée et d'un « déficit » dans d'autres disciplines (gymnastique, danse...). Pratique qui a aussi contrarié ma position par rapport aux autres étudiants : suspicions de favoritisme.*

*La fin de mes études a clôturé ma carrière de haut niveau, suite à un enchaînement de blessures, contrariant déjà le passage de mon option au CAPEPS. A partir de là, la reconversion s'est faite vers d'autres épreuves sportives (courses à pied sur des distances plus longues, triathlon...), avec le souci de préserver une condition physique avant celui de la recherche de résultats ».*

Loin d'abandonner, elle se « convertit » à d'autres épreuves : la longue distance, les trails, les raids, en passant pendant cinq ans par le triathlon. Elle revient à la course à pied après un accident de vélo (clavicule cassée) lors d'un entraînement sur le parcours du Triathlon d'Embrun, où elle part de plus en plus loin et longtemps (Route de la Soie, Diagonale des Fous...), mettant ainsi ses relations proches à l'épreuve. Ceux qui ne peuvent plus l'attendre, sont partis sur d'autres chemins, ou ont cessé d'attendre son retour. Centrée sur elle-même, sur son intégrité en général, elle a choisi l'exclusivité sportive pour s'exprimer (« *le sport, formidable compagnon...* »), au risque consenti de se retrouver seule sur la route de la vie. Car il apparaît que la pratique sportive à haut niveau (résultats et réalisation de soi) est isolante, ou plutôt ne laisse guère de temps pour rencontrer d'autres groupes sociaux, ou faire autre chose. Ce qui est l'inverse de son point de départ, où pendant l'adolescence, le sport a représenté une porte ouverte sur d'autres socialisations par rapport à son milieu d'origine.

### 3.3.3. La famille... « des parenthèses »

Consciente de cela assez rapidement, cette athlète a trouvé un moyen de voyager vers d'autres horizons et de rencontrer d'autres populations en pratiquant le sport aventure de grande envergure (grands voyages). Ce faisant, elle a pris de la distance avec sa sphère familiale : ses enfants, son conjoint.

*« ...des parenthèses dans ma pratique d'activités sportives, avec la fondation d'une famille et la naissance de mes deux enfants... des reprises toujours motivées malgré ces nouvelles présences et des ajustements à trouver dans sa vie privée... La poursuite de cet engagement n'est pas sans susciter des sentiments de culpabilité. N'est-ce pas un peu égoïste de vouloir entraîner toute sa famille dans une voie qui n'est pas forcément la sienne (ex. : accompagnement à mes courses) et transmettre ses propres affinités à ses enfants au détriment d'autres obligatoirement ? Si ces questionnements ne sont pas en permanence préservés, des ruptures peuvent se profiler à l'horizon. Si le partage n'est pas toujours possible, il est nécessaire de reconnaître et d'accepter les envies des autres membres de la famille. L'autonomie progressive de mes enfants me laisse moins de « scrupules » à présent.*

*D'autres aventures se sont ouvertes par mon attrait pour des raids et trails en nature, témoignage de ce « repli sur moi-même ». Mais ces « voyages à l'intérieur de soi » suscités par ce type d'épreuves, offrent également une formidable opportunité de réflexion, dont la profondeur enrichit les futures relations sociales et humaines avec son entourage. Un regard sur soi-même créateur d'un meilleur vivre-ensemble. »*

Nous avons présenté dans ces sous-chapitres des articles et des témoignages, et, plus particulièrement pour le paragraphe qui précède, tout un itinéraire entièrement retranscrit, ainsi que quelques analyses partielles. Ceci afin de ne pas dénaturer les propos, qui évoquent d'emblée tous les problèmes que nous allons analyser plus en détails, à l'aide de nos enquêtes sous forme d'entretiens, dans les grandes parties suivantes. Les différents parcours étudiés à travers les dires des différents acteurs laissent apparaître une quête d'ancrage et paradoxalement une volonté de perdre ses repères (« sortir des sentiers battus », « m'affranchir de mes parents, de la société », « être libre, autonome » ; « gagner ma vie », « trouver un boulot pour pouvoir pratiquer à ma guise »...). C'est tout un système de valeurs et de croyances qui s'érige autour du triathlon et de sa pratique. Il constitue un mode de pensée autant qu'un mode de vie quasi monopolistique. En cela, il organise tout le reste : vie personnelle, conjugale, familiale, professionnelle, sociale.

L'investissement quotidien conséquent en heures d'entraînement, la diététique, le sommeil, les séances de kiné (voir les cahiers d'entraînements des athlètes, véritables carnets de bord avec

programmes de choc pour triathlètes avertis !) sont assumés comme des activités « ordinaires », au même titre que le fait d'aller à l'école, ou au travail, superposés à la vie ordinaire de n'importe qui. Car ils ne sont pas forcément matériellement séparés. Tout le monde n'est pas dans une structure d'entraînement de haut niveau. Cette approche par touches successives permet d'appréhender de plus en plus finement les thématiques qui constituent notre travail.

## **4. LA GLOIRE OU LES EPREUVES DE LA « GRANDEUR »**

Dans cette partie, nous présenterons nos résultats et nos analyses sous forme thématique. Cette approche vise à décrire une réalité subjective dans un premier temps, car racontée, puis objectivée dans un deuxième temps par une analyse de type biographique. La logique de cette partie s'articule autour de la carrière vécue comme une entrée dans une vie de type monastique. Faire du triathlon c'est vivre un sacerdoce, avec quelques moments de grâce en quelque sorte, vécu progressivement d'une manière intégrée, chacun à sa manière cependant. Les meilleurs vouent un véritable culte à la performance, les moins « sacrés » (titrés) vivent, dans l'ombre, une vie de sacrifice, au nom d'un objectif sans fin, indéfinissable en fait, vu de l'extérieur. L'ensemble est servi par des dispositions variées pour chacun, que nous tenterons d'extraire ici, cas par cas, à travers la notion d'épreuve. Cette approche dite de « la grandeur » est à mettre en relation avec les définitions déjà évoquées précédemment de l'idée de vocation, de conversion et enfin de reconversion (Suaud, 1995 ; Papin, 2003).

#### **4.1. L'ACCOMPLISSEMENT DE SOI : « DEVENIR QUELQU'UN »**

« *On ne naît pas triathlète, on le devient* » : la citation de Simone de Beauvoir est remaniée pour les besoins de l'argumentaire d'Olivier, entraîneur auprès de son groupe de jeunes triathlètes. Issue du terrain, elle exprime assez bien l'idée de passages, d'étapes, d'épreuves initiatiques pour se construire. L'identité de la personne se transforme en fonction des milieux qu'elle traverse et des actions sociales qui l'alimentent (Kaufmann, 2004)<sup>195</sup>. Elle reste une entité floue, car évolutive et multiforme : variable dans le temps, dynamique et produit des interactions avec autrui, (Goffman, 1974)<sup>196</sup>.

A la lumière d'une sociologie de l'individuation (Duret)<sup>197</sup>, l'individu se révèle à lui-même à travers différents types d'épreuves, qui peuvent sportives ou autres (Martucelli, 2006)<sup>198</sup>. Ces dernières ne seraient qu'un support, une scène où se jouent bien d'autres enjeux que ceux de participer, de finir ou de gagner une course, ou d'être au plus prêt des objectifs fixés. Il s'agit pour chacun de s'affirmer, de se réaliser, d'être fort, si possible le plus fort : le meilleur.

---

<sup>195</sup> *Opus cité*, J.-C. Kaufmann, « L'invention de soi, une théorie de l'identité ».

<sup>196</sup> *Opus cité*, E. Goffman, « Les rites d'interaction ».

<sup>197</sup> *Opus cité*, P. Duret, « Les sportifs, héros et victimes ».

<sup>198</sup> *Opus cité*, D. Martucelli, « Forgé par l'épreuve ».



L'identité qui nous intéresse dans le monde du triathlon, tire sa consistance des particularités des trajectoires de chacun, notamment lors des changements de statut (débutant, élite, champion, perdant, « has been »...), au cours de la carrière. Il existe alors de nombreux états ressentis et interprétés, de nombreuses formes identitaires, où les usages et les représentations sont porteurs de sens avant l'arrêt total et définitif de toute pratique.

Les épreuves sportives supposent des mises à l'épreuve de soi. En effet, la vie est souvent conçue pour les personnes que nous avons écoutées, comme une lutte, faite d'engagements et de désengagements, de ruptures divers : « être le meilleur », « gagner », « être à la hauteur de mes objectifs », « être en accord avec moi, avec mes valeurs », « arriver à terminer », « ne pas abandonner ! », « nous sommes des battants ». Ceci afin de se construire en cohérence avec ces objectifs de confrontation avec soi, avec autrui, avec les éléments : « J'avais besoin d'un objectif sportif pour effacer le souvenir du crash. Hawaii m'offrait l'opportunité de boucler la boucle. »<sup>199</sup> Pour une partie de cette population, être vivant revient à pratiquer jusqu'au bout (jusqu'à qu'ils ne puissent plus faire) : « vivre de ma passion, vivre ma passion jusqu'au bout »<sup>200</sup>. Pour autant, tous n'adhèrent pas à cette option et poursuivent d'autres quêtes moins vitales, comme par exemple garder la forme. Cependant, ces derniers ne font pas partie de notre échantillon.

#### **4.1.1. Les processus d'engagement : une vocation, des dispositions**

Certains triathlètes étudiés nous ont fait part de l'idée d'être « devenus quelqu'un » par le biais de leur pratique, ou de leurs résultats et ce, progressivement par étapes grâce à différentes opportunités contextuelles pour certains, relationnelles pour d'autres, dispositions physiques pour les plus nombreux. On retrouve ici la distinction bourdieusienne des différents capitaux (social, culturel et économique, auxquels nous avons rajouté le capital corporel), qui positionnent l'individu dans son environnement. Les triathlètes deviennent, en fonction de leurs dispositions, « quelqu'un » pour eux-mêmes, pour leurs proches, dans le milieu du triathlon, voire en dehors.

Nous nous sommes posé la question de savoir comment, quand, pourquoi, s'engagent-ils dans ce type de vie ? Comment (s') y grandissent-ils ? Devenir un Champion suffit-il à vivre la suite, « l'après-carrière » ? Est-ce vraiment ce qu'ils veulent tous, devenir quelqu'un par ce sport ?

---

<sup>199</sup> *L'Equipe Magazine*, n°1150, Titre : « Xavier Le Floch, le souffre-coureur », 12 juin 2004.

<sup>200</sup> Points communs relevés dans différents témoignages.

B. Papin (2003)<sup>201</sup>, dans ses travaux, parle de processus de « conversion », fruit de choix successifs, plus ou moins consentis, avec des reconnaissances internes et externes à la clé. La référence n'est pas sans rappeler certains aspects religieux de l'engagement. La voie vocationnelle est évoquée telle quelle dans certaines réponses : « *pédaler, comme nager ou courir, est une vocation pour moi* » (Clémentine)<sup>202</sup>.

Entrer dans le métier reviendrait à « entrer dans les ordres », avec son lot d'abstinences et de sacrifices : éviter de sortir le samedi soir pour garder de l'influx, dormir très tôt afin de pouvoir se lever aux aurores et s'entraîner à jeun. Pour l'exemple, le jeûne est une pratique exercée dans les deux domaines, religieux et sportif, bien que les croyances respectives qui s'y rattachent soient nettement différentes. Tout ce type d'investissement dans l'activité est à mettre en relation avec les processus de socialisation de l'individu. L'accès aux études, au métier, entretient un rapport direct avec cet engagement et sa persistance. Le degré de l'investissement dépend certes de l'intensification consécutive de la pratique, mais aussi du moment où il se présente, dans la vie de l'athlète ; qu'il finit par organiser, ou désorganiser. Les jeunes triathlètes s'arrêtent pour le plupart au moment d'entrer à l'université, ou encore lorsqu'ils préparent des concours. Ceux qui « résistent » offrent un exemple (profil) plus spécifique d'inculcation d'une vocation et d'un habitus<sup>203</sup> d'athlète de haut niveau.

### **Du temps libre au temps libéré...**

Pour Jean, triathlète en couple avec Lucie (elle-même sportive dans des activités de pleine nature, titrée), certaines dispositions pour le sport se font sentir dès son plus jeune âge. Son goût pour la dépense physique, puis son inclination envers le plein air, lui viennent peu à peu grâce à l'influence de sa compagne, mais aussi avec l'entrée dans le système de contraintes et d'avantages, qu'implique l'accès à un certain type de métier (professeur d'EPS). Le triathlon s'offre à lui très « naturellement ». Car ce dernier reste dans le prolongement de ses « penchants » : le sport, la nature, puis la compétition. Le triathlon en compétition n'est pas pour autant une vocation, comme pour d'autres cas interrogés. En effet, Jean n'intègre cette activité à son « palmarès » de sportif que vers la trentaine. Et bien que très rapidement performant grâce à ses acquis, il ne connaît pas de problèmes insurmontables pour s'en passer ponctuellement, puis progressivement ensuite avec la venue des enfants. Cette pratique, quoique intensive, n'est qu'occasionnellement prioritaire.

---

<sup>201</sup> *Opus cité*, B. Papin, « Sociologie d'une vocation sportive : conversion et reconversion des gymnastes de haut niveau ».

<sup>202</sup> Propos relevé lors d'un entraînement en vélo avec Clémentine, cycliste professionnelle ayant été d'abord triathlète, interrogée dans notre étude.

<sup>203</sup> Voir dans les chapitres précédents ce qui est entendu par « habitus sportif ».

« Moi, le triathlon, je m'y suis essayé lorsque j'étais étudiant et ça m'a bien plu parce que j'étais... je faisais de la natation déjà étant jeune. J'ai fait pas mal de V.T.T et donc le vélo... me plaisait bien. La course à pied, ben... faut s'y mettre quand on veut faire du triathlon. Et donc c'est qu'une tentative lorsque j'étais étudiant, plusieurs années sont passées avant d'avoir eu l'occasion de m'y remettre... plus sérieusement lorsque que je me suis installé dans mon travail, d'avoir un emploi du temps régulier... j'ai ressenti le besoin... de dépenser mon énergie et parfois aussi de décompresser après le travail. Donc, j'ai commencé par courir et puis aller nager. Ça, la natation, ça m'a toujours suivi depuis enfant. Et puis... en 2000, j'ai acheté mon premier vélo et puis je m'y suis mis sérieusement. Donc toujours la natation, le vélo parce que j'avais des grandes demi-journées de libre dans mon travail et pas d'autres... contraintes en dehors de mon métier. »<sup>204</sup>

Pour cette autre triathlète, évoluant à un plus haut niveau, mais avec les mêmes velléités que l'informateur précédent, l'inclinaison devient une vie parallèle, à part entière.

« Je me lève tôt et je me couche tard. Je cours avant l'école et je vais à la piscine après. Le mercredi et le week-end, je fais du vélo. Entre mes cours, l'école et l'entraînement, j'enchaîne beaucoup. Je ne me repose pas, contrairement aux autres filles qui peuvent consacrer du temps à leur récupération. Pour l'instant cela va. Cela tiendra peut-être jusqu'en mai. J'ai de la chance que les grandes courses se dérouleront pendant les vacances. »<sup>205</sup>

Cette triathlète présente un profil relativement courant du type d'engagement conséquent, quantitativement et qualitativement, d'un bon nombre de triathlètes en Division 1, mais aussi au plus haut niveau amateur, pour qui l'entraînement est au cœur, voire constitue totalement la vie quotidienne, sans être pour autant, dans une structure quelconque d'entraînement de haut niveau (de type « Pôle France » ou « Pôle Espoir »). Nous aborderons cette idée encore avec d'autres cas ultérieurement.

« - Tu n'as jamais été en pôle. N'est-ce pas un handicap ? »<sup>206</sup> « - Je ne crois pas. Je n'aurais peut-être pas progressé plus vite dans un pôle. Il me faut un certain équilibre. Le triathlon est ma passion. Mais dormir, manger, penser triathlon, c'est trop pour moi. J'ai besoin d'être avec des amis qui ne sont pas dans le milieu, de vivre d'autres activités comme le cinéma ou la lecture. » Et pourtant dans les faits cette jeune triathlète consacre sa vie quotidienne au

---

<sup>204</sup> Propos de Jean, interview en couple avec Lucie, octobre/novembre 2007.

<sup>205</sup> Interview de Paula G., par S. Lanoue dans « Triathlète » de janvier 2006 (J. Gigault, 22 ans, professeur des écoles, triathlète à haut niveau : championne de France espoir en 2005, 11<sup>ème</sup> aux Europe en 2003, alors en équipe de France).

<sup>206</sup> *Ibidem*.

triathlon quasiment à cent pour cent... en croyant sans doute mieux faire la part des choses ; or, à ce niveau de compétition, c'est peu vraisemblable.

Dans ces récits, le triathlon est un passe-temps qui demande beaucoup de temps. Il est rendu possible pendant les études, car elles permettent une organisation plus souple qu'au travail dans la plupart des cas. Le triathlon en compétition, n'est réellement investi que plus tard grâce à des métiers privilégiés (professeur d'Education Physique et Sportive) ou des opportunités contextuelles et des choix d'organisation de vie (contrats formation, contrats avec l'Armée...). Plus que l'âge réel, ou les résultats, c'est l'entrée dans la vie active ou dans la vie à deux qui marque tout autant un tournant dans l'engagement de la pratique. Ainsi pour répondre à la question du « pourquoi pratique-t-on et comment ? », plusieurs choses sont évoquées. Elles ne le sont pas forcément lors de nos études de cas précis, mais plutôt lors de discussions informelles sur les différents lieux de compétitions ou dans la presse.

## **Un vrai cheminement**

Pour synthétiser, le triathlète pratique lorsqu'il est jeune, tout d'abord pour essayer un sport « fun » ou « un peu fou »<sup>207</sup>, ensuite il persiste avec les premières bonnes sensations, voire les premiers bons résultats. Il s'y adonne aussi notamment après la trentaine, à l'âge où cette pratique met en valeur les acquis physiques, et où la vie professionnelle et conjugale est plus organisée et laisse a priori plus de temps pour soi. Plus tard il pratique aussi ou encore, parce que c'est le sens prioritaire de sa vie. Parfois il n'arrive pas à « décrocher », pour des raisons non forcément explicitées (peur du manque, du vide, de l'anonymat, de l'oubli...). Globalement une carrière sportive débute avec l'entrée dans l'activité soit par un intermédiaire véhiculant des valeurs, des manières de faire, des croyances, comme l'exemple souvent évoqué du professeur d'EPS, d'un ami déjà pratiquant ; soit plus directement par curiosité, goût, dispositions (inclinaison, éducation socioculturelle) mais surtout grâce au temps libre, sous forme de jeu apportant du plaisir. Voilà ce que les triathlètes interrogés expliquent pour définir leur « passe-temps » au départ puis leur engagement intensif dans une pratique paradoxalement non engagée, car elle ne suppose pas forcément une prise de licence fédérale.

Il apparaît que l'institution scolaire ouvre l'horizon des possibles et marque par les premiers résultats et les premières récompenses le plus souvent l'engagement du futur triathlète, pour ceux que nous avons étudiés. C'est aussi les premières ruptures avec les repères qui les ont construits jusque-là : les parents, les amis non-sportifs par exemple. Par ailleurs, le rapport à l'espace, au temps, change inévitablement ainsi que les réseaux sociaux par voie de

---

<sup>207</sup> Sandra, questionnaire, novembre 2005.

conséquence, dès que la pratique se spécialise dans et par la compétition, et que se concrétisent les premiers résultats. On retrouve ici encore l'idée d'entrer dans les ordres, d'un temps d'avant révolu, au bénéfice d'un temps d'après.<sup>208</sup>

Plus précisément, la deuxième étape de l'engagement proprement dit, où la pratique est nettement plus intensive, est marquée par le moment fondateur de la prise de licence, avec les créneaux d'entraînement en commun dans les trois disciplines, plusieurs fois par semaine, et la programmation ou planification de différentes « courses/objectifs » tout au long de la saison, avec des stages de préparation spécifique. Cela a été le cas pour Bruno (étudié plus tard) et Jean qui ont fait leurs premières compétitions après trente ans.

### **Par héritage ou marquage familial**

Il nous semble opportun d'aborder ici, avec un autre parcours, la question du choix de pratiquer une telle activité chronophage et a priori atypique (association de trois sports supposés non compatibles au niveau gestuel et technique) et d'y résister dans le temps. Dans cet exemple, l'engagement se construit sur une sensibilisation dès le plus jeune âge, avec une immersion dans le milieu, par le mode de vie parental<sup>209</sup> et les réseaux sociaux en relation, mais aussi selon le discours de cet athlète, par choix personnel. En effet, les conditions de l'orientation dans une telle carrière semblent cohérents : beaucoup de choses prédisposent ce jeune sportif à devenir un triathlète.

*« En ce qui me concerne, le fait que mon père ait été triathlète a certainement contribué. Cela vient sûrement aussi de mon goût pour le changement. Le triathlon, c'est idéal pour éviter la routine. Je ne pourrais pas m'entraîner trente-trois heures par semaine dans une seule discipline. »*<sup>210</sup>

Dans ce cas précis, il s'agit d'un « héritage » familial paternel. Il a baigné dès son enfance dans le triathlon via le modèle de son père. P. Bourdieu parle de reproduction sociale. Il y a bien un effet de marquage familial, doublé d'un tempérament propice à ce type de pratique. D'ailleurs David distingue lui-même dans son choix ce qui est de l'ordre de la transmission familiale et ce qui relève de sa personnalité propre, conscient de ce double jeu, dans son itinéraire biographique.

---

<sup>208</sup> *Opus cité*, J.M. Faure et Ch. Suaud, « Virtuoses sportifs, conversion symbolique et conditions de choix ».

<sup>209</sup> Le père de ce triathlète a été un triathlète connu et reconnu par ses résultats dans le milieu.

<sup>210</sup> Frédéric Belaubre, Champion d'Europe 2005 et 2006, à Autun, en Bourgogne en France, nous lance sur une autre piste en répondant dans *L'Equipe Magazine* du 24 juin 2006.

*« Il y a eu donc une progression étalée sur deux ans pendant laquelle j'ai aimé ce sport, l'ambiance de l'entraînement mais aussi les à-côtés, les gens qui m'entouraient, athlètes, différents entraîneurs (natation, course à pied, mon père, etc.) dans la région parisienne.*

*Le club de triathlon m'a beaucoup aidé même dans mes débuts au niveau du matériel ainsi que dans l'organisation des stages, des déplacements sur des petites compétitions régionales, entraînement, etc. J'ai donc continué de nager, de rouler et courir, quand j'avais le temps, avec les triathlètes. »*

Tout un réseau relationnel est construit sur la pratique du triathlon, monde qu'il idéalise, dès son plus jeune âge. Son système de sociabilité participe à sa socialisation en tant que sportif, puis progressivement comme triathlète. Il ne se définit aucunement en opposition avec ce que lui renvoient son réseau et son contexte. Il n'y a pas de « crise », pour cet adolescent alors.

*« Puis une grande décision a bouleversé ma vie et même plus que je ne le pensais. Après mon passage en seconde (sans avoir jamais redoublé) et un titre de Champion de France UNSS remporté à Montbéliard (mon deuxième Championnat de France UNSS), je décide avec un autre triathlète de faire une demande au CREPS de Boulouris, où j'avais effectué un stage de triathlon avec la Ligue Ile-de-France, durant l'année précédente. A la rentrée mes ambitions étaient loin d'être aussi déterminées (surtout dans le temps) que maintenant. Mais je dois avouer que j'ai passé une année très enrichissante dans plein de domaines. Notamment la vie en communauté, les responsabilités, les vrais amis, les séparations... et puis il faut le dire à 16 ans j'étais un peu fou fou et se retrouver loin de l'autorité parentale, qui plus est avec plein de copains à la façon « loft story » mais version 50 sportives et sportifs déconneurs dans un internat avec des cours uniquement le matin et un après-midi libre pour s'entraîner. J'en ai profité un an. Puis j'ai redoublé ma seconde, je me suis entraîné régulièrement grâce aux aménagements d'emploi du temps, j'ai fait plein de connaissances que je n'ai plus revues du jour au lendemain. »*

Sa véritable crise, s'il y en a une, s'avère être celle relative à l'organisation et à l'adaptation entre ses études et sa vie parallèle (caractéristique commune à presque tous les cas étudiés, bien qu'avec de nombreuses nuances) de triathlète virtuose dans son cas et reconnu comme tel par ses pairs (nombreux titres de Champion, aménagement du temps scolaire).

*« Ensuite, j'ai grandi au fil des années en ayant mon bac STT en 1999, tout en intensifiant un peu plus chaque année mon entraînement aux côtés de triathlètes que je ne voyais que dans les magazines et qui sont devenus des potes d'entraînement ou souvent même beaucoup plus. Enfin j'ai pris conscience de la chance qui était la mienne, des gens qui croyaient en moi, qui m'aidaient chaque jour, de mes capacités, du travail qui me restait à réaliser pour faire vraiment du haut niveau. »*

Dans cette phase, il prend conscience de ses capacités et des possibilités qui s'offrent à lui d'intégrer la catégorie Elite. Il se construit des nouvelles représentations en relation avec le monde de la haute compétition.

C'est dans cette période « enchantée » que, selon Suaud et Faure (1995), naît la vocation, puissant moteur de l'investissement. *« Mes priorités sportives ont réellement pris le dessus en 1999 après les Championnats du Monde Junior de Montréal où j'ai terminé 5<sup>ème</sup> avec le meilleur temps à pied, alors que j'étais que junior 2. Ce n'était que des résultats de junior comme on m'a beaucoup répété mais je me suis rendu compte que le niveau international était à ma portée. »*

Une autre partie du témoignage nous permet d'illustrer une autre phase du processus vocationnel, à savoir celui du désenchantement : *« En 2000, durant la première année où j'ai passé mon BEESAN (en deux ans) au CREPS toujours, j'ai remporté le titre de Champion du Monde Junior à Perth en Australie, pays du triathlon. Le triathlon a pris une place presque totale depuis ce jour avec quelques dérapages et erreurs « de jeunesse » de temps en temps mais différentes à chaque fois. Elles forment, il paraît, et puis j'ai dû les faire pratiquement toutes, maintenant je suis tranquille. La catégorie senior ne permet aucune erreur surtout en Coupe du Monde, donc je fais le métier depuis mon passage chez les grands. Mon objectif aujourd'hui serait de me qualifier puis briller aux Jeux Olympiques, le rêve de bon nombre de sportifs je crois. Il représente un but, une motivation quotidienne qui me permet de repousser mes limites un peu plus chaque jour ».*

Peu à peu, lorsque le sportif a atteint le statut d'Elite, il se frotte à la réalité des contraintes et des avantages liés à ce nouveau statut (« dérapages », « erreurs de jeunesse » et nous rajouterons contre-performances). Ce qui entraîne le plus souvent une révision des ambitions avec à la clé, leur relativisation ou leur abandon. C'est une phase délicate, propice à l'arrêt de la pratique, ou à la réorientation de l'investissement dans un autre domaine, lié ou non au sport.

#### **4.1.2. Positions de rupture et sociabilités particulières**

Ce paragraphe nous permet, à travers les propos recueillis, de mettre en évidence le fait que certaines configurations sociales, individuelles et singulières, rendent possible l'évolution des représentations par rapport au monde de la haute compétition. Mais surtout nous cherchons à montrer que les chemins vers la grandeur sont aussi variés que le sont les trajectoires et les profils des triathlètes étudiés. De même les processus de socialisation sportive sont rarement linéaires dans le triathlon. L'engagement et la persistance dans l'activité sont, plus souvent qu'il

n'est commun de le penser, issus d'une rupture, d'un tournant biographique, ou alors de contraintes « extérieures » assez fortes pour orienter la carrière du sportif.

### « Par hasard planifié ! »<sup>211</sup>

Pour **Clémentine**, devenue cycliste à partir de 33 ans après une brève carrière triathlétique, l'entrée dans le sport de haut niveau est un hasard, une opportunité. Sa trajectoire est un peu particulière, mais on y retrouve finalement les mêmes processus vocationnels de socialisation sportive.

« *Le sport de haut niveau m'a toujours intéressée, mais je n'ai pris conscience de mes capacités qu'en cyclisme.* » Elle a commencé grâce « à un ancien pro, rencontré par hasard sur une route ». Elle a commencé « au niveau le plus bas, mais emportée dans une spirale » ensuite très vite. Clémentine connaît dès lors une très courte carrière de quatre ans (2001-2004), jusqu'à devenir remplaçante aux derniers J.O., ratant de peu la qualification finale. Mais elle est déjà maman de trois enfants, dont le dernier est alors en bas âge. D'ailleurs elle profite de ses trois années de congé parental, en plus d'une année supplémentaire accordée par son employeur, pour faire une ascension fulgurante. Réussir, pour elle, « *c'est aller au-delà, se surpasser, de la satisfaction personnelle* », malgré une petite déception d'avoir commencé trop tard peut-être son sport, après avoir tourné autour en quelque sorte (carrière de nageuse, puis d'athlète, puis brièvement de triathlète).

Sa carrière a été le fruit du hasard mais aussi du labeur, même si elle le présente différemment. Car le sport de compétition, ses joies et ses contraintes, ne sont pas étrangers à Clémentine, tout au long de sa trajectoire (Championne d'Alsace de 800 m nage libre, Championne d'Alsace de course de montagne à pied...). Néanmoins, ce qui est particulier dans cette biographie, c'est tout d'abord la durée très planifiée dès le départ de sa carrière cycliste, pour des raisons « domestiques » de nature familiale et des raisons professionnelles : « *...ayant trois enfants et un mari, j'avais planifié cela de longue date... [...] Quand une vie de famille et une profession vous attendent, l'avenir est tout tracé. Le sport n'est plus que passion* ». Clémentine a vécu trois vies sportives avant de se stabiliser dans son statut de mère et d'assistante commerciale « *sédentaire* ». Pour elle, un triathlète « *c'est plusieurs sportifs dans un corps : le triathlète doit avoir un moral en titane* ».

Nous l'avons retenue dans notre étude parce qu'elle présente une trajectoire à « l'envers ». Elle s'est d'abord réalisée en tant que femme, socialement et professionnellement. Elle s'est construite personnellement à travers ses pratiques sportives, de parenthèses en parenthèses, entre

---

<sup>211</sup> Questionnaire, novembre 2006.



ses trois maternités. Elle présente de multiples facettes, comme les triathlètes étudiés et dont elle a fait partie un temps. Ils ne semblent pouvoir ni vouloir se réduire à une seule représentation sportive d'eux-mêmes.

### « Pour se relever, se sauver »

**Xavier** Le Floch est le « souffre-coureur »<sup>212</sup> type. Troisième du Championnat du Monde de longue distance en 2003 à Ibiza, il confirme alors son palmarès, après avoir été opéré du cœur en 1996. Mais l'avion du retour d'Ibiza s'écrase à Brest le 22 juin 2003. Le verdict médical et psychologique est lourd : tassement de vertèbres, rééducation intensive. Traumatisé, il réussit néanmoins à s'entraîner, très entouré de ses proches, et à reprendre l'avion pour s'aligner à l'Ironman de Hawaii, en octobre de cette même année.

*« Dans un premier temps, quand on voit l'avion qui crame dans son dos, on se dit qu'on est chanceux. Qu'on est vivant, alors le reste on s'en fout. [...Mais] en août, j'ai pris un énorme coup au moral. J'avais des crises d'angoisse et j'ai vécu des moments très durs. Je disais même à mes parents que j'aurais mieux fait de crever ! Heureusement, les sportifs ont une mentalité à part. Nous sommes des battants. J'avais besoin d'un objectif sportif pour effacer le souvenir du crash. Hawaii m'offrait l'opportunité de boucler la boucle. »*

Dans son cas, ses ressources mentales, physiques et sociales, lui permettent de s'affranchir d'une sorte de destinée et de continuer à pratiquer et ce au plus haut niveau. Le fait de traverser ces épreuves lui donne la nécessité, au-delà d'une simple motivation, de poursuivre sa carrière. Il se blesse à nouveau en février 2004 mais continue sa carrière cependant. Ce cheminement est à lui-même un grandissement, qu'il y ait ou non une consécration sportive (un podium).

*« A l'arrivée j'ai retiré beaucoup de bonnes choses de toutes ces épreuves »,* positive-t-il. *« Elles m'ont rendu plus fort. Le sport m'a toujours aidé à me relever. Je me sers de l'accident pour avancer encore plus. [...] A Hawaii, dans les moments difficiles, je me disais même t'as de la chance d'avoir mal, alors ferme-la et cours ! »*

Un autre triathlète présente dans un ouvrage de nature autobiographique, ce sport comme l'ayant « sauvé » du néant, du vide, à plusieurs reprises tout en l'enfermant paradoxalement dans le même type de conduite addictive que la drogue. **Andréas Niedrig**<sup>213</sup> sombre dans la cocaïne

---

<sup>212</sup> Article cité, *L'Equipe Magazine*, n°1150, Titre : « Xavier Le Floch, le souffre-coureur ».

<sup>213</sup> J. Schmitt-Kilian, « Vom Junkie zum Ironman : Die zwei Leben des Andrea Niedrig », Kreuzer, 2000.

et après une longue descente aux enfers (tentative de suicide à 23 ans, graves problèmes de santé récurrents), de « Junkie » devient un Ironman.

Aujourd'hui si le sport l'a sauvé, il a aussi tout remplacé : *« Au cours de mes deux premières années de triathlon, j'étais complètement fixé : tout était subordonné aux exigences de l'effort. Dans ma tête, c'était du triathlon 24 h/24, sans autre loisir. A terme, ce genre de préoccupation fait inévitablement de vous une personne asociale. Heureusement j'ai une femme formidable qui me ramène à la réalité »*<sup>214</sup>.

Ce profil illustre une remontée de l'enfer, grâce à la pratique intensive du triathlon. Il met en perspective l'idée que le triathlon devient l'occupation prioritaire car vitale, qui organise la vie sur les plans professionnel et conjugal. L'engagement ici est total avec pour garde-fou l'Autre, le conjoint qui partage et accompagne, même s'il n'adhère pas toujours à cette inclinaison pour le dépassement de soi.

### **Plusieurs types de rupture pour expliquer l'engagement**

Il existe différentes positions de ruptures dans les carrières étudiées, qui nous semblent permettre les carrières sportives que nous avons évoquées jusque là.

La première a priori, avec l'institution, « le pôle » d'entraînement et l'encadrement quotidien qui s'y rapporte par exemple. Les triathlètes s'entraînent et se prennent en charge eux-mêmes, la plupart du temps, sans recourir à la fédération nationale, sauf pour des sélections lors de compétitions particulières (Championnats régionaux, nationaux...).

La seconde est relative à l'ensemble des relations aux autres. Deux dominantes se présentent au niveau des types de sociabilité. Soit il y a un isolement relationnel par rapport à ceux qui ne font pas partie du monde du triathlon (notamment par le manque de temps en dehors de cette occupation principale). Soit il y a un maintien du rapport avec des « non-triathlètes », afin de se préserver un équilibre ainsi qu'une connexion à une vie ordinaire, non séparée concrètement de celle de triathlète.

En effet, nous l'avons compris, le triathlon induit une vie relationnelle restreinte, comme peuvent la vivre les étudiants et/ou les chômeurs ou certaines carrières professionnelles ou artistiques (avec les nuances que cela admet). Le triathlon contraint à l'abandon de certaines activités sociales et culturelles voire économiques : le travail à temps plein comme les sorties culturelles par exemple. Nombre de triathlètes mènent une vie sobre et ascétique sur bien des plans, même si des tremplins existent pour les plus médiatisés.

---

<sup>214</sup> « Sport et vie », n°24 hors série, article de Michaela Findeis, juillet 2006.

**Xavier**, triathlète précité, alors en équipe de France et d'envergure internationale, vit des fins de mois difficiles, qui l'isolent d'un certain standing de vie. Le triathlon longue distance est une discipline où le salaire n'est pas proportionnel à la sueur dépensée. Malgré des places d'honneur en Championnat du Monde Longue Distance (9<sup>ème</sup> en 2001, 13<sup>ème</sup> en 2002) ou sur des triathlons de référence comme celui de Nice (4<sup>ème</sup> en 1999), il gagne pauvrement sa vie. « *Je vivais avec 2 000 francs par mois et quelques primes, si j'y rajoutais mon contrat de club, j'arrivais à peine à 40 000 francs de revenus annuels. L'hiver 2002-2003, j'ai même failli tout arrêter. J'allais avoir 30 ans, je n'avais jamais cotisé, j'étais encore obligé d'habiter chez mes parents. Mais mes amis et mes proches m'ont encouragé à aller au bout de l'histoire* ».

A 26 ans **David** déclare vivre correctement en termes de niveau de vie, du triathlon, de ses résultats et de sa notoriété, autant que de sa passion. Contrairement à Clémentine et à Xavier pour qui la grandeur et la reconnaissance avaient plutôt une valeur symbolique, sociale et personnelle. « *Oui. Entre mon club et la SNCF, avec laquelle j'ai signé un contrat d'insertion professionnelle, quelques sponsors et les primes de courses, je gagne comme un cadre moyen. Et je peux appréhender mon avenir, ma reconversion, avec une relative tranquillité.* »

D'ailleurs il a signé via un partenariat de la FFTRI (Fédération Française de Triathlon) avec la Lyonnaise des Eaux pour quatre ans un contrat de soutien personnalisé début septembre 2006. Ce qui lui améliore considérablement le quotidien dont il évoque plus haut l'ordre de grandeur. C'est globalement ce que peuvent espérer les meilleurs du moment en France.

Mais tout le monde ne peut pas être le premier, et les déconvenues et l'isolement induisent le plus souvent des bifurcations biographiques. Cette sociabilité particulière, faite d'isolement et de rupture (tout en étant entouré parfois par le conjoint ou l'équipe, lorsqu'ils existent), est aussi fonction du degré d'engagement et du moment de la carrière compétitive. « *Cela me rend triste d'observer certains triathlètes plus âgés qui s'entraînent comme des pros, organisent leur vie en fonction du triathlon et errent seuls après la compétition, uniquement préoccupés par leur montre et leur cardio-fréquence-mètre. La seule chose qui perce de leur bulle, c'est le reflet de leur propre silhouette affûtée lorsqu'ils passent devant une vitrine durant une compétition* » (**Andréas Niedrig** dans l'interview précitée).

L'exemple de ces trois triathlètes montre que l'on peut s'engager dans ce type de pratique par « résilience » (Xavier Lefloch, Andréas Niedrig)<sup>215</sup>, par « hasard » (Clémentine)<sup>216</sup>, ou par héritage (David)<sup>217</sup>, en fonction de ruptures et de systèmes de sociabilité singuliers.

---

<sup>215</sup> Données issues d'interviews dans des revues spécialisées et d'un ouvrage autobiographique.

<sup>216</sup> Données issues d'échanges de mails, courant 2006.

<sup>217</sup> *Idem.*

### 4.1.3. Différents types de reconnaissance

Les systèmes de glorification sont divers et participent à l'élaboration de la motivation et à la carrière du sportif. Le ressenti de ce qui fait la grandeur dépend du système de valeurs de l'athlète et de celles du milieu. Toutes les personnes interrogées ont besoin d'être reconnues pour ce qu'elles ont réalisé, ces kilomètres avalés et toutes les épreuves traversées qui les ont forgées. Plusieurs types de reconnaissance découlent de ce besoin, qui peut être de nature sociale, sportive ou personnelle. Au-delà de la quête du salut et de l'état de grâce, et du fait d'être le meilleur et de gagner, les triathlètes étudiés tendent à s'affirmer socialement et personnellement dans cette pratique.

#### S'affirmer différent

Sandra, triathlète de 28 ans, déjà évoquée, a décidé de finir sa carrière longue d'une quinzaine d'années, en effectuant un Ironman (4 km de natation, 180 km de vélo, 42 km à pied), qui représente huit mois de préparation « sacrificielle » et 11 h 58 d'efforts d'affilée, le jour « J »<sup>218</sup>.

Pour elle, cela a été « *une façon de se lancer d'autres défis [en parallèle avec la natation pendant la période du lycée et de la faculté], de se tester dans un sport nouveau, qu'en 1992 personne ne connaît encore [dans son entourage sportif]. Etre comme une pionnière, dans les premiers qui testent la nouveauté... Pour continuer à faire du sport avec les copines (défi collectif) dans une ambiance d'ado* ».

Elle parle ici de sa pratique du triathlon au sein de l'association sportive scolaire (UNSS), alors qu'elle pratique la natation « en dehors » dans un club fédéral, à l'époque de son adolescence. Son univers quotidien d'alors est sa famille, sa famille aquatique et l'école, le lycée. Jusque-là cela reste traditionnel : « *C'était aussi pour prouver que même si à l'école on est moyen, voire un peu plus, en sport on peut encore plus sortir du lot (j'avais besoin de reconnaissance)* ».

Le sport à l'école lui sert de tremplin et la pratique du triathlon l'a aidée à se différencier, comme pour de nombreux autres triathlètes étudiés. Lieu de sélection sociale et d'affirmation de soi, les premières compétitions organisées par l'école, contribuent à créer une émulation et une motivation intrinsèque en validant les résultats et les classements.

---

<sup>218</sup> Lettre, suite à différentes rencontres et deux premiers questionnaires, juillet 2007.

*« Ce que m'a apporté le triathlon, c'est un vécu et la satisfaction du travail bien fait, qui paye : une sensation de justice et d'accomplissement. L'effort est récompensé : la patience pour les résultats à long terme (8 mois de préparation pour un Ironman). C'est aussi savoir gérer les échecs, avec l'expérience. Un échec doit être constructif et donner une leçon au final, sinon cela ne sert à rien... Le partage aussi, des connaissances et des sensations que développe ce sport. Mais aussi partager ses joies et ses peines après, est tout aussi important que la course en elle-même. »*

A cette période, la pratique du triathlon l'aide à étayer sa singularité et en même temps son appartenance à un groupe à l'heure de l'adolescence où se restructure sa personnalité : *« Etre reconnu par sa famille, qui suit mes résultats et donner de la satisfaction à ceux qui t'encouragent (ton club !), en essayant d'être sur le podium »*. Ce sont les débuts de sa destinée sportive en quelque sorte puisqu'elle opte pour un cursus universitaire STAPS (Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives) et une pratique plus soutenue dans un club fédéral de triathlon : *« A la fac, cela a été de gros changements : d'amis, de lieux, d'études. Le triathlon est devenu un repère fixe, qui m'a permis de ne pas me perdre complètement »*.

Cette pratique devient vite un moyen de s'ancrer dans sa nouvelle vie d'adulte, en y apportant des rituels (les entraînements), de nouveaux réseaux relationnels (les partenaires, les adversaires, etc.), de nouveaux repères spatio-temporels (lieux et horaires d'entraînement). L'ensemble conditionne toute sa vie, son rapport avec elle, avec son corps, avec autrui (famille, conjoint), avec ses études, puis sa profession. C'est l'idée de ne pas se perdre qui est prégnante et pourtant c'est aussi quelque part perdre ses anciens repères. Le paradoxe n'est cependant pas relevé par Sandra.

Le triathlon apparaît comme un lieu et une pratique de réalisation de soi au départ, puis ensuite de recherche d'une certaine forme d'excellence. Le processus de consécration (P. Bourdieu, J.-C. Passeron, 1970) participe aux premiers jugements de soi sur soi. La performance sportive en tant que produit social donné à voir pour être jugé et évalué, introduit ce type de rapport à soi, puis à autrui. Le podium et « la perf » restent des valeurs subjectives mais mesurables. Confrontés à d'autres critères d'évaluation, ils construisent une logique d'affirmation et de reconnaissance sociale.

Pour elle, *« le podium c'est la reconnaissance du travail bien fait et l'officialisation du mérite. Les résultats permettent de voir la progression. Le temps est un critère objectif qui parle clairement et montre les points forts et faibles, les vertus qui nous habitent : ténacité, patience, concentration, réflexion, modestie (apprendre à se faire battre), loyauté, volonté, la force de travailler seule, sans aide »*. Le premier clivage consiste à être un « vrai triathlète », donc à ne pas abandonner, à aller jusqu'au bout : *« L'enjeu c'est de terminer, le mal physique provoqué en*

*fin d'épreuve (essoufflement, pulsation, fatigue, chaleur, épuisement) donne l'impression d'avoir tout donné : je suis « naze », donc j'ai fait tout ce que j'ai pu, je ne pouvais pas faire mieux ».*

Ici, la reconnaissance recherchée est autant personnelle et sociale que sportive. D'autres cas de figures sont repérables, parmi notre échantillon, avec d'autres nuances cependant.

### **« ...ne pas aller trop loin »**

Pour **Clémentine**<sup>219</sup>, sportive de haut niveau et déjà mère de trois enfants à l'époque de sa pleine carrière cycliste, la reconnaissance externe (du public lors d'un podium, par exemple) et interne (l'adhésion de ses proches) est un puissant moteur d'investissement : *« Un sportif est toujours un peu égoïste, dans un sens il est content d'être reconnu et valorisé, mais dans un autre sens il voudrait rester dans son monde et faire son sport tranquillement sans avoir à se justifier sur tous ses faits et gestes »*. La reconnaissance s'avère être valorisante et pourtant, tout à la fois, un inconvénient. *« Je peux comparer le sport à une profession : le but est de s'entraîner pour progresser et gagner, les émotions personnelles restent aux vestiaires et ne sortent que très rarement. »*

La majorité des triathlètes de haut niveau, titrés, évoquent tous, cette contradiction entre le besoin d'être reconnu pour leur « travail » et leurs résultats et en même temps, la difficulté parfois à prendre du recul et retrouver ses marques propres, ses motivations initiales : *« Oui, il faut s'isoler pour pouvoir gérer les plages d'entraînement et de repos ; je fonctionnais quand même comme une égoïste même avec leur total soutien. Mais je ne voulais pas mettre ma vie de couple et de famille en danger donc il ne fallait pas aller trop loin... [...] Mon mari et les enfants n'ont trouvé que des avantages [à l'arrêt] ! »*<sup>220</sup>.

Le mari, les enfants pour elle, sont les garde-fous en quelque sorte pour son cas de carrière éphémère et sacralisée tardivement. Ce besoin de valorisation se trouve pondéré. Il traduit ainsi cette ambivalence de l'athlète, qui a besoin d'un ancrage, mais qui cherche aussi à éprouver ses repères, jusqu'à les perdre.

*« Le début de reconversion a été dur parce que j'étais déstabilisée, mais c'est aussi grâce à lui (conjoint) que j'ai pu reconstruire « une vie normale ». »* Clémentine est à ce titre un exemple. Elle a « poussé » sa passion jusqu'où sa famille et son cadre professionnel le lui permettaient, peut-être autant que ses propres capacités physiques. *« Oui mes proches me voient plus, je n'évite plus les fêtes de famille, entre amis, bien au contraire. [...] J'estime que le sport*

---

<sup>219</sup> Ex-triathlète amateur devenue cycliste de haut niveau (10<sup>ème</sup> aux Championnats du monde en 2000, membre de l'équipe de France, podium sur la Grande Boucle), déjà citée.

<sup>220</sup> Clémentine, questionnaire, novembre 2006.

*ne doit pas séparer les êtres mais les rapprocher ; cela n'est possible que dans la pratique normale du sport, donc il ne fallait pas que ma passion dure dans le temps. »*

Une « pratique normale » selon cette athlète est une pratique non isolante. De celle qui peut se réaliser dans une moindre mesure en étant compatible avec une vie professionnelle et familiale, à l'inverse du grandissement qu'elle a connu pendant quatre ans de pratique intensive. D'autres types de grandeur existent avec d'autres processus « d'élévation », puis de mises à l'ombre aussi. Nous les abordons dans un chapitre ultérieur.

Le triathlon reste pratiqué comme une épreuve initiatique pour se trouver et être reconnu par ses pairs (famille, amis) et les autres. La fin de carrière en douceur de Sandra, et celle planifiée de Clémentine, tortueuses à certains moments, peuvent traduire la peur de manquer de cette précieuse reconnaissance qui les a caractérisées.

### **« La peur du manque... »**

En parlant de sa peur du manquer de sport, de ce que ce dernier lui apporte, Sandra évoque le fait de ne pouvoir envisager une situation « vide ». C'est-à-dire qui serait vidée de son contenu, encore plus par une cause extérieure à sa décision propre. Être connue et reconnue comme triathlète lui semble vital au sens social et personnel : *« J'ai peur du manque... impossible d'arrêter totalement. Mes parents, ma famille, mon ami, ont toujours été fiers que je gagne, que je « fasse un podium ! », que j'arrive à « terminer » (cf. Nice) »*.

La performance, le résultat, restent de l'ordre de la satisfaction personnelle, sans statut pour lui-même C'est plus par le fait d'être triathlète que simple sportive, que Sandra revendique son « être soi ». Ce statut la sort de la figure de la sportive ordinaire. Elle en fait un être à part, comme elle le dit, « une extraterrestre ». Quelque part en continuant sa pratique, malgré des résultats moindres en termes de performance, elle se protège et retarde la création d'un nouveau rôle encore à venir et bien flou. Elle repousse aussi la perte de reconnaissance de ses proches. *« Pour ma famille je suis une bonne athlète régionale, pour mes amis une extraterrestre : « trop dur ce que tu fais » ; pour mes partenaires je suis une sportive comme une autre ; pour mes adversaires pas une ennemie, mais une candidate au podium. »*

La recherche de résultat se veut légitimer semble-t-il le prolongement de la carrière, chez certains sportifs. Alors qu'il se joue une véritable conquête de soi, à travers une pratique originale et difficile. Les résultats visent en fait à entretenir la contradiction à vouloir être comme tout autre sportif et à la fois bien distinct des autres, sportifs et non-sportifs.

En ce qui la concerne, Sandra recherche plus encore une marque de reconnaissance face aux efforts consentis pour exister et s'autonomiser ainsi à travers sa pratique. *« Oui j'aime la*

*notoriété, mais mesurée, juste de la reconnaissance déjà, c'est ce qui est agréable : je travaille donc on reconnaît et applaudit mes efforts menés à terme. Mes proches admirent mon sens de l'effort : encouragements de ma mère, parfois de l'incompréhension de mon père. En gros ma famille suit et applaudit mes résultats. Mais pas de suivi de près : ce n'est pas une préoccupation primordiale. Avant il y avait beaucoup plus d'attention, j'étais plus jeune et dépendante, aujourd'hui, c'est ma vie qu'on ne suit pas à la loupe ».*

Par ailleurs, l'image qu'elle aimerait donner d'elle-même est assez lissée. *« Je me vois comme une athlète polyvalente, qui aime l'effort, qui a une bonne estime de soi, qui ne se sédentarise pas, qui fait autre chose que son boulot, qui est ouverte. Aujourd'hui c'est une échappatoire au boulot, un loisir, sortir à l'extérieur, être fière de soi par des résultats, des rencontres, la ligne ! »* « Faire autre chose que son boulot » signifie « être ouverte », « sortir à l'extérieur ». Elle prépare actuellement un Ironman et reste socialement isolée et autocentrée dans les faits pourtant. Cette volonté consciente de donner cette image révèle que l'athlète a conscience de son enfermement et qu'elle tente « une sortie » pour sauvegarder, en quelque sorte, une dimension socialisée de sa personne. Elle évoque aussi l'importance de son image corporelle, garder la ligne : modeler son corps, rester en mouvement, ne pas s'enfermer, s'ankyloser dans une vie trop ordinaire immobile, sans émotions.

Il est clair que l'athlète qui a « gouverné » son corps, son mental, sa vie en fonction d'objectifs sportifs, risque de ne pas accepter que la décision du final et du type de sortie de sa carrière lui échappe. Souvent la peur de manquer que nous avons évoquée précédemment, risque de prendre le dessus, et la nécessité de trouver un substitut est fortement présente : *« Je m'arrêterai pour faire des enfants, mais pas parce que mon ami me le demande ! J'arrêterai quand j'aurai fait « le tour de la question », que je n'aurai plus de résultats, que les efforts ne seront plus supportables ou plaisants... j'arrêterai progressivement pour faire autre chose qui prend moins de temps ou pour reprendre plus tard ».*

Sandra aujourd'hui ne conçoit pas de s'arrêter totalement et se garde la solution du come-back comme une sorte de bouée de secours. Elle ne se résigne pas, après avoir vécu toute sa vie sportive sur le mode de la rigueur, du travail sur soi (sur son corps et dans sa tête), de devenir sédentaire. C'est-à-dire selon elle, sans véritable centre d'intérêt autre qu'un mari et des enfants, bien qu'elle conçoive que cela fasse partie tôt ou tard de sa vie de femme.



Claudia<sup>221</sup>, tout en partageant les mêmes idées et les mêmes sensations, ne peut se résoudre à sa retraite. Elle effectue un come-back après s'être arrêtée véritablement trois ans et avoir tenté de construire une vie plus ordinaire, sans succès semble-t-il, selon elle.

## **L'arrêt : le deuil de la reconnaissance**

Trois ans après son exploit à Sydney (médaillée de bronze de triathlon aux Jeux Olympiques), **Claudia** se retire du devant de la scène pour fonder une famille. Définitivement croyait-elle, avant que « les démons » de la compétition ne la reprennent, malgré une vie bien pleine. Mais elle, contrairement à Marlyse<sup>222</sup> (elle aussi a mis fin à sa carrière et a fondé une famille et une entreprise en relation avec le sport), elle reprend l'entraînement intensif et la compétition à son plus haut niveau. Parce qu'elle a « le triathlon dans le sang », mais surtout parce que : « *pendant mes trois années de pause, la vie d'athlète m'a beaucoup manqué. Avec la compétition, on ressent chaque jour des émotions, on poursuit toujours un objectif. Il est difficile, après coup de trouver un équilibre* ». Pour Claudia comme pour Mélanie<sup>223</sup> mais pour des raisons et des contextes différents (l'une s'arrête volontairement pour fonder une famille, la deuxième pour de graves ennuis de santé indépendamment de sa volonté), la période qui suit est déprimante : « *...comme une sorte de blues, de vide. Il a fallu que je fasse le deuil de certaines émotions, de la reconnaissance et que je cherche de nouveaux buts* ».

Tout comme Sandra, Claudia<sup>224</sup> dit avoir peur du manque et parle du deuil de la reconnaissance Elle avoue être en manque d'objectifs, d'émotions fortes, non ordinaires, « *d'essentialité* », « *de choses franches et claires* ». Les émotions les plus fortes sont ressenties très vivement à la fin d'une course gagnée bien évidemment. C'est un moment où « *...brusquement un travail de plusieurs mois devient concret... Dans le sport de haut niveau, tout travail est sanctionné par un résultat tangible. Peu de professions vont autant à l'essentiel* ». Ses propos rejoignent ceux de Patricia<sup>225</sup>, nageuse reconvertie en triathlète avant de partir au Japon finir ses études et trouver un nouveau travail avec plus de reconnaissance pour le parcours qu'elle a eu en tant que sportive à haut niveau. Elle aussi nous dit ne pas retrouver dans le monde du travail les mêmes valeurs que celles qu'elle a rencontrées en tant que professionnelle du sport et de la performance. Ni l'une, ni l'autre ne se sentent en phase avec la

---

<sup>221</sup> Voir l'article de Christian Despont, in *Le Temps*, Lausanne, 5 mai 2006.

<sup>222</sup> Site internet : <http://www.onlinetri.com>.

<sup>223</sup> Mélanie, questionnaire, septembre 2006.

<sup>224</sup> Pour rappel : « *Je croyais que vivre avec l'être aimé et avoir un enfant suffirait. Je me suis trompée. En fait, j'avais besoin d'objectifs. Il ne faut pas rêver, quand on a pris l'habitude de la haute compétition, on ne devient pas femme au foyer en étant épanouie. Ce n'est pas possible.* »

<sup>225</sup> Championne du Monde du 200 mètres dos, à Perth, en 1998.

société qui les entoure : « *Je ne comprends pas cette génération Star'Ac qui veut atteindre les sommets sans efforts. Je le vois parfois dans les ateliers que j'organise pour des amateurs de triathlon : beaucoup envient mon expérience aux Jeux, mais reconnaissent qu'ils ne voudraient pas s'entraîner douze fois par semaine. Sans être péjorative, je ne serai jamais au café à 10 heures, au fitness à midi et au parc avec ma poussette à 15 heures. J'ai essayé, ça n'a pas marché. J'espérais avoir du temps pour découvrir le monde, mais le portefeuille a décidé. Mon mari et moi n'avons pas les moyens de voyager, ni de vivre sur un seul salaire* » (Claudia, 2006).

En fait, c'est surtout le manque de reconnaissance qui caractérise la fin de carrière sportive à haut niveau. Selon elle : « *Au Danemark, dès qu'un sportif quitte la compétition, il cesse d'exister à la minute même. C'est comme ça, il faut l'admettre* ». Sa médaille olympique lui a rapporté une prime de 15 000 francs (suisses), mais là encore cela n'a pas suffi pour vivre : « *Je suis repartie de zéro. J'espérais vivre de mes sponsors ou de mes relations publiques, pendant au moins une année, mais nous sommes au Danemark... Le plus difficile fut de vivre sans compétition, d'être valorisée autrement qu'à travers un podium. J'ai certes travaillé dans une assurance, où mes employeurs semblaient contents de moi, mais les émotions n'étaient pas les mêmes. Personne n'allait me congratuler parce que j'avais bien tapé une lettre. De toute manière, j'ai perdu mon emploi au cours d'une restructuration. Je croyais trouver une place ailleurs, mais je ne l'ai pas obtenue. Du coup, j'ai repris la compétition. Je devais gagner ma vie et surtout, cette idée était encore bien présente dans ma tête* ». L'anonymat, la vieillesse et la sédentarité l'effraient. A 60 ans, elle se voit vivre dans la nature, être libre de ses mouvements, voyager, découvrir le monde. « *J'espère garder la fraîcheur, la vitalité, l'envie. J'y travaille beaucoup. J'anticipe déjà cette phase de ma vie. Pour être tout à fait franche, je ne suis pas particulièrement ravie à l'idée de vieillir. Les années commencent à se lire sur mon visage, j'ai des rides au coin des yeux et quelques cheveux gris. Je suis bien dans ma peau, bien dans ma tête et parfois, j'ai peur que ça se dégrade.* »

Le rapport au corps est une problématique constante qui varie pendant la carrière du sportif. Le corps est souvent considéré comme une machine, visant à produire une performance. Le plaisir qu'il peut produire est basé sur une pratique intensive et une accoutumance toujours plus grande à l'effort. Ce corps tel qu'il est au moment de la pleine carrière est aussi synonyme d'une certaine forme de reconnaissance. On y reconnaît ici la sportive. L'allure sportive agit comme un stigmaté, celui forgé par l'effort intensif. C'est aussi par cela que l'on actualise l'individu, que l'on reconnaît sa singularité et sa popularité, à l'heure où les corps sont vecteurs de tout un ensemble de symboles. La reconnaissance, et son deuil, sous différents aspects, restent une constante dans les propos recueillis auprès de nos athlètes.

La peur du vide est récurrente dans notre enquête, sous cette formulation ou sous une non-formulation (hyperactivité dans un ou plusieurs domaines par exemple). Or ce sentiment est prégnant dans tout processus de retraite, ou ici de fin de carrière. Il est clair que l'attention aux phases de grandissement, aux exploits ou à l'héroïsme, nous apporte un regard sur notre société, mais elle donne aussi une vision partielle des itinéraires des sportifs. En effet, l'expérience sociale des carrières sportives est bien plus complexe. Elle est aussi celle d'un déclin rapide, de blessures, de souffrances ou de crises, car le capital corporel reste en plus un capital éphémère et limité.

## **4.2. DIVERSITE « DES GLOIRES »**

Tous ces sportifs ne se ressemblent pas. Les gloires et les arrêts sont très divers. Il y a des différences liées aux titres : celui de « Champion National » ou de « Champion du Monde » n'a pas la même reconnaissance ou durabilité que celui de « Champion Olympique ». En effet, ce dernier titre est valide quatre ans. Etre le premier plus simplement a un impact différent qu'être quatrième (au pied du podium) ou dernier. Les pratiques très médiatisées peuvent plus facilement permettre aux sportifs de se contenter de gérer durablement leur image et leur capital économique. Les sports aux financements plus réduits, comme c'est le cas pour le triathlon, imposent des adaptations plus actives. En arrêtant leur sport, les triathlètes doivent réajuster leur vie.

La grandeur sportive est éphémère, liée à la performance d'un jour très souvent, elle ne peut s'inscrire dans le temps que par l'accès à des « moments de consécration ultime », tels une médaille d'or, un podium aux J.O., aux Mondiaux, aux Europe, aux France... Ce genre de sacralisation fait entrer l'athlète dans une logique d'honneur où certaines gratifications lui sont alors accordées. Il bénéficie alors d'une reconnaissance, d'une aura, d'une attractivité non négligeable pour sa carrière sociale. Investi d'une mission, de surcroît lorsqu'elle est réussie, l'individu est connu et reconnu pour ses actes. Lui-même se reconnaît et peut s'estimer à travers son succès.

Quentin, ancien cycliste devenu Champion de cani-cross avec sa fille, puis triathlète de niveau régional, évoque ces passages : « *Au départ, il y a un manque de reconnaissance parce que bon, on a beau avoir cumulé des titres de Champions d'Alsace en vélo, on arrive dans le monde canin, on vous dit « Ben ça représente rien, vous êtes pas crédibles »... [...] On est mis*

au bas de l'échelle et la seule façon de se faire valoir ou d'être reconnu, ben c'est de gagner ». Dans l'après-carrière, l'athlète connaît une perte de la reconnaissance sportive par l'absence de résultats. Il tend, pour le cas cité, à retrouver cette reconnaissance à travers d'autres voies.

« Donc, ça a mis 4 ans mais le premier berger belge... qui a été monté, a été Champion d'Alsace 4 ans après. Et à partir de là, j'avais une reconnaissance du milieu et une certaine satisfaction à ce moment-là. Ensuite au travers des courses de chiens, je me suis dit « je vais faire ça relax au départ aussi, sans objectifs, sans prise de tête, sans compétitivité » et puis une compétition, deux compétitions, un premier Championnat de France, une huitième place qui ne satisfait pas nécessairement son orgueil ou son ego ou ce que l'on voudra... On met les bouchées doubles à l'entraînement, un an après c'est cinquième, deux ans après c'est troisième, après c'est deuxième et toujours pas satisfait. On change de discipline, on monte sur un V.T.T. pour chercher ce que l'on veut chercher c'est-à-dire... le haut de la boîte : le titre... [...] j'ai toujours fonctionné dans le sport par rapport à une obligation de résultats que je me suis mis, moi, ou plus tard qu'on m'a mis au travers de sponsor ou d'encadrement ou... Ça me correspondait, il y a la compétitivité, le besoin de s'affirmer, le plaisir de gagner ».

Le fait d'être père d'une triathlète qui gagne des courses, le fait accéder par procuration en quelque sorte, à un nouveau type de gloire et de reconnaissance sportive : « Et d'avoir une reconnaissance au travers de ça. Et aujourd'hui, ça me fait plaisir... je vais pas dire le contraire, lorsque ma fille est en photo dans le journal ou qu'on me parle de ma fille au boulot et qu'on me dit « ah on a vu ta fille gagner ça, faire ça ». Ça flatte mon ego de père [et de sportif]... »<sup>226</sup>.

A contrario, si l'infortune est au rendez-vous, la confiance en soi diminue et le sportif entre dans une étape de remise en cause, qui peut être partielle ou plus conséquente. Elle peut s'appeler « l'anonymisation », dès lors qu'il n'est plus reconnu dans le milieu qui l'a construit voire consacré.

Pour reprendre l'exemple de Claudia, rapidement : « Les derniers 200 mètres à Sydney, quand j'ai touché au rêve, mes émotions ont dépassé tout ce que j'imaginai. J'aurai voulu qu'ils durent une éternité. Je ne cherche pas à reproduire le même schéma mais, même quand je gagne une petite course régionale, je ressens encore cette excitation. »<sup>227</sup> Quand elle revient à la compétition le « rêve » s'est évanoui, dès qu'elle a contacté ses sponsors : « Tous étaient d'accord de me prêter du matériel mais pour le reste, la place était prise, j'étais retirée du circuit... ». Il s'établit un certain « rétrécissement » de la surface sociale de l'athlète.

---

<sup>226</sup> Entretien avec Quentin, qui a participé aux deux enquêtes (profil et carrière / le couple à l'épreuve du sport), été 2007.

<sup>227</sup> Déjà citée.

Les épreuves de la petitesse se présentent sous diverses formes propres à chacun et à chaque situation. Pour Quentin, cela est synonyme de dépression : *« Ce qu'on a voulu atteindre et pas nécessairement atteint... mais c'est ça, le sport est fait de joies et de déceptions. Et plus les joies sont intenses et plus les déceptions peuvent nous plonger loin dans la dépression, dans le désarroi »*. Dans les cas de Claudia ou de Gilles, la gloire est personnelle et symbolique avant d'être financière et sociale : *« Ben c'est surtout... personnel, j'dirais moi savoir que je peux emmener mon corps faire des choses comme ça et de se dire moi je peux voyager, faire des compétitions internationales, et de me dire ben je peux nager autant de temps, courir, faire du vélo, pendant tant de temps, et arriver... Y a plein de moments, en sortir un, c'est de la communication avec les gens, à l'étranger, rencontrer d'autres... d'autres personnes et surtout de la communion, et au moment d'un départ d'une grande course, c'est dire, ben ça y est, j'y suis, après voilà, le faire, quoi... »*

Le résultat, la performance, sont des produits sociaux de reconnaissance qui participent à la diversité des gloires et des systèmes de glorification. Mais c'est aussi, nous l'avons vu, un état et un moment de grâce, dont l'athlète espère se souvenir longtemps et en avoir laissé si possible, en même temps, une trace mémorable : *« Si, la première fois qu'on se dit qu'on va être « finisher » d'un Ironman, moi, perso, le dernier kilomètre, mais ça a été... ça a été phénoménal, parce que je me dis, ça y est, je vais y être, je vais être dans quelque chose qu'on soupçonne pas au début quand on fait un promo, qu'on a du mal à... à enchaîner, de se dire un jour, bon ça y est, à onze heures, je vais franchir la ligne. Voilà, le dernier kilomètre d'un Ironman, le premier c'était... un très bon souvenir... [...] Ben, c'est planant, ce dire bon ben ça y est, je vais finir, on s'inscrit à une course comme ça, enfin, je crois que ça restera... un grand souvenir, peut-être pas le plus grand non plus, mais un bon, un bon souvenir, ouais... »* (Gilles)<sup>228</sup>.

#### **4.2.1. « La gloriole... »**

L'arrêt change le regard porté sur les événements révolus à travers ces diverses traces qui signalent la diversité des gloires selon les trajectoires, les ressources de chacun. Lorsque « la gloriole »<sup>229</sup> s'en mêle, devenir quelqu'un et le rester (le meilleur, un Champion) peut devenir une velléité encombrante. Car il y a des logiques d'honneur avec des formes de gratifications qui enferment le triathlète en même temps qu'elles l'élèvent, compliquant « le retour sur terre »

---

<sup>228</sup> Entretien avec Gilles, duathlète-triathlète de niveau international, statut haut niveau à l'Armée, 2006-2007.

<sup>229</sup> Voir Gilles, duathlète étudiant.

ultérieurement. En effet, il n'est pas évident d'être un « has been » ou un ex-Champion de France par exemple. D'autres empreintes encore sont plus personnelles et moins médiatisées, mais participent tout autant, sinon plus, à créer du souvenir et de la grandeur. Il en est ainsi des photos, des carnets personnels, qui retracent les événements traversés, du press-book.

### **Des coupes, des médailles, des titres de Champions, des photos : des souvenirs**

Pour Gilles<sup>230</sup>, la reconnaissance médiatique est symbolisée par des coupes et des articles de presse : « ...ben quand... quand on est dans le milieu, bien sûr c'est toujours un peu la... la petite gloriole, chacun aime bien avoir de temps en temps son petit article dans le journal. Evidemment quand on est Champion... d'Alsace ou de ceci ou de cela, on a son article, eh ben ça fait toujours plaisir. Celui qui dit non, je pense qu'il ment. Maintenant, je le regarde pas tous les jours (son press-book), j'ai mis cela dans les classeurs et peut-être qu'un jour, je les ressors. Je ne dis pas non plus que je les ai mis à la poubelle ou que je ne les ai jamais classés depuis le début et maintenant... A vrai dire, au jour le jour, je n'y pense pas. Je garde quelques photos comme ça que je regarde de temps en temps mais chez moi non plus, c'est plus... c'est plus le musée des coupes comme... au début quoi. »

Le ton « autodérisoire » qu'il utilise au début devient plus grave et nostalgique au cours du témoignage. Il tente de justifier son comportement d'archivage et utilise un mode impersonnel : « Ben, on accumule quoi, on se dit, tiens une coupe, deux coupes, trois coupes et puis on remplit le dessus du buffet... on accroche les médailles... on a les photos, etc. Donc... ouais on est quand même dans sa bulle ». Nous retrouvons l'idée caractéristique d'être isolé volontairement afin de pouvoir devenir triathlète. Mais cet isolement recherché devient subi en fin de carrière, même si cela n'est pas dit explicitement.

« Ouais en fin de gloire... je dirais, c'est la petite gloriole, c'est pas... Ben c'est mieux que... c'est mieux que rien quoi, c'est clair. [...] Ben je pense qu'avec le temps... tout... tout s'efface, y a certains... [...] Ben franchement, je... je fais pas le constat de ça [relance d'interview : est-ce que tu es devenu un inconnu ?]... moi déjà, je vis dans la même ville donc on rencontre toujours les gens qu'on a connus. Maintenant, je pense que... non je le... je fais pas de sondage là-dessus. Bien sûr quand on recroise des gens avec qui on a fait des compét', on en reparle, ça crée des souvenirs... Mais bon, faut pas se leurrer, la roue tourne, elle tourne vite et celui qui était Champion du Monde, même il y a cinq ans, on sait même plus qui c'est... quoi. »

---

<sup>230</sup> Interview, octobre 2007.

La gloire est par définition éphémère. Laisser des traces est primordial pour certains et il est bien difficile d'en laisser et de partir honorablement, encore en haut de l'affiche par exemple, sans déshonneur.

*« Ben ouais, après... dès le lendemain d'une compétition, je pense qu'il faut tout remettre à plat... eh ben, on est Champion du Monde un jour. Ça dure bien sur un an, mais après, ben voilà quoi, même celui qui fait troisième de la course ou quatrième du Tour de France, on sait plus qui c'est, presque la semaine d'après quoi... que le Tour soit fini... Carrément... carrément éphémère, ce qui reste... Il reste les photos, les souvenirs... et voilà qu'est-ce qui peut rester d'autre ? »*

La mémoire reste indéniablement un aspect important dans l'après-carrière. Tous les sportifs que nous avons étudiés entretiennent cette mémoire de leur ascension sportive, quelle qu'elle soit. Pour les plus méritants cela a été un titre de Champion avec la reconnaissance que cela implique, pour d'autres cela a représenté un moment plus informel, ou un événement vécu et ressenti comme un moment fort, voire un tournant de carrière.

#### **4.2.2. Le titre : « Un Graal... »**

La gloire se gagne en quelque sorte comme une médaille, avec son côté lumineux et un côté plus sombre. Et rançon de la gloire lorsqu'il faut descendre les marches du podium dans l'ombre, il s'avère nécessaire de renégocier son statut, sans perdre ses fans et son estime de soi. Cette quête se fait le plus souvent dans l'anonymat et la solitude. Par exemple, certains signes avant-coureurs sont repérables dans les discours : le sportif doute de ses capacités et baisse dans ses résultats. Il a du mal à repartir dans ses projets. S'investir à nouveau dans un cycle d'entraînement est de plus en plus vécu difficilement. Pour David, la gloire le rend conscient de sa fragilité tout en le rendant conquérant. Il n'est pas toujours sûr de réussir malgré sa grande motivation et reconnaît avoir besoin d'autrui pour se réaliser et se consolider : ses proches et ces anonymes qui l'encouragent.

*« Enfin je la tiens ! Ma première médaille mondiale. Je courais après, depuis 2005. A un moment, j'ai même pensé que j'étais un peu optimiste quant à mon réel niveau. Je suis comblé et satisfait de ne pas avoir déçu tous les gens qui m'avaient soutenu. Beaucoup parmi eux me promettaient d'effectuer le déplacement pour m'encourager. A croire qu'il ne restait plus grand monde en France ce 3 septembre 2006... Pour me rassurer, je me suis dit que c'est souvent au moment où tu doutes le moins que tu te fais remettre en place. Au moins, je n'allais pas arriver à Lausanne avec trop d'assurance ! Mais quoi qu'il en soit, j'ai heureusement toujours mon*

*entourage qui me recadre quand il le faut. C'est ce dont j'ai eu besoin après. J'avais aussi quelques indices qui me redonnaient confiance comme par exemple le fait d'avoir gagné le titre européen l'an passé sur les mêmes parcours. J'étais donc mi-doute, mi-prêt à tout faire péter... En tout cas c'était fantastique de courir avec un tel public. Je lui dois un grand merci. Je n'ai couru que pour lui et grâce à lui pendant ces cinq derniers kilomètres. Certains comme les gens d'Autun (David a été sacré Champion d'Europe 2006 à Autun en juin) étaient venus en nombre avec des drapeaux français. J'espère que le bonheur reçu ce jour là les fera revenir l'an prochain et même le plus souvent possible. Pourquoi pas à Pékin (J.O. en 2008). »<sup>231</sup>*

La reconnaissance de ses pairs mais aussi du public grâce aux résultats médiatisés, s'avère être une étape forte de la consécration, qui comporte cependant intrinsèquement le risque d'un passage délicat, celui du doute, de la contre-performance et du déclin.

## **Un moment tant attendu**

Pour Cyril<sup>232</sup>, la glorification est de l'ordre de la consécration événementielle. C'est-à-dire que sa fin de carrière repose sur un risque de disqualification de soi. La crainte de ne plus être apte à « jouer dans la cour des grands » : « *J'avais tout misé sur Grenoble !* » (Championnats de France Longue Distance). Sa carrière est en phase descendante et il vit cette course et son résultat comme un pari ultime.

*« Je suis satisfait de ma cinquième place à Grenoble. Je visais le Top-5. Le contrat est rempli. Bien sûr, quand on s'aligne à un Championnat de France, on aspire à monter sur le podium. Mais je reviens de loin. J'ai passé un hiver difficile, au point d'envisager de tout arrêter. Quand je me suis décidé à continuer, je savais que je devais tout miser sur Grenoble. Entre-temps, j'ai disputé l'Ironman de Lanzarote afin de me qualifier pour Hawaii. Ensuite, j'ai couru à Roth mais le parcours roulant ne me convient pas. J'étais donc convaincu que les Championnats de France Longue Distance seraient déterminants. A court terme car j'y jouais ma saison. A moyen terme car l'épreuve était qualificative pour le Mondial et jouera un rôle pour la sélection de la prochaine édition en France (Lorient). A long terme si j'avais échoué dans les Vosges, j'aurai pu mettre un terme à ma carrière. Il faut être honnête et lucide. Depuis l'Ironman d'Afrique du Sud de l'an dernier (2<sup>ème</sup>), je n'ai pas de résultats. J'ai gambergé. Je me suis demandé si j'avais encore le niveau. »*

---

<sup>231</sup> *Triathlète Magazine*, rubrique « Chroniques », n°234, octobre 2006.

<sup>232</sup> Interview de Cyril Neveu, in *Triathlète Magazine*, n°234, octobre 2006.



D'après ses dires, Cyril semble entrer dans une phase sensible identifiée par certains auteurs comme étant celle du « burnout »<sup>233</sup>. La perception de la réussite personnelle serait fonction d'un certain profil psychologique du sportif, de ses attentes de réussite, du stress perçu et du soutien social dont il bénéficie notamment.

Pour Claude, la gloire et la grandeur qui s'y rapportent sont un événement et un état de grâce, mêlant tous les éléments que nous venons d'évoquer. Cela a été un moment longtemps préparé et attendu, un titre, une sacralisation médiatisée, qui le fait sortir de lui et le propulse en haut de l'affiche, sous les feux des projecteurs. Le souvenir est intense, après un recul de quinze années, pour ce triathlète revenu dans une vie ordinaire qui reste d'une manière distanciée dans le milieu du triathlon en ayant marqué son temps et son environnement de sa grandeur passée. Ce « has been » n'est pas « vaincu » pour autant puisqu'il s'est lancé dans d'autres pratiques, plus ludiquement, après avoir fondé une famille.

*« Un site de rêve, la foule des grand jours, un ciel d'un bleu limpide, un formidable doublé jurassien et le grand souffle de l'émotion. Ce dimanche 21 août restera à jamais gravé dans les mémoires et dans les cœurs. Vouglans c'était magique... Victor et Hélène D., la famille Emile... et les autres, tous les autres supporters jurassiens présents dans l'écrin jurassien de Vouglans étaient naturellement aux anges dimanche sur le coup des 15 heures et des poussières. Après quatre heures d'un suspense intense, ils poussaient en effet un gros ouf de soulagement : c'était bien Claude D. qui franchissait en vainqueur le portique d'arrivée. Il pouvait lever les bras au ciel et crier son bonheur, le chef de file du triathlon jurassien. Sa quête du Graal le conduisait sur la plus haute marche du podium. Rarement titre aura été autant mérité. Claude a dû aller au bout de lui-même pour coiffer la couronne de Champion de France Moyenne Distance. »<sup>234</sup>*

Ici c'est la presse qui glorifie le triathlète et l'institution sportive qui le gratifie dans un décor approprié à sa sacralisation, lui construisant ainsi sa brillance, ses rayonnements présents et ultérieurs. En quelques heures il est passé du statut de triathlète à celui d'homme mythique, sorte de demi-dieu, admiré et admirable par le commun des mortels. Grandeur et honneurs façonnent une part de sa reconnaissance sociale, dont il a par la suite, à faire le deuil. Lors de l'entrevue avec Claude en 2005, ses propos indiquent que la page est tournée, que l'épreuve de la petitesse est franchie, le rideau est tombé : *« Au sens du quotidien, le triathlon c'est du passé, les victoires restent cependant de beaux souvenirs ».*

---

<sup>233</sup> P. Fleurance, D. Delignières & C. Gernigon, « Prédicteurs psychologiques du « burnout » chez les sportifs de haute performance », in *International Journal of Psychology*, 31, 1996, p. 406.

<sup>234</sup> Article de presse locale, 22 août 1994.

Là encore les médias participent à la consécration, à la mémoire de celle-ci, via le récit des journaux.

Pour une autre jeune triathlète, interrogée avec son père<sup>235</sup>, la « gloire » n'est pas un marquage social bien que cela agisse comme tel auprès des autres. Elle reste une « extraterrestre » du fait de gagner des courses pour ses amis mais pas pour elle : *« C'est une deuxième partie de moi en fait. Ma vie, elle change pas, elle change pas parce que j'ai fait une course et que je l'ai gagnée. [...] ...parfois, ils me voient dans le journal parce qu'il y a une photo mais... voilà, ils me disent « Bravo » mais sinon... c'est une deuxième partie. Les autres... Les autres... c'est pas qu'ils y connaissent rien mais... Voilà... Ils disent : « C'est bien, c'est bien » alors que moi, je sais que c'est bien mais c'est pas non plus un exploit ! [...] Si je suis dans le journal, c'est que j'ai fait quelque chose de bien. Mais voilà, c'est pas non plus un exploit, c'est normal pour moi ».*

Pour son père c'est son propre prolongement sportif qu'il perçoit en elle. Une sorte de continuité dans le sport, qu'il projette très consciemment dans et par le biais de la carrière de sa fille : *« Le fait qu'elle soit sur le devant de la scène à ce niveau-là, ben ça fait plaisir. Y a une sorte de continuité... un héritage de patrimoine familial ou je sais pas... de gènes transmis, je sais pas comment on peut l'exprimer mais c'est clair qu'on se... projette voilà, on revit, on revit des années de passion, on revit, on revit des moments oubliés... au travers de sites de compétition. On retrouve d'autres parents qui étaient concurrents à l'époque et si on s'est disputés comme chiens et chats à l'époque, on est très contents de se retrouver aujourd'hui au travers de nos enfants. Donc, ça c'est très sympathique... si c'est quelque chose qui est très bien et maintenant ça me fait pas plus plaisir que Madeleine gagne une compétition de vélo ou un triathlon ou un cani-cross... je privilégie pas mon sport, ma passion première. L'important c'est qu'elle se réalise et qu'elle se fasse plaisir, comme elle l'a dit tout à l'heure, dans le sport qu'elle s'est choisi et qu'elle se choisira à l'avenir si elle veut continuer. »*

En fait son père revit en quelque sorte une deuxième carrière, un « come-back ». Sa propre gloire est réactualisée par le palmarès de sa fille. Elle empêche l'oubli de ce dernier dans le milieu, malgré le temps qui est passé pour lui et ceux de son époque.

---

<sup>235</sup> Lors de la seconde phase de notre travail sur les couples.

### 4.2.3. Effets des médias sur les affirmations identitaires

L'étude de revues spécialisées sur le triathlon nous donne des informations de natures diverses (photos, récits, interviews) sur les courses, les impressions vécues des meilleurs triathlètes, sur leurs résultats, mais surtout sur leur aura du moment.

Tous les triathlètes de notre échantillon ne sont pas des professionnels<sup>236</sup>, mais tous s'engagent ou se sont engagés dans leur sport comme des professionnels. Leurs identités sont constamment travaillées et définies par le monde à part du triathlon et valorisées et identifiées par leur discipline. Presse écrite, télévision, internet ou cinéma, aucun support n'est épargné. Le plus fréquemment, les récits traitent de la phase de déroulement de la carrière à travers les récits des moments héroïques. Nous avons retenu dans ce chapitre les triathlètes de notre échantillon qui ont été valorisés, sacrés et fortement médiatisés tout au long de leur carrière, quel qu'en soit le niveau d'excellence. Car la célébrité sportive monopolise les définitions de soi et transforme les affirmations identitaires<sup>237</sup>.

Nous posons ici l'idée que les images de soi, quelles que soient leurs natures, participent aux processus d'arrêt, notamment au moment de la transition. Par exemple, certains triathlètes dont l'image a été utilisée à des fins publicitaires se retrouvent à commercialiser les produits qu'ils vantaient indirectement en permettant l'exploitation de leur image, soit en course pendant l'effort, soit en posant plus spécifiquement pour telle ou telle publicité.

Dans d'autres cas de figure, et dans un autre ordre d'idée, dans des magazines spécialisés, certains athlètes rédigent eux-mêmes des articles sur la course, comme ils l'ont vécue, comme tout triathlète anonyme. Cela contribue à rendre ces héros plus accessibles pour le triathlète lecteur. Il s'associe à l'expérience par procuration.

Le risque de toute grandeur, nous l'avons évoqué, est de s'ériger en système de contraintes cloisonné sur lui-même. Gravier les marches du podium, c'est obtenir une reconnaissance certaine de ses pairs puis acquérir une certaine notoriété. Gagner, c'est s'inscrire dans l'histoire, la sienne et celle de l'événement. « *C'est comme laisser une trace* »<sup>238</sup>, en se transformant par sa pratique, son rapport au temps et à l'espace. « *Mais si tu n'as pas été quelqu'un avant, tu risques de*

---

<sup>236</sup> Environ la moitié des personnes qui composent notre échantillon ne vivent que du Triathlon. Mais il n'y a pas vraiment de statut professionnel en Triathlon ni de véritable circuit professionnel. Certains en vivent en étant salariés d'un club ou d'une ville, et grâce aux revenus issus de courses ou aux contrats de sponsoring.

<sup>237</sup> P.A. Adler, P. Adler, « The Glorified Self : The Aggrandizement and the Constriction of Self », in *Social Psychology Quarterly*, 52, 4, 1989, pp. 299-311.

<sup>238</sup> Propos obtenus au cours d'une discussion informelle.

*devenir personne après.* »<sup>239</sup> Ce propos dénonce la façon dont certains triathlètes qualifient lucidement leur grandeur, puis leur petitesse dans l'anonymat.

Nombreux sont ceux qui n'ont pas conscience de cet aspect, bien qu'ils aient ressenti pour la plupart à un moment de leur carrière la nécessité, le besoin, de s'affranchir de ce « *faux monde* » (médiatique), pour se « *retrouver face à soi-même* », « *sortir de ce petit monde* », « *être libre* »<sup>240</sup>, sans doute dans un souci de préservation de l'estime de soi. Néanmoins nous avons relevé peu d'indices sur ce sujet dans les témoignages que nous avons étudiés ; ce qui finalement nous permet un tant soit peu de limiter le travers de l'interprétation psychologisante induite par certains propos.

### **Devenir une « star »**

L'objectif est de cerner ce qui fait l'aura, la réputation, la grandeur d'un triathlète et de sa pratique. Il s'agit de voir comment cela s'estompe jusqu'à disparaître, éventuellement sans laisser de trace dans les mémoires. Enfin quels sont les infléchissements de carrière qui font basculer dans l'arrêt ? Quelles sont les stratégies adoptées, ensuite, pour se créer une nouvelle vie ?

Pour **Clémentine**<sup>241</sup>, le basculement du devant de la scène aux coulisses est un soulagement pour ses proches : « *Mon mari et les enfants n'ont trouvé que des avantages, par contre pour l'entourage, le club, les fans qui vivaient un peu à travers mes résultats, les réactions étaient mitigées : reproches de l'arrêt, du changement physique, etc.* ».

Sa famille a vécu au rythme de ses priorités sportives et de ses résultats. Dans ce sens, Clémentine a cristallisé leurs attentes de réussite, voire leurs fantasmes de grandissement, à travers son ascension sportive. Ce genre de processus construit une image de soi extériorisée qui est fondée sur d'autres variables que celles qui construisent le statut sportif en lui-même. Il existe parfois un très grand décalage entre ces deux réalités, qui peut générer des tensions au moment de l'arrêt. La pression sociale d'obligation de résultat reste forte pour ces athlètes de haute performance : « *... beaucoup de soutien, mais aussi très demandeurs de résultats utilisés à leur ego [...] ...à part les fanas du sport, l'engouement est tombé, les médias ne sont plus là pour attiser la fierté* ».

Néanmoins selon Clémentine, les médias ont parlé d'elle avec précaution : « *toujours avec beaucoup de respect. [...] Quand un sportif a des résultats, il est toujours demandé pour*

---

<sup>239</sup> *Idem.*

<sup>240</sup> Propos tenus par Marie Dupont, citée.

<sup>241</sup> Questionnaire, novembre 2006.

*représenter telle ou autre manifestation, représentation etc. C'est aussi le moment où on est le moins disponible : pas toujours évident à gérer* ». Ici encore c'est l'image qu'autrui se fait du sportif et/ou des images qu'il ou que son sport véhicule, qui le définissent. Tout cela peut contribuer à le couper de sa réalité propre tout autant que de la réalité du commun des mortels, de la vie ordinaire. Pourtant ces mêmes sportifs participent aussi à cette définition « désincarnée » d'eux-mêmes et de leur sport. « *J'ai toujours voulu rester dans la réalité des choses afin que l'atterrissage, à l'arrêt de l'activité, soit moins dur. Par contre, je ne m'étais pas sur les périodes de doutes ou de fatigue, de manques de résultats, donc le tableau était plutôt idyllique* » (Clémentine).

Les journaux ont tendance à présenter une vision enchantée de l'événement qu'ils sont sensés décrire. C'est-à-dire que la narration y est souvent plus positive que la réalité. Les sportifs eux-mêmes ne s'y reconnaissent pas.

*« Pour les personnes qui m'ont suivie pendant cette période, je reste une « ancienne Championne », pour les autres je suis « madame tout le monde ». [...] Un sportif de haut niveau a toujours des capacités physiques supérieures à la normale, donc même s'il s'arrête et s'il fait attention à sa condition il est considéré comme un « extraterrestre » »* (Clémentine).

Evoquons succinctement sur ce propos, les travaux d'E. Maigret<sup>242</sup>. Il aborde les réalités et les enjeux des médias à l'heure contemporaine. A cette fin, il étudie les phénomènes d'expression, des effets de l'opinion, de la réputation, la notoriété, à partir des principaux courants de recherche sur la communication. Il appréhende la construction d'une « identité médiatique » en termes d'enjeux ; ceci à travers différentes modalités de communication (émission, réception, messages explicites, implicites, écrans, filtres de lecture, systèmes de pensées, croyances, représentation, signifiant, signifié...) dans différents médias.

Sa réflexion nous a aidée à prendre conscience de l'impact indéniable des médias dans la construction d'une carrière. Celle-ci est donnée à voir, pour être appréciée et jugée comme objet social, ou de projection, de reconnaissance et d'appartenance culturelle et sociale, de la part du public ; mais aussi d'enjeux qui dépassent largement le héros sportif, dans sa simple représentation de soi. « *Pour nous, il est important de véhiculer l'image d'un sport accessible et où l'on s'amuse, même si c'est exigeant* », déclare une triathlète appartenant à une équipe régionale classée en D1, lors d'une interview radio. Raoul<sup>243</sup> nous dit aussi ne pas vouloir donner l'image du « *traîne-savate* », du « *mec qui n'arrive pas à s'arracher du haut niveau* ». Cependant, cela nous a aussi permis de mettre en évidence l'aspect confidentiel de la pratique du

---

<sup>242</sup> E. Maigret, « Sociologie de la communication et des médias », Armand Colin, 2003.

<sup>243</sup> Cité. questionnaire et mail, octobre 2005.

triathlon, même à haut niveau. Elle s'avère finalement fort peu médiatisée par rapport au football, par exemple, pour diverses raisons (difficultés de retransmission, marchés médiatiques, attractivité, audimat...). Par exemple, à l'heure actuelle, l'Iron Tour (épreuves de distances variées en triathlon, réalisées dans différentes villes de France par étape) n'est quasiment plus retransmis à la télévision, alors que c'était le cas des années 90.<sup>244</sup> De même, dans ce type d'événement, aucune épreuve féminine n'a vu le jour, contrairement à l'évolution annoncée.

C'est seulement à Athènes, aux Jeux Olympiques, à partir de 2004, que le triathlon est en démonstration. Le public touché par cette presse, par ce type d'événement, de pratique et de personnalités, reste lui aussi spécifique, voire marginal. Tout se passe comme s'il y avait une communauté et une production de sens par la mise en œuvre d'un même mode de savoir-faire et être. Nous touchons ici aux réseaux d'appartenances culturelles et symboliques qui existent entre les triathlètes médiatisés et les autres : lecteurs, spectateurs, acteurs de leur interprétation.

Dans un autre ordre d'idée, le recours à l'image par le biais de la photo de l'athlète en pleine action, voire en pleine souffrance, dans certains articles, redonne à l'exploit rendu sur papier glacé, paradoxalement, une dimension humaine bien que symbolique. J.P. Esquenazi<sup>245</sup> étudie les liens existants entre un produit médiatisé et son public. L'ensemble semble fonctionner à partir de toute une organisation réelle et symbolique. Le peu d'exposition médiatique participe à la marginalisation du triathlon et de ceux qui le pratiquent. En effet, hormis les revues spécialisées, peu d'articles, peu d'événements ou de triathlètes méritants, apparaissent dans *L'Equipe*, ou dans les pages sportives des quotidiens, comparativement aux autres disciplines sportives.

Pour conclure ce chapitre, nous pouvons avancer que le triathlon et les feux des projecteurs sont là et cultivés pour donner un sens social à la carrière : sortir de la figure de l'homme ordinaire en créant un rayonnement particulier. Ainsi les médias sont une étape non négligeable de toute consécration. Pour les athlètes à succès, l'arrêt de la carrière (de la compétition) diffère de ceux obtenant des succès moindres. Néanmoins, une contre-performance ou un abandon met à l'épreuve dans les deux cas le lien social et le lien à soi.

Singularité, grandeur et reconnaissance sont des ressources construites et interprétées par les médias, qui sont mises en tension au moment du passage délicat des fins de carrière.

---

<sup>244</sup> On a pu assister aux retransmissions télévisées des étapes de l'Iron Tour, de certains grands prix, et étapes de Coupe du Monde ou d'Europe, dans le milieu des années 90.

<sup>245</sup> J.-P. Esquenazi, « Sociologie des publics », Editions La Découverte, Collection *Repères*, 2003.

## **5. LES COUPLES A L'EPREUVE DES FINS DE CARRIERE**

La vie commune en général suppose une intimité, un territoire, un temps, des idées, des pratiques, un mythe fondateur partagés (Neuburger, 1997, 2000). Mais elle peut aussi être vécue sur un mode sacrificiel pour l'un ou pour l'autre, qui empêche ou favorise l'épanouissement personnel de chacun. Dans le champ du sport, cette relation peut être inexistante ou combiner différents états. Le sport pratiqué intensivement devient une sorte de troisième compagnon de route, avec ses bienfaits et ses dérives, au sein de l'organisation du couple.

Lorsque la majorité de l'existence d'un individu est consacrée à la pratique intensive d'un sport, existe-t-il une place, un temps pour l'autre en tant que tel ? Quelles épreuves traversent ces couples, où l'un ou les deux pratiquent un sport, à un haut niveau de réalisation d'eux-mêmes ? Enfin que se passe-t-il lorsque ce mode de vie change (amplification, ralentissement, arrêt...) ?

Cette phase d'approfondissement s'appuie sur dix enquêtes de type « témoignage ». Elle s'est effectuée auprès de sportifs en couple, mariés ou en concubinage, de couples séparés, de célibataires ponctuellement en couple, de parents avec leurs enfants, sur la base du volontariat. Couples ou dyades, chacun se retrouve confronté à la gestion, négociée ou non, du temps partagé : « *faire et être ensemble* » et du temps personnel : « *faire et être pour soi* », consacré ici au sport à haut niveau.

Les pratiques culturelles ont souvent été analysées comme l'expression de différences sociales, qu'elles soient de classe, de genre ou de culture. Dans la lignée de Veblen, Halbwachs ou Bourdieu, le sport et les loisirs furent principalement étudiés selon cet angle. Dans le prolongement de cette perspective, les travaux se sont progressivement intéressés aux effets des pratiques sur les individus. Il fallait donc comprendre comment les apprentissages, les socialisations sportives, les passions ordinaires, avaient des effets sur la vie des individus. La plupart des démarches ont traité des individus dans leur relation avec les catégories sociales d'appartenance et dans les effets de transmission verticale de la culture familiale entre générations.

Nous proposons ici d'élargir le périmètre en prenant en compte les effets des engagements dans la pratique sur le couple et les dimensions sociales de la fin de carrière. Si la vie à deux peut être un motif d'arrêt de pratique, la poursuite d'une pratique intensive peut avoir des effets sur le couple. Se joue ici une tension entre différentes façons de penser le couple qui peuvent être révélées et adaptées par la pratique sportive. Au modèle traditionnel fondé sur la définition de soi par le couple, se greffe une nouvelle conception de la vie à deux : « *avec et sans toi* », qui tente de permettre l'affirmation de chacun, pour soi individuellement, et d'un « *nous* » dual. Il s'agit d'être soi autant à l'extérieur qu'à l'intérieur du couple (Neuburger, 1997). Ceci se traduit dans des nouvelles manières d'aimer, d'être, de vivre ensemble, de former ou non un couple, dans les pratiques, les territoires, l'aménagement du temps partagé et du temps séparé (De Singly, 2000).



L'individualisme qui s'exprime dans le sport ou dans d'autres conduites est un élément central de l'appréhension du couple et de la famille contemporaine. Le lien social par le couple doit être compatible avec « l'épanouissement » personnel. Dans le cas des sportifs très engagés, le repli dans une culture domestique lié à la mise en couple ou l'arrivée d'un enfant est improbable ou conduirait à un sentiment de sacrifice.

Si notre objet principal est bien de comprendre les arrêts et les effets sur les individus (en conséquence, aussi sur l'entourage, dont le couple, très rarement étudié), il nous est apparu nécessaire de comprendre comment s'organisent les couples par rapport à leurs engagements sportifs et comment individualité et vie à deux organisent leur compatibilité. Afin de faciliter la compréhension des différentes modalités rencontrées du « vivre ensemble », (avec le sport comme compagnon de route), nous les avons classées selon deux types de sociabilité en fonction de cet engagement (partagé ou différent), dans l'évolution d'une carrière sportive (des prémices à la retraite sportive). Dans ces chapitres nous analysons ces deux types de sociabilité, fonction d'un engagement, puis des situations de désengagement dans un itinéraire sportif simultanément ou non pour les deux conjoints : les cas de « sociabilités partagées » et de « sociabilités séparées ». Entendons par « sociabilités » les dimensions sociales : le réseau social établi avec la famille, les amis proches, le travail/la profession, les genres (masculin, féminin), en constante interaction lors du changement de vie qu'implique l'arrêt.

Ainsi, pour observer les effets de l'arrêt de pratique sportive sur le couple nous avons choisi de traiter de couples dont l'un des deux membres est un sportif passionné de triathlon et pratiquant de haut niveau. Comme l'arrivée ou le départ des enfants, le chômage, une mutation ou la maladie, le sport peut être un marqueur des biographies individuelles, mais également constituer une épreuve aux issues incertaines pour le couple. Engagement ou arrêt peuvent renforcer les liens ou, au contraire, les défaire. Parce qu'il accapare le conjoint, le laisse indifférent ou n'est pas partagé, l'engagement sportif est une de ces passions potentiellement conflictuelles. D'abord parce que les passions sportives sont plus souvent masculines mais aussi parce qu'elles sont chronophages et peuvent impliquer l'éloignement ou la fatigue. Le temps sportif peut s'imposer au détriment du couple. A l'inverse, l'arrêt et le brusque excès de temps commun imposent aussi des ajustements et peuvent constituer un de ces « turning point » de la « carrière »<sup>246</sup> imposant des ajustements de l'affirmation de soi<sup>247</sup> et qui n'est pas sans conséquences sur le couple. Il s'agit donc de montrer en quoi les effets des arrêts sont différents selon le mode d'organisation de la vie en couple, avec le sport.

---

<sup>246</sup> Voir par exemple : *opus cité*, E.C. Hughes, « Carrières », in Hughes E.C. (dir.), *Le regard sociologique*.

<sup>247</sup> *Opus cité*, A. Strauss, « Miroirs et masques », et notamment le chapitre 4, « Les transformations de l'identité ».

## Des sportifs convertis

Les sportifs de haut niveau peuvent être considérés comme des convertis. A l'image des prêtres (Suaud, 1978), ils acceptent d'organiser leur temps et leur espace autour de leur engagement. D'hommes ou de femmes ordinaires, ils changent d'état. Leur vocation sportive semble être au fondement de la définition qu'ils ont d'eux. L'arrêt de pratique ou un prolongement de l'activité sous d'autres formes constituent des changements auxquels le couple doit faire face.

Le moment de l'arrêt peut constituer une épreuve psychologique et sociale d'autant plus difficile que les individus se définissent en grande partie par et autour de leur engagement sportif. Certains vécurent « l'épreuve de la grandeur » (Heinich, 2004) qui infléchit la perception de soi et ses relations aux autres. Ils ont donc acquis une certaine notoriété, ont gagné en surface sociale, ont été reconnus et parfois célébrés.

Le temps sportif a souvent été un temps individuel, un temps du « Je », structurant la vie du sportif et qui finalement, s'il est accepté, procure aussi une certaine autonomie au conjoint. En revanche, lorsque la carrière sportive prend fin, l'épreuve devient double. Elle est, pour la personne qui arrête la pratique sportive, une épreuve, elle l'est aussi pour le couple qui doit réorganiser sa vie quotidienne. L'arrêt est un « tournant » qui s'accompagne d'un risque d'une perception d'un rétrécissement de soi et d'un déclin de son capital corporel.

Des travaux sociologiques sur les reconversions professionnelles volontaires (Negroni, 2005) et les reconversions religieuses (Hervieu-Léger, 1999)<sup>248</sup> montrent que ces bifurcations sont souvent de véritables changements de vie, ici pour le sportif (épreuve vécue individuellement) mais aussi pour son entourage (épreuve vécue collectivement). C. Negroni distingue quatre « idéaux-types » et cinq étapes repérables de transformation. D. Hervieu-Léger parle de sept étapes de changement et de trois types de « convertis ». La différence réside cependant dans le fait que contrairement aux deux premiers types d'arrêt, celle des sportifs est rarement un phénomène « assisté » ou « encadré » par telle ou telle institution, ou association. A ce titre ce n'est pas une retraite comme les autres. Seuls les proches perçoivent le cheminement individuel, ses contradictions, ses ambivalences, avec le développement de situations et des sociabilités hybrides. De plus certaines pratiques sont socialement « clivantes ». Par exemple devenir triathlète parmi les meilleurs (Division 1), répond à des injonctions, des logiques sociales bien particulières. L'arrêt peut être une épreuve nécessitant d'abandonner ou de transformer son « ancienne affirmation identitaire » et de modifier ce qui donnait du sens dans sa vie. Bourdieu et

---

<sup>248</sup> Danièle Hervieu-Léger, « Le Pèlerin et le Converti. La religion en mouvement », Flammarion, 1999.

Passeron (1993)<sup>249</sup> parlent d'une « alternation », pour évoquer les cas extrêmes où l'individu « change totalement de monde » grâce à un double processus de « déculturation et de reculturation », qui conduit à produire de nouvelles dispositions chez l'individu (manière de penser, de faire, de ressentir). Or, rappelons-le, si les effets individuels ont été appréhendés, on ne sait pas grand-chose sur les conséquences de l'arrêt d'une carrière sportive, sur la vie à deux. La pratique d'un sport de haut niveau qui fut un compagnon de route, pour le sportif et pour le couple, tantôt encombrant et parfois indispensable, disparaît.

## **5.1. LES EFFETS DE LA PRATIQUE SPORTIVE SUR LES COUPLES**

La fin de carrière suppose un désengagement de la sphère sportive, pour investir ou réinvestir d'autres champs. Nous tenterons de montrer que l'arrêt dépend parfois de la vie en couple avec le sport et que l'adaptation n'est pas la même selon les différentes façons de vivre en couple. Cela peut être un passage vécu collectivement, mais pas de la même manière selon les couples. Modalité d'épreuve parce que les arrêts changent les rapports au sein du couple, la distribution des rôles, des tâches, du temps, des espaces notamment.

Cela peut aussi être une épreuve difficile partagée au sein du couple (épreuve collective) ou non partagée (épreuve individuelle). Déstabilisante elle peut remettre en cause le couple, différemment selon le genre. En effet, les hommes et les femmes ne vivent pas les mêmes pressions sociales, assignations identitaires.

### **5.1.1. La vie en couple avec le sport**

Des sports tels que le triathlon et par association le cyclisme, la natation, la course à pied et autres pratiques énergétiques de pleine nature (ski, course d'orientation, V.T.T.), sont par définition des pratiques individuelles mais elles imposent leur rythme au couple dont l'un ou l'autre membre est engagé dans la pratique. Le couple moderne est un espace où se construit un « Soi » intime, à partir d'un « Je » privé, et d'un « Nous » public (De Singly, 2000)<sup>250</sup>. Mais

---

<sup>249</sup> P. Bourdieu et J.-C. Passeron, « La reproduction. Eléments pour une théorie du système d'enseignement », Paris, Editions de Minuit, 1970, réédition, 1993.

<sup>250</sup> F. De Singly, « Libres ensemble. L'individualisme dans la vie commune », Editions Nathan, Paris, 2000.

l'identité individuelle ne se retranche plus derrière l'« autre » ou un « nous » vraiment communs, comme par le passé dans des couples plus traditionnels. Ainsi de nombreux récits sont ici conjugués à la première personne du singulier, tout en voulant parler du couple. Le « Je » se rajoute au « Nous » et se superpose au « Tu » dans la même relation. Pourtant lorsque le sport porte l'un des deux sur le devant de la scène et que l'autre, par voie de conséquence, se retrouve dans l'ombre, il doit lui aussi trouver sa place. Il en est de même quand le sportif glorifié arrête la pratique et se désengage. Le couple est alors confronté à une nouvelle organisation du temps, de l'espace et des intérêts. Marianne et Bruno illustrent notre propos dans le dialogue qui suit. Nous les avons interrogés ensemble, au même moment, chez eux et il nous a semblé intéressant de retranscrire leur dialogue initié par nos soins. C'est l'un des rares couples à avoir instauré un dialogue entre eux à ce moment particulier.

### **Habitus de compétition**

L'athlète fréquente la plupart du temps des gens qui vivent comme lui, de la même passion, des mêmes contraintes. Marianne et Bruno, jeune couple de triathlètes, se sont rencontrés grâce à leur passion commune et ont failli se séparer en raison, notamment, de cette dernière.

**Bruno** : « ...deux égoïstes vivant ensemble, mais à côté l'un de l'autre, réunis puis séparés par notre pratique et surtout par la compétition ».

**Marianne** : « On finissait par se faire la compét' entre nous... à chaque entraînement et même autour, dans le quotidien, le repas type, l'hygiène de vie. »

**Bruno** : « ...enfin surtout toi sans t'en rendre vraiment compte. [...] J'aurais été prêt pourtant à vivre le triathlon dans l'ombre de Marianne, [...] j'aurais pu me valoriser, exister pour et par moi dans un autre domaine, si elle avait continué... mais le problème était de trouver ce domaine gratifiant... »<sup>251</sup>

Dans les faits, chacun a préparé « ensemble » l'Ironman de Grenoble en 2004, se livrant le jour de la course et surtout après, une compétition sans merci, au niveau de leur ego. Marianne a devancé son partenaire d'entraînement et conjoint, le jour « J ». Ils avouent que leur couple a dû surmonter une crise à ce moment-là. D'ailleurs, nous sentons encore comme un léger décalage d'interprétation de la notion de compétition ainsi qu'une très légère tension, au moment de cet entretien, deux ans après les faits. L'événement semble avoir pour eux amorcé une redéfinition d'eux-mêmes respectivement, par-delà celle de leur couple. Aujourd'hui, ils ont pour projet

---

<sup>251</sup> Propos tenus lors d'une interview à leur domicile, le 10 septembre 2006.

commun de construire leur maison et de faire des enfants. Même si le triathlon est encore et toujours une grande partie d'eux-mêmes, les tensions, les enjeux sont déplacés ailleurs :

**Marianne** : « *Avec la construction, on parle enfin d'autre chose.* »

**Bruno** : « *Maintenant on s'accompagne dans un autre projet, avec moins de tension, moins de passif... de passion peut-être aussi ! Mais on pratique encore pour l'entretien.* »

Bruno, licencié alors, a cessé de s'entraîner « comme les pros ». Il a retrouvé un travail comme ingénieur, sa formation initiale, et construit des chalets en bois et tente de créer son entreprise. Marianne entraîne à présent le club de triathlon de Grenoble. Elle est aussi éducateur sportif de la ville, fonctionnaire territoriale, comme de nombreux triathlètes dans notre étude. Néanmoins elle espère un jour repartir en compétition sur ses propres traces : « *Je ne regrette pas d'avoir arrêté et je suis sûre de pouvoir en refaire un, un jour* », comme si elle estimait n'avoir pas été au bout de quelque chose, voire d'elle-même à ce niveau. Ils évoquent aussi, un peu plus loin dans l'entretien, le fait de vivre dans un milieu fermé, marginalisé, isolant.

**Bruno** : « *Je me coupais de tout... c'est ma famille qui venait me voir sur les courses, sinon je ne les voyais plus ! Je ne me donnais plus la peine de me déplacer pour les voir !* »

Il n'a commencé que très tardivement le triathlon (un peu avant trente ans). Pour Marianne, le cas est différent : sa famille est fondatrice d'un club. Elle fait partie de l'organisation des triathlons de Grenoble. Les membres de cette famille se voient souvent et notamment sur ce sujet. Plus encore maintenant, car avant Marianne étant haut niveau en Espoir, elle était moins souvent présente dans sa région natale et dans sa famille. Elle passait son temps à l'entraînement, en stage ou en formation, ou en compétition. Aujourd'hui cependant pour diverses raisons, les parents de Marianne sont de moins en moins impliqués<sup>252</sup>. Marianne et Bruno pour la première fois ne font pas partie des bénévoles de l'organisation. L'arrêt va bien au-delà de la seule « retraite sportive » ou de ce qui touche au triathlon et qui constituait par le passé pour Marianne, son statut de triathlète sur Grenoble :

**Marianne** : « *D'ailleurs les autres étaient tous étonnés de nous voir là, sans rien faire... Ou plutôt ils nous ont demandés de quoi on était chargés. [...] - Ben de rien. [...] - Cela leur a fait tout bizarre, mais à nous aussi !* »

Marianne et Bruno se sont mariés civilement le 3 avril 2010, après avoir construit un chalet en bois dans la région natale de Marianne, où ils habitent. Ils sont parents d'un petit garçon d'un

---

<sup>252</sup> Le père de Marianne décède un an après cet entretien. Leur reconversion va s'en trouver accélérée, maison et premier enfant deviennent les priorités qui ont effacé toutes autres velléités sportives.

an et demi. Le sport fait encore partie de la vie professionnelle de Marianne et de leur pratique d'hygiène personnelle et de loisir familial.

### **Le « Vivre ensemble »**

Etre en couple suggère une vie en commun, où le « faire ensemble » suppose un espace et un temps, des rituels partagés, même s'il s'agit, comme dans les cas que nous allons évoquer, avant tout d'une sorte de lien et de lieu intermittents. Pour certains couples étudiés, la pratique commune s'est avérée être avant tout le sport. L'engagement sportif se fait et se vit au quotidien d'une manière simultanée, soit dans les mêmes pratiques (natation, cyclisme, course à pied, sport de pleine nature), soit dans des pratiques séparées. S'il a des enfants, le sportif, notamment à un niveau de compétence exigeante, est souvent absent ou juste de passage chez lui ! Il prend le risque de devenir un passager, voire un étranger au sein de son propre couple, de sa famille. Parfois il tend à agir « en célibataire », libre de ses choix. La vie conjugale se résume alors à un accompagnement simple, voire en retrait, du conjoint. Ou le sport peut se transformer en véritable emprise auprès de la famille du sportif, lui imposant d'une manière plus ou moins consentie son rythme de vie. Le calendrier des courses impose sa loi. Lorsque la pratique sportive est le « gagne-pain » du couple, les compromis sont de mise avec des limites. Le temps qui passe amenant l'âge de la retraite sportive en principe, devient aussi pour certains conjoints un allié, mais ce n'est pas une généralité, loin de là. Les différences de spécialités et de niveau, puis de maturité, peuvent aboutir à créer des couples n'ayant plus aucune affinité. Parfois même sur ces domaines, autrefois partagés, ils sont en décalage. Dans ce cas la fin de carrière de l'un impose à l'autre un renouvellement. Cela peut se passer sous forme de négociation, ou alors devenir un véritable combat pour survivre, dans un lien voire un lieu où ils se reconnaissent plus. Avoir été pratiquant ne garantit pas une meilleure compréhension des motivations du conjoint à poursuivre sa carrière sportive, dans un domaine qui devient personnel voire confidentiel. Enfin nous avons aussi rencontré une autre forme de duo, partenaires à l'entraînement et dans la vie « civile », partageant le même quotidien à tout niveau. Car parfois c'est un enfant qui construit avec le sport et l'un des deux parents un lien très exclusif. Inévitablement toute situation de codépendance laisse supposer que le changement de statut et d'habitude de l'un perturbe l'équilibre de l'autre et du conjoint dans une relation qui devient triangulaire avec des exclusions ; si ce dernier n'a pas su se construire, en dehors du système commun.

En d'autres termes, lorsqu'on s'invente par et avec le sport à un haut niveau de pratique, quelle place peut encore occuper l'autre ? Des arrangements sont trouvés. Les uns se relaient auprès des enfants par exemple, remplissant à tour de rôle leur fonction parentale et leur vocation sportive, alternativement si les deux sont engagés dans une carrière sportive. C'est le cas de Jean

et de Lucie, puis plus tard de Françoise et de Jérôme, un an après leur interview, lorsque Françoise a accepté d'avoir un bébé. Parfois un seul prend en charge le couple et la famille, laissant à l'autre une grande disponibilité pour se réaliser individuellement dans le sport. Ce sont les couples d'Anne et Arsène, et de Quentin et sa femme, qui illustrent le mieux ce profil, avec la rupture d'équilibre à la clé. Celui de Nicole et de Bernard donne l'idée de la durabilité grâce à de constants rééquilibrages. Cependant, tout changement de vie, vécu collectivement d'une manière partagée par le couple, ou individuellement par des conjoints séparés par le sport, toute fin de carrière est ancrée dans un espace social orienté. Nous retrouvons ici les couples de Sandra et Alain, et de Charles avec X son ex-conjointe triathlète, ou encore de Marianne et Bruno. C'est-à-dire que ce n'est pas seulement une question « d'arrangement », de volonté ou de motivation, d'événement déclencheur, de cheminement intime, initiatique, c'est aussi le produit de logiques et d'injonctions sociales. « Il y a un temps pour s'arrêter », « un temps pour faire des enfants ». Lorsqu'il dépasse ces codes (le sportif qui persiste), il se marginalise même dans son milieu. Souvent par conséquence le couple, ou la famille, qui s'organise alors autour du sport prolongé, est « aménagée » ou « réaménagée ».

En nous appuyant sur ces différents cas particuliers d'accommodations au sein des couples, nous tentons de voir quels sont les effets des sociabilités communes et différentes, sportives et morales sur la conception de soi dans ces arrangements.

### **5.1.2. L'engagement sportif en commun**

Il convient tout d'abord de définir ce que recoupe ce que nous appelons l'engagement sportif en commun, ou aussi des carrières sportives concomitantes. C'est le fait pour deux sportifs de commencer à pratiquer plus ou moins en même temps, aux mêmes âges par exemple, avec des dispositions, des goûts pour le sport certains. La carrière est souvent parallèle dans le même sport. Ou alors la carrière sportive est distincte. C'est plus simplement le fait d'être engagé chacun, dans une pratique sportive, intensivement. Dans ce chapitre nous analyserons deux types de sociabilité, fonction d'un engagement dans un itinéraire sportif simultané pour les deux conjoints : les cas de sociabilités sportives partagées et de sociabilités séparées. Les premiers pratiquent la même activité, à des niveaux de réalisation d'eux-mêmes plutôt proches, avec des goûts, des cadres de références semblables et généralement au sein d'un même réseau social. Le don de soi est vécu d'une manière réciproque à travers une vie organisée autour d'une même passion et pas seulement à travers les tâches domestiques ou la sexualité. Pour les seconds, les deux conjoints sont pratiquants en même temps, mais pas dans la même activité. Ils

n'ont pas forcément les mêmes référents, les mêmes réseaux. Les goûts sont ou non dissemblables. Ici l'organisation du couple est traversée par deux pôles d'attraction différents. Néanmoins certains couples sont dans un premier temps du type sociabilités partagées, puis deviennent du type sociabilités séparées, lorsque les pratiques, les résultats, les goûts se diversifient (premiers symptômes d'une bifurcation). Indéniablement, les situations d'engagement sont variables dans le temps et donnent des hybridations que nous avons rencontrées et que nous évoquerons ici.

### « Je », « Toi », « Nous et le sport »

Jean et Lucie vivent sous le même toit depuis douze ans, mais sont ensemble depuis l'adolescence. Ils ont trente-quatre ans et sont parents d'une petite fille de seize mois. Jean est professeur d'EPS et Lucie professeur de maths. Lui est triathlète assidu de très bon niveau régional, elle a été Championne de France par équipe de course stratégique en pleine nature. Ils ont un travail qui leur libère du temps pour pratiquer de manière conséquente régulièrement. Leur manière de vivre ensemble comporte du sport en commun, mais aussi une pratique individuelle, plus spécialisée selon leur intérêt différent par rapport à des enjeux et des pratiques voisines, notamment au début : *« A ce moment-là, on n'avait pas de contraintes familiales, à part notre... métier respectif. Chacun avait des plages horaires suffisamment larges pour s'entraîner de son côté. La plupart du temps, sur des moments de semaine... où l'autre était au travail et donc sans interférer... dans une vie de couple. C'est-à-dire que... mes entraînements se faisaient sur les moments où j'étais libre et où Lucie était au travail. A part quelquefois, où elle était à la maison parce qu'elle avait du travail à la maison et que justement moi j'avais pas de contraintes de mon côté donc là, j'allais aussi m'entraîner. Mais disons, ma pratique n'a pas vraiment, je pense...entre guillemets « pourri » notre vie de couple... ou la vie de Lucie, en fait, je ne pense pas avoir pourri la vie de mon entourage en pratiquant ce sport qui est quand même assez exigeant et qui demande beaucoup de temps. Mais justement, comme mon métier me donne beaucoup de temps,... je l'ai pris sur ces moments-là »*. Ils se sont organisé une sorte de planning qui tient compte de chacun, de leur sport et de leur travail respectif. Jean précise que sa pratique personnelle ne le sépare pas de son couple. Ce n'est pas une fuite, mais bien une conciliation des motivations. L'emploi du temps du couple est donc négocié et négociable pour et par le sport, entre autres. Pourtant en même temps il laisse entendre qu'il doit prendre sur son temps libéré par son travail pour s'entraîner, afin d'éviter de prendre trop de temps sur celui du couple. Si cela était trop le cas, cette pratique deviendrait peut-être objet de lutte et de conflit. Ils ont donc construit peu à peu un espace-temps décalé en sport pour se retrouver dans leur couple, ce qui n'était pas le cas au début de leur couple, mais aussi de leurs pratiques. Ils étaient alors dans un



type de sociabilité partagée, par et dans leurs pratiques communes. Ils sont passés progressivement dans le type de sociabilités séparées ensuite, notamment avec l'entrée dans la vie active (emplois du temps différents), puis avec l'arrivée de leur premier enfant. A présent, ils semblent avoir réussi à se créer une relation de couple différente de celle qu'ils entretiennent ensemble avec leurs pratiques sportives respectives et collectives (natation, course à pied, V.T.T.). Ce n'est plus le sport, leur pratique et leur lien commun, mais l'organisation domestique et familiale.

## **Le rapport à l'autre**

Le couple implique par définition un rapport à l'autre, intime, privé, fait de temps et de pratiques personnelles, et de temps et de pratiques partagées. Ce qui est bien le cas pour la plupart des couples entendus. Cependant le temps qui passe crée une distance certaine pour ceux qui ne renouvellent pas leur rapport à eux-mêmes et à l'autre. Or le sport semble ouvrir sur cette opportunité pour quelques-uns des couples étudiés.

Jean et Lucie tentent d'expliquer dans leur récit comment le premier a incité l'autre à partager sa passion, avant de s'éloigner tout en restant en parallèle en termes de spécialisation des compétences sportives, des résultats et des enjeux. C'est un mouvement collectif extensible, géré individuellement dans un but commun de préservation de soi et de l'autre. *« J'ai toujours un peu fait plein de choses, j'ai toujours aimé le sport en général, mais sans vraiment m'inscrire dans des clubs ou faire des sports collectifs. C'était plus comme ça pour moi, pour le plaisir et c'est vrai que ce que je préfère et ce que j'ai fait le plus c'est le V.T.T. et puis je me suis mise... à la course à pied, un peu par Jean. Quand on était en Normandie, puisque finalement, c'était un peu la seule chose qu'on arrivait à faire dans le coin là-bas. Bon, puis en général, j'y vais comme ça, quand justement Jean allait nager, ben du coup, j'allais aussi à la piscine avec lui. Donc c'est vrai, qu'au début, ça m'a pas mal poussée à bouger »* (Lucie). Le rapport à l'autre, d'après elle, passe par le sport comme activité du couple, l'un entraînant l'autre dans la dynamique de l'agir. Plus tard la pratique intensive modifie le rapport à l'autre. L'un joue parfois un rôle moteur, que l'autre tente ou non de suivre. Les rôles ne sont pas fixes, ils évoluent dans le temps comme le niveau de pratique et les motivations. En fait il y a comme un « va-et-vient » entre l'identité sportive de chacun et l'identité conjugale. A partir du moment où Jean s'est entraîné plus intensivement, puis s'est lancé dans la compétition en se spécialisant, elle a compris qu'il lui fallait suivre ou se créer une nouvelle vie « pour elle » dans les moments d'attente. Elle a fait d'autres sports, progressivement intensivement, car sa vie de couple, finalement et malgré les dires de son compagnon, devenait plus petite, puisqu'il partait de son côté faire son sport.

*« C'est vrai, qu'on a fait... on s'est rendu compte qu'on aimait un peu pas tout à fait le même style, lui c'était plus triathlon et moi par contre du coup, je me suis plus orientée sur les raids d'orientation... Ouais, plus nature, plus par équipe et c'est vrai que du coup, moi j'ai fait de mon côté des raids... des raids de stratégie de montagne. C'est vrai, que moi, je suis plus à faire des choses à plusieurs, je suis moins une solitaire et puis en même temps, là où il y a un peu de réflexion, un peu autre chose que courir au niveau du temps » (Lucie).*

Ici la pratique se distingue pour chacun en fonction peu à peu, du niveau différent, des différences de motivation et d'enjeux. Par contre la partie privée du couple est renforcée dans et par d'autres activités, notamment par les week-ends avec les amis communs du couple (discussion après l'interview !). Mais aussi par une organisation particulière du sport au sein du couple. Jean dit prendre son temps sportif sur le temps libre que lui laisse sa profession et non sur du temps réservé au couple. *« Avant de faire du triathlon, Jean, il faisait plus des sports... comment dire, ben il faisait du hand, du tennis et puis à un moment donné, il avait envie de passer à autre chose et faire plutôt... le hand, il trouvait que c'était un peu trop, à la fin trop... violent entre guillemets et il voulait plutôt passer à de l'endurance. Donc c'est un peu comme ça, moi, je trouve que c'est comme ça qu'il a commencé à se lancer dans le triathlon. On a toujours aimé... faire du sport tous les deux et on a commencé à faire du sport ensemble, c'est un peu ce qui nous a réunis et puis après quand il s'est mis à faire... des compétitions de triathlon, il voulait être plus performant, donc du coup, ça nous a un peu plus séparés sportivement, on faisait plus... enfin on faisait moins de sport ensemble, puisque lui automatiquement, il a atteint un meilleur niveau aussi ».*

Nous nous trouvons ici face à l'évocation d'un changement progressif de la nature de l'engagement pour le conjoint sportif « moteur », et à une nécessaire réorganisation du couple, par voie de conséquence. De même le type de profession influence ce rapport au sport. Etre enseignant permet d'avoir du temps libéré, notamment lors des vacances. *« Donc s'il voulait s'entraîner et être performant, ça se goupillait un peu moins avec moi, mais bon encore... quoique au début comme il avait beaucoup de temps libre... ben on trouvait quand même du temps pour faire du vélo, du vélo de route ensemble. Moi, je me mettais dans sa roue pour... arriver à le suivre mais c'est vrai que j'ai moins accroché au vélo de route parce que... je préférais le V.T.T. ou c'est un peu... les rythmes changent et puis y a pas les voitures et tout ça. »*

Lucie révèle enfin ici sa différence de motivation et son goût pour le V.T.T., plutôt que le vélo de route, mais surtout la nécessité pour elle de ne pas se trouver hors jeu ou « lanterne rouge » du peloton qu'elle forme avec son compagnon. Car cette différence n'est pas sans conséquence pour le couple, puisqu'elle a réussi à atteindre un niveau de compétence lui

permettant d'évoluer au plus haut niveau français et ainsi, à se construire sportivement, distinctement de son conjoint. Ils restent cependant dans une sorte d'accord majeur sur le sport qui est un élément central donc, de leur relation. Même si chacun « fait de son côté » son sport de compétition, ils semblent avoir appris à adapter leurs pratiques respectives à une pratique parfois commune (ex. : les sorties avec les amis, les sorties dites de « récupération »...). Mais consciente du décalage qui s'est opéré au fil du temps, elle dit aussi que leurs sports respectifs les ont finalement séparés sportivement.

Enfin, le rapport au temps libre ou libéré apparaît être un vecteur important dans l'engagement sportif et pour la qualité du lien amoureux de ces sportifs partenaires ou non d'entraînement. Là encore cette idée se rapporte au temps libéré pour la pratique, aux métiers favorables, aux emplois aménagés pour les plus chanceux. La majeure partie de notre échantillon est dans les métiers du temps libre sportif (éducateurs sportifs, maîtres nageurs sauveteurs, ou professeurs d'EPS).

### **La réorganisation du couple autour de l'avènement des enfants**

La venue en 2006 de leur fille change leurs priorités respectives. Lucie arrête sa pratique sportive, car enceinte elle entre de fait dans une phase d'arrêt progressif de sa pratique sportive. L'arrêt est moins total et plus psychologique que physique pour Jean. Il réduit considérablement ses compétitions, mais pas encore sa pratique réelle. Il reste d'ailleurs très performant un temps sur des compétitions régionales, ponctuellement, bien que n'ayant plus de licence. Leur activité sportive est en phase de devenir une pratique de loisir familiale, sans heurts apparents, « *dans l'ordre des choses* ». En fait il y a globalement pour ce couple comme pour d'autres qui ne figurent pas ici, une sorte de « durée de résistance » à l'idée de s'arrêter, de passer à l'acte (réduction quantitative, non prise de licence...), et ce, d'une manière distincte pour les femmes lors de la venue de l'enfant. Dans le cas de Lucie, c'est elle qui arrêtera la première sa pratique intensive de compétition. Elle reprend plus tard une pratique d'entretien, avec son travail de professeur, avant d'être à nouveau enceinte fin 2007-début 2008. Elle pense reprendre une pratique d'entretien et de loisir familiale. Jean quant à lui, a différé sa « mise au placard ». Même s'il adhère totalement au projet parental, il a retardé le plus possible son « retrait », puis son arrêt des compétitions. De plus par sa profession, il reste en contact constant avec le sport, même si ce n'est pas forcément du triathlon. Ainsi à diplôme égal, carrière sportive approximativement égale (les âges sont légèrement décalés, Lucie est la cadette de Jean), la femme a tendance par la force des choses, à se « sacrifier » plus tôt et plus durablement que l'homme, qui peut garder une pratique conséquente, durant la maternité de sa femme. Socialement, la femme est encore soumise à la représentation, voire à l'injonction sociale, de la mère qui élève ses enfants pendant

que l'homme travaille, mais aussi à la « prescription sexuelle (sexuée ?) » de ne pas faire trop de sport pour les femmes voulant faire des enfants.

Le sport est une passion commune, mais au travers des pratiques différentes parfois partagées, où l'un accompagne l'autre. Cela s'est fait avec le temps, la progression des performances, des domaines de compétence de chacun. Leur relation via le sport est évolutive et constamment renégociée. Ceci est notamment illustré avec la venue des contraintes inhérentes au nouveau-né. Mais le fait de s'engager dans le triathlon, puis dans la haute compétition pour Jean et pour Lucie ensuite, a créé un décalage de niveaux, puis d'enjeux, entre eux. Lucie s'est sentie « à la traîne » dans les sports de Jean, même si elle a su se mettre dans l'aspiration, « dans les roues », comme elle dit. Inversement et complémentairement Lucie s'est elle-même investie dans la compétition à haut niveau, après un temps de latence, où elle s'est cherché son sport. Pendant les périodes « d'affûtage », de pré-compétition et de compétition, ils sont séparés, chacun étant engagé dans sa carrière propre et ses exigences. C'est donc dans ce cas, la pratique à haut niveau qui les sépare, par périodes, puis la première maternité de Lucie. Deux ans plus tard, leur deuxième fille naît, Lucie est à nouveau « à la traîne », mais décide de se remettre « à fond » dans le sport, laissant cette fois le soin à son conjoint de s'occuper de l'intendance du couple et de la petite famille. Les rôles se sont inversés : Lucie devient la compétitrice du couple, avec une certaine visibilité sociale. L'homme prend place dans un des nouveaux rôles de père. En effet il assume des missions autrefois attribuées et réservées aux femmes : s'occuper de changer le bébé, lui donner à manger, le garder pendant que maman fait sa compétition sportive. Jean finit par faire du sport une pratique d'entretien et un loisir familial. La femme investit la sphère de la compétition sportive, domaine plutôt masculin, après trois ans de « stand-by », pour « congé parental ». Ici l'homme a fini sa carrière sportive en douceur pendant les maternités de sa femme, puis lui donne en quelque sorte « le relais », par inversion des rôles, ou plutôt par une nouvelle appropriation différenciée des rôles traditionnels au sein de la famille et du couple. Actuellement certains travaux traitant de la question des effets de la socialisation sportive intensive sur les comportements des genres (Menesson, 2005<sup>253</sup> ; Lahire, 2000<sup>254</sup> ; Louveau, 2000<sup>255</sup>) évoquent ces arrangements inversés entre les deux sexes selon les pratiques et les espaces sociaux particuliers que représentent les activités sportives intensives de compétition. Mais attention, dans le cas de Lucie et de Jean, cela ne semble pas être la même chose.

---

<sup>253</sup> C. Mennesson, « Etre une femme dans le monde des hommes. Socialisation sportive et construction du genre », Editions L'Harmattan., 2005.

<sup>254</sup> B. Lahire, « Héritages sexués et incorporations des habitudes et des croyances », in T. Bloss (dir.), « La dialectique des rapports hommes-femmes », (9-25), Paris, PUF, 2000.

E. Goffman, « L'arrangement entre les deux sexes », Paris, La Dispute, 2002.

<sup>255</sup> C. Louveau, « Femmes sportives, corps désirables », in *Le Monde Diplomatique, Archives*, n°559, octobre 2000.

Apparemment ici ce sont vraiment des inversions de rôle et non un faire-semblant, ni une inversion avec dénigrement symbolique. La répartition du temps qu'induit la pratique sportive à chacun, et de chacun, organise les missions domestiques et familiales de chacun, sans véritable distinction des genres.

### « Faire tout ensemble » : le sport comme fil conducteur

Dans le second exemple, c'est un « couple » composé d'un père et de sa fille qui est mis en scène via la pratique commune de trois sports (natation, vélo, course à pied), en plus des activités partagées d'intendance liées à la maison familiale et à la possession de six chiens de course. Ici « être ensemble » est totalement confondu avec le « faire ensemble » : les lieux, les temporalités, les habitudes, les goûts sont quasiment identiques. Mais c'est le sport qui est prioritaire encore et toujours. Quentin et Madeleine forment à ce titre un « couple » atypique, d'où la mère a été exclue peu à peu, jusqu'à disparaître du système. En effet, il est actuellement séparé de sa femme, en instance de divorce, avec la garde de sa fille : *« Ça a créé un lien très fort et ça peut même peut-être poser un problème de complicité à une maman. Moi, je le vois avec le recul. Je pense qu'à un moment donné si ma femme n'a plus trouvé sa place dans ma pratique sportive ou dans mes passions, elle a aussi vu son enfant s'éloigner d'elle au travers de cette pratique... peut-être. Je m'avance peut-être... [...] Madeleine était de toute façon de plus en plus proche de moi et s'éloignait de sa mère. Bien qu'elle était présente aux compétitions, mais plus au travers des entraînements, de toute cette passion... »*. Madeleine a 16 ans et pratique le triathlon depuis deux ans en section sportive au lycée. Elle a donc semble-t-il décidé de donner résolument une orientation compétitive à sa vie sportive et une orientation sportive à sa vie scolaire, familiale, sociale. Elle présente les caractéristiques de la double vie, ou de la vie sur deux fronts des triathlètes étudiés dans notre première phase d'étude. Quentin son père, à 44 ans, est un ancien cycliste (carrière longue, de 20 ans en compétition). S'il a arrêté la compétition un temps, il s'entraîne encore intensivement (deux heures quotidiennes) avec sa deuxième fille en triathlon, après avoir mené déjà une deuxième carrière en cani-cross<sup>256</sup>. Il admire sa fille, assujettie à la pratique sportive de compétition, sans la ménager dans son choix : *« On espère toujours quand on a un enfant que l'enfant suive un petit peu les traces qu'on a creusées avant que ce soit dans le même sport ou dans un autre sport... Au départ, Madeleine est ma deuxième fille, donc au départ, je me suis dit « Mince, ça aurait été mieux d'avoir un garçon. », mais bon, au travers d'autres sports qu'elle a pratiqués avant, elle a dépassé mes espérances. Elle est arrivée au meilleur niveau puisqu'elle a eu un titre, elle a eu 7 titres en France, un européen et un titre*

---

<sup>256</sup> Cani-cross : course à pied, ou V.T.T., ou ski de fond, attelé à un chien.

*mondial, donc j'aurais pas pu espérer mieux d'un garçon* ». Pour ce père totalement investi dans le sport, l'orientation sportive et compétitive de sa fille s'est faite « naturellement », au départ lors de sa « première fin de carrière » (première phase identifiée du processus où l'individu investit une autre pratique) lors du passage du vélo au cani-cross. « *Mais ça s'est fait, ça s'est fait naturellement... par le fait qu'elle m'a suivi, pas dans les compétitions vélo mais dans les compétitions de courses de chiens et... c'est venu par elle-même, c'est elle qui en a fait la demande. [...] Elle baignait dans un milieu sportif donc il est clair qu'elle était influencée donc maintenant...* ». A l'évidence le mode d'éducation au travers du sport effectue un marquage social et une sorte de transmission de patrimoine parental (habitudes liées au sport). L'arrêt du père passe par le prolongement de sa carrière sportive et son implication dans l'avènement de la carrière sportive de sa fille. En fait Quentin a seulement changé de sport, mais pas l'intensité de sa pratique comme l'atteste son palmarès : « *J'ai couru pas qu'en cani-cross en cani-cyclo-cross ou V.T.T.-canin parce qu'il y a deux appellations et en ski-touring donc du ski de fond attelé à un chien. Donc ces trois sports sont gérés par la même fédé et j'ai couru jusqu'au niveau... parce que j'ai eu deux titres en France... meilleur niveau français dans les trois disciplines* ». Madeleine, sa deuxième fille a vécu le fait que son père s'accomplisse dans le sport à haut niveau comme une normalité. Même si elle s'est rendue compte comparativement que toutes les filles de son âge n'ont pas un père Champion : « *Je m'en suis pas vraiment rendu compte, en fait. [...] Ben oui, forcément. Tout le monde ne peut pas être au meilleur niveau, faut bien qu'il y ait un gagnant et un perdant.* »

## **Une transmission paternelle de la culture sportive**

En effet, toutes les familles ne vont pas faire tous les dimanches une compétition, comme sortie familiale. Il existe à travers ce mode de vie lié au sport en compétition, une transmission de la culture sportive de père en fille : « *On partait toute la journée faire la compét' et puis pendant que mon père courait, moi je m'amusais avec des copains. Après quand venait le temps de ma course, mes distances étaient très courtes donc le temps de course très court, je m'échauffais mais... disons, ça me prenait une demi-heure dans la journée. Et le reste du temps, je m'amusais avec les copains* ». Le modèle qui fonctionne dans ce cas se rapporte au modèle sociologique de P. Bourdieu<sup>257</sup> avec la reproduction ici des dispositions et des goûts, acquis par inculcation familiale et développement d'un habitus sportif et culturel. D'ailleurs Madeleine parle de ses débuts dans le monde canin et de son réseau de connaissances d'alors. Mais elle dit aussi avoir des « copains » hors du réseau sportif : « *Ben oui, j'en ai même plein... je m'en fiche*

---

<sup>257</sup> *Opus cité*, P. Bourdieu et J.-C. Passeron, « La reproduction. Eléments pour une théorie du système d'enseignement ».

*qu'ils fassent du sport ou pas, qu'ils aiment ou qu'ils détestent. Si je m'entends bien avec eux ben tant mieux* ». Ainsi le réseau signifiant de son père est essentiellement basé sur le sport : « *Dans le sport on a des relations par rapport aux sports qu'on pratique donc dans les 20 ans que j'ai passés dans le vélo, j'ai noué des relations dans le milieu du cyclisme. Dans le monde de la course de chiens, pendant 10 ans, j'y ai noué des relations et dans le triathlon ensuite, j'ai trouvé d'autres personnes. Donc, il est clair qu'on côtoie plus les gens qui pratiquent la même discipline que soi à un moment donné parce que du fait des entraînements, des compétitions, ça permet les rapprochements et les détachements des autres alors aussi, on les élimine pas mais par la force des choses, par le temps qu'on consacre à sa discipline, à sa passion, on n'a pas toujours le temps de multiplier les contacts avec les autres milieux donc le sport isole quand même. Moi, je pense que plus on monte vers un certain niveau, plus on monte, plus il isole. Pas des relations sportives mais des relations qu'on peut... construire peut-être à l'adolescence comme Madeleine, ça fait le vide, réellement ça fait le vide autour de soi. Ça fait le vide au niveau des amis, ça peut faire le vide dans la famille aussi. Enfin, ça engendre beaucoup de choses. Il y a beaucoup de choses qui sont sacrifiées* ». Il y a donc au sein de ce binôme un fort ancrage du sport pour le père et sa fille. Les familles transmettent à leurs enfants un capital culturel, des savoir-faire et être, que d'autres champs de socialisations (ici celui du sport de compétition) vont valoriser et ainsi renforcer, car il y a de fortes chances qu'ils soient conformes aux exigences de ce champ particulier.

En couple plus de 23 ans<sup>258</sup>, sa femme et lui sont séparés depuis deux ans, en raison d'une trop grande emprise du sport sur la vie de couple, puis sur la vie familiale, entre autres. Car à l'évidence, le sport a toujours été un compagnon de route pour les deux enfants, pour lui et d'une manière progressivement de plus en plus subie, pour sa femme. Plus qu'un compagnon, Quentin parle même du sport comme le « *fil conducteur* » essentiel de sa vie. Cependant il évoque par ailleurs sa vie sacrificielle au service du sport. Priorité qui a pris le pas sur son couple car sa femme n'y trouvait plus semble-t-il, avec le recul, son épanouissement personnel. Il présente d'ailleurs les caractéristiques du sportif qui ne s'arrête jamais, trouvant toujours une variante à sa propre trajectoire sportive. Le couple a été constamment en crise larvée à cause des chiens et du sport. La femme de Quentin n'a trouvé sa place qu'en tant que mère, ou qu'intendante du couple que formait son mari avec, d'abord son vélo, puis avec ses chiens de compétition, puis en dernier lieu avec le triathlon et sa dernière fille. Elle ne s'est pas réalisée différemment au sein de son couple et n'y a pas rencontré de reconnaissance pour ce qu'elle était, pour elle-même, peut-être en dehors de ce contexte. Nous avons retrouvé dans ce couple un sentiment d'insatisfaction pour

---

<sup>258</sup> Mariés 23 ans, après deux ans de vie en couple non marié.

celui qui ne vit pas, ou plus, la passion sportive, récurrent dans le couple d'Anne et Arsène. L'ancrage au sport est très fort chez Quentin, il fait partie de lui, c'est une véritable vocation, un sacerdoce. Le sport fait partie de Quentin. Mais il pose le problème délicat pour ce type de couple où un seul est investi de ce goût, de cette disposition, de la compatibilité de ce type d'épanouissement personnel et avec celui de la vie de couple. La pratique intensive et à un niveau de plus en plus élevé au fil du temps semble avoir représenté pour Quentin, la parade la plus appropriée combinant la réalisation personnelle avec l'accès à la reconnaissance d'autrui : ses proches notamment. Pour sa femme, l'estime de soi a priori a été assuré dans son rôle d'accompagnement de son sportif de mari, puis dans son rôle de mère, jusqu'au moment où l'emprise du père par le biais du sport sur leur dernière fille, l'a fait basculer au statut de simple intendante (chauffeur) du binôme fille/père. Tout se passe comme si chaque fois qu'un degré est franchi dans la réussite et l'épanouissement de l'un, cela entre en conflit avec une conception possible du couple. Il est conçu comme un moyen de sortir du milieu parental, de devenir adulte, de trouver une légitimité, pour trois couples étudiés en situation de rupture (notamment pour ceux qui se sont mis ensemble très tôt, dès l'adolescence : Arsène et Sabine, Quentin et sa femme, Charles et son « ex »).

### **5.1.3. L'accompagnement « simple »**

Dans ces cas de figure, le type de relation initiale et les réseaux sociaux sont aussi définis par type : sociabilités identiques et sociabilités séparées.

Abordons ce dernier type en premier lieu. Il s'agit des cas où un seul des deux conjoints pratique le sport intensivement, contrairement à l'autre, non-pratiquant, qui ne partage pas le même goût pour le sport.

#### **Sociabilité séparée du couple : « Lui et son sport », « Moi et les enfants »**

Arsène est cycliste et handballeur, et entraîneur dans ces deux pratiques. Il s'occupe ponctuellement pendant la saison hivernale et de pré-compétition. Il offre en même temps un regard sur les triathlètes qu'il entraîne et constitue un exemple de sportif engagé dans une carrière et impliqué dans le monde associatif. Par ailleurs il vit en couple avec Sabine depuis plus d'une quinzaine d'années. Ils reconstruisent une maison ancienne depuis plusieurs années et sont parents de deux enfants. Ils se sont connus assez jeunes (vers seize ans pour Sabine, de sept ans la cadette de son conjoint). Ils ont très vite emménagé ensemble, pour quitter au plus vite leur milieu familial respectif et construire une nouvelle autonomie ensemble. Arsène faisait déjà



beaucoup de vélo pour s'échapper alors de sa famille, qui trouvait que c'était une perte de temps et pas un métier. Il consacre encore et toujours à quarante-quatre ans une très grande partie de son temps au sport. Entraîneur cycliste et arbitre de hand, il a organisé toute sa vie et celle de sa famille en fonction des entraînements, compétitions : les siennes ou celles de ses « poulains ». Il présente à ce niveau les mêmes caractéristiques d'emprise totale que les triathlètes étudiés. L'arrivée des enfants, mais aussi un grave accident de vélo, ont modifié leurs rapports entre eux, au sport, au sens de la vie pour chacun. Changement qui s'amorçait déjà en partie par un décalage d'intérêt et des préoccupations au quotidien. Pour lui l'important est de réaliser quelle que soit la météo ses « bornes » de vélo journalières en sus d'un travail à temps partiel (menuiserie) à quatre vingts pour cent. En effet il s'est fait libérer le mercredi après-midi pour s'entraîner et entraîner les cyclistes. Elle est préparatrice en pharmacie à temps complet à l'hôpital. Elle a accepté de reprendre très vite un « temps complet », afin de permettre, nous ont-ils dit, d'un commun accord, l'engagement d'Arsène dans ces activités annexes. A présent elle tente de gérer au mieux les enfants, son travail (à temps complet), les repas, le ménage. Il s'est encore plus investi dans le sport. Elle en est finalement sortie (elle vient de quitter leur club multisport, où elle était engagée dans le bureau directeur). Elle vit le sport par procuration à travers Arsène et de plus en plus à contrecœur. Ils vivent sous le même toit, mais pas sous le même nom, en état de crise larvée, au moment où nous les avons entendus (décembre 2007).

*« Il y a eu beaucoup de moments difficiles. Par exemple, il y a tout le temps... quand il y avait la période où il y avait tout le temps des courses de vélo, hein ? Parfois 3... 3 par week-end ! Vendredi, samedi, dimanche, les réunions de famille, les fêtes de famille... la plupart du temps, j'étais toute seule, donc... tout juste si on me disait « Oh mais, t'es pas mariée, t'as personne ? ». Au bout d'un moment, ça commence à gonfler, quoi ! « Si, si mais il a une course de vélo... ». Alors tu le prends en rigolant évidemment tu veux pas montrer aux gens que ça te fait ch... Intérieurement, ça t'embête quand même, hein... Les rares fois, où il venait avec aux fêtes de famille, ben par exemple, chez... chez mes parents, c'était la télé, Eurosport, quoi... Alors, t'as le lendemain, ta mère qui te téléphone « Ouais, ben Arsène quand il est là, il regarde que la télé ! Sympa ! » »*

Dans le cas de Sabine, le regard des autres et notamment de sa famille sur sa situation conjugale et celle sportive de son compagnon, la dérange. Elle se sent seule dans sa vie à deux et encore plus lors des réunions de famille. Cette pression sociale (être en couple lors des fêtes de famille) s'ajoute à son sentiment de délaissement et lui laisse un goût d'amertume. De plus son conjoint ne semble pas ressentir cette pression de la même façon : *« C'est normal, il n'est presque jamais là, donc forcément il ne sent pas... »* (Sabine). Le ton de certaines de ses répliques lors de l'interview et le fait qu'elle ne laisse pratiquement pas parler son conjoint

marque cette tension à cause du sport notamment, entre eux. Les moments de compétition font boycotter les réunions de famille pour Arsène (parfois il y est présent), qui a priori semble s'y ennuyer. A l'évidence, pour lui « s'arrêter » signifie non pas s'arrêter de faire du vélo (bien au contraire semble-t-il), mais juste s'écarter de ses espoirs de grandes performances. Il a arrêté peu à peu les compétitions, mais reste dans le milieu (Guiot, Ohl, 2009)<sup>259</sup>. Contrairement aux représentations de sa compagne, qui espérait le voir « *réduire ses doses* » et « *être un peu plus à la maison pour l'aider* ». En fait elle souhaitait plus ou moins explicitement le voir « *rentrer dans le moule* » de l'homme marié. Apparemment ils ne vivent pas dans les mêmes mondes, à ce sujet : « *Il y a deux mondes parce que... son monde à elle, enfin... Moi, c'est un monde de passion, forcément* ». Il parle ici d'un monde vécu sur un mode plus « ordinaire », traditionnel, avec des tâches sexuées et séparées.

## **Un monde séparé**

Nous sommes en présence de deux réalités et de deux conceptions qui peuvent s'opposer au quotidien. Elles offrent en tous les cas, les caractéristiques des couples dits traditionnels avec des rôles sexués bien définis et différents. Sabine, par exemple en s'installant dans son couple, y adhère de plus en plus en effectuant ce qu'elle estime être son rôle d'épouse et de mère. D'autres cas, comme celui de Jean et de Lucie, sont plus proches des couples dits modernes, où les rôles sont interchangeable, voire inexistants. Les notions mises en opposition : passion/ennui, illustrent les représentations exprimées ici. L'union avec un sportif ayant une pratique conséquente, avec un conjoint moins sportif, voire pas du tout, laisse supposer un décalage. Ce dernier est ou non ressenti, mais reste toujours représenté et ressenti individuellement. L'un des deux conjoints est alors dans une réalité quotidienne, avec ses difficultés inhérentes à ce quotidien... ordinaire. Alors que l'autre vit dans un autre monde, celui de sa passion, se consacrant à sa carrière sportive. L'un ne vit pas les problèmes, les émotions de l'autre. Imperceptiblement chacun finit par vivre sa propre vie. Les préoccupations de chacun deviennent trop différentes, désincarnées du sens conjugal, si le sens conjugal est donné aux pratiques classiques habituelles. Le partage du quotidien, l'éducation des enfants, préparer les repas, faire les courses, le ménage, sont des tâches qui ont été des domaines désinvestis par Arsène, à mesure que sa pratique personnelle dans le vélo s'est intensifiée ; surtout après un accident de vélo qui l'a arrêté toute une saison (six à huit mois). Mais c'est aussi lors de cette période d'arrêt qu'il s'est occupé beaucoup des enfants et de la maison. Il apparaît, avec le recul, que cela a eu pour conséquence un effet « rebond » contraire. Ce double processus

---

<sup>259</sup> *Opus cité*, P. Guiot, F. Ohl, « La reconversion des sportifs : une épreuve de la petitesse ? ».

d'investissement/désinvestissement peut conduire à une situation de crise, qui à terme peut aboutir à la rupture du lien, peut-être aussi de la carrière. Car une séparation exige une réorganisation générale de la vie. En fait, il semble que si les buts du couple sont définis séparément pour soi indépendamment de l'autre, il y a perte ou absence de ce qui fait le sens conjugal, pour les deux partenaires. La négociation implicite ou explicite apparaît être une véritable clé dans les arrangements possibles d'un couple. Car le couple « qui dure » est soumis aussi à « la routine » qui s'installe, c'est-à-dire à l'usure du temps qui passe, avec des satisfactions, mais aussi souvent des frustrations<sup>260</sup>. Des différences sont encore plus marquées lorsque le sportif est une femme et l'homme le conjoint plus « ordinaire ». Car nous avons aussi pu constater que « *dès que les femmes sortent des espaces et des rôles qui leur sont strictement assignés [comme s'occuper des enfants, de la maison, du mari], elles sont vite désignées comme masculines, « viriles », voire asexuées* » et même, nous le rajoutons aux propos de Catherine Louveau<sup>261</sup> : « spéciales », ou lesbiennes, ou plus simplement célibataires « endurcies », « vieilles filles »<sup>262</sup>, ou encore « ce ne sont pas de vraies femmes ». Rompant avec les rôles impartis aux femmes, elles ne peuvent semble-t-il que s'insensibiliser et se masculiniser. Mais qu'est-ce qu'une « vraie » femme ? Le débat, le procès pouvons-nous même dire, existe pour les sportives de haut niveau comme dans d'autres champs réservés à la domination masculine. Domaines que les femmes investissent pourtant progressivement au prix parfois d'un sacrifice non négligeable (changement de tenue, de coiffure pour les marquages corporels les plus simples, d'attitude sur leur lieu de travail...). Les femmes chefs d'entreprise, ou ayant des statuts politiques par exemple (« préfet », « ministre »), connaissent parfois ce type d'interprétations, construites souvent par les médias. La sportive de haut niveau est entrevue comme « *une femme valant deux fois un homme* », comme une femme qui « *doit gagner la course, sinon elle n'est même pas dans le journal* »<sup>263</sup>.

Prenons à présent un autre exemple avec un couple de « retraités » d'une soixantaine d'années, pour illustrer une relation initiale où un seul pratique intensivement un sport, mais où l'autre partage ses goûts pour le sport. Ce couple nous montre aussi une forme de lien fondé sur la connivence, la complicité et la morale de l'effort, du sport. Elle accompagne son conjoint sportif, dans le quotidien, d'un point de vue domestique et pour « l'intendance » sportive essentiellement. Ce type de sociabilité partagée ou commune est quelque peu différent de celui du chapitre précédent dans ses fondements.

---

<sup>260</sup> P. Duret, « Le couple face au temps », Armand Colin, 2007.

<sup>261</sup> *Opus cité*, C. Louveau, « Femmes sportives, corps désirables ».

<sup>262</sup> Ces diverses informations ne figurent pas dans les interviews proprement dites, mais dans les annotations diverses qui les accompagnent, souvent produites en fin d'entrevue avec d'autres intervenants non interviewés.

<sup>263</sup> Propos tenus lors d'une conférence sur le dopage, en Alsace, en mars 2008.

## Vivre avec : « Vivre à côté »

Ce paragraphe concerne un exemple de cohabitation entre deux personnes où le sport, troisième compagnon de vie à part entière, a fondé durablement l'organisation du couple. En effet, il y a eu aussi une transmission culturelle sportive de père en fils. Cet accompagnement « simple », certes dans l'ombre, de la mère est resté une constante, jamais réellement remise en cause. Nous avons constaté que dans le cas de Bernard et Nicole, le lien conjugal et familial est produit à partir d'activités qui ne sont pas passionnelles, ni fusionnelles, mais bien différenciées. Elles sont plutôt de nature domestique (pour elle) et d'intendance (pour lui), autour du couple et du sport. La condition du « vivre ensemble » devient vivre avec, mais surtout à côté. Elle réside dans l'accord des deux partenaires sur ce point et par conséquent, sur la répartition de l'espace, du temps et des activités et des périodes qui les réunissent et les séparent (imposés par la carrière sportive, puis professionnelle en tant que chef d'entreprise cette fois) mais qui les définit comme un couple. Car dans le cas de Bernard l'arrêt est final. Il passe de cycliste professionnel, à chef d'entreprise en quelque cinq années « *...en restant avec la même femme* », cependant (il a tenu à le préciser en fin d'entretien sur un ton humoristique). Bernard et Nicole, sa femme, vivent ensemble depuis 40 ans. Leur récit raconte leur vie durant sa carrière sportive professionnelle : les lieux de vie, les sorties, leur intimité, leur vie avec leur fils Alain (conjoint de Sandra, triathlète entendue dans le cadre de notre étude).

L'interview est menée à leur domicile conjugal, où Nicole a créé une ambiance feutrée, très agréable. Les vélos sont rangés dans le garage. Une pièce entière au sous-sol, l'ancienne chambre du fils Alain, est consacrée aux trophées divers de courses (coupes, médailles, photos) des deux cyclistes de la famille. Hormis ces deux endroits, fiefs de Bernard et d'Alain, le reste de l'espace de la maison est agencé par Nicole. Ce couple se construit pendant la carrière sportive de Bernard. Ils se marient et prennent un appartement à 20 km de leurs lieux de naissance. Ils font leur unique enfant durant cette courte période, faite de moments partagés, mais aussi très nettement séparés. « *J'ai été professionnel de 64 à 69... que du vélo... exactement... de 25 ans jusqu'à 30 ans... Marié pendant la carrière... Alain est né en 69... en fin de carrière.* » En fait tout se construit simultanément sur cette période. La « mise sur le marché » matrimonial et professionnel pour ce couple s'est effectuée tardivement pour leur époque. Ce qui n'est pas le cas pour tous les couples étudiés. Ils sont parfois en décalage par rapport à une sorte de norme sociale actuelle, de la mise en couple et de l'entrée dans la profession<sup>264</sup>. Il y a une similitude directe avec toutes les carrières du monde du travail qui nécessitent l'éloignement de l'un ou de

---

<sup>264</sup> On retrouve ici des similitudes avec les recherches qui montrent que plus le niveau d'études est élevé, plus l'entrée dans la vie active est bien évidemment retardée, mais aussi la mise en couple, notamment pour les femmes. Celles qui privilégient leurs études et leurs carrières se marient souvent plus tard.

l'autre des conjoints. L'autre se retrouve seul et assume momentanément tous les rôles dans la vie à deux. Dans le cas présent, ce mode de vie est a priori négocié, et consenti.

Ici, il n'y a quarante ans après aucune amertume, ni sensations lourdes sur ce passé, ni de l'un, ni de l'autre des deux conjoints. « ...*Le manger, l'entraînement... tout, oui. Tout tournait autour du vélo... On sortait quand même. Si... y avait quand même... c'est vrai qu'il avait hâte de rentrer. Les plus belles preuves d'amour qu'il m'a données, c'est quand il faisait des critériums en Bretagne... il se mettait dans la voiture à 11 heures du soir et il traversait toute la France et le matin à 9 heures, il était chez moi* » (Nicole). Elle ne semble pas avoir été jalouse de ce vélo, même si au début le vélo avait son territoire dans l'appartement, jusqu'à la venue du bébé. Car en fait le couple, nous l'avons déjà évoqué, est basé sur une forme de complicité et de confiance, une sorte d'affiliation, qui réduit les situations de mise en rivalité. De plus à cette époque, c'est aussi ce qui fait vivre professionnellement ce couple. « *Non... non, pas du tout. Jalouse, non. Ça m'amusait... quand il était dans la chambre à coucher devant la glace à regarder sa position, ça m'amusait... Pour voir dans la glace... sa position. J'ai souvent discuté avec les autres femmes de coureurs et c'était exactement pareil chez les autres. Il était tout le temps en train de rechercher la bonne position donc il fallait qu'il se regarde dans la glace* » (Nicole). Bernard se justifie suite à l'intervention de son épouse, peut être pour ne pas paraître trop marginal à nos yeux de chercheur : « *Et puis ce qu'on voulait justement dire pour la position, la recherche de la position idéale... c'était parce qu'à l'époque, il y avait moins de vitrines, il y avait pas la télévision, donc on pouvait pas... Oui, se voir. On pouvait pas se voir ailleurs que dans la glace* » (Bernard). L'image de soi, ici renvoyée par un miroir, afin de régler et corriger un problème technique, n'est pas celui qu'aujourd'hui les médias construisent et donne à voir du héros sportif.

### **Une vie partagée à trois !**

La venue d'un enfant change le mode de vie des parents. Qu'en est-il lorsque papa ou maman ou les deux sont des accros du sport et de la compétition ? Et lorsque le bébé remplace le vélo ? La situation du couple change. La parentalité est un tournant dans leur vie conjugale. Ce nouveau statut ou rôle a une incidence sur la trajectoire du sportif. Il est parfois obligé, comme ici, de désinvestir un espace pour le réinvestir différemment, ou l'abandonner<sup>265</sup> : « *Quand on était dans un appartement... à Sélestat, avant d'avoir Alain, il y avait une chambre pour le bébé qui était libre et cette chambre était pleine, pleine de vélos et quand il a su qu'on attendait Alain, il a quand même tout doucement débarrassé sa chambre pour mettre tout au grenier pour laisser*

---

<sup>265</sup> C'est une cause d'arrêt final pour la plupart des sportifs lorsque le sport ne fait pas partie intégrante d'une passion ou d'une carrière semi-professionnelle.

*la place à Alain* ». La pièce vide au départ est progressivement remplie de la passion de Bernard, puis il « débarrasse » la chambre « *pour laisser la place à Alain* ». Tout ce remue-ménage interne reflète les modifications de sens pour chacun mais aussi la redéfinition du couple, futurs parents. Mais on retrouve un peu plus loin l'idée d'un lien très particulier du coureur avec son engin, qui peut interpeller le commun des mortels. En effet, dormir avec son vélo à côté du lit, n'est pas forcément fréquent. Encore moins lorsque le conjoint se voit contraint, à défaut de le comprendre, de partager cet état de fait. Cependant, il n'est pas rare de nos jours de voir l'espace intime et privé de la chambre conjugale envahi par un téléviseur ou l'ordinateur. L'usage de ces engins par l'un ou l'autre, devient alors tout aussi informatif sur l'état relationnel du couple, sous forme d'enjeux de pouvoir par exemple : qui regarde quoi et à quel moment ?

« *A l'époque, le vélo c'était... disons pour le travail... il fallait s'en occuper sérieusement. Surtout, il ne fallait pas se le faire voler. Disons, avant mon époque, il y a même des coureurs du Tour de France qui prenaient le vélo dans la chambre pour éviter qu'il soit trafiqué ou volé* » (Bernard). A « l'époque », Nicole ne travaillait pas. C'était vraiment le vélo qui faisait vivre le couple et qui gouvernait leur vie. « *C'était un outil de travail... Oui, un gagne-pain* » (Nicole).

La personne qui vit avec, à côté sur le bord de la course, partage aussi les découragements. Lorsqu'il y a une vie partagée, lors de la carrière comme à l'arrêt, l'impact émotionnel pour le conjoint est indéniable. « *Même maintenant quand je vois des courses où je vois quelqu'un qui est tombé, qui a eu un accident ou qui s'est fait battre au dernier moment, je pense toujours... cette personne a une femme, cette personne a des parents, c'est affreux... [...] Comment elle va le ressentir parce que je l'ai senti des moments comme ça, quand il était lâché.* » Plus loin dans le témoignage de Nicole, le registre semble différent. Le partage émotionnel est perçu comme fusionnel, même si la réalité est plus complexe. « *Mal, ça faisait mal. Et chaque fois que je vois un problème, quelqu'un qui a été lâché... je pense toujours, il a une femme à la maison, il a ses parents qui souffrent en ce moment.* » D'ailleurs pour cette femme de coureur, devenir mère d'un jeune cycliste a aussi constitué une épreuve, mais différente d'avec celle de la carrière épousée de son mari. « *D'un côté, je suis contente qu'Alain n'ait pas continué parce que je sais que j'aurais souffert beaucoup, beaucoup plus. J'ai accepté le truc de Bernard mais Alain...* » Le côté sacrificiel de l'accompagnement ressort ici au même titre que celui qui s'investit dans la carrière pour réussir à devenir quelqu'un, pour gagner. « *...et puis le caractère d'Alain, il partait pour gagner. J'ai vu Alain taper la tête contre un mur parce qu'il n'avait pas gagné... et puis on travaillait, on travaillait les samedis. On reprenait le lundi matin (le travail dans l'entreprise artisanale et familiale) et le lundi matin, j'étais crevée* » (Nicole). Pour eux, parents, la course est essentiellement stressante, avec une petite approche plus technique pour le papa : « *Donc*

*c'était une crispation pendant toute la course... parce que les courses professionnelles, bon t'étais déjà pas toujours avec... bon si c'était des grandes courses, bon, il y avait le départ et après l'arrivée. Tandis qu'avec Alain, il y avait les petites courses avec 10, 15 tours et chaque fois qu'il passait, est-ce qu'il est bien placé, pas bien placé... ». Le ressenti de la mère est différent. « J'étais beaucoup plus stressée avec Alain qu'avec Bernard... C'est pour ça quand je vois des coureurs qui sont lâchés ou un accident, je pense toujours à ses parents ». Il apparaît que la position de parent est plus délicate à négocier que la position de conjoint en cours de carrière et peut-être aussi lors de l'arrêt. Mais malheureusement nous n'avons pas pu compléter cet élément avec d'autres données. Indéniablement des différences de ressenti sont perceptibles entre la mère et l'enfant et le père et l'enfant.*

Pour ce couple, dans le type d'accompagnement de la femme, on retrouve les caractéristiques sociales du couple traditionnel des années 60-80 où la femme est centrée sur la sphère domestique, moins en vue socialement que la vie professionnelle de l'homme, plus signifiante socialement. Sabine et Arsène sont aussi dans cette configuration à un moment donné de la carrière d'Arsène, mais l'ensemble évolue avec le temps, comme nous l'avons déjà mentionné.

#### **5.1.4. L'accompagnement en retrait**

Dans ce paragraphe, l'accompagnement dit en retrait est fonction des manières de « vivre ensemble ». Nous approfondirons le cas de Nicole et de Bernard, celui de Sandra et Alain et celui de Charles et de son ex-compagne triathlète. Nous retrouvons les mêmes genres de relation initiale et les mêmes types de réseaux (sociabilités partagées ou séparées), que précédemment, mais avec quelques nouvelles particularités. Par exemple les conséquences de la fin de carrière sur le couple ici impliquent d'autres situations de désengagement (voir chapitres ultérieurs). Une nouvelle typologie du vivre ensemble apparaît ici, avec ces trois couples opposés : habitant ensemble sous le même toit (mariés, concubins), et de non-cohabitants. Sandra et Alain sont deux sportifs en arrêt décalé dans le temps. Il a dix ans de plus que sa compagne. Il l'accompagne sur les courses de triathlon, ayant été lui-même vingt ans plus tôt cycliste à haut niveau (fils du couple de Nicole et Bernard, retraités, cités précédemment). L'autre a été constitué d'une sportive triathlète et d'un conjoint non-pratiquant. Dans les trois cas, l'accompagnement s'est effectué en retrait, dans l'ombre en quelque sorte, de la renommée du sportif, de sa glorification, de sa sacralisation. Les situations d'effacement de l'un au bénéfice de ce qui fait la grandeur de l'autre sont semblables, cependant les effets ressentis sur et par le

couple, sont différents. Dans un cas, l'attente par exemple est vécue positivement, dans l'autre c'est un signe de décalage et d'éloignement du couple, vécu négativement.

## **L'ancrage du couple**

Nous définissons l'attente, dans le contexte de notre étude, comme un moment, un espace, un espoir, une perception : un ressenti, tel que le suggèrent les propos recueillis. Deux grandes dominantes, pleines de nuances cependant sont apparues, variables dans une même trajectoire mais à un moment différent. Pour les uns c'est un élément qui montre l'attachement à l'autre positivement, pour les autres c'est une contrainte qui met à mal la relation. Souvent c'est une question de temps. Au début de la relation, l'attente liée au sport et à sa pratique intensive, du conjoint non-pratiquant souvent dans l'ombre, est acceptée. Elle paraît souvent acceptable car définie comme une épreuve initiatique en quelque sorte. Mais c'est aussi comme une attention particulière à la pratique passionnelle et/ou professionnelle de l'autre. Elle rend légitime le lien et ancre le couple dans un système à négocier ultérieurement. C'est plus tard, le plus souvent, qu'elle devient plus lourde pour celui qui attend. Lorsque le sens du lien se résume à attendre l'autre rentrer de ses entraînements, de ses compétitions, il arrive un moment de remise en question des bases fondatrices du couple et par-delà, de chacun. Cependant qu'arrive-t-il lorsque cette attente fondatrice n'existe plus, que le sportif change de trajectoire, arrête la compétition, l'entraînement ou repart dans un autre sport tout aussi exigeant qu'avant ?

### **« L'attendre... C'était la belle vie »**

Dans le cas du couple de Nicole et Bernard, elle l'attendait le plus souvent au domicile conjugal, mais parfois elle allait le rejoindre sur les lieux de compétitions. L'attente devenait différente. Car Nicole en sortant de son milieu intime et privé pour aller dans l'espace plus personnel et professionnel de son mari, change les rapports de la relation. Elle rencontre d'autres femmes de coureurs. A la maison, elle établit avec lui une correspondance écrite, dans l'éloignement. Sa vie quotidienne n'a guère à voir avec la vie quotidienne que vit son mari sur le circuit professionnel. Ils partagent les moments de retrouvailles et retournent ensuite chacun dans leur monde. Lorsqu'elle l'accompagne, sa solitude est différente, partagée avec d'autres conjointes. Néanmoins, ils établissent des références, une histoire commune. Elle peut évoquer des souvenirs de courses. Même si elle ne les a pas vécues comme lui. *« Oui, j'attendais. Pendant le Tour de France, j'avais... pendant une, deux, trois étapes, j'étais avec lui. On mangeait avec eux mais le soir, à chacun son hôtel. Et puis bon, j'étais à la maison et j'attendais son retour qui était toujours merveilleux. »* Elle vivait sa vie de femme mariée, « à la maison » et lui vivait sa vie sur le vélo, ailleurs. La double vie est de fait par la particularité de la profession



de Bernard. *« Oui et il n'y avait pas encore le téléphone comme maintenant... Mais bon, on s'écrivait... c'est vrai. J'ai gardé tout le courrier qu'on s'écrivait »* (Nicole). *« On pensait énormément à rentrer... Plus vite on rentrait et mieux ça allait... Mais disons que la séparation, c'était surtout pour les grandes courses. Parce qu'autrement, ça durait qu'un week-end... Mais c'était surtout pour le Tour de France, le Tour d'Italie... des épreuves comme ça »* (Bernard).

Avec le recul, le temps de l'attente, comme celui de l'accompagnement, ne semblent pas ou plus, poser de problème. La carrière cycliste de Bernard n'a pas perduré et une vie plus traditionnelle a été construite autour d'un métier et d'un enfant. Finalement, Nicole a vécu par procuration la carrière, puis la retraite sportive de son mari. Néanmoins, elle semble très nostalgique de cette époque, où elle a conscience d'avoir vécu une vie différente de nombreuses femmes mariées de cette époque, mais c'était la vie des femmes de coureurs : *« C'était une belle vie, j'ai eu la chance de... y a pas beaucoup de femmes qui ont vécu la vie que j'ai eue et c'est vrai qu'on a beaucoup voyagé... on a connu beaucoup de monde. En janvier, février, on louait une maison sur la côte, j'étais avec lui. En septembre, on était en Bretagne pendant les critériums, j'étais quand même souvent avec lui. Et puis, il y avait une bonne entente entre les femmes de coureurs... »*.

Elle a partagé pas mal de temps sportifs avec lui, sans être pratiquante et contrairement à Sabine, conjointe d'un cycliste, elle semble en avoir accepté les inconvénients tout comme les avantages (néanmoins la carrière de Bernard est nettement plus courte que celle d'Arsène). *« Et puis quand même, j'ai eu la chance d'avoir mes parents, souvent j'étais partie avec lui et maman, mes parents, ont élevé Alain. Il était beaucoup, beaucoup chez mes parents. J'aimais aller avec Bernard et puis bon, on retrouvait notre vie de famille (Nicole)*. Bernard renchérit : *« C'était très bien parce qu'on s'est connus en début de carrière donc on savait pas vraiment où on allait. Ce n'était pas... de ce côté-là, ça s'est très bien passé. On s'est très bien entendus, aussi bien sur le plan sportif que sur le plan humain. »*

Apparemment une organisation s'est vite installée comme pour le couple de Lucie et Jean, sportifs assidus tous les deux. *« Je me rappelle quand on a eu Alain, tu étais... c'était un 15 janvier, on a eu Alain et 2 ou 3 jours après tu as dû partir, j'étais... mais bon... il était là pour accueillir Alain mais après, il a dû partir, j'ai compris »* (Nicole). *« C'était la période des camps d'entraînement alors là, disons c'était début d'année, tout le mois de février sur la côte d'Azur jusqu'à mi-mars. [...] Ah c'était... c'est peut-être la partie de la saison que j'aimais le plus, le camp d'entraînement sur la côte d'Azur »* (Bernard). Donc, pour ce couple, pendant la période de pleine carrière de Bernard, il y avait une vie commune et une vie chacun pour soi au moment des courses où elle ne pouvait pas l'accompagner... donc, il y avait trois vies quelque part, comme nous l'avons déjà évoqué, qui ont permis quand même de structurer le couple. Une

vie traditionnelle, une vie professionnelle sportive...une vie de femme seule au foyer, souvent dans l'ombre de la carrière du mari, qui se superposent, avec des caractéristique sociales, distinctes selon les genres, encore de mise dans certaines catégories aujourd'hui.

### « Moi et le sport », « Toi et moi » de temps en temps

Sandra et Alain se connaissent et sont en couple non cohabitant depuis presque sept ans. Lui a connu une carrière cycliste au seuil du circuit professionnel, de 13 à 22 ans. Il a 40 ans à présent. Il est chef d'une petite entreprise familiale, fils de Bernard ex-cycliste professionnel dans les années 60-70. Sandra, sa compagne, est triathlète depuis l'âge de 17 ans environ, nageuse de formation (dès sept ans). Elle est, par ailleurs, professeur d'EPS remplaçante dans l'Académie (mobilité accrue). Elle a décidé de mettre un terme à cette carrière triathlétique de compétition à haut niveau à 30 ans. Notamment parce que sa carrière est déjà bien étoffée et que maintenant elle *« travaille pour de vrai »*. Son emploi du temps de remplaçante rend l'entraînement plus aléatoire. La régularité d'entraînement, paramètre important de la performance, n'est plus possible. Leurs manières d'être ensemble sont essentiellement liées à l'activité physique et à la découverte de nouveaux espaces non communs, ensemble, sous forme de grands voyages en pays étrangers. *« L'été dernier, nous avons fait un bon trekking au Pérou qui a été très physique en haute altitude. Et donc c'est vrai là quelque part, c'est aussi se lancer un défi dans nos moments de loisirs »* (Alain). Moments où Alain s'échappe de son quotidien bien sûr, mais où, comme le dit sa compagne : *« C'est vrai que ce qu'on vit en général, on aime le vivre... quand même assez physiquement... quand on va séjourner dans des pays, on aime faire beaucoup de choses ensemble, de la marche, des visites. On aime bien partager des choses de façon active et pour avoir des souvenirs ensemble. Puisque c'est vrai que les moments où on est ensemble sont pas très importants dans la journée puisqu'on se voit le soir donc c'est vraiment des moments très brefs, donc quand on est ensemble un peu plus longtemps le week-end ou les vacances, on essaye vraiment de vivre intensément et souvent physiquement aussi »*. « L'importance » dont elle parle ici se définit autant de nature quantitative que qualitative. La vie commune de tous les jours n'est pas recherchée, c'est la vie physique hors quotidien qui fait sens pour ce couple. Car la pratique physique est vécue comme un moyen de contact avec soi-même, l'autre, les autres et le monde environnant, pour ces deux sportifs. Chacun vit un peu de son côté, avec son appartement, en l'occurrence pas très loin l'un de l'autre, avec des pratiques sportives qui peuvent être communes selon les périodes, et des grands voyages aventure où cette fois ils vivent « 24 heures sur 24 » ensemble, pour le meilleur et pour le pire. Dans la « vie de tous les jours », ils ne sont pas forcément ensemble. Ils n'ont pas le même réseau relationnel,

professionnel et amical, même s'ils ont des amis communs au couple<sup>266</sup> : « *Ben disons que moi, étant chef d'entreprise, donc j'ai une petite entreprise, je suis un petit peu comme on appelle « un homme-orchestre » et donc en fait, mon activité professionnelle me demande la plus grande partie de mes jours... au moins 6 jours sur 7. Et donc c'est un peu tous les jours, un peu comme une compétition, c'est un challenge tous les jours. Tous les jours, il y a les ennuis, les petits bobos donc c'est les petits soucis au niveau de l'activité, tout ça... donc il faut une phase de travail intense pour arriver à un résultat. Donc tous les jours, c'est un challenge, une compétition et... donc c'est vrai que le temps du coup passe très vite et donc... tu me demandais aussi le... avec Sandra, donc en fait, on se retrouve essentiellement le soir et... là pareil, des fois, si Sandra, elle va faire... par exemple en ce moment, elle fait de la danse, donc ça fait que peut-être 1 fois ou 2 fois par semaine, elle rentre très tard aussi donc... la vie... de nous 2, elle se limite en fait... si on réfléchit bien à quelques heures par semaines du coup ».*

En fait Alain explique que les loisirs de Sandra ainsi que sa propre vie professionnelle les empêchent de se voir vraiment d'une manière conséquente et satisfaisante pendant la semaine. Cette vie de couple est en fait quasi inexistante au quotidien, pour ces raisons extérieures a priori. Or un peu plus loin sa conjointe parle des soirs où ils se voient « vite fait » en tant que « voisins »<sup>267</sup>. Et pourtant ils se reconnaissent en tant que couple et sont reconnus comme tels auprès de leurs proches. Le fait d'avoir gardé deux appartements constitue peut-être une manière de se réserver un endroit différent pour soi. Même cet endroit peut être commun de temps en temps (dans l'un ou dans l'autre appartement), mais à la base, il reste prévu quand même pour soi-même.

## **Le rapport à l'objet et à l'espace comme expression de soi et non d'un « nous »**

Entrons succinctement dans une sociologie de l'objet et de ses usages parfois détournés, afin de décrire et d'essayer de comprendre comment le rapport au matériel technique ou aux espaces rend compte d'une certaine organisation du lien amoureux et de la vocation (type d'engagement dans le sport). Dans le couple de Sandra et Alain, non cohabitant, rien n'est acheté en commun. Chacun décore son « home » à sa manière. Chacun paye son loyer et ses vacances. Seuls les cadeaux, par définition sont offerts. « *Oui, je pense que ce soit Sandra ou moi, on aime bien se retrouver dans sa bulle. Et c'est vrai que ça, je pense que si... le jour où on franchira le pas et qu'on vivra ensemble, il faudra bien qu'on pense à avoir chacun ses espaces pour se retrouver.* » L'espace pour ce couple, qui n'habitait pas encore ensemble au moment de nos

---

<sup>266</sup> Ce sont d'ailleurs pour la plupart des sportifs reconvertis ou en voie de reconversion, cyclistes et triathlètes.

<sup>267</sup> Propos obtenus hors entretien, lors d'une entrevue le précédant.

enquêtes, semble à la fois secondaire et primordial. Ils ont investi, deux ans plus tard, un appartement « jumeau ». Il y a un même hall d'entrée, deux coins cuisine, deux chambres, deux salles de bains, deux bureaux, un seul salon pour recevoir leurs amis de plus en plus communs. Secondaire, car le fait de ne pas construire un seul lieu commun au quotidien, dans un premier temps, ne les dérange pas. Bien au contraire, chacun dit avoir besoin d'être dans sa bulle, d'où l'autre est exclu. De fait, il n'y a pas de « marquage » par des objets personnels de l'autre. Hormis ceux qui signent le passage d'un éventuel conjoint (brosse à dent, vêtements du jour ou de la nuit), rien n'est laissé en permanence. Primordial, car il apparaît que cet espace se définit implicitement comme un territoire sacré, réservé, personnel. Alain évoque en effet la nécessité d'y réfléchir sérieusement lors de leur éventuel emménagement sous le même toit. D'emblée, il pose le problème de la répartition de l'espace physique au sein de leur vie future, comme pour bien marquer leurs différences respectives, sous le terme « d'indépendance ». En fait la particularité des couples étudiés ici réside dans le fait qu'à un moment ou à un autre, le sport est ambivalent dans ses fonctions. Il est le lien et le lieu communs aux deux. C'est une sorte de « reliance », fait de résonance. De même l'objet ou ici l'engin sportif (le vélo, les maillots de bain, la combinaison, les baskets...) sont les vecteurs communs des couples en question. Mais c'est aussi un moyen d'expression personnel. Ainsi créer un lieu où se retrouver pour soi est une condition de survie du couple, tout comme de créer un espace conjugal commun l'est pour d'autres. Le sport est devenu à la fois cet espace-temps partagé et personnel. Cela l'a été pour Alain et comme il l'est aujourd'hui pour sa compagne de triathlète. Le sport représente un territoire et il comporte une série d'épreuves initiatiques pour qui veut accéder à cet espace-temps, tel un conjoint. Par exemple, dormir avec son vélo fait partie de l'épreuve : *« Le vélo pour l'instant, il dort dans la chambre pour des raisons simples qu'on n'a... pas beaucoup d'espace et qu'on n'a pas de garage. Donc, actuellement, il est à côté du lit dans la chambre. Mais c'est vrai, c'est... aussi quelque part, pour l'avoir près de chez soi, le sentir pas loin et... savoir qu'il est en sécurité »*. Sandra parle bien de son vélo et non de son petit ami. Les termes choisis pour parler de sa machine de course, sont de nature affective. Cela peut surprendre le commun des mortels. Mais cela ne choque personne dans le monde du cyclisme ou du triathlon. La normalité dans ce milieu est bien de prendre tout le soin possible du matériel sacralisé ici, comme on le ferait d'un être humain. D'ailleurs Alain ne s'en offusque pas, mais sa démarche personnelle est à présent plus classique et empreinte de recul. *« Pareil... Mon appartement, il n'y a pas assez de place, donc mon vélo est suspendu dans le garage chez mes parents. »* En fait, pour résumer, Sandra, dort chez elle, avec son vélo dans sa chambre et Alain, dort tout seul chez lui, son vélo dans le garage chez ses parents. Leur vie de couple, est un non-ménage à trois : Sandra, le sport, Alain. Ils illustrent les couples à double résidence (« Living apart together »). En fait, au lieu de chercher à créer des habitudes communes, ils les évitent. Ils tentent inversement de ne vivre

ensemble que des moments hors quotidien mais choisis ensemble. L'espace et le rapport à cet espace et aux objets qui le composent est de nature variée et négociée : privé (l'appartement du couple), intime (la « pièce de chacun »), public (le lieu professionnel tel que peut le représenter un bureau au sein d'un appartement, ici c'est le sport par le biais du vélo). Le sport est un espace intime et public autant qu'une temporalité, voire un véritable compagnon de vie. Il occupe les mêmes fonctions de structuration du couple et de la personnalité de chacun. Pour aller plus loin, le sport est passionnel. Le rapport sensible à la machine est censé incarner cette passion au détriment d'une relation réelle avec un être humain. La relation est ainsi maîtrisable, moins effrayante car paramétrable, programmable comme un entraînement avec des périodes d'affûtage et des objectifs. Mais en même temps, nous percevons que c'est aussi un moyen particulier de communication, à savoir entre deux personnes partageant la même passion.

En effet, faire accepter le vélo à l'autre dans la chambre conjugale, revient symboliquement à se faire accepter soi-même. Initier l'autre à ses passions, s'il ne les partage pas déjà, comme ici, c'est tenter de l'intégrer à son univers. Dans le cas de ces deux sportifs, cela contribue à cimenter le couple. Dans ce « cocon conjugal », le vélo vient tisser une nouvelle intimité. Il permet d'entrer rapidement dans une direction, une dynamique. C'est en quelque sorte, dans le cas de nos conjoints triathlètes, un médiateur. Cependant, la présence du vélo dans les couples où seul l'un des deux est sportif (Sabine et Arsène, Quentin et sa femme Natacha), la présence du vélo dans la chambre, ou le salon, lieu de vie collectif, familial, peut représenter un rival (« *il est toujours disponible, pour faire du vélo* », Sabine) particulièrement chronophage. Face à ce couple fusionnel que certains de ces sportifs forment avec leur machine, le conjoint se sent exclu : « *Elle a fini par se sentir de trop* » (Quentin parle ici de sa femme Natacha de qui il est séparé). Ici le vélo, le sport, ont fait écran entre les partenaires conjugaux, en favorisant une présence faussée, un « *tue-l'amour* » (Sabine). La relation à trois devient une imposture sentimentale. Le vélo devient « l'amant », la « maîtresse » du sportif, dans un triangle infernal. Sa présence pour ces couples, cristallise les manques, les frustrations, les désillusions. Le conjoint peut croire que le désir est ailleurs. Alors qu'il est peut être défaillant, par stress, fatigue physique, par « *fatigue d'être soi* »<sup>268</sup> dans une vie trop exigeante. Le vélo, mais c'est aussi vrai des coupes, des photos, qui prennent de la place. C'est autant de retrouvailles avec soi, une sorte de journal intime pour le sportif, surtout après la carrière. Pour Sandra cela a été un moyen d'échanger et de créer une intimité commune. Pour Arsène ou Quentin, cela a été au contraire, un moyen de créer une vie parallèle, voire de se couper de la vie de l'autre.

---

<sup>268</sup> *Opus cité*, A. Ehrenberg, « La fatigue d'être soi ».

## **Le corps reconverti : « Le rapport au corps c'est du sport »**

La question du rapport au corps n'est abordée que par le témoignage écrit par un « ex-conjoint » d'une « ex-triathlète ». Après avoir vécu ensemble mais souvent dans deux endroits différents puis séparés lors des compétitions (lui restait « à la maison », pendant qu'elle voyageait d'hôtel en hôtel), ils ont mis fin à leur relation, alors qu'elle était en pleine ascension sportive. Au moment de l'entretien, sept ans sont passés depuis leur séparation. Elle s'est arrêtée progressivement sur quatre ans, avant d'arrêter vraiment sa carrière, après sept ans de pratique de triathlon et sept ans d'athlétisme au préalable. En ce qui le concerne, il lui a été sans doute plus facile de confier et de structurer ses impressions solitairement sur papier qu'oralement. La situation sociale d'enquête réduit parfois la recherche d'informations. Les autres récits ont occulté volontairement cette problématique plus que corporelle, car elle touche aussi à leur intimité conjugale, en la passant sous silence.

Le corps est à la fois l'outil et l'œuvre du sportif et aussi le « support » émotionnel et sexuel de toute relation de couple. Dans certaines pratiques et notamment particulièrement dans le triathlon, l'outil, ce « corps machine » est indissociable de l'œuvre, la performance, comme cela peut être le cas pour un artiste ou un artisan par exemple, mais cet élément a un effet non négligeable sur le couple. Car le « corps conjugal » disparaît parfois comme en témoigne cette personne. Nous avons retranscrit ici le témoignage écrit de ce conjoint, certes par bribes, mais dans l'exactitude de l'écriture : « *La pratique du triathlon a également modifié, me semble-t-il, ses rapports au(x) corps ; entre elle et son corps, entre elle, son corps et moi ; entre elle, son corps et le mien ; entre elle, son corps et celui des autres triathlètes ; enfin, entre elle, son corps et celui « des autres » en général. On FAIT du triathlon, on EST triathlète* ». Le corps ici n'est plus entrevu que comme un outil et une œuvre, il se doit d'être parfait (Louveau, 2000)<sup>269</sup>. L'image est souvent belle à voir, mais peut être glacée et froide. Le désir peut être occulté, ou ressenti comme tel par le conjoint non sportif et demandeur d'une vie amoureuse physique « normale ». « *Mon corps n'était assurément pas porteur et vecteur de ces éléments<sup>270</sup> et de ces valeurs, même si objectivement, il était plutôt en bon état général. L'image qu'il renvoyait de lui-même (de moi-même) et qu'il lui renvoyait n'était pas celle qu'elle voulait voir.* » Dans ce propos la normalité renvoie à des systèmes de représentation individuels, partagés collectivement par d'autres conjoints ici étudiés.

---

<sup>269</sup> Article cité, C. Louveau, « Femmes sportives, corps désirables ».

<sup>270</sup> Les éléments dont parle cet informateur sont la beauté par l'harmonie et la puissance de la musculature, notamment.

*« Le triathlète, comme d'autres sportifs, semble ne pouvoir s'intéresser à et désirer que des individus qui lui ressemblent, qui sont comme lui, qui sont ses semblables, qui sont A SON IMAGE, parce qu'au fond, à travers ces images, il ne recherche rien d'autre que son double.*

*J'irais jusqu'à dire que son désir n'est tourné que vers lui-même, qu'il est autocentré, fondamentalement égoïste et profondément narcissique. Ce faisant, il devient insensible et aveugle à la différence et à l'autre ».* Cette sorte d'analyse, là encore, renvoie à un jugement de valeur, personnel.

*« Pour ma part, j'ai désiré son corps jusqu'au dernier jour, même si en règle générale, les corps me répugnent rapidement, même si ce désir s'est progressivement limité à l'attrait de son corps, à l'image charnelle de ce corps, à l'exclusion de tout le reste, que je ne reconnaissais plus, ne pouvais plus aimer, parce que le triathlète est un monstre hybride. »*

L'agir consiste essentiellement en une action qui s'exerce sur le corps par le vecteur du corps. L'ETRE visible est ainsi ce corps. Pratiquer le triathlon devient visible sur le corps du pratiquant. Non que le triathlon se limite à solliciter des capacités physiques, loin s'en faut, mais les effets visibles de sa pratique intensive se manifestent à travers le corps et son image. En général, le corps de l'athlète façonné par la pratique intensive, ici des trois sports qui le composent, est une belle mécanique. C'est une machine fonctionnelle et en principe efficace. Un « corps outil et machine » qui, sur le plan de l'esthétique, donne à l'individu à un moment donné, une image positive de lui-même, solide et harmonieuse. Par comparaison, le corps du non-pratiquant peut se retrouver dévalorisé, déclassé. Le triathlète est désirable à travers son corps et ce qu'il véhicule (puissance, dynamisme, endurance, force, persévérance...). Son désir se tourne peut-être vers les corps qui engendrent les mêmes valeurs, les mêmes passions et peut-être le même désir défaillant. Indéniablement, il voue un culte au corps, comme outil de sa performance. Cette image est souvent unifiée et généralisée et ne correspond pas aux personnes en question, par définition uniques et donc différentes. Par exemple, « LA » femme sportive est perçue comme masculine dans son paraître, son comportement, ses valeurs ou ses compétences<sup>271</sup>. Ou alors si elle arrive à garder son apparence féminine, voire la souligne, elle reste sportive et représente la superwoman qui personnifie la performance. Or il n'existe pas en fait, « Une Femme Sportive », mais une multitude d'images, nuancées, variables, particulières. Les représentations très basiques, sont construites souvent par les médias (D. Rowe, 2006)<sup>272</sup>. Ils

---

<sup>271</sup> A. De Ceglie, « La représentation médiatique des sportives : une construction journalistique. Analyse des femmes karatéka dans un quotidien régional. », Docteur ès Sciences de l'Information et de la Communication, IEP Aix-Marseille, 2002.

<sup>272</sup> F. Ohl et collectif, « Sociologie du sport : perspectives internationales et mondialisations », article de David Rowe, « Sports et médias », discussion : « La médiatisation du sport » par Fabien Ohl, Editions Puf, 2006.

accentuent de nombreuses représentations collectives qui existent, en surritualisant (Goffman, 1971) les conduites. Les footballeuses, par exemple, sont des « garçons manqués » ou ne sont pas « de vraies femmes » malgré leurs apparences (Menesson, 2005). Heureusement nos exemples soulignent le fait que si elles ont fait le choix « extraordinaire » de devenir triathlète à haut niveau, elles sont restées très « ordinaires » dans la vie de tous les jours. C'est donc bien ici le choix qui originalise et marginalise, les spécifie. Car dans leurs vies en général et plus particulièrement celle de couple, Françoise et Sandra souffrent des mêmes questions : reconnaissance, aide à se réaliser en tant que femme, conjointe, mère, vaincre les « injustices ménagères »<sup>273</sup> et professionnelles, comme n'importe quelle autre femme. Etre ou avoir été sportives ne les « protègent » pas, voire bien au contraire. Ici certains ressentis sont forts et le sentiment de frustration est marqué, cependant. C'est un véritable jugement de valeur qui définit la relation au corps de la conjointe triathlète via ce sport, voire qui la définit comme une intime étrangère... de moins en moins intime : « *Je vivais son épanouissement physique à travers sa pratique du triathlon sur un mode paradoxal et contradictoire. Plus je la trouvais belle et désirable et plus j'avais le sentiment que cette beauté ne s'adressait plus à moi, n'était plus orientée dans ma direction. Je n'en étais plus partie prenante, j'en devenais simplement le spectateur. Elle était plus belle pour moi, mais pour elle-même et les autres.* »<sup>274</sup> Le sport semble faire écran à un problème du rapport au corps, à son image et sans doute à sa sexualité ou du moins sa féminité, perdue retrouvée. Par conséquent, le couple s'en trouve remis en cause, via le désir, le don de soi, la sexualité, absents ou surjoués, en d'autres termes, assurément modifiés. En effet, dans la suite du témoignage, nous observons que le rapport à l'intime utilise déjà un média qui travaille l'image corporelle intime. L'engagement total dans le sport a peut-être été un arrangement pour limiter des sentiments de frustration, de non-reconnaissance de soi, de l'autre dans le couple, par rapport au temps séparé au détriment du temps partagé, par exemple. Mais cela a peut-être aussi été une manière d'oublier son corps, ses sens, ses émotions, afin d'en faire une machine à gagner des courses, un autre type de regard, de reconnaissance : « *Durant plusieurs années, nous avons fait ensemble plusieurs séries de photos de portraits d'elle, moi derrière le viseur, elle devant l'objectif. Ces images ont jalonné notre relation. J'étais le regard bienveillant porté sur elle ; elle était celle qui autorisait et validait ce regard, resté longtemps à peu près le seul qu'elle acceptait. Or au cours des années où sa pratique sportive était la plus intensive, les dernières aussi de notre relation, cet échange photographique a totalement disparu. Je pouvais encore la photographier pendant les compétitions, comme n'importe qui, mais plus à titre personnel, dans l'intimité. Mon regard était disqualifié, notre intimité niée* ».

---

<sup>273</sup> F. De Singly, « L'injustice ménagère », Editions Armand Colin, 2007.

<sup>274</sup> Deuxième lettre de témoignage sur demande d'approfondissement, 13 juillet 2009.



Dans ce couple le corps intime et privé est passé par l'image, de l'objectif de l'appareil photo, au corps social, surreprésenté des femmes sportives symbolisant la beauté, la puissance, la réussite, l'épanouissement personnel et public. C'est le côté asexué du rapport à son propre corps, vécu comme une machine à produire une performance, qui est évoqué pour cette sportive ici. L'arrêt de la pratique, à nouveau impose un changement d'optique avec un corps reconverti lui aussi. Les images qui en découlent changent les rapports de soi à soi et de soi aux autres, à l'autre. Nous pouvons supposer qu'un problème de communication et de compréhension des besoins et des attentes de chacun participe à la dégradation du lien et pas seulement en raison du sport. Mais il est permis de penser qu'au contraire ce dernier a peut-être été un palliatif qui permet au couple de durer dans le temps.

Le corps converti est aussi un corps qui change, sous la diminution de la pratique. Il peut s'alourdir, s'épaissir et conduire à une nouvelle perception de soi en décalage avec « l'ancienne image ». L'image corporelle changée ou en train de changer, modifie les relations vis-à-vis de soi-même et des autres. Le conjoint peut lui aussi se détourner de ce corps qui n'est plus à l'image de ce qu'il était, ou du sportif idéal qu'il a, à un moment donné, incarné. Le corps est en quelque sorte un « panneau d'affichage », une sorte de signature de soi qui distingue de la vie ordinaire et marque la différence avec le non-pratiquant. Avec l'arrêt de pratique, les attentions portées au corps changent par la force des choses. On ne peut pas rester toute sa vie « affûtée » ou en « période d'affûtage »<sup>275</sup>. Cependant, certains sportifs conservent des rituels de préparations (stretching quotidien, manger des pâtes avant une grande randonnée en famille, faire des régimes alimentaires) et/ou un certain type de relation à des objets (conserver ses coupes, d'anciens vêtements techniques, trouver le « must » des chaussures de sport par exemple), sans pour autant être fétichistes, ou narcissiques. C'est comme une forme de nostalgie, de mémoire de « l'ancien temps » ou du « temps d'avant », où ils étaient compétiteurs. Ce comportement fonctionne avec des habitudes tellement incorporées, qu'elles ne disparaissent qu'avec le temps. Pour Bernard par exemple, rester à un poids de forme et garder son allure sportive, reste important, même et surtout après soixante ans.

### **« ...déguisée en fille ! »**

Au-delà d'une pratique physique assidue et intensive, le sport de haut niveau implique un mode de vie spécifique, envahissant progressivement le quotidien de celui ou celle qui partage la vie d'une sportive ici. Voici deux exemples toujours issus du même récit de témoignage, qui nous paraissent représentatifs de ce « mode de vie » et de ce type d'engagement particulier, mais

---

<sup>275</sup> Moment où le corps est « séché », vidé de ses graisses superficielles et profondes au profit de la masse musculaire, par un travail musculaire et un régime alimentaire spécifiques.

toujours aussi de ce rapport au corps particulier, perçu et représenté. *« Au niveau de sa tenue vestimentaire, elle (de même d'ailleurs que ses coéquipières ou partenaires sportives) passait l'essentiel de son temps en survêtement, en short ou en maillot de bain, ne chaussant pratiquement que des baskets. De ce fait, quand occasionnellement, pour une raison ou une autre, il lui arrivait de s'habiller autrement, c'est-à-dire normalement, et d'enfiler tout simplement un pull et un jean, elle disait se sentir « déguisée ». Mais pour autant, une telle tenue restait, comme la plupart de ses tenues sportives, quasiment « asexuée ». Ce n'est que lorsque, encore plus rarement, elle revêtait une robe, ou une jupe, assortie à une paire de chaussures à talons, et prenait soin de se coiffer, éventuellement de se maquiller un peu, ou d'ajouter quelques touches supplémentaires (ongles vernis, boucles d'oreille...), qu'elle devenait « ELLE », féminine, fille, femme. »*

Pour cet ex-conjoint, sa compagne ne semblait pas se réapproprier sa féminité dans le fait de se féminiser par le vêtement ou les gadgets féminins. Mais au contraire, il voit l'ensemble comme un élément de plus rajouté à l'aliénation : il la percevait alors comme étant « déguisée » en fille. Ce qu'elle-même avec ses partenaires d'entraînement avait fini par dire face aux étonnements des autres et peut-être pour mieux intégrer cet aspect sexué. Il y a comme un jeu entre les façons de vivre sa féminité et les normes culturelles qui lui sont assignées, souvent par les hommes, dans le champ sportif comme dans la société d'ailleurs.

Le deuxième exemple de l'empiètement concret de la vie de sportive sur la vie « civile », sur la vie commune et la vie de couple, concerne un temps incontournable du quotidien, en l'occurrence celui des repas, ou plus largement, celui des habitudes alimentaires<sup>276</sup> :

*« En raison de nos obligations professionnelles respectives, le repas du soir était souvent le seul moment que nous pouvions vraiment passer ensemble. Mais il devenait parfois source de tensions. Voilà le genre de dialogues que nous avons, en particulier au moment du dessert, surtout quand on était au restaurant :*

*Moi : Tu veux prendre un dessert ?*

*Elle : Non, ça suffit, c'est pas le moment de prendre du poids. Mais ne te gêne pas pour moi.*

*Moi : Je te connais, si j'en prends un, tu pourras pas t'empêcher d'y toucher.*

*Elle : On n'a qu'à en prendre un pour deux.*

*Moi : D'accord.*

*Admettons que j'aie commandé une coupe glacée. Soit elle s'acharnait à ne pas y toucher, tout en me culpabilisant de regards désapprobateurs, soit elle se jetait*

---

<sup>276</sup> Témoignage d'un ex-conjoint d'une triathlète évoluant à haut niveau, durant leur vie commune, déjà cité précédemment, février 2008.

*dessus et en avalait les trois quarts, probablement parce que ça devenait quand même pénible parfois pour elle de s'en tenir à ses prescriptions diététiques.*

*Ou alors :*

*Moi : J'ai envie d'un dessert.*

*Elle : Pas question ! Je ne peux pas me le permettre maintenant, à une semaine de la compétition.*

*Moi : Personne ne t'oblige toi à en prendre un.*

*Elle : Pas question que tu dégustes une glace devant moi ce soir !*

*Pour ne pas provoquer d'altercation, je laissais tomber et commandais deux cafés.*

*Elle : T'aurais pu en prendre un qu'on aurait partagé.*

*No comment.*

*Je me rappelle aussi qu'on achetait parfois des barres chocolatées, je ne sais plus trop pourquoi, probablement parce qu'elle aimait ça enfant, ou peut-être parce qu'elle pensait en avoir besoin occasionnellement, entre deux séances d'entraînement ou après une épreuve.*

*Mais en fait, ces barres chocolatées s'accumulaient dans un placard, parce qu'elle n'en mangeait presque jamais, en raison de leur trop forte teneur en sucres rapides et elles restaient stockées pendant des mois et des mois. Jusqu'à ce qu'en y regardant de plus près, je constate que leur date limite de consommation était dépassée. Il ne restait plus qu'à les jeter ou à les consommer même périmées. C'était agaçant.*

*Pourtant elle semblait tenir énormément à ces provisions et on continuait à en acheter et à renouveler le stock de barres chocolatées qu'elle ne mangeait pas quand elles étaient consommables et se refusait à jeter quand elles étaient périmées ! » (mails, février 2008).*

Une bonne hygiène alimentaire est naturellement indispensable pour le sportif aguerri, il n'y a pas à contester ce fait. Cela dit, il n'en reste pas moins que sa mise en œuvre au jour le jour, et ce à l'échelle de plusieurs années, a également des répercussions sur le corps, son image et sur la vie de couple, ou de famille. A long terme, elles peuvent devenir pesantes pour l'individu qui partage l'existence d'une sportive. Sans entrer dans les détails, les menus obligés les veilles de compétition, les aliments interdits de cité, voire tabous, ceux qui au contraire s'avèrent incontournables, les petits excès culpabilisants, etc., tout cela peut finir à la longue par « taper sur le système » du conjoint. Mais ceci peut être aussi en rapport avec des rituels divers : contre le stress, comme contrôle de soi sur la nourriture. Nous n'avons pas eu plus d'informations qui permettraient d'aller plus loin dans l'interprétation de ce cas précis, malheureusement. Ce que nous pouvons cependant dire, c'est que l'ensemble de ces petites manies modifie le rapport à l'autre, même si l'arrêt de la pratique sportive est, dans ce cas, un soulagement dans un premier temps, par la diminution des contraintes. Cependant, la perte de sens qui accompagne la fin de carrière du sportif en question, peut aussi devenir une perte de

sens du couple. Chez Nicole, l'attention portée aux repas de son mari sportif ou reconverti, reste une marque d'intérêt.

Pour revenir aux triathlètes, ce sont plutôt les usages des pratiques sportives, ici de compétition, qui construisent et inventent le couple, autant que le sportif. Dans de nombreux cas, des habitudes communes sont recherchées et cultivées, pour valider le lien conjugal mis à mal par une pratique sportive intensive et phagocyte. Les habitudes alimentaires, le rapport à l'espace, les rapports aux objets communs ou non, sont les variables qui ont été évoquées librement, contrairement aux rapports aux corps, au corps de l'autre. Le sport ici est un lien à la fois d'union et de désunion, comme nous le verrons ultérieurement, qui évolue dans le temps. Cependant ces grands axes sont à nuancer. Nous n'en avons abordé qu'une partie, mais ceci laisse paraître une complexité certaine des liens à travers le sport. Car finalement, l'organisation du couple/sport est le plus souvent fonction de la carrière (de la pratique) du sportif. Le sport est une liberté pour les uns et souvent une contrainte pour les autres : une manière d'Être et de Faire, « plus ou moins ensemble », lorsque les deux conjoints sont dans le sport tous les deux.

L'adhésion se fait en plusieurs temps et suit le rythme de la relation sentimentale, avec ses besoins et ses désillusions. Elle est évolutive et se manifeste sous différentes formes et à des degrés d'investissement variables dans le temps. Elle peut être participation active. Par exemple le conjoint peut devenir LE partenaire d'entraînement et/ou de compétition ou encore l'entraîneur. Mais c'est aussi le partenaire de l'équipe conjugale, avec des compromis et des luttes de pouvoir<sup>277</sup> et des rôles à jouer selon différents répertoires. Rôles avec lesquels il s'agit de composer pour créer une harmonie du couple, avec toujours la problématique du rapport des sexes, qui engendre aussi d'autres variantes dans le scénario de vie du couple, en plus du sport ou de l'arrêt de celui-ci (voir les couples de Marianne et Bruno, cités au début de cette partie, de Lucie et Jean). Ce type d'engagement dans le lien amoureux présente des analogies avec l'engagement et le désengagement dans le sport, et sa pratique intensive, mais c'est du point de vue de la passion et non plus seulement de celui de la vocation de nature plus religieuse. C'est le cas globalement en ce qui concerne l'attribution des rôles et l'affirmation du lien amoureux, en fonction du sport, pour les couples formés par Sandra et Alain et celui de Lucie et Jean. L'un est le compétiteur, l'autre participe à l'intendance du sportif et de son épreuve sportive. Il prépare ses affaires, le cherche aux entraînements, l'emmène aux compétitions, bref le décharge des tâches annexes liées à sa pratique. Dans un autre type de sociabilité, le couple de Sabine

---

<sup>277</sup> F. De Singly, K. Chaland, « Avoir le « second rôle » dans une équipe conjugale - Le cas des femmes de préfet et de sous-préfet », in *Revue Française de Sociologie*, vol 43, numéro 1, 2002, pp. 127-157.

et Arsène illustre aussi ce propos. Elle « l'attend patiemment à la maison » en réalisant ses différentes tâches ménagères et en s'occupant des enfants.

Globalement l'adhésion ou l'engagement dans le couple sont toutes ces petites attentions quotidiennes, dont l'autre ne se rend pas toujours compte, comme pour le couple de Nicole et Bernard. Nous avons situé ce type d'adhésion, dans la plupart des cas, surtout dans les premiers temps de la relation amoureuse et au cours de la destinée sportive, rarement voire plus du tout en fin de carrière. Parfois, le sportif semble « abandonné » par ses proches, peut-être épuisés dans l'accompagnement tout au long de la carrière. La durée de la carrière tout comme la durée dans le temps d'un couple sont des variables non négligeables<sup>278</sup>, faites d'étapes d'investissement et de désinvestissement à harmoniser en fonction de différentes priorités de la vie, évolutives.

## Conclusion partielle

Enfin, l'engagement comme le désengagement dans le sport réinvente à chaque stade, la relation, les liens à partir d'arrangements divers, que ce soit dans la vie domestique, personnelle, ou publique pour ceux qui sont glorifiés. Ceci est encore plus perceptible au top, comme à la fin, de la carrière de l'un ou des deux partenaires de vie. Ce que semble évoquer implicitement les écrits de l'ex-conjoint d'une triathlète, déjà cité lui aussi : « *Quand il est devenu évident qu'elle allait s'investir pleinement dans sa « carrière sportive », j'étais donc partagé entre l'adhésion et la méfiance. Je percevais clairement le bénéfice personnel qu'elle en tirait, et qui du reste était « visible » (bons résultats sportifs, épanouissement physique, reconnaissance des autres, meilleure estime de soi...), mais sans pouvoir y adhérer sans réticence : je craignais parfois qu'elle s'y perde, qu'elle dérive et y laisse sa peau, sa santé physique et son intégrité mentale. Par conséquent, il me semblait de mon devoir de la mettre en garde sur ces dangers. Je concevais le sport comme une source d'équilibre et de bien-être* ». Sa conception, axée désormais sur la recherche de la performance et le dépassement des limites, se heurte au point de vue du conjoint. « *Je me disais qu'en cas d'échec, que si elle se plantait et que je la laissais faire sans rien dire, j'étais en tort. Je l'admirais, mais sans pouvoir ni vouloir la suivre dans son cheminement. Je n'étais pas en désaccord avec son engagement, d'autant que je ne disposais pas des arguments ni des moyens indispensables pour lui démontrer qu'elle pouvait se « réaliser » autrement ; mais je restais à quai. Finalement, j'ignore si elle pense être allée au bout de ses possibilités, au terme de sa quête et de son cheminement, en termes sportifs. Je ne peux m'attribuer aucun mérite dans ses succès. Mais je ne pense pas non plus l'avoir empêchée de suivre la route qu'elle avait choisie de suivre.* »

---

<sup>278</sup> Opus cité, P. Duret, « Le couple face au temps ».

« *Du reste, je ne connais pas vraiment son avis sur la question* ». En effet, ils se sont quittés après douze ans de vie commune/séparée, au moment de la pleine carrière sportive de la femme.

En fait ce qui est surprenant dans toutes ces approches, c'est que l'ensemble (couple, famille, profession) reste assujéti au sport même après l'arrêt. Certaines habitudes, certains arrangements, liés au sport, ne sont pas abandonnés, bien au contraire l'un ou l'autre parfois s'y accroche plus que jamais. L'adaptation au nouveau mode de vie ne va pas de soi. Par exemple Nicole conjointe non sportive qui a toujours veillé à l'intendance sportive de Bernard tend parfois à continuer dans ce type de registre à propos de l'activité professionnelle, où cette fois elle prend part entière (secrétariat de l'entreprise familiale). Elle continue à prendre en charge diverses petites choses (réserver l'hôtel pour son mari en déplacement professionnel, choisir son menu), qui ont pour fonction de souligner le lien à l'autre et son rôle.

En fait ce n'est souvent qu'à la venue de l'enfant et notamment du deuxième<sup>279</sup>, qu'une véritable mutation s'effectue. Mais elle dépend aussi du type de fin de carrière (arrêt total, partiel, avec ou non un prolongement dans la sphère du sport...). Prenons rapidement le cas de Françoise et Jérôme, où tous les deux ont été en équipe de France. Lui est Champion du Monde en V.T.T. orientation et National en ski de fond, elle en V.T.T. orientation. Ils pratiquent le triathlon par intermittence et en tant que loisir préparatif à leur saison spécifique. Il s'est arrêté l'année dernière à 32 ans et voulait un bébé. Le couple vient de se remettre ensemble après une séparation de quelques mois. Françoise : « *Je m'imaginerais pas avec quelqu'un d'autre... enfin, j'ai besoin de ce lien sportif quand même. Et c'est vrai que là, le fait qu'il ait... arrêté et qu'il commence à décrocher vraiment du sport... enfin bon, il est un petit peu contradictoire puisqu'il dit qu'il décroche mais il s'inscrit à certaines courses donc...* ». Le couple est toujours en état de crise et le sport, mais surtout l'arrêt du sport, devient un sujet de discorde, alors que le sport était un lien de cohésion au départ. En fait l'arrêt est soumis à différentes attentes provenant d'injonctions sociales liées au statut de la femme trentenaire en couple, de qui on attend qu'elle devienne mère, ou qu'elle y songe sérieusement.

Elle, elle est encore très compétitive à 29 ans. Elle souhaite pour sa part continuer encore sa carrière, pour diverses raisons : « *J'ai jamais réussi à faire LA saison que je voulais et j'arrive à un moment où je suis un petit peu frustrée de pas pouvoir continuer et là encore plus en entendant des phrases du style « oui mais t'as vu ton âge, à 29 ans, il serait peut-être temps d'avoir des enfants... La famille, la belle-famille qui aussi... s'y met un petit peu... La sœur, donc de Jérôme qui a eu 2 enfants* ». De plus elle arrive à peine à vivre sa vie de couple en plus

---

<sup>279</sup> Nous avons observé ce phénomène auprès de certains couples étudiés, mais en fin du protocole de recherche.

de sa vie professionnelle et sportive. « *Au niveau professionnel, effectivement, chacun développe [son autonomie]. Maintenant la vie de couple en elle-même, moi ce qui m'inquiète un petit peu c'est... on a un petit peu du mal à recréer une autre vie de couple en dehors du sport. Bon, avec l'achat d'une maison, etc., des projets mais c'est vrai que pour le moment... la double vie, elle y est pas encore, enfin... la double vie sportive, oui mais pas là...* » Ce débat entre les statuts de mères ou de femmes actives ici sportives à haut niveau est de plus en plus évoqué dans la littérature se rapportant aux socialisations sportives féminines (Mennesson, 2005<sup>280</sup> ; Penin, 2004<sup>281</sup> ; DAVISSE et LOUVEAU, 1998<sup>282</sup>). Consciente du problème à se créer un nouveau lien, une nouvelle intimité conjugale moins basée sur le sport, mais sur des projets plus traditionnels (enfant, maison...), elle ne pense pas pourtant à faire d'enfant dans l'immédiat : « *Le fait d'une grossesse pour moi, pour lui, ne pose pas de soucis de quand même prendre des... prendre des engagements pour faire des courses alors que... Des choses que moi, je ne pourrais pas faire... Plus faire à cause de la grossesse... donc lui, possibilité de prendre des engagements et moi de rester dans l'incertitude et de se dire « Qu'est-ce que je vais faire, ben je peux pas prendre des engagements alors que peut-être je serai enceinte ou peut-être que ci ou peut-être que ça »* ». Françoise semble craindre de rester dans l'ombre, ou de tomber avant l'heure et pour la mauvaise cause en quelque sorte dans un « vide sportif » : plus de compétitions, plus de reconnaissance du milieu et hors milieu aussi, avec une nouvelle image, celle de femme, de procréatrice : « *Et c'est vrai que... en ce moment et depuis quelque temps je suis très en colère d'être une femme parce que... on a aucune... en tant que sportive... Alors c'est peut-être égoïste, je sais pas, je l'ai déjà entendu plein de fois ce mot « égoïste », mais bon... Est-ce que c'est égoïste de vouloir continuer et... voilà, on a la chance effectivement de mettre au monde des enfants, je suis tout à fait consciente mais... moi, j'aurais préféré être un garçon et puis assumer ma paternité... de plus loin et qui n'impose pas autant de contraintes, en fait... Moi, je le vis comme ça, je le ressens comme ça. Effectivement, il aura... un rôle effectivement mais... il n'a pas d'arrêt total pendant un certain temps alors que la femme est obligée même un minimum de temps mais elle est quand même obligée de s'arrêter. Alors que l'homme peut vivre à côté sans problème et avoir aucune... »*

Indéniablement la question de l'arrêt ne se pose pas de la même façon pour une femme que pour un homme face à la problématique de la maternité, dans notre corpus de données. Cette manière de concevoir le rôle de future mère rejoint celle évoquée par Sandra. Etre sportive à haut

---

<sup>280</sup> *Opus cité*, C. Mennesson, « Etre une femme dans le monde des hommes. Socialisation sportive et construction du genre ».

<sup>281</sup> N. Penin, « L'amour du risque. Modes d'engagements féminins dans les pratiques sportives à risques », *Revue STAPS*, 4/2004, n°66, pp. 195-207.

<sup>282</sup> A. DAVISSE et C. LOUVEAU, « Sports, Ecole et Société : la différence des sexes », Editions L'Harmattan, 1998.

niveau suppose pour ces dernières d'intégrer des valeurs, des pratiques, des techniques (créées par des hommes), ce qui a contribué à nier, semble-t-il, certaines facettes de leur féminité, pour affronter l'effort et gagner (Davisse, Louveau, 1991)<sup>283</sup>. La mentalité peut parfois se viriliser, même si le corps reste d'apparence féminine. Le système identificatoire nous est apparu transformé en profondeur (voir extrait de l'interview « ...déguisée en fille », déjà citée). Ce qui à terme, lors du retour à une vie plus ordinaire et notamment dans une vie de couple, n'est pas sans poser problème. Françoise et Sandra semblent plutôt entrer en confrontation avec la question de la maternité, plus qu'avec une éventuelle apparence ou mentalité masculine. Pour leurs conjoints, la maternité, ce n'est pas un problème. Ou du moins il ne se pose pas en ces termes problématiques. Ils gardent un regard extérieur, car ne connaissent pas de modifications physiques contrairement à leurs compagnes, dont le corps change progressivement et qui ne peuvent continuer à terme à pratiquer la compétition. Globalement dans les cas étudiés, ils tentent de conserver leur activité sportive, mais concèdent peu à peu leur activité de compétition, en fin de grossesse et après soulagent globalement leurs partenaires conjugales. Les ressentis selon les genres sont différents et certains présentent des particularismes, notamment chez deux de nos interviewées. Sandra a investi jeune le domaine de la haute compétition. Elle sent qu'elle doit travailler sur elle pour trouver des intérêts à devenir mère ou conjointe, en accord avec ces besoins d'épanouissement personnel. Nous développerons ce thème dans notre dernier chapitre : « La maternité, un révélateur ».

## **5.2. LA RETRAITE SPORTIVE ET SES EFFETS SUR LA VIE CONJUGALE**

Dans ce chapitre, les termes « d'arrêt du sport » recourent l'arrêt de la compétition et toutes ses nuances : l'arrêt total, ou partiel, un éventuel changement de pratique et de niveau d'expertise... Ils définissent différentes modalités d'organisation possibles. De même, nous retrouvons notre logique d'analyse avec des réseaux sociaux partagés ou différents, élaborés à partir des types dits de « sociabilités séparées », ou de « sociabilités partagées », afin de classer les grandes dominantes d'organisation des couples en situation de désengagement sportif. D'une manière générale, nous avons observé des différences d'adaptation des hommes et des femmes.

---

<sup>283</sup> A. Davisse et C. Louveau, « Sports, Ecole, Société : la part des femmes », Joinville-le-Pont, Action, 1991.



Pour résumer, les couples de sportifs que nous avons étudiés, (Sandra/Alain, Lucie/Jean), ont construit une relation, avec ou sans cohabitation, d'une manière négociée et progressive autour du sport, avec le sport, pour le sport. Il y a constamment une recherche de sens ou au moins de pratiques communes et d'échanges interactifs. Ils tentent de créer des rituels et des sentiments d'appartenance communautaire. Un effort d'entretien de la relation est perceptible, notamment dans les propos de Jean, qui tente de ne pas faire de sport pendant un temps qui pourrait être favorable au couple. Souvent les idées sont énoncées par l'un puis l'autre reprend l'idée avec ses propres termes dans un effort confirmatif de précision, « signe du lien » (E. Goffman, 1973)<sup>284</sup>. Sandra et Alain au contraire tentent un maximum d'éviter de créer une relation et un temps de rencontre systématisés. Le quotidien partagé au sens commun est évité dans la mesure du possible, grâce à des emplois du temps peu conciliables. L'espace commun n'existe pas en tant que tel, ils se rencontrent chez l'un ou chez l'autre, mais n'ont pas de toit fixe commun. Mais par exemple, ils tentent de vivre des moments ensemble à deux, à travers des vacances actives : « ...partager des choses de façon active pour avoir des souvenirs ensemble », sans vivre sous le même toit. Puis dans un deuxième temps ils composent une sorte de scénarisation de leurs vacances à travers l'élaboration de carnets de voyages avec des photos, des bouts de documents issus des pays traversés. Globalement c'est un autre type d'arrangement pour ces couples de sportifs en situation de sociabilité hybride. Ils ont des passions et des pratiques communes, sportives mais aussi en termes de mise en scène de ces dernières. Ensemble par intermittence à cause du sport et de ses contraintes compétitives, mais ensemble dans la création d'un scénario de vie, à partir de valeurs partagées, en quelque sorte.

Nous travaillons aussi avec Françoise et Jérôme qui s'entraînent avec les triathlètes déjà évoqués, en période de préparation foncière. Ils sont eux-mêmes actuellement en phase d'arrêt dans leur pratique respective (V.T.T., ski de fond). Ils vivent ensemble depuis quelques années et ont été en équipe de France chacun jusqu'à il y a un an, au moment de l'enquête 2007-2008). Jérôme s'est retiré de la compétition en premier. Il tente d'inciter sa compagne à faire de même pour faire un enfant : « ...qu'elle calme le jeu et nous fasse un bébé ». Mais cette dernière ne le souhaite pas, dans l'immédiat.

Notre choix s'est porté au-delà du monde du triathlon, en restant dans les sports qui le composent ou des sports annexes, qui en permettent cependant la pratique. Ceci afin d'observer si le fait de pratiquer intensivement une seule activité avait un impact sur la vie conjugale pendant et après la carrière sportive, comme pour les triathlètes. Enfin nous retrouverons d'autres couples déjà étudiés précédemment dont celui de Sabine et Arsène qui semblent vivre un

---

<sup>284</sup> E. Goffman, « La mise en scène de la vie quotidienne. Les relations en public », Paris, Editions de Minuit, 1973.

arrangement non négocié. Ce dernier d'ailleurs à présent, pèse progressivement sur celle, qui est, avant tout, dans le rôle du supporter : celui qui admire et qui subit tout à la fois la carrière sportive de son conjoint. « *Ma mère m'a souvent dit au début, enfin souvent quand j'étais malheureuse, parce qu'il était jamais là et tout, elle me disait : « Ecoute, prends-en ton parti, fais ce que tu veux »*, parce qu'elle, elle a vécu la même chose. *Mon père avait une entreprise, il était musicien. Il était président de l'harmonie municipale à Ostwald, donc il était tout le temps parti, parti. Eh ben, elle en a pris son parti et elle a fait d'un autre côté, ce qu'elle avait envie de faire* » (Sabine).

Ce couple s'est séparé au début de l'année 2008, quelques mois après notre interview. Lui a repris un travail à temps complet, mais continue sa pratique sportive d'une manière assidue, sans compétitions. Mais nous reprendrons ultérieurement leur cas.

Ces types de désengagement renvoient aux situations d'une part de sociabilité séparée, où un seul conjoint pratique et s'arrête totalement ou partiellement, et d'autre part de sociabilité partagée, où les deux s'arrêtent plus ou moins dans un même temps, avec un arrêt net là aussi, avec ou non un prolongement différent dans le milieu, selon les cas.

### **5.2.1. L'arrêt sportif en commun (désengagement partiel et/ou total)**

Nous allons approfondir dans ce chapitre l'analyse d'un couple de sportifs déjà évoqués mais non sous l'angle du type d'engagement. Ce dernier est ici de nature sportive et en commun, mais non simultané. Jérôme commence en effet plus tôt que Françoise sa carrière à haut niveau. Mais au moment du désengagement progressif de la compétition, il cherche à influencer peu à peu l'itinéraire sportif de sa compagne, jusqu'à infléchir sa trajectoire sportive et de femme. En effet, au départ, peu encline à « s'arrêter » pour faire des enfants, elle s'arrête de fait, enceinte un an après notre interview. Leurs parcours retracent à travers leur discours, les moments et les enjeux « d'inflexion », puis de « bifurcations » de carrière (C. Negroni)<sup>285</sup>.

Lui effectue un prolongement de sa carrière en quelque sorte, car il reste en relation avec le sport par son métier de professeur d'EPS, en ayant quand même une pratique physique, réduite, « d'entretien » assez conséquente, même s'il ne fait plus de compétition. Elle continue sa pratique compétitive jusqu'au dernier moment de sa maternité, où elle finit par être contrainte d'arrêter toute pratique. Alors que lui continue à pratiquer, comme elle l'avait dit dans son

---

<sup>285</sup> *Opus cité*, Catherine Negroni, « La reconversion professionnelle volontaire : d'une bifurcation professionnelle à une bifurcation biographique », pp. 311-331, p. 312.

intervention, un an plus tôt. Leur retrait de la compétition est quasi simultané, dans la mesure où il se fait dans le même espace-temps, d'une année et demie, contrairement à Sandra et Alain plus décalés, séparés dans le temps. Les contraintes du nouveau-né modifient leur organisation conjugale et le rapport au sport. Néanmoins très vite ils reprennent une activité sportive assez intensive bien que présentée comme une activité de loisirs familiale. Nous les avons retrouvés avec leur bébé sur les pistes de ski. Françoise s'est même réinvestie dans la compétition par équipe en V.T.T. Bien que non licenciée, elle s'entraîne beaucoup afin de retrouver son corps et ses sensations d'« avant ».

### **Evolution des habitudes, des statuts, des rôles : « Le sevrage »**

Rappelons que Françoise, professeur de mathématiques dans un collège, est une triathlète par « intermittence ». C'est-à-dire que pendant les saisons régénératives, elle s'entraîne en vélo de route, en course à pied et en natation avec des partenaires triathlètes. Elle est en « couple » avec Jérôme, son conjoint « ex-sportif de haut niveau » lui aussi, depuis 11 ans. Le sport a été leur point de rencontre, le lieu de rencontre. *« On s'est rencontrés en 1999 sur une course donc un raid multisport... et en fait, l'un et l'autre, on a partagé nos différentes passions c'est-à-dire, moi en V.T.T. orientation puisque c'est... Jérôme est venu avec moi faire du V.T.T. orientation et lui pour le ski de fond, il m'a amenée en fait au ski de fond. Donc... notre relation a été basée depuis toujours sur le sport... et sur un échange de pratiques... qui sont devenues communes. Par contre, ce qui a aussi créé malheureusement des... crises... »* Là encore un couple de sportifs rassemblés par le sport au départ de leur relation, comme fil d'Ariane. *« Les premières années c'était... enfin les premières années. Encore maintenant ! Mais les premières années c'était vraiment très fusionnel. On faisait tout ensemble, on partageait beaucoup de temps même si on ne s'entraînait pas ensemble, on était au même endroit, au même moment, on faisait les mêmes compétitions, les mêmes déplacements, les mêmes vacances sportives... Et au fur et à mesure... peut-être les différences de niveau, je sais pas, qui nous a un petit peu... un petit peu éloignés aussi au niveau de... du sport... réellement. »* Contrairement aux autres couples étudiés, présentant les mêmes caractéristiques globales, ils ne s'entraînent pas ensemble et ne s'accompagnent plus vraiment partout. Ils commencent à habiter ensemble en 2002, quatre ans après leur rencontre. Françoise ne conçoit pas d'aller voir une course, même s'il y a son conjoint, sans la faire : *« C'est acteur ou rien du tout. Je préfère ne pas y aller carrément parce que sinon c'est... c'est super dur psychologiquement de voir les autres faire et puis ben de... toi d'être au bord de la piste et puis bon c'est sûr, encourager c'est sympa mais encourager quand on a aussi fait soi-même son effort, c'est quand même beaucoup mieux. Ça c'est sûr »*. La question ne se posait pas vraiment dans les faits, puisque Jérôme pratiquait, et elle, peu de temps après. Ils

étaient sur les mêmes lieux au même moment, sportifs avant d'être un couple. En d'autres termes le statut prioritaire de chacun sur la compétition était celui de sportif. Cependant ce territoire sportif et cet espace-temps, en fait communs que représentait le sport, n'étaient pas forcément partagés. *« Ben au quotidien, ça... ça s'est organisé dans le sens où comme c'est quand même vraiment des sports très proches, que ce soit le V.T.T. ou le ski de fond, on... partait toujours plus ou moins à l'entraînement ensemble sans véritablement s'entraîner... ensemble. Enfin, on allait au même lieu ensemble et puis... chacun faisait son entraînement ou sa compétition... A l'intensité qui était la sienne et qui devait être la sienne, selon son programme ».*

Lorsque sonne la fin de carrière, le rapport au temps change, mais c'est aussi surtout l'installation plus « avancée » dans la vie de couple, avec l'achat d'une maison en parallèle de l'arrêt progressif de Jérôme, au niveau des compétitions. *« On va dire qu'effectivement de temps en temps, enfin... au début, je prenais beaucoup sur moi, étant donné que je suis prof, donc... on va dire que j'ai plus de temps, de liberté, etc... on connaît la chanson ! Et... bon c'est vrai que les courses, étant donné que je passais devant le magasin... C'était moi qui... je m'en occupais. Le ménage et tout ça c'était quand même assez partagé... Enfin, assez partagé plus ou moins depuis qu'on habite... on a acheté une maison ensemble... là vraiment... il faut un petit peu taper du poing et là, ça se passe un petit peu mieux. Il y a eu quelques crises mais c'est vrai que... bon, on est pas des... des fous du ménage non plus... La maison, elle n'est pas toujours nickel ! C'est quand même secondaire. C'est vrai que c'est pas ma priorité... lui non plus, même s'il est toujours en train de dire « Oh c'est sale, c'est ci, c'est ça »... Je pense que l'un et l'autre, on est pas du tout... lui peut-être un peu plus maintenant mais moi, c'est pas ma priorité. Ça c'est clair ! »*

Les rôles traditionnels de la femme « au foyer » et de l'homme centré sur la sphère professionnelle n'apparaissent guère tels quels, au début de l'installation du couple, encore moins chez les sportifs avec une pratique respective intensive. Tout s'organise autour de cette dernière, plutôt en fonction du goût ou des affinités ou encore du temps libre de chacun pour les autres activités domestiques. Pourtant, sous le couvert du temps libéré par un métier aménagé pour la pratique sportive, Françoise sent peser sur ses épaules le poids de la gestion de l'intendance du ménage et dénonce la non-équivalence entre des tâches « masculines » (réparer un dérailleur de vélo) et « féminines » (faire les courses). Il règne comme dans les couples de non-sportifs, un sentiment d'injustice quant à la répartition des tâches ménagères, ainsi que des inégalités domestiques (De Singly, 2007)<sup>286</sup>. Dans ce couple, les rôles ne semblent pas partagés. Plus que des partenaires, ils apparaissent presque adversaires, à lutter chacun pour se créer son

---

<sup>286</sup> *Opus cité*, F. De Singly, « L'injustice ménagère ».

espace propre et ses droits spécifiques, peut-être même au détriment de ses obligations. « *Ben là, ça se passe beaucoup mieux. C'est vrai qu'à un moment donné où... la répartition du temps... mais c'est pas forcément la répartition hommes/femmes, c'était plus la répartition niveau horaires de... celui qui avait soi-disant plus de temps que l'autre ou du moins peut-être qu'il s'organisait mieux que l'autre, je sais pas ce qu'il faut utiliser comme termes. Mais non, on a jamais eu vraiment cette relation : la femme fait ci, l'homme fait ça...* » Pourtant c'est bien par rapport à ces gestes du quotidien que l'on sent la puissance extraordinaire des stéréotypes du genre, enracinés dès la plus tendre enfance : les filles ont d'emblée une valeur sociale acquise, inculquée par une socialisation sexuée certaine et dominée par celle des garçons. Par conséquence la division traditionnelle des rôles demeure plus ou moins consciemment (Davisse, Louveau, 1998)<sup>287</sup>. Un peu plus loin son discours confirme cette impression : « *Maintenant, il y a un pan d'escalade qui a été créé dans une des chambres donc ça commence à monter tout doucement en haut... Et non, c'est au garage, il est blindé de... matériel sportif. Et pour revenir à cette histoire de répartition de couple, c'est vrai qu'au début de notre relation... c'était beaucoup... lui s'occupait du matériel sportif puisque je ne maîtrisais pas tellement et... moi plutôt de la maison et... à force d'entendre que... mon manque d'autonomie vis-à-vis de la mécanique, des skis, des machins et tout ça. C'est vrai que ça s'est beaucoup plus équilibré parce que... ben parce que j'y ai mis mon nez dedans et puis que maintenant je m'occupe de mes skis, je m'occupe... J'ai moins besoin de lui. J'ai été... en fait, il m'a forcée à beaucoup d'indépendance en fait, en me reprochant mon manque d'autonomie et... maintenant c'est vrai que je suis très indépendante, mais maintenant, il me le reproche que je suis trop indépendante...* ». Les filles « particulières » ont peu à peu investi le champ masculin, malgré un sentiment de culpabilité quant à leur prise d'indépendance et la confirmation de leur compétence et par cela même de leur valeur (Baudelot et Establet, 1992, 2007)<sup>288</sup>.

Ainsi ces sports qui sont quand même par définition individuels ont plutôt développé pour chacun une forme d'indépendance finalement, même vis-à-vis l'un de l'autre. Alors qu'au départ ce n'était peut-être pas le cas : « *Avec la maison il se sent utile. Il retrouve ce rôle... « d'utilité », effectivement aussi... C'est vrai, que moi, j'ai trouvé, qu'on s'est plus ou moins... on s'est beaucoup éloignés au fur et à mesure des années parce que chacun se.... Je ne sais pas comment expliquer. C'est... chacun pour soi, chacun son entraînement, chacun... Là, ça fait peut-être 2 ou 3 ans qu'on s'est plus entraînés ensemble. Enfin... vraiment entraînés, c'est-à-dire où il se*

---

<sup>287</sup> *Opus cité*, A. Davisse et C. Louveau, « Sports, Ecole et Société : la différence des sexes ».

<sup>288</sup> C. Baudelot et R. Establet, « Allez les filles ! », Seuil, 1992 ; « Quoi de neuf chez les filles ? Entre stéréotypes et libertés », Paris, Nathan, 2007.

*mette à mon niveau pour faire une sortie de récup... aussi peut-être par manque de temps mais... ».*

Ils ont leurs exigences sportives propres qui prennent le dessus sur toute autre. Leurs recherches d'excellence, avec l'enjeu de performance en sus, phagocytent en quelque sorte leur « nous conjugal », fort peu construit de ce fait. L'écart est doublement creusé ici car même si l'un et l'autre sont performants, ils n'ont pas le même niveau. Il y a des différences nettes entre les hommes et les femmes dans ces types de discipline. De plus à l'arrêt, il y a aussi sous-jacente, une position de recul où maintenant faire du sport, représente une prise de liberté par rapport à l'autre, à présent exclu de fait, d'une manière peu à peu plus explicite. Le sport comme passion commune au départ les a rassemblés, puis séparés. Peu à peu chacun a créé sa double vie en avançant dans sa carrière propre. Il apparaît qu'il ne leur a pas été encore véritablement possible de se créer une autre vie, d'entrevoir une autre vie à côté, de couple, bien qu'au niveau professionnel cela ait été réalisé. *« Au niveau professionnel, effectivement, chacun développe. Maintenant la vie de couple en elle-même, moi ce qui m'inquiète un petit peu c'est... on a un petit peu du mal à recréer une autre vie de couple en dehors du sport. Bon, avec l'achat d'une maison, etc., des projets mais c'est vrai que pour le moment... la double vie, elle y est pas encore, enfin... la double vie sportive, oui mais pas la... »*<sup>289</sup> (Françoise). Cela s'explique peut-être par le fait qu'il est rarissime de pouvoir se passer d'un revenu fixe annexe pour ces sportifs de haut niveau, qui intègrent de suite cette contingence dans leur carrière sportive. Ce couple cherche à se reconstruire, contrairement aux autres couples étudiés (construction en parallèle, négociée, ou déconstruction totale avec séparation). Nous sommes ici en face d'une reconquête en tant que couple, et pour la femme une recherche, ou une acceptation de ses « obligations » maternelles, soulevée par la fin de carrière d'un des deux conjoints. Si le lien fondateur du couple est basé sur le sport, se retrouver dans la vie de tous les jours à faire autre chose que du sport, donne une autre image du conjoint. Il apparaît parfois moins « compétent », moins « brillant », moins attirant. Certains couples ne résistent pas à ce changement. L'autonomie acquise peut être assimilée au fait de grandir, de mûrir dans différents domaines, pas seulement sportifs. Indéniablement, l'arrêt nécessite de se « réinventer » (Kaufmann, 2004)<sup>290</sup> ou même de s'inventer tout simplement, ceci avec des régulations diverses, affectives, sociales, culturelles et avec de nouveaux partages de l'intime. Néanmoins l'individu doit pouvoir développer une certaine reconnaissance ou estime de soi dans la nouvelle vie, afin de ne pas générer une affirmation identitaire « contre nature » en quelque sorte. « Etre ce que l'on est, avec des temps vides (séquences de retraits) et des temps pleins (explosions identitaires) » (Kaufmann, 2004).

---

<sup>289</sup> Extrait déjà cité dans un chapitre précédent, pour illustrer une autre analyse.

<sup>290</sup> *Opus cité*, J.-C. Kaufmann, « L'invention de soi, une théorie de l'identité ».

Cette prise de recul laisse entrevoir le lien différemment, (Françoise : « *Je m'imaginerais pas avec quelqu'un d'autre...* »). Elle craint les changements. Les personnes étudiées ont toutes connu sur des périodes plus ou moins longues et variables dans leurs manifestations, des flottements.

### « Une période de flottement »

Un « flottement » apparaît en fait lors de toutes les étapes pendant des phases de réorganisation. Dans les stratégies d'adaptation qui nous intéressent, elles signalent un changement d'état, de statut, que cela soit au niveau personnel, intime et privé, ou au niveau social, public. Françoise évoque ce flottement réorganisationnel et sentimental, dans son couple par rapport à l'arrêt plus ou moins progressif de la compétition par son conjoint.

*« Je pense qu'il est... encore dans la période de flottement ou c'est... moi, c'est un petit peu, un petit peu dur de le voir... ben à ne plus s'entraîner... C'est... j'ai l'impression que j'avais besoin de ça encore... c'était un modèle, un stimulant et comme c'était jamais bien, jamais assez ce que je faisais, c'est vrai que ça... »* Cela la confortait dans sa passion et la dynamisait. Cela lui donnait une certaine reconnaissance de la part de ses pairs et de son partenaire conjoint. Mais avec le temps et l'avancée dans l'âge, des pressions d'autres natures se font sentir. Le fait de continuer sa carrière la met, elle, hors norme, par rapport à leur entourage non sportif, même si elle y trouve en premier lieu une explication plus « lissée » : « *Je pense pas que ce soit égoïste, ce soit, effectivement, dire maintenant, ben voilà « on a assez fait » sauf que le problème enfin la différence entre nous deux déjà, c'est qu'il a trois ans de plus que moi, qu'il a commencé le sport quand il était... cadet donc... à l'âge de 15-16 ans. Il faisait déjà des compétitions, il a été à haut niveau à V.T.T. etc. Moi, j'ai découvert le sport, vraiment, véritablement à haut niveau, j'en avais 20... 21... Enfin à 20-21 et du coup, c'est vrai qu'on a un décalage au niveau des années au niveau sportif où lui a déjà prouvé, ben il est Champion du Monde de V.T.T. orientation. Il a été Elite en V.T.T. tout court...en ski de fond, il a fait de très bonnes performances au niveau national, donc c'est vrai... qu'il a plus grand-chose, je pense, à prouver à personne. Alors que... moi, chaque année, j'ai toujours rencontré quelque chose qui me barrait le chemin et j'ai jamais réussi à faire LA saison que je voulais et j'arrive à un moment où je suis un petit peu frustrée de pas pouvoir continuer et là encore plus en entendant des phrases du style « oui mais t'as vu ton âge, à 29 ans, il serait peut-être temps d'avoir des enfants »... La famille, la belle-famille qui aussi... s'y met un petit peu... La sœur, donc de Jérôme qui a eu deux enfants... »* En plus du décalage entre le fait d'être une femme « en âge de procréer », Françoise se trouve face au décalage temporel réel de leur entrée en carrière sportive respective, qui semble ici être un facteur explicatif à ses yeux, de leurs difficultés, leurs

flottements à chacun, et ensemble. Décalage auquel s'ajoutent les attentes sociales et ses propres frustrations. « *C'est vrai ce qui me fait énormément peur, c'est de tomber dans la... le train-train du quotidien, dans le... dans le modèle que tout le monde attend... Moi, c'est vraiment pas du tout mon truc. Là, pour le moment j'ai du mal à y penser et... mais bon, il va falloir quand même le faire... mais je le fais pas de gaieté de cœur, ça c'est clair... Pour le moment, j'en ressens pas le besoin, en tous les cas.* » A l'évidence faire des enfants est une pression subie, car non choisie, intégrée pour cette sportive qui se voit reconvertie de force en quelque sorte par une éventuelle grossesse. Devenir femme plutôt que mère dans un premier temps a déjà un coût en quelque sorte. Pour l'instant la forme d'assignation dominante pour Françoise est celle qu'elle s'est construite : être « sportive » avant tout. Le débat intérieur, « le combat des ego », semble être à présent confronté à un premier type de régulation, une sorte de réflexivité froide sur la question émane du discours de Françoise : « *On fait avec. On fait avec le temps qu'on a et puis avec ce qui reste... Le fait d'une grossesse pour moi, pour lui, ne pose pas de soucis de quand même prendre des... prendre des engagements pour faire des courses alors que... Des choses que moi, je ne pourrais pas faire... plus faire à cause de la grossesse... donc lui, possibilité de prendre des engagements et moi de rester dans l'incertitude et de se dire « Qu'est-ce que je vais faire ? », ben je peux pas prendre des engagements alors que peut-être je serai enceinte ou peut-être que ci ou peut-être que ça* »<sup>291</sup>. Par la force des choses et les forces de la nature, la femme est plus impliquée physiquement. Comme le sport intensif suppose rapport au corps particulier, il est vite transformé par la maternité chez la femme. L'homme a un rôle secondaire dans les premiers temps de la grossesse. Il n'a pas d'arrêt total pendant un certain temps alors que la femme est obligée, même un minimum de temps, de s'arrêter. Alors qu'il peut vivre sa pratique sportive sans inconfort physique. Seules certaines « conditions » peuvent modifier cette dissymétrie, elles sont de natures personnelle et conjugale comme ici : « *Mes conditions étaient posées avec Jérôme (sourire). Il est clair que si on a un enfant... ben cette année ou l'année prochaine ou quoi que ce soit, il est clair que moi, je reprends la compétition après, ça a été très clair, lui est tout à fait d'accord. De toute façon, il a tellement envie d'avoir des enfants que... Il est prêt à s'en charger. Il l'a dit !... Mais enfin, maintenant après, j'attends de voir dans la réalisation ce que ça donne* ». Il y a bien une sorte de « recyclage » individuel et collectif (le couple) et une attitude réflexive sur certains sujets, qui nécessite semble-t-il une « sortie de soi », vers d'autres possibilités d'être soi, autrement.

---

<sup>291</sup> Extrait déjà cité dans un chapitre précédent, pour illustrer différemment une autre analyse.



## « Renouveau du réseau relationnel »

Un autre sujet qui va de pair avec notre problématique est celui du réseau social. Le couple ne garde pas toujours les mêmes amis. Le sportif en question en « perd » un certain nombre. Le rapport aux autres change, les intérêts, les goûts, mais aussi l'image de soi et celle que l'on donne à voir est modifiée. Les deux partenaires de vie n'ont pas forcément les mêmes connaissances et les mêmes types de rapports avec autrui. Là encore, il y a des nuances. Les amis qui ne sont pas communs au couple peuvent être liés à d'autres épisodes de la vie personnelle et singulière de chacun, ou alors « déliés » de la pratique sportive par nécessité de reconstruire un autre type d'interrelations à autrui. *« On a très peu d'amis hors... hors sport, enfin hors commun, on va dire... Après, on a plus ou moins des meilleurs amis chacun, enfin avec qui on passe le plus de temps mais c'est vrai que... quand on s'est séparés... enfin, il n'y a pas si longtemps de ça. Cela a été très difficile puisque tous les amis, on les avait en commun... donc à part les personnes du travail... tous nos amis sont liés... »* (Françoise).

Ce couple s'est retrouvé, à un moment de crise, séparé pendant quelques mois). Chacun s'est retrouvé avec un réseau cassé, fracturé. Car ils avaient le même réseau social, hormis le réseau professionnel, simultanément à l'arrêt de la pratique de compétition de Jérôme. Dans ce cas le sport, la relation au sport, a été un ancrage, autant qu'un îlot propre : *« On va dire que le couple s'était tellement de toute façon éloigné que... chacun avait déjà sa propre vie, en fait... s'était reconstruit sa propre vie... Ma propre vie dans le ski de fond, au niveau sportif, il est clair que... mon autonomie... mon indépendance a été tellement poussée à un certain point que... finalement j'arrivais et j'arrive à exister maintenant sans lui. Totalement sans lui quoi »*. On peut supposer que sa volonté d'avoir maintenant des enfants est une tentative pour donner à leur lien un autre sens, enfin, autre que le sport, dans lequel un des deux ne se reconnaît plus. Quelque six mois plus tard, Françoise est enceinte et arrête de fait totalement sa pratique, alors que Jérôme retiré certes du circuit semi-professionnel avec la compétition à haut niveau, continue une pratique d'entretien... assez soutenue. Un an plus tard, Françoise parle de son accouchement avec des sentiments contradictoires, qui expriment encore certains de ses tiraillements intérieurs. Jérôme au contraire semble complètement s'investir dans son rôle de père d'une petite fille déjà bien acclimatée à l'organisation sportive du couple. En effet, de nombreux week-ends restent consacrés aux sports de pleine nature (raids, trails...), avec un autre couple étudié, présentant les mêmes caractéristiques, socioprofessionnelles (enseignants en maths et d'EPS), familiales et sportives. Le sport qui était devenu accessoire le temps de la maternité est redevenu en fait le fil conducteur avec la contrainte en plus du bébé. C'est aussi redevenu un moyen de sociabilité avec Lucie et Jean.

## **5.2.2. Retraite décalée : engagement sportif en commun, mais arrêt en différé**

Dans ce paragraphe, nous rappellerons certains itinéraires, mais aussi les principales singularités. Nous sommes cependant encore comme précédemment, dans un cas de sociabilité séparée, car les deux ont en commun le sport, mais vécu différemment dans leurs trajectoires respectives. Le sport et surtout la compétition sont pour ces couples des dénominateurs communs dont les moments autour de la pratique sont tout aussi fondateurs, comme c'est le cas ici pour le couple de Sandra et Alain non cohabitant.

### **Les différences entre les hommes et les femmes**

Les différences entre les hommes et les femmes sont abordées par rapport à la thématique du couple à l'épreuve du sport, sous forme d'interviews. La maternité, notamment, est souvent une variable de transition nette pour la femme, voire d'arrêt, plus rarement pour l'homme. Ce qui est posé d'emblée, c'est que la femme, par sa fonction biologique est reconvertie de fait physiquement. Alors que l'homme peut continuer sa pratique physique sportive, quasiment sans l'interrompre, s'il le souhaite. L'épisode de la maternité intervient soit dans une période de flou (remise en cause, stagnation des résultats, baisse de motivation...), soit dans un moment de « break », volontaire ou non, de la carrière. Globalement, les femmes qui ont été interrogées à ce propos tentent ou ont tenté de « planifier » leur première grossesse à un moment « arrangeant », souvent après la carrière sportive, ou entre deux périodes de transition. Mais parfois elles ne veulent pas d'enfant. Ce qui peut aller à l'encontre du souhait du conjoint lorsqu'il existe. Lorsque les deux sont sportifs engagés et qu'un seul s'arrête, des décalages se durcissent. Françoise et Jérôme s'inscrivent dans ce profil (interview-récit, janvier 2008). Ce qui est observable dans les récits récoltés sous forme d'entretiens de type compréhensif (Kaufmann, 2001)<sup>292</sup>, auprès de dix couples ensemble ou séparés, c'est que le sport est un enjeu de lutte, comme de cohésion, accentué lors de l'arrêt.

Finalement, la retraite sportive d'un des deux sportifs influence considérablement explicitement ou implicitement la trajectoire sportive de l'autre, surtout si celui-ci est en pleine carrière. L'arrêt décalé entraîne des répercussions organisationnelles (temporalités différentes, parfois à nouveau complémentaires), mais surtout un changement des représentations des enjeux de chacun, au-delà d'une réalité renégociée. Le conjoint qui continue un temps plus ou moins long sa pratique prend le risque d'entrer dans des tensions, voire en conflit avec ses différentes

---

<sup>292</sup> *Opus cité*, J.-C. Kaufmann, « L'entretien compréhensif ».

facettes ainsi et surtout peut-être avec celles de son partenaire de vie. La venue ou le simple désir d'enfant, par exemple, est un bon indicateur des tensions et des enjeux de changements qui se jouent au sein du couple, lors de la retraite sportive. Par ailleurs force nous est de constater qu'il existe des différences de représentations et de ressentis à ce propos entre les femmes et les hommes sportifs, lorsque l'arrêt s'articule autour d'un projet parental. La question se pose-t-elle de la même manière pour des couples où un seul est sportif et l'autre en « accompagnement simple » ?

## **Le sport : moyen de liaison et de dé-liaison**

Alain est un ancien cycliste évoluant au plus haut niveau amateur à son époque. Il a rencontré Sandra, il y a sept ans environ, alors qu'il était « reconverti ». Cela fait depuis plus d'une dizaine d'années qu'il a arrêté la compétition. Ce qui a motivé leur rencontre, c'était le sport, notamment. *« Le sport nous a reliés et ne nous sépare que le temps des compétitions de Sandra, lorsque je ne peux pas l'accompagner. »* Ce qui rappelle et répète l'histoire, le vécu de ses parents ici aussi étudiés : sa mère attendait son père lorsqu'elle ne l'accompagnait pas aux courses. Alain a donc déjà vécu ce mode de vie de couple. *« La première fois que j'ai vu Sandra, on s'est rencontrés sur un vélo lors d'une sortie... d'entraînement. Et bon... c'est vrai que connaître une fille qui est également dans le domaine sportif, c'est toujours intéressant... aller voir ses épreuves, ça m'a bien plu, voir la compétition de vélo, voir les phases d'entraînement. Alors qu'on ne les subissait pas soi-même. Ouais c'était intéressant ».* Alain trouve en Sandra et sa carrière sportive une résonance, voire un prolongement de la sienne, qu'il estime avoir arrêtée trop tôt aujourd'hui, mais aussi d'un mode de vie qui lui est familier, même si les rôles ont permuté : *« Moi de toute façon, j'avais tourné la page et voir quelqu'un... bon Sandra est quand même... plus jeune que moi. Donc elle, elle était à un moment en pleine phase de sport et de compétition assez intensive même si c'était à un niveau a priori amateur. Mais ouais, ça m'a bien plu cette phase. Mais bon, c'était pas primordial dans notre relation... le sport tout de même ».* Dans cet extrait Alain minimise le lien au sport comme moyen de liaison avec sa compagne. Pourtant ils apparaissent fonctionner essentiellement sur ce mode de relation dans les premiers temps, voire même à présent, au moment de l'interview. Lui-même a été particulièrement sensible, car habitué dès son enfance, à cette manière d'être et de faire, via le sport, pratiqué ici intensivement et en compétition à haut niveau. Ce qui pourrait être un défaut ou une marginalité insurmontable pour un autre homme dans sa recherche de compagne, lui ça ne l'a aucunement dérouté même sur le long terme. Manger en dehors des plages horaires, retrouver sa conjointe à tel ou tel endroit, dormir tôt, ne pas sortir, voir des amis tel ou tel soir... Tout se passe comme si ce temps ralenti de la mise en couple par la carrière compétitive de sa

conjointe, lui permettait de se faire à l'idée de s'engager plus concrètement ultérieurement (achat de maison en commun, enfant, mariage, selon l'ordre donné par le couple). Dans un autre ordre d'idées, le temps de la mise en couple plus concrète est la phase de confirmation et de socialisation par « frottement », vers la construction d'un « Nous » conjugal. Pour certains, comme pour les parents d'Alain, l'arrêt de la carrière sportive professionnelle est simultanément, quasiment, avec la mise en couple, le mariage et la venue au monde d'Alain. Même si son père continue de pratiquer pendant deux années encore dans le circuit amateur, l'emprise commence alors à être différente et progressivement amoindrie.

Chez Sandra et Alain, le profil relationnel est basé sur l'idée du sport comme moyen de communication et de lien. Mais leur organisation est différente dans leurs manières d'être ensemble. Dans les premiers temps, leur relation était, d'après leurs dires, essentiellement réduite aux moments sportifs : les entraînements, les compétitions, pour ce qui était possible à Alain de suivre. Car Alain au moment où Sandra est à l'apogée de sa carrière sportive, a raccroché le vélo depuis près de quinze ans. Seules les parties vélo peuvent vraiment être communes, car la natation et la course à pied ne sont pas le fort d'Alain. Ici ils sont sur le même mode que le couple étudié précédemment. Aussi ils construisent progressivement leurs liens sur d'autres pratiques : *« Je ne pense pas que le sport nous ait empêchés de nous voir moins souvent, je ne pense pas que ça a été un frein dans notre relation... Vu que déjà, nous n'habitons pas ensemble, donc de toute façon, ça ne faisait pas de grands chamboulements dans notre vie. Mais au contraire, je pense que le week-end, on partageait les moments de sport, soit les phases d'entraînement, soit les phases de compétitions... donc... »* (Sandra).

Rappelons qu'ils n'habitent pas ensemble, mais très près l'un de l'autre, à quelque 500 mètres l'un de l'autre en fait. Alors pourquoi n'avoir pas fait le pas d'habiter ensemble ? La pratique sportive semble en être une cause en fait. Car malgré la tentative réciproque de « disculper » le sport intensif, Sandra finira par reconnaître qu'en veille de « compétition objectif », tout ce qui n'est pas directement en rapport avec celle-ci est exclu... Alain compris. *« Non, moi je pense que... chacun aime bien son indépendance et c'est vrai que... longtemps... la vie de couple me faisait peur au quotidien. J'avais peur de me lasser... En fait, se retrouver à des moments privilégiés et moins systématiques, ben ça me convenait bien. Mais le sport n'avait pas d'incidence »* (Alain). Comme nous l'avons déjà souligné précédemment et dans d'autres chapitres, Alain souhaite se préserver un espace de liberté non commun, tout autant que créer des moments forts à deux, mais aussi par crainte de l'engagement avec quelqu'un. Ce qui est primordial c'est que le don de soi passe de manière prioritaire par la qualité du temps passé ensemble. Le territoire physique matériel commun n'est pas recherché, et même évité, par peur, par souci d'indépendance, pour échapper au quotidien, pour ne pas ressembler à tout le monde

peut-être aussi. Mais les difficultés de partage pour les couples de non-cohabitants proviennent aussi en partie du fait que chacun est « maître » chez soi. Chacun a le pouvoir domestique et le savoir-recevoir par exemple. L'espace est en quelque sorte surinvesti pour chacun. La venue de l'autre ne peut se concevoir que comme une visite, sinon elle devient intrusive. Ce partage d'un lieu commun (un appartement) est remis en cause par l'autre, car il est saturé par le maître des lieux. Difficile dans ce cas de se faire une place au propre comme au figuré chez l'autre. Souvent c'est dans un troisième lieu commun simultanément aux deux que se crée le lieu conjugal. Pour Sandra et Alain, ce lieu neutre et informel est le lieu des vacances, l'hôtel, la belle étoile, nulle part, mais ailleurs. En effet, pour Sandra, le moment de pré-compétition est une bulle, où elle souhaite être seule. On peut dans leurs discours relever la contradiction du fait de vouloir créer une ambiance propice à la bonne réalisation de l'objectif sportif au détriment de celle du couple tout en expliquant que le sport n'a pas trop d'incidence sur le couple. Elle préfère « être pour soi », en veille de compétition, pouvoir garder son emploi du temps, ses petites habitudes avant une compétition plutôt que d'avoir une mise en commun avec son ami. Elle ne s'isole pas pour autant, mais s'organise pour ne faire que ce qu'il faut pour la course : dormir tôt, manger des pâtes l'avant-veille, rencontrer ses partenaires d'entraînement, les filles de son équipe, et son entraîneur. C'est une manière de préserver sa carrière, son statut et ses velléités de compétitrice, que de ne pas vivre en couple. Elle évite momentanément les problèmes d'intendance et autres du quotidien (« faire son linge ! », « faire la popote »<sup>293</sup>, « m'occuper des enfants que je n'ai pas encore ! »...). Vie que connaissent les femmes de son âge par exemple<sup>294</sup>. « Je pense pas que ce soit le sport qui m'ait... poussée à continuer à vivre seule, mais c'est vrai que sur les phases de compétition pour moi, c'était important de me retrouver seule... effectivement, continuer à garder certaines habitudes et ne pas être perturbée par... une autre personne et c'est vrai que c'est important d'être dans sa bulle jusqu'à la compétition tant au niveau des habitudes alimentaires...de l'emploi du temps. Se coucher tôt, passer une bonne nuit, etc. Mais je ne pense pas que... le fait que nous n'avons pas habité ensemble soit dû au fait que nous faisons du sport, au contraire, on se connaissait, Alain a vécu du haut niveau en vélo, donc il pouvait très bien ressentir ce que je vivais et il l'a toujours respecté donc c'était pas un sujet de... confrontation ou de... désaccord » (Sandra). Cependant, leur couple est en pleine mutation. Sandra modifie son référent. On assiste à ce que nous avons appelé précédemment « un recyclage » de son statut en fonction de ressources présentes et en devenir. Son rôle social ne va plus consister à produire une performance sportive en y sacrifiant beaucoup de ses à-côtés d'une vie plus traditionnelle

---

<sup>293</sup> Propos recueillis en fin d'entretien... après l'arrêt du magnétophone, mais inscrits dans le cahier de notes d'entretiens.

<sup>294</sup> Propos recueillis dans une lettre de témoignage suite à l'entretien en couple, en approfondissement de la question de la maternité.

(appartement, vie conjugale, familiale...), mais à devenir professeur d'EPS et « la femme de », ou « la mère de » (De Singly, Chaland, 2002)<sup>295</sup>.

### « Etre mère est irréversible... »<sup>296</sup>

Elle aussi, comme pour les autres femmes interrogées, sent peser sur elle la pression de sa « belle famille » et de ses proches (amies non sportives, ses parents...) qui souhaiteraient la voir fonder une famille et prendre en charge enfin une vie de couple, comme elle est représentée encore traditionnellement dans le monde actuel. « *La maternité a été très peu un sujet qui m'a interpellée entre 18 et 28 ans. En effet, j'étais très prise dans le triathlon, qui m'a énormément occupée. De plus, les femmes dans mon entourage sont pour la plupart sportives et donc ont eu souvent des enfants tard* ». On retrouve ici le même type de résistance que chez Françoise, pour qui devenir mère est très contraignant et peu gratifiant, voire pour ces sportives reconnues, peu glorifiant.

En effet, les femmes proches de Sandra (dont Françoise), sont pour la plupart des sportives qui ont aussi poursuivi des études longues. Certaines ont arrêté leur pratique pour faire des enfants, et ont repris une pratique sportive et/ou un travail à temps complet. Elles arrivent donc assez tardivement sur le « marché de l'organisation du monde ordinaire ». Mais la maternité les « plonge » très vite et plus tôt que les hommes, dans ce monde ordinaire, mais extraordinaire pour ceux qui n'y appartiennent pas ou plus depuis un moment. C'est à ce titre que nous avons retranscrit cette lettre de témoignage, pour la fonction illustrative de son récit. « *Dans mon insouciance, je vivais à fond l'instant présent, les préoccupations de la maternité étaient pour ainsi dire inexistantes. Pour moi les femmes avec des enfants étaient des femmes d'une autre catégorie, d'un autre âge, avec d'autres intérêts.* » Ici encore un exemple du regard extérieur que peut porter un acteur sur un système auquel il se sent étranger.

« *Puis j'ai rencontré Alain, mon ami, la relation (depuis l'âge de 24 ans) est stable, sérieuse, mais nous ne vivons pas ensemble sous un même toit. Nous avons parlé et nous parlons d'enfants. Lui n'est pas contre, maintenant ; bien qu'au début de notre relation il n'en était pas question. Mais il n'est pas pressé, non plus. Bien qu'il ait dix ans de plus que moi. En avançant en âge, à partir de 25 à 30 ans, mes amies du même âge ont commencé à avoir des enfants, l'une après l'autre (sportives ou non). La prise de conscience a commencé pour moi : « **Bientôt il***

---

<sup>295</sup> *Opus cité*, F. De Singly, K. Chaland, « Avoir le « second rôle » dans une équipe conjugale - Le cas des femmes de préfet et de sous-préfet ».

<sup>296</sup> Lettre de témoignage de Sandra, (Triathlète de 29 ans, en reconversion), à propos de la question de la maternité dans sa trajectoire de vie de couple (non cohabitant avec un ex-cycliste de 40 ans) et sportive (complément à l'entretien du 16 novembre 2007), du 12 mars 2008.

*faudrait que ce soit à mon tour » disaient-elles... J'ai réalisé que mon rôle dans la société n'était pas seulement de trouver un travail, faire du sport, mais qu'il « fallait » aussi s'attacher à avoir des enfants ! Cette idée germe de plus en plus dans mon esprit. Je m'imagine, moi Sandra, dans la peau d'une maman. J'en souligne alors toutes les contraintes et vois principalement tous les problèmes qui en découleraient : associer travail, trajets pour travailler (professeur d'EPS, titulaire remplaçant dans l'Académie), loisirs réduits, vie conjugale et sport... La tâche me semble **insurmontable, plus difficile qu'un Ironman !** »*

Là encore ce qui est le plus évoqué c'est le système de contraintes que représente la maternité pour la femme. Pourtant les sportives sont « abonnées » à des contraintes diverses et très lourdes par leurs pratiques intensives. Le changement consisterait donc à accepter d'échanger un système de contraintes pour un autre, en intégrant peu à peu l'idée de sacrifice inhérent à l'évolution.

*« Je viens d'arrêter le triathlon tout en continuant à moindre quantité la course à pied<sup>297</sup>. Je sens que mon ami aura le désir prochainement d'être père. Il connaît ma position, qui est plutôt celle d'une personne inquiète et non conquise par ce rôle. Je crains fortement le désaccord futur, si mon désir de non-maternité perdure.*

*Je pense que la maternité bouleverse une vie : il y a « avant » et « après » la maternité. Le sport sera toujours partie prégnante de mon quotidien. Pour moi, jongler avec le tout est un **parcours du combattant qui est épuisant**. Je n'aspire pas à une vie stressante, car **être mère est irréversible**, il faut assumer ce rôle toute sa vie. Je ne sais pas si le fait de ne pas pouvoir faire de sport aurait changé cette façon de voir. Peut-être le sport ôte-t-il une partie de féminité ou réoriente les centres d'attraction ?*

*Ce non-désir ne s'explique pas... un peu comme l'homosexualité. Je pense surtout que dans notre société, la mère « doit » s'occuper énormément des enfants au contraire du père, plus libre de ses mouvements, justement ! Une mère qui « s'amuse » à faire du sport, n'est pas bien vue, n'est pas une bonne mère. Le père peut davantage garder ses habitudes. J'ai peur de **ne pas me retrouver** et de m'accomplir dans cet éventuel nouveau rôle, comme cela était en sport, dans le triathlon. »*

Elle souligne le fait que dans la société telle qu'elle la perçoit, le rôle de l'éducation, des apprentissages, incombe à la femme qui doit s'y sacrifier en quelque sorte alors que l'homme jouit d'une liberté de mouvement plus conséquente. Il existe donc ici des différences de perception entre l'homme et la femme au niveau de l'organisation du couple et de soi en général.

---

<sup>297</sup> Elle prépare quand même le Marathon de Paris...

Remarquons la volonté de ne pas être confondue avec les autres femmes dans leur rôle traditionnel de mère. Il y a comme une prise de distance volontaire par rapport à la maternité et aux rôles et registres qui lui incombent. Plus globalement la division des rôles parentaux demeure dans les faits, autant dans le champ sportif que dans le champ plus « ordinaire », bien que les hommes s'occupent de plus en plus de leurs enfants. Selon l'INSEE (2007), ils sont 21 pour cent à se charger seul d'une tâche (principalement l'école et les loisirs). Ainsi ces « nouveaux rôles » des pères sont à relativiser, car ce sont le plus souvent des répartitions qui relève d'un aménagement particulier ou d'un goût en relation avec ce type de tâche (De Singly, 2007)<sup>298</sup>. Cependant Sandra, elle, se voit plutôt responsable des apprentissages et de l'éducation en général, plutôt que des soins corporels et de l'affectif, habituellement domaines investis par les femmes (Baudelot, Establet, 2007)<sup>299</sup>. Elle investit au contraire le champ traditionnellement masculin. S'agit-il pour autant d'une déformation sportive qui pousserait les femmes, à haut niveau, à se comparer aux hommes ? Ou alors est-ce un trait de personnalité ? Une résultante de la trajectoire personnelle de cette informatrice ?

### **5.2.3. Retraite sportive et effets sur l'accompagnement simple**

Abordons à présent ce que nous appelons la retraite sportive, ou l'arrêt de pratique et ses effets sur l'organisation conjugale où l'accompagnement est dit « simple ». En effet, le plus souvent ce dernier est réduit au fait d'être à côté du sportif sans pour autant vivre avec lui sa passion.

#### **« Deux mondes différents... un engrenage »**

Dans le couple de Sabine et Arsène, ce dernier oppose deux mondes différents, juxtaposés : celui des « passionnés » d'un côté et celui des « gens ordinaires » de l'autre. Pour lui, sa fin de carrière consiste à effectuer une transition lui permettant de rester dans le premier, le seul monde acceptable à ses yeux : *« Moi, c'est plutôt... le sport par passion. Moi, je suis un passionné de toute façon, donc face... à des gens qui ne sont pas passionnés, je m'ennuie très vite »*. C'est d'ailleurs l'un des rares moments où il prend la parole pour parler enfin un peu plus de lui, sans qu'elle l'interrompe. *« Un monde ordinaire... ça m'ennuie très vite... J'ai d'autres centres d'intérêt que le sport... Par contre, c'est toujours des gens passionnés qui m'intéressent. »*

---

<sup>298</sup> *Opus cité*, F. De Singly, « L'injustice ménagère ».

<sup>299</sup> *Opus cité*, C. Baudelot et R. Establet, « Quoi de neuf chez les filles ? Entre stéréotypes et libertés ».



Sabine est donc tacitement assimilée comme appartenant à l'autre monde, celui des gens ordinaires sources d'ennui. A ce stade de leur existence, les deux membres du couple se trouvent enfermés dans un système de contradictions. Il éprouve le besoin de vivre pleinement sa « singularité extraordinaire », sans pour autant devenir célèbre, ou connu. Ces représentations font partie de l'invention de soi, collectivement ou individuellement, au sens de Kaufmann<sup>300</sup> (combat des ego, la passion de soi, les violences intérieures, les régulateurs, la réflexivité froide ou la raison, prise de décision et réengagement dans une nouvelle voie). Le pratiquant « passionné » a besoin de pouvoir se décentrer à certains moments de sa pratique, en déplaçant le centre de gravité de sa vie, en un point situé quelque part entre son sport, sa personne et sa vie de couple. Sans cet ancrage, il lui manque quelque chose. Il se trouve alors en déséquilibre, voire déstabilisé. Sans être sensible à ce qui fait la grandeur ou office de grandeur pour l'autre, il n'y a pas de partage : des inclinaisons, des goûts, des passions, de la vocation, et donc pas d'intégration des contraintes qui vont avec. Sabine n'hésite plus à dire qu'elle subit de plus en plus le refus de son compagnon de se consacrer à sa vie familiale. Mais elle reconnaît que sa « position d'accompagnatrice » et de compagne de sportif à haut niveau a incontestablement apporté un « bonus » à sa vie. Elle y a puisé un surcroît de vitalité lui permettant de construire sa vie d'adulte, en passant du statut de « fille de » à celui de « femme de » : *« C'est... très souvent c'était trop, trop, encombrant. Tu vois, parfois, j'aurais voulu qu'il fasse des pauses, eh ben, c'était pas possible, quoi. Pour lui, ça n'a jamais été possible de faire des pauses. Moi, j'ai vu très bien des... sportifs de son niveau, qui se sont arrêtés un an par exemple, pour construire une maison, un truc et après, ils ont recommencé. Lui, ce n'était pas possible »* (Sabine).

Entre elle, lui et son sport, c'est cette notion « d'acceptabilité » qui définit la frontière entre l'ancrage du couple et sa possible mise en danger. *« C'est un mode de vie... mais, en fait, non seulement... je cours et puis j'entraîne. Donc, je suis toujours obligé d'être en contact et d'avoir un... certain niveau pour pouvoir suivre et entraîner. C'est un engrenage... à temps complet »* (Arsène). Le sport passion de son compagnon est à présent devenu synonyme d'ennui ; il tend même à devenir un concurrent dans leur relation de couple. Alors que pour lui, c'est Sabine qui est devenue progressivement « hors jeu », faisant une concurrence pesante à sa relation avec sa passion. Elle se sent niée en tant que femme et que mère. Lui semble se sentir menacé dans ce qui constitue son essentialité, à savoir sa passion comme mode de vie.

Finalement pour le conjoint qui n'adhère pas à la passion de l'autre, son incompréhension plus encore que sa non-adhésion devient synonyme d'ennui et/ou de menace. Dans ce cas le sport est un danger pour la vie à deux. Les attentes et les désirs de Sabine ne sont plus en

---

<sup>300</sup> *Opus cité*, J.-C. Kaufmann, « L'invention de soi, une théorie de l'identité ».

adéquation avec ceux d'Arsène. Ce phénomène s'apparente aux caractéristiques des personnes qui divorcent. C'est un processus de « désunion ». Le lien devient difficile à faire durer sans sensibilisation, puis partage de ce qui fait l'aura de l'un et de l'autre.

### « Je t'aime, moi non plus »

Arsène et Sabine retracent leurs « débuts » avant de se mettre à vivre ensemble : « *C'était improvisé, on vivait par procuration* ». Leur relation au départ leur a permis de s'affirmer : « *Au début quand je l'ai rencontré, il faisait déjà... pas mal de vélo et... j'étais toujours... plutôt très fière de ce qu'il faisait, de ce qu'il s'entraînait et tout. Donc je l'ai même... beaucoup encouragé. Il a souvent dit que c'était grâce à moi qu'il a continué, qu'il est arrivé à un tel niveau, parce que je l'ai toujours soutenu... j'allais partout avec, je faisais tout avec lui. Moi, à l'époque, je faisais... Je n'ai jamais fait de compétition. En général, j'allais 3 fois par semaine à la piscine, plus 1 ou 2 fois du V.T.T. et j'ai quand même fait aussi mon... brevet d'éducatrice V.T.T. et puis... par la suite donc, j'ai eu... mes enfants... et là, ça a tout changé, parce que, évidemment je me suis arrêtée...* » (Sabine). Leurs propos caractérisent implicitement les débuts du lien amoureux : ce moment d'adhésion aux besoins et aux désirs de l'autre. « *En fait, je suis passé d'un mode de vie où personne s'occupait de moi où... je rencontrais beaucoup d'incompréhension de la part de mes parents et quand j'ai rencontré Sabine, c'est vrai que ça m'a été vraiment d'un grand secours parce qu'elle, franchement... Elle adhérerait, et elle m'a beaucoup aidé. Bon, c'est vrai, il y a une... cassure au bout d'un moment...* » (Arsène et Sabine). Ils sont dans un moment d'attention l'un pour l'autre, a priori par réaction à un manque de soutien familial vécu respectivement. « *Elle m'a encouragé... c'est à partir de là que j'ai progressé. Elle m'a été d'un grand secours. J'avais quelqu'un... j'aimais quelqu'un...* » (Arsène). L'adhésion prend la forme de l'accompagnement et d'une aide concrète à la préparation des affaires de courses. Le rôle de compagne au début, réside pour Sabine dans une sorte d'acceptation à suivre son compagnon dans sa passion. Elle l'aide de sa présence. Elle fait l'intendance en quelque sorte : « *Je donnais les bidons, et tout... [...] Moi, je lui préparais ses bidons au début, c'est seulement au moment, c'est seulement quand on a eu Serge que je m'occupais plus du tout de tes affaires... parce que...* ».

Cet accompagnement d'autrui, lui permet dans un premier temps de se distinguer de sa famille et de se construire un nouveau réseau social dans le milieu cycliste. Pour lui comme pour elle, l'entité familiale s'efface. On n'est plus le fils de, ou la fille de, on est soi-même, quelqu'un en fonction de ses propres ressources. Nous retrouvons ici l'idée développée par F. De Singly

dans ses travaux (2002)<sup>301</sup>, où le devenir de l'un consiste peu à peu, peut-être par glissement, mais aussi par socialisation, à remplir un rôle « d'auxiliaire » dans le couple, au service de l'autre et de ses fonctions, ses passions, sa grandeur. Souvent ce sont les femmes qui vivent dans l'ombre ce second rôle, comme une sorte d'intériorisation d'un habitus souvent typiquement féminin : s'occuper de son conjoint, des enfants, des autres. C'est une forme courante du don de soi au sein d'un couple, chez la femme. Sabine en est un exemple. « *Moi aussi, j'avais besoin de souffler, j'habitais chez... mes parents, et quand il me cherchait, on passait le dimanche ensemble. Je n'avais pas envie de rentrer le dimanche soir quoi. On allait encore manger au resto le dimanche soir, justement pour ne pas... encore un repas en moins avec les parents. Ça faisait vraiment du bien* » (Sabine). L'après-course est un moment important où elle retrouve son futur compagnon. Cet espace-temps a construit le couple. Alors que c'est la pratique du vélo qui a créé la reconnaissance sociale singulière, avec les premiers résultats d'Arsène. Ils se rencontrent alors mais pas sur les mêmes enjeux, bien que la motivation première soit celle de rencontrer quelqu'un à aimer, pour sortir du « *carcan* » familial. Pour Sabine, elle passe par le fait d'aller vers une mise en couple. C'est « *la copine à Dom* ». Pour ce faire elle adhère aux logiques de fonctionnement, aux passions de son compagnon, mais son enjeu est différent. Elle tente avant tout de se réaliser en tant que femme. Pour lui, la compagnie de Sabine est vécue dans les premiers temps comme un soutien, un encouragement tel qu'il n'en a pas connu jusque-là. La réalisation et l'affirmation de soi passent par le vélo, pratique dénigrée par le père d'Arsène. « *C'est vrai, qu'on a... tout les deux, on a peut-être souffert de l'environnement familial, enfin souffert... on n'a pas pu se réaliser pleinement. C'était plutôt... c'est pas comme maintenant ou les jeunes... ont plutôt tendance à rester chez leurs parents.* » Elle souhaite à présent « *faire les choses pour elle-même* ». Sauf que pour la famille d'Arsène le vélo est toujours une perte de temps. On assiste à une confirmation, voire une confrontation des assignations : féminine, dans et par la sphère conjugale et familiale, et masculine, dans et par la sphère des pratiques... souvent plus reconnues socialement<sup>302</sup>. Là encore nous retrouvons à l'œuvre les mécanismes d'inculcation de l'identité des genres, en tant que processus de construction sociale de la personnalité individuelle. Pour Sabine cette pratique devient une fuite en avant devant les problèmes et la pratique qui la privent de son conjoint : « *Il y a eu beaucoup de moments très difficiles. Souvent Arsène m'a dit « Heureusement que t'es là, sans toi, j'aurais pas réussi. J'ai quand même toujours été là pour le soutenir dans les moments difficiles. Ça, je pense qu'il peut pas dire le contraire. Je t'ai toujours soutenu* ». « *Oui, tout à fait* » (Arsène). Ici

---

<sup>301</sup> *Opus cité*, F. De Singly, K. Chaland, « Avoir le « second rôle » dans une équipe conjugale - Le cas des femmes de préfet et de sous-préfet ».

<sup>302</sup> F. De Singly, « Fortune et infortune de la femme mariée », Puf, 3<sup>ème</sup> édition, 1994.

elle revendique la confirmation de son conjoint, pour assurer le lien qui l'unit à lui, mais aussi pour se rassurer de la permanence de ce lien, qui n'est guère appuyé d'emblée, par son conjoint en fait. Il lui semble peut-être normal qu'elle ait cette attitude en tant que compagne. Cela fait partie de ses présupposés sur les liens de couple et le rôle de la femme auprès de son mari. (De Singly, 1994). « *Dans des crises sportives, des blessures ou autres... j'ai toujours... rien que par la présence, fait ce que j'avais à faire et ce que je pouvais faire. Même si souvent, je me sentais désemparée.* » En fait ce n'est que plus tard dans leur histoire, que le sport les sépare, mais la présence de Sabine, même si elle n'est plus du tout de la même nature et ne se manifeste plus de la même manière, reste une façon, selon elle, de soutenir Arsène dans sa carrière sportive. C'est le fait de ne pas le laisser se sentir seul, dans l'épreuve de la blessure par exemple, pour elle. Ce second rôle peut être joué dans différents répertoires. Les interprétations sont fonction du degré d'implication dans une vie sportive et dans la vie conjugale, de part et d'autre.

Les manières d'être ensemble d'Arsène et Sabine ont été liées, au départ, au vélo, comme pour le couple de Sandra et Alain. Ils l'ont vécu comme moyen d'émancipation puis de rencontre entre eux. Ils ne faisaient pas de vélo ensemble, mais partageaient l'après-course en se retrouvant ensemble pour manger au resto et sortir du « carcan » familial. Ce sont ces moments sociaux communs d'après compétition qui ont servi la construction du couple. Ils étaient alors dans une phase d'accompagnement simple. L'un et l'autre adhèrent sincèrement aux goûts de chacun. Puis ces pratiques communes sont devenues celles du quotidien partagé (repas, s'occuper des enfants, de la maison...) dans une vie commune. L'après-course est devenue un autre temps de moins en moins partagé, parfois source de conflits, mais toujours synonyme de liberté, pour Arsène. Leurs moments privés sont des « plages d'échanges » autour de pratiques culturelles (télévision, cinéma, musique, arts...), en dehors du sport. Il ne s'agit donc pas seulement de discussion d'intendance du couple, mais bien d'une communication réelle basée sur une sensibilité proche. C'est dans ces moments qu'ils construisent, ou reconstruisent, leur appartenance à leur couple. Ils s'y reconnaissent et ainsi ne se voient pas comme des personnes étrangères l'une à l'autre, grâce à ceci. Pourtant plus loin dans leurs témoignages apparaîtra le sentiment d'un manque de communication et de pratiques partagées. Mais c'est visiblement un autre temps du couple et de son évolution actuelle, mais indéniablement avec la fin de carrière compétitive d'Arsène, l'ensemble à évolué. Les priorités ont changé, mais pas celle du sport.

Ce tournant, Arsène et Sabine l'ont réalisé différemment : leurs deux noms figurent sur la même sonnette. L'adresse est la même pour les deux. Pourtant ils ont des modes de vie distincts qui se superposent à la vie familiale, au sein d'un même lieu. Pour Sabine, la maison est son lieu de vie intime et privé. Pour Arsène ce même lieu est « utilisé » différemment. Il y dort et y

mange et s'y installe pour s'y reposer entre deux entraînements, car il a continué de s'entraîner. Mais l'essentiel vital est ailleurs (discussion informelle lors d'un entraînement), hors de la vie ordinaire, ennuyeuse, de monsieur tout le monde à la maison. En faisant du vélo son intimité, il en fait un monde à part : son monde de passion, différent de la sphère privée du couple et de sa vie de famille. Il ne s'arrête pas concrètement dans les faits et pourtant ses représentations, ses sentiments ont changé. Ils ont malgré tout pu créer en fait un espace commun, une maison, dans un premier temps. Ils se retrouvent en dehors du sport et des enfants, toujours dans quelques traits de caractères : *« Disons qu'on a des plages où on se retrouve, c'est-à-dire le soir... parce qu'on a quand même... des choses en commun, c'est-à-dire qu'on aime bien regarder un bon film, lire. C'est des choses qui nous rapprochent, en plus, on a... un peu la même sensibilité, donc je veux dire, on n'est pas deux personnes étrangères... Ben, je veux dire, on discute quand même pas mal par rapport à des gens même peut-être qui ne font pas de sport. On est capable quand même d'avoir de longues plages de discussion où on sait nous reconnaître »* (Arsène). Contrairement au couple précédent, les habitudes (le fait de se retrouver le soir pour partager le repas, les enfants, un film, une discussion) sont recherchées pour valider et renforcer le lien et « se reconnaître ». Dans les faits, chacun mène sa « double vie ». Il y a une vie commune et chacun a la sienne. Par conséquent il y a trois vies superposées, entrelacées avec la pratique sportive, encore et toujours. L'arrêt de l'une ne peut pas ne pas modifier l'équilibre général.

Le sport les sépare tout en les liant. Elle travaille à temps complet pour lui permettre de travailler à 80 pour cent et s'entraîner le restant. Le sport est source de conflit car l'arrêt de la carrière d'Arsène n'est pas réalisé dans les faits selon sa compagne. Ils ont su, quand même l'un et l'autre, le mettre de côté et recréer deux tiers des liens et d'autres réseaux de communication entre eux. A nouveau dans ces propos nous percevons l'idée d'une vie isolée et isolante pour le conjoint ne partageant pas la même passion, mais aussi pour le sportif absent étranger à sa famille, même lorsqu'il a arrêté la haute compétition. Sabine établit d'elle-même le parallèle avec d'autres passions isolantes, telle que la musique, pour son père. Mais aussi avec la carrière professionnelle qui peut elle aussi phagocyter la vie familiale. Globalement les différences entre les hommes et les femmes par ce cas, lors de l'arrêt de la pratique sportive de l'un ou de l'autre, nous semblent plutôt liées aux représentations et aux pressions sociales qu'à d'autres différences (physiques, par exemple).

## 5.2.4. Arrêt de pratique et effets sur la vie conjugale commune-séparée

### La vie d'après... le temps d'avant

La rencontre de l'un et l'autre des deux partenaires est une situation sociale qui met en jeu deux personnes, produits de leurs histoires respectives, dans un contexte qui leur devient singulier. Ces premiers moments communs ont été évoqués plus ou moins explicitement par les personnes étudiées. Mais toutes ont éprouvé le besoin de marquer leur histoire par un début, un temps d'avant par rapport à un temps d'après afin d'exprimer, voire d'expliquer des différences d'état du couple et d'eux-mêmes personnellement. C'est dans ces premiers temps, ces premières organisations, négociations, que se construit le mythe fondateur du couple, avec son lot d'illusions, ses enjeux, ses repères : les désirs et les besoins de chacun. Il y a souvent beaucoup d'admiration du non-pratiquant devant la passion de l'autre vis-à-vis du sport. Il semble capable d'aimer et de s'investir entièrement dans ce qu'il fait. Cette caractéristique peut attirer. Le résultat, sous-entendu la compétence, l'expertise, peut aussi être attractif, pour un autre sportif. Et enfin un corps façonné par la pratique sportive est une belle mécanique qui attise le désir de l'autre, tel un modèle à atteindre ou un objet convoité. Quentin l'exprime très bien, même s'il est séparé de sa compagne Natacha depuis un an, après vingt-trois ans de mariage. Nous nous attarderons dans d'autres paragraphes sur leur cas.

*« Elle était... très fière de moi des années vélo puisqu'on s'est connus à l'âge que va avoir Madeleine bientôt, puisqu'on s'est connus à 17 ans. A l'époque, elle était sportive aussi puisqu'elle pratiquait le ballet nautique, une discipline artistique mais qui nécessitait quand même des heures d'entraînement, il y avait des spectacles donc de la rigueur aussi, donc elle comprenait les obligations que peut avoir un sportif. Elle était très fière de moi au travers des résultats. J'ai changé de sport à la trentaine après 20 ans de pratique cycliste, je suis rentré dans le monde du chien. C'est un milieu où elle a moins partagé mes passions mais elle m'a quand même suivi, on va dire, dans quasiment tous les pays d'Europe pendant une bonne dizaine d'années et au travers des résultats de Madeleine, puisque Madeleine<sup>303</sup> a pratiqué pendant 10 ans, jusqu'au niveau mondial, donc elle est partie dans toutes les galères, tous les week-ends... Partout, elle a suivi en tant que maman, en tant que... compagne... »*

C'est la maman, conjointe de Quentin, qui est exclue, reconvertie de fait dans son rôle de compagne, voir de mère, puis de conjointe. Comme Lucie et Sabine, Natacha (compagne de Quentin, mère de Madeleine) suit au début de sa relation son compagnon, dans le sport. Mais sa

---

<sup>303</sup> Cécile est la deuxième fille du couple, qui elle-même pratique le sport à haut niveau depuis son plus jeune âge.

pratique personnelle est stoppée par l'arrivée des enfants. En tant que femme, son corps est « touché » par la grossesse, ce qui modifie sa pratique. L'homme, lui, peut continuer sa pratique. Pendant que l'autre « reste à quai » momentanément. Pourtant Lucie, maman à son tour, loin de s'arrêter, reprend le sport et réorganise sa vie de couple et de parent autour du sport, dès que cela est possible, voire l'intensifie. Pour un homme c'est différent. Sa pratique physique n'est pas remise en cause d'une manière évidente, lorsque l'enfant paraît. Quentin, d'ailleurs le prouve d'une autre manière en « patrimonialisant » son investissement dans le sport via la carrière sportive de sa fille.

### « Le désespoir de l'attente »

Charles, 45 ans, l'ex-conjoint d'une triathlète évoluant à haut niveau, après douze ans de vie commune, s'est séparé alors qu'elle se concrétisait essentiellement dans sa carrière sportive. Lui-même a pratiqué le football, avant d'arrêter totalement vers trente ans. Son témoignage écrit par mails, décrit une attente subie, peu à peu vidée de son sens. Ce récit est retranscrit de manière conséquente car il se caractérise notamment par son expressivité et sa grande fonction illustrative de certaines de nos analyses. Cependant, la situation la plus classique est inversée. Habituellement, c'est la femme qui attend... le retour du prince charmant (Kaufmann, 2006)<sup>304</sup>. *« Le souvenir le plus prégnant qui me reste de ces années, durant lesquelles sa « carrière sportive » et notre vie commune allaient de pair, est celui d'une attente. Pour moi, cette époque-là a été « le temps de l'attente », c'est ainsi que je pourrais la qualifier. J'ai le sentiment d'avoir passé le plus clair de mon temps à l'attendre.*

*Attendre qu'elle rentre de sa séance d'entraînement. Attendre que sa conversation téléphonique avec un/une coéquipier(e), entraîneur, dirigeant, s'achève. Attendre qu'elle rentre de sa réunion ou de sa rencontre avec eux. Attendre qu'elle rentre de son stage de préparation. Attendre sur la ligne d'arrivée la fin de la compétition. Attendre enfin qu'elle rentre de la compétition. Attendre qu'elle ait un moment à me consacrer. L'attendre encore et toujours, interminablement ».* En quelques lignes et dans un style littéraire, il caractérise exactement les différents types d'attente auxquels sont confrontés les conjoints de sportifs. Il parle essentiellement de son attente, qui révèle aussi probablement comme dans le cas de Sabine, son surinvestissement en autrui, voire son propre désœuvrement, ou son absence de reconnaissance sociale personnelle propre et satisfaisante. Cependant, il aborde cette question ultérieurement, en y expliquant le contraire : *« Ces temps d'attente, de plus en plus nombreux, ces temps de latence, n'étaient pas vides. Je ne peux pas les assimiler à des moments de béance, de vacance. Souvent,*

---

<sup>304</sup> J.-C. Kaufmann, « La femme seule et le prince charmant », Paris, Armand Colin, Collection *Individu et Société*, 2006.

*je les vivais comme des moments de tension, en fonction des différentes inconnues qui y étaient liés : dans quel état physique et psychologique allait-elle rentrer ? Comment la compétition s'était-elle passée ? Lui resterait-il un peu d'énergie et de disponibilité pour moi, pour nous ? Qui avait-elle rencontré pendant que je l'attendais ? ».* Le conjoint vit à côté du sportif, mais vit aussi la carrière du sportif, ses tensions, ses euphories, ses déceptions. Il supporte cela aussi, en plus de sa vie propre. Nous avons déjà rencontré dans le cas de figure du couple de Sabine et Arsène, ainsi que dans celui de Bernard et de Nicole. Mais dans ce cas, l'attente est bien au service de la grandeur de l'autre et non plus seulement une attente domestique. L'âge n'entre pas en considération. Ce serait plutôt les caractéristiques du couple où un seul est sportif à haut niveau et où l'autre ne pratique pas. *« Elle ne m'a pas souvent demandé explicitement de l'attendre, à cette époque. Il n'est pas impossible qu'elle ne me l'ait jamais demandé. Mais je l'attendais malgré tout. Je ne pouvais que l'attendre. Je devais l'attendre. Mon rôle et ma mission, ceux que je m'étais assignés, étaient de l'attendre. D'être là à son retour. Si la notion de vie commune conservait un sens, c'était celui-là : il faudrait que je sois là quand elle rentrerait. »* Le sens de la vie commune pour ce type de couple est très traditionnel. Mais d'habitude, c'est la femme qui est liée au foyer et à la vie domestique, attendant le retour de son mari, dans les représentations plus classiques. Il y a une permutation des rôles traditionnels. Il est devenu « l'homme de... », « le mari de... ». Or pour le genre masculin cette référence au « second rôle de l'équipe conjugale » peut être insupportable. Cette situation d'attente dans les coulisses n'est pas gratifiante pour l'homme, dans une société construite sur la représentation des femmes qui ont d'emblée et par inculcation sexuée, une valeur sociale inférieure à celle de l'homme. Dans notre cas, l'homme n'a plus sa place aux côtés de sa femme, sur la même scène. Il semble bien relégué dans l'antichambre du couple. Il semble subir la gloire et la grandeur de sa compagne et ne l'accompagne même plus aux courses.

*« C'était la seule place qui me restait, la seule qu'elle ne me contesterait pas, celle de celui qui attend son retour, parce qu'elle rentrerait tôt ou tard. La plupart du temps, quand elle rentrait, elle n'avait plus besoin de moi ; parfois même, j'étais encombrant. Mais il pouvait advenir qu'elle ait besoin de moi. C'est arrivé quelquefois. Je l'ai attendue patiemment, des années durant. L'attente était devenue ma principale aptitude. Pendant ces moments où je l'attendais, j'étais incapable de m'investir réellement dans d'autres activités. J'aurais même éprouvé une forme de culpabilité, si tel avait été le cas. Je ne voulais pas être pris en défaut à ce niveau là, en flagrant délit d'incapacité ou de refus d'attendre. »* Il apparaît que dans ce modèle de fonctionnement, le rayonnement de l'un (généralement c'est le sportif qui se trouve grandi dans des lieux et de grands moments de sacralisation que représente l'événement de la compétition) assombrit celui qui, par conséquent, vit dans l'ombre du premier. Dans ce cas, le



conjoint ne trouve sa justification que dans un rapport d'utilité, de fonctionnalité, d'intendance ou de dernier supporter de l'ange déchu, lorsqu'il tombe de son piédestal. *« Mais l'attente a pris fin quand même. Progressivement, j'ai cessé de l'attendre. Je me sentais trop seul dans cette posture. Ou plus exactement : abandonné, délaissé, inutile. J'ai senti que l'attente était devenue vaine, insignifiante, je ne trouvais plus à m'alimenter en elle. Je ne respirais plus dans cet espace-temps étrange, j'étouffais. Je ne sentais plus son regard, ni sa présence. Son absence même ne m'habitait plus. Je n'aimais plus l'attendre. Je ne m'aimais plus l'attendant. Je ne l'aimais plus à travers cette attente. Un jour, je n'y étais plus non plus. J'avais déserté le dernier espace qui nous était commun. Une petite maison aux volets verts située sur les hauteurs d'une ville thermale symbolise cette période. Et aujourd'hui encore, même des années plus tard, j'en ai les larmes aux yeux en l'évoquant. »* Cet épisode date de sept ans, ils se revoient parfois. Elle a arrêté sa carrière sportive trois ans après leur séparation, après un accident de la route, bien qu'elle ait repris une année encore en demi-teinte, au plus haut niveau, sa pratique compétitive. Actuellement, aucun des deux partenaires n'est en couple, ce qui nous laisse supposer que leurs décalages n'étaient pas seulement dus au sport, mais que ce dernier a cristallisé certains autres manques.

Le sentiment de solitude peut être, comme ici, vivement ressenti chez les conjoints, qui vivent dans l'ombre de leur compagnon, après s'être eux-mêmes déjà arrêtés de pratiquer. L'attente est parfois insupportable, lorsque l'un des deux poursuit sa carrière, soutenu (par fuite ou nécessité) par la présence/absence de son « partenaire » de vie. La relation semble alors être entrevue comme un partenariat fonctionnel plus ou moins négocié. Il n'y a pas de prolongement de l'un dans la réalisation de l'autre et devant la « longévité », voire le rayonnement de la carrière sportive du conjoint qui continue. Ici le partenaire a fini par se décourager. Surtout s'il s'est construit sur une certaine idée du couple à laquelle ne correspond pas ou plus sa réalité conjugale. Quant au sportif, entouré de l'attention de ses proches il peut être poussé à continuer ou au contraire à s'arrêter faute de supporters, lorsque le conjoint déserte la relation. Cependant, nous n'avons pas rencontré ce dernier cas lors de nos enquêtes.

## **De l'accompagnement à l'exclusion**

L'accompagnement est le fait d'ajouter, de joindre quelque chose à quelque chose, ou quelqu'un. Lui tenir compagnie aussi en quelque sorte, dans son parcours, et le soutenir. C'est aussi devenir en même temps des sportifs accomplis comme cela a été le cas pour Jean et Lucie. Ces sens communs sont déclinés ici dans les formes variées d'accompagnement ou de non-accompagnement des proches, des conjoints. Cet accompagnement est constitué de petits gestes opportuns, quotidiens ou non, de véritables rituels parfois. C'est aussi le partage d'un territoire,

d'une temporalité, entre autres choses. Il aide à établir une intimité, sans pour autant que cela soit une loi vérifiée.

A l'inverse, l'exclusion est le fait d'enlever, d'extraire, de soustraire quelque chose ou quelqu'un à quelque chose ou à quelqu'un. C'est aussi nier voire renier quelqu'un ; le refuser, le mettre « hors-jeu » en quelque sorte, en lui signifiant qu'il n'a plus sa place dans tel ou tel espace-temps. Dans le contexte qui nous intéresse, le sentiment d'exclusion est parfois très prégnant. Il est fortement mis en avant dans l'un ou l'autre témoignage, parfois sans concessions. Il accompagne et évolue lui aussi en cours de carrière. Loin de s'estomper en fin de carrière, il s'accroît parfois jusqu'à la rupture de différentes manières.

En effet on repère, dans les récits, des changements. Ils sont expliqués sous différents angles, de la crise conjugale clairement énoncée aux sentiments de frustration et d'inégalité dans l'investissement du couple à cause du sport notamment. Des sortes de crises, de ruptures de statut, apparaissent avec des causes multiples : déménagement, spécialisation de la pratique, des enjeux, venue des enfants, entrée dans le monde du travail, accident, maladie, séparation. L'événement est alors un paramètre important de changement des relations, des sentiments de chacun. Il peut devenir un véritable tournant de vie, escamoté dans le récit cependant. Mais les vrais décalages sont plutôt liés à l'émergence de nouvelles volontés, à des glissements de statuts, à la pression des événements, voire à la pression sociale : « *il est temps de fonder une famille* » (pour une femme surtout), de trouver enfin un « *vrai métier* ». Nous retrouverons ici le couple de Sabine et Arsène, mais aussi le témoignage de Françoise, conjointe et sportive de haut niveau face à l'arrêt décalé de son compagnon lui aussi sportif de haut niveau en fin de carrière. Leurs tensions posent la problématique de la maternité. Il s'avère en fait que la maternité agit comme un révélateur de la fin de carrière (voir le chapitre suivant). Il existe plusieurs variantes ou variations à ce propos, selon les situations sociales. Différents éclairages explicatifs sont possibles, nous en aborderons quelques-uns ultérieurement.

Si l'on reprend le couple de Sabine et Arsène, les ressentis sont forts. Le couple est en crise larvée et en pleine mutation, en raison de la poursuite de la carrière sportive d'Arsène ; qui persiste trop longtemps dans cette voie, au goût de ses proches à l'heure où d'autres ont raccroché depuis longtemps. Cela a fini par exclure sa compagne de ce qui l'entoure : les courses, l'entraînement, les préparatifs, la venue au bord de la route le jour de compétition, l'après-course, le réseau social de son conjoint : « *Je m'occupais plus du tout de lui, j'oubliais des machins, je me faisais engueuler. C'était des crises pas possibles et je lui ai dit : « Ecoute, à partir de maintenant, c'est fini, tu t'occupes de tes affaires du début à la fin, je ne touche plus à tes affaires de sportif ». Mais au début, je m'occupais beaucoup de ses affaires... »* Néanmoins, elle reconnaît elle-même s'être peu à peu retirée, à cause des enfants, mais aussi parce que cela

ne l'intéresse plus, qu'elle s'y sent « vieille » : « *Au début quand ils étaient petits, quand Serge était petit, j'allais encore pas mal avec, bon beaucoup moins, beaucoup moins, mais... ça allait. Et t'es pris par les enfants, tu te rends pas compte et puis petit à petit quand les enfants grandissent, tu te rends compte que... du coup, t'es coupée du monde parce que lui n'a jamais rien arrêté. Il a toujours continué... il a toujours fait son sport comme avant, il a strictement rien arrêté et d'un seul coup, je me suis rendue compte que... les rares fois où je sortais avec, je connaissais plus personne. Parce que lui sortait toujours et c'est surtout... et... c'est les après-sports qui m'ont... Je ne lui ai jamais interdit de faire du sport parce que je sais très bien que c'est pas possible, de toute façon pour lui c'est vital. Ça, je comprends très bien et... même j'apprécie, aussi forcément, qu'il s'entretienne et tout, c'est très bien mais... l'après-sport qui a souvent été source de conflits entre nous* ». Elle explique que peu à peu elle est sortie de son réseau social, qui était devenu au fil du temps commun, par le fait qu'elle l'accompagnait partout aux courses. Les enfants changent l'organisation du couple, notamment pour elle, pour lui aussi, mais différemment, comme nous l'aborderons plus loin : « *Du coup je suis allée beaucoup moins par exemple, aux courses de vélo et maintenant... quasiment plus. J'y vais peut-être une ou deux fois l'an avec lui parce que justement avant, je... je connaissais tout le monde au bord de la course. Je discutais avec tout le monde, j'avais des amis...* ». Des amis qu'à présent elle ne côtoie plus. La mise en couple puis l'arrivée des enfants changent les manières d'être ensemble, d'être soi tout simplement. Le rôle de mère devient un rôle à plein temps pour la femme, alors que pour l'homme, celui de père peut être celui d'un relais, certes indispensable, mais comparativement à temps partiel. Le sport loisir de Sabine est mis de côté. Alors qu'a priori le sport de compétition garde la même place, voire s'amplifie pour Arsène. Malgré une « pause » légère selon Sabine, due plus à la blessure qu'à la « parentalité ». Là encore l'inégalité de l'investissement dans le couple est ressentie dans les dires de Sabine. Pourtant dans le domaine des compétences quotidiennes (faire à manger, s'occuper des enfants, le ménage...), il apparaît plus loin dans le récit qu'Arsène sait occuper les mêmes « postes » que sa compagne. Il s'est beaucoup investi lors de la venue au monde de ses deux enfants : « *Moi, j'ai repris le boulot, lui, il était encore à la maison (rire de Sabine), après mon congé de maternité. Donc, au début, c'est lui qui gardait le bébé... et après quand Marina a eu un an, il a eu son accident de vélo, aussi... Marina ne s'en souvient plus, elle était tout bébé. Donc, il était de nouveau arrêté quatre à cinq mois* ». Cependant, Sabine attribue ce fait à une « coïncidence » due à des blessures, puis à un accident sportif dans la carrière de son conjoint : « *En fait... c'est...de toute façon une coïncidence, mais... maintenant, tu me fais penser à ça. Serge, il a eu un mois... il s'est blessé au hand, il s'est déchiré les ligaments. Donc, il était arrêté pendant 6 mois...* » Pour lui, par ailleurs « savoir tout faire » suffit et s'occuper de ses enfants comme le fait leur mère n'a pas été un problème : « *C'est vrai que les enfants, je m'en suis occupé... mais c'est vrai, autant que*

*Sabine... par la force des choses, peut-être. Mais en fait, je m'en suis occupé... » Autrement dit il a le sentiment d'avoir accompli son devoir. « Je les langeais, je leur donnais... tout ce qu'il fallait... je veux dire... Je savais tout faire. C'était pas un problème. » Cette implication temporaire au niveau des domaines des compétences parentales cautionne pour lui son retour à son propre domaine de compétence, celui du sport. Il n'a pas persisté selon Sabine et elle s'est vite retrouvée seule chez elle et au sein de son couple : « Il savait tout faire, c'est sûr. Mais bon, très vite, il a repris dès qu'il était de nouveau... Il s'est d'ailleurs rééduqué plus vite que... la normale. Et... ouais, normalement c'est six mois pour les ligaments. Toi à quatre mois, je crois ou cinq mois, tu reprenais déjà le boulot et parce qu'il voulait absolument revenir, revenir, revenir. Même quand il a eu son accident, quand je suis allée le voir le soir à l'hôpital, il sortait du bloc... il avait la tête bouffie et tout... je me penche vers lui et il me demande : « Qu'est-ce qu'elle a fait Clémentine ? » C'est la première chose qu'il m'a dit, quoi : « Qu'est-ce qu'elle a fait Clémentine ? »<sup>305</sup> Parce que comme il l'a pas vue, il a pas... finalement il est pas arrivé à l'arrivée. Et ben, c'était son truc dans la tête. Mais bon, l'infirmière m'a dit : « c'est normal », c'est la dernière chose... qu'il a pensée avant que cela arrive. Donc c'est normal, c'est aussi le premier truc... qui ressurgit. Mais... bon... moi je le savais parce que je suis aussi un peu dans le milieu médical mais... ça pourrait faire mal, tu vois ? ». L'événement accidentel, loin d'arrêter Arsène, l'a poussé à s'accrocher et à reprendre de plus belle, au désespoir de sa compagne : « C'est clair, ça a été très dur. Après le lendemain, il pleurait et tout « Ça y est, c'est fini pour moi le vélo... ». Mais... il était désemparé. Je pense que c'est suite aussi à cet accident, que maintenant, il... enfin, moi je le ressens comme ça, il... souvent, il me dit « Laisse-moi vivre » parce qu'il a été tellement près... il a été tellement près de la mort, qu'il se rend compte que c'est à un cheveu, que du jour au lendemain, il peut ne plus être là donc... il faut qu'il profite, qu'il vive, qu'il vive, donc j'ai pas le droit de lui interdire... j'ai pas le droit de lui interdire quoi que ce soit. Parfois c'est dur ».*

En fait, il semble que contrairement aux couples de Lucie/Jean et Sandra/Alain, les tâches et les responsabilités ne sont pas véritablement explicitement négociées, même après vingt ans de relation. Le sport pour ce couple est une vraie épreuve de force, un enjeu de pouvoir. Ils ne sont pas du tout sur la « même longueur d'ondes ». Il n'est pas en plein « sevrage » de ses habitudes, mais les sentiments et les fondations de leur couple semblent en danger, via le sport et la longévité de la carrière sportive notamment. Cette fois à ce moment de leur vie de couple, ce sont les enfants qui deviennent le lien commun sans pour autant être une pratique commune.

---

<sup>305</sup> Clémentine est une cycliste de haut niveau, entraînée par Dominique. C'est en allant la voir sur une étape de La Grande Boucle (Tour de France cycliste féminin) qu'il a eu son accident de vélo. Par ailleurs, elle fait partie des personnes interrogées dans cette étude.

L'intimité devient dès lors une intimité essentiellement familiale, notamment au sein du territoire familial. Le sport devient par contre ce qui sépare le couple, entre autres, au moment de l'entretien, à près de vingt ans de vie de couple. Elle n'a pas le droit de lui interdire de faire du sport, autrement dit pour lui, de vivre sa vie... mais en attendant elle s'interdit elle, le droit de vivre la sienne. L'épreuve réside dans la codépendance à l'autre, ce qui n'est plus un choix librement consenti : « *Parfois c'est dur* ». Par ailleurs, le fait d'avoir des enfants a, en fait, renforcé le décalage.

### **5.3. BREAK OU BIFURCATION**

La fin de la carrière sportive d'un ou des deux conjoints est un moment qui n'est pas forcément « remarquable » et simultané, c'est-à-dire lisible d'emblée dans une trajectoire. L'étape de transition peut passer inaperçue sur le moment, car les habitudes ne changent pas radicalement, mais très progressivement. Même si certains événements peuvent marquer un tournant, comme par exemple la mise en couple, la venue des enfants, l'individu donne son interprétation qui n'est pas forcément la réalité. Mais ce qui nous importe, c'est justement sa manière d'en parler, sa perception du changement, ses motivations. Car même si « dans sa définition objective, une carrière se compose d'une série de statuts et d'emplois clairement définis, de suites typiques de positions, de réalisations, de responsabilités et même d'aventure, dans sa dimension subjective, une carrière est faite de changements dans la perspective selon laquelle la personne perçoit son existence comme une totalité et interprète la signification de ses diverses caractéristiques et actions comme une totalité, ainsi que tout ce qui lui arrive ».<sup>306</sup>

#### **5.3.1. Le troisième compagnon**

Il en est ainsi pour Sandra lorsqu'elle parle de sa carrière passée : « *J'ai fait douze ans de triathlon et au bout de douze ans, j'avais fait un peu tout ce que je pouvais voir au niveau triathlon, tant au niveau distance, je suis passée du Sprint à l'Ironman, tant au niveau... compétition. Donc j'ai fait des courses régionales, des courses nationales, des grands prix... J'ai*

---

<sup>306</sup> Everett Cherrington Hughes, « Institutional Office and the Person », *American Journal of Sociology*, XLIII, november 1937.

*un peu vécu plein de choses, des compétitions individuelles, des compétitions d'équipe. Et c'est vrai qu'à partir de ce moment là, je me suis dit... je me suis lancé un peu tous les défis... ».* Autrement dit cela prenait beaucoup de temps et demandait beaucoup de sacrifices, que de vouloir faire du triathlon pour elle. *« C'était une période où j'étais en phase d'études, donc c'était au lycée et puis ensuite à la fac, donc... c'était les cours et ensuite l'entraînement, souvent le soir, et c'était tous les jours, très régulièrement. On va dire entre huit et douze, treize heures de... sport par semaine. Et c'était assez contraignant vu qu'il fallait y aller tous les soirs... à n'importe quelle heure... c'était assez régulier et... ça prenait... c'était parfois épuisant. Ça prenait du... voilà, c'était fatigant. »* La vie qu'elle évoque durant son parcours scolaire et universitaire lui laisse peu de place pour autre chose. C'est une vie isolante<sup>307</sup> par excellence. A part le sport, elle vit... à côté de tout, voire de tous. A présent, en fin de carrière elle n'a pas encore vraiment perdu l'habitude de faire du sport et semble parfois ne pas savoir trop quoi faire d'autre de ce temps qui se libère peu à peu. Ce temps social, économique, affectif, pour soi, ce temps nouveau, elle ne sait pas encore comment le définir et l'occuper. C'est assurément un temps de flottement, même si elle présente sa vie comme un tout. Le sens est en train de changer et ses habitudes, ses sentiments, son ressenti aussi. *« Je suis dans une période où je m'entraîne plus autant, mais je n'ai pas l'impression d'avoir plus de temps libre puisque le temps où je faisais du sport, c'est peut être un temps où je... le consacre plus à mon travail, et j'ai pas du tout l'impression que ça m'octroie plus de plages horaires. Mais c'est vrai que c'est un... ça permet aussi de... de souffler et... ça permet quand même d'être moins pressée dans la journée, de... de prendre un peu plus le temps quand même ».* La première analyse qu'elle fait de son « arrêt » est le manque de résultats, autrement dit de reconnaissance. Elle ne se reconnaît plus dans ce niveau de réalisation moyen, qui ne trouve plus avantage à ses yeux. Sa vie personnelle, sa rencontre avec Alain, puis sa mise en couple, selon elle n'ont pas eu d'incidence sur sa carrière sportive : *« C'était pas tellement dû à ma vie personnelle, je pense que c'était plus dû à un manque de résultats... qui ne m'encourageait plus à me relancer et continuer cette activité. Mais je ne pense pas qu'au niveau... personnel, dans ma vie privée...quelque chose ait joué dans... l'arrêt... l'arrêt de ce sport. Je ne pense pas. [...] Disons que le sport n'est plus un objectif primordial, il fait encore partie de ma vie mais il n'est plus au même niveau d'importance... Les amis continuent à être les amis que j'ai connus dans le sport et restent... assez fidèles et les mêmes. Et au niveau... vie privée, effectivement... avec mon ami... ça n'a rien changé depuis... je pense pas qu'il y ait eu de gros changements entre nous depuis que j'ai arrêté le sport ».*

---

<sup>307</sup> Opus cité, B. Papin, « Sociologie d'une vocation sportive : conversion et reconversion des gymnastes de haut niveau ».

Au quotidien, l'organisation que nécessitent une pratique, les compétitions et les déplacements, n'a pas empêché la vie privée : *« Je pense pas que le sport nous ait empêchés de nous voir moins souvent, je ne pense pas que ça a été un frein dans notre relation... Vu que déjà, nous n'habitons pas ensemble, donc de toute façon, ça ne faisait pas de grands chamboulements dans notre vie. Mais au contraire, je pense que le week-end, on partageait les moments de sport, soit les phases d'entraînement, soit les phases de compétition »*. Pourtant, alors qu'ils habitent à moins d'un kilomètre l'un de l'autre, nous pouvons supposer que cette pratique intensive a été une cause de non-cohabitation, en ce qui concerne Sandra. Elle préfère en effet « être pour elle » en veille de compétition, pouvoir garder son emploi du temps, ses petites habitudes avant une compétition plutôt que d'avoir à composer en commun, bien qu'elle soutienne l'inverse au moment de l'interview, en présence de son compagnon : *« Je pense pas que ce soit le sport qui m'ait... poussée à continuer à vivre seule, mais c'est vrai que sur les phases de compétitions pour moi, c'était important de me retrouver seule... effectivement, continuer à garder certaines habitudes et ne pas être perturbé par... une autre personne et c'est vrai que c'est important d'être dans sa bulle jusqu'à la compétition tant au niveau des habitudes alimentaires... de l'emploi du temps. Se coucher tôt, passer une bonne nuit, etc. Mais je ne pense pas que... le fait que nous n'avons pas habité ensemble soit dû au fait que nous faisons du sport, au contraire, on se connaissait, Alain a vécu du haut niveau en vélo, donc il pouvait très bien ressentir ce que je vivais et il l'a toujours respecté donc c'était pas un sujet de... confrontation ou de... désaccord »*. C'est une manière de préserver son univers sportif personnel, que ne pas se vivre avec son ami. Son ami donne une autre raison personnelle : *« Moi je pense que... chacun aime bien son indépendance et c'est vrai que... longtemps... la vie de couple me faisait peur au quotidien. J'avais peur de me lasser... En fait, se retrouver à des moments privilégiés et moins systématiques, ben ça me convenait bien. Mais le sport n'avait pas d'incidence »*. En fait, leurs manières d'être ensemble étaient liées au sport, les moments sportifs, les entraînements, les retours de compétitions. Maintenant qu'il n'y a plus ces grands moments de séparation et puis aussi ces moments forts dans leur vie, leurs manières d'être ensemble sont amenées à changer de sens. *« Disons que moi je n'ai pas arrêté complètement le sport et que je continue à me lancer des défis moindres, mais des défis quand même au niveau sportif parce que c'est ce qui a bercé... une grosse partie de ma vie et je me vois pas passer à quelque chose de très, très différent, donc je continue. Par exemple, l'année prochaine, j'ai envie de faire un marathon. Maintenant, les autres objectifs ensemble, ça peut être faire des beaux voyages ce qui nous plaît à nous deux... éventuellement, pourquoi pas, faire... une compétition sportive ensemble. Nous avons pensé faire un relais en triathlon ensemble... »*.

Certaines analogies entre les processus d'engagement et de désengagement, d'une carrière sportive, et le sentiment amoureux, sont apparues. Dans les deux cas, on assiste à une volonté d'engagement à « 100 pour 100 » (propos de Sabine, conjointe non sportive, à propos de la relation conjugale), dans le sport comme dans certaines formes de relation amoureuse. Au début on adhère « *pour voir* », puis on se retrouve « *embarqué dans un engrenage* » (Arsène, conjoint sportif de Sabine). La relation au sport intensif peut ainsi s'apparenter à une relation amoureuse. Les personnes interrogées décrivent une relation fusionnelle, passionnelle, de dépendance, de plaisir, de manque, de sevrage, de lassitude, aussi bien, pour définir l'évolution de leurs rapports à leur pratique sportive, que celle de leurs relations avec le conjoint. Il existe différentes manières d'être ou de ne pas être en couple, de faire du sport ensemble ou non, de se retrouver ou d'être séparé par le sport. Mais lorsque l'engagement sportif est le troisième larron de la relation, l'arrêt de la pratique est aussi un problème ou une chance pour les partenaires du couple. Carrière sportive et biographie du couple s'enchevêtrent, engagements et arrêts de l'un ou de l'autre peuvent infléchir un itinéraire : « l'ordre que peut suivre la vie des personnes à mesure qu'elles grandissent, à mesure qu'elles font des choix ou en subissent, qu'elles sont mises sur la touche ou bousculées par les circonstances, à mesure que leur énergie, leur talent et leur sagesse croissent ou déclinent, à mesure qu'elles s'y consacrent et qu'elles s'y attachent plus profondément, ou à l'inverse, qu'elles s'y ennuiant, s'y sentent frustrées et, peut être qu'elles abandonnent un type pour un autre »<sup>308</sup> (E.C. Hughes, 1996).

### **5.3.2. La maternité, un révélateur**

La maternité peut être vécue comme un épisode de « repos relatif » en termes de programmation sportive, car on parle rarement d'arrêt total. En revanche, lorsque plusieurs facteurs se combinent (arrivée d'un enfant, achat d'une maison, période de chômage, blessure, baisse de résultats), les différences sont plus visibles. Les hommes s'arrêtent rarement en raison de l'arrivée d'un enfant, surtout si leur conjointe n'est pas une sportive, ou n'y consacre pas toute sa vie. Ils accompagnent l'événement à leur manière, sans, dans un premier temps, changer véritablement leur mode de vie. Les changements peuvent être progressifs et certaines de nos triathlètes semblent avoir moins de prise sur les événements. Lorsqu'un enfant est attendu, elles sont partiellement dépossédées de leur décision. L'assignation aux rôles traditionnels associés au statut de parent semble plus encombrante pour certaines triathlètes femmes. Ce qui domine, et

---

<sup>308</sup> Jean-Quentin Chapoulie, in « E.C. Hughes et la tradition de Chicago », introduction de l'ouvrage E.C. Hughes, « Le regard sociologique. Essais choisis », Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1996.



que refuse Sandra ou d'autres, c'est que pour la femme, de par sa fonction biologique, la question de l'arrêt est posée de fait par la maternité. Durant le temps de la grossesse, la pratique est plus difficile. Mais les différences se prolongent bien au-delà. Pour la « mère », la carrière de triathlète et le statut de sportive de haut niveau sont relégués à un second rang, parfois « patrimonialisés », plus rarement réactualisés. C'est leur nouveau statut de mère qui est au premier plan. En revanche, les « pères » peuvent continuer leur pratique quasiment sans l'interrompre, s'ils le souhaitent. D'ailleurs ils sont d'abord triathlètes avant d'être pères ou lorsqu'ils exposent leur paternité, c'est un choix de rôle et non une assignation, un désir qui impose des renoncements, qui ne sont pas de la même nature pour les femmes que pour les hommes. L'épisode de la maternité intervient tard, nous l'avons déjà évoqué, dans la vie de ces femmes sportives étudiées. Un des éléments qui fait que Sandra redoute d'être mère est son anticipation des effets de ce nouveau statut sur le registre des rôles qu'elle pourrait jouer. Pour elle, la question de la maternité se pose très peu avant 28 ans : *« La maternité a été très peu un sujet qui m'a interpellé entre 18 et 28 ans. En effet, j'étais très prise dans le triathlon, qui m'a énormément occupée. De plus, les femmes dans mon entourage sont pour la plupart sportives et donc ont eu souvent des enfants tard »*. La passion sportive conduit Sandra à « planifier » son éventuelle première grossesse à un moment « arrangeant », de préférence après la carrière sportive, ou alors entre deux périodes de transition. L'emprise du triathlon lui fait se représenter les « mères » comme une catégorie différente : *« Pour moi les femmes avec des enfants étaient des femmes d'une autre catégorie, d'un autre âge, avec d'autres intérêts [très éloignés] »*. Toutes ne souhaitent pas d'enfant, une des raisons est qu'être mère signifierait l'abandon provisoire ou durable du triathlon ainsi qu'une relégation à un second plan du statut de sportive de haut niveau. Sandra est avec son ami depuis sept ans. Elle se sent vieillir et ses amies trentenaires ont commencé à avoir des enfants. Elle sent les pressions normatives de ses amies : *« En avançant en âge, à partir de 25 à 30 ans, mes amies du même âge ont commencé à avoir des enfants, l'une après l'autre (sportives ou non). La prise de conscience a commencé pour moi : « Bientôt il faudrait que ce soit à mon tour » disaient-elles... J'ai réalisé que mon rôle dans la société n'était pas seulement de trouver un travail, faire du sport, mais qu'il « fallait » aussi s'attacher à avoir des enfants ! »*<sup>309</sup>.

Elle y réfléchit, et elle perçoit *« tous les problèmes qui en découleraient : associer travail, trajets pour travailler (elle est professeur d'EPS titulaire remplaçant), loisirs réduits, vie conjugale et sport... La tâche me semble insurmontable, plus difficile qu'un Ironman ! »*. Elle arrête le triathlon en continuant la course à pied de moindre intensité. Elle sent que son « ami

---

<sup>309</sup> Extrait déjà cité dans un chapitre précédent, pour illustrer différemment une autre analyse.

*aura le désir prochainement d'être père », mais elle est plutôt « inquiète et non conquise par ce rôle. Je crains fortement le désaccord futur, si mon désir de non-maternité perdure ». L'arrêt, avec ce nouveau statut et les rôles qui y sont associés, ne la séduit pas : « La mère « doit » s'occuper énormément des enfants au contraire du père, plus libre de ses mouvements, justement ! Une mère qui « s'amuse » à faire du sport, n'est pas bien vue, n'est pas une bonne mère. Le père peut davantage garder ses habitudes. J'ai peur de ne pas me retrouver et de m'accomplir dans cet éventuel nouveau rôle, comme cela était en sport, dans le triathlon ». Avoir des enfants semble aller à l'encontre de la manière dont elle pense pouvoir être elle-même et affirmer sa singularité. Sans que les dissymétries soient systématiques, les fins de carrière des femmes sportives impliquent davantage d'ajustements pratiques.*

A l'inverse, Loretta<sup>310</sup>, véritable star en Australie et connue dans le monde du triathlon, a momentanément stoppé sa carrière pour mettre au monde son premier bébé.

### **« Une future maman top niveau »**

*« Je vais aussi bien qu'une femme enceinte peut aller à quelques semaines du terme ! Mon mari et moi-même avons décidé d'essayer d'avoir un enfant juste après les Jeux Olympiques d'Athènes. J'étais très satisfaite de ma carrière jusque-là, et j'ai pensé que c'était le bon moment dans nos vies respectives de fonder une famille. Je suis encore jeune, et cela me donne l'option de revenir à la compétition si j'en ai envie après mon accouchement. Je suis désormais à six semaines de la date de celui-ci... après on verra ! [...] J'avoue ne pas savoir quoi envisager à l'heure actuelle sur le fait de me retirer totalement du triathlon, ou faire un come-back... Je pense simplement être à l'heure actuelle émotionnellement différente, car physiquement je me sens tout à fait capable (même si pour le moment c'est impossible !) de gagner des triathlons... Je pense que le triathlon en tant que sport est désormais entré dans une nouvelle ère et qu'il y tient une place très importante. Les pionnières que furent M.J., J.G. ou encore E.C. ont toutes contribué pleinement à ce que le triathlon soit reconnu au plus haut niveau. J'ai aussi contribué à cela en participant à deux Olympiades. Désormais cette nouvelle génération de nouvelles athlètes de premier plan profite de l'expérience des ces pionnières. Lorsqu'on parle des « young guns » actuellement, il n'y a aucun doute qu'E.S. et V.F. sont au-dessus du lot. Pourtant, et cela n'est pas irrespectueux envers V., je pense qu'elle n'est pas aussi complète - en tant que triathlète - qu'E.S. Elle est clairement une fantastique coureuse à pied. Si le plateau de compétiteurs lui convient, comme des natation et vélo relativement lents, elle l'emportera toujours. E. a, quant à elle, toutes les cartes du jeu en mains : natation, vélo et course à pied...*

---

<sup>310</sup> Débuts en 1996 (21 ans), 12 victoires en Coupe du Monde, 1 en Championnat du Monde, 1 médaille d'argent aux J.O.

*Si F. veut être en haut du podium à Pékin, elle aura beaucoup de travail à effectuer dans sa combinaison natation-vélo. »*

*« Si je reviens au triathlon, je ferai ce que j'ai toujours fait : tenter d'être en tête du début jusqu'à la ligne d'arrivée. Il y a désormais de nouvelles très bonnes nageuses sur les listes de départ, comme certaines américaines (après le départ de T. et L.), aussi ça sera bien de pouvoir s'entendre dans l'eau. Je pense que la prochaine course des Jeux Olympiques me conviendra bien puisqu'il y aura pas de combinaison en natation et que le vélo sera très accidenté ».*

*« Si je reviens à la compétition l'an prochain, j'en ferai peut-être moins et surtout je choisirai mes courses. Evidemment mes priorités vont changer en fonction de mon bébé et de mon mari. Mais je reste persuadée qu'on peut être une bonne maman et une bonne triathlète à la fois... mais la meilleure solution est laquelle ? Mmmh il faut encore attendre un peu et on verra ! »<sup>311</sup>*

Dans cette étape de sa destinée sportive, L. doit faire face à la déception d'être arrivée à son plus haut niveau de réalisation sportive en ayant perdu de très peu l'ultime consécration, à savoir la médaille d'or aux J.O. Elle semble être dans une sorte de flottement sur la suite de sa carrière, après avoir enfanté. Car il est difficilement envisageable « vu son jeune âge » et ses très bons résultats, de s'arrêter ainsi, « vu de l'extérieur ». La grandeur ici impose la nécessité de se retirer avec brio et non sans autre raison que la déception. L'image attendue, valorisée et valorisante est ici celle d'une « guerrière », d'une « battante » ; comme pour Claudia, profil que nous abordons aussi au cours de notre étude. Dans le cas présent la maternité est double : légitime pour la réalisation de soi et de sa vie de femme, elle offre à L. un excellent « alibi » pour sortir d'un système et d'une déception qu'elle dit avoir subie fortement les derniers instants de la course des J.O. d'Athènes. D'autant qu'elle n'a pas vraiment songé jusque-là de s'arrêter définitivement, mais que, par ailleurs, elle est arrivée au top de ce que peut représenter la compétition à haut niveau. Rares sont les sacrés aux J.O., qui représentent pour tout sportif la consécration ultime. De plus, la « jeune génération pousse à la porte », ce qui malgré tout et malgré l'analyse froide que fait L. de ses concurrentes, ajoute une pression à propos d'une éventuelle retraite sportive : la performance, le statut sont éphémères... seuls les premiers aux J.O. entrent dans l'histoire et les feux de la gloire ne brillent qu'un temps.

A tous niveaux la mise à l'épreuve de soi est perceptible, dans la compétition, mais aussi dans et par la nécessité de négocier constamment ses formes identitaires, ses réseaux relationnels, notamment devant des journalistes. Cela afin de protéger peut-être une part

---

<sup>311</sup> Article de Roland Beaubois, « Loretta Harrop : une future maman top niveau », in *XTriathlon Magazine*, Interviews Pro (<http://www.xtriathlon.com/article/>), publié le 31 juillet 2006.

d'intimité face aux événements vécus, plus ou moins, comme des épreuves. D'ailleurs, un article publié dans le même magazine le 18 juillet 2007 annonce publiquement l'arrêt de Loretta.<sup>312</sup> :

*« La grande Championne Australienne Loretta Harrop, Championne du Monde et médaille d'argent aux Jeux Olympiques d'Athènes, a décidé de stopper sa carrière. Elle dit qu'elle a perdu l'envie de courir et qu'elle désire se tourner vers sa tâche de mère de famille. La carrière de Loretta a été faite de hauts et de bas et souvent sujette à controverses. Pourtant elle a toujours réussi à se surpasser dans les grands événements comme en 1999 à Montréal lors des Championnats du Monde, ou encore aux J.O. de 2004 - battue sur le fil par Kate Allen - une Australienne qui avait décidé de changer de nationalité pour devenir autrichienne.*

*Sa bataille pour s'intégrer à l'équipe d'Australie pour les J.O. de Sydney en 2000, où elle termine cinquième, fut longue, amère et lui coûta cher. Seulement deux années après son jeune frère Luke, triathlète également, était tué lors d'un accident sur la Gold Coast alors qu'il roulait en vélo. Loretta désire continuer d'honorer le Luke Harrop Mémorial Triathlon, course organisée chaque année en l'honneur de son frère, mais sa carrière professionnelle est bel et bien terminée. »*

L'image qui ressort dans cet article est celle d'une guerrière meurtrie et déçue (« ...elle a perdu le goût de courir... », Loretta), peut-être à la vue des efforts consentis et non assez récompensés de son parcours accidenté. La « guerrière » est un modèle revendiqué par bien des sportives à haut niveau (Claudia, Mélanie). L'auteur parle de « batailles » pour être reconnue et acceptée par ses pairs, mais évoque aussi un événement dramatique de la vie de cette athlète. Ici l'épreuve est à la fois une situation et un événement traumatisant et stigmatisant qui tout à la fois donne et enlève du sens à la carrière sportive du sujet.

### **5.3.3. Entre désirs et renoncements**

Arrêter sa carrière impose un changement de ses occupations mais constitue, dans bien des cas, un moment délicat, tant au plan personnel que conjugal. Tous nos triathlètes s'engagent ou se sont engagés dans leur passion sportive comme dans un métier à plein temps. Leurs vocations sont constamment travaillées et redéfinies par le monde à part du triathlon. L'autre dans ce mode de vie est tour à tour essentiel et facultatif. Indéniablement, pratiquer un sport de manière intensive et ce, pendant plusieurs années, produit un marquage social qui devient un processus de

---

<sup>312</sup> Article de Roland Beaubois, « Loretta Harrop arrête le triathlon », in *XTriathlon Magazine*, publié le 18 juillet 2007.

socialisation différentes selon les genres. Ces différences sont plus perceptibles dans les tournants de vie, les bifurcations de trajectoires ici socioprofessionnelles lors de la fin de carrière.

Globalement les femmes sportives ont, ou ont développé, un tempérament indépendant plus ou moins marqué. Elles ne peuvent se satisfaire d'être et de faire comme tout le monde, habituées qu'elles sont à porter leur marginalisation sur les épaules comme un insigne intégré. En effet, nous avons pu observer qu'elles n'adhèrent pas vraiment aux modèles conjugaux et parentaux traditionnels. Elles ne souhaitent guère le plus souvent avoir « le second rôle de l'équipe conjugale », surtout lorsqu'elles ont été grandies par leur sport. Pour Françoise, le fait que son conjoint s'arrête avant elle lui a permis d'avoir son heure de gloire sportive. Elle n'est pas prête tout de suite à prendre le risque de devenir une sorte d'auxiliaire du couple. Ceci en raison le plus souvent, de dispositions physiques et autres hors du commun, de choix, de circonstances, de capitaux socioculturels particuliers à chacun, mais aussi de la particularité du sport pratiqué et de la carrière réalisée.

Les femmes sportives qui ont eu des enfants avant, reprennent un temps leur pratique. La maternité est vécue comme un épisode, ou une période de « repos relatif » en termes de programmation sportive, car on parle rarement d'arrêt total, sauf en cas de blessure ou de maladie. Les hommes ne s'arrêtent pas en fait, surtout si leur conjointe n'est pas une sportive, ou n'y consacre pas toute sa vie. Ils accompagnent l'événement à leurs manières, sans changer véritablement leur mode de vie, dans un premier temps. Ensuite si cela change, c'est l'accumulation de plusieurs types d'événements qui consacre la décision d'arrêter (enfant, achat de maison, chômage, blessure, baisse de résultats). Si certaines veulent bien habiter leur féminité, elles ne veulent pas pour autant « être la femme de... » ou « la mère de... ». Ce refus d'être enfermées dans ces rôles est à mettre peut-être en relation avec le fait d'investir le champ plutôt masculin de la performance physique, à travers une carrière reconnue et parfois sacralisée pour les meilleures.

Il n'y a pas de trajectoire vraiment linéaire. Elles sont toutes singulières, même si cela n'est pas évoqué explicitement : faites de ruptures dues aux blessures, ou d'accidents, de déceptions, de baisses de motivation, voire de dépressions caractérisées surtout après de gros objectifs, qu'ils soient ou non atteints<sup>313</sup>. On observe des périodes de reprises plus ou moins longues, des « come-back », spectaculaires parfois, des diversifications de pratique avant d'en changer

---

<sup>313</sup> A. Murphy, « Ironman legend, Scott Tinley examines the feelings of loss and depression many athletes experience when they retire », in *Sports Illustrated 100 (12)*, 2004, p. 13.

complètement.<sup>314</sup> La véritable mutation avec un changement du réseau relationnel, de territoire, des enjeux de la vie, nécessite dans les faits environ quatre-cinq ans pour que les mentalités (celle du triathlète mais aussi des proches) valident l'arrêt définitif.

A l'évidence, l'arrêt, le moment, l'événement-cause, sont vraisemblablement subjectifs et particuliers à chacun. Car même une grave blessure ou un grave accident, un accouchement, ne sont pas synonymes de fin de carrière, bien au contraire. Nous l'avons dit, le retour peut être spectaculaire (rapidité de la rééducation, performances accrues, résultats supérieurs à « avant », motivation exacerbée...). Le sport représente une liberté pour les uns, une contrainte pour les autres : une manière d'Être et de Faire, « plus ou moins ensemble ». Le sport est une pratique sacrificielle, lorsqu'il devient l'unique fil conducteur d'une vie. Lorsqu'il y a arrêt de la carrière, de nouveaux « arrangements » sont aussi à inventer dans le couple.

Différents modèles existent ainsi que différents rythmes par rapport aux temps de mutations. La définition du « vivre avec » revient à « vivre à côté », voire « en dehors ». Elle témoigne de la difficulté à s'inscrire dans un même consensus par rapport à cette pratique sacrificielle, surtout lorsqu'elle devient l'unique fil conducteur d'une vie.

---

<sup>314</sup> Claude fait aujourd'hui (en mars 2008) de la moyenne montagne et de l'escalade intensivement à présent, après s'être séparé depuis trois ans de sa conjointe et enfin totalement du triathlon. Sandra fait (en 2010-2011) de la danse contemporaine, ce qui représente encore 5 heures de pratique par semaine (au lieu de douze à vingt heures, « avant »).

## **6. LES EPREUVES DES FINS DE CARRIERE**

S'« *il n'y a pas que le triathlon dans la vie* », ou encore, comme d'autres l'évoquent, s'« *il y a une vie après le triathlon* », celle-ci reste difficile à trouver et à structurer pour la plupart du temps. En effet, il s'agit pour ces sportifs de quitter une vie construite autour de la compétition. Or ce changement de situation peut devenir une véritable épreuve de la petitesse, pour ceux qui ont connu la grandeur grâce au système de gratifications qu'elle induit. Si « l'important est de gagner »<sup>315</sup> dans l'étape de professionnalisation de la carrière sportive, c'est-à-dire d'actualiser régulièrement son palmarès (obligation de résultats certaine pour continuer), la défaite ou « faire de la figuration »<sup>316</sup> est difficilement supportable sur différents plans : symbolique, moral, social, économique (garder sa place dans l'équipe, obtenir ou conserver une sélection, une prime...). L'avenir s'assombrit lorsque le succès qui a créé une situation parfois confortable n'est plus au rendez-vous et ne peut plus valider un avenir décent. L'épreuve sportive (la compétition) permet une reconnaissance sociale, notamment pour les meilleurs, qui n'est pas forcément durable dans le temps ni économiquement malgré les sacrifices consentis<sup>317</sup>. Le dopage sportif, qui n'est pas ici notre propos, peut constituer une pratique certes déviante qui fait partie du système de la compétition, et peut aussi, à la fin de l'exercice du métier, poser la question du sevrage.

## **6.1. RESTER « QUELQU'UN » DANS OU HORS DE CE « MONDE A PART » ?**

### **6.1.1. Avoir été « quelqu'un »**

Les épreuves sportives sont une ressource pour construire sa singularité et se conformer à la nécessité de « l'invention de soi » (Kaufmann, 2004). Cependant, en « s'inventant » par le sport, les constructions identitaires peuvent être fragilisées par la fin des épreuves de gloire. Et si certains se contentent d'avoir « été quelqu'un », le statut d'ancien ou de reconverti ne permet pas toujours de construire durablement positivement. Il invite à la quête d'un autre statut qui ne se réduise pas à la gestion des reliquats d'une identité sportive passée et déclinante.

---

<sup>315</sup> *Opus cité*, C. Brissonneau, O. Aubel, F. Ohl, « L'épreuve du dopage », *Sociologie du cyclisme professionnel*, chapitre 4, p. 234.

<sup>316</sup> Propos tenus par de nombreux triathlètes lors de conversations informelles au cours de l'enquête.

<sup>317</sup> O. Aubel, F. Ohl, « The denegation of the economy : The example of climbing in France », in *International Review for the Sociology of Sport*, 39 (2), 2004, pp. 123-137.



En raison des épreuves très contraignantes imposées par le triathlon (natation, cyclisme, course à pied), l'emprise de ce sport sur le temps et l'espace est très forte. En effet, le triathlète ne peut faire carrière qu'en rompant ou en mettant en retrait certains liens sociaux. Certes, il en tisse d'autres, plus « fonctionnels », liés au contexte très confidentiel de ce sport.

J.-P. Callède (1992) fait l'hypothèse selon laquelle les sportifs à haut niveau se trouvent peu à peu « désocialisés » par rapport à la vie courante. En fait, ils ne sont socialisés qu'au sein de leur univers. Or celui-ci est très exclusif et ne favorise pas d'éventuels processus de reconversion. La spécificité du sportif de haut niveau est de vivre dans un monde à part, en décalage avec la vie ordinaire.

Par conséquent, la pratique du triathlon à haut niveau ne peut guère s'envisager sans conséquences sur la vie sociale, familiale, de couple ou professionnelle. Par exemple des éloignements en raison de stages et de compétitions sont fréquents. Les lieux de résidence peuvent être déterminés par la pratique sportive. Une grossesse se planifie, en fonction du plan de carrière. L'union avec un triathlète, lorsqu'elle se fait, demande beaucoup d'adaptations, voire de sacrifices de la part du conjoint. « *Mon mari et moi-même avons en même temps créé LAPERF, une marque de vêtements de triathlon pour la compétition et ce n'est pas une chose facile de créer une entreprise ! Lucas a de son côté arrêté sa carrière de haut niveau après les Championnats du Monde de Queenstown en 2003 pour rester auprès de moi et de notre petit bébé qui allait naître. Juliet est née le 2 juin dernier et depuis, nous essayons de concilier nos rythmes avec le sien.* »<sup>318</sup>

Le sportif à haut niveau apparaît ne pas être vraiment un parent, ni un conjoint, tant qu'il appartient à la performance, à son sport, à ses objectifs. Plus il évolue à haut niveau, plus il relègue les autres identités statutaires à un second rang<sup>319</sup>, tant qu'il n'a pas amorcé la bifurcation qui conduit à l'acceptation de l'idée de son arrêt.

Pour Marianne et Bruno<sup>320</sup>, chacun essaye de « *refiler le paquet du quotidien à l'autre* », afin de « *pouvoir s'entraîner tranquille sans s'occuper du ménage et tout le reste* » (Bruno). Ou alors l'organisation de ce quotidien ordinaire est partagé et fait communément pour mieux s'en libérer, programmé, planifié comme les autres paramètres de l'entraînement : « *On faisait le ménage ensemble en y réservant une demi-journée, pareil pour les courses* » (Marianne).

---

<sup>318</sup> Propos écrits par Marlyse S. sur le site internet, déjà cités.

<sup>319</sup> Avec quelques nuances cependant, puisque les sportives médiatisées sont plus souvent présentées selon leurs identités de femme, de mère ou en tant qu'objet sexuel que comme athlète (McKay, 1992).

<sup>320</sup> Interview commune, chez eux, le 9 septembre 2006.

Dans ces deux exemples les conjoints sont deux triathlètes ; dans les couples où seul l'un des deux est « le sportif », il apparaît que l'autre prend en charge le quotidien, du ménage aux enfants lorsqu'il y en a.

Le triathlon génère ainsi différents processus adaptatifs de fin de carrière selon les biographies, le jeu de différentes ressources et les contextes d'implication. Car s'il semble que si l'imaginaire démocratique (Ehrenberg, 1991) incite à croire que « n'importe qui » peut devenir «quelqu'un » grâce au sport, tout le monde ne s'en sort pas de la même manière.

Être sportif à haut niveau, c'est accéder à une importante reconnaissance externe, c'est parfois devenir un héros, être mis en scène, médiatisé dans les lieux et les grands moments de consécration que représentent la compétition et la performance ! *« Après la perf, c'est la reconnaissance des potes et de mes parents ! Et ça c'est puissant comme truc, tu peux pas savoir ! »* (voir stages de triathlon en Ligue d'Alsace ».

Mais c'est aussi prendre le risque de connaître des épreuves liées à une retraite qui semble très prématurée si on la compare à d'autres carrières professionnelles. L'épreuve principale n'est pas celle de la grandeur (Heinich, 1999) mais plutôt de la petitesse, c'est celle d'un retour à l'anonymat, d'un rétrécissement de sa surface sociale, d'un effacement plus ou moins marqué de la reconnaissance externe. Se pose alors la question du devenir, de la vie quotidienne de l'« après ». Comment gérer ce passage, retourner à une « vie normale » et « ordinaire », quelles ressources sont utilisées par les différents athlètes ?

### **6.1.2. Prolonger sa grandeur « en interne »**

Le premier mode d'adaptation en fin de carrière que l'on peut identifier est le prolongement de la grandeur en « interne ». Le triathlète réutilise sa grandeur : sa notoriété, son image, ses compétences, son expérience, sa représentativité dans le milieu du triathlon. Cette modalité peut être choisie ou contrainte. Les trajectoires de deux triathlètes comme Pierre et Vivien l'illustrent en rendant compte. Tous deux connaissent ou ont connu la grandeur par leurs palmarès sportifs et ont exploité leur image médiatique, ils ont notamment participé à la campagne de publicité pour les appareils de stimulation musculaire électrique « Compex »<sup>321</sup>.

Vivien, après avoir fait une carrière internationale et s'être progressivement arrêté pour des raisons de santé a mis sa notoriété et son expérience au service de la grandeur des autres en

---

<sup>321</sup> Voir les magazines spécialisés du triathlon : *220 Mag, Triathlète Magazine*.

devenant entraîneur et sélectionneur des équipes de France, masculine et féminine de triathlon longue distance. Dans une certaine mesure cela lui permet, lorsque les athlètes suivis réussissent, de partager les réussites et de s'affirmer sur un registre très proche de ce qu'il pouvait faire précédemment. Pour Raoul, l'idée d'accompagner les « jeunes leaders » en devenant un partenaire d'entraînement encore très compétitif, révèle le souci de poursuivre son œuvre mais aussi la difficulté de s'arracher du milieu. Dans cette étape le « corps performant » devient un « corps plaisir », en passant parfois par un « corps souffrant » symboliquement ou physiquement. Les types d'entraînement, la diététique, le rapport au corps et à la performance, le style de vie, sont réorientés vers et dans une reconstruction. Dans cette deuxième phase, aux objectifs sportifs se substituent des finalités socioprofessionnelles, conjugales ou familiales. Le sentiment d'accomplissement engendré par le processus de fin de carrière est lié à la réalisation de ces nouveaux buts. Marlyse nous dit avoir une vie « *très remplie* » (mail, janvier 2006), qui lui laisse à peine le temps de répondre aux questions. Pierre, « surbooké », arrêtera assez vite les mails après avoir répondu aux premières questions<sup>322</sup>. Pour ce dernier, encore sur le circuit international, la fin de carrière est de nature plus commerciale. Il propose ses services et son expérience pour encadrer des stages d'entraînement de triathlon « clés en main » en Australie et en investissant de nouvelles modalités de pratique (Triathlon XTERRA, dans une version raid ou trail) dans lesquelles il décroche de nouvelles consécutions. Il s'agit de véritables produits commerciaux vendus grâce à sa renommée qui fait office de label de qualité.

La grandeur sert souvent le projet d'arrêter. Le statut sportif continue à exister avec des aménagements adaptés aux compétences, à l'expérience, aux nouveaux rôles qui redéfinissent progressivement « l'ex-Champion » au sein du milieu qui l'a construit. Ainsi, Hélène, au moment de sa retraite et après avoir obtenu « de bonnes performances nationales et internationales », crée sa section sportive de triathlon scolaire et sa ligne de vêtements spécialisés dans le triathlon. Elle parle de son arrêt en 2004<sup>323</sup> après avoir fait sa dernière course en 2003, à Grenoble : « *J'avais décidé de tout arrêter. La motivation à l'entraînement n'était plus là et je trouvais pénible de faire « les trois » tous les jours. J'avais besoin d'autre chose ; ma reconversion professionnelle était assurée car je suis prof d'EPS dans un lycée de Pau et il me suffisait de réintégrer mon poste. Je me suis donc mise dans la tête de créer la première section sportive de triathlon du sud-ouest. Je m'éclate avec mes élèves... Je cours 30 minutes par*

---

<sup>322</sup> Les difficultés face à des réticences à participer à ce travail, voire des refus, les présentations de soi parfois trop lisses et positives, semblent pouvoir s'expliquer de plusieurs façons. D'une part, une habitude de se prendre en charge individuellement, sans recours à une institution, sans grande possibilité de plainte auprès d'une instance de référence. D'autre part, la reconversion se doit d'être présentée comme une épreuve mineure quand on sait ce qu'est le triathlon et l'épreuve que cela constitue. Enfin, avoir été un champion ou une championne, un Ironman, laisse supposer qu'il faut montrer que l'on sait résister, quoi qu'il arrive.

<sup>323</sup> Marlyse, site internet : <http://www.tout le triathlon>.

*semaine et je fais un peu de V.T.T. avec mes élèves de la section sportive. C'est tout ! Seule la compétition me manque un peu, mais pas trop quand même ».*

Vivien, en devenant entraîneur et sélectionneur national pour la Longue Distance, n'a pas pu quitter le monde du triathlon pour sa retraite sportive. Il a changé ses domaines de compétences, mais pas forcément son réseau de connaissances. Actuellement à Montpellier pour s'occuper du Pôle France de Triathlon, il n'est pas revenu dans sa région natale (Grenoble, Vosges), contrairement à Marlyse, Claude ou les sœurs Dupont, il continue ainsi à organiser sa vie autour du triathlon. Pierre, encore compétitif, prolonge sa grandeur de « Champion » (du Monde en 2000) à travers ses stages en Australie. Il fait preuve ici à la fois de qualité d'organisateur, d'éducateur-entraîneur manager. Il s'inscrit ainsi totalement dans les nouvelles manières de concevoir le sport aventure, à l'étranger de surcroît. Pierre présente les caractéristiques d'une stratégie de « rebond », dans la mesure où il exploite son vécu sur différents « fronts », se servant de sa « renommée » comme tremplin commercial. Ainsi, le prolongement de sa grandeur se fait par l'utilisation de ses compétences au service de la formation des futures élites sportives.

D'autres vont continuer à pratiquer le triathlon à un autre niveau, puis tout en étant reconnus comme « anciens Champions », devenir des anciens qui méritent le respect pour leur capacité à limiter les effets de l'âge sur les performances voire même montrer aux nouveaux venus qu'ils méritent de la considération. Nous pouvons citer les exemples des pionniers du triathlon, tels que Mark Allen et Roc Barel qui prolongent leurs légendes par leurs performances.

La retraite sportive intervient lorsque le sportif estime avoir assez réussi ou pouvoir bénéficier d'une notoriété et d'une image exploitables au sein du milieu du triathlon.

Le prolongement de la grandeur en « interne » limite les incertitudes. Ici, il n'est pas nécessaire de se redéfinir, de se réinventer, d'afficher d'autres référents. L'autoperception de ses compétences est en phase avec la reconnaissance du milieu. L'affirmation de soi est en correspondance avec les modes de désignation statutaires. L'estime reste préservée dans la mesure où le nouveau rôle est basé sur la reconnaissance, valorisée et valorisante du vécu, même s'il existe un nouveau style de vie (réaménagement du temps, de l'espace, mais toujours en intra et d'une manière intériorisée).

### **6.1.3. Prolonger sa grandeur « en externe »**

L'autre forme de prolongement de la grandeur passe par une adaptation « externe ». Ici, l'arrêt présente deux facettes. Il peut constituer une véritable reconversion professionnelle associée à une rupture avec le milieu. Il est parfois proche de celle que nous venons d'évoquer : elle peut se composer d'un arrêt de la compétition de haut niveau sans rupture avec le milieu. Le triathlète arrête sa carrière, volontairement ou non, pour différentes raisons : une carrière accomplie, des choix professionnels, des blessures, une absence de résultats, un manque d'argent, des conflits avec l'entourage sportif, un manque d'aide et de reconnaissance de l'entourage (« *parce qu'il est temps, que tout est accompli* », Claude). Mais il peut ou non revenir sous les feux des projecteurs dans un domaine ou un emploi différent. La pratique même du sport est souvent complètement abandonnée.

C'est toujours le cas de Marlyse qui a arrêté sa carrière au sommet de sa gloire après avoir gagné un Ironman (Grenoble 2003, Vosges, France). « *Il n'est pas difficile d'arrêter une carrière sportive si on a atteint la plupart de ses objectifs et si on n'est pas frustré par rapport à la course de trop, celle qui vous laisse des regrets pour toute une vie. [...] Je cours 30 minutes par semaine et je fais une heure de V.T.T. avec mes élèves de la section sportive. C'est tout !* » En effet après avoir consacré en moyenne 25 heures hebdomadaires à la pratique, jusqu'à 40 h en période foncière dans les stages, on ne peut même plus parler de pratique d'entretien. Ce qui peut être difficile dans ce cas, c'est d'avoir été « experte » dans un contexte et avec des compétences très particulières et de redevenir « débutante » dans un nouveau domaine. Ce type d'adaptation change la perception que l'on peut avoir de soi ainsi que la reconnaissance des autres. Cette dernière est certes différente mais parfois moindre, ce qui n'est pas sans conséquence pour l'individu.

Marlyse et Lucas ont depuis deux enfants. Entre-temps ils ont créé une ligne de vêtements techniques pour le triathlon, « Laperf », qu'ils commercialisent. Ils en font d'ailleurs personnellement la promotion sur diverses grandes compétitions, exploitant ainsi encore leur notoriété. Dans ce cas de figure l'adaptation est duelle, à la fois externe et interne.

### **Devenir une autre personne**

Autres cas, celui des « sœurs jumelles ». Laure et Marie se sont arrêtées peu après les J.O. de Sydney en 2000 et sont ingénieure pour l'une, kinésithérapeute pour l'autre. Elles prolongent un peu leurs liens avec le milieu sportif en contribuant à des ouvrages auxquels elles participent,

dans lesquels elles parlent de la façon de gérer le triple effort sur longue distance, de stratégies d'entraînement<sup>324</sup>.

Leurs reconversions professionnelles et leur vie de femme pourraient sembler être des exemples de réussite. En réalité, les fins de carrière sont difficiles et marquées par des souffrances liées à leurs nouveaux statuts. Marie évoque ses déchirements.

L'adaptation se fait en deux temps. Le deuxième temps n'est pas évoqué car au moment de l'article (1995), Marie reprend sa carrière pour aller jusqu'aux J.O. de Sydney, après elles sont sorties du circuit de la compétition. Lors d'une première interruption en 1995, Marie<sup>325</sup> évoque succinctement dans une interview leurs difficultés respectives à se reconstruire une « *vie civile* ». Mais Laure ne suivra pas Marie dans son année sabbatique. Elle vivra ce choix différent difficilement, selon Marie. « *Pour elle, c'était l'horreur, la pire des années. Pour rien au monde, elle ne recommencera la même chose. Il faut que l'on soit ensemble. C'était pareil pour moi. S'il n'y avait pas eu Laure, je ne serai pas repartie. Après l'année noire qu'elle a eue en 96, elle s'est dit : « Soit j'arrête, soit je repars, mais si je repars, ce sera pas toute seule ». C'est un véritable renouveau. Quand on a commencé en 1990, on s'est lancées toutes les deux. Là, on est reparties ensemble pour un come-back. Moi comme elle, on est plus efficaces et plus motivées à le faire ensemble. Tout le monde en Afrique du Sud nous envoyait cette complicité à l'entraînement.* » Cette première tentative d'arrêt échouera et Marie préférera reprendre l'aventure du triathlon (de 1996 à 2000), la vie « *sédentaire, du commun des mortels* » constituant alors une épreuve trop difficile à surmonter à cette époque de son histoire personnelle et sportive : « *Quand je travaillais, j'ai changé de personnage, complètement. J'ai oublié mon passé de triathlète. Les gens me connaissaient et m'appréciaient en tant que kiné. Et je préfère que ce soit ainsi. Je ne voulais pas être une « triathlète convertie ». Une autre personne quoi !* ». Pour Marie, il y a un monde où elle est triathlète et un autre où elle est kiné, deux vies distinctes, deux réseaux de relations, deux rôles bien distincts que Marie n'arrive pas à concilier. Pourtant, le coût du maintien de son statut d'athlète était trop important : « *Quand j'ai arrêté en 95, j'étais saturée, je n'en pouvais plus. Je voulais rester chez moi, tranquille, plus bouger, plus me faire mal à l'entraînement* ». De plus, son statut de triathlète de haut niveau entrainait en contradiction avec son rôle de femme mariée : « *Je voudrais passer un peu plus de temps avec Yvan, mon mari. Ce n'est pas toujours évident d'associer une vie de sportive égoïste et une vie de femme mariée* ».

---

<sup>324</sup> I. et B. Mouton, en collaboration avec D. Bouchet, « Le triathlon du débutant à l'Ironman », Edition Minerva, 2001.

<sup>325</sup> Par Michaela Findies, in *Triathlète Magazine*, n°121, mai 1997.

La sportive apparaît être autocentrée, alors que, pour Marie, le rôle de femme mariée s'y oppose. Le « Nous » conjugal absorbe le « Je » qu'accentue l'emprise du sport de haut niveau sur la vie quotidienne. Il est en effet plus difficile pour ces athlètes d'accéder au « moi d'abord » de l'identité fluide qui « renvoie directement à cette compétence de décider qui il est » (De Singly, 2003)<sup>326</sup>, l'identité personnelle est parfois difficile à construire tant le statut de sportif de haut niveau est prégnant. Un troisième rôle interfère dans les relations, celui de sœurs jumelles qui ont partagé leur enfance mais aussi le temps et les moments du sport. Il leur a été nécessaire en plus de la réintégration d'un milieu professionnel plus traditionnel, d'être plus autonomes l'une de l'autre.

En effet, Laure, entrevue en 2003, au Triathlon de Grenoble, lors de la journée promotionnelle de la femme dans le triathlon, nous avoue chercher du travail et « galérer » pour en trouver en tant qu'ingénieur, hors de Paris et plus proche de ses racines (Toulouse). Car en fait elle ne souhaitait pas s'installer dans la région parisienne, bien que toutes deux en aient été des « représentantes » sportives.

Marlyse et les sœurs jumelles ont pu suivre un cursus universitaire conséquent, leur permettant de réussir des concours ouvrant sur des métiers, qu'elles tentent de réintégrer après leur carrière à haut niveau. C'est d'ailleurs un peu la nouvelle forme de « conversion » envisagée actuellement par les générations de triathlètes qui suivent. Ainsi des triathlètes comme Stéphanie, Carole, qui ont mené parallèlement leurs études puis réussi les concours de professeur de sport, ou encore Franck, lui aussi inséré dans le suivi du triathlon et des triathlètes, parallèlement puis consécutivement à leurs carrières sportives. De même, Paula, que la presse spécialisée considère comme « *une des plus jolies triathlètes de l'Hexagone* » (Championne de France Espoirs, en lice pour les J.O. de Pékin en 2008), déclare lors d'une interview pour *Triathlète Magazine* (janvier 2006) : « *J'ai assuré mes arrières professionnellement. Je souhaite faire une petite carrière dans le triathlon, c'est-à-dire participer aux grands Championnats. Les Jeux c'est autre chose... J'ai demandé à intégrer l'Armée de Terre comme athlète de haut niveau et j'ai eu une réponse positive. Si je suis titularisée comme prof des écoles, je pourrai me mettre en disponibilité de l'Education Nationale et incorporer l'Armée. Dans ce cas je pourrai me consacrer à cent pour cent au triathlon* ».

La diversité des situations et des ressources utilisées au moment de la retraite sportive ressemble à un bricolage qui permet des arrangements plus ou moins durables, qui peuvent se révéler être relativement efficaces ou une source de tension durable. La reconnaissance reste de

---

<sup>326</sup> *Opus cité*, F. De Singly, « Libres ensemble. L'individualisme dans la vie commune ».

nature sociale avec un réinvestissement dans un autre domaine, d'anciennes et de nouvelles ressources tout à la fois.

La question qui se pose ici, avant tout, est la place que peut occuper l'ancien sportif de haut niveau au moment de sa retraite. La négociation que cela implique sur un plan plus personnel est évoquée plus tard, rarement en période d'ascension, bien que cela constitue une partie importante des raisons de l'arrêt.

#### **6.1.4. La « patrimonialisation » de la grandeur**

##### **Investissement « domestique et familial »**

C'est le fait d'accéder à une autre dimension de soi qui donne un sens nouveau à la vie quotidienne. L'organisation du temps en fonction d'objectifs d'entraînement et de compétition fait place à d'autres dimensions de la vie (familiale, conjugale, professionnelle), alors que ces dernières étaient parfois tout simplement niées.

Gilles : « *Le plus dur a été d'arrêter de... dormir avec mon vélo et ma caisse à outils à côté du lit... car c'est difficile pour ta copine si elle n'est pas triathlète, de comprendre ça. [...]* Enfin, cela à été dur pour nous deux différemment... pas pour le vélo ! »<sup>327</sup>.

Les stratégies d'adaptation sont basées, pour les cas étudiés, sur le réinvestissement de soi, de son temps, de son organisation spatiale et temporelle par rapport aux enfants ou à travers un projet parental. Le triathlète arrête volontairement sa carrière par choix, lassitude, blessure ou en raison de performances déclinantes. En acceptant de s'effacer du monde du triathlon pour se construire une vie familiale, il change d'habitudes qui signalent aussi un changement statutaire. La paternité, la maternité ou la vie conjugale et familiale, deviennent ainsi des statuts qui peuvent être revendiqués. Les cas de figures sont cependant très divers et il ne s'agit pas nécessairement d'un basculement complet dans lequel une identité domestique permettrait d'effacer toute référence à la biographie sportive.

Par exemple, Claude, ancien nageur de très bon niveau, effectue, suite à une ambiance conflictuelle au sein du club de natation, une première bifurcation, réussie, dans le triathlon vers 17 ans (1987). Il mène une carrière individuelle à haut niveau, avec un pic ascendant de 1993 à 1996. Puis il intègre le club de triathlon de Paris, où il se met au service de l'équipe avec Pierre M., notamment sur le circuit de l'Iron Tour et les Grands Prix (1995 à 2001). En 1997, il

---

<sup>327</sup> Entrevue lors d'une sortie d'entraînement en vélo, septembre 2006.



devient « papa » et achète sa maison actuelle, « *une maison ça t'engage surtout financièrement, mais ça te stabilise aussi... dans ton couple... tes choix de vie... Tu es obligé de voir certaines choses différemment. C'est d'autres emm... aussi !* ». En 1999, son deuxième enfant naît. A cette époque, il change de dynamique et modifie ses références. Il court désormais essentiellement pour des objectifs d'équipe, « *levant le pied au niveau individuel* » (entretien, 2005), pour s'occuper de ses enfants, parce que globalement « *il a fait ce qu'il voulait faire* ». Il disparaît progressivement des classements nationaux, sans pour autant être un anonyme dans le milieu grâce à des réseaux de connaissance, qu'il conserve. Il arrête officiellement le triathlon en 2001. Claude appartient à une génération qui a construit une page dans l'histoire du triathlon, en étant reconnu sportif de haut niveau à part entière, grâce à différents aménagements, sans en avoir le statut social.

Dans ce cas de figure, l'arrêt n'est pas ressenti comme une épreuve, mais comme une suite « *logique des choses* », « *une évidence* » pour Claude. Cela a été « *facile* », « *découlant d'un long processus* », une trajectoire semble-t-il continue sans rupture marquée, même si certaines périodes le sont : stages d'entraînement en Australie, professionnalisation dans sa pratique avec Paris, paternité, intégration de la fonction publique territoriale, arrêt final de la pratique sur problème de santé. L'effacement progressif des traces de la haute compétition et de ses résultats se réalise en parallèle à une nouvelle organisation des réseaux sociaux, du temps et de l'espace.

En fait, il s'agit plutôt d'une reformulation voire une renaissance, pour cet athlète qui n'a pas « *coupé* » ses liens avec son milieu local et familial (parents, conjointe, enfants). Claude comme Marlyse et bien d'autres, en devenant « *papa* », « *maman* », se repositionnent statutairement et socialement.

## **6.2. UNE IDENTITE PERSONNELLE CONTRE L'ASSIGNATION AU REGISTRE SPORTIF**

La revendication identitaire peut passer durablement par la compétition ou le registre du sport. La recherche d'une définition plus personnelle peut aussi se faire contre l'emprise de l'identité sportive. Certains triathlètes ressentent une sorte de dualisation d'eux-mêmes au cours de leur carrière. Ils ont créé, d'une part, une image sportive, publique, valorisée par leurs résultats et valorisante par toute la production symbolique qui s'y rattache, et d'autre part ils

vivent et revendiquent une désignation plus personnelle qui peut être en contradiction avec la précédente.

### **6.2.1. Diversité des registres et prolongement de la grandeur en interne**

La fluidité identitaire, qui pour d'autres pourrait sembler relativement ordinaire (De Singly, 2003), est perçue comme une dissonance pour les triathlètes qui revendiquent un ancrage dans une autre pratique culturelle. Cette manière d'être apparaît comme la revendication d'un autre soi-même, parfois effacé du fait de la monopolisation de la vie par la pratique sportive intensive. Dans ce cas, le « retrait » social - en raison des contraintes imposées par la recherche de production de la performance, que nous avons déjà évoquées avec un auteur comme Papin notamment - est limité par la mobilisation d'autres réseaux sociaux sur d'autres registres.

C'est une manière de ne pas renoncer à soi, de devenir quelqu'un « *en plus* » (Raoul B.) et en dehors du triathlon. Mais c'est aussi choisir de ne pas se cloisonner, voire pour certains, se « *cloîtrer !* » (propos d'un finisher Ironman). Dans ce cas de figure, il n'y a pas de retrait social mais plutôt, création d'un nouveau réseau à partir d'un registre plus personnel autre que celui du sport.

### **6.2.2. Une double vie**

Il y a dans ce fonctionnement une volonté de préservation de soi. C'est le cas de Raoul, triathlète d'envergure internationale, mais aussi chanteur dans des comédies musicales qu'il organise. Sur son site internet il crée d'ailleurs une rubrique intitulée « double voix ». On peut dans son cas parler de double voie, voire de double vie. Pour lui : « *le spectacle fait partie de ma carrière sportive* » (entretien). « *La saison hivernale est réservée à la préparation des spectacles [...] Aujourd'hui le temps et l'expérience m'ont montré les directions vers lesquelles je pouvais m'investir. Il est vrai que je suis du genre à aimer beaucoup de choses et reste souvent impressionné par la diversité et les quantités de choses que l'homme est capable de faire. Le sport et la compétition m'ont appris à mieux vivre et à mieux guider mes choix* ». <sup>328</sup>

---

<sup>328</sup> Raoul B., entretien, juin 2006.

Actuellement, Raoul vient de quitter la scène internationale après ses derniers J.O. Il s'oriente à présent vers la reprise éventuelle de ses études et vers l'accompagnement des jeunes athlètes avec qui il s'entraîne encore. Apparemment très soucieux de l'image qu'on lui attribue, il prolonge sa grandeur en continuant à évoluer au plus haut niveau français et en accompagnant des jeunes athlètes. « *Je m'accompagne à arrêter, en faisant profiter les autres de mon expérience du haut niveau et en faisant attention à ne pas donner l'image du traîne-savate [...]* *Je ne veux pas montrer une image démotivée et démotivante du gars qui va s'arrêter et qui n'y arrive pas !* ».

Même si Raoul se positionne sur deux registres, le sport et la comédie musicale, l'arrêt ne peut être brutal, il lui faut montrer que ses compétences sportives demeurent (par la compétition), qu'il peut se reconvertir et prolonger sa grandeur par la réussite des athlètes qu'il suit mais aussi qu'il n'est pas assigné au registre du sport et qu'il s'agit bien d'un choix personnel.

En fait nous avons constaté que ce profil est le plus courant dans le cas des « anonymes du haut niveau ». Ils mènent pour la plupart de front une vie de sportif à un haut niveau de compétition, souvent partenaires d'entraînement des plus grands, sans en avoir l'aura, les résultats, tout en ayant une vie professionnelle ou étudiante aménagée. Delphine Py, Stéphanie Gros, Carole Péon pour les plus connues, sont aujourd'hui professeurs. Mais nous avons trouvé beaucoup d'éducateurs sportifs, d'agents territoriaux, de la SNCF, de militaires.

### 6.2.3. Une identité parallèle

Comme nous l'avons déjà évoqué, l'univers domestique ou le statut de parent ne sont pas toujours des ressources suffisantes à une fin de carrière réussie. Évoquant sa situation, Claudia, médaille de bronze aux J.O. de Sydney, semble ne pas pouvoir se contenter du statut de mère ou de compagne : « *Je croyais que vivre avec l'être aimé et avoir un enfant suffirait. Je me suis trompée.* »<sup>329</sup> Elle explique ses difficultés par la force des effets de la socialisation sportive par la compétition. « *En fait, j'avais besoin d'objectifs. Il ne faut pas rêver, quand on a pris l'habitude de la haute compétition, on ne devient pas une femme au foyer en étant épanouie* ». Il ne s'agissait pourtant pas d'un repli exclusif sur la sphère domestique. Claudia a également travaillé dans une société d'assurances, mais la valorisation par le travail lui semblait trop terne comparée aux émotions de la compétition.

---

<sup>329</sup> Article cité, Christian Despont, in *Le Temps*, Lausanne, 5 mai 2006.

La question du travail est difficilement abordée par les athlètes, d'autant plus que pour certains, l'investissement dans le « travail » sportif de haut niveau a des conséquences néfastes sur les insertions professionnelles plus durables. Laure avoue être à la recherche d'emploi et éprouver de grandes difficultés à retrouver du travail. Les contradictions entre les modes de désignation, être identifiée en tant que modèle de la sportive de haut niveau, et une autoperception beaucoup plus négative, provoquent un embarras très perceptible lors de l'entretien.

La fin de carrière sportive est ainsi vécue comme une retraite professionnelle à un âge où l'on commence à peine une carrière dans d'autres domaines. La confrontation à ces différents états de soi, retraité du sport et en recherche d'emploi, se fait dans un contexte d'anonymisation. Le passage d'une certaine grandeur à une sorte de petitesse favorise le mal être.

### **Une activité « chronophage »**

Un autre exemple, dans le cas de **Matthieu**, son monde socioprofessionnel s'est construit sur « *deux fronts* » menés en parallèle, le sport en semi-professionnel et les études, puis un métier dont le terrain d'application est le triathlon et les triathlètes, d'anciens partenaires d'entraînements devenus des amis. Trois séquences structurent son récit selon différents arguments.

La première séquence est celle de l'engagement dans l'activité triathlétique, pendant ses études universitaires, à l'âge de 20 ans. Elles lui laissent le temps et la possibilité de l'aménager, en fonction d'un entraînement qui devient vite, en termes de volume, celui d'un « pro » au sein d'un groupe d'amis partenaires d'entraînement (dont Henri actuellement vice-Champion du Monde). Les termes utilisés pour exprimer cette graduation temporelle et dans l'investissement sont tout d'abord : « *l'envie* », puis « *la passion* » avec l'avènement en conséquence des premiers résultats et les premières participation aux Championnats de France Elite, avec 25 heures d'entraînement minimum par semaine. Dans la deuxième séquence, les arguments signifiant la persistance dans l'activité, mais avec déjà une nuance empreinte de contradiction, définissent l'activité comme étant une « *échappatoire* » (dans le but de s'éloigner d'un certain environnement physique, humain et mental, ici le terme d'évasion aurait pu être tout aussi bien évoqué), et pourtant une « *pratique individuelle, mais partageable* » donc à visée sociale. Puis vient dans les dires le constat affirmé de « *ne pas avoir le potentiel* » pour briller à haut niveau : « *Je m'entraînais comme un pro, mais sans en atteindre le plus haut niveau* ». A ce moment, Matthieu vient de quitter avec quelques autres son premier club pour muter dans un club classé dans les premiers de la Division 1. Ici s'opère vraisemblablement une bifurcation dans sa carrière sportive, qui loin de lui servir de tremplin, le conforte dans son constat d'être arrivé à ses limites

physiques, mais aussi de ce que lui procurent le triathlon et la compétition à haut niveau. Un premier « break » avec la compétition de deux ans, mais toujours avec une pratique conséquente durant cette période qui correspond aussi à la période où il devient père et où il consolide son bagage professionnel universitaire (troisième cycle et projet professionnel), permet à Matthieu de faire son retour sur un Ironman en 2003. Mais il apparaît au regard des autres cas étudiés que l'Ironman est pour un compétiteur de courte distance l'épreuve qui finalise en quelque sorte sa carrière, car le risque de blessure est grand et peut boycotter une saison de compétition. La trajectoire de Matthieu s'inscrit dans cette logique, la première rupture est d'abord celle avec sa structure d'origine : son club. Ce qui peut être un frein ou un révélateur. Puis avec le groupe social qui va avec ce premier club et avec une certaine éthique du triathlon « plaisir/haute performance ». Enfin autre micro-rupture, toujours à double possibilité : le passage de la distance olympique à la très longue distance qui représente un autre type de pratique et de préparation, plus individualiste (centré sur soi contre les éléments avec beaucoup d'endurance psychologique, moins tournée vers la stratégie en fonction d'autrui). Toutes ces « micro-ruptures » ne sont pas vécues par le sujet comme telles, mais plutôt comme des « suites » logiques des choses, mais cela aboutit finalement au « décrochage » final.

La troisième séquence est repérable en ces termes : « *Le triathlon c'est un moment de ma vie* », « *c'est du passé* », « *...de bons souvenirs et des amis actuels...* ». Il dit être déçu d'avoir arrêté la compétition, mais le niveau requis pour être compétitif est trop « *chronophage* ».

#### **6.2.4. La transition : un « stand-by » régénératif mais bien souvent nostalgique**

Gilles, duathlète de niveau national, « *retraité* » de l'Armée à trente-sept ans, fait un « *break* » depuis 2003, pour rénover des appartements (entrevue, septembre 2006). Il s'est arrêté « *...progressivement, on s'aperçoit vite que l'on peut pas tout faire* ». Dans son cas, la question de sa fin de carrière sportive s'est posée en parallèle avec sa reconversion professionnelle après quinze ans de service. Mais il compte bien revenir à la compétition début 2007 (questionnaire, octobre 2006). Sa situation sportive actuelle consiste en une pratique d'entretien « *natation-vélo dès que le travail [de rénovation] le permet* ». Son projet actuel consiste à « *réussir le challenge que j'ai commencé voici trois ans, c'est-à-dire la rénovation de trois apparts. Ce sera et c'est ma plus grande compétition...le plus grand challenge, oui* ». Car le duathlon (il est athlète à la base), puis le triathlon étaient au départ des pratiques « *pour passer le temps et faire une activité physique* ». Son environnement professionnel et notamment une mutation à Tahiti lui

permettront « d'exploser », c'est-à-dire de faire des places d'honneur et de très bon temps dans différents Ironman à Tahiti, en Australie, en Suisse notamment (4<sup>ème</sup> aux Championnats du Monde de Duathlon en catégorie d'âge en 1993, Champion de France militaire par équipe...).

« Cela m'apportait tellement qu'aujourd'hui ce n'est pas possible de retrouver les mêmes sensations de grisements... (Peut-être quand j'aurai réussi à vivre de mes rentes, alors on verra). Celui qui n'a jamais roulé ou couru ou nagé à fond les gamelles dans un paquet ne peut pas comprendre. » Etre triathlète dans la vie courante, cela lui a apporté le goût de l'effort, « de me la fermer et de bosser ! » ; d'être « celui qui ne lâche jamais : « the grip » ! ». Mais il reconnaît que son travail actuel ne le mène pas comme le triathlon « au nirvana, enfin le mien, un petit nirv... [...] je me sentais indestructible... »

Aujourd'hui dans le monde du triathlon et du duathlon, Gilles est redevenu un « anonyme », tout en conservant cependant un petit réseau de « has been », avec qui il aime parfois faire « une virée » et se rappeler les belles années et sa « petite grandeur » à lui : « Je me sentais pas « pro » dans le sens que « pro » pour moi veut dire que l'on peut en vivre [...] Mais pro dans la pratique, oui, dans le sérieux de la vie, de l'hygiène de vie...pas de produits etc. ». Pour sa famille, sa conjointe actuelle, mais aussi ses amis, il est à présent redevenu un être ordinaire, plus disponible, « un sportif comme un autre », juste un peu plus résistant : « Je pense que l'on vit avec la personne, le présent et pas forcément avec un ou une triathlète... mais c'est vrai que je me sentais indestructible sauf face à la maladie, là non ». Quant à son éventuel fan-club : « Beaucoup de filles ont fait une dépression, mais bon comme Zidane, il faut savoir s'arrêter ! Sérieusement je ne me sens pas concerné par cette question... je n'étais pas un pro ! ». Ce qui l'intéressait, c'était la reconnaissance d'autrui et notamment de ses pairs, pour ce qu'il faisait, plus que la notoriété en tant que telle, plus superficielle et liée à la médiatisation de telle ou telle performance ou caractéristique.

« J'espère pratiquer toute ma vie, du moins jusqu'à un âge avancé... Pourquoi « après » ? Arrêter les courses et les déplacements ne veut pas dire que l'on arrête totalement. Si les gens ne me voient pas sur les courses ils pensent que c'est fini mais pas forcément pour tous [...] car j'ai la santé pour pratiquer et reprendre un jour. Celui qui arrête parce que c'est le corps qui dit stop mais le cerveau dit encore, là je pense que c'est dur ».

En effet, c'est ce qui ressort si l'on se rappelle du cas de Mélanie « obligée » d'arrêter le triathlon à haut niveau pour de graves problèmes de santé et de réintégrer son milieu professionnel sans grande conviction et beaucoup de nostalgie et de regret à quitter une vie ressentie comme non ordinaire. Pour elle, être triathlète, cela l'aidait, dans la vie courante, à être plus confiante : « On se sent confiant parce que perçu « extraordinaire » par les autres, surtout pour une fille ! ». Elle a trouvé dans et par cette pratique une affirmation d'elle-même. Un

triathlète est quelqu'un pour elle « *qui ne se repose jamais, un fou d'entraînement, un bel athlète* ». Cette représentation définit sa ténacité et sa conviction dans sa condition d'athlète. A présent cet équilibre est rompu et son identité meurtrie, voire cassée. Sensibilisée depuis ses vingt-trois ans à l'idée de l'arrêt, parce « *qu'en France quand on est une fille, on nous demande toujours jusqu'à quand on compte continuer la compétition* », elle est entrée à la SNCF en 1994. Cependant, elle n'avait pas envisagé de s'arrêter ainsi sans l'avoir vraiment décidé et surtout après avoir imposé peu à peu l'idée que les femmes pouvaient être aussi compétitives que les hommes dans cette pratique difficile. Aujourd'hui l'après-triathlon tel qu'il se présente à elle lui fait peur : « *Oui...passer d'une vie structurée autour d'objectifs bien précis (vie que l'on gère soi-même), à une vie monotone sans challenge...* ». Mélanie contrairement à Gilles n'a trouvé pour l'instant aucune compensation à sa vie de triathlète et semble même avoir du mal à trouver un moyen de s'affirmer sans avoir rien à se prouver.

Ainsi selon Gilles, arrêter la compétition, ce n'est pas s'arrêter. Si l'on pousse sa logique plus loin, il y a une vie après le triathlon, avec d'autres objectifs et une autre organisation, d'autres enjeux, pour peu que l'on sache négocier le virage. Tout se passe pour tous ces triathlètes plus ou moins reconvertis, comme si la vie à venir était envisagée comme une nouvelle compétition demandant les mêmes qualités d'adaptation de leur part, pour certains c'est plus dur que pour d'autres, mais globalement tous semblent « rebondir » sur leurs acquis ou leurs manques.

### **6.3. TRAJECTOIRES ET COMBINAISONS D'ETATS**

Ce chapitre aborde les « hybridations » de trajectoire à différents moments (engagements, infléchissements, ruptures totales ou partielles) de la pratique et/ou de la carrière. Elles peuvent être internes et de nature familiale au début, puis au fil du temps devenir plus externe, de nature plus sociale, pour des multiples raisons. Ce qui nous a donné l'occasion de constater un flottement des frontières entre les différents statuts (pratiquant de loisir, amateur, compétiteur, élite).

### 6.3.1. Les étapes de la carrière sportive

La première phase repérable, avant celle de l'engagement, est celle de l'éveil de l'intérêt pour le triathlon. Il provient dès l'enfance parfois, le plus souvent à l'adolescence, par la pratique d'autres sports (natation, course à pied, cyclisme), ou par d'autres voies de socialisation et de culture comme l'école avec les pratiques de l'association sportive scolaire (UNSS), ou des conseils d'un pratiquant proche. Les occupations autour de cette pratique sont occasionnelles. On achète un casque vélo, on s'entraîne avec le chronomètre, le tout est confondu avec d'autres types d'occupations, scolaires ou de loisirs.

De l'amateur pratiquant pour son loisir d'une manière occasionnelle, dans un but de plaisir immédiat, on passe au statut de pratiquant dans un loisir plus engagé avec l'adhésion à un club, soit en prenant une carte de membre ou déjà une licence fédérale, permettant la compétition. C'est une étape avec un vrai statut intermédiaire, entre ces deux phases, car certains licenciés ne franchissent jamais le cap de la compétition. En effet, ils cherchent juste à utiliser les infrastructures sportives que propose la licence : créneaux piscine, stade d'athlétisme, éventuellement vélodrome, mais aussi stages d'entraînement avec un encadrement spécialisé (entraîneur fédéral). Jusqu'ici nous avons surtout évoqué le triathlète à haut niveau, qui est assez indépendant de ces structures, dont il bénéficie parfois presque à sa guise cependant. (Il est parfois éducateur sportif de la ville, ou du club). Il est licencié dans une logique d'accès aux compétitions (mise en conformité avec les fédérations organisatrices), alors que d'autres se licencient juste... pour s'entraîner, sans faire de compétition. D'ailleurs il existe plusieurs catégories de licences : « Elite », et « Super-Elite » pour ceux qui participent aux compétitions internationales. Il s'agit donc d'une étape hybride qui peut répondre à plusieurs logiques de consommations et d'usages sportifs.

Dans une autre phase, le plaisir de pratiquer est assujéti peu à peu à celui de se surpasser et de dépasser les autres lors de compétitions. La pratique devient plus passionnelle, ce n'est déjà plus un simple loisir. C'est l'étape de la conversion, il s'agit d'intégrer les modalités de fonctionnement de l'activité et du groupe qui l'identifie, les pairs.

La pleine carrière avec son déroulement proprement dit, avec ses concessions, ses sacrifices, englobe ces différentes phases. De pratiquant on accède au statut de compétiteur au plus haut niveau de performance et de reconnaissance possible. A ce stade l'engagement est de type professionnel. La passion est considérée comme un travail à part entière. Tout est organisé autour de la performance, comme moteur de la progression, de promotion. Dans cette étape nous avons distingué une hybridation du statut. Ceux qui vivent de leurs résultats de sportifs à haut niveau : les Champions, les stars. Ils polarisent leur carrière à deux cents pour cent dans un seul



sens. Et les « anonymes » du haut niveau, ceux qui s'inscrivent en quelque sorte dans une double carrière. Ils ont à la fois un métier ordinaire et un métier non ordinaire.

### 6.3.2. Des états de transition, transitoires

C'est le cas de Claude qui dans un premier temps s'est retiré de la compétition pour des raisons familiales, des problèmes de genou, mais implicitement alors, puis plus explicitement aujourd'hui, par saturation de cette vie exigeante.

*« Cela fait maintenant quatre ans que j'ai arrêté le triathlon et la compétition [il y a cinq ans]. Ça n'a pas été un arrêt brutal mais progressif sur trois années, je dirais, puisqu'à une année près (problèmes de genou), je l'avais prévu [il avait prévu de s'arrêter une année plus tard en fait]. Je crois qu'arrêter comme je l'ai fait, à la fin d'une saison avec un bon break sportif dans la foulée, montrait une certaine lassitude à la pratique. Je pense qu'une bonne partie de moi en avait fait le tour ! J'ai passé quinze ans à m'y consacrer, l'arrêt n'a pas été « douloureux », même si avec le recul je me dis que cela aurait pu être mieux ou différent ! Mais sans idées précises. Le haut niveau s'est arrêté en 1997 (arrivée des enfants !) pour me consacrer davantage à mon équipe. Transition qui me convenait très bien ! »<sup>330</sup>.*

Claude parle ici de « transition » pour évoquer le côté progressif de son arrêt, mais dans les faits ce sont différents statuts qui se superposent : ceux de conjoint, de père et de monsieur tout le monde, à intégrer dans un quotidien moins centré sur sa carrière personnelle ; puisqu'au service d'autrui, à partir de là. Cette période transitoire semble donc se caractériser par la simultanéité de toutes ces facettes. Il y aurait mis en perspective une forme revendiquée par soi et pour soi et une autre pour autrui, contradictoire ou non. Dans le cas présent, elles semblent en accord et le ressenti ne s'évoque pas en termes d'épreuve. Il s'applique même à laisser entendre que la sortie de « l'artiste » était prévue autant que prévisible, vu la durée de sa carrière à haut niveau.

*« Ce qui a été important c'est d'en sortir avec une bonne image d'accomplissement de soi sur toutes ces années, pour moi-même et pour les autres aussi, car par la suite cela reste « gravé » ! Mais on ne sort pas forcément indemne de 15 ans d'assiduité à l'entraînement, la compétition et ce qui l'entoure... Il faut en faire un peu le deuil en quelque sorte, même si je n'avais plus envie de continuer ».*

---

<sup>330</sup> Claude, mail du 28 novembre 2005.

### 6.3.3. « L'anonymisation »

Nous retrouvons ici l'idée de laisser des traces, de marquer son temps et de créer de la mémoire, du souvenir pour soi et les autres. Partir au bon moment, mais aussi de la bonne manière, si possible avec les honneurs. Le deuil consiste à accepter de redevenir un anonyme, à retourner dans l'ombre : à ne plus laisser de traces, à changer de mode de vie et de sociabilité aussi, mais pas forcément d'arrêter toute pratique physique, souvent bien au contraire. Reprenons l'exemple de Claude<sup>331</sup>, déjà cité.

*« L'ambiance du groupe que l'on était primait sûrement plus que la pratique elle-même ! Certes elle nous a réunis à la base, mais après les années nous étions un groupe très complémentaire, avec chacun sa place ». Le groupe d'appartenance devient une organisation particulière à part entière dont certains sportifs ont du mal à s'affranchir, tant ce groupement restreint est devenu le référent. La relation de dépendance est souvent alors de nature affective. Quitter ce groupe, « cette famille », implique de se réinventer, de gré ou de force, c'est une quête et une reconquête de soi. La pratique en elle-même n'est plus le problème lorsque le physique et la motivation n'y sont plus. Par contre, l'environnement humain devient dans de nombreux cas un enjeu non négligeable. Se retirer d'un milieu comme le haut niveau revient à prendre sa retraite comme dans « le civil » avec son milieu socioprofessionnel, avec le risque d'un rétrécissement de sa surface sociale, voire d'une rupture complète avec un certain type de tissu social (ici évoqué, celui du sport), au moins dans un premier temps.*

*« Je suis assez nostalgique de cette « famille », plus que du triathlon ! Il a fallu couper le cordon, même si nous restons en contact ! C'est vrai que la pratique à haut niveau ne m'a jamais manqué parce que j'en ai toujours été satisfait ! Mais l'affectif qui y était lié a été « une souffrance »...Après c'est une autre vie qui commence ! J'ai donc coupé complet avec le sport pendant presque un an ! Fatigue physique et psychologique sûrement qui nécessitait un tel arrêt. Je dirais donc qu'il y a eu une période de repos sportif sur tous les plans. »*

La question de la reconversion professionnelle se pose aussi en fin de carrière. Il s'agit bien évidemment de réintégrer là aussi, un nouveau milieu ou alors de trouver un moyen de s'en passer. Nous avons pu constater, mais une étude plus approfondie devrait être menée pour pouvoir valider l'idée que les triathlètes semblent bien armés sur ce point. En effet, ce sont souvent des personnes qui ont suivi des formations ou des études diplômantes conséquentes. De plus c'est un sport coûteux sur le plan matériel (combinaison de néoprène, vélo de course, divers

---

<sup>331</sup> Mail du 28 novembre 2005.

matériels de course à pied, de natation, de vélo, prix élevé des licences, des engagements de compétitions...). Aussi les pratiquants se recrutent dans des milieux plutôt favorisés et sensibilisés par cette pratique moderne qui devient à la mode, depuis les J.O. de Sydney. Cependant certains triathlètes de longue distance consacrent toutes leurs richesses à leur pratique. Dans ce cas de figure c'est la dépendance à la pratique qui est la plus prégnante et dont l'athlète a du mal à s'affranchir, ayant parfois a contrario du cas de Claude, coupé tout réseau social, familial et affectif pendant leur carrière. La nécessité de se constituer des liens sociaux devient dès lors l'enjeu premier et opposé, lors de la retraite. Or ceci est encore une autre nuance comparativement à celle de reconstituer un nouveau réseau social. Passer d'une vie isolée, solitaire, à une vie sociale en fait, pour résumer cette adaptation hybride.

*« Je me suis occupé de ma reconversion vers l'ETAPS prévu et officialisé en 2002 [il intègre la fonction publique en tant qu'éducateur sportif, maître nageur à la ville], de ma famille et de ma maison dans laquelle j'ai passé beaucoup de temps. »*

*« Autre phénomène après une carrière sportive, c'est que même si l'on a plus de résultat sportif, je le sens pour moi, on est toujours sur son piédestal, une sorte d'aura, qui reste aux yeux des autres et de soi-même ! Est-ce uniquement lié à la carrière sportive ou au profil psychologique du pratiquant ? (en l'occurrence moi !), ou les deux combinés ? Ce n'est pas pour dire que c'est un problème pour moi, mais plutôt pour mon entourage proche qui se sent dans « l'ombre ». »*

Dans un deuxième temps, soit huit ans après son arrêt définitif et après s'être séparé de la mère de ses deux enfants (janvier 2006), il renoue par le biais de la pratique intensive de l'escalade avec une vie basée sur la contrainte physique : *« Je prends soin de ma ligne, je dois perdre au moins cinq à huit kilos pour grimper mieux et atteindre du 6a<sup>332</sup> ! »<sup>333</sup>*. A cette fin (maigrir pour être plus performant), il s'impose, ce que lui permet aisément son métier de maître nageur, un entraînement quotidien d'au moins quatre kilomètres de natation, une de ses anciennes pratiques de compétition : *« Peu à peu avec cette pratique je me retrouve, là-haut je pense à rien sauf à pas tomber et là au moins je me vois progresser ! »* (SMS, mai 2007). En fait son métier et sa vie parentale dans lesquels il a investi progressivement en fin de carrière triathlon, comme pour Claudia déjà citée, arrêtée trois ans avant de reprendre la compétition à haut niveau toujours dans le triathlon, ne lui suffisait pas à se réaliser personnellement entièrement. Quelque chose lui a manqué, qui l'a emmené explicitement à réinvestir une nouvelle pratique, d'une manière à nouveau intensive avec en parallèle la reprise d'une ancienne

---

<sup>332</sup> Correspond à la notation codifiée des difficultés pour une voie d'escalade.

<sup>333</sup> Claude, SMS, mai 2007.

de ses activités de prédilection, à savoir la natation. Il présente ainsi des caractéristiques internes et externes tout à la fois et un rapport à l'arrêt intégré, subi et flexible en même temps !

Pour conclure, les tensions qui apparaissent en fin de carrière sont dépendantes des décalages entre les croyances intériorisées, le partage de la doxa de la compétition, des réseaux sociaux organisés autour du triathlon. Les épreuves sont différentes selon que l'on sait s'arrêter. C'est-à-dire trouver d'autres modes d'existence et de reconnaissance, et surmonter le décalage entre sa mise en périphérie, du centre de la pratique, de ses croyances. Ces épreuves ont donc plusieurs dimensions, elles sont physiques, mais aussi morales. Ces épreuves ne sont pas les mêmes pour tous. Car certains restent proches du système en devenant entraîneurs, ou en reprenant un temps la compétition. Ils ne se reconvertissent pas. Il y a une transition, une obligation de vivre autrement, une adaptation physique, mais pas d'infléchissement significatif de la carrière morale, et donc des valeurs qui structurent la vie des athlètes. Pour d'autres qui quittent le milieu et n'ont pas de ressources, l'épreuve est complètement différente et se réalise généralement dans l'anonymat.

## **7. LES FINS DE CARRIERE COMME PASSAGES DELICATS**

La fin de carrière a pour conséquence de favoriser chez ces acteurs des situations d'adaptation a priori paradoxales (on arrête la compétition à haut niveau, mais la pratique s'intensifie quantitativement, ou alors on arrête tout et on conseille activement les autres de persister...)

Par ailleurs, dans de nombreux domaines professionnels, avoir été sportif de haut niveau n'apporte rien. Bien au contraire, cela peut handicaper, voire marginaliser encore plus le sportif. Car malgré des diplômes conséquents parfois (ingénieur, médecin, kinésithérapeute...), ces sportifs n'ont pas ou peu d'expérience dans leur domaine de formation initiale.

Ou encore, ils sont perçus comme des personnalités difficiles à gérer, car différentes à bien des niveaux. Ils passent d'un domaine où ils sont des « experts », à un domaine où ils sont supposés être compétents mais se sentent plus volontiers « débutants ». Ce passage peut être difficile à négocier. Cela leur demande de s'inventer à nouveau à partir de données et d'objectifs différents. Etre créatifs et adaptables, tels sont les enjeux et les conditions d'une nouvelle reconnaissance, pour une vie différente, plus simplement, ordinaire.

Dans cette partie, nous avons recours à des données secondaires issues de notre analyse bibliographique spécialisée menée au tout début de notre étude ; pour comprendre comment les personnes agissent et s'adaptent pour faire face à l'après-carrière. Nous y avons trouvé des informations concernant des triathlètes des années 80, qui nous ont renseignée quelque peu sur les conséquences à plus long terme de l'arrêt, ce que nous n'avons pu entreprendre avec notre échantillon par manque de recul dans le temps.

## **7.1. UN CERTAIN DEUIL DE SOI**

Certains n'arrivent jamais au bout de leurs projets et ce pour diverses raisons (blessures, surestimations de leurs moyens, manque de motivation, baisse de résultat, manque d'entraînement, surentraînement, « burnout »...). Or cela engendre un déclassement par rapport aux espoirs d'ascension dans la hiérarchie sportive et des blessures de l'amour propre que le triathlète n'évoque pas d'emblée.

En renforçant le statut de sportif, construit socialement à partir de performances reconnues notamment, le triathlète prend le risque de se réduire à n'être que cela (voir ci-après le cas de Patricia). Dans certains cas, plus l'athlète est sous les feux des projecteurs, plus il mise

exclusivement sur le sport, et plus le risque de subir la petitesse (processus d'anonymat, de burnout, voire de dépression) sans y être préparé est conséquent.

### 7.1.1. Le burnout : l'arrêt par « défaut »

L'arrêt par défaut ne constitue pas un choix. Ce sont des événements tels une baisse de résultats, de motivation, du plaisir à pratiquer, blessures, lassitude, conduisant à l'abandon, à la dépression, qui imposent un changement. Un entretien avec J.-C. Seznec, médecin psychiatre du sport, paru dans le journal *Le Monde*, du 1<sup>er</sup>/2 juillet 2007<sup>334</sup>, illustre la difficulté de ce passage. Il répond à la question de la fin de carrière des sportifs de haut niveau (« N'est-il pas difficile de passer ainsi de la lumière à l'ombre ? ») :

« Le sportif vit une vie hors du commun et une vraie gestion de carrière serait nécessaire pour l'aider à surmonter les épreuves. L'enjeu est le suivant : il est plus difficile « d'être » que de « faire ». C'est pour cela que l'on est confronté à des pathologies du « faire » (addiction, surconsommation, violence). Pour un adolescent, il est plus facile de résoudre ses problèmes existentiels en faisant du sport. Mais à l'arrêt de cette activité, on a beau avoir réussi dans le sport, on n'a pas pour autant résolu ces problèmes existentiels et on doit les aborder de façon décalée et faire le deuil de son activité physique. Beaucoup de Champions se disent déprimés à ce moment-là. D'ailleurs, un certain nombre d'entre eux remplacent le sport par l'alcool ou la toxicomanie. Il est donc nécessaire que des structures professionnelles accompagnent les athlètes pour les aider à être autonomes et à renoncer. »<sup>335</sup>

Par ses propos, ce médecin confronté aux difficultés des sportifs atteste des problèmes que peuvent poser les transitions de carrière lorsque les repères ordinaires de l'entraînement et plus largement de l'institution obligent à changer les pratiques et les façons de se percevoir. Arrêter sa carrière implique de trouver d'autres occupations ou un autre sens à celles-ci. En effet, il s'agit pour ces sportifs de quitter une vie organisée autour de la pratique du triathlon en compétition.

Les désagréments d'une fin de carrière peuvent être limités, lorsque les athlètes prolongent leur carrière morale en restant dans le milieu sportif ou en développant des activités en lien avec

---

<sup>334</sup> Article de François Thomazeau, « Bien utilisé, le sport est une source d'épanouissement. Mal utilisé, il peut être à l'origine d'importants dégâts », entretien avec J.-C. Seznec, médecin du sport, in *Le Monde*, publié le 1<sup>er</sup>/2 juillet 2007.

<sup>335</sup> J.-C. Seznec, médecin psychiatre, médecin du sport, pharmacologue, a créé à l'hôpital Bicêtre une consultation de psychopathologie du sport et anime le réseau professionnel *L'Esprit du sport*. Il est également expert-psychiatre auprès du médecin fédéral de la Fédération Française de Cyclisme.

le sport, c'est-à-dire en gardant un rapport avec les valeurs et les croyances qui ont structuré leur vie jusque là. L'arrêt peut être facilité par un investissement dans la sphère domestique. Bien s'arrêter suppose ainsi de gérer le moment de rupture et de laisser des traces qui permettent de réduire l'épreuve du retrait en partant de façon honorable. L'invention du nouveau soi passe parfois par une descente aux enfers. Prenons ici un exemple, traité succinctement, issu de notre analyse bibliographique dans le milieu du triathlon (données secondaires), avec un extrait d'article sur Pascal Choisel, triathlète des années 80-90 : « Le meneur d'hommes surmené »<sup>336</sup> :

*« On peut dire que j'étais triathlète pro de 87 à 94 puisque le Bataillon de Joinville était mon premier sponsor. En plus du triathlon, je faisais de la formation de BEESAN et de BNSSA. Ma femme a une salle de fitness et j'y donnais des cours. Serge Lecrique me disait à l'époque : « je sais pas à comment tu marches, toi, avec tout ce que tu fais ». Je m'entraînais, mais le problème, c'est que je ne récupérais pas. En 94, j'ai pété les plombs. J'ai passé six mois de galère, mais six mois très très mal dans ma peau. J'avais un problème de gros surmenage, j'ai vu des tas de médecins. J'étais même devenu hypocondriaque, suite à un petit malaise vagal à l'entraînement. Le moindre souci physique me donnait une peur bleue. Ma fin de carrière est partie en live. J'ai « gamellé » en début de saison, j'ai abandonné plusieurs triathlons, chose que je m'interdisais avant. Du jour au lendemain j'ai dit stop. J'arrête. J'en peux plus. Du coup, pendant deux mois j'ai fais le mort. Je me suis renfermé sur moi. Bernard Pagès était intéressé pour me récupérer comme entraîneur. A partie du 1<sup>er</sup> Janvier 95, j'ai pris le poste de chef de section au Bataillon de Joinville. Mon conseil pour les jeunes : entraînez-vous avec vos moyens, vos convictions et surtout, ne copiez pas l'entraînement des autres. Il faut être patient. »*

Au lieu de remettre en cause les excès de l'entraînement ou d'un investissement exclusif, il propose un choix plus individualisé. Certes, cela peut conduire à plus d'autonomie mais cela ne remet pas du tout en cause les normes sportives. Il partage toujours l'illusion de la valeur du sport de haut niveau. D'ailleurs il n'a pas quitté le milieu, puisqu'il y est devenu entraîneur. Il a toujours eu et a toujours les mêmes valeurs, mais s'est vu dans l'obligation de trouver un nouveau rôle dans le milieu. Sa vie organisée autour de résultats de haut niveau n'étant plus possible, il a donc renoncé à la reconnaissance par les performances. Il a dû exister sur un autre registre.

---

<sup>336</sup> *Triathlète Magazine*, propos recueillis par Juliette Bastien, in dossier « Profession Triathlète », février 1998.



## 7.1.2. L'épreuve du « chômage »

La situation de sportif de haut niveau brouille un peu les catégories du travail et du loisir puisque le sport est à la fois vécu comme une passion, un loisir, un travail ou un mélange de ces activités (voir nos premiers chapitres). Ainsi, le sportif rémunéré pour son activité ne perçoit pas nécessairement son activité comme un travail. Mais en même temps l'arrêt de l'activité peut être vécu comme une situation de chômage, où il perd son statut et ne retrouve pas d'emploi.

Les entretiens montrent un certain embarras à ce sujet qu'on aborde que très difficilement. Laure, rencontrée sur le triathlon de Grenoble en 2004, est venue dans le cadre de l'année de promotion de la femme en triathlon, pour représenter la sportive de haut niveau accomplie. Or, Laure avoue être en recherche d'emploi et éprouver de grandes difficultés à retrouver du travail. Ingénieur de profession, son inexpérience dans ce domaine, à l'âge où les autres sont largement qualifiés, la met sur la touche au niveau du marché du travail.

Le passage d'une certaine grandeur à une sorte de petitesse peut conduire à des souffrances. Les athlètes les expriment dans la nécessité qu'ils ont de s'affranchir de ce « monde à part »<sup>337</sup>, pour se « retrouver face à soi-même », « sortir de ce petit monde », « cette mafia », « être libre » certainement dans un souci de préservation de l'estime de soi. Comme nous l'a aussi dit Laure Dupont<sup>338</sup>. La tension vient du fait qu'ils partagent l'illusion, voire la vision d'un monde enchanté du sport de haut niveau, mais se retrouvent en position périphérique, quasi exclus du milieu. Il y a ici une sorte de déclassement social, une sorte de misère de position c'est-à-dire une situation désenchantée, en décalage avec l'ethos de pratique. Mais de fait, les ressources physiques, et donc le capital sportif au sens de la capacité de produire des performances, se différencient d'autres capitaux par leur déclin irrémédiable.

Les plus grandes difficultés de réadaptations sont rencontrées par les sportifs qui n'ont pas accès à une diversité de registres. Très souvent, ils n'ont ni les moyens matériels, ni les ressources sociales favorables à une réinsertion dans d'autres domaines. On voit l'échec se profiler pour ceux qui ont eu un investissement exclusif dans ce sport.

---

<sup>337</sup> Le risque de n'exister qu'à travers son identité sportive est bien ressenti par les athlètes. La menace, lorsque les résultats baissent, d'être dépossédé de ce registre de valorisation est significative. Les études sur le « drop-out » (arrêt brutal) des athlètes montrent bien qu'il arrive beaucoup plus fréquemment lorsque le sportif se sent dépossédé de son identité parce qu'elle est construite quasi-exclusivement sur le seul registre du sport (*Opus cité*, J. Coakley, « Sports in Society »).

« J'ai l'impression que lorsqu'on est sportif à haut niveau, on n'est rien d'autre. Ici en stage c'est comme si rien ni personne n'existait en dehors de mon corps fatigué » (propos d'un junior recueillis en stage de Ligue d'Alsace).

<sup>338</sup> Dans l'interview à Grenoble, en 2003.

Patricia<sup>339</sup>, triathlète dilettante déjà évoquée au cours de notre travail, confirme par ces propos l'interprétation précédente :

*« Ici je suis partagée entre le plaisir d'être dans l'eau et celui d'être confrontée à une concurrence. Ce sont les Championnats de France c'est un niveau d'excellence. J'y côtoie des gens qui se donnent les moyens de réussir. Je sais ce qu'ils font pour y parvenir, les efforts consentis à l'entraînement. Ces valeurs de travail, je ne les retrouve pas souvent ailleurs. »*

Ils ressentent pour certains des difficultés à trouver un sens à leur vie. Les sportifs à succès nous semblent particulièrement menacés d'effondrement quand ils n'ont eu ni la possibilité, ni l'opportunité, ni le temps d'accéder à divers registres de reconnaissance autres que ceux liés au sport. Dans les expériences de socialisation, l'autoperception, l'extériorisation, comme les modes de désignation et de reconnaissance, renvoient tous à la morale de l'effort sportif.

En 2003, **Patricia** se battait pour disputer les Jeux Olympiques de 2004 en natation. En 2005, elle avoue avoir du mal à se sortir du haut niveau qu'elle retrouve en triathlon. Elle dit souffrir d'un décalage avec l'autre vie, celle qui ne répond pas au rythme réglé du sportif, avec ses exigences et ses références. *« A 29 ans, j'arrive avec une autre culture, il n'est pas facile de la faire reconnaître. On m'écoute, on ne me comprend pas »* (elle parle ici du monde du travail). *« Dans mon club, j'évoluais dans un climat de confiance, en dehors elle est dure à gagner. »* Pourtant, elle dispose de ressources culturelles non négligeables. En effet, elle termine son cycle d'études à l'École Supérieure de Commerce de Paris et prépare son départ pour Tokyo pour deux ans. Elle espère y trouver plus de reconnaissance pour ce qu'elle a réalisé et vécu depuis dix ans. A ses yeux partir à l'autre bout du monde l'aidera à se reconstruire : *« En France je n'arrive pas à faire la part entre mon identité d'étudiante et mon identité personnelle. A 29 ans, les autres sont passés par des expériences que je rencontre maintenant, alors que je me mets à chercher un travail. Ici, j'ai 36 000 possibilités mais je ne sais pas comment m'y prendre. Au Japon je n'aurai pas le choix »* (Bastide, 2005)<sup>340</sup>.

Confusion identitaire et nécessité de trouver un premier emploi, cumulées à une retraite précoce (29 ans), sont des épreuves conséquentes même si l'on a su mettre de côté d'autres modes d'existence. Ces derniers ne sont pas forcément cultivés ou exploités avant la fin de carrière. Là encore, cet exemple confirme le fait que la carrière morale ne s'arrête pas avec la pratique physique compétitive. Les valeurs et les modes de pensée de l'athlète continuent de fonctionner comme auparavant, mais dans de nouveaux contextes qui ne leur sont plus

---

<sup>339</sup> Nageuse de dos, Championne d'Europe et du Monde, médaillée d'argent Olympique en 2000, sur les Grands Prix de Triathlon avec l'A. C. Boulogne-Billancourt, depuis.

<sup>340</sup> Article sur Patricia M., « La nouvelle vie de Patricia », *DNA* du 18 avril 2005.

favorables. De là résultent des adaptations physiques, psychiques et sociales nécessaires sans pour autant faire fléchir significativement cette carrière morale qui persiste bien au-delà de l'arrêt.

## 7.2. DES EPREUVES SOCIALES ET PERSONNELLES

S'arrêter constitue l'épreuve du retour à une vie ordinaire, sans les habitudes, l'aura, la reconnaissance des autres : l'anonymat. Dans ce chapitre, l'épreuve, pour les personnes étudiées se décline en termes d'événements ou de situations, détonateurs d'un « *virage, voire d'une mort annoncée* »<sup>341</sup>. C'est bien à ce titre que la fin de carrière nous semble être un passage délicat.

### 7.2.1. Grandeurs et Petitesse

#### « Les sportifs, héros et victimes »<sup>342</sup>

Certains auteurs qui se sont penchés sur la question ont donné d'autres noms à ces « périodes », qui marquent toute carrière. J.-P. Callède (1992) évoque l'environnement du sportif de haut niveau avec ses transformations et les désajustements que cela suppose. M. Chamalidis (2000) parle des « Splendeurs et misères des Champions ». Un colloque en 2003, « Le crépuscule des dieux : issue maîtrisée ou issue fatale ? », pose la problématique de la reconversion en ces termes : « L'impensable reconversion des athlètes de haut niveau » (S. Fleuriel)<sup>343</sup>. La spécificité du sportif de haut niveau est de vivre dans un monde « renversé »<sup>344</sup>. Socialisé dans l'univers exclusif du sport, il vit en décalage par rapport à des expériences plus ordinaires. Un ensemble de retards sociaux et la restriction du réseau amical et affectif, ainsi que les difficultés d'insertion professionnelle, sont évoqués par certains de ces travaux.

---

<sup>341</sup> Propos tenus lors d'une conférence sur le dopage, organisée par la Ligue d'Alsace de Triathlon, 2006.

<sup>342</sup> *Opus cité*, P. Duret, « Les sportifs, héros et victimes ».

<sup>343</sup> Vidéo de Sébastien Fleuriel, Sociologue - Maître de conférences Faculté des Sciences du Sport - Université de Lille 2, 20<sup>ème</sup> Université Sportive d'Eté du 25 au 29 août 2003, Nantes.

<sup>344</sup> *Ibidem*.

Des études psychosociologiques faites par enquêtes auprès de sportifs dans des universités américaines portent sur les effets de la gloire sur la psychologie des personnes glorifiées. Globalement nous avons constaté que, chez les « célébrités sportives locales » que nous avons étudiées, l'image qui leur est renvoyée par les médias et leurs pairs (fans, publics...), tend à créer un nouveau statut malgré leur « culture de modestie ». Car bien souvent cette image construite par les médias, cette auréole n'est pas exactement en adéquation avec celle qu'ils ont d'eux - même.

Il reste difficile d'accéder à des informations personnelles sur l'après-gloire : les médias ne s'y intéressent guère. Seuls les proches (conjoint, parents) s'inquiètent véritablement de cette phase. Quant aux athlètes eux-mêmes ils n'en parlent guère ou en termes flous, ou trop précisément : les réponses sont construites et presque apprises par cœur afin de restituer une impression de cohérence et de maîtrise de sa destinée. Nous avons cependant retrouvé quelques articles évoquant superficiellement ces après-gloires.

## 7.2.2. Processus « d'anonymisation » divers

Poncelet<sup>345</sup>, Choisel, Plantin, Lebouch, Girard, Rouchon... Ces noms ont jalonné le parcours dès les balbutiements du triathlon français. Usées jusqu'à l'os, les stars des années 80 ont aujourd'hui raccroché le vélo au clou et expliquent ce tournant si difficile de leur vie : le passage du sport de haut niveau, réservé à une toute petite élite, à une vie professionnelle plus classique. Ces exemples évoqués succinctement témoignent du chemin de la reconnaissance à l'anonymat, du désengagement, voire du désenchantement de la fin de carrière.

### L'opération précipitée

L'événement détonateur de l'arrêt dans le cas présent est la blessure physique, à conséquences irrémédiables. Là encore l'expérience de fin de carrière dépend de la capacité à surmonter le décalage entre sa mise en retrait du centre de la pratique et de ses croyances.

**Ronan Lebouch** : « *J'ai arrêté après Saint-Jean-de-Luz 94. Enfin...J'avais plus ou moins arrêté en 93 déjà pour finir mes études. J'ai repris en 94 pour tenter Hawaii, mais j'ai voulu gagner du temps en me faisant opérer d'une petite calcification au genou. Le réveil a été brutal :*

---

<sup>345</sup> Voir l'article « Ciao, bye bye... les stars des années 80 », in *article cité, Triathlète Magazine*, propos recueillis par Juliette Bastien.

*le lendemain je ne posais plus le pied par terre. Mon os, c'était du gruyère. Je n'ai **plus couru 10 mètres depuis et j'ai pris 7-8kg**. Les autres me disent qu'ils ne savent pas ou je les ai mis ! »*

*« Aujourd'hui, je suis étiope, c'est-à-dire manipulateur, un peu comme un ostéo. J'ai beaucoup de personnes âgées et **je dépanne les athlètes**. J'essaie de m'entretenir régulièrement. J'ai refait un petit 400m pour l'équipe en natation cet hiver mais pas vraiment, comme j'ai une patte folle et que je ne peux même pas faire de battements, c'est pas de la natation, c'est de la pêche-promenade. **Je n'ai pas rompu les ponts avec le triathlon**, puisque j'entraîne l'équipe première des Sables d'Olonne, je m'occupe du plateau technique, des tests médicaux, des tests V02max. Mon conseil pour les jeunes : nager avant 17 ans puis se mettre au triathlon. Se fixer des objectifs, aussi c'est important. »*

Ici le rapport au corps est modifié et c'est l'image physique de soi qui marque le changement. Ce qui n'est pas toujours perceptible pour autrui dans un premier temps. Puis sans « rompre les ponts avec le triathlon », les relations avec cette pratique se sont modifiées.

## **Une transition dans la douleur**

**Babette Poncelet**<sup>346</sup> elle aussi, évoque le rapport au corps en fonction de la souffrance qu'il lui procure et non pas, ou plus, pour le plaisir de faire ou de gagner, même si « *ça fait mal* ». C'est une des caractéristiques du phénomène d'infléchissement en fin de carrière. Certains sacrifices ne sont plus du tout consentis. Comme pour le cas précédent, la blessure signale l'arrêt brutal de la carrière physique mais non celui de la carrière morale.

*« J'ai commencé à travailler à l'Agence de l'environnement avant de faire du triathlon, en avril 85. J'étais déjà ingénieur. Lors de Nice 94, il pleuvait et j'ai glissé avec mes godasses à la sortie du parc à vélos. Entorse. J'ai terminé en boitant puis je me suis fais opérer. On dit souvent qu'une blessure ne vient pas par hasard. J'étais épuisée, j'ai tout arrêté. »*

L'idée de réinvestir autrui de ses ambitions personnelles a été illustrée à travers le cas de Quentin et sa fille, via le lien parental et la transmission d'une inclination vers le sport et la compétition. Nous l'avons retrouvée parfois chez des triathlètes qui se sont arrêtés et qui s'occupent de jeunes espoirs de la pratique, avec les toutes les nuances que cela admet.

*« Il m'a fallu ensuite deux années sans aucun sport pour récupérer. Aujourd'hui je m'occupe de promouvoir toutes les actions de recherche et de développement à la combustion de déchets. Je visite les labos. En gros je fais de la « veille technologique ». Et je continue à m'intéresser de près au triathlon. Je guette chaque résultat de Mélanie D. car **je crois qu'on***

---

<sup>346</sup> *Ibidem.*

*reporte un peu ses ambitions personnelles sur ceux qu'on aime bien. Ce qui m'a choqué à l'époque de mon arrêt, c'est que la Fédé n'a plus aucune estime pour l'athlète qui arrête. Il y a des structures à mettre en place, un comité d'anciens athlètes de haut niveau avec un suivi médical pour accompagner l'athlète et assurer sa reconversion en douceur. Sur le plan physique, l'arrêt brutal est loin d'être évident : on a des palpitations, des coups de fatigues... Mon conseil pour les jeunes qui voudraient se lancer serait profiter à fond de l'indépendance que génère le sport, du fait d'être maître de ses objectifs... » (Babette Poncelet).*

Dans ces propos, trois choses ressortent bien en relation avec d'autres dires biographiques relevés dans nos réponses de questionnaires et/ou interviews : cette pratique intensive le plus souvent génère une forme d'indépendance, pour échapper à certains autres systèmes de contraintes (parentales, scolaires, professionnelles, familiales, conjugales, fédérales...) <sup>347</sup>. Rançon de cet état de fait, le rapport à la Fédération, l'institutionnel, est particulier. Beaucoup de triathlètes à haut niveau s'en servent comme tremplin lors de leur ascension, ou l'ignorent plus carrément tout en oubliant qu'en retour cette dernière n'assure pas forcément au mieux leurs réinsertions professionnelles, notamment dans les années 80. Actuellement la reconversion professionnelle semble être mieux considérée au niveau fédéral, mais ce sont surtout les triathlètes à statut de « haut niveau » <sup>348</sup> actuels, qui se sont servis de la leçon de leurs aînés et qui se prennent plus tôt en charge, en se servant des aménagements que permet la tutelle fédérale <sup>349</sup>, pour trouver une voie professionnelle souvent en parallèle.

## **Arrêter par choix**

Pour **Eric Plantin** <sup>350</sup>, s'arrêter résulte d'un choix consenti et de l'opportunité de poursuivre sa carrière sportive par une carrière professionnelle dans le milieu du sport. Cependant sa transition a été difficile sur le plan physique. Pour ce cas, comme pour Arsène <sup>351</sup>, c'est la fin de la carrière physique qui est la plus dure à négocier et à accepter.

*« À la base j'étais moniteur de tennis. J'ai découvert le triathlon avec l'arrivée en petit tas de Julie Moss à Hawaii. Cette année là, j'ai eu la révélation. Pendant 6-7ans j'ai mis entre*

---

<sup>347</sup> Voir les chapitres 3.2 et 3.3.

<sup>348</sup> C'est-à-dire ceux qui figurent sur les différentes listes ministérielles.

<sup>349</sup> Bourse de formation et/ou bourse de reconversion sur présentation de projet professionnel individualisé, si l'athlète figure sur les listes ministérielles de haut niveau.

<sup>350</sup> Voir l'article « La fidélité finit par payer », in *article cité, Triathlète Magazine*, propos recueillis par Juliette Bastien.

<sup>351</sup> Cas abordé dans le chapitre relatif aux couples.

*parenthèses ma carrière de tennis et vraiment j'en ai croqué... à la bonne époque. Mon meilleur souvenir est un **défi personnel**. Trois jours avant l'Ironman d'Embrun, je me casse le poignet. J'ai quand même pris le départ et ce jour-là je finis cinquième. Ça ne prouve rien, mais **j'ai eu ma plus grande émotion quand j'ai franchi la ligne**. J'ai eu une carrière de chanceux dans l'ensemble. Je suis arrivé dans le tennis quand il y avait du monde et j'ai pu bien bosser. Ma bonne étoile, c'est d'être resté fidèle à mon club de départ et à la ville de Créteil. Je n'ai jamais écouté le chant des sirènes pour aller ailleurs. Après Embrun. J'ai choisi d'arrêter. J'ai encore entraîné pendant un an encore le club de Créteil, puis j'ai pris la direction du centre omnisport de la ville. Aujourd'hui, j'ai pas mal de responsabilités. Le fait de passer de 25 heures d'entraînement à 2-3 malheureuses heures par-ci par-là, je suis en permanence **sur la touche** au niveau physique. Je chope des bronchites à répétition. J'espère pouvoir faire un jour **un come-back**. Sans prétention, juste pour le plaisir.*

*La transition est difficile. Je me demande si ce n'est pas aussi **l'impression d'avoir pris un petit coup de vieux**, il faut se l'avouer...A part quelques cascades qui m'ont coûté cher parce que je n'étais pas particulièrement une flèche au niveau de l'adresse en vélo, je garde de formidable souvenirs de mes années triathlon.*

*Mon conseil pour les jeunes : garder un œil amusé sur ce que l'on fait, pas trop se prendre au sérieux. Il n'y a pas que ça au monde. C'est peut-être des radotages de vieux guerrier, mais c'est ce que j'en garde. »*

Dans ce cas de figure le changement n'est pas douloureux en soi grâce à un emploi de cadre sportif présenté comme très motivant, mais aussi grâce à un parcours sportif gratifiant (« *J'ai eu une carrière de chanceux dans l'ensemble.* »). Néanmoins la diminution considérable de l'investissement physique et le côté « has been » des propos (« *coup de vieux* », « *radotages de vieux guerrier* »...) donnent une forte impression de regret, du « bon vieux temps passé », apanage de l'âge par rapport au chemin parcouru.

### **7.2.3. Garder la face**

La fin de carrière implique différentes épreuves. Rappelons qu'il n'existe pas une fin de carrière en soi, mais plusieurs. Ce ne sont pas les mêmes pour tous. Et ce passage est ressenti différemment selon que l'idée de l'arrêt est déjà ou non anticipée durant la carrière. Nous présentons ici brièvement car il s'agit de données essentiellement secondaires issues de nos lectures, deux cas opposés. Les épreuves traversées ont plusieurs dimensions : elles sont physiques, mais aussi morales.

## **On a été, on ne peut plus être...**<sup>352</sup>

**Patrick Girard**<sup>353</sup> : *« J'ai arrêté fin 95. J'ai vécu pendant neuf ans de mes revenus de triathlon. Après, j'ai pas mal galéré. J'ai un métier de cuisinier. Ça fait deux ans que je fais les saisons sur Palavas : dans un glacier puis dans un snack. De tout temps, on m'avait dit passe des diplômes... Ça ne m'intéressait pas et je n'avais pas le temps de le faire. J'ai failli entrer chez Giro fin 95, mais au moment où j'allais signer, la boîte a été rachetée par Bell. Du coup, je voulais vivre en Australie. Je suis revenu au bout de quelques mois. Et j'ai divorcé en 96. Ça a été très dur. J'ai pris contact avec Mavic en septembre 97. L'année prochaine je devrais intégrer le « service course ». Aujourd'hui, je ne fais plus que de la muscu et de la gym, mais j'ai beaucoup de mal à retrouver du plaisir à m'entraîner. J'en avais marre de me faire mal. La transition est vachement dure. Le fait de dire : « on a été, on ne peut plus être » ».*

*« J'estime que nous avons eu les plus belles années du triathlon, de 85 à 91. On venait tous de sports différents, on avait une maturité différente. J'ai fait 17 ans de sport de haut niveau. J'avais fait du vélo avant. Je n'achète plus trop Triathlète parce que ça me rend nostalgique. Le conseil que je donnerais avant de vous lancer : pensez à avoir un bon métier en mains. »*

La fin de carrière, pour ce triathlète, a été chaotique. Au moment du reportage, il évoque sa carrière en des termes nostalgiques et légèrement désabusés. Le come-back n'est pas évoqué, la page est tournée. Contrairement au cas précédent, où l'athlète est encore assez motivé pour envisager un éventuel retour.

## **Une sortie préparée**

**Anne-Marie Rouchon**<sup>354</sup> semble avoir choisi son moment, sa reconversion, comme sa carrière et pourtant elle aussi, avoue avoir eu du mal à trouver de nouvelles marques, à mener une vie plus ordinaire. Bien qu'elle soit restée très en contact avec le triathlon, de par sa profession. *« On ne vit pas que du triathlon »*<sup>355</sup>, car c'est, par définition, en quelque sorte, une carrière qui ne peut être solvable que d'une manière ponctuelle et éphémère. Néanmoins il apparaît que ce mode de vie marque durablement la personne.

*« J'avais décidé d'arrêter un an avant Nice 95. J'avais été voir Bernard Pagès pour lui soumettre ma volonté de travailler dans le triathlon. Physiquement, je sentais que j'avais atteint mes limites. J'avais de plus en plus de mal à supporter les déplacements perpétuels et le stress*

---

<sup>352</sup> Citation de Patrick Girard, dans l'article « Le bout du tunnel », in *article cité, Triathlète Magazine*, propos recueillis par Juliette Bastien

<sup>353</sup> *Ibidem.*

<sup>354</sup> Voir l'article « Une sortie préparée », in *article cité, Triathlète Magazine*, propos recueillis par Juliette Bastien.

<sup>355</sup> Souligné par nous.



de la compét'. Quand j'ai réussi le professorat de sport en juin 95, le stress est tombé, je me suis éclatée. J'ai fais toutes les courses dont j'avais envie. **A chaque fois, c'était pour moi un petit adieu.** Sur mon dernier Nice, Je n'avais plus de pression : que je réussisse ou que j'échoue, deux jours après j'étais en poste...

Aujourd'hui, je suis DTN adjointe à Bernard Pagès. Je suis responsable du pôle INSEP et de la formations cadres. C'est en gros ce qui prend 50 pour cent de mon temps. Les 50 pour cent restant, ce sont des missions ponctuelles à la fédé. Ça fait deux ans que j'ai arrêté. J'ai réussi une sortie comme j'en avais rêvé. Mais j'ai eu du mal à trouver mes marques et je réalise à quel point c'est difficile de retrouver la vie de monsieur tout le monde. Mon conseil : il faut beaucoup de volonté pour mener à bien une carrière. Il faut savoir souffrir davantage à l'entraînement qu'à la compét' et continuer en parallèle les études car on ne vit pas que du triathlon. »

Pour se reconverter les triathlètes utilisent plusieurs ressources. Dans le cas des triathlètes français, les reconversions professionnelles se font de façon dominante dans le service public (enseignement, éducateur) ou dans le sport (fédération, entraîneur). Cependant, si l'on observe finement les parcours de chacun, on constate qu'il existe une grande diversité de trajectoires et de situations individuelles qui permettent de faire face, avec plus ou moins de succès, aux épreuves des fins de carrière.

#### **7.2.4. Laisser des traces et s'arrêter au bon moment**

Pour illustrer ce chapitre, nous avons à nouveau recours à des données primaires issues de nos interviews sur le terrain.

Il existe aussi des composantes plus spécifiques qui font la grandeur de l'athlète. Il s'agit notamment de la capacité à gérer le temps et en particulier à savoir s'arrêter au bon moment, en évitant de rendre visible le déclin, les blessures ou la course en trop. Il faut laisser une trace honorable en montrant que l'on contrôle sa sortie comme on a pu le faire pour sa vie d'athlète. C'est le cas de Marlyse qui a arrêté sa carrière au sommet de sa gloire après avoir gagné un *Ironman* (2003, Grenoble en France) : « *Il n'est pas difficile d'arrêter une carrière sportive si on a atteint la plupart de ses objectifs et si on n'est pas frustré par rapport à la course de trop, celle qui vous laisse des regrets pour toute une vie* »<sup>356</sup>. Raoul, lui aussi, pense qu'il faut s'arrêter au sommet et ne pas faire la « *course de trop* » ! S'arrêter au bon moment est une condition à une fin de carrière réussie.

---

<sup>356</sup> Propos déjà utilisé différemment dans un autre chapitre pour illustrer une autre idée.

En quittant le sport de haut niveau il s'opère un processus de déclin progressif qui constitue également une sorte de désacralisation du statut de premier, de leader d'une équipe. Le passage à l'anonymat commence par des résultats et des places moins valorisants. Simon, par exemple, triathlète le plus en vue de ces dernières années, est complètement passé à côté des J.O. de 2000. Cet échec a constitué une sorte de rupture dans sa carrière médiatique française. Sa stature de monstre sacré, d'athlète infailible toujours au meilleur niveau, a été remise en cause. Or il n'a pas vraiment arrêté sa carrière, mais n'est plus en haut de l'affiche française et participe nettement moins, voire plus du tout aux courses de Championnat. Pour autant, il n'a pas annoncé un quelconque arrêt. Car il vient de gagner le triathlon international de Chicago, cette dernière saison, en y rencontrant les meilleurs du moment. Cette autre manière de s'arrêter, progressivement, sans effet d'annonce, intrigue dans le milieu. Savoir arrêter une carrière quand on est « grand », suppose de partir avec les honneurs, c'est-à-dire en annonçant l'arrêt ou en laissant une dernière trace remarquable.

La « trace » laissée par l'athlète est un élément important du choix du moment de l'arrêt de la compétition. Il arrive que les athlètes attendent un dernier grand résultat ou un événement spécifique pour partir. Par la performance, l'athlète s'inscrit dans une histoire : la sienne et celle des événements. La performance, le record, sont souvent des moments clés d'un parcours de vie. C'est « *comme laisser une trace* » (jeune triathlète de la Ligue), auprès des autres participants bien sûr, mais également d'un public plus large, en particulier par le biais des journaux locaux, nationaux et spécialisés et des médias en général. Le prolongement de la grandeur s'appuie sur des souvenirs, des anecdotes mais également des objets : on garde des photos, des vidéos, des coupes, des médailles, des équipements ou des coupures de presse, bref tout ce qui constitue une ressource à la construction du sens, pour soi et pour d'autres. Ces traces sont parfois conservées comme des reliques du passé, par des parents fiers de leur progéniture ou par l'athlète lui-même.

Les traces s'enracinent aussi dans le quotidien. Les moments de labeur forgeant les corps, les programmes d'entraînement à l'origine de souffrances ou, au contraire, de sensations de bien être et de puissance, marquent les expériences corporelles et sont consignés dans des carnets de bord ou d'entraînement (« book »). Moins liés aux moments glorieux ou médiatisés, ils sont composés par les impressions techniques, les ressentis, les remarques ou les photos personnelles des athlètes. Tous les triathlètes avec qui nous avons collaboré ont conservé ces carnets par lesquels ils composent et se recomposent leur histoire. Loin de la version médiatique des événements, plus superficielle, le « book » rappelle l'inscription des expériences sportives dans les corps.

L'importance, de ces diverses traces est ambiguë. Elles permettent certes d'entretenir l'ancrage sportif des différentes dimensions et constituent une sorte de prolongement de la

grandeur de l'athlète. Mais si dans certains cas cette mémoire facilite le deuil d'une période révolue, le souvenir donnant du sens et parfois une cohérence aux parcours de vie, dans d'autres, elle tend à hypertrophier la dimension sportive de l'individu. Là encore cette mémoire renvoie à un espace-temps, un univers « séparé », dans lequel l'athlète peut ne plus se reconnaître. Or, s'arrêter suppose de passer à autre chose, de faire de nouveaux projets, de trouver des formes de reconnaissance au présent et de ne pas s'enfermer dans une désignation exclusivement associée au passé sportif. C'est d'autant plus important que les anciens athlètes doivent également faire face à des transformations physiques qui leur rappellent qu'ils sont lentement dépossédés de leurs capacités passées (Eric Plantin, Patrick Girard, Mélanie D. Ronan Lebouch).

### **Retrouver une vie équilibrée, « normale »**

Pour **Clémentine**, son arrêt en 2001 était « *planifié* ». Une famille de trois enfants, un conjoint et un travail « *l'attendaient* », après trois ans de congé parental et un an de rallonge grâce à son employeur, soit quatre ans consacrés à la pratique de haut niveau (équipe de France, pré-sélectionnée olympique en cyclisme, après une éphémère carrière triathlétique). Quatre années où elle met sa vie de couple, de mère (elle vient à peine d'avoir son dernier enfant) et professionnelle entre parenthèses, afin de tenter d'aller aux J.O., avec le soutien de sa famille qui s'organise sans elle par la force des choses. En effet son fils est élevé dans ses premières années plutôt par son père, ses deux sœurs et les grands parents : « *C'est vrai que je ne l'ai pas accompagné autant que je l'aurai souhaité, ses premières années, sans pour autant le délaisser !* ».<sup>357</sup> Elle ne nie pas qu'avec le rythme alterné d'entraînements/repos, « *il faut être dans sa bulle, s'isoler pour réussir* ». Mais sa famille est aussi son garde fou : « *Je ne voulais et ne pouvais pas mettre mon couple, ma famille en danger en allant trop loin, longtemps ! [...] Même avec leur consentement, je vivais en totale égoïste !* ». Clémentine dit qu'elle voulait rester dans la réalité des choses, afin que l'atterrissage à l'arrêt de sa pratique soit moins dur. Pour elle ce lien à sa réalité propre était sa famille, ses enfants, « son dernier ». Par eux, elle conservait une issue de secours et pendant sa période de haut niveau, une « *bouffée d'oxygène* ». Elle redevenait une mère comme les autres l'espace d'un week-end entre deux stages d'entraînement. De mère intermittente, la retraite sportive a signifié pour elle le retour à la vie plus sédentaire de mère au foyer à temps complet, pendant quatre mois avant de reprendre une vie professionnelle normale. « *Je suis devenue une ancienne Championne pour les uns et pour les autres « madame tout le monde.* »

---

<sup>357</sup> Entrevue, octobre 2005.

Emportée dans une spirale, après être entrée presque par hasard dans le haut niveau à 33 ans, quoique intéressée depuis toujours par la performance sportive, Clémentine dit avoir galéré non pas pour trouver une voie professionnelle, mais pour retrouver une vie plus équilibrée, « une vie normale ». « *Je pensais y être préparée, ma voie était toute tracée, mais ce fut un vrai choc ! Malgré quatre mois de vacances avant ma reprise professionnelle et le soutien de mes proches, au début les voyages, les hôtels, les soins, l'entourage de « fans » m'ont manqué* ». « *Je n'avais plus goût à rien, sans compter le changement physique (prise de poids), l'enfermement sur soi.* »

Le véritable détonateur de son arrêt, selon elle aujourd'hui, a été la distance qu'elle sentait peser entre elle et ses proches : « *Le sport ne doit pas séparer les êtres mais les rapprocher. Or cela n'est possible que dans la pratique normale du sport, donc il ne fallait pas que ma passion dure dans le temps* ».

En fait, il est probable que les différents décalages entre son affirmation pour elle-même et pour autrui, en se superposant dans un laps de temps, créaient des tensions. Elle passait du statut de sportive à celui de mère, le temps quasiment de mettre et ou d'enlever sa tenue de cycliste. Avec un tel cheminement, en version accélérée en quelque sorte, le risque de perdre tous repères est réel. Soit l'individu s'adapte au plus vite, avec la période de flottement que nous avons déjà repérée ; soit il n'accède pas une nouvelle possibilité de s'inventer lui-même, ailleurs et autrement, et peut s'exclure de son propre monde ou dévier. « *Au début, j'étais déstabilisée, mais grâce à mon conjoint et à ma famille j'ai pu reconstruire « une vie normale.* »

Sa fin de carrière intervient donc à la fin de ces quatre ans, avec la déception d'une non-sélection pour les J.O. et le regret de n'avoir pas pris conscience plus tôt de ses potentialités, mais avec la satisfaction d'être devenue une « Championne » reconnue dans le milieu, même tardivement, d'avoir été membre de l'équipe de France, d'avoir deux participations au Tour de France féminin (La Grande Boucle), au sein de l'équipe de Jeannie Longo, entre autres, bref un palmarès autant enviable que fulgurant. Il est clair que le temps était compté pour Clémentine, triathlète avant d'être cycliste à haut niveau.

### **Un grand vide, une vie décousue...**

Il en est de même pour Mélanie qui, contrainte par de gros soucis de santé, met un terme non seulement à sa carrière sportive de compétition, mais à sa pratique sportive tout court, quelle qu'elle soit. Le choc est difficile à accepter. La carrière est stoppée et la fin de carrière subie. Les

projets ne sont pas vraiment présents et ceux évoqués ne sont pas du tout mûris (« *maîtriser le Kyte Surf, organiser une épreuve de Triathlon, trouver un boulot sympa* »)<sup>358</sup>.

## 7.2.5. Le poids des événements

Réussir en triathlon suppose d'accorder une place primordiale à sa pratique. Sandra triathlète classée pendant cinq ans (1998-2003) avec son équipe en Première Division, parle même « *d'une activité très scientifique, avec beaucoup de paramètres à contrôler*<sup>359</sup>. [...] *Cette pratique m'a apporté avant, une certaine reconnaissance de mes parents, de mes amis, de la nouveauté et surtout une sacrée rigueur de travail, à mener de front avec les études!* ». Aujourd'hui, pour Sandra, le triathlon est redevenu une passion, « *un échappatoire du boulot* »<sup>360</sup>, « *un loisir* » assez important car elle le pratique encore avec les honneurs au niveau régional, mais n'en attend plus les mêmes choses : « *... sortir en extérieur, être fière de moi à travers la réalisation de nouveaux défis...* ». Pour produire une performance, le rapport au temps et à l'espace sont profondément modifiés : « *Tu nages, tu roules, tu cours et puis tu manges, tu dors, tu respirez triathlon* », nous dit Paul<sup>361</sup>. Se convertir ailleurs que dans le sport implique le chemin inverse. Les périodes d'entraînement et de compétition ne sont plus structurantes et il faut prendre de nouveaux repères temporels et spatiaux. La journée, la semaine ne sont plus rythmées de la même manière. Tous les ancrages sont bousculés par cette mutation qui implique un repositionnement et, dans la majorité des cas, de véritables épreuves sociales. « *Je ne m'arrêterai pas net, mais progressivement... j'ai peur un peu du manque... du vide... Je m'arrêterai peut-être pour faire des enfants, ou pour faire une pratique qui me prenne moins d'heures. Mais je ne m'arrêterai pas sur la demande de mon « copain », s'il me respecte, il me laisse mes passions, mes loisirs!* »<sup>362</sup> Les liens familiaux, conjugaux, professionnels, amicaux sont retravaillés par le désengagement, comme par l'engagement. L'arrêt marque une étape dans une trajectoire de vie, mais c'est un événement « *puissant* » dans la carrière d'un sportif, tout comme l'ascension à la gloire, surtout lorsqu'on n'y est pas vraiment préparé. L'événement peut apparaître banal dans un premier temps, mais ses conséquences à long terme sont importantes.

---

<sup>358</sup> Voir chapitre 4.

<sup>359</sup> Questionnaire-entretien, mars 2006.

<sup>360</sup> Elle est professeur d'EPS.

<sup>361</sup> Triathlète longue distance, « finisher » à l'Ironman de Grenoble, entretien informel à l'arrivée de la course.

<sup>362</sup> Sandra, entretien.

Pour Sandra<sup>363</sup>, l'arrêt ne peut pas s'envisager par rapport au statut de mère sous la pression. Le désengagement doit être un choix personnel et non la réponse à une demande de son ami.

Les événements peuvent provoquer des contradictions entre différents registres mobilisables voire diviser les référents. C'est ce qu'exprime très bien Patricia<sup>364</sup>. Dans un premier temps tout se passe comme s'il y avait deux dimensions parallèles, voire superposées, plus ou moins conflictuelles. Puis dans un deuxième temps, lorsque le basculement identitaire a été réalisé et intégré, le nouveau statut résulte plus de l'histoire produite, retranscrite, racontée (cas de Claude D., Eric Plantin, Rouchon Anne-Marie, S...). Loin d'être juste une rupture de contexte, c'est parfois d'un véritable changement de vie dont il s'agit. Cette négociation est vécue par tous les triathlètes étudiés. Ainsi, des moments de flottement existent aussi pour ceux qui se sont le plus préparés à cette transition.

Le triathlète se construit à partir de représentations et de valeurs collectives partagées, mais chacun à sa manière. Il en est ainsi de l'idée d'évoluer dans un monde à part, d'être un peu marginal, de ne pas faire comme tout le monde, de vouloir dépasser ses limites : « *Moi en troisième, je ne faisais pas le con...C'est pour ça que j'ai fait du haut niveau... déjà associable !... Peut-être une autre forme de c...erie ?!...* » (Claude). Ce fort sentiment d'appartenance à un collectif (groupe d'entraînement ou de passionnés du triathlon), fonctionne avec le sentiment d'une singularité voire d'une marginalité. Les pratiques sont des ressources et donnent l'occasion de renforcer (à l'intérieur du groupe) ou d'opposer (à l'extérieur du groupe) le statut. Nous sommes donc en présence d'une sorte de culture partagée qui donne l'occasion de « *devenir quelqu'un* » par et dans la pratique du triathlon. Paradoxalement, alors que la carrière sportive semble très cohérente et structurée, les observations de l'histoire de vie de certains des athlètes étudiés montrent l'existence de nombreuses ruptures. Certaines se lisent dans le refus de voir ou de présenter la marginalité de leur vie comme la conséquence de leur engagement dans leurs projets sportifs. Il y a une ambiguïté de cette vie « vocationnelle » : « *Oui je suis arrivée globalement aux résultats que je pouvais espérer, mais je ne dis pas que j'ai trouvé ma vocation... je l'ai peut-être même loupée ?!* » (Sandra).

L'accès à la pratique puis au « haut niveau », de même que les désengagements, s'organisent de façon relativement individuelle. Les triathlètes justifient tour à tour leurs projets de vie par le « plaisir de pratiquer », la recherche d'excellence et de performance, la « force des événements », les réseaux relationnels ou leurs choix personnels. Ces stratégies d'adaptation dépendent des biographies individuelles, de la diversité des contextes, des réseaux de relations et

---

<sup>363</sup> Questionnaire, juin 2006.

<sup>364</sup> Voir extrait en début de ce chapitre.

des ressources culturelles et économiques. Les modalités d'organisation observées indiquent la quête d'une affirmation personnelle retravaillée en dehors et au-delà des seuls groupes d'appartenance.

L'arrêt conduit à négocier des compositions identitaires en plusieurs étapes. Il s'opère au final une synthèse provisoire faite d'arrangements multiples avec soi-même, les autres, les institutions, les contextes et les événements. Cette autonomie plus grande explique probablement que si les phases de désengagement ne sont pas faciles à négocier, impliquant parfois des souffrances ou des difficultés, elles n'entraînent pas pour autant des crises aussi marquées que dans d'autres cas (Pantani dans le cyclisme, par exemple). On retrouve ici des résultats comparables à ceux de Young et alii (2006) qui observent que les reconversions volontaires des joueuses de tennis posent peu de problèmes alors que les départs contraints sont plus difficiles à vivre.

### **7.3. DURABILITE DES EFFETS DU SPORT ET DE SES EXPERIENCES**

Le désengagement suppose l'arrêt de l'action principale, dans son intensité, sa qualité, sa quantité même. Elle s'apparente à l'idée des dispositions. De l'inclinaison pour la pratique sportive de la course à pied, du vélo, de la natation, elles deviennent une incitation croissante à pratiquer, se surpasser dans l'effort. Faire encore plus et mieux pour être, pour devenir triathlète. La sociabilité, les différentes formes identitaires, sont renforcées dans l'engagement, par la compétition. Les résultats, le succès, le système de classement de l'individu grâce à sa valeur sportive et morale (la vaillance, la détermination), renforcent telle ou telle inclinaison de l'individu, le socialisent dans cette culture, vers cette brillance. L'autoperception, l'extériorisation et tous les modes de désignation de l'identité, sont assignés à ce sport et le statut s'y conforte, peu à peu. L'unité est ainsi obtenue par renforcement des dispositions dans des situations de pratique directe : l'entraînement, la compétition.

L'arrêt de pratique représente souvent un moment de dissonance, avec des tensions : effets de frein, voire d'exclusion des uns par rapport aux autres. C'est une situation d'épreuve, dans la mesure où elle instaure de fait une dualisation de soi à partir de dispositions intrinsèques et extrinsèques.

Construits, valorisés en tant que sportifs, les triathlètes ont intérêt peu à peu à inventer de nouvelles inclinaisons, différentes de celles du sport de compétition. Notamment pour ceux qui n'ont pas su ou pu en cultiver d'autres. Cela passe par la mobilisation d'autres réseaux sociaux et d'autres registres de sociabilité et d'autonomisation. Selon les ressources (diplômes, aptitudes, culture, expériences, croyances...), les dispositions sont revisitées, activées, ou abandonnées.

### 7.3.1. Stigmates en fin de carrière

Nous avons évoqué dans un de nos premiers chapitres les processus et les périodes d'autonomisation durant la trajectoire sportive des triathlètes étudiés à partir de leurs représentations. Parvenue au terme de notre étude, essayons de voir en quoi les pratiques d'« empowerment »<sup>365</sup> se transforment-elles lors des fins de carrière étudiées, jusqu'à risquer de devenir des stigmates au sens sociologique.

Nos résultats, globalement et succinctement, mettent en évidence les faits suivants :

- les triathlètes présentent des caractéristiques ambivalentes, de « maturité tardive et de retraite précoce » ;
- ils vivent pour la plupart dans un monde décalé : « à part »<sup>366</sup> et « renversé »<sup>367</sup>, socialisés d'une manière spécifique, qui n'est pas forcément adaptée et adaptable à une vie plus ordinaire.

C'est-à-dire qu'ils mettent cinq à sept ans pour acquérir une certaine forme d'excellence : des titres de Champions pour les meilleurs, des niveaux atteints et reconnus, pour les autres ; tous se soumettant à un investissement drastique. Cette période d'essor est plus ou moins durable, mais reste brève comparée à d'autres carrières professionnelles. Ils arrivent pour la plupart, en décalage sur le marché du travail et de la mise en couple, pour autant qu'il existe une norme. Ou alors, tout se mène de front d'une manière parcellaire, parfois intermittente : les études, le métier, le couple, la famille, le sport, les résultats. A contrario, ils se trouvent confrontés très tôt à des problématiques de chômage, de retraite forcée (blessures, baisse des résultats...), de réinsertion professionnelle notamment.

---

<sup>365</sup> Terme qui désigne la recherche d'autonomie d'action. Source APFA.

<sup>366</sup> Sébastien Fleuriel, « L'impensable reconversion des athlètes de haut niveau », in *Le crépuscule des dieux : issue maîtrisée ou issue fatale ?*, 20<sup>ème</sup> Université Sportive d'Été du 25 au 29 août 2003, Nantes.

<sup>367</sup> *Ibidem*.



Plusieurs auteurs suggèrent que les fins de carrière sont plus difficiles lorsque l'âge de l'arrêt de pratique est plus tardif (Wylleman, Lavallee 2004 ; Taylor et alii, 2005). C'est certainement vrai lorsque l'on compare les athlètes qui finissent leurs carrières autour de l'adolescence et ceux qui terminent un peu plus tard. Les premiers ont l'avantage d'être confrontés à des problèmes analogues à ceux que les autres jeunes de leur âge rencontrent. En revanche, pour les plus âgés, ils sont en décalage avec leurs pairs. Dans le cas de notre population, on retrouve ce décalage. Après une vie façonnée par et autour du triathlon, alors que d'autres investissent leur énergie dans une carrière professionnelle, une vie conjugale et ont des enfants, il n'est pas facile de revenir à une vie plus traditionnelle. Ces difficultés s'observent dans la propension à prolonger son investissement sportif dans une des trois disciplines. Après être venu d'une discipline, on renonce à décrocher totalement en se relançant dans une des activités du triathlon. C'est une façon moins brutale d'arrêter une carrière sportive, cela crée autre période de transitoire dans le processus. Cela pourrait être une sorte de « dispositif de médiation » entre ancienne et nouvelle vie si le registre n'était pas si proche. Le choix du sport se fait généralement sans revenir au sport initialement prédominant et dans des types d'épreuve ou des catégories différentes mais ne donne pas forcément un nouveau sens à la vie.

Cependant, l'arrêt tardif de la pratique est aussi accompagné de ressources professionnelles, culturelles et économiques que ne possèdent pas les populations plus jeunes. Par rapport à d'autres pratiques sportives, comme la boxe<sup>368</sup> ou la gymnastique<sup>369</sup>, le triathlon se distingue par le fait que les organisations (la fédération, les clubs, les structures d'entraînement), n'occupaient pas, au moment de la carrière des personnes interrogées, une place centrale. Alors que la plupart des sportifs de haut niveau bénéficient d'organisations, d'entraîneurs ou d'agents spécialisés chargés de gérer leur carrière, les entraînements ou les déplacements, les triathlètes se prennent en charge. C'est un inconvénient de ne pas bénéficier de structure de prise en charge mais en même temps, les organisations qui alimentent et entretiennent la vocation, auxquelles les individus adhèrent, s'investissent sans compter, se sacrifient parfois, peuvent aussi imposer la fin de carrière par un non-renouvellement de contrat et de fait la rendre beaucoup plus difficile à vivre<sup>370</sup>.

---

<sup>368</sup> L. Wacquant, « Corps & âme. Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur », Paris, Agone, 2002.

<sup>369</sup> D. Lavallee, & H.K. Robinson, « In pursuit of identity : A qualitative exploration of retirement from women's artistic gymnastics », in *Psychology of Sport & Exercise*, 8(1), 2007, pp. 119-141 ;  
*opus cité*, B. Papin, « Sociologie d'une vocation sportive : conversion et reconversion des gymnastes de haut niveau ».

<sup>370</sup> J. McKenna, and H. Thomas, « Enduring injustice : A case study of retirement from professional rugby union », in *Sport, Education & Society*, 12(1), 2007, pp. 19-36.

Néanmoins, nos triathlètes ne fonctionnent pas en dehors de la société, même s'ils y sont à la marge. Nous avons relevé des difficultés à réintégrer le monde du travail (voir le thème du retour à une vie ordinaire), ou à ne pas s'en couper. Cela est le cas notamment pour des triathlètes, ici notamment féminines, qui même diplômées, ont « galéré » pour trouver ou réintégrer un travail. La compétence et l'expérience sportives ne sont pas forcément transférables, car elles n'ont de reconnaissance sociale que parce qu'elles sont contextualisées. En dehors du sport et de ses codifications, elles ne sont pas évaluables et ne servent pas à hiérarchiser ! Il existe encore beaucoup de professions non féminisées, dans le monde du travail. Si le genre féminin reste un frein à l'intégration de certains métiers, cela peut être aménagé dans la pratique sportive (classements et barèmes par genre).

Ainsi en fin de carrière, toutes ces caractéristiques d'autonomisation propres à chaque cas particulier peuvent conduire à leur tour, à une sorte de déviance et donner naissance à une sorte de stigmatisation. Ce dernier phénomène correspond à la mise à l'écart, voire au blâme d'un individu ou d'un groupe d'individus, du fait de leurs caractéristiques, ou de leurs croyances, perçues comme allant à l'encontre des normes culturelles de la société dans lesquelles ils évoluent. La stigmatisation est généralement la conséquence de stéréotypes et de la désinformation des personnes sur le sujet donné. Les sportifs de haut niveau sont souvent sujets à divers clichés stigmatisants. Les triathlètes n'y échappent pas d'autant qu'ils offrent des prédispositions à ce type d'effet. Ainsi, E. Goffman distingue trois familles de caractères : les signes visibles dus à des modifications physiques (le corps du sportif entraîné ou plus du tout), les déviances comportementales (addictions, régimes, l'entraînement, le surentraînement...), et l'appartenance supposée à un groupe donné...<sup>371</sup> Selon cet auteur, dans un groupe d'individus partageant des valeurs sociales normatives communes, toute personne se révélant visiblement différente, est porteuse d'un stigmate, qui le discrédite aux yeux des « normaux », et en fait un individu « déviant ». Ce qui a pour conséquence assez directe son éviction sociale. La fin de carrière est un moment qui met en perspective et renforce tous ces caractères, jusqu'à créer de possibles stigmates.

Pour conclure, ce sont ces sportifs qui sont hors du commun, peut-être plus que leur carrière. C'est-à-dire que leur (re)positionnement social et leur sentiment de facilité au moment de l'arrêt, dépendent leur degré d'investissement dans la pratique et de leur capital social, acquis avant ou pendant leur carrière. Cela les singularise et les aide à inventer la suite de leur biographie.

---

<sup>371</sup> Erwing Goffman, « Stigma : notes on the Management of Spoiled Identity », Prentice-Hall, 1963. ISBN 0-671-62244 -7

### 7.3.2. Les fins de carrière : négociations biographiques et sociales

Indéniablement, toutes ces expériences du sport sont différentes, et n'ont pas le même impact, la même durabilité dans le temps selon les biographies individuelles. Certains effets peuvent être « pervers » ou pervertis. Par exemple, lorsque le corps est meurtri, blessé, voire handicapé, c'est un effet durable, qui conditionne l'avenir : un poids si l'on a un métier physique (Ronan Lebouch, Mélanie D...), ou qui l'empoisonne (les affaires de dopage en relation avec une reconversion obligée). Mais cela peut aussi être le tremplin pour une carrière professionnelle ultérieure dans le sport (DTN, éducateur sportif, vendeur d'articles de sport). Même si nous ne l'avons pas explicitement abordé comme tel<sup>372</sup>, le capital corporel est souvent vu comme un élément clé du sportif et sous des angles très positifs. Ici dans le triathlon, nous avons évoqué l'Ironman, littéralement l'homme de fer, avec toute sa symbolique. De même, nous avons relevé la femme sportive et son corps désirable, pour ses lignes parfaites ou au contraire, controversée par rapport un idéal de la femme-mère, plus traditionnelle (et non celui de la surper-woman, mère et sportive que nous avons aussi repéré) ; pour qui, le sport à haute dose peut être néfaste (anorexie, aménorrhée, stérilité, difformité, masculinisation...). Définis et identifiés par rapport à ce capital corporel, les sportifs sont tributaires tout au long de leur carrière, de celui-ci. Or, c'est aussi un capital qui s'épuise de façon inéluctable... et parfois d'une manière accélérée. Le sportif peut être un « vieillard » bien avant l'heure. Souvent ils ont « l'âge de leurs articulations », pour reprendre une expression du milieu des retraités du sport...

Pour tous, la pratique intensive du triathlon est une séquence de la trajectoire individuelle. Elle implique une transformation de l'être et de ses pratiques, de ses occupations, de ses usages dans un processus temporel plus ou moins long. Ce dernier a, ou n'a pas, de résonance pour l'avenir. Mais pour certains, cette entrée dans la carrière (au sens goffmanien), tient à des logiques sous jacentes, inscrites en amont dans la trajectoire biographique, au sens de la sociologie bourdieusienne (1986)<sup>373</sup>. Pour de nombreux cas dans notre étude, la carrière sportive et l'après-carrière sont produits par un processus de socialisation secondaire, dont les effets dépendent des socialisations primaires (les différents habitus selon Bourdieu) et de prédispositions (Lahire), ici de natures physiques et corporelles.

Les moments d'inflexions identifiés de ces carrières (arrêts sur blessure, ou projets d'avenir professionnels ou familiaux) influencent l'avenir. Mais les trajectoires individuelles

---

<sup>372</sup> Se reporter, dans nos premiers chapitres, aux paragraphes portant sur l'image du corps, le rapport particulier du triathlète avec son corps, machine à produire une performance, qui vit dans la contrainte.

<sup>373</sup> P. Bourdieu, « L'illusion biographique », in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°62, 1986, pp. 69-72.

sont aussi à entrevoir comme des itinéraires de pratique autant que des logiques identitaires qui échappent à certains déterminismes (processus d'acculturation) à envisager sous l'angle des bifurcations.

Enfin pour conclure, la question de la reconvertibilité de la compétence sportive reste posée du point de vue professionnel. Cette compétence et cette expérience, acquises dans le domaine du triathlon, lorsqu'elles atteignent un point de non-retour, par saturation de telle ou telle caractéristique, peuvent ne pas être reconvertibles, car non reconnues dans d'autres champs professionnels (exemple des sœurs Dupont). Car elles deviennent non situées, contextualisées par rapport à l'activité qui les ont générés. Nous avons étudié au mieux de nos moyens, le fait que la perte de cette activité principale, qui définit cette compétence, revient à une amputation ou à ce que nous avons appelé une « désincarnation »<sup>374</sup> de l'individu. Une carrière sportive est définie pour nous, par un certain « usage de soi » à travers une activité, une occupation prioritaire, un travail, un « don de soi » (engagement corporel et moral par rapport à la profession de sportif de haut niveau et aussi par rapport à l'engagement altruiste du conjoint souvent non sportif) et ensuite par « du temps devant soi », en ce qui concerne la retraite sportive, la période de la fin de carrière. Nous n'avons pas approfondie ici l'activité, la compétence, l'expérience en termes de qualification professionnelle à reconvertir, même si cela a été évoqué tout au long de notre travail. En d'autres termes comment passe-t-on d'un dispositif de recrutement sélectif basé sur la performance physique, technique et mentale dans un domaine bien spécialisé à un emploi dans le sport ou dans un autre champ, basé sur d'autres modes de recrutements ?

Si nous avons rencontré des sportifs qui ont su pérenniser leur profil au cours de leur trajectoire, nous en avons aussi abordé de ceux qui étaient en situation précaire au niveau professionnel et personnel, même si cela semble assez rare dans la population des triathlètes étudiés, assez diplômés d'une manière générale. Des travaux complémentaires restent donc à effectuer afin de mieux cerner l'après-sport, et notamment sur la convertibilité des compétences acquises.

---

<sup>374</sup> Selon le mot évoqué par un triathlète.

## **8. CONCLUSION**

## **8.1. « L'ART DE NE PLUS ETRE [TRIATHLETE] EST D'AVOIR ETE »<sup>375</sup>**

Nous avons étudié les effets et conséquences de la pratique sportive intensive et de ses modifications (arrêt, aménagements, réduction, amplification...) sur la vie du triathlète seul et/ou en couple, à la lumière d'observations et de témoignages des sportifs. Nous avons constaté, d'une part qu'il y a souvent coexistence d'une vie « civile » et d'une vie « sportive » : en parallèle ou entremêlées, en continuité ou en pointillé. Et d'autre part que l'arrêt de la pratique triathlétique implique des négociations à différents niveaux.

Pour rappel, nous avons cherché à comprendre comment ces acteurs sociaux s'adaptent à ce moment d'inflexion de leur carrière sportive et comment s'organise la suite de leur trajectoire de vie. Quelles sont les conséquences des fins de carrière ?

L'engagement intensif que suppose la pratique du triathlon aboutit à en faire une occupation prioritaire dans la vie des triathlètes étudiés, quel que soit leur niveau d'excellence. Lorsque cette pratique aboutit à une recherche de performance à un haut niveau de compétition, elle devient de nature quasi professionnelle. Son arrêt, progressif ou non, peut être ressenti comme une épreuve. Notre objectif a été de montrer qu'il existe plusieurs fins de carrière et différentes modalités d'adaptation, et donc plusieurs types d'arrêts, avec des effets très variés selon les cas.

Si le phénomène de fin de carrière est pluriel, il est pour tous un moment d'inflexion particulièrement important de leur vie, qui dépend des ressources de chacun. Ses effets aussi sont liés au degré d'investissement au moment de l'arrêt, et à l'exclusivité de la pratique.

Aussi nous avons cherché à construire un modèle d'analyse avec des dimensions temporelle, identitaire, culturelle, sociale, à partir du concept de carrière, en nous attachant particulièrement au moment de la fin de carrière et à l'idée que le désengagement du sport peut constituer une épreuve de la petitesse.

Nous avons adopté pour chacune des étapes (exploratoire, d'approfondissement, et d'analyse) une méthodologie qualitative à partir d'une démarche abductive : en cherchant à

---

<sup>375</sup> Propos tenus par une triathlète lors d'une conversation informelle à l'entraînement

décrire puis à interpréter et enfin à expliquer les différentes modalités d'organisation des triathlètes pendant et après leur carrière. Nous avons travaillé sur des données secondaires (press books, articles de presse, sites internet...) et primaires (les différents témoignages de notre échantillon répartis sur deux enquêtes).

Finalement, les résultats obtenus à l'épreuve des faits et à la confrontation du modèle, s'écartent relativement peu des hypothèses. En effet, notre étude a révélé différentes modalités d'investissement puis de désengagement dans le triathlon.

Premièrement, l'arrêt de la compétition ne signifie pas forcément une reconversion à proprement parler (rupture totale avec les occupations prioritaires antérieures). Des athlètes ont tendance à accompagner l'arrêt de pratique par une sorte de prolongement de leurs investissements dans la culture du triathlon. En conséquence, les modes d'affirmation de soi ne varient guère et sont assurés par différentes ressources : réseau d'amis, famille, partenaires sportifs ou non. On observe alors une continuité de l'engagement, sous d'autres formes, qui n'est pas en rupture avec le milieu. L'athlète, après avoir occupé par l'aspect éphémère et aléatoire du résultat sportif, une place précaire, ou « d'intérimaire », trouve paradoxalement une position plus stable au moment de sa fin de carrière. Ce n'est donc pas un moment de flottement. Elle peut être surtout en continuité avec la logique personnelle de fonctionnement du triathlète. Dans ce cas de figure, c'est comme si le triathlète se « mettait à son compte », exploitant son propre réseau et d'autres ressources, qu'il a cultivés en parallèle ou qu'il développe dès lors.

Deuxièmement, l'arrêt de pratique peut conduire à des ruptures radicales. Certains athlètes changent complètement de registre et de sphère socioprofessionnelle en arrêtant leur pratique. Dans cette logique, il n'y a pas de continuité. Les réseaux sociaux associés au sport se distendent, voire sont rompus. Alors que l'affirmation de soi était fortement construite et définie par l'engagement sportif, il s'agit d'accepter la situation et de trouver d'autres ressources qui ne soient pas simplement celles d'une « ancienne » gloire. Dans ce moment d'inflexion, « tout et rien sont possibles » simultanément, en termes d'invention de soi.

Troisièmement, la situation est hybride. L'arrêt, bien que total, est provisoire. La carrière est en « dents de scie » ou cyclique. Le retour peut être dû à une non-adaptation à la vie ordinaire (« je ne sais faire que ça »), ou à un retour de motivation et de résultats (arrêt en tant que période régénérative) : le triathlète reste dans le sport mais d'une manière intermittente.

Par ailleurs, il est apparu que l'épreuve dans l'arrêt se joue aussi autour de la question de la convertibilité des acquis (compétences, expériences). La carrière de triathlète inclut déjà la nécessité de concevoir un moyen de trouver un revenu financier suffisant pour pratiquer et, à plus forte raison, au moment de la fin de carrière. Ainsi, la plupart des personnes étudiées, évoluant par exemple en Division Nationale 1 en triathlon, ont une autre profession à côté,

souvent un travail à temps partiel, durant leur pleine carrière. Ils ont généralement mené de front des études ou des formations diplômantes. Ils ont majoritairement des métiers et des emplois pendant leur carrière, sous forme plus ou moins aménagée et ce malgré le côté phagocytant du triathlon. Dans le cas contraire, même diplômés, s'ils n'ont pas exercé, ils connaissent, comme pour d'autres milieux, des difficultés d'insertion (non-transférabilité des acquis) et de reconversion professionnelle.

Cette population ne peut pas espérer être vraiment professionnelle. Et donc, les personnes sont obligées de se débrouiller, de gérer, d'anticiper... Elles conservent un autre emploi, qui est parfois mis entre parenthèses mais qui prépare la fin de carrière. Il y a donc des dispositions spécifiques qui limitent les souffrances et la précarité en fin de carrière. Ceci peut aussi s'expliquer par le fait que l'institution sportive joue un rôle secondaire par rapport à d'autres sports. Et donc ne conduit pas à ce que les athlètes soient pris en charge et dépendants du système. Cela fonctionne ou s'apparente au modèle du professionnel autonome qui se réalise en dehors du soutien du public.

L'étape de l'arrêt s'apparente à une période, à un espace et à un moment de liberté, où l'individu entre en confrontation avec de nouvelles contraintes. La petitesse, c'est alors, pour le triathlète en phase d'arrêt, une adaptation à une nouvelle modalité de vie. C'est par exemple ne plus se retrouver soumis à l'épreuve de la compétition, de la codification, du classement, du jugement sportif, mais pratiquer « pour soi ». En fait, la petitesse (processus de rétrécissement, de retrait social : perte du sentiment de compétence, des résultats, de la reconnaissance, de l'aura...) n'est pas toujours très importante, voire peu durable.

## **8.2. L'ACCOMPAGNEMENT DU DESENGAGEMENT**

Il apparaît d'une part que les carrières et leurs fins ne sont pas uniformes. Et qu'elles varient selon les événements, les contextes, l'ensemble des relations personnelles que le triathlète peut mobiliser dans son intérêt, et des ressources culturelles dont il dispose (diplômes, expériences professionnelles...) <sup>376</sup>. Par exemple, nous avons montré l'importance du lien conjugal tout au long de la carrière et en particulier à sa fin. Pour certains triathlètes, c'est un

---

<sup>376</sup> Pierre Bourdieu distingue trois formes de capital : économique (exemple d'indicateur : le revenu et le patrimoine déclaré), social (exemple d'indicateur : type et fréquence des relations) et culturel (exemple d'indicateur : niveau de diplômes). L'individu se situe dans l'espace social en fonction de la somme de ces trois formes de capital.



frein, pour d'autres un véritable moteur d'accompagnement. Par ailleurs, l'analyse a permis d'appréhender des événements et des contextes singuliers tels que :

- les éléments accidentels pouvant être traumatiques (de la blessure à l'accident, aux contre-performances, aux non-sélections, aux incompréhensions...);
- les « tournants de vie », relatifs aux événements vécus et présentés comme tels (entrée en équipe de France, en catégorie Elite, finir d'un Ironman, mise en couple, séparation, divorce, maternité...);
- les « bifurcations sociales » en relation avec la mobilité socioprofessionnelle (chômage, promotion, baisse de résultats...);
- la reconversion professionnelle proprement dite : entrée dans la vie active, changement de statut, de compétences, de métier, mutation...

Cet ensemble d'événements sont dans les faits entremêlés ou superposés dans la plupart des cas, mais nous les avons clarifiés pour les besoins de notre étude. Car c'est grâce à ce genre de faits que se construit le sentiment d'individualité : la singularité de chacun. L'épreuve, quelle que soit sa nature dans ce milieu, est construite comme un mode de fonctionnement, un moyen d'aborder la vie, un mode de vie. A ce titre elle forge l'identité sociale de l'acteur, telle que le conçoit Martucelli<sup>377</sup>.

En ce qui concerne les régularités observées : les pratiquants de notre échantillon découvrent le triathlon vers 20 à 25 ans pour les anciens nageurs et 25 à 30 ans pour les anciens coureurs. Les données recueillies sur des cyclistes sont peu significatives. Les triathlètes (compétiteurs des années 1980 à 2000) prolongent ainsi leur carrière sportive après une première période de compétition en tant que nageur ou coureur, plus rarement en tant que cycliste, souvent commencée très tôt (à partir de 6 ans pour certains). A l'heure actuelle, de nombreux triathlètes commencent dès leur plus jeune âge les trois pratiques du triathlon, mieux reconnu en tant qu'entité (UNSS, club fédéral, formateur de triathlon, compétitions « découverte », « promotionnelle », ouvertes à tous avec un certificat médical).

Les triathlètes ont souvent une carrière plus longue que dans les sports qui composent le triathlon. Ils ont majoritairement des métiers et une vie de famille, ou de couple, qu'ils ont mis en retrait ou aménagés pour faire face au côté chronophage du triathlon. Contrairement à d'autres sports comme le cyclisme ou les sports collectifs médiatisés, pour être triathlète, il faut trouver soi-même un revenu financier suffisant pour pratiquer. Au moment de l'arrêt il faut retrouver d'autres ressources. Même un titre de Champion du Monde ne suffit pas à assurer un patrimoine

---

<sup>377</sup> *Opus cité*, D. Martucelli, « Forgé par l'épreuve ».

ou des revenus durables. Ainsi, les personnes rencontrées, évoluant au meilleur niveau national, vivent « modestement », par rapport à d'autres sportifs. Mais la question économique est secondaire. Les triathlètes ne font pas fortune par leurs résultats, néanmoins la plupart trouvent ou retrouvent des emplois. Fondamentalement, toutes les pratiques sportives de très haut niveau exigent de s'y consacrer corps et âme. L'emprise de l'entraînement et de la compétition sur la vie de l'individu est considérable. Le triathlon se situe dans les standards d'exigence les plus élevés en raison de la diversité des pratiques.

Quitter l'univers de la compétition c'est aussi renoncer à des liens sociaux, des modes de reconnaissance par ses pairs et un statut rarement reconnu ou valorisable dans d'autres champs sociaux. Le capital social acquis n'a généralement de valeur qu'au sein du monde du sport et joue rarement le rôle de démultiplicateur des autres capitaux (économique et culturel) en dehors du sport (Bourdieu, 1980).

En ce qui concerne les effets de la pratique intensive sur la vie en commun, trois grandes observations peuvent être dégagées. Mais elles mériteraient d'être approfondies dans une étude ultérieure.

Il est apparu qu'à un niveau de pratique égal, les hommes font une carrière sportive plus longue que les femmes. De même, après la formation du couple, dans une phase de stabilité relative, la femme subit plus une pression sociale, voire familiale conduisant à arrêter sa carrière sportive pour faire et éduquer des enfants. De même, elle doit s'arrêter de fait si elle conçoit le projet d'avoir un enfant.

Enfin, les sportifs semblent plutôt moins enclins à la vie en commun sur un mode traditionnel, si l'on observe le « retard » ou a contrario la « précocité » à la mise en couple. En restant plus longtemps « célibataires », ils trouvent plus d'avantage et de liberté à organiser leur vie comme ils l'entendent, c'est-à-dire autour du triathlon. Cela est moins vrai pour les couples constitués avant la pratique intensive du triathlon. Dans ces cas, le couple tend à résister et à être un lien fondateur d'équilibre. Il reste cependant fortement mis en confrontation avec le désir de produire une performance.

## **Des limites et des perspectives**

Nous avons élaboré une problématique et un modèle d'analyse composés de concepts et d'hypothèses pour éclairer un moment concret de la vie sportive et sociale des triathlètes. Pour rendre compte de cette réalité, notre travail s'est appuyé sur un ensemble de théories utilisées comme des outils d'analyse, et de techniques de recueil de données, autant que possible complémentaires. Cet ensemble a été mis à l'épreuve tout au long de notre travail en révélant progressivement ses limites. Ainsi, la définition de nos concepts gagnerait à être plus précise, et

certain indicateurs pourraient être affinés voire différents. Par ailleurs, si certaines de nos analyses sont restées partielles, c'est parce qu'il nous a été très difficile et laborieux de gérer les différentes sources de données de manière cohérente, et de les exploiter avec pertinence.

Cependant, la conjugaison de ces techniques, tout comme la combinaison des approches, ont permis, malgré ces limites, de faire émerger les influences structurelles (dispositions, capital corporel...) et fonctionnelles (mise en perspective des dispositions et autres ressources par l'acteur lui-même dans les différents contextes) des fins de carrière. Nous avons constaté ainsi qu'il n'existe pas qu'une fin de carrière mais plusieurs.

Enfin, il aurait été opportun de développer différemment la variable de genre, à savoir les différences entre les fins de carrière féminine et masculine en dehors d'une organisation conjugale. Il serait aussi intéressant de savoir comment ces acteurs vivent 20 ans après leur arrêt. Une dernière insuffisance réside dans le fait d'avoir tenté sans l'approfondir une typologie des caractéristiques individuelles et des stratégies d'adaptation, en raison de la difficulté à intégrer la variété des données dans une approche unifiée et pertinente. L'environnement social et institutionnel des triathlètes, en plus de leur habitude et de leur expérience sportive, aurait mérité un examen effectif et plus fin.

Nous retiendrons qu'en dépit de ces limites, la singularité de notre travail repose vraisemblablement sur l'émergence du fait qu'arrêter une carrière sportive n'a rien d'anodin, n'est pas forcément spectaculaire et est loin d'être symbolique. L'arrêt se prépare plus ou moins consciemment, selon les cas, pendant la carrière même, et son effet majeur réside dans la nécessité de se créer une nouvelle vie.

L'étude sociologique des fins de carrière ne fait à notre connaissance l'objet que de peu de recherches appliquées. Il existe peu de dispositifs d'accompagnement vers la sortie, et peu de statistiques qui permettent de connaître les parcours d'après-carrière, même si quelques instances ou études en ont la velléité. Ces dispositifs ne sont justement proposés qu'en fin de carrière, et c'est bien là le problème. Il est souvent trop tard pour adapter ou reconstruire son environnement social d'une manière consentie et intégrée.

Notre analyse a éclairé des processus de fonctionnement et de changement, dont nous pourrions tirer des conséquences pratiques, dans une perspective managériale d'accompagnement en cours de carrière, voire dès le début, des futurs athlètes, anonymes ou Champions. En insérant le plan de carrière dans un projet de vie global, avec un système de renforcement de liens sociaux et des modes de reconnaissance variés dans et hors du milieu sportif, les usages du sport seraient susceptibles de se convertir non plus en capital symbolique, mais aussi en capital social et économique. Avoir été sportif pourrait créer de la valeur ajoutée pour la suite. La population des triathlètes observée est d'emblée, par cette pratique éclectique

conséquence, déjà sensibilisée au fait de devoir rebondir à un moment ou à un autre, d'un objectif à un autre. Notre travail, relatif aux triathlètes, peut prétendre à être étendu à l'étude d'autres carrières particulières, telles que celles des artistes, musiciens ou plasticiens, avec des phénomènes de chômage ou de retraite anticipée, ou au contraire des carrières très prolongées.

Comme dans toute région, il existe en Alsace<sup>378</sup> des organismes d'accompagnement à la reconversion professionnelle en général, comme l'AFPA<sup>379</sup> par exemple. Ce dernier consiste généralement en un soutien à la formation et à la recherche de financements divers, et en un accompagnement de nature psychologique (bilan de compétences, entretiens, validation des acquis, formation...) pour des adultes actifs engagés sur la voie de la réinsertion professionnelle.

Dans le domaine du sport, l'Alsace propose pour les sportifs les plus méritants, inscrits sur les différentes listes ministérielles (élite, senior, jeune, ou de reconversion) au niveau régional, des formations diplômantes (brevets d'état divers), des bourses de reconversion (sur proposition de projet professionnel personnel) ou de formation. Le suivi psychologique n'est pas systématisé.

La problématique de la reconnaissance sociale et économique du sportif de haut niveau, lors de la revalorisation de son excellence sportive dans un autre champ reste posée. Si chaque cas est particulier on observe néanmoins une récurrence des données et du rôle du capital culturel et social. Le mode de revalorisation de ce capital spécifique dépend en grande partie du capital et des ressources sociales acquis antérieurement ou en parallèle à la carrière sportive.

Il n'en reste pas moins que peu de choses sont prévues pour accompagner le Champion et que tous les dispositifs semblent plutôt l'inciter à prendre des risques en misant beaucoup sur une carrière sportive très aléatoire et précaire alors que des dispositifs plus conséquents existent pour assurer ses ascendances et excellences sportives (Faure, Fleuriel)<sup>380</sup>.

---

<sup>378</sup> Nous n'avons, en deuxième phase d'enquête pour les couples, interrogé que des sportifs locaux, à savoir des alsaciens.

<sup>379</sup> Agence de Formation Professionnelle pour Adultes.

<sup>380</sup> *Opus cité*, Jean-Quentin Faure, Sébastien Fleuriel (dir.), « Excellences sportives. Economie d'un capital spécifique ».

## **BIBLIOGRAPHIE**

# OUVRAGES

## *1. Travaux universitaires : sociologie, psychologie, philosophie*

- ADLER, P.A., ADLER, P., (1989), « The Glorified Self: The Aggrandizement and the Constriction of Self », in *Social Psychology Quarterly*, 52, 4, pp. 299-311.
- AMADIEU, J.-F., (2002), *Le poids des apparences : beauté, amour et gloire*, Odile Jacob.
- AUBEL, O., OHL, F., (2004), « The denegation of the economy : The example of climbing in France », in *International Review for the Sociology of Sport*, 39 (2), pp. 123-137.
- BECKER, H.S., (1985), *Outsider*, Ed. A.-M. Métailié, Paris. Traduit de l'américain par BRIANT J.P. et CHAPOULIE J.-M.
- BIDART, C., (2006), « Trajectoires sociales et bifurcations », in *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 2006/1, n°120, pp. 29-57.
- BOLTANSKI, L., THEVENOT, L., (1991), *De la justification : les économies de la grandeur*, Paris, Ed. Gallimard.
- BOURDIEU, P. et PASSERON, J.-C., (1970), *La reproduction. Eléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Editions de Minuit, 1993, réédition.
- BOURDIEU, P., (1979), *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Editions de Minuit.
- BOURDIEU, P., (1980), « Le capital social. Notes provisoires. », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, 31, pp. 2-3.
- BRUBACKER, R., (2001), « Au-delà de l'« identité » », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2001/3, 139, Editions Le Seuil, pp. 66-85.
- CHAPOULIE, J.-M., (1996), in « E.C. Hughes et la tradition de Chicago », introduction de l'ouvrage HUGHES E.C., *Le regard sociologique. Essais choisis*, Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.
- CLEAU, H., (2006), « Corps malade et corps non performant, transformation d'une norme sociale dans l'expérience cancéreuse », article in *Revue Interrogation ?*, numéro 7, revue pluridisciplinaires des sciences de l'homme et de la société.
- COAKLEY, J., (2002), *Sports in Society*, Londres, McGraw-Hill, 8<sup>th</sup> edition.
- CROZIER, M., et FRIEDBERG, E; (1977), *L'acteur et le système*, Point Essais, Seuil.
- DESBONNETS, T., (2004), *Regards sociologiques sur la notion de profession*, voir site internet : <http://www.cadredesante.com>, 4 juin 2004.
- DONNELLY, P., (1994), « Take My Word For It: Trust in the Context of Birding and Mountaineering », in *Qualitative Sociology*, 17, pp. 215-241.
- DUBAR, C., (1991), *La socialisation, construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Armand Colin, 3e édition.
- DUBAR, C., (1996), « Usages sociaux et sociologiques de la notion d'identité », in *Education permanente*, n°128/1996-3, pp. 37-44.
- DUBAR, C., (2000), *La crise des identités. L'interprétation d'une mutation*, PUF, 2003, 2<sup>ème</sup> édition.
- DUBAR, C., TRIPIER, P., (1998), *Sociologie des professions*, Paris, Armand Colin, 2005, 2<sup>ème</sup> édition, p. 4.

- DURET, P., ROUSSEL, P., (2005), *Le corps et ses sociologies*, chapitres I et VII, Armand Colin, Collection *Sociologie 128*.
- EHRENBERG, A., (1998), *La fatigue d'être soi*, Paris, Odile Jacob.
- ESQUENAZI, J.-P., (2003), *Sociologie des publics*, Editions de la Découverte, Collection *Repères*.
- GOFFMAN, E., (1963), *Stigma : notes on the Management of Spoiled Identity*, Prentice-Hall. ISBN 0-671-62244 -7.
- GOFFMAN, E., (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne. Les relations en public*, Paris, Editions de Minuit.
- GOFFMAN, E., (1974), *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit.
- GOFFMAN, E., (1976), *Stigmaté. Les usages sociaux des handicaps*, Minuit.
- GOFFMAN, E., (1996), *La mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi*, Paris, Editions de Minuit.
- HEINICH, N., (1999), *L'épreuve de la grandeur*, Paris, La Découverte.
- HEINICH, N., (2001), *La sociologie de l'Art*, Paris, La Découverte, *Repères*.
- HERVIEU-LEGER, D., (1999), *Le Pèlerin et le Converti. La religion en mouvement*, Flammarion.
- HOBERMANN, J., (1992), *Mortal Engines : The Science of Performance and the Dehumanization of Sport*, New York, The Free Press.
- HUGHES, E.C., (1937), « Institutional Office and the Person », in *American Journal of Sociology*, XLIII, november.
- HUGHES, E.C., (1958), *Men at Their Work*, Glencoe, The Free Press.
- HUGHES, E.C., (1996), « Carrières », in HUGHES, E.C., (dir.), *Le regard sociologique*, Paris, Editions de l'EHESS, pp. 175-185.
- KAUFMANN, J.-C., (2004), *L'invention de soi, une théorie de l'identité*, Paris, Armand Colin.
- KAUFMANN, J.-C., (2006), *La femme seule et le prince charmant*, Paris, Armand Colin, Collection *Individu et Société*.
- LAHIRE, B., (1998), *L'homme pluriel*, Paris, Nathan, Collection *Essais et Recherches*.
- LAHIRE, B., (2002), *Portraits sociologiques*, Paris, Nathan.
- MAALOUF, A., (1999), *Les identités meurtrières*, Paris, Editions Grasset.
- MAIGRET, E., (2003), *Sociologie de la communication et des médias*, Paris, Armand Colin.
- MARTUCELLI, D., (2006), *Forgé par l'épreuve*. Paris, Armand Colin.
- MAUSS, M., (1935), « Les techniques du corps », in *Journal de Psychologie*, 32, Paris, pp. 271-293.
- MCKAY, J., (1992), « Sport and the Social Construction of Gender », in LUPTON G., SHORT T., WHIP R. (eds) *Society and Gender : An Introduction to Sociology*, Sydney, MacMillan.
- NEGRONI, C., (2005), « La reconversion professionnelle volontaire : d'une bifurcation professionnelle à une bifurcation biographique », in *Cahiers internationaux de sociologie*, 2005/2, n°119, pp 311-331, p. 312.
- PARAZELLI, M., (2002), *La Rue attractive : parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue*, Presses de l'Université du Québec, p. 99.
- PARENT, I., et BROCHU, S., (2005), *Les Flambeurs*, University of Ottawa Press, p. 222.
- PASSERON, J.-C., (1991), « Le raisonnement sociologique », in *L'espace non poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, Collection *Essais et Recherches*.

- PUGEAULT, C., (1995), Article « Introduction à la sociologie », in *L'Homme en société*, Paris.
- SAINSAULIEU, R., (1977), *L'identité au travail*, Presse de la FNSP, 1985, 2<sup>ème</sup> édition.
- STRAUSS, A., (1989), « Miroirs et masques », Paris, Métailié, chapitre 4, *Les transformations de l'identité*, 1992.
- SUAUD, Ch., (1978), *La vocation, conversion et reconversion des prêtres ruraux*, Paris, Editions de Minuit, Collection *Le sens commun*.
- TAP, P., (1980), *Identité individuelle et personnalisation*, Privat.
- VINSONNEAU, G., (2002), *Identité culturelle*, Paris, Armand Colin, Collection U.
- WILENSKY, H., (1964), « The Professionalization of Everyone ? », in *American Journal of Sociology*, vol.70-2, septembre 1964, pp. 137-158.

## ***Textes fondateurs***

- DURKHEIM, E., (1897), *Le suicide*, P.U.F., Quadrige, Paris, 1983 (1<sup>ère</sup> édition 1897).
- ELIAS, N., (1991), *La société des individus*, Paris, Fayart.
- RICOEUR, P., (1990), *Soi-même comme un autre*, Seuil.
- WEBER, M., (1964), *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme, (1904-1905)*, Paris, Plon.
- WEBER, M., (1965), *Essais sur la théorie de la science (Premier essai, 1904)*, traduit de l'allemand et introduit par Julien FREUND, Paris, Librairie Plon, 539 pages, Collection *Recherches en Sciences Humaines*, n°19.

## ***2. Travaux sur le sport***

- ARCHETTI, E.P., (2004), « Diego Maradona. The spectacle of a Heroic life » in *Sport Stars. The cultural politics of sporting celebrity*.
- ARTUS, D., (1999), *Illusion égalitaire en EPS, son étude à travers les représentations sociales des enseignants et des lycéens*, Thèse de doctorat en STAPS, Université de Poitiers, Faculté des sciences du Sport.
- BIRRELL, S., TUROWETZ, A., (1979), « Character Worked-up and Display: Collegiate Gymnastics and Professional Wrestling », *Urban Life*, 8, pp. 219-246.
- BRISSONNEAU, C., AUBEL, O., OHL, F., (2008), *L'épreuve du dopage. Sociologie du cyclisme professionnel*, Paris, PUF, Coll. *Le lien social*.
- BRISSWALTER, J., et HAUSSWIRTH, C., (2003), *Energie et performance, physique et sportive*, Armand Colin, Collection *Dynamiques*.
- CALLEDE, J.-P., (1992), « L'environnement du sportif de haut niveau : transformations et désajustements », *Sociologie Santé*, n°7, pp. 89-120.
- CHAMALIDIS, M., (2000), *Splendeurs et misères des champions*, Montréal, VLB Editeur.
- COLLECTIF, (2004), « Le crépuscule des dieux : issue maîtrisée ou issue fatale ? », in *Les cahiers de l'Université Sportive d'Eté*, n°17, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine.
- CUBIZOLLES, S., (2005), *Les envols du moi*, Thèse, Université de la Réunion, citée par DURET P., in *Sociologie du sport*, PUF, *Que sais-je ?*, 2008, p. 59.
- DURET, P. et TRABAL, P., (2001), *Le sport et ses affaires. Une sociologie de la justice de l'épreuve sportive*, Paris, Métailié.



- DURET, P., (1993), « Les sportifs, héros et victimes » in *Le Temps stratégique*.
- DURET, P., (1994), *L'héroïsme sportif*, Paris, PUF.
- DURET, P., (1998), « Représentations sociales du dopage et argumentation défensive des sportifs accusés », in *Science et Motricité*, n°35-36, pp. 78-79
- DURET, P., (2008), *Sociologie du sport*, Paris, PUF, *Que sais-je ?*
- DURET, P., (2009), *Sociologie de la compétition*, Armand Colin, Collection *Sociologie 128*.
- EHRENBERG, A., (1991), *Le culte de la performance*, Calmann-Lévy.
- FAURE, J.M., FLEURIEL, S. (dir.), (2010), *Excellences sportives. Economie d'un capital spécifique*, Editions du Croquant, coll. *Champ social*.
- FAURE, JM., et SUAUD, Ch., (1995), « Virtuoses sportifs, conversion symbolique et conditions de choix », *Séminaire Ethique, Recherches et Sports, du particulier au général*.
- FAURE, J.M., SUAUD, Ch., (1999), *Le football professionnel à la française*, Paris, PUF.
- FLEURANCE, P., DELIGNIERES, D. & GERNIGON, C., (1996), « Prédicteurs psychologiques du « burnout » chez les sportifs de haute performance », in *International Journal of Psychology*, 31, p. 406.
- FLEURIEL, S., (2003), *L'impensable reconversion des athlètes de haut niveau*, in « Le crépuscule des dieux : issue maîtrisée ou issue fatale ? », 20<sup>ème</sup> Université Sportive d'Été du 25 au 29 août 2003, Nantes.
- FORTE, L., (2006), « Trois fondamentaux sociaux de l'engagement sportif chez le jeune athlète de haut niveau », in *Science et Motricité*, pp. 55-67.
- GUIOT, P., et OHL, F., (2008), « La reconversion des sportifs : une épreuve de la petitesse ? », in *Sports, Loisir et Société*, vol. 30, n°2, Presses de l'Université du Québec.
- HEINICH, N., (2003), « Art et sport au regard d'une sociologie de la singularité », in Direction DURET, P., BODIN, D., *Le sport en questions*, Paris, Chiron, pp. 125-133.
- IRLINGER, P., AUGUSTINI, M., DURET, P., LOUVEAU, C., (1996), *La vie après le sport : réussir l'insertion sociale et professionnelle quand on a été sportif de haut niveau*, Rapport final, INSEP.
- KERR, G. et DACYSHYN, A., (2000), « The Retirement Experience of Elite, Female Gymnasts », in *Journal of Applied Sport Psychology*, 12, pp. 427-433.
- LEBRETON, D., (1991), *Passions du risque*, Paris, Métailié.
- LEMARCHAND, J., (1998), *Le projet socioprofessionnel global du sportif de haut niveau : l'opportunité d'une gestion préventive et d'une réflexion prévisionnelle*, Mémoire d'ingénieur, Paris, CNAM.
- MAC DONALD, G. & ANDREWS, D.L., (2004), « Michael Jordan. Corporate sport and postmodern celebrityhood », in ANDREWS D.L., JACKSON S., *Sport Stars. The cultural politics of sporting celebrity*, London, Routledge, pp. 20-35.
- MCKENNA, J., and THOMAS, H., (2007), « Enduring injustice : A case study of retirement from professional rugby union », in *Sport, Education & Society*, 12(1), pp. 19-36.
- MINISTERE DE LA JEUNESSE ET DES SPORTS, (2002), *Rapport sur la situation socioprofessionnelle des sportifs de haut niveau en 2001*, Paris.
- MOUTON, I. & B., (2001), en collaboration avec BOUCHET D., (2001), *Le triathlon du débutant à l'Ironman*, Edition Minerva.
- MURPHY, A., (2004), « Ironman legend Scott Tinley examines the feelings of loss and depression many athletes experience when they retire », in *Sports Illustrated*, 100(12), p. 13.

- OHL, F. et COLLECTIF, (2006), « Sociologie du sport : perspectives internationales et mondialisations ». Article de ROWE, David, *Sport et médias*, Discussion : OHL, F., « La médiatisation du sport », Editions Puf.
- PAPIN, B., (2003), *Sociologie d'une vocation sportive : conversion et reconversion des gymnastes de haut niveau*, Thèse de Sociologie, Université de Nantes.
- POCIELLO, C., (1984), *Sport et société*, Edition Vigot, Collection *Sport et enseignement*.
- POCIELLO, C., (1990), *Les cultures sportives : pratiques, représentations et mythes sportifs*, Paris, PUF, Collection *Pratiques Corporelles*, réédition, 1995.
- POUPART, J., (1999), « Vouloir faire carrière dans le hockey professionnel : l'exemple des joueurs juniors québécois dans les années soixante-dix » in *Sociologie et sociétés*, vol XXXI, n°1, pp. 163-179.
- SCHMITT-KILIAN, J., (2000), *Vom junkie zum Ironman. Die zwei Leben des Andrea Niedrig*, Kreuz.
- SPARKES, A.C., SMITH, B., (2002), « Sport, Spinal Cord Injury, Embodied Masculinities, and the Dilemmas of Narrative Identity », *Men and Masculinities*, 4(3), pp. 258-285.
- STEPHAN, Y., (2003), *L'arrêt de la carrière sportive de haut niveau : répercussions psychologiques et somatiques. Une étude longitudinale du processus de transition et d'adaptation*, Thèse, STAPS Montpellier.
- STEPHAN, Y., BILARD, J., NINOT, G., & DELIGNIERES, D., (2003), « Repercussions of transition out of elite sports on subjective well-being : A one-year study. » in *Journal of Applied Sport Psychology*, 15, pp. 354-371.
- STEPHAN, Y., BILARD, J., NINOT, G., & DELIGNIERES, D., (2003), « Bodily transition out of elite sport : A one-year study of physical self and global self-esteem among transitional athletes », in *International Journal of Sport & Exercise Psychology*, 1(2), pp. 192-207.
- TAYLOR, J., OGILVIE, B. and LAVALLEE, D., (2005), « Career transition among elite athletes : Is there life after sports ? », in WILLIAMS J.M., (Ed.), *Applied sport psychology: Personal growth to peak performance*, Columbus, OH, McGraw-Hill, 5<sup>th</sup> ed., pp. 595-615).
- WACQUANT, L., (2002), *Corps & âme. Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*, Paris, Agone.
- WYLLEMAN, P. et LAVALLEE, D., (2004), « A Developmental Perspective on Transitions faced by Athletes », In WEISS M.R. (Ed), *Developmental Sport and Exercise Psychology: A Lifespan Perspective* (pp. 503-524). Morgantown, WV : Fitness Information Technology of Sport Psychology (pp. 902-906). Lisbonne, Portugal, Universiade Tecnica de Lisboa.

### **3. Sociologie des genres et du couple**

- BAUDELLOT, C., ESTABLET, R., (1992), *Allez les filles !*, Seuil.
- BAUDELLOT, C., ESTABLET, R., (2007), *Quoi de neuf chez les filles ? Entre stéréotypes et libertés*, Paris, Nathan.
- CHAUMIER, S., (1999), *La déliaison amoureuse. De la fusion romantique au désir d'indépendance*, Armand Colin.
- DAVISSE, A., LOUVEAU, C., (1991), *Sports, Ecole, Société : la part des femmes*, Joinville-le-Pont, Action.

- DAVISSE, A., LOUVEAU, C., (1998), *Sports, Ecole et Société : la différence des sexes*, Editions L'Harmattan.
- DE CEGLIE, A., (2002), *La représentation médiatique des sportives : une construction journalistique. Analyse des femmes karatéka dans un quotidien régional*, Docteur ès Sciences de l'Information et de la Communication, IEP Aix-Marseille.
- DE SINGLY, F., CHALAND, K., (2002), « Avoir le « second rôle » dans une équipe conjugale ». in *Revue Française de Sociologie*, vol 43, numéro 1, pp. 127-157.
- DE SINGLY, F., (1994), *Fortune et infortune de la femme mariée*, Puf, 3ème édition.
- DE SINGLY, F., (2000), *Libres ensemble. L'individualisme dans la vie commune*, Paris, Editions Nathan.
- DE SINGLY, F., (2007), *L'injustice ménagère*, Editions Armand Colin.
- DURET, P., (2007), *Le couple face au temps*, Armand Colin.
- GOFFMAN, E., (2002), *L'arrangement entre les deux sexes*, Paris, La Dispute.
- JENKINS, R., (1996), *Social Identity*, Londres : Routledge.
- LAHIRE, B., (2000), « Héritages sexués et incorporations des habitudes et des croyances », in Bloss T. (dir.), *La dialectique des rapports hommes-femmes*, (9-25), Paris, PUF.
- LAVALLEE, D. & ROBINSON, H.K., (2007), « In pursuit of identity : A qualitative exploration of retirement from women's artistic gymnastics », in *Psychology of Sport & Exercise*, 8(1), pp. 119-141
- LOUVEAU, C., (2000), « Femmes sportives, corps désirables », in *Le Monde Diplomatique, Archives*, n°559, octobre.
- MENNESSON, C., (2005), *Etre une femme dans le monde des hommes. Socialisation sportive et construction du genre*, Editions L'Harmattan.
- NEUBURGER, R., (1997), *Nouveaux couples*, Editions Odile Jacob, Paris.
- NEUBURGER, R., (2000), *Les territoires de l'intime. L'individu, le couple, la famille*, Editions Odile Jacob, Paris.
- PENIN, N., (2004), « L'amour du risque. Mode d'engagement féminins dans les pratiques sportives à risques », *Revue STAPS*, n° 66, 4/2004, pp 195-207.
- STRAUSS, A.L., (1992), *Miroirs et masques : Une introduction à l'interactionnisme*, Métailié, Paris.
- THEBERGE, N., (1977), *An Occupational Analysis of Women's Professional Golf*, Unpublished doctoral dissertation, University of Massachusetts :Amherst.

#### **4. Méthodologie**

- BERTAUX, D., (2005), *L'enquête et ses méthodes : le récit de vie*, Paris. Armand Colin.
- BLANCHET, A. & GOTMANN, A., (1992), *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*, Paris, Nathan.
- BLANCHET, A. et alii, (1985), *L'entretien dans les sciences sociales*, Paris, Dunod, Bordas.
- BLANCHET, A. et alii, (1987), *Les techniques d'enquête en sciences sociales*, Paris, Dunod.
- BOURDIEU, P., (1986), « L'illusion biographique », in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°62, pp. 69-72.
- BOURDIEU, P., CHAMBOREDON, J.C., et PASSERON, J.-C., (1968), *Le métier de sociologue*, Paris, Mouton.

- CHARREIRE, S., et DURRIEUX, F., (1999), « Explorer et tester », in THIETART et coll., *Méthodes de recherches en management*, Dunod, pp.57-80.
- DEMAZIERE, D., DUBAR, C., (1997), *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple des récits d'insertion*, Nathan, 1ère édition, Laval, Presses de l'Université, 2004, réédition.
- DUBAR, C., (2006), *Faire de la sociologie. Un parcours d'enquête*, Editions Belin.
- KAUFMANN, J.-C., (1996), *L'entretien compréhensif*, Paris, Editions Nathan, 2001.
- KOENIG, G., (1993), « Production de la connaissance et constitution des pratiques organisationnelles », in *Revue de Gestion des Ressources Humaines*, n°9, pp 4-17.
- MILES, A.M., HUBERMAN, A.M., (1991), *Analyse des données qualitatives : Recueil des nouvelles méthodes* », Bruxelles, De Boeck.
- MUCCHIELI, R., (1977), *L'analyse de contenu des documents et des communications*, Paris, ESF.
- PINEAU, G. et LE GRAND, J.-L., (1993), *Les histoires de vies*, PUF, *Que sais-je ?*
- POPPER, R., (1982), *La logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot.
- QUIVY, R., VAN CAMPENHOUDT, L., (1988), *Manuel de recherche en sciences sociales*, Paris, Dunod-Bordas.
- ROYER, P., ZARLOWSKI, (199), « Echantillons », in THIETART et coll, *Méthodes de recherches en management*, Dunod, pp. 189-223.
- THIETART, R.-A., et coll, (1999), *Méthodes de recherche en management*, Dunod.
- WACHEUX, F., (1996), *Méthodes qualitatives et recherche en gestion*, Edition Economica.

## **REVUES SPECIALISEES ET REPORTAGES SPORTIFS**

- BASTIDE, S., *La nouvelle vie de Roxana*, article sur Roxana Maracineanu, in *DNA* du 18 avril 2005.
- BASTIEN, J., (1998), propos recueillis par Juliette Bastien, in *Triathlète Magazine*, dossier *Profession Triathlète*, février 1998.
- BEAUBOIS, R., (2006), *Loretta Harrop : une future maman top niveau*, voir site internet : <http://www.xtriathlon.com/article/>, *Interviews Pro*, publié le 31 juillet 2006.
- BEAUBOIS, R., (2007), *Loretta Harrop arrête le triathlon*, in *XTriathlon Magazine*, article publié le 18 juillet 2007.
- CLEAU, H., (2006), *Corps malade et corps non performant, transformation d'une norme sociale dans l'expérience cancéreuse*, article in *Revue Interrogation ?*, numéro 7, revue pluridisciplinaires des sciences de l'homme et de la société.
- DESPONT, CH., (2006), Propos tenus lors d'une interview in *Le Temps*, Lausanne, 5 mai 2006.
- FINDIES, M., (1997), Interview d'Isabelle Mouton, in *dans Triathlète Magazine*, n°121, mai 1997.
- HALLORAN, B., (2004), *De retour à la course, mais en étant maman !*, voir site internet : <http://www.xtriathlon.com/articles/1491>, publié le 06 décembre 2004.
- INIZAN, F., (2002), Interview de Franck Esposito à Millau, in *L'Equipe Magazine*, n°1054, juillet 2002.

- L'EQUIPE MAGAZINE, (2004), *Xavier Le Floch, le souffre-coureur*, article in *L'Equipe Magazine*, n°1150 du 12 juin 2004.
- L'EQUIPE MAGAZINE, (2006), article sur Frédéric Belaubre, in *L'Equipe Magazine* du 24 juin 2006.
- L'EQUIPE MAGAZINE, n°1150, Titre : « Xavier Le Floch, le souffre-coureur », 12 juin 2004.
- L'INFORMATEUR, (2002), article sur Franck Perque, in *L'Informateur* du 31 octobre 2002.
- LAMOUE, S., (2006), article, in *Triathlète Magazine*, avril 2006.
- LOUVEAU, C., (2000), « Femmes sportives, corps désirables », in *Le Monde Diplomatique, Archives*, n°559, octobre.
- MATHIEU, H., (2004), *Psychologies*, recueillis par H. Mathieu, in *Psychologies*, mars 2004. Mars
- SIMON, S., Simon, (2001), *Le sport peut être un facteur de vulnérabilité*, in *L'Humanité*, rubrique *Sports*, article paru le 13 octobre 2001.
- SPORT ET VIE, (2006), *Tout savoir sur le triathlon*, in *Sport et Vie*, n°24 hors série, juillet 2006.
- THOMAZEAU, F., (2007), *Bien utilisé, le sport est une source d'épanouissement. Mal utilisé, il peut être à l'origine d'importants dégâts*, entretien avec J.-C. Seznec, médecin du sport, in *Le Monde*, article publié le 1<sup>er</sup>/2 juillet 2007.
- TRIATHLETE MAGAZINE, rubrique « Chroniques », n°234, octobre 2006.

## COLLOQUES

- FAURE, JM., et SUAUD, Ch., (1995), « Virtuoses sportifs, conversion symbolique et conditions de choix », *Séminaire Ethique, Recherches et Sports, du particulier au général*.
- FLEURIEL, S., (2003), *L'impensable reconversion des athlètes de haut niveau*, in « Le crépuscule des dieux : issue maîtrisée ou issue fatale ? », 20<sup>ème</sup> Université Sportive d'Été du 25 au 29 août 2003, Nantes.
- GOSSIAUX, J.-F., (1997), Propos tenus lors d'une conférence organisée par l'entreprise de diffusion des revues scientifiques DIF POP sur « L'identité nationale » en juin 1997 et réunissant des représentants de revues comme *Projet*, *Esprit*, la *Revue d'études palestiniennes*. J.-F. Gossiaux, anthropologue, s'exprimait au nom de la *Revue d'ethnologie française*.
- SEILER, R., (2003), en 2003 à Nantes, sous l'égide de l'Union Nationale des Clubs Universitaires (UNCU) et de l'Union syndicale des Journalistes Sportifs Français (USJSF), l'Université Sportive d'Été s'est réunie sur le thème : « Le crépuscule des Dieux : issue maîtrisée ou issue fatale ? »

## FILMOGRAPHIE

- HAREL, Ph., (2001), *Le vélo de Ghislain Lambert*, film, avec Benoît Poelvoorde, José Garcia, Daniel Ceccaldi.

## SITES INTERNET

BEAUBOIS, R., (2006), *Loretta Harrop : une future maman top niveau*, voir site internet : <http://www.xtriathlon.com/article/>, *Interviews Pro*, publié le 31 juillet 2006.

DESBONNETS, T., (2004), *Regards sociologiques sur la notion de profession*, voir site internet : <http://www.cadredesante.com>, 4 juin 2004.

HALLORAN, B., (2004), *De retour à la course, mais en étant maman !*, voir site internet : <http://www.xtriathlon.com/articles/1491>, publié le 06 décembre 2004.

Site internet : <http://www.carlblasco.free.fr>.

Site internet : <http://www.belaubre.com>.

Site internet : <http://www.fred.belaubre.onlinetri.com>.

Site internet : <http://www.monsite.wanadoo.fr/carlblasco>.

Site internet : <http://www.olivier-marceau.com>.

Site internet : <http://www.onlinetri.com>.

Site internet : <http://www.tout le triathlon>.

# **ANNEXE 1 : CONSTRUCTION DU CADRE THEORIQUE**

# TABLEAUX SYNTHETIQUES

## Cadre théorique

<p>Objet d'étude : Les fins de carrière des Triathlètes</p> <p>Approche compréhensive</p>		
<p>Question de recherche</p> <p>Quels sont les effets de l'arrêt de la pratique (conduite sociale) du triathlon (pratique sociale) en fin de carrière, et comment les triathlètes (acteurs sociaux) réorganisent-ils leur vie sociale et personnelle ?</p>		
<ul style="list-style-type: none"> <li>○ Quels sont les différents types d'expériences de fin de carrière des triathlètes ?</li> <li>○ Quels sont les différents types d'arrêts ?</li> <li>○ Comment ces acteurs sociaux s'adaptent-ils à ce(s) moment(s) d'inflexion de leur carrière sportive ?</li> </ul>		
Lectures	Différentes perspectives du problème	Observations participantes et premiers contacts d'exploration
<p><b>Dimensions identitaires</b></p> <p>Faits divers, presse de vulgarisation et spécialisée</p> <p>1) Héroïsme sportif</p> <p>2) Déviance, difficulté</p> <p>3) Difficultés sociales,</p> <p style="text-align: center;">DIMENSIONS SOCIALES</p> <p>réf. : PAPIN, STEPHAN, CHAMALIDIS...</p> <p>4) Fin de carrière = Etape, bifurcation, transition, dans la trajectoire</p> <p>5) Textes anglo-saxons / Formation, réinsertion professionnelle</p> <p>Conclusion 1 : Travaux scientifiques rares</p> <p>Lectures articulées / notion d'IDENTITE (notion floue peu explicative en fait : ou par rapport aux professions)</p>	<p><b>1) Perspectives de nature psychosociale</b></p> <p>- Perspective médiatique peu scientifique : vision subjective parcellaire</p> <p>(valorisation psychosociale du statut de Champion, image de soi donnée aux autres, les processus psychosociaux, étape de transition, déséquilibre...)</p> <p>- Processus psychosociologique (processus de deuil, préservation de soi, adaptation, souffrance, épreuve, processus d'abandon (still practising), phénomène du burnout, les changements de relation, de statuts, de trajectoire, d'occupation...)</p>	<p><b>1<sup>ères</sup> observations :</b></p> <p>participantes et issues des 1<sup>ers</sup> contacts d'exploration</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Différentes manières d'être TRIATHLETES et de FAIRE du triathlon :</li> <li>- en fonction de type de Format de l'épreuve sportive (Sprint - Ironman)</li> <li>- en fonction du MATOS</li> <li>- en fonction du DRAFTING</li> <li>- usage particulier du CORPS</li> <li>- relation singulière au COUPLE</li> <li>- Morale de l'effort distinct ; rapport au corps et au conjoint singulier : rapport aux évolutions techniques et tactiques = Marquages sociaux</li> <li>- Triathlète Longue Distance différent de triathlète Courte Distance</li> <li>→ différentes manières de finir sa carrière</li> </ul> <p>Conclusion 1 : Moment vécu différent selon les genres, les âges, les degrés de réalisation dans le sport, la</p>



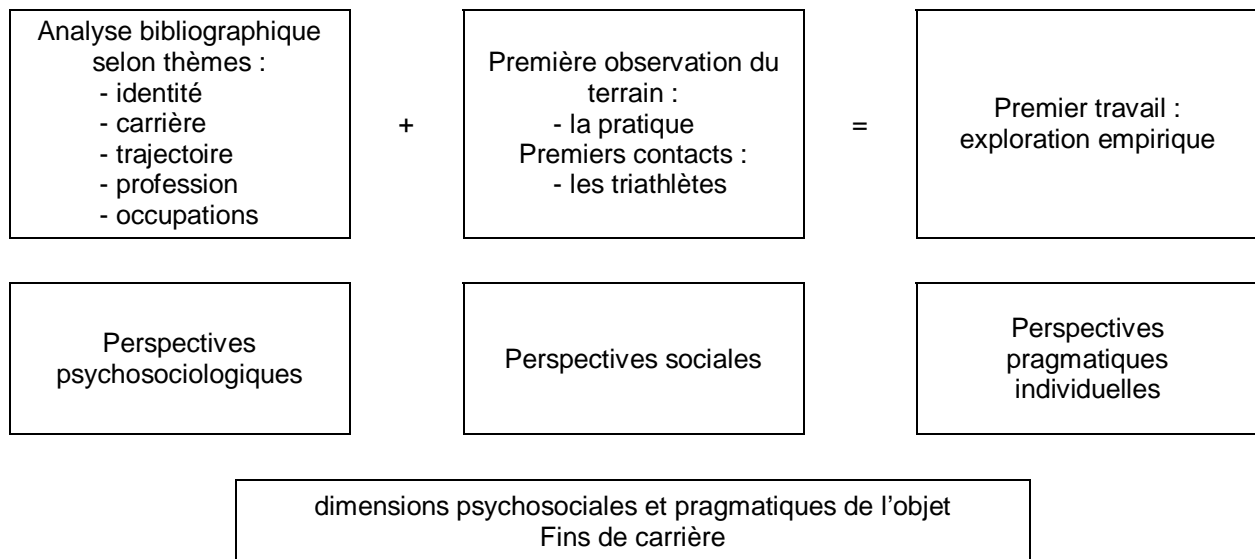
		<p>vie</p> <p>les contraintes du Triathlon selon l'environnement social (les proches)</p>
<p>6) Valorisation sociale de l'individu : Personnage singulier réf. : DURET, HEINICH...</p> <p>7) L'engagement est dans la carrière puis le désengagement réf. : PAPIN...</p> <p>8) Les occupations, la profession, la carrière réf. : HUGHES, DUBAR...</p> <p>Conclusion 2 : Peu de travaux sur les fins de carrière d'un point de vue sociologique</p>	<p><b>2) Perspectives sociologiques :</b></p> <p>- Processus d'inflexion, de bifurcation réf. : NEGRONI...</p> <p>- Epreuves, sacralisation, grandeur, logiques d'honneur réf. : HEINICH, MARTUCELLI...</p> <p>- Processus de conversion de Nature « vocationnelle » réf. : SUAUD...</p> <p>Cadre d'analyse : sociologie des occupations - des carrières (les occupations : la pratique intensive, les compétitions)</p>	<p>Conclusion 2 : Leur conduite est fonction de leurs relations, leur valeur</p> <p>« Récit de vie »</p> <p>« Le Triathlon, c'est ma vie »</p> <p>une passion</p> <p>un loisir</p> <p>un métier</p> <p>/</p> <p>relations, valeur</p>
<p>Intérêt par rapport à d'autres cadres théoriques de la</p>	<p>Sociologie des carrières dans une perspective compréhensive</p>	<p>- S'intéresse :</p> <p>- aux occupations en tant que conduite sociale,</p> <p>- aux réseaux et aux acteurs sociaux (aux sens qu'ils donnent à leur activité)</p>

La fin de carrière est un phénomène social, en relation avec les contraintes de la pratique intensive et compétitive du triathlon, dont les effets réorganisent de manière plurielle la vie des triathlètes.

# Contextualisation de la recherche

1<sup>ère</sup> partie

## A. DELIMITATION DE LA RECHERCHE



2<sup>e</sup> partie

## B. PROBLEMATIQUE

### Constats :

Le sport peut jouer un rôle prioritaire dans certains parcours de vie. Pour les triathlètes étudiés, il y a coexistence d'une vie « civile » et d'une vie sportive : en parallèle ou entremêlées, en continuité ou en pointillé. L'arrêt de la pratique intensive et/ou de la compétition implique des adaptations à différents niveaux.

### Problématique :

Quels sont les effets de l'arrêt de la pratique (conduite sociale) du triathlon (pratique sociale) en fin de carrière, et comment les triathlètes (acteurs sociaux) réorganisent-ils leur vie sociale et personnelle ?

Quels sont les différents types d'expériences de fin de carrière des triathlètes ?

Quels sont les différents types d'arrêts ?

Comment ces acteurs sociaux s'adaptent-ils à ce(s) moment(s) d'inflexion de leur carrière sportive ?

En effet, si le phénomène de fin de carrière est pour tous un moment d'inflexion particulier de leur vie, il semble lié à la nature des ressources singulières de chacun. Et ses effets dépendent du degré d'investissement de l'athlète dans sa pratique au moment de l'arrêt. Il n'existe pas une fin de carrière, mais des fins de carrière.

### Objectif :

Comprendre les effets de l'arrêt du triathlon sur les trajectoires individuelles et sociales des triathlètes : cerner les adaptations des individus en fin de carrière.

### Projet d'étude :

Etudier les différentes expériences de fin de carrière, les décrire d'après nos données très variées, afin de tenter d'en expliquer les variations, voire les épreuves traversées, et définir ainsi, s'il existe ou non une épreuve de la petitesse.

## C. CONSTRUCTION D'UN MODELE D'ANALYSE

(transposition de l'idée théorique dans un langage opérationnel)

### STRUCTURE CONCEPTUELLE

de l'idée retenue par la question de  
recherche (inductive et déductive)

### CONCEPTS FONDAMENTAUX

issus des lectures et analyses d'auteurs

### CARRIERE

EPREUVE DE LA  
PETITESSE

FIN DE CARRIERE

DISPOSITION / TRAJECTOIRE / INFLEXION

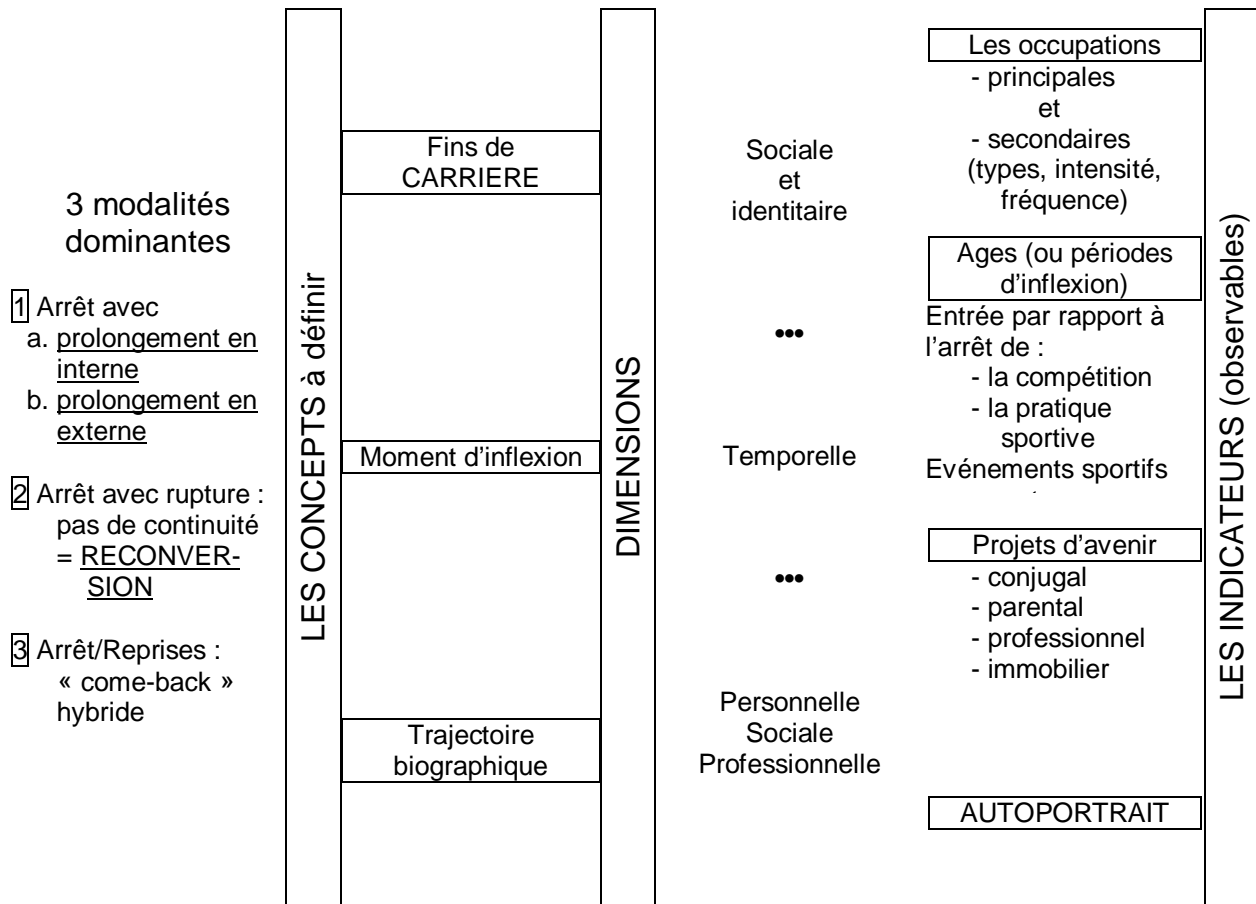
### CORPS D'HYPOTHESES

(sélection et analyse des données)

Les hypothèses = propositions de réponses par rapport aux questions posées  
sommaires et provisoires

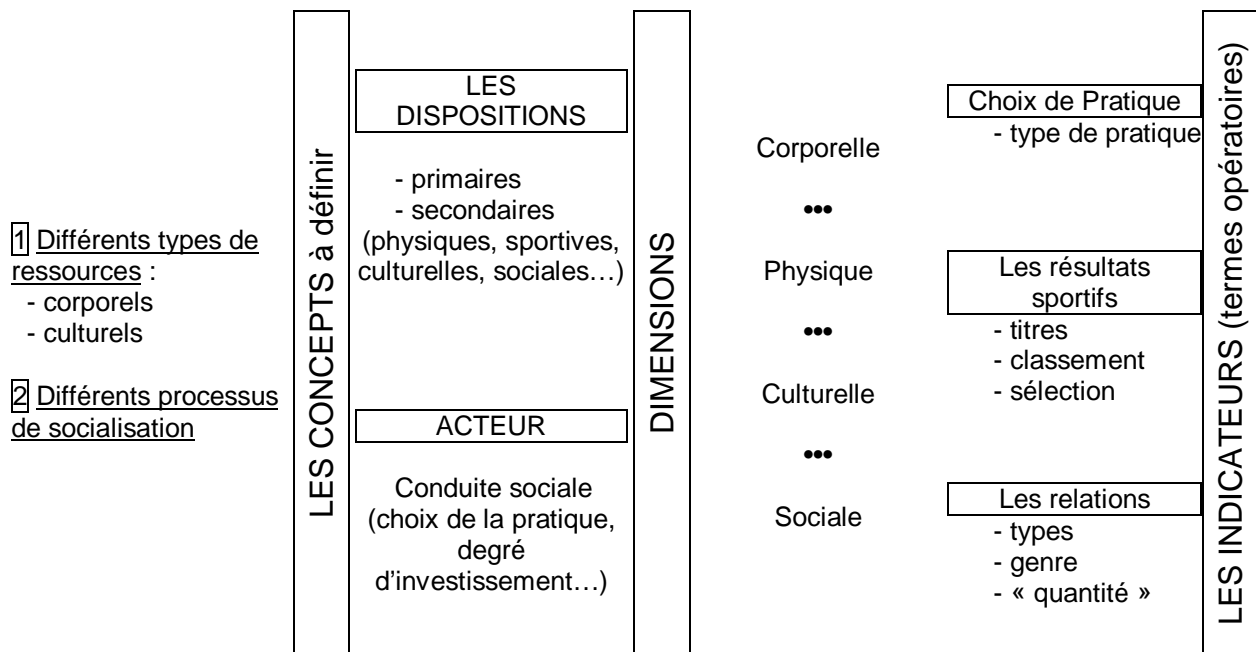
## HYPOTHESE 1

Le phénomène de Fin de carrière est pluriel. C'est 1 moment d'inflexion particulier de la Trajectoire biographique.



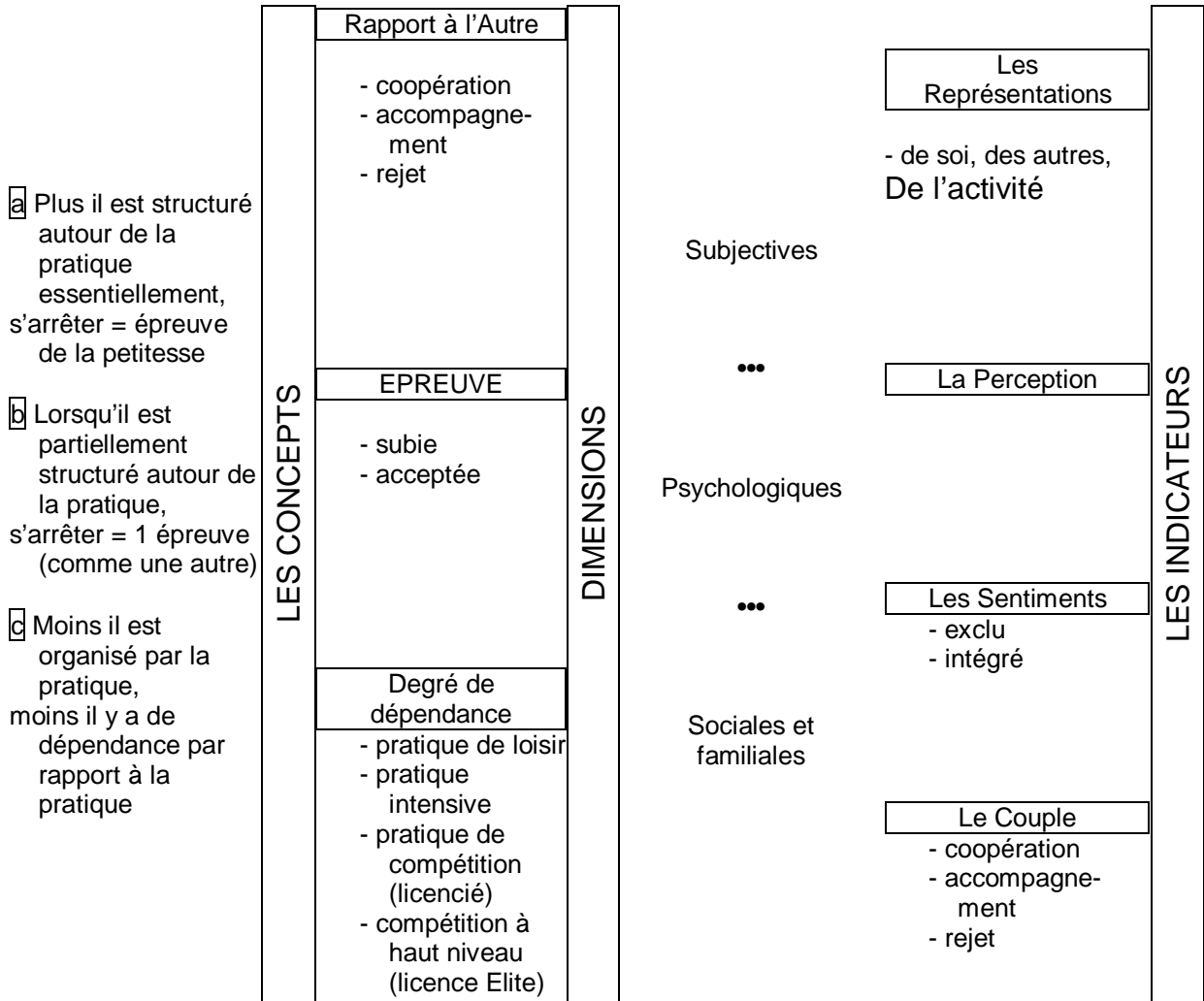
## HYPOTHESE 2

Modalités de Fin de carrière et leurs effets dépendent des ressources du triathlète acteur social, et de ses socialisations.

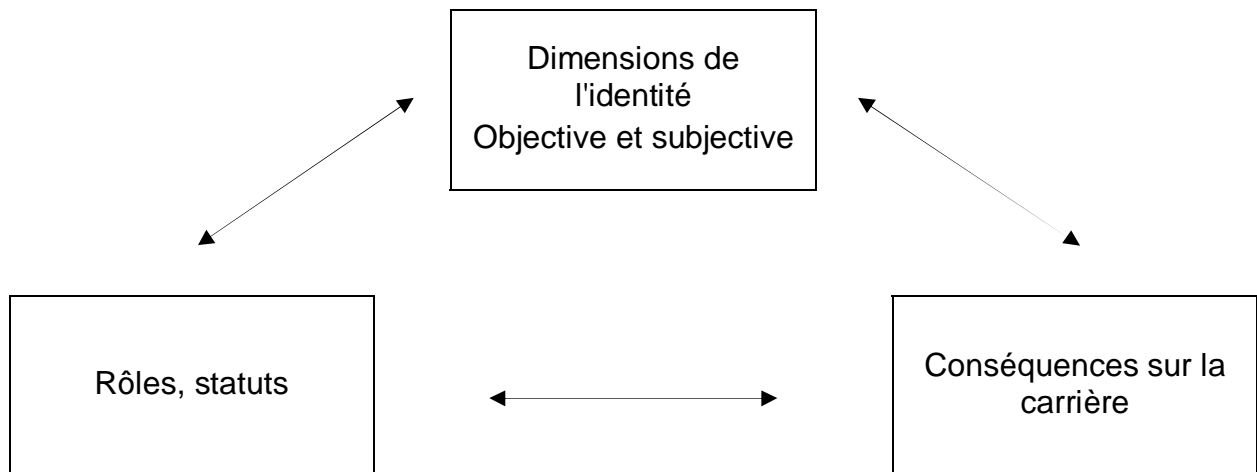


**HYPOTHESE 3**

Les effets (ressentis) des fins de carrière sur les triathlètes sont fonction de leur dépendance à la pratique.  
Plus le triathlète est dépendant de la pratique, plus il subit l'arrêt comme une épreuve de la petitesse.



**Dimensions identitaires et carrières**



## Dominantes de fin de carrière

3 catégories pour 6 dominantes repérables	<p align="center"><b>Catégorie n°1</b></p> <p align="center">Il existe de très nombreux types de fin de carrière, qui occasionnent la création d'une nouvelle vie.</p>	<p align="center"><b>Catégorie n°2</b></p> <p align="center">La fin de carrière est fonction de la manière dont le triathlète s'est organisé durant sa carrière.</p>
	<p align="center"><b>Conséquence commune et Catégorie n°3</b></p> <p align="center">Toute fin de carrière nécessite une adaptation à partir du jeu des différentes ressources, mais toute n'est pas une « épreuve de la petitesse ».</p>	
Dominante A	Triathlète ne s'arrête pas, sa renommée lui sert à se lancer dans un autre projet d'envergure, dans le sport.	
Dominante B	Arrêt volontaire de la carrière. Acceptation de l'effacement progressif du monde du triathlon et de son mode de vie.	
Dominante C	Arrêt sur blessure ou accident, définitivement, subi et si médiatisé, pression des médias possible.	
Dominante D	Arrêt avec baisse conséquente des performances, « tombe » dans l'oubli : perte du sentiment de compétence et de reconnaissance.	
Dominante E	Baisse des performances, tombe dans l'oubli, mais n'arrête pas sa pratique.	
Dominante F	Arrêt du triathlon mais revient « sous les feux des projecteurs » dans un autre domaine, en se servant ou non de sa renommée.	

Il est bien évident que cette « classification », dans la réalité est plus complexe, faite de situations hybrides, dans un même temps donné, ou alors au cours de la carrière. Il y a en fait plutôt une sorte de superposition de ces cas de figure pour une même trajectoire.

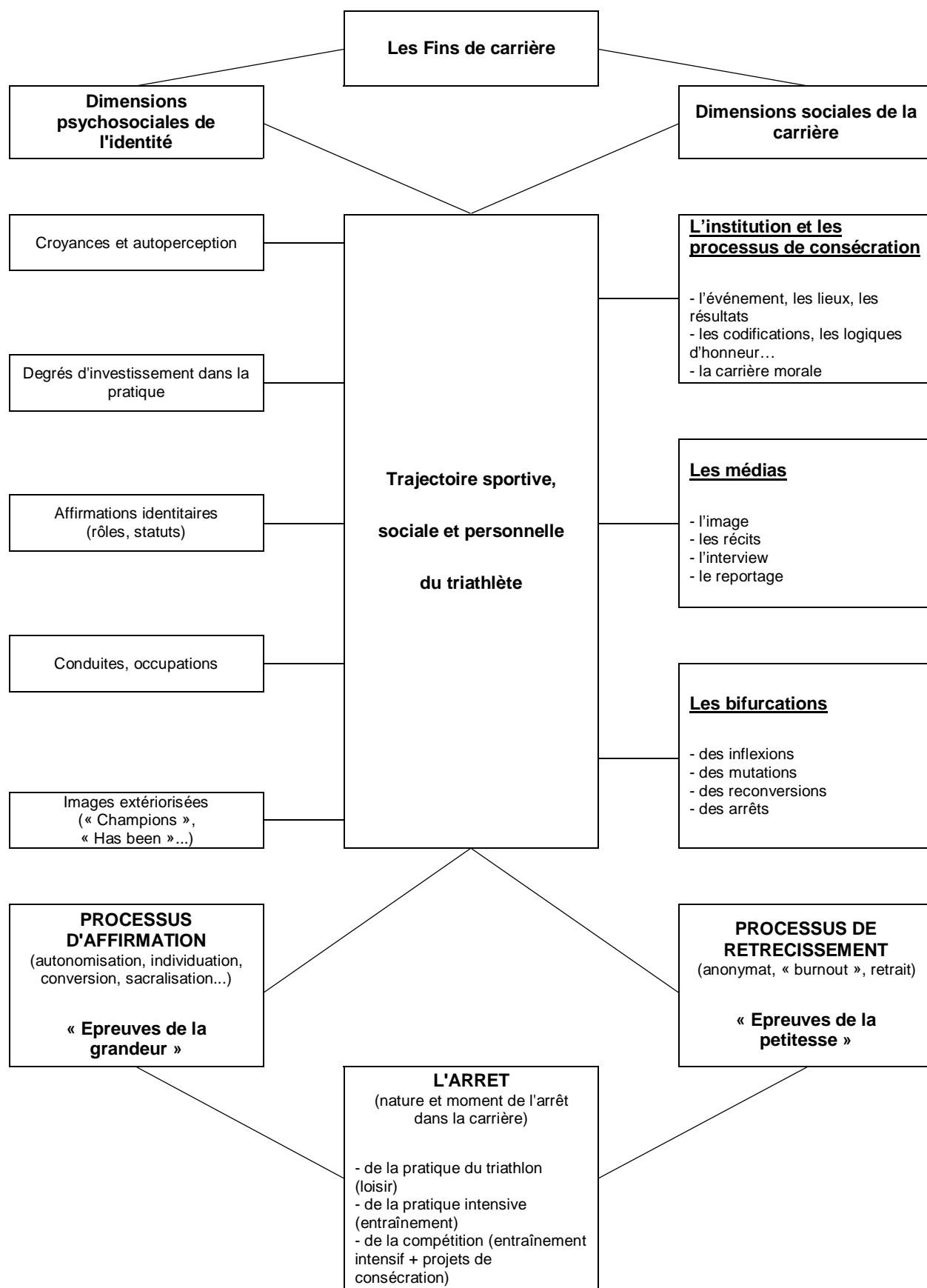
## Les axes de recherche

Objet de la recherche	Principales questions de recherche	Méthodologie	Champ scientifique	Principaux auteurs ou sources de référence
<p><b>Axe 1</b></p> <p>L'organisation dans et par la pratique intensive du triathlon :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- qu'est-ce qui fait « la grandeur » ?</li> </ul> <p>(les résultats, la personnalité, leurs représentations, un contexte ?)</p> <p>L'identité pendant la carrière sportive et ses différentes affirmations :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- formes identitaires, statuts, grandissement, glorification, sacralisation</li> </ul>	<p>Quelle est la nature de l'adaptation du triathlète grandi par sa pratique et ses résultats ?</p> <p>Comment se manifeste ce type de grandeur :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- peut-on quantifier la grandeur ?</li> <li>- par quoi est-elle validée ?</li> </ul> <p>Effets du sport sur le genre</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- étude de press-books, d'articles de presse, de plan de communication. des triathlètes encore en situation, au plus haut niveau de leur carrière et, ou de leurs résultats mesurables et mesurés.</li> <li>- situations et des individus variés : observation des comportements avant, pendant, après les courses : gestion de l'image (perception, représentation, réception)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- sociologie de l'identité ?</li> <li>- sociologie des dispositions</li> <li>- sociologie des genres</li> <li>- sociologie des carrières et des professions</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- principaux « travaux » sur la personnalité du sportif, ses résultats, son image externe construite par les médias (presse, médias divers).</li> <li>- méthode empirique de type qualitative.</li> <li>- collaboration ?</li> </ul>

<p><b>Axe 2</b></p> <p>Organisations pendant la fin de carrière sportive :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- crise, mutation ?</li> <li>- une épreuve ?</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- quelle est la nature des changements de statut ?</li> <li>- arrêt choisi/imposé : rupture ou continuité négociée ?</li> <li>- quels effets du sport sur le couple ?</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- perception de soi, image interne et externe/sport ; extension au reste de la vie (réseaux sociaux).</li> <li>- méthode singulière : travail possible sur quelques cas.</li> <li>- entretien compréhensif.</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- sociologie du travail et des occupations.</li> <li>- sociologie du couple.</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- méthode singulière de recherche empirique sur la perception de soi et l'image que l'on donne : récits...</li> </ul>
<p><b>Axe 3</b></p> <p>Organisations après la fin de carrière :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- épreuve de la petitesse ?</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- quelle est la nature du nouveau statut construit, après l'arrêt ?</li> <li>- comment survivre sans lumière, voire dans l'ombre ?</li> <li>- la grandeur laisse-t-elle des séquelles ?</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- approche qualitative à partir de l'analyse d'une dizaine de cas.</li> <li>- méthode d'observation non participante.</li> <li>- entretien compréhensif</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- sociologie du travail et des occupations.</li> <li>- sociologie du couple.</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- méthode de recherche empirique sur les processus d'anonymat :</li> <li>- biographie, trajectoire sociale, capital social, groupes d'appartenance...</li> </ul>



# Proposition de synthèse



## RAPPELS METHODOLOGIQUES

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DE L'AVANCEMENT DES TRAVAUX		
Principales phases	Dates	Remarques
Objet de la recherche	début 2004	Détermination de l'objet en parallèle avec notre fin de carrière
Revue de littérature	de septembre 2004 à avril 2005	Etude de la littérature et des ouvrages généraux
1 <sup>ères</sup> entrevues / 1 <sup>ers</sup> entretiens	de mars 2005 à juin 2006	1 <sup>ères</sup> discussions sur les fins de carrière avec partenaires/adversaires
Problématique	Notre problématique s'est développée en deux temps :  1. depuis février 2006  2. jusqu'en février 2008	Plusieurs définitions en fonction de l'évolution de notre travail :  1. problématique basée sur l'approche des « stars du haut niveau » et sur leurs affirmations identitaires à partir d'une sociologie compréhensive des carrières  2. nous avons recentré notre objet de recherche sur les fins de carrière et sur des anonymes du haut-niveau et leurs couples du point de vue d'une sociologie des occupations
Recherches de terrain		L'analyse du contenu a débuté en mai 2007 pour finir en octobre 2008
- sur les acteurs et leurs carrières	d'octobre 2004 à octobre 2007	L'analyse des documents a fait l'objet de multiples lectures, d'entretiens en tête à tête, de mails, de SMS...
- sur les acteurs et leurs couples	d'avril 2006 à décembre 2008	La recherche a été effectuée après avoir établi des fiches de profil et une synthèse biographique sous forme d'arborisation

Retranscription des données	depuis l'été 2007 jusqu'à début 2008	
Analyse et synthèse des données	de janvier 2008 à juin 2009	Cette phase aurait pu nécessiter une recherche plus approfondie sur le terrain, notamment en complétant certaines interviews sur certains thèmes peu exploités
Rédaction	2010-2011	Travail de réécriture, de redéfinition des notions et de leurs articulations

## Première phase : Exploratoire et Descriptive

**Population :** sportifs sur liste de haut niveau, glorifiés, reconnus : Champions, sélectionnés, médaillés aux J.O.

### Expérimentation

Etudes documentaires biographiques, entrevues, questionnaires de contact, mails, difficultés à trouver un fil conducteur et à instaurer un échange de nature autobiographique chez autrui...

Création d'un carnet de bord d'annotations par interview, non joignable en annexe pour des raisons pratiques (annotations au brouillon, au crayon, petit format, non photocopiables).

### Limites

Le fait d'aborder des triathlètes connus et reconnus empêche un peu l'approfondissement : refus d'être enregistré ; de persister dans l'expérience ; crainte de tomber dans la confession.

Pas de véritable complicité, au contraire ! - bien que ce soient d'anciens partenaires de compétitions, hors du contexte, une énorme distance s'est instaurée. Il est impossible de dégager une identification quelconque, ni du récit, ni de son auteur. Les « glorifiés » essayent de donner une cohérence à leur discours et à une identité de surface, construite pour être extériorisée et exploitée par les médias.

## **Seconde phase : Approfondissement : entretiens semi-directifs de type compréhensif**

**Objectifs :** histoires de vie comme démarche de mise en forme de soi : construction d'une affirmation identitaire (narration réflexive).

### **Population choisie : les « anonymes » du haut niveau**

**Profil :** haut niveau de réalisation de soi par et dans la pratique (palmarès régional, national) ; partenaires d'entraînement de sportif de haut niveau (liste nationale)...

C'est-à-dire qu'ils ou elles ont tous consacré une partie de leur vie personnelle, et/ou professionnelle, à pratiquer intensivement (entre 15 et 25 heures par semaine, durant au moins trois-quatre ans à dix ans), avec des résultats nationaux, des participations à des compétitions internationales ou autres) ; ou ont un métier en rapport étroit avec leur pratique (ex. : professeur d'EPS, CTL, CTR, DTN).

**A priori :** Gilles, Jean, Sabine, Arsène, Alain, Nicole-Bernard, Sandra, Lucie, Salomé.

### **Expérimentation**

Réaliser les interviews dans des lieux éventuellement personnels à l'interviewé, en tête à tête dans un temps minimum de 45 minutes de type témoignage, récit de vie.

Confidentialité, loyauté, neutralité.

### **Présentation du récit : sous forme de fiche d'analyse**

1) Exposer brièvement le contexte dans lequel il se déroule, les conditions sociales de production de ce type de données, l'événement social par rapport auquel il se situe (rapport social entre enquêteur-enquêté) :

- premières impressions à l'écoute, émotions, réactions : imprégnation !
- quelle est la nature du rapport entre les deux parties (confiance ; méfiance) : jeux d'influence en situation d'entretien.
- les grandes étapes du témoignage.

2) Classer le récit par rapport au réel (faits connus de la vie personnelle et sportive de l'auteur) :

- quelle est la voie narrative (je, vous, il, on) ; le récit est-il rapporté en discours direct, indirect ?

- la mémoire était-elle fidèle ; y a-t-il des incohérences flagrantes (fables de vie, effets de vérité, explications indirectes) ?
- quel est le système de temps : présent, passé (exemple : autobiographie = récit rétrospectif de sa propre existence ; biographie = récit à la 3<sup>ème</sup> personne qui restitue l'histoire de quelqu'un d'autre) ?
- y a-t-il des stéréotypes, des phrases récurrentes ; contradictions ; contradictions récurrentes ?

### **Analyses partielles**

- L'accent est-il mis sur la vie individuelle et personnelle de l'auteur ou sur la vie d'un petit groupe, d'un collectif, d'une institution ?
- Le récit suit-il un ordre chronologique, une structure conventionnelle ou originale ?
- Donne-t-il une vision complète ou seulement un épisode de la vie ?
- Quels sont les faits, les rencontres, les événements sur lesquels l'auteur s'attarde, qu'il développe, accentue ?
- Quelles sont les étapes qui sont effacées ?

### **« L'acteur », « auteur »**

Dresser un portrait synthétique de l'auteur : physique (sexe, âge), caractère, profession, statut social, opinions, visions du monde (du sport et en général).

- Comment parle-t-il de lui, de sa vie, de sa trajectoire ?
- Quels étaient ses objectifs ? sont-ils atteints ? oui, non ?
- Quelles sont les valeurs qu'il apprécie ? Quelles sont celles qu'il dénonce ?
- A-t-il évolué physiquement, professionnellement, socialement, moralement entre l'« avant » et l'« après » carrière ?

Faire une synthèse de l'essentiel découvert : intérêt de ce récit et du triathlète, leçon de vie éventuelle, qui se dégage, ainsi que la stratégie d'adaptation qui ressort de la trajectoire racontée et vécue.

## CARACTERISTIQUES GENERALES DES TRIATHLETES (PHASE EXPLORATOIRE)

### Profil de Pierre : « Le triathlon et moi aujourd'hui... »<sup>381</sup>

Résidant à Vallauris, né le 30/01/1973 à Fontenay-aux-Roses (92) Pierre est aujourd'hui marié et père d'un enfant de 4 ans et demi. Il a commencé le triathlon à l'âge de 16 ans, par plaisir grâce au prof d'EPS au collège, à raison de deux entraînements par semaine et des compétitions scolaires, dans le Nord à Lille. Il se licencie successivement dans le club de triathlon de Valence de 1989 à 1994, puis à Paris depuis 1995. Pierre a la double nationalité franco-danois, mais c'est le Danemark qu'il représente à présent sur les compétitions internationales. Son palmarès sportif, tel qu'il le présente succinctement n'est pas des moindres et s'inscrit sur une période de quinze ans au plus haut niveau national et international : Champion d'Europe Junior 1992, Champion de France Senior 1995, vainqueur du Grand Prix National 1994, 1995, 1996, vainqueur du France Iron Tour 1998, Champion du Monde 2000, Champion d'Australie 2002, Champion du Danemark 2003, deux fois finaliste olympique (Sydney et Athènes), 3<sup>ème</sup> aux Championnats du Monde 2003, vainqueur du circuit XTERRA Europe 2004 et 2005, vice-Champion du Monde XTERRA 2004 . Actuellement il fait partie du groupe de préparation olympique danois en vue des J.O. de Pékin en 2008, après lesquels il songe arrêter sa carrière. Mais il signale dans ses réponses à nos questionnaires, qu'il a été sensibilisé à la question de l'arrêt après les J.O. de Sydney, en 2000.

Pierre présente des dispositions physiques socialisées et développées par l'institution scolaire via l'association sportive puis l'accès aux compétitions UNSS.

Elles sont renforcées par la suite avec la pratique intensive du triathlon à haut niveau, les résultats accentuent ces dispositions (dispositions acquises car induites par la pratique directe).

### Autoportrait

*« Après 12 années, je vis aujourd'hui de ce sport, c'est même ma seule et unique source de revenus. Il est vrai que nous sommes peu en France à être professionnels car le triathlon est un sport dans lequel ne circulent pas de grosses sommes d'argent. Les primes de courses*

---

<sup>381</sup> Pierre M., site internet anonymé, 2003.

peuvent aller jusqu'à 20 000 euros pour une victoire sur des courses internationales, mais en moyenne c'est plutôt du 1 000 à 2 000 euros, voire bien moins pour des courses en demi-teinte ! **Je vis très confortablement de mon sport**, mais c'est vrai que les chiffres annoncés dans d'autres sports font tourner la tête et ne sont pas comparables avec ce que peut gagner un triathlète aussi bon soit-il. **Personnellement j'ai fait le choix de gérer tout seul mes relations avec mes sponsors**, je ne passe pas par un agent et l'argument financier ne rentre pas seul en ligne de compte, je privilégie aussi beaucoup **le côté humain** et j'aime collaborer avec des personnes que j'apprécie. Au niveau de la vie, c'est vrai que c'est un **mode de fonctionnement fort agréable, je voyage beaucoup** (Australie, Nouvelle Zélande, Tasmanie, Iles Vierges, St Kitts, Italie, République Tchèque, Canada, Suisse, USA, Hawaii, Mexique, Guadeloupe pour 2002 !). **J'organise ma vie comme il me plaît tout en faisant attention à ne pas dérapier dans la facilité.** Il faut en effet s'imposer une certaine rigueur et voir à long terme, sinon c'est la dégringolade assurée. [...] Voila en gros ce qui gravite autour du **triathlon professionnel, c'est une vie passionnante** et si l'argent n'est pas le maître mot de notre sport, **une expérience aussi enrichissante vaut n'importe quel salaire** ».

« Je pense **que la longévité d'une carrière** dépend de beaucoup de choses et ce ne sont pas forcément les mêmes pour tous les triathlètes. En ce qui me concerne, cela fait maintenant quatorze ans que j'ai décroché mon premier titre national ainsi que ma première sélection en équipe de France. Il me semble évident qu'une certaine **stabilité psychologique** en est à l'origine, je la dois à mon entourage proche qui depuis toujours me laisse évoluer en toute liberté, me conseille judicieusement et me soutient dans les moments difficiles ; J'ai toujours attaché beaucoup **d'importance à mon entourage et lui suis resté fidèle.** La gestion de l'entraînement est aussi une chose capitale, je sais **rester « en veille »** entre deux objectifs, **j'ai su prendre une année de repos** quand le besoin s'en est fait sentir, je suis toujours à l'écoute de mon corps (des fois trop !) et le ménage pour l'emmener ou plutôt qu'il m'emmène le plus loin possible. »<sup>382</sup>

## **Profil de Raoul : « Une vie extrasordinaire »<sup>383</sup>**

Résidant à Boulouris Saint-Raphaël (83), célibataire, Raoul est né le 11/09/1971 à Toulon (83), il débute le sport par la natation en 1983 et le triathlon en 1991, pour se « reconvertir ». Il

---

<sup>382</sup> Questions/réponses sur site internet anonyme, novembre 2004.

<sup>383</sup> Site internet anonyme.

est athlète de haut niveau depuis 1992, tant national, qu'international. Ses clubs successifs sont celui de Sainte-Maxime de 1990 à 1991, puis à Monaco de 1991 à 1995, Paris Triathlon depuis 1996. Son palmarès sportif est conséquent : 19<sup>ème</sup> aux J.O. de Sydney, en 2000, 12<sup>ème</sup> aux J.O. d'Athènes en 2004, 4<sup>ème</sup> des Championnats du Monde 2000, 7<sup>ème</sup> des Championnats du Monde à Cleveland en 1996, régulièrement dans le Top-10 des Coupes du Monde depuis 1997 (4<sup>ème</sup> à Gamagori en 1997, vainqueur à Madère en 2001, 7<sup>ème</sup> à Funchal en 2002 ; Vainqueur du Grand Prix de la Baule en 2002 et du Grand Prix de Rennes en 1996, notamment ; dans le Top-10 sur le France Iron Tour de 1996 à 2003 (3<sup>ème</sup> du Tour de France de Triathlon 2003...), de même en ce qui concerne les Championnats de France depuis 1995 (Vice Champion de France, Sprint) . La coupure hivernale est réservée à la préparation de spectacle (« Corps-Accords », 2005, comédie musicale), car Raoul est aussi chanteur !

## Autoportrait

*« Mes premières images du triathlon datent de 1989, alors j'étais serveur dans un resto. Le chef de rang, un matin est arrivé avec un magazine dans les mains et par curiosité m'a montré quelques **photos d'une épreuve** : les Championnats du Monde à Avignon et là quand j'ai vu **les jambes des gars, je suis resté impressionné** ! Aujourd'hui, 15 ans après je me trouve à Saint-Raphaël, où depuis 1995 je m'entraîne avec le CREPS de Boulouris dirigé par Housseau Pierre et Dréano Patrick. Cela fait 10 ans que je suis suivi par des spécialistes du triathlon. Un grand merci au club de Paris Triathlon qui grandi avec sérénité, pour les jeunes, le sport et le haut niveau. Ah oui : Bon Anniversaire cette année pour les 20 ans du club ! [...] Une fois dans l'année Olympique, c'est-à-dire dans les six meilleurs français, l'objectif était de se qualifier : on était six pour trois places ! Les athlètes retenus pour la dernière ligne droite des qualifs, ont tous prouvé qu'ils avaient le niveau et là...on aborde les choses sérieuses... **L'élixir du haut niveau** » : être capable de résister à cette pression. Ce joli mot « pression » qui fait tant parler, ce n'est en fait que l'expression de l'attention que vous portent les autres... Résister donc à toute cette attention et à toutes ces attentes, sans perdre ses moyens, ni ses repères. Etre capable de réagir, d'anticiper à toutes situations, rester soi-même jusqu'au bout, s'entourer d'Ami(e) s, d'Amour et de Maîtres pour évoluer et poursuivre sereinement son objectif. Et ça, pour moi c'est tout simplement savoir être prêt. Etre prêt à prendre le départ de l'ultime course de qualification et d'aller jusqu'au bout, sans jamais rien regretter quoi qu'il arrive... »*



## **Profil de Marthe : « L'essentiel : du triathlon ! »<sup>384</sup>**

Née le 25 mai 1977, à Lille. Agée de 29 ans, Marthe est à présent militaire sous contrat d'insertion professionnelle avec l'Armée de Terre, depuis le 7 mai 2004 ; qui l'a « détachée » à 90 pour cent, afin qu'elle puisse s'entraîner. Célibataire, elle habite avec sa mère, une grande maison en Picardie. Elle a été éducateur sportif, un temps pour la ville d'Autun, avant d'intégrer l'Armée. Elle débute le triathlon à 18 ans, en tant que loisir, notamment au lycée à Compiègne par le biais de l'UNSS et grâce à son père qui avait fait quelques triathlons. Elle prend sa première licence fédérale en 1995, puis entre pour trois ans au Pôle INSEP, puis un an au Pôle de Boulouris, ce qui lui facilite le lien études et pratique sportive intensive. Elle est titulaire d'une licence STAPS (option entraînement) et du BEESAN (maître nageur sauveteur). Actuellement licenciée au club de Beauvais, elle évolue au niveau national et international (équipes masculine et féminine vainqueurs de la Coupe de France des Clubs 2006) et s'entraîne environ 25 heures par semaine. Encore en pleine carrière, son palmarès sportif est le suivant : double Championne de France longue distance en 1999 à Grenoble (88) et en 2005, vice-Championne de France à Lorient en 2005, vice-Championne de France de triathlon des neiges en 2005, vainqueur du triathlon d'Embrun en 2004, 9<sup>ème</sup> aux Championnats du Monde LD et Championne du Monde par équipe en 2004. Elle n'a pas encore vraiment de projet, car elle dit être encore à la recherche d'un métier qui lui plairait après sa carrière sportive... hormis peut-être géomètre topographe.

## **Profil de David : « ...un peu touche à tout... »<sup>385</sup>**

Réside à Saint-Raphaël, né le 14 février 1980 et débute le triathlon à 15 ans avec son père dans sa ville d'origine Paris. D'abord nageur, il pratique en plus du triathlon le Snow Board et autres sports de glisse. Actuellement licencié à Sartrouville, David se situe au plus haut niveau international : Champion du Monde Junior et d'Europe par équipe en 2000, Champion de France Elite, 3<sup>ème</sup> du France Iron Tour, 6<sup>ème</sup> de la Coupe du Monde en Floride en 2002, 5<sup>ème</sup> aux Jeux Olympiques d'Athènes, vainqueur de la Coupe du Monde de Madrid et de différentes étapes de Grand prix en 2004, Champion d'Europe à Autun en 2005 notamment et Champion d'Europe à Lausanne en 2006.

---

<sup>384</sup> Site internet : <http://www.onlinetri.com>, questionnaire septembre/octobre 2006.

<sup>385</sup> Site internet anonyme.

## Autoportrait<sup>386</sup>

« Mon père était directeur de la piscine Municipale de Paris. Etant un peu « touche à tout » dans mon enfance et surtout un peu agité, il fallut que j'apprenne très tôt à nager pour ne pas risquer de me noyer dès qu'il avait le dos tourné. Nous habitons un logement de fonction à l'intérieur du complexe. Puis **j'ai pérennisé** ce savoir en m'inscrivant au club de natation de Paris à 10 ans, CNPY. Jusqu'à 14 ans j'ai progressé un peu chaque année et changé de groupe tout en m'apercevant progressivement que ma spécialité devenait le crawl et même le 1500 mètres. C'est alors que le « **triathlon** » **sport que mon père pratiquait** depuis dans mes souvenirs de tout petit enfant entra dans ma vie. En effet le club de triathlon (sa section jeune) **s'entraînait souvent dans les lignes à côté des nageurs**. Ce sport qui me paraissait si long et si dur et inaccessible dans ma mémoire se rapprochait petit à petit. Il fallait voir les choses en face. Non seulement, il était vrai que mon père entraînait la plupart du temps ce groupe, mais aussi et surtout l'ambiance du club de natation ainsi que les rangées de petits carreaux bleus commençaient à affaiblir ma motivation surtout à comparer de **ces « barjots » de triathlètes** qui avaient l'air de bien s'éclater dans ce qu'ils faisaient. Evidemment en tant que « fils de l'entraîneur », je connaissais un peu cela et il m'a été facile d'incorporer ce groupe de temps en temps pour commencer à goûter ce **milieu attirant mais inconnu** en termes d'effort. Néanmoins un fils d'entraîneur est aussi la proie facile pour devenir la « tête de turc », en présence de qui on n'ose pas critiquer notre supérieur, le coach.

## Profil de Claude : « Un chêne... »

Né le 17 août 1969 à Bourg-en-Bresse, il réside à Vergisson, puis maritalement à partir de 1997 à Charnay. Il a pratiqué la natation de 8 à 16 ans, spécialiste brasse (1'10'' au 100M). Il passe un bac de technicien viticole en 1987, ses parents et ses grands parents ayant des vignes. Il devient maître nageur en 1990, puis intègre la Fonction publique territoriale en tant qu'éducateur sportif dans les activités de la natation à Bourg-en-Bresse en Janvier 2002. Claude a deux enfants de 10 et 8 ans. Ses débuts dans le triathlon datent de 1986, au sein du club de Triathlon de Bourg-en-Bresse. Il intègre le club de Paris en 1995 jusqu'en 2001, où il arrête la compétition pour des problèmes de genoux. Il devient un des coéquipiers de Pierre M., notamment dans l'équipe des Grands prix et du France Iron Tour ; 4<sup>ème</sup> aux Championnats d'Europe Junior à Genève, 2<sup>ème</sup> aux Championnats de France Espoirs en 1989, 6<sup>ème</sup> aux Championnats de France

---

<sup>386</sup> Site internet anonymé.

Elite à Versailles en 1991, Top-Ten dans les plus grandes classiques de ces saisons, il est sacré Champion de France Longue Distance à Vouglans en 1994, notamment. Ensuite il partage sa saison en stages de préparation en Australie avec les compétitions en France et à l'étranger toujours dans le Top-Ten.

## **Autoportrait**

Aucun autoportrait ne nous a été livré dans ce contexte par Claude.

## **Profil de Sandra : « Une activité fun... »**

Née le 11 novembre 1978 à Metz en Lorraine, elle réside à Sélestat (67), célibataire. Titulaire du BEESAN (maître nageur sauveteur), elle est actuellement professeur d'EPS, depuis 2003. Elle évolue à présent essentiellement au niveau régional et interrégional après avoir été compétitrice à haut niveau : classée pendant cinq ans avec différents clubs Alsaciens en Division 1, dans les Grands Prix, les Championnats de France Elite, les Coupes de France des Clubs, certaines étapes de Coupes d'Europe et du Monde en France de 1998 à 2003. Essentiellement spécialisée sur le Courte Distance et le Sprint, Sandra s'est peu à peu reconvertie sur le « long » : les moyennes distances (Grenoble, Belfort, Nice... et s'oriente vers un Ironman en l'occurrence celui de Roth en Allemagne (2007). Elle commence vers quinze ans en participant à un triathlon UNSS, par « défi avec les copines » notamment de la natation avec du matériel prêté le jour même ! Car elle conserve tout au long de sa pratique triathlétique une licence de natation qu'elle continue à pratiquer en compétition, au sein de son deuxième club.

## **Autoportrait<sup>387</sup>**

*« Au début j'étais très motivée avec peu de limites, motivée par le groupe d'amis, c'était une activité fun... un peu folle et extraordinaire ! Aujourd'hui je suis toujours motivée mais beaucoup plus réfléchi et mes entraînements sont plus...calculés. Je fais attention à la santé et aux signes de fatigue. Je concilie le travail et le sport par la force des choses puisque je n'en vis pas professionnellement. Le tri est donc devenu une activité extra-travail, activité toujours très scientifique avec beaucoup de paramètres à contrôler comme lorsque je m'entraînais plus (étudiante en STAPS pôle régional de triathlon) et que j'évoluais à un plus haut niveau ».*

---

<sup>387</sup> Questionnaire, novembre 2005.

*« Je me vois comme une athlète polyvalente, qui aime l'effort, qui a une bonne estime de soi, qui ne se sédentarise pas, qui fait autre chose que son boulot, qui est ouverte. »*

## **Profil de Juliette**

Agée de 31 ans, née à Haguenau, en Alsace, versant Vosges du nord, elle réside à Wingersheim. Elle vit en concubinage depuis deux ans avec un autre triathlète. Titulaire du BEESAN, elle travaille comme maître nageur sauveteur dans une piscine proche de son village natal et après avoir obtenu une licence STAPS. De formation cycliste, elle devient triathlète vers 24 ans. Plusieurs fois Championne d'Alsace, elle a été membre de l'équipe de France Junior en cyclisme. 11<sup>ème</sup> au Championnats du Monde Junior, elle a participé à des Coupes du Monde et à la Grande Boucle féminine en tant que coéquipière de Jeannie Longo dans l'équipe « LONGO EBLY ». Duathlète à partir de 2000 elle devient plusieurs fois Championne régionale et Championne de France par équipe en duathlon (4<sup>ème</sup> au Championnat de France Longue Distance en 2006, 6<sup>ème</sup> en 2007), Triathlète à partir de 2002, elle crée avec son père crée un club de triathlon, avec une équipe féminine qui évolue très vite au plus haut niveau français (Division 1 de triathlon et de Duathlon). Du fait de sa grossesse (2007-2008), elle a mis sa carrière momentanément selon elle, entre parenthèses.

## **Autoportrait**

*« J'ai arrêté le cyclisme début 2000, la motivation n'y étant plus vraiment suite à une chute au cours de la saison 1999 ; qui a compromis toute ma saison. Alors que je misais gros sur cette dernière année en Espoir (catégorie). Je supportais également de moins en moins les nombreux déplacements et les nombreux jours de course. Je partais souvent plus d'une semaine et cela commençait à me peser. Au cours de l'année 2002, je me suis essayée au triathlon et depuis j'alterne en combinant les deux disciplines. »*

## **ANNEXE 2 : OUTILS**

## **GUIDE D'ENTRETIEN**

Le guide d'entretien est composé de variables thématiques (énoncées ci-dessous), sous forme ou non de questions, ou de relances, ou de reformulations, en cours d'entretien, selon le discours de l'informateur.

### **Semi-directif de type compréhensif**

Présentation des deux parties en interaction (celle de l'intervieweur n'est pas forcément enregistrée), puis poursuite de l'échange sur le mode du témoignage, du récit, d'une conversation ouverte sur différentes thématiques selon les propos et le profil qui se dégage en cours d'expérimentation.

### **Variables**

- Images de soi, autoperception, vision des autres, interne/externe, intime/publique, privée/publique...),
- contextes, événements, situations,
- chronologie dans la carrière : palmarès, étapes...
- histoire personnelle : famille, couple, réseaux sociaux,
- les palmarès : absence ? autoperception ? perception externe ?
- épreuves de la petitesse et/ou formes d'anonymat,
- rôle des médias, des institutions, des proches...
- formes de langage,
- réseaux sociaux (amis, famille...) : appartenance, reconnaissance,
- les paradoxes.

## **Thèmes de questions possibles pour les entretiens**

### **1. Historique de l'engagement dans la pratique du triathlon**

#### **1.1) Généralités**

A quel âge as-tu commencé?

Pourquoi ? Etait-ce une vocation, une opportunité, une « facilité » ?

Avec qui, grâce à qui, à quoi ?

Comment ?

Où as-tu commencé ? C'est quoi le club pour toi ? C'est qui un triathlète pour toi ?

Peux-tu raconter ce que cela t'apporte, t'apportait ? Qu'est-ce que cette pratique t'a apporté ?

Pourquoi as-tu continué ?

## **1.2) Perception externe**

Comment ta famille, tes amis ont-ils perçu ton engagement, tes résultats ? qu'est-ce qu'ils disaient, disent de toi maintenant ?

As-tu eu des articles sur toi, tes résultats ? Comment les médias parlaient-ils de toi ?

Comment les personnes que tu côtoies utilisent, ou ont utilisé ton image (photos ou autres), tes résultats ?

Ettais-tu d'accord avec leurs dires, leur vision de toi? Est-ce que cela te ressemblait, ou en fait te sentais-tu différent de cette image donnée à voir ?

Qui es-tu dans le triathlon ? Pour toi, pour les autres (famille, amis, partenaires, adversaires, médias, maintenant)

Ettais-tu perçu comme quelqu'un de hors norme ? Pourquoi ?

## **1.3) Autoperception**

Comment te définirais-tu dans le triathlon ?

Qu'est ce que réussir pour toi ? Est-ce que tu te sens « pro » ?

Est-ce que la notoriété t'intéressait ? Pourquoi ?

Est-ce que la grandeur que procure le triathlon et d'avoir des résultats reconnus est encombrante ? agréable ?

Qui te sens-tu être à travers le triathlon et ce qu'il renvoie de toi, de ta personnalité ?

## **2) L'arrêt : une épreuve facile, difficile, ou ce n'est pas une épreuve ?**

### **2.1) Généralités**

Quand,

pourquoi,  
pour qui,  
comment t'es-tu arrêté ?

## **2.2) Perception externe**

Comment « ton public, ton fan club » a-t-il perçu ton arrêt ?

## **2.3) Autoperception**

L'après-triathlon te fait-il peur ?

Comment vois-tu ton avenir, l'après-triathlon ?

A quel moment as-tu été sensibilisé à la question de l'arrêt ?

## **Grille d'autoperception**

Constitue un support possible aux entretiens si blocage...

1) Points forts, points faibles : citer trois caractéristiques dans chaque cas :

Pouvez-vous vous présenter et présenter votre activité à vos débuts, au moment où cela a changé pour vous (résultats, investissements) et où vous en êtes aujourd'hui ?

2) Traits de personnalités avant, pendant, après le triathlon.

## **Autre version de questions posées aux triathlètes**

- Peux-tu dire que tu as réussi dans ton sport à devenir quelqu'un ? Comment, à quel moment tu as senti, compris, que tu étais là où tu voulais ?
- Pour réussir dans le triathlon, faut-il être dans « sa bulle » ?
- Quand et surtout pourquoi as-tu décidé de mettre un terme à ta carrière ?
- As-tu des regrets ? Si oui, pourquoi, à quels niveaux ?
- Avais-tu, pendant ta carrière, préparé sa fin ? Penses-tu avoir des lacunes dans ta nouvelle activité ?
- Comment t'est venue l'idée de faire et de devenir ce que tu es maintenant ? As-tu suivi une formation, fait des stages ?



- Est-ce que dans ta nouvelle vie, tu es plus libre ? Cette vie est-elle plus « riche » ou « appauvrie » par rapport à celle vécue à ton plus haut niveau ?
- As-tu galéré pour trouver ta nouvelle voie ? Pour trouver un boulot ?
- Comment gères-tu ton emploi du temps ? Es-tu plus « libre » qu'avant ?
- Tu aimes quoi dans ton métier actuel ?
- En quoi ton expérience de sportif de haut niveau t'aide aujourd'hui ?
- Tu vis mieux de ce nouveau métier que du triathlon ? A quels niveaux ?
- As-tu des conseils à donner aux jeunes triathlètes pour préparer leur fin de carrière, pour leur éviter des galères ?
- Le triathlon ne te manque pas trop ? Tu t'entraînes encore ?
- La « retraite », c'est aussi l'occasion de s'occuper un peu plus de ta famille ? Qu'en pense-t-elle ? Comment ton(ta) conjoint(e) vit-il(elle) ton arrêt ?
- Ou bien : est-ce que ta nouvelle vie est aussi prenante pour tes proches, te voient-ils plus ?

## **INDICATEURS**

### **L'autoportrait**

- Age, sexe, profession, palmarès (meilleurs résultats)
- Quand et comment as-tu commencé le triathlon ?
- Quelles sont tes épreuves les plus marquantes en tant que triathlète? (En général, en particulier, dans quels domaines ?)
- A quel moment de ta carrière et de ta vie personnelle, t'es tu arrêté, « reconverti » ?

### **La carrière**

- Combien de temps a duré ta carrière ? Quelles en sont les grandes étapes ?
- Quel est ton palmarès ?
- Quels sont tes meilleurs souvenirs ? De gloire par exemple?
- Peux-tu caractériser ton réseau social d'alors ? et qu'en est-il maintenant ?

### **La fin de carrière**

- Peux-tu définir ce que signifie pour toi la fin de carrière, s'arrêter ?
- Peux-tu développer pourquoi quels événements sont devenus prioritaires alors ?
- As-tu changé physiquement ? Professionnellement ? Socialement ? Moralement ?
- Que fais-tu actuellement ? Qu'est ce qui a changé au quotidien ?
- Qu'est qui t'a marqué à cette époque ? A quels niveaux ? Peux-tu développer ?
- Qu'est-ce que tu penses avoir laissé comme trace dans le triathlon ?
- As-tu eu peur du déclin, de l'oubli ?

## La vie de couple (pour ceux qui participent à la seconde enquête)

- Comment s'est passée **ta vie commune (temps, espaces, territoires, pratiques)** lorsque tu faisais du sport intensivement (type de cohabitation : fonctionnel ? d'ornement ? fusionnel ? solitaire ? : utilités, vertus...) ?
- Quelles sont vos manières d'être ensemble ?
- Le sport a-t-il développé l'individualisme (temps personnel différent du temps partagé) dans ta vie commune ou au contraire t'a-t-il permis de partager du temps et un espace communs avec l'être aimé ?
- Vous êtes sportifs tous les deux, dans des domaines différents, comment cela se passait-il ? **Une double vie** pour chacun ?
- Comment se passent vos pratiques sportives respectives ? **Impositions, négociations** ? ou vous recherchez des pratiques communes ?
- Vous n'étiez pas sportifs tous les deux, y avait-il « une reconquête de territoire, avec des rituels » à faire pour celui qui vit en déplacement de par sa pratique ?
- Ou chacun a-t-il réussi à construire **un espace à soi** au sein de l'espace commun ?
- Quels ont été vos **réseaux sociaux** ? les mêmes pour chacun ? Selon vos pratiques ?
- Le sport a-t-il été une source de conflits entre vous ? Pourquoi ? Et maintenant ?

## Projets

- Quels sont tes projets ultérieurement ?

## Questions-supports aux interviews

Ce document vous est distribué dans le cadre d'une recherche sur l'identité lors de la fin de carrière des triathlètes en vue de l'obtention d'un doctorat en STAPS, option sociologie du sport.

Vos réponses seront supports à un éventuel approfondissement en cours d'entretien avec votre accord. L'ensemble contribue à une étude sur la fin de carrière des sportifs, dans le champ du triathlon.

Merci pour votre aimable participation (faire suivre ces documents, soit en main propre ou par mail, ou par la poste : [pguiot@voila.fr](mailto:pguiot@voila.fr) ; P. Guiot, 61 rue du Moulin, 67220 LALAYE).

Commençons par quelques généralités introductives :

Prénom ?

Nom (facultatif) ?

Âge ?

Sexe ?

Situation scolaire actuelle : collégien, lycéen, étudiant, autres ?

Situation sportive : depuis combien de temps pratiques-tu ce sport ? d'autres sports, lesquels ?

Es-tu en section sportive ? en Pôle Espoir ou en Pôle France ?

Fais-tu partie d'une équipe ? à quel niveau d'excellence ?

As-tu déjà d'éventuelles remarques avant de commencer ? lesquelles ?

Qu'est-ce qui t'as incité à faire du triathlon ? motivation, vocation.

Quelqu'un t'y a-t-il poussé ?

D'où t'est venue l'idée, les raisons de ton engagement (prend le temps de répondre) ?

Où et comment as-tu commencé ? Peux-tu en raconter un souvenir marquant ?

Pratiques-tu beaucoup ? Peux-tu nous dire combien de temps cela te prend dans une journée, dans une semaine, de t'entraîner ? (n'hésite pas à détailler).

As-tu déjà connu « la gloire », les « honneurs », ou tout simplement un bon moment de réussite (à l'entraînement, en course, après la course) ?

Peux-tu décrire un peu ce moment, le lieu, la nature de ce moment ? Etais-tu seul(e), entouré(e) ?

C'est quoi « la vie après le sport » ? Est-ce après l'entraînement ? après ta carrière ?

Peux-tu décrire tout ce que le triathlon t'apporte, à différents niveaux (personnellement, à tes proches) ?

Souhaites-tu faire carrière dans ce sport ? cela te paraît-il possible ? pourquoi ? Penses-tu qu'on peut « en vivre » ? Comment penses-tu que cela pourrait se faire pour toi, selon ton contexte ?

Si tu fais carrière dans le triathlon, comment te représentes-tu ta fin de carrière, l'« après-carrière » ? Dans quels métiers te verrais-tu ensuite ?

Merci beaucoup de ta collaboration et si tu le souhaite je te propose de nous rencontrer pour approfondir quelques-unes des questions-réponses, dans le cadre de cette étude. Dans cette optique laisse-moi tes coordonnées sur cette feuille, afin que je puisse te joindre, éventuellement par mail.

Pascaline Guiot, « ex- » triathlète en Division 1.

## **Caractéristiques de l'informateur**

- âge,
- sexe,
- situation sociale actuelle,
- profil sportif, palmarès en quelques grandes dates pour l'intéressé,
- situation sportive actuelle,
- projets.

## **ANNEXE 3 : RESULTATS : ENTRETIENS**

Cette partie d'annexe représente les grands thèmes que nous avons rencontrés au cours des récits des triathlètes étudiés (dans les entretiens, dans les mails, les retours des premiers questionnaires de « contacts »). Il s'est agi de trouver une manière de conceptualiser des manières de vivre la fin de carrière sportive, tout en respectant le caractère subjectif et discursif des données obtenues oralement ou par écrit. Bien d'autres profils sont repérables, composés de nuances, avec des hybridations entre différents types (notamment en raison de la durée de la fin de carrière, elle peut être interne dans un premier temps, puis externe, familiale, dans un deuxième temps). Les trajectoires et les combinaisons d'états ne sont pas à négliger.

Par ailleurs, considérant que nombreux triathlètes nous parlent de leur sport comme étant un métier, le leur, nous avons établi un parallèle avec le monde du travail pour expliquer certaines trajectoires et les rapports qu'ils entretiennent avec leur fin de carrière.

Par ailleurs nous avons repéré trois formes identitaires se rattachant à cette période de vie : « les découragés » (ceux qui s'arrêtent sans le vouloir vraiment et qui sont sans projet), « les condamnés, ou handicapés » (ceux qui ne savent ni comment, ni quand, ni pourquoi s'arrêter) et les « réinsérables » (ceux qui disposent de moyens et ressources internes et/ou externes). Nous les avons regroupés schématiquement en logiques d'action (ou stratégies ?).

Dans une logique de prolongement, la continuité identitaire est assurée grâce à différentes ressources : réseau d'amis, famille, partenaires sportifs ou non :

- Elle peut être en continuité directe avec le milieu. L'athlète après avoir occupé par l'aspect éphémère et aléatoire du résultat sportif, une place précaire, ou « d'intérimaire », trouve paradoxalement une position plus stable au moment de son arrêt. Ce n'est donc pas un moment de flottement.
- Elle peut être surtout en continuité avec la logique personnelle de fonctionnement du triathlète. Dans ce cas de figure c'est comme si le triathlète se « mettait à son compte », exploitant son propre réseau et d'autres ressources, qu'il a cultivés en parallèle ou qu'il développe dès lors.

Dans une logique de rupture, il n'y a pas de continuité, les réseaux sociaux se distendent, voire sont rompus. Il y a un flottement ou « tout et rien sont possibles » simultanément :

- La rupture est sans projection de soi dans un avenir proche, ou lointain. Ce qui bloque l'évolution. La relation au triathlon est de type fusionnelle et l'identité personnelle exclusivement construite sur le registre sportif. L'être social se réduit à ce monde.

- La rupture avec un projet familial, parental, conjugal par exemple le plus souvent entraîne une véritable mutation sans forcément passer par une étape de crise, juste de réorganisation.

Dans la logique du come-back, l'identité est transitoire, plutôt fluide. Il y a constamment un jeu de pertes et de reconquêtes de soi, de résultats, de repères attestant une légitimité pour soi et pour autrui. La carrière est en « dent de scie » ou cyclique :

- le retour peut être dû à une non-adaptation à la vie ordinaire,
- ou par choix de carrière : se régénérer.



## Entretien avec Lucie et Jean

Lucie et Jean, en couple depuis une dizaine d'années, 34 ans tous les deux.

- Pascaline    Donc voilà, est-ce que vous pouvez... est-ce que Jean, tu peux me raconter un peu comment tu t'es mis au triathlon et comment Lucie, toi, tu as vécu le fait d'avoir cette pratique comme compagnie dans ton couple, en fait ?
- Jean        Moi, le triathlon, je m'y suis essayé lorsque j'étais étudiant et ça m'a bien plu parce que j'étais... je faisais de la natation déjà étant jeune. J'ai fait pas mal de V.T.T. et donc le vélo... me plaisait bien. La course à pied, ben... faut s'y mettre quand on veut faire du triathlon. Et donc c'est qu'une tentative lorsque j'étais étudiant, plusieurs années sont passées avant d'avoir l'occasion de m'y remettre... plus sérieusement lorsque je me suis installé dans mon travail, d'avoir un emploi du temps régulier,... j'ai ressenti le besoin... de dépenser mon énergie et parfois aussi de décompresser après le travail. Donc j'ai commencé par courir et puis aller nager. Ça, la natation, ça m'a toujours suivi depuis enfant. Et puis... en 2000, j'ai acheté mon premier vélo et puis je m'y suis mis sérieusement. Donc toujours la natation, le vélo parce que j'avais des grandes demi-journées de libre dans mon travail et pas d'autres...
- Pascaline    Contraintes ?
- Jean        Contraintes en dehors de mon métier.
- Pascaline    C'est quoi ton métier ?
- Jean        Donc professeur d'éducation physique et sportive... et puis la course à pied parce que j'habite à la campagne et que c'était bien plaisant de partir de chez soi et d'aller trotter en forêt ou dans les vignes, donc voilà, on avait les 3 sports réunis, restait plus que... que prendre une licence et puis se lancer dans une pratique sportive et performante dans ce sport, voilà c'est mon histoire.
- Pascaline    Lucie, comment, toi, tu as vécu cet investissement progressif dans le triathlon ?
- Lucie        Moi, je voudrais juste rajouter un truc, je trouve, parce qu'on parle un peu... des moments de vie où on change, parce qu'avant de faire du triathlon, Jean, il faisait plus des sports... comment dire, ben il faisait du hand, du tennis et puis à un moment donné, il avait envie de passer à autre chose et faire plutôt... le hand, il trouvait que c'était un peu trop, à la fin trop... violent entre guillemets et il voulait plutôt passer à de l'endurance. Donc c'est un peu comme ça, moi, je trouve que c'est comme ça qu'il a commencé à se lancer dans le triathlon. Ben autrement... pour moi... en fait... on a toujours aimé... faire du sport tous les 2 et on a commencé à faire du sport ensemble, c'est un peu ce qui nous a réunis et puis après quand il s'est mis à faire... des compétitions de triathlon, il voulait être plus performant, donc du coup, ça nous a un peu plus séparés sportivement, on faisait plus... enfin on faisait moins de sport ensemble, puisque lui automatiquement, il a atteint un meilleur niveau aussi. Donc s'il voulait s'entraîner et être performant, ça se goupillait un peu moins avec moi, mais bon encore... quoique au début comme il avait beaucoup de temps libre... ben on trouvait quand même du temps pour faire du vélo, du vélo de route ensemble. Moi, je me mettais dans sa roue pour... arriver à le suivre mais c'est vrai que j'ai moins accroché au vélo de route parce que...
- Pascaline    A le suivre, c'était quand même fatigant ?
- Lucie        Je préférerais le V.T.T. où c'est un peu... les rythmes changent et puis y a pas les voitures et tout ça.
- Pascaline    Tu pratiques toi-même une autre activité sportive que ces sports là ?
- Lucie        Moi, j'ai toujours un peu fait plein de choses, j'ai toujours aimé le sport en général, mais sans vraiment m'inscrire dans des clubs ou faire des sports collectifs. C'était plus comme ça pour moi, pour le plaisir et c'est vrai que ce que je préfère et ce que j'ai fait le plus c'est le V.T.T. et puis je me suis mise... à la course à pied, un peu par Jean. Quand on était en Normandie, puisque finalement, c'était un peu la seule chose qu'on arrivait à faire dans le coin là-bas. Bon, puis en général, j'y vais comme ça, quand justement Jean allait nager, ben du coup, j'allais aussi à la piscine avec lui. Donc c'est vrai, qu'au début, ça m'a pas mal poussée à bouger.

- Pascaline Et comment ça s'est passé à partir du moment où lui s'est entraîné un peu plus souvent et puis qu'il s'est lancé dans la compétition, et en fait, vraiment à se spécialiser là-dedans et éventuellement si j'ai bien compris, toi, tu suivais un peu moins, tu as arrêté une pratique, tu t'es orientée vers quoi ? Tu as fait d'autres sports aussi intensivement ou bien tu as fait d'autres activités culturelles, comment, toi, tu as géré cette vie de couple qui finalement devenait plus petite puisque lui partait un peu de son côté ?
- Lucie Ouais, ben du coup, c'est vrai, qu'on a fait... on s'est rendu compte qu'on aimait un peu pas tout à fait le même style, lui c'était plus triathlon et moi par contre du coup, je me suis plus orientée sur les raids, orientations... Ouais, plus nature, plus par équipe et c'est vrai que du coup, moi j'ai fait de mon côté des raids... des raids de stratégie de montagne. C'est vrai, que moi, je suis plus à faire des choses à plusieurs, je suis moins une solitaire et puis en même temps, là où il y a un peu de réflexion, un peu autre chose que courir au niveau du temps.
- Pascaline Tu as un palmarès, je crois dans ces catégories de sport ?
- Lucie Ouais, ben y a une année où vraiment... enfin 2 ans vraiment j'ai fait ça un peu à fond. La première année, on a terminé deuxième, bon c'était par équipe mixte et l'année d'après, avec un autre coéquipier, on a gagné le Championnat de France et la Coupe de France de raids stratégies de montagne.
- Pascaline Et toi, Jean, comment tu as géré ta vie de couple par rapport à TA pratique intensive et finalement à SA pratique intensive ?
- Jean Ben disons, à ce moment là, on avait pas de contraintes familiales, à part notre... métier respectif. Chacun avait des plages horaires suffisamment larges pour s'entraîner de son côté. La plupart du temps, sur des moments de semaine... où l'autre était au travail et donc sans interférer... dans une vie de couple. Ça je tiens à le préciser, c'est que j'ai toujours... dans la mesure du possible, éviter d'interférer justement dans la vie de couple, c'est-à-dire que... mes entraînements se faisaient sur les moments où j'étais libre et où Lucie était au travail. A part quelquefois, où elle était à la maison parce qu'elle avait du travail à la maison et que justement moi j'avais pas de contraintes de mon côté donc là, j'allais aussi m'entraîner. Mais disons, ma pratique n'a pas vraiment, je pense... entre guillemets pourri notre vie de couple... ou la vie de Lucie, en fait, je pense pas avoir pourri la vie de mon entourage en pratiquant ce sport qui est quand même assez exigeant et qui demande beaucoup de temps. Mais justement, comme mon métier me donne beaucoup de temps,... je l'ai pris sur ces moments là.
- Pascaline Ça représentait combien, à l'époque où tu en as fait beaucoup ? Tu t'entraînais combien de fois par semaine et combien en temps, ça pouvait représenter ?
- Jean A l'époque, je faisais... y a des jours où je m'entraînais plusieurs fois par jour... sur la semaine ça correspond à peu près à 3 séances de natation, 3 séances de vélo et 3 séances de courses à pied. En gros, donc, en termes d'heures, mobilisé pour ces pratiques là... c'est pas des heures de... pratique réelle mais une sortie de natation c'est entre 2 et 2 et demie avec le déplacement donc ça peut... les grosses semaines, ça peut atteindre une vingtaine d'heures de pratique.
- Pascaline Et qu'est-ce qui à changer après, qu'est-ce qui t'a amené à changer ce taux horaire de pratique ?
- Jean En fait, c'est la venue de notre fille qui a fait... que, les moments d'oisiveté que j'avais avant, se sont transformés en moments de garde de l'enfant. Donc voilà...
- Pascaline Et toi Lucie ? Le fait d'être maman, de devenir maman, qu'est-ce que ça change ? Bien évidemment physiquement, c'est pas du tout la même chose...et...
- Lucie Bien physiquement, y a que le passage où on est enceinte et le début. Après, une fois que je m'y suis remise, j'ai récupéré très vite une bonne caisse quoi... et même perdu plus de kilos que je n'avais avant donc pour la course à pied ça joue pas mal... Mais après c'est sûr, on a moins de temps de libre, ça c'est clair donc du coup, peut-être un peu plus fatiguée... après ça dépend aussi du boulot. Là, c'est vrai, l'année qui est passée, j'avais plus de contraintes au niveau du travail... des classes plus fatigantes, plus aussi ben après y avait les temps où on a... qui fait que j'ai vraiment quasiment pas fait grand-chose sportivement l'année qui est passée. Donc c'est un peu un tout mais c'est clair qu'après... quand on a un bébé, faut s'en occuper, ça prend un peu plus de temps. Mais après c'est autre chose qu'on fait, en fait, on décide aussi, je pense, j'ai l'impression que quand on est sportif, on met toujours un peu plus de temps à se décider à faire un enfant, parce que justement, on a envie de continuer ses activités sportives, on

est en plein dedans et à un moment donné, on se dit « bon maintenant, j'ai peut-être envie de me poser un peu...faire les choses plus cool ». Mais bon, si on veut, moi, j'en connais d'autres qui sont beaucoup plus fadas qui arrivent très bien à s'organiser, ils casent les enfants, remarque, on le fait aussi. On a les grands-parents pas loin, quand on veut faire du V.T.T. « hop, on case la petite chez la mamie ». Et on fait notre truc.

- Pascaline Et au niveau de votre réseau d'amis, comment ça se passe, étant donné que d'un côté, on a un triathlète, on a eu un triathlète assidu et de ce côté, une vététiste assidu aussi. Comment vous avez organisé vos temps de vie sociale ? Quel était votre réseau social ? Vous aviez les mêmes amis ?
- Lucie Ouais, on a toujours eu les mêmes amis, ouais. On a toujours fait les choses ensemble même si au départ... on les a connus par un ou tel biais, tout de suite après c'était des choses en couple. C'est vrai que ça, on a toujours partagé. Non, on a quasiment jamais fait vraiment des sorties séparément. Et après les copains qu'on a, c'est vrai qu'il y a 3 groupes :
- les copains qu'on avait dès le départ, des copains du lycée, des anciens copains, qui sont pas spécialement sportifs,
  - les autres copains sont ceux que j'ai connu dans ma pratique des raids, pour moi, ce sont des « raideurs »,
  - et les copains qui font du triathlon. Je ne sais pas comment Jean ressent ça...
- Jean Non, c'est juste, c'est vrai. Mais en fait, lorsqu'on a rencontré des gens par nos pratiques séparées, on les a tout de suite intégrés dans notre réseau d'amis de couple. Donc, en fait, c'est des... copains, ou des amis du couple. En fait, on a pas individuellement un cercle d'amis que l'on entretient et que l'on ne partage pas avec l'autre. C'est toujours à 2, on existe en tant que Jean et Lucie auprès de nos cercles d'amis.
- Pascaline Mais les gens que tu peux rencontrer dans ton sport, tu les considères comment ? Tu rencontres au fait des gens, parce qu'apparemment Lucie, elle créait ses relations à travers son sport, en le pratiquant par équipe, toi, c'est une pratique plus individualiste, comment ça se passe ? Comment ça s'est passé jusque-là ?
- Jean Bon c'est vrai que 90% de l'entraînement c'est seul, après ça peut être soit des... personnes du même club ou des personnes de groupes cyclistes par exemple. Mais c'est des... personnes en fait, que je côtoie, on va dire relativement rarement, que je rencontre sur les compétitions ou lors des entraînements. C'est des connaissances en fait, c'est pas des personnes avec qui j'ai cherché à lier des relations plus suivies. En fait, ça se limite à des connaissances.
- Pascaline A un autre moment, un peu avant l'entretien enregistré, tu disais que ça avait été aussi une pratique, le triathlon qui te permettait en fait d'aller tout seul sur un lieu, à une compétition et d'être un peu plus pour toi par rapport à la pratique commune du couple, sportive en général, est-ce que c'est une pratique où tu te retrouvais toi ?
- Jean Bon c'est... je pense que chaque personne a besoin d'avoir un moment à lui, dans un couple c'est important. Maintenant, je pense pas m'être mis au triathlon pour justement avoir ce moment pour moi. Non, c'était... c'était pour répondre à un besoin de dépense... physique, dépense aussi de récupération nerveuse après le travail mais... disons mon petit jardin secret, ce serait plus la lecture, des moments où je m'isole pour lire par exemple mais pas pour... le sport, le triathlon à haute dose, c'était pas en fait pour m'isoler véritablement. C'était pour répondre à une envie, à un besoin d'une pratique sportive. Dans une pratique qui m'a toujours, avant de la pratiquer, qui m'a toujours... attiré, impressionné. Après, le fait... de m'y mettre, c'était un peu de me réaliser moi-même dans ce sport qui... m'attiré, c'était pas pour m'isoler, pas du tout.
- Pascaline Maintenant quand tu rencontres, quand quelqu'un te rencontre que tu connais, tu penses quelle image qu'il a de toi, le papa à R ? le professeur d'EPS ? le triathlète ? quelle serait maintenant l'identité la plus prégnante, que tu véhicules auprès des autres ?
- Jean Je pense pas... être reconnu comme le papa de R, parce qu'en fait, je pense que ça viendra quand elle ira à l'école par exemple. Ça a pas attiré plus de monde autour de moi d'être le papa de R. Dans le milieu des sportifs et des triathlètes, effectivement je pense être connu pour mes performances, mes quelques coups d'éclats que j'ai fait dans des petites courses locales ou départementales voire régionales... Et puis, on me rencontre aussi, c'est sûr, comme le professeur d'EPS puisque je rencontre des anciens élèves ou des parents d'élèves et on me connaît un peu pour ça aussi. Surtout que je travaille et j'habite à peu près au même endroit donc c'est sûr on doit me connaître et ma plus

grande notoriété, ça doit quand même être par ma profession. Disons qu'en tant que sportif, je pense être à peu près en dehors du cercle des triathlètes à peu près anonymes quand même.

Pascaline Et toi, Lucie, quelles sont les identités en fait, qui sont les plus représentatives de ta vie personnelle, sportive ?

Lucie Ben... c'est vrai que je passe un peu pour la... quand on est une femme et sportive... ça se remarque un peu plus, j'suis un peu celle qui est partante pour tout, un peu polyvalente, un peu pour tout les sports. Sinon... ben je suis la compagne de Jean, en fait, c'est vrai, lui il dit souvent, il voit du monde, il a pas mal de connaissances, un peu par les diverses courses qu'il a faites, moi je sais pas... sinon c'est vrai qu'on entend parfois pas mal qu'on est considéré comme à 2, c'est vrai... Il y en a qui nous font passer pour un couple de fadas de sportifs, pour un couple très sportif alors que bon moi finalement, je pense qu'il y en a qui sont plus fadas que nous. Mais j'ai déjà entendu souvent cette remarque. Quand ils nous présentent à d'autres copains, ils nous disent qu'on est des fous un peu au niveau sportif.

Pascaline Et qu'est-ce que vous pensez des gens qui vous ont accompagnés dans ces différentes étapes de votre carrière sportive ? Autour de vous, est-ce qu'ils ont suivi un peu la même trajectoire ? Construire ? Faire des enfants ? Est-ce que vous avez le même modèle ? Autour de vous et vers quel âge ça leur arrive ?

Lucie Ouais, moi j'ai quand même l'impression qu'au bout d'un moment, avec l'âge, on passe un peu à autre chose. On a envie de faire, c'est vrai je discutais, j'sais pu avec qui, qui disait « non, mais j'ai plus envie de faire des trucs violents, j'ai envie de faire des trucs pour me faire plaisir ». Et c'est vrai, j'ai l'impression qu'avec l'âge, on a envie de se poser plus, de faire des trucs, ouais, moins se faire mal entre guillemets. Parce que je sais pas, quand on fait un 10 kilomètres à fond, on en ch... beaucoup plus que quand on fait finalement un semi-marathon tranquille. Après, c'est vrai que ça dépend, on a des copains qui sont très sportifs mais plus jeunes et donc du coup... ils parlent bébé... Mais par exemple la fille, elle est pas prête parce qu'elle a encore plein de choses à réaliser sportivement et qu'elle a envie de faire et elle a l'impression que ça va trop l'arrêter. Je sais pas, Jean, qu'est-ce que t'en pense ?

Pascaline Autour de toi, quels sont les gens qui se sont arrêtés, qui se sont reconvertis ou qui sont en train de le faire ?

Jean Ben disons, je pense que la reconversion d'un sportif qui a côtoyé le haut niveau... elle est très difficile... Soit on est dans un couple et... on décide de fonder une famille et là ça va de soi, disons que l'occasion, elle est là de s'arrêter. Sinon... on persévère, j'ai l'impression, on cours après des performances et puis on reste emballé par cette recherche de performances et puis on repousse... un peu l'échéance de s'arrêter. Mais bon, autour de moi, j'ai pas vraiment d'exemples de reconversion comme ça, j'arrive pas trop à illustrer...

Lucie C'est vrai que souvent, ben c'est le mec qui est sportif... et la nana pas, et alors donc du coup, ben voilà, ça gêne pas... ils font des gamins, la nana, elle s'occupe de... elle est là, elle vient avec... le gamin et c'est vrai, c'est souvent ça. Y a moins le cas, où les 2 veulent vraiment faire du sport et... mais après, on en connaît d'autres... des couples qui sont sportifs, qui font des enfants et ça les empêchent pas de continuer après et c'est pas parce qu'ils ont eu des enfants, que du coup, ils ont arrêté le sport. On en connaît un qui est tout le temps en train de courir, de faire du vélo... les trucs à fond et qui elle aussi en fait, fait du sport à moins haut niveau mais... qui fait plein d'activités sportives aussi.

Pascaline Donc ce serait une question d'organisation ou de réorganisation.

Lucie Voilà, tout à fait.

Pascaline Et une question de temps et d'âge.

Lucie Et si on veut, moi, je pense que ça dépend de la volonté, si on veut, il suffit de s'organiser et puis voilà. Mais c'est vrai que souvent, ben on a envie plus de se poser, de faire des choses avec... c'est vrai que nous des fois... souvent ce que dit Jean, et ben il a pas envie de caser R, parce qu'il dit « j'ai envie de profiter, j'ai envie de faire des choses avec elle... » parce que si on voulait, on pourrait la mettre... tous les dimanches chez la mamie puis faire nos activités sportives mais bon... si on a fait un enfant, c'est aussi... parce qu'on avait envie... de partager des choses... avec cet enfant.

Pascaline Et qu'est-ce qui serait, comment tu perçois... y a une différence à ce niveau là entre le fait d'avoir été ou d'être encore une femme sportive par rapport à l'homme ? Est-ce que

tu sens que c'est plus dur pour toi de... ou moins dur de t'arrêter ou de changer de priorité... ou d'état d'esprit pour pratiquer ? Est-ce que c'est moins pour toi, que cela ne peut l'être pour Jean ? Est-ce que le fait d'être un homme ou une femme, ça joue quelque chose ? Tu le perçois comment ?

- Lucie ...Peut être plus par rapport au caractère, c'est vrai que moi des fois, je me dis « bon... » Ou je lui dis « bon là, c'est toujours moi qui m'occupe un peu de R, je voudrais bien moi aussi faire », mais d'un autre côté, je suis souvent moins motivée pour aller... me bouger, c'est vrai que ça c'est plus dans mon caractère. Si quelqu'un me dit « bon, on va aller courir » ben c'est vrai là j'irai avec, mais bon seule, j'ai un peu du mal alors que je pourrais, si je voulais, je pourrais beaucoup... plus m'entraîner... Mais ça, c'est une question de volonté personnelle...
- Pascaline Et toi Jean, comment tu sens, il y a une nuance ?
- Jean Mais quand on parle de reconversion, moi quand j'entends ce mot... pour moi, me reconvertir dans le triathlon, c'est arrêter quoi ? Et ça c'est une chose, j'ai vraiment du mal... ça fait, on va dire, plus d'un an que... je me pose la question. Ah quoi bon, tenter de continuer à maintenir un niveau convenable... malgré tout, comment dire... toutes les fois... où les entraînements tombent à l'eau... où je n'ai pas le temps de faire ce que je voudrais. J'ai eu plusieurs moments de découragement, de me dire « j'arrête tout, je fais plus rien » parce qu'un sport, ça mérite d'être suivi, d'être régulier. Et... avec les contraintes que j'ai eues l'année dernière, j'ai vraiment plusieurs fois été découragé mais malgré tout il reste toujours une petite flamme qui pousse vers l'avant quoi et donc... ben pour l'instant, reconversion... comme je l'entends, c'est... pas encore d'actualité. Malgré ça, il y a des choses qui se rajoutent aussi, à 34 ans, malheureusement c'est un peu absurde, mais on commence à avoir des petits soucis... articulaires et musculaires et ça se rajoutent au fait d'avoir des contraintes. Donc j'ai l'impression que la reconversion est inévitable et malgré tout... j'en ai pas encore envie quoi.
- Pascaline Mais dans les faits, le fait d'avoir un enfant, qu'est-ce que ça change pour vous, votre organisation de couple, avant vous vous entraînerez ensemble ou chacun de son côté en fonction de ses pratiques et là qu'est-ce qui se passe ? Maintenant avec... ok, j'ai compris qu'il y avait des contraintes mais qu'est-ce qui se passe pour vous en tant que couple maintenant ? Comment vous vous organisez pour aller pratiquer ?
- Lucie Ouais, c'est vrai, si on veut pas toujours faire appel à une nounou ou à la mamie, moi je trouvais que c'était souvent plus en relais... Y en a un qui va s'entraîner pendant que l'autre garde la petite et puis hop on échange, quand l'autre revient, c'est l'autre qui part. Et du coup, c'est beaucoup plus chacun pour soi, alors des fois, on dit aussi qu'on a moins de temps pour s'entraîner parce qu'on veut aussi garder du temps pour faire des choses ensemble. Et c'est vrai, qu'il faut arriver à organiser ces choses là, arriver à faire des choses ensemble, des entraînements de chacun son côté pour s'entraîner à son niveau et gérer avec la petite.
- Pascaline Donc ça revient à dire qu'il faut être « à haut niveau » dans l'organisation du quotidien ?
- Lucie Ben ouais...
- Pascaline C'est là que se situe la reconversion ? En fait.
- Lucie Ouais, si on veut, c'est vrai qu'avant... ben quand on n'a pas de contraintes, on fait comme on veut... pas besoin de se... ouais, y a aucunes contraintes... quand on est soit célibataire, soit en couple juste comme ça. On a le temps, on y va, on part après plus on a de... pareil qu'on commence à prendre un chien, il faut aussi s'en occuper. A partir du moment où on a diverses contraintes, faut s'organiser de mieux en mieux, voilà...
- Pascaline Ok.
- Jean C'est vrai que le piège du triathlète, c'est vraiment la boulimie de sport, c'est un peu comme tout les sportifs qui font ça de manière assidue... ils ont le risque de tomber dans l'excès de pratique et en triathlon, c'est vraiment encore pire quoi. Il y a 3 activités, on sait qu'il faut pratiquer un gros volume pour avoir... pour être performant et le risque c'est ça... de se donner trop à fond... d'accumuler trop de temps... de pratique et de tomber dans le surentraînement, la fatigue chronique et les résultats sont plus au bout... C'est vrai qu'après, quand on a des contraintes familiales finalement, ben cette boulimie, on peut déjà l'oublier et puis on peut réfléchir à sa pratique totalement différemment et puis on se rend compte qu'en divisant le temps d'entraînement... par 2 ou 3, on arrive à de meilleures performances parce qu'on arrive plus frais, plus reposé sur les compétitions, finalement c'est... pas un mal non plus de repenser sa pratique.

- Pascaline    Donc votre moment de reconversion c'est aussi un moment où on aborde finalement sa pratique différemment, ce n'est pas l'arrêter, c'est l'aborder différemment, c'est aussi sa reconversion.
- Jean        Bon, c'est vrai, j'étais un peu pessimiste avant en disant que pour moi la reconversion, c'était la fin. Maintenant, c'est vrai que ça peut aussi être... une manière effectivement de repenser sa pratique. Mais malgré tout, avec... avec les années qui passent, on se rend compte qu'une carrière de triathlète finalement, une carrière, on va dire de triathlète qui recherche vraiment la performance... c'est limiter dans le temps. Des longues carrières de triathlètes sont quand même relativement rares. Ça doit être lié au fait, que c'est vraiment très contraignant. Après la reconversion c'est peut être de se reconvertir dans le vélo, ou juste la course à pied.
- Pascaline    Dans une ou l'autre pratique.
- Jean        Voilà, dans l'un ou l'autre des 3 sports.
- Pascaline    Quelque chose à rajouter Lucie ? Bon ben on va clore, merci à vous 2.

## Entretien avec Gilles

- Pascaline Gilles, tu peux... présenter, te présenter... au niveau du triathlon... un peu ce que tu as fait... qui... t'as été ?
- Gilles Ben, j'ai commencé... par les promos... et après, je me suis piqué au jeu, j'ai... commencé à m'entraîner plus régulièrement par rapport à mon boulot qui était l'Armée, j'ai eu, ben un peu de temps pour m'entraîner quand même.
- Pascaline Ça représentait combien dans ta semaine ?... de temps ?
- Gilles Ben, au début, ça... on fait deux ou trois entraînements, on essaye de... quand on a cinq minutes le dimanche d'aller faire un tour, d'aller nager de temps en temps et avec le temps ça devient plus régulier jusqu'à, à un moment, enchaîner... un peu moins de vingt heures par semaine. J'avais du mal à faire plus de vingt heures, avec la charge de travail, ça, c'était trop. Donc, souvent dix... je m'arrêtais à dix-neuf heures par semaine et voilà... d'heures d'entraînement.
- Pascaline Et globalement... tes résultats, tes plus grands titres, enfin tes palmarès, ton grand palmarès... ?
- Gilles En triathlon, ça a été... ben en fait, pas de grand palmarès en triathlon, parce qu'après c'est du duathlon... qui m'a le plus... je dirais pas attiré mais où j'ai eu les meilleurs résultats donc j'ai eu des... des plus... des meilleurs résultats dans, dans le duathlon, en triathlon, ça... les plus grandes performances, j'dirais que ça a été de faire... ben l'Ironman quoi, ce qui est mythique quand on fait du triathlon, c'est de ce dire un jour, bon ben, on peut faire des... distances comme ça et jusqu'où, on se dit, ben on peut envoyer le corps, la machine... voire où on peut, où on peut mettre la barre.
- Pascaline Et tu as... tu as quelques classements, quelque ordre de grandeur... ?
- Gilles Ben le... en triathlon, donc l'Ironman, j'avais fait moins de dix heures, neuf heures cinquante sept, à Foster en Australie. En duathlon, j'ai fait... au moins, je crois, deux fois dans les, dans les douze, aux Championnats de France. Une fois, quatrième au Championnat du Monde de... aux Etats-Unis, dans ma classe d'âge et plusieurs fois, Champion d'Alsace de... de duathlon... courte distance et aussi spring.
- Pascaline Tu as commencé par le... le triathlon, le duathlon ou t'avais une autre carrière avant ?
- Gilles Ben en fait, c'est le... le cross quoi, cross-country, la course à pied, donc, où j'ai, où j'étais le, le meilleur, donc là les prédispositions on va dire naturelles sont les plus grandes qualités. Tout le monde sait que si on commence pas la natation étant jeune, on le paye, en général, toute sa vie quoi, c'est vraiment des, des facultés qu'il faut développer étant jeune donc ben moi je faisais de la course à pied donc c'est quand même ce qui m'a permis d'avoir... quand même on va dire un, un gros V.O. de max, donc et après je l'ai adapté aussi au vélo.
- Pascaline Combien de temps a duré ta carrière ?
- Gilles Ben, si on peut appeler ça carrière, moi je dirais que c'est pas encore fini, moi je dirais que c'est pas, comment dire, c'est pas une carrière qui dure un temps, et, et tout ça, moi je dis, c'est la, la carrière, c'est toute la vie hein, tant qu'on n'est pas mort et après c'est les projets qui font... qui font être et dans, dans le triathlon. Y en a qui vont y revenir, qui vont faire une boucle, des passages ailleurs, peut-être par d'autres sports, on ne peut pas dire comme un professionnel, nous qui sommes amateurs, eh ben, qu'on, qu'on fait une carrière et qu'elle s'arrête, moi, j'crois que la roue, elle tourne et peut-être un jour, on revient par un autre biais au triathlon avec une vie différente, on a construit sa vie, et, et voilà quoi. Y a des passages obligés, et moi je pense c'est pas impossible un jour que je revienne quoi.
- Pascaline Donc pour toi, y a... ce n'est pas prédéfini, ça fait partie un peu... de ta trajectoire de vie personnelle ?
- Gilles Ouais, tout à fait, ouais.
- Pascaline Voire professionnelle ?
- Gilles On peut dire carrière quand on est professionnel, quand on essaye vraiment de gagner sa vie avec ça. Quand on est amateur, comment... carrière... moi la notion de carrière

c'est plus tôt liée à... à du professionnalisme et pour moi, bon ben, on restera amateur et comme j'ai dit, ben pas impossible un jour qu'on y revienne.

Pascaline Donc, tu n'as pas à un moment donné, envisagé ça comme ton métier ou faire le métier... souvent on emploie l'expression « faire le métier », c'est quoi pour toi le triathlon ?

Gilles Si bien sur, je faisais le métier, bien sur que quand on veut des résultats, et ben arrivé à un moment, on est à fond dedans, à cent pour cent. On pense à ça, on mange triathlon, on dort triathlon, bien sur que oui, tout le monde sait que l'on peut aller loin dans ce mécanisme.

Pascaline T'as... quels sont tes meilleurs souvenirs... des, des moments de gloire très forts qui te sont restés, quels sont les moments qui t'ont marqué, qui t'ont grandi intérieurement, extérieurement ?

Gilles Ben c'est surtout... personnel, j'dirais moi savoir que je peux emmener mon corps faire des choses comme ça et de se dire moi je peux voyager, faire des compétitions internationales, et de me dire ben je peux nager autant de temps, courir, faire du vélo, pendant tant de temps, et arrivé... moi c'était...

Pascaline Et t'aurais un souvenir à nous raconter, quelque chose de fort ?

Gilles Y a plein de moments, en sortir un, c'est de la communication avec les gens, à l'étranger, rencontrer d'autres... d'autres personnes et surtout de la communion, et au moment d'un départ d'une grande course, c'est dire, ben ça y est, j'y suis, après voilà, le faire, quoi...

Pascaline Tu n'as pas un souvenir qui jalonnait par exemple, vraiment cette trajectoire de triathlète que tu as été ou de duathlète, puisque finalement...

Gilles Un souvenir perso de... passé ?

Pascaline Personnel oui, un moment personnel très fort ?

Gilles Si, la première fois qu'on se dit qu'on va être « finisher » d'un Ironman, moi, perso, le dernier kilomètre, mais ça a été... ça a été phénoménal, parce que je me dis, ça y est, je vais y être, je vais être dans quelque chose qu'on soupçonne pas au début quand on fait un promo, qu'on a du mal à... à enchaîner, de ce dire un jour, bon ça y est, à onze heures, je vais franchir la ligne. Voilà, le dernier kilomètre d'un Ironman, le premier c'était... un très bon souvenir.

Pascaline Tu t'es senti...

Gilles Ben, c'est planant, se dire bon ben ça y est, je vais finir, on s'inscrit à une course comme ça, enfin, je crois que ça restera... un grand souvenir, peut-être pas le plus grand non plus, mais un bon, un bon souvenir, ouais...

Pascaline A quel moment... tu as senti que, que tu changeais, ou qu'est-ce qui s'est passé ou comment peux-tu, comment dire... qu'est-ce qui a changé pour toi, qu'est-ce qui s'est imposé à toi... pour que tu te dises, maintenant, je m'arrête ou je ralentis ou je change de direction ?

Gilles C'est pas, c'est pas du jour au lendemain, c'est... comme je t'ai déjà dit, faut un moment construire sa vie, et de se dire, bon ben, est-ce que je reste dans mon studio jusqu'à 40 ans et je fais du triathlon et j'essaye et en fonction des, des moyens financiers de chacun, des études qu'on a fait, moi je... je m'étais dit, je vais sortir de l'Armée à... au bout de quinze ans, donc j'aurai trente cinq ans. Il faut que je me donne des... des moyens corrects après de vivre, donc, ben j'avais investi dans... dans une maison pour pouvoir après quand j'allais sortir... pouvoir avoir un petit quelque chose à moi et après ça s'est enchaîné donc dans des rénovations etc., et des passages obligés où il faut construire sa vie comme je te l'ai déjà dit et ça c'est... pour moi, c'est important, je veux pas me retrouver comme peut-être certains ont fait l'erreur de même de très haut niveaux, on leur disait préparer votre reconversion, préparer votre avenir, y a pas que... du jour le jour dans le triathlon même si on a des bons résultats, ben faut toujours quand même se dire, ben on vit dans... dans un monde où il faut quand même avoir de l'argent, vivre et savoir... ben préparer ses arrières quoi.

Pascaline Est-ce que tu peux développer pourquoi ou plutôt quels événements à un moment donné sont devenus prioritaires alors à tes yeux, contrairement avant, il y avait peut-être certainement que le triathlon ou l'objectif de la course, qu'est-ce qui a un moment donné donc... Tu développes l'idée de la reconversion professionnelle qui va en rapport...



- Gilles Ben voilà, à partir du moment que je vais sortir de l'Armée, ben tout s'enchaîne, il y a un mécanisme qui se met en place...
- Pascaline C'est quoi ce mécanisme ?
- Gilles Ben le mécanisme, c'est qu'il va falloir sortir, trouver un travail, donc le logement etc.... et que bon ben, c'est un autre... un autre challenge et peut-être pour moi aussi j'dirais la course, on va dire, entre guillemets la plus difficile, celle de... celle de réussir en fait sa vie et le triathlon, c'est... ça reste pour nous qu'un, qu'un loisir, certes de passionnés... acharnés mais c'est en fait qu'un sport et c'est pas ça qui nous fait vivre et il faut... pouvoir continuer à assurer ses arrières...
- Pascaline Donc en quelque sorte... pour reprendre l'expression d'une autre personne interviewée, tu vas m'en dire ce que tu en penses, quelqu'un m'a dit, qu'en fait... ce sport à haute dose, parce que c'est quand même à haute dose la pratique que tu en as ou que tu en avais... parlé d'une planque, le sport en fait c'est la planque. A ce niveau là, par rapport à une vie professionnelle qui a d'autres contraintes et d'autres nécessités, est-ce que tu partages cet avis ?
- Gilles Mais... mais la planque, ça veut dire quoi ?
- Pascaline Ben... c'est pour toi ?
- Gilles C'est se planquer ou la planque pour quelqu'un qui a un salaire ? La planque pour un professionnel ou pour un amateur ? Pour la planque, il y a les deux facettes, est-ce que c'est un moyen de se réfugier et de faire ça...
- Pascaline Ben pour toi, ce serait quoi, est-ce que tu te sentais planqué dans ce sport ?
- Gilles Non, ben je crois qu'on se planque pas parce qu'on se met encore en avant quoi, se mettre un dossard à mon avis c'est pas se planquer, donc je vois pas se planquer, peut-être ceux qui font ça et qui ne veulent pas affronter le monde du travail, c'est une façon peut-être là alors de se planquer et de se dire bon ben je suis bon en sport, je fais du triathlon, je tente... je tente le coup maintenant c'est bien que les gens qui font ça, y'en a pas beaucoup qui vivent vraiment royalement de ce sport, c'est pas un sport très médiatique, c'est pas du foot non plus. Moi, j'ai jamais considéré ça comme un refuge, un passe-temps, ouais aussi. Parce que bon, au lieu de sortir en boîte, ce qui ne m'intéressait pas, j' préférerais aller faire du vélo donc si on veut dire que c'est un refuge, why not ? Mais autrement non, je pense pas. Celui qui se met un dossard et qui s'inscrit à un triathlon et qui traverse... la France, l'Europe, le monde, j'crois pas que c'est vraiment une planque.
- Pascaline Est-ce que tu as l'impression que tu as changé physiquement ? Professionnellement ? Socialement ? Moralement ? Par rapport à la pleine période, ta pleine période, je pense autour de 30 ans ? Peut-être ?
- Gilles Non, ma pleine période, c'est maintenant...
- Pascaline D'accord... (rire commun)
- Gilles Non mais bien sûr qu'on mûrit, que ça nous donne de la force... bien sûr on ne va pas faire l'apologie là du sport. Mais tout le monde sait que ça sert et à partir du moment où on a été clair toute sa carrière, qu'on n'a pas « truqué »... Non, moi je pense, ouais bien sûr que ça aide.
- Pascaline Ben t'as changé physiquement à l'heure d'aujourd'hui, t'as l'impression que le physique suit moins... tu te sens... ?
- Gilles Ben le physique, ben quand on fait pas de sport, c'est sûr qu'on n'a pas le même physique, bien sûr qu'après on change. Quelqu'un qui fait de la natation, de la course à pied, du vélo, bien sûr qu'il n'a pas un profil qui est pas... du, de la personne qui passe ses nuits sur internet. Ça, tout le monde le voit, les profils triathlon physique sont quand même des gars et des filles qui sont très bien, on va dire proportionnés... c'est un sport qui est très...
- Pascaline Complet ?
- Gilles Très complet mais aussi qui donne des, des belles formes quoi, donc ben ouais, côté physique bien sûr qu'on... ça aide. Côté mental, ben c'est énorme...
- Pascaline Et t'as changé de ce point de vue là, maintenant que...
- Gilles Déjà on mûrit quoi... Maintenant comment j'ai changé, c'est-à-dire ?
- Pascaline Ben...

- Gilles J'suis moins beau ? (rire de Pascaline)
- Pascaline Ben, as-tu l'impression que par rapport à tes débuts ou même au moment où tu pratiquais beaucoup plus, puisque tu t'es arrêté pour rénover tes appartements... Le changement, est-ce qu'il est perceptible ? Mis à part... Dans le quotidien, des changements, évidemment tu te lèves plus le matin pour aller courir... tu te lèves le matin pour aller clouer tes clous...
- Gilles Ben maintenant ouais, bon là, la rénovation est partiellement finie, maintenant j'ai repris un travail, on va dire plus... plus classique dans une entreprise etc. Donc je commence à, enfin je commence, je vais quand même continuer à nager, à faire du vélo... là, petit exemple, j'ai quand même enroulé 2 000 km cet été, je nage trois fois par semaine, la course à pied moins, mais je pense que je garderai toujours ça en main courante et ben c'est pas totalement décroché... et je l'ai dit, j'ai encore... encore des affinités avec ce sport. Maintenant, si j'ai des... des... comment dire ça, des choses qui me gênent aussi dans ce sport... On pourrait développer, le prix des inscriptions etc... Je me dis aussi, bon, c'est quand même bien de s'entraîner mais payer des sommes comme ça pour les compétitions où là ça devient aussi un peu commercial, donc ce côté-là me gêne un peu, je me dis des fois, je préfère quand même faire mon sport « tranquillo »... qu'aussi dépenser peut-être autant qu'avant cet argent qui pourra me servir ailleurs, que dans l'inscription à de grandes compétitions.
- Pascaline Donc, une pratique régulière encore, oui ? La compétition, certainement nettement moins ?
- Gilles Ouais mais peut-être des choses... Non, comme j'ai dit c'est pas encore figé, il faut que financièrement on revienne à un niveau, enfin, que je revienne à un niveau où je peux me permettre ce genre de loisirs. Tout le monde sait que le triathlon, c'est un sport qui, on va dire entre guillemets « riche ». A la base, on dit qu'il ne faut pas grand-chose, il faut une paire de baskets, un vélo... mais on s'aperçoit très vite, qu'il faut quand même toute une logistique à côté, et on voit sociologiquement le niveau des gens qui pratiquent ce sport, sont quand même dans une moyenne plutôt haute, dans une fourchette haute des catégories socioprofessionnelles.
- Pascaline Tu peux me parler de ta vie personnelle, à côté de ce... de cet investissement... dans ce sport... comment elle a été menée ? As-tu l'impression d'avoir subi dans certains domaines, cette pratique intensive ou non ?
- Gilles Moi, j'ai pas subi, c'est peut-être des gens qu'on rencontre, qui se disent bon là on a affaire à un spécimen peut-être un peu en marge des autres. Comme je te disais on pense triathlon, on vit triathlon, donc ça se joue sur la vie de tous les jours, sur la nourriture, sur les sorties, sur les... les compétitions futures donc évidemment les gens qu'on rencontre qui ne sont pas dans ce milieu, peuvent ne pas comprendre ou comprendre très difficilement l'attrait qu'on a pour... ces choses là et vraiment on est... on est inévitablement quand même dans sa bulle.
- Pascaline Si tu devais raconter, toi, ta propre vie ?
- Gilles Ben j'crois qu'elle est pas finie, ma vie...
- Pascaline Non mais dans le triathlon ?
- Gilles Ma vie dans le triathlon ? Ça a été des super moments, l'opportunité, je te dis, de croiser du monde, d'aller vraiment dans... dans beaucoup de pays, de, de... voyager.
- Pascaline Ta vie ? Ta vie de famille ? Ta relation avec tes parents ? Avec... As-tu quelqu'un ? T'es tout seul ? Est-ce que tu étais accompagné dans cette vie de triathlon ?
- Gilles Moi je suis un autodidacte depuis... depuis, depuis longtemps, dès que j'ai eu 18 ans, je suis parti de chez moi, je me suis engagé à l'Armée. Je... je voyage un peu en solo, je vis... comme ça en solo, les vies perso, ben c'est des gens qu'on rencontre. Moi, après ça... ça tient pas forcément, parce que bon je veux pas... je veux pas prendre quelqu'un comme ça, parce que j'ai pas rencontré, je pense, LA bonne personne, voilà tout, maintenant, c'est un cas sur... sur plusieurs et je pense pas que mon cas soit... plus intéressant que ça à ce niveau.
- Pascaline Mais est-ce que tu faisais partie de ces gens qui emmènent le vélo dans la chambre ?
- Gilles Bien sûr !
- Pascaline Et qu'en pensais ton partenaire, ta partenaire ?

- Gilles Bien sûr ! Ben quand j'arrivais dans les hôtels et qu'ils gueulaient parce qu'il y avait un vélo dans la chambre, mais je leur disais ben, moi j'ai pas loué la chambre pour moi, je l'ai loué pour le vélo donc si j'ai pas le droit de le mettre, eh ben, voilà. Bien sur que là, c'est un partenaire, c'est... on le bichonne, on vit avec, bien sur.
- Pascaline Et ces partenaires féminines, elles appréciaient d'avoir le vélo avec elle dans la chambre ?
- Gilles Ben... mes partenaires féminines... elles regardent le vélo dans la chambre mais ce qu'elles regardent en plus, c'est le mec qui est dans le lit et que le vélo soit dans la chambre quand on éteint la lumière, je pense pas que c'est ça qui joue beaucoup... (rires de Gilles)
- Pascaline Donc t'as quand même fait ta vie personnelle vraiment avec le vélo partout ?
- Gilles Oui, d'ailleurs, je peux donner mon palmarès mais bon ça... ça regardera pas grand monde.
- Pascaline Est-ce que tu penses... que c'est important pour toi de laisser partir... de laisser des traces à un moment donné dans cette vie du triathlon ? Tout ce qui est press-book, et tout ça, qu'est-ce que tu ressors ? Il y a eu des articles écrits sur toi... qu'est-ce que tu en as ressorti ? C'était quoi ?... Des grands moments... qui ont été reconnus ou ton travail a été reconnu ou ton loisir, ou tes résultats ont été reconnus ? Ou bien... t'es totalement détaché de ça ?
- Gilles Ben quand... quand on est dans le... dans le milieu, bien sûr c'est toujours un peu la... la petite « gloriole », chacun aime bien avoir de temps en temps son petit article dans le journal. Evidemment quand on est Champion...d'Alsace ou de ceci ou de cela, on a son article, eh ben ça fait toujours plaisir. Celui qui dit non, je pense qu'il ment. Maintenant, je le regarde pas tous les jours, j'ai mis ça dans des classeurs et peut-être qu'un jour, je les ressors. Je dis pas non plus que je les ai mis à la poubelle ou que je les ai jamais classés. Tout est classé depuis le début et maintenant... A vrai dire, au jour le jour, j'y pense pas. Je garde quelques photos comme ça que je regarde de temps en temps mais chez moi non plus, c'est plus... c'est plus le musée des coupes comme... comme au début quoi.
- Pascaline C'était quoi la fonction du musée des coupes, c'était... ?
- Gilles Ben, on accumule quoi, on se dit, tiens une coupe, deux coupes, trois coupes et puis on remplit le dessus du buffet... on accroche les médailles... on a les photos, etc. Donc... ouais on est quand même, quand on est dans sa bulle...
- Pascaline C'est les moments de gloire ça quoi ?
- Gilles Ouais, enfin de gloire, je dirais, c'est la petite « gloriole », c'est pas...
- Pascaline Mais ça fait rien... reconnu. Ben c'est mieux que... c'est mieux que rien quoi c'est clair.
- Pascaline Est-ce que les gens te reconnaissent encore dans le milieu où tu fréquentes plus des gens, t'as changé de réseau ? Comment ça se passe ? Est-ce que... tu deviens un inconnu ? Je veux dire évidemment... à notre niveau, à ton niveau, dans ton réseau à toi ?
- Gilles Ben, je pense qu'avec le temps... tout... tout s'efface, y a certains...
- Pascaline Pour toi actuellement, c'est le cas déjà ?
- Gilles Ben franchement, je... je fais pas le constat de ça... Moi déjà, je vis plus ou moins de le... dans la même ville donc on rencontre toujours les gens qu'on a connu. Maintenant, je pense que... non je le... je fais... je fais pas des sondages là-dessus. Bien sur quand on recroise de gens avec qui on a fait des compét', on en reparle, ça crée des souvenirs... Mais bon, faut pas se leurrer, la roue, elle tourne vite et celui qui était Champion du Monde, même il y a 5 ans, on sait même plus qui sait... quoi.
- Pascaline Ça passe vite à la trappe ?
- Gilles Ben ouais, après... dès le lendemain d'une compétition, je pense qu'il faut tout remettre à plat... eh ben, on est Champion du Monde un jour. Ça dure bien sur un an mais après. Ben voilà quoi, même celui qui fait troisième de la course ou quatrième du Tour de France, on sait plus qui c'est, presque la semaine d'après quoi... que le Tour soit fini.
- Pascaline Donc c'est éphémère, qu'est-ce qui reste ?
- Gilles Carrément... carrément éphémère, ce qui reste...

- Pascaline    Donc, il reste les photos ? Une coupe ?
- Gilles        Il reste les photos, les souvenirs... et voilà qu'est-ce qui peut rester d'autre ?
- Pascaline    Si t'avais des enfants, tu leur conseillerais du sport ? Ce sport ?
- Gilles        Ben d'en faire ouais, de toute façon... maintenant CE sport, pourquoi hein ? Il n'y a rien de nocif, c'est comme dans tous les sports... Faut pas... Faut laisser... Déjà, faut les laisser faire ce qu'ils veulent et maintenant... que ce soit ouais celui là ou un autre... C'est... moi je pense que donc tout ce qu'on a entendu, c'est les produits etc... qui sont nocifs et tant que la mentalité, elle est bonne, ben tous les sports sont bons.
- Pascaline    T'as fréquenté des gens donc à haut niveau, qui ont été des partenaires de compétitions... t'en connais quelques-uns qui se sont reconvertis ? Que penses-tu des manières que tu as pu voir autour de toi de se reconvertir ?... Tu te juges dans quel plan ?
- Gilles        Moi, j'ai jamais connu vraiment de professionnels...
- Pascaline    Tu les as un peu fréquentés quand même dans plein de courses ?
- Gilles        Ben, je sais pas, c'était... c'était quoi leur...
- Pascaline    Tu les voyais comment ? Tu les vois comment ? Leur vie, tu la vois comment et la tienne par rapport à ça ?
- Gilles        Ben en fait... Je sais pas... je sais pas, c'était quoi leur statut, moi j'ai croisé certains qui étaient à l'Armée donc là déjà, ils avaient un statut, on va dire « privilégiés ». Moi, j'ai lu quelques articles de certains, justement qui loupèrent entre guillemets leur reconversion et ça pour moi, c'était vraiment... très grave. Très tôt, j'ai lu des articles là-dessus et pour moi, je pense qu'un échec du sportif, c'est aussi de rater sa... sa reconversion. D'accord c'est pas de sa faute mais faut quand même s'armer vraiment très tôt pour se dire ben toute façon, un jour, je vais sortir de là et là, il faut pas se loucher, quoi... La plus grande compétition, ça reste quand même la vie... et ça... quoi qu'on en dise, on peut être Champion du Monde dix fois mais si... à 50 ans ou à 40 ans, on est clochard... Bon ben ça, c'est quand même le plus triste, quoi. (long silence). Je veux pas te faire pleurer.
- Pascaline    Non, non. Sinon... qu'est-ce que tu penses... qu'est-ce que tu penses faire de ta vie maintenant que tu as quand même un peu plus de temps... que tu fais une reconversion professionnelle dans le civil à l'heure actuelle ?... Tu vas donc revenir au triathlon... pour une pratique plus, moins intensive... Que penses-tu... Penses-tu quand même un jour ou l'autre... remettre le pied à l'étrier pour une compé' ou une autre qui te tiendrait à cœur ?
- Gilles        Ouais, bien sur, sans... sans hésiter... maintenant faut voir où, quand, comment, dans quel temps. J'ai jamais été blessé en sport... j'ai jamais eu vraiment de... je souffre pas de... ben d'anciennes blessures. J'suis pas frais non plus, peut-être pas, mais je pense que je suis encore tout à fait apte à refaire des courses. Maintenant, faut que la roue tourne, que je reprenne... on va dire remettre les niveaux... de qualités de vie... comment dire ça...
- Pascaline    Te remettre à niveau ?
- Gilles        Ouais, se remettre à assurer vraiment les arrières parce qu'avec le temps aussi, on devient un peu plus exigeant, on s'embourgeoise un peu, inévitablement, donc, chose que... à 20 ans... on vit pas pareil qu'à 40 quoi... Donc, maintenant, une fois que tout ça sera acquis, eh ben il n'y aura plus qu'à repenser éventuellement peut-être triathlon... mais bon, peut-être pas non plus, faut voir...
- Pascaline    Donc, globalement, si je retire un peu dans ce que tu dis... à 40 ans, on se retourne quand même et on se rend compte que peut-être qu'il faut stabiliser et faire des fondations pour sa vie future, ce dont on ne se rend pas forcément compte ou que l'on ne prend pas en compte vers 20 ans ? La reconversion, ce serait prise de conscience ?
- Gilles        Non, moi je crois qu'on doit l'avoir en conscience dès... dès qu'on est dans un cursus d'études, dès... dès qu'on fait un plan de carrière de... de sa vie et de son sport, on doit toujours garder ça en main courante, comme j'ai dit. Un jour, on sort de là, pour ceux qui sont professionnels ou alors comme moi, amateur, mais vraiment très...
- Pascaline    Investi ?
- Gilles        Très investi, très acharné, on doit... on doit pas oublier ça...

- Pascaline Amateur, investi avec quand même des bons résultats, des résultats qui dans d'autres sports, t'auraient permis de prétendre quand même... à être classé au plus haut niveau.
- Gilles Peut-être, oui mais bon...
- Pascaline Parce que footballeur, tu serais à un niveau avec un statut et certainement des privilèges...
- Gilles Je sais pas, ça veut pas dire, moi j'ai été footballeur aussi très tôt, mais après j'avais pas les... les... comment dire ça... j'avais pas... j'étais pas assez armé après. Techniquement, les bagages n'étaient pas assez développés, donc on s'aperçoit très vite, se serait facile de dire « ouais, avec ce niveau de triathlon, j'aurais pu être mieux payé en foot etc... ». Mais bon, je pense qu'on ne peut pas faire des passerelles aussi facilement dans tous les sports quoi.
- Pascaline Ça te correspondait plus donc... ce sport individuel... centré sur les limites du corps, plus qu'un sport collectif ?
- Gilles Moi je le vois pas comme ça, je vois surtout... que ça m'ennuyais pas. Faire que de la natation ça m'aurait ennuyé, faire que de la course à pied, ça m'aurait ennuyé ou que faire du vélo. Et là, c'est une alchimie des trois. On n'a pas envie d'aller courir aujourd'hui, tiens, ben on va faire du vélo. Et ça va, vice et versa, j'ai pas envie de nager, il fait beau, je vais faire du vélo. Ou alors quand il fait moche, je vais à la piscine et ça c'était vraiment pas ennuyeux comme entraînement, c'est un entraînement croisé et je trouvais ça très... très bien... mais bon là, faut avoir des affinités avec ces trois sports, ça c'est clair aussi.
- Pascaline Faut quand même avoir un mental particulier ?... Partir 5 heures, faire du vélo, tout seul avec soi même... c'est pas donné à tout le monde !
- Gilles Non, c'est pas donné à tout le monde, ça s'est clair qu'il faut... aimer aussi ce côté-là, mais bon, on n'est pas obligé de faire 5 heures de vélo tout seul aussi, on croise aussi du monde sur les routes. On peut peut-être sur une sortie de 5 heures, on va être 3 heures tout seul ou 1 heure... Mais on va voir du monde. Mais c'est pas non plus...chacun qui roule 5 heures tout le temps, tout seul... On peut partir aussi à 2, faire des sorties à 2, ça, ça se fait aussi.
- Pascaline Tu as des regrets par rapport à... cette vie que tu as menée en triathlon ?
- Gilles Non, j'ai aucun regret moi. L'avantage que j'ai c'est que j'ai aucun regret et que c'est... ça s'est goupillé comme ça... Ça aurait pu se goupiller de dizaines ou de centaines de façons différentes... maintenant c'est comme ça... mais non aucun regret.
- Pascaline Rien que tu referais ou que tu aurais aimé faire mieux ou différemment ?
- Gilles Non, je crois pas, je me tourne pas non plus. Pour moi c'est une continuité, y a pas de retour. Je pense que, temps en temps, ouais, faut regarder où on en est mais c'est pas forcément se retourner.
- Pascaline Donc ça n'a pas été... tu as senti des étapes, tu sens des étapes... dans ton cursus ?
- Gilles Eh ben oui, forcément ouais...
- Pascaline Mais elles sont rattachées à quoi ces étapes ? C'était l'âge ? C'était...
- Gilles Pour moi, c'est la carrière...
- Pascaline Carrière professionnelle ?
- Gilles Ouais, professionnelle, je pense, je suis à ma troisième vie... quoi y a avant, pendant et après. Là, je suis, on va dire, dans ma troisième vie. Maintenant, on verra après, combien, je vais en avoir de styles différents. Mais là, c'est la troisième, ça me convient.
- Pascaline La première, c'était quoi ?
- Gilles Ben avant l'Armée...
- Pascaline Avant l'Armée ?
- Gilles Ouais, c'est ma première vie, après la deuxième vie, c'était pendant, donc j'ai fait 15 ans. Et maintenant, c'est après la troisième vie et peut-être la quatrième vie... on retournera dans le triathlon mais je pense avec une approche différente et on refait jamais de toute façon autant qu'on a fait au début. Les séances où on peut se faire vraiment très mal... je pense qu'avec le temps... comme j'ai dit, on s'embourgeoise un peu et on devient un peu moins dur au mal qu'au début.

- Pascaline Est-ce qu'il y a des moments qui t'ont marqué mais comme je parlais des moments qui t'avaient plus tôt grandi et porté, as-tu eu des moments où franchement tu t'es senti écrasé par le fait d'être dans ce sport ou tu as subi ce sport que ce soit physiquement, moralement ou y a des grands moments d'ombres ?
- Gilles Non, jamais subi, il y a des moments, où il y a un peu plus de pression, où on peut être attendu sur un Championnat et où... en fait... tout le monde veut votre peau. Vous êtes le favori...
- Pascaline Tout le monde veut votre peau ?
- Gilles Ben ouais, vous êtes favori... tout le monde veut... Y a 10 gars qui veulent gagner à votre place. Bon ben là, on subit peut être un peu plus de pression... et les jours qui précédent, on se dit qu'on veut pas louper et ça tient parfois à pas grand-chose. Ça peut être des secondes ou quelques minutes donc un peu plus... de pression à ces moments-là.
- Pascaline T'as des amis là-dedans qui sont encore des amis ? Tu t'es fait une famille ? Où est ta famille ? Pour quelqu'un qui a pas de famille, ça peut représenter une famille le triathlon ?
- Gilles Non, j'ai jamais considéré ça comme une famille, non, c'est juste des connaissances. Famille, on remplace pas sa famille, on n'en recrée pas une autre. Je pense que... non ça reste... des bons amis, ouais bien sur, mais famille... ça s'est encore une étape différente.
- Pascaline Qu'est-ce qui te manquerait maintenant, aujourd'hui ?
- Gilles Qu'est-ce qui me manque ? eh ben...
- Pascaline Parce que finalement, tout ce temps, apparemment la rénovation des appartements a l'air... d'être stabilisée, voire finie. T'as un travail... civil, tu pratiques nettement moins, mais tu pratiques encore un peu. Quels sont tes projets ?
- Gilles Ben des projets, y a encore des projets dans les cartons, maintenant on va voir. Là, j'ai une période où je remets, comme j'ai dit, un peu tous les niveaux. On va voir ce qu'il va en sortir et après on va voir ce qu'il y a à vivre, ce que la vie apporte... maintenant, on peut avoir des attraits pour certaines choses mais faut laisser faire les choses et faire le temps et on va voir comment ça va évoluer...
- Pascaline Bon... donc on va faire... on va clore ce petit entretien... As-tu l'impression que tu es le héros de ta vie ? As-tu l'impression d'être le premier personnage, dans ce que tu dis, tu arriverais à la... transmettre cette histoire de ta vie ?
- Gilles Ouais, carrément, l'histoire du héros de la vie, là ça me ferait carrément peur. Carrément pas... non.
- Pascaline Le triathlon, le triathlète que tu es, toi tu n'es pas un héros pour toi ?
- Gilles Non, carrément pas... Mais alors là, je trouve même...
- Pascaline Tu as pas traversé... Tu as l'impression, souvent en fait à l'intérieur des propos là... On est au bord de l'idée qu'on peut se faire d'une épreuve, ce qu'il fallait traverser, aller au-delà de ses limites tout ça...
- Gilles Ben ouais, il y a des périodes où on pense qu'on est intouchable et qu'on se dit... ben même qu'on est... vraiment affûté, vraiment prêt sur certaines choses, on se dit, on est invulnérable, maintenant le héros de sa vie, c'est encore... ben ce serait trop narcissique de dire des choses comme ça, non carrément pas.
- Pascaline Et quand t'es triathlète, t'as pas des moments où tu te sens un héros ? quand tu traverses la ligne d'arrivée du mythique Ironman ?
- Gilles Non, carrément pas héros. C'est d'avoir rempli l'objectif et de ce dire « bon ben, ça y est, je l'ai fait ». Héros, la notion d'héros, c'est encore différent.
- Pascaline Ok, je te remercie Gilles.

# Entretien avec Sandra et Alain

Le 16 novembre.

- Pascaline ...Comment tu as commencé le triathlon Sandra ?
- Sandra Donc j'ai commencé quand j'étais en troisième... c'était en sport scolaire, y a un professeur qui nous a proposé de faire un triathlon et donc on a essayé et ça m'a bien... bien intéressé et après j'ai continué.
- Pascaline Ça représentait combien de ta vie... ta pratique ?
- Sandra Alors au début, c'était juste un petit défi pour faire une épreuve donc je m'entraînais pas de façon régulière. Donc ça me prenait pas beaucoup de temps.
- Pascaline D'accord mais... après... c'est devenu conséquent puisque t'as quand même évolué en Division 1, je suppose qu'il faut quand même s'entraîner pas mal ? Comment tu... organisais ta vie en général ? Avec... ta pratique ?
- Sandra Donc c'était une période où j'étais en phase d'étude, donc c'était au lycée et puis ensuite à la fac, donc... c'était les cours et ensuite l'entraînement, souvent le soir, et c'était tous les jours, très régulièrement. On va dire entre 8 et 12-13 heures de... sport par semaine. Et c'était assez contraignant vu qu'il fallait y aller tous les soirs... à n'importe quelle heure... c'était assez régulier et... ça prenait... c'était parfois épuisant. Ça prenait du... voilà, c'était fatigant.
- Pascaline Et qu'est-ce que tu ressens maintenant par rapport au mode de vie que tu vis... actuellement... comparativement à cette époque ? T'as du... t'as plus de temps libre... ce temps libre, tu en fais quelque chose ?
- Sandra Alors ça dépend, en fait. Pour l'instant...
- Pascaline Qu'est-ce qui a changé en fait ?
- Sandra Ben là, j'suis dans une période où je m'entraîne plus autant, mais je n'ai pas l'impression d'avoir plus de temps libre puisque le temps où je faisais du sport, c'est peut être un temps où je... le consacre plus à mon travail, et j'ai pas du tout l'impression que ça m'octroie plus de plages horaires. Mais c'est vrai que c'est un... ça permet aussi de... de souffler et... ça permet quand même d'être moins pressée dans la journée, de... de prendre un peu plus le temps quand même.
- Pascaline A quel moment de ta carrière... et de ta vie personnelle, t'étais-tu arrêtée ou... as-tu levé le pied ?
- Sandra Donc, j'ai fait 12 ans de triathlon et au bout de 12 ans, j'avais fait un peu tout ce que je pouvais voir au niveau triathlon, tant au niveau distance, je suis passée du Sprint à l'Ironman, tant au niveau... compétitions. Donc j'ai fait des courses régionales, des courses nationales, des grands prix... J'ai un peu vécu plein de choses, des compétitions individuelles, des compétitions d'équipe. Et c'est vrai qu'à partir de ce moment là, je me suis dit... je me suis lancé un peu tous les défis et...
- Pascaline Et de ta vie personnelle, à quel moment tu as senti que ça s'imposait... qu'est-ce qui a fait que, à un moment donné, peut-être dans ta vie personnelle, tu as senti ou pas du tout... qu'il fallait que tu t'arrêtes ?
- Sandra Ben c'était pas tellement dû à ma vie personnelle, je pense que c'était plus dû à un manque de résultats... qui ne m'encourageait plus à me relancer et continuer cette activité. Mais je ne pense pas qu'au niveau... personnel, dans ma vie privée... quelque chose ait joué dans... l'arrêt... l'arrêt de ce sport. Je ne pense pas.
- Pascaline Qu'est-ce qui a changé... depuis... t'as changé quelque chose physiquement, professionnellement, socialement ? En fait, entre le début de ces 12 ans et maintenant... l'après-carrière ? ... Ta vie s'organise comment ? Tu es célibataire, tu vis en couple apparemment ?
- Sandra Ben, disons qu'au niveau... disons que le sport n'est plus un objectif primordial, il fait encore partie de ma vie mais il n'est plus au même niveau d'importance... Les amis

continuent à être les amis que j'ai connus dans le sport et restent... assez fidèles et les mêmes. Et au niveau... vie privée, effectivement, je vis avec mon ami.

Pascaline Alain donc ?

Sandra Alain oui. Mais... ça n'a rien changé depuis... je pense pas qu'il y ait eu de gros changements entre nous depuis que j'ai arrêté le sport.

Pascaline Donc Alain, tu es un ancien cycliste et donc tu as rencontré Sandra, il y a 6 ans environ, et toi-même tu t'étais déjà bien reconverti, ça faisait quelques années que tu avais arrêté la compétition et la pratique sportive... Qu'est-ce qui a motivé en fait... votre rencontre ? C'était le sport, bon au-delà des autres choses... Le sport vous a reliés ?... ou le sport vous sépare ? Comment ça se passe ?

Alain Ben en fait, la première fois que j'ai vu Sandra, on s'est rencontrés sur un vélo lors d'une sortie... d'entraînement. Et bon... c'est vrai que connaître une fille qui est également dans le domaine sportif, c'est toujours intéressant... aller voir ses épreuves, ça m'a bien plu, voir la compétition de vélo, voir les phases d'entraînement. Alors qu'on ne les subissait pas soi-même. Ouais c'était intéressant.

Pascaline C'était mieux même... peut-être ? (« sourire » de Pascaline et Sandra)

Alain Oui, oui, moi de toute façon, j'avais tourné la page et voir quelqu'un... bon Sandra est quand même... plus jeune que moi. Donc elle, elle était à un moment en pleine phase de sport et de compétition assez intensif même si c'était à un niveau amateur. Mais ouais, ça m'a bien plu cette phase. Mais bon, c'était pas primordial dans notre relation... le sport tout de même.

Pascaline Et au quotidien... l'organisation que revêt une pratique et les compétitions et les déplacements... Vous vous voyiez... souvent à l'époque ? Ou maintenant plus ?... A priori oui... en toute logique... Mais était-ce le cas ?

Sandra Ben, je pense pas que le sport nous ait empêchés de nous voir moins souvent, je ne pense pas que ça a été un frein dans notre relation... Vu que déjà, nous n'habitons pas ensemble, donc de toute façon, ça ne faisait pas de grands chamboulements dans notre vie. Mais au contraire, je pense que le week-end, on partageait les moments de sport, soit les phases d'entraînement, soit les phases de compétitions... donc...

Pascaline Alors peux-tu un peu... Penses-tu, puisque je crois savoir, en fait, que vous habitez pas ensemble, mais vous habitez très très près l'un de l'autre. Je crois, quelques 500 mètres... Comment... Pourquoi n'avoir pas fait le pas d'habiter ensemble ?... Est-ce que cette pratique sportive était... une cause... en fait... de non-cohabitation ? Ou était-ce autre chose ?

Alain Non, moi je pense que... chacun aime bien son indépendance et c'est vrai que... longtemps... la vie de couple me faisait peur au quotidien. J'avais peur de me lasser... En fait, se retrouver à des moments privilégiés et moins systématiques, ben ça me convenait bien. Mais le sport n'avait pas d'incidence.

Pascaline Sandra, toi par contre, je crois que... il me semble que tu m'avais déjà dit que... souvent tu préfères être pour toi, en veille de compétition, pouvoir garder ton emploi du temps, tes petites habitudes avant une compétition plus tôt que d'avoir une mise en commun... avec Alain, de votre temps ou de votre espace lorsque tu t'entraînes. C'est une manière de te préserver en fait... de pas vivre en couple ?

Sandra Je pense pas que se soit le sport qui m'ait... poussée à continuer à vivre seule, mais c'est vrai que sur les phases de compétitions pour moi, c'était important de me retrouver seule...effectivement, continuer à garder certaines habitudes et ne pas être perturbée par... une autre personne et c'est vrai que c'est important d'être dans sa bulle jusqu'à la compétition tant au niveau des habitudes alimentaires... de l'emploi du temps. Se coucher tôt, passer une bonne nuit, etc... Mais je ne pense pas que... le fait que nous n'avons pas habité ensemble soit dû au fait que nous faisons du sport, au contraire, on se connaissait, Alain a vécu du haut niveau en vélo, donc il pouvait très bien ressentir ce que je vivais et il l'a toujours respecté donc c'était pas un sujet de... confrontation ou de... désaccord.

Pascaline Et maintenant que le sport occupe une place différente... Comment s'envisagerait votre vie ?

Sandra Vie sportive ou... ?

Pascaline Ben, en fait, puisque c'était vos manières d'être ensemble... c'était le sport, les moments sportifs, les entraînements, les retours de compétitions. Maintenant qu'il n'y a plus ces



grands moments de séparation et puis aussi ces moments forts dans ta vie... Quelles vont être ou quelles sont vos manières d'être ensemble ?

- Sandra Ben disons que moi je n'ai pas arrêté complètement le sport et que je continue à me lancer des défis moindres, mais des défis quand même au niveau sportif parce que c'est ce qui a bercé... une grosse partie de ma vie et je me vois pas passer à quelque chose de très très différent, donc je continue. Par exemple, l'année prochaine, j'ai envie de faire un marathon. Maintenant, les autres objectifs ensemble, ça peut être faire des beaux voyages qui nous plaisent à nous deux... éventuellement, pourquoi pas, faire... une compétition sportive ensemble. Nous avons pensé faire un relais en triathlon ensemble...
- Pascaline Je pense que... je crois savoir que vous voyagez déjà sur des grands voyages ensemble. Donc des moments où vous vivez finalement ensemble d'une manière assez sportive dans des treks...
- Alain Oui, ben l'été dernier, nous avons fait un bon trekking au Pérou qui a été très physique en haute altitude. Et donc c'est vrai là quelque part, c'est aussi se lancer un défi dans nos moments de loisirs.
- Pascaline De vivre ensemble quelque chose de fort ?
- Alain Ouais.
- Sandra C'est vrai que ce qu'on vit en général, on aime le vivre... quand même assez physiquement... quand on va séjourner dans des pays, on aime faire beaucoup de choses ensemble, de la marche, des visites. On aime bien partager des choses de façon active et pour avoir des souvenirs ensemble. Puisque c'est vrai que les moments où on est ensemble sont pas très importants dans la journée puisqu'on se voit le soir donc c'est vraiment des moments très brefs, donc quand on est ensemble un peu plus longtemps le week-end ou les vacances, on essaye vraiment de vivre intensément et souvent physiquement aussi.
- Pascaline Donc, en fait, pour résumer... chacun vit un peu de son côté... avec 2 appartements... en l'occurrence, pas très loin, l'un de l'autre avec des pratiques sportives qui peuvent être communes et des... grands voyages sportifs qui sont communs... Dans le quotidien donc, Alain, tu es en entreprise, tu es chef d'entreprise... Comment, comment gères-tu les moments professionnels, les moments de sport puisqu'il y en a encore et les moments où vous êtes pas forcément dans le sport avec des réseaux d'amis, sont-ils différents, viennent-ils du sport, comment vous organisez cette vie, puisque la sphère professionnelle, la sphère de couple a l'air bien distincte ?
- Alain Ben disons que moi, étant chef d'entreprise, donc j'ai une petite entreprise, je suis un petit peu comme on appelle « un homme orchestre » et donc en fait, mon activité professionnelle me demande la plus grande partie de mes jours... au moins 6 jours sur 7. Et donc c'est un peu tous les jours, un peu comme une compétition, c'est un challenge tous les jours. Tous les jours, il y a les ennuis, les petits bobos donc c'est les petits soucis au niveau de l'activité, tout ça... donc il faut une phase de travail intense pour arriver à un résultat. Donc tous les jours, c'est un challenge, une compétition et... donc c'est vrai que le temps du coup passe très vite et donc... tu me demandais aussi le... avec Sandra, donc en fait, on se retrouve essentiellement le soir et... là pareil, des fois, si Sandra, elle va faire... par exemple en ce moment, elle fait de la danse, donc ça fait que peut-être 1 fois ou 2 fois par semaine, elle rentre très tard aussi donc... la vie... de nous 2, elle se limite en fait... si on réfléchit bien à quelques heures par semaines du coup.
- Pascaline Mais le fait d'avoir gardé 2 appartements et peut-être une manière de se réserver un endroit... Différent... Pour soi. Et qui peut être commun de temps en temps... mais qui à la base, est prévu quand même pour soi-même ?
- Alain Oui, je pense que se soit Sandra ou moi, on aime bien se retrouver dans sa bulle. Et c'est vrai que ça, je pense que si... le jour où on franchira le pas et qu'on vivra ensemble, il faudra bien qu'on pense à avoir chacun ses espaces pour se retrouver.
- Pascaline Et le vélo, il dort où ?
- Sandra ...(petit rire). Le vélo pour l'instant, il dort dans la chambre pour des raisons simples qu'on a... pas beaucoup d'espace et qu'on a pas de garage. Donc, actuellement, il est à côté du lit dans la chambre. Mais c'est vrai, c'est... aussi quelque part, pour l'avoir près de chez soi, le sentir pas loin et... savoir qu'il est en sécurité.
- Pascaline Et... chez Alain, le vélo, il est où ?

- Alain Pareil... Mon appartement, il n'y a pas assez de place, donc mon vélo est suspendu dans le garage chez mes parents.
- Pascaline Donc en fait, Sandra, tu dors avec ton vélo et Alain, il dort tout seul avec le vélo dans le garage... Pour résumer votre vie de couple, c'est à 3... Le sport, Sandra et Alain. Est-ce que l'image convient ?
- Sandra (long soupir) Oui...
- Pascaline Ça a convenu, en tout cas, une bonne partie de ces 12 ans, enfin, au moins 6 ans, ça a été comme ça. Donc maintenant, les projets vont s'avérer être différents... pour vous ?
- Sandra Oui, on a pas vraiment défini des projets bien précis mais c'est... je pense que le sport ne nous quittera pas et je pense qu'il sera présent pour nous 2... à une dose, à des doses variables, mais je pense qu'il restera un peu un troisième homme... en permanence, près de nous.
- Alain Oui, pour moi, le sport reste un grand plaisir. Bon, malheureusement je ne peux plus en faire aussi souvent que je ne le voudrais et bon de toute façon... j'espère continuer très longtemps la pratique d'un sport. Plus pour l'aspect loisir et santé.
- Pascaline Alors Alain, autre question plus personnelle, tu es le fils d'un... cycliste anciennement professionnel et donc tu as aussi eu une vie de couple sous tes yeux entre ta mère qui était pas du tout dans le sport et ton père qui était sportif de haut niveau. Comment as-tu ressenti leur vie et comment toi, as-tu vécu cette vie... avec un papa professionnel ? Peux-tu un peu me raconter quelle a été ta vie ? Ton enfance et puis comment vois-tu leur couple ?
- Alain Ben, en fait, mon père, je ne l'ai jamais connu en tant que cycliste professionnel puisqu'il a arrêté sa carrière... quasiment au moment de ma naissance... Et donc après, c'est vrai, par exemple, pour lui, sa reconversion... et le métier qu'il fait actuellement, est indirectement dû... aux suites de sa carrière puisque... après sa carrière... après sa période de professionnel, il est redevenu un amateur en tant que cycliste chez un ancien sponsor... dans une boutique de carrelage et après, il s'est mis à son compte. Ensuite... bon c'est vrai que après... parfois quand je me promenais avec lui, étant enfant, il y avait... des gens qui l'arrêtaient dans la rue, qui le reconnaissaient, qui lui demandaient un autographe ou qui discutaient avec lui de sa grande époque... Donc, effectivement, on est assez fier de son père à ces moments là.
- Pascaline Et ta maman, comment elle voyait ça ? Comment elle a vécu cette vie de... professionnel ? De ton père ? Ce côté sportif ?
- Alain Ben maman, elle... n'est pas sportive, mais bon, elle était à l'époque... elle ne travaillait pas, elle allait de temps en temps le voir pendant les quelques... épreuves sportives. Mais bon, quand on est sportif de haut niveau, c'est un métier, peut-être même comme un autre, on est en déplacement et... elle en garde quand même un grand souvenir... Y a quand même des choses marquantes... par rapport à des moments de préparation, des moments difficiles où il y a des échecs ou il y a quand même toujours la peur de la blessure, de la chute. Mon père a fait quand même 2 chutes graves... dont une très grave dans une descente de col... Donc, c'est finalement, quand même... une époque... qui a dû la marquer.
- Pascaline Est-ce que tu as eu l'impression qu'à un moment où à un autre, elle a pu lui reprocher... de ne pas avoir, ELLE sa place, comme pouvait l'avoir le vélo auprès de ton père ?
- Alain Non, je pense pas qu'il y ait eu ce souci... Puisque, en fait, comme dit, c'était le gagne-pain du... ménage... Fallait espérer justement que tout aille au mieux, qu'il soit en forme, qu'il ait des résultats pour pouvoir renouveler ses contrats professionnels.
- Pascaline Et tu penses que, quand il t'a vu entrer dans cette carrière... il t'a incité ou mis en garde contre des choses particulières ? Notamment pour ta vie personnelle ou bien au contraire, il n'a fait que te pousser ?
- Alain En fait, vers 13-14 ans, le vélo m'a bien plu, j'ai tout de suite eu de bonnes sensations, de bons résultats et donc bon c'est sûr qu'il était à côté de moi, qu'il m'a bien soutenu, qu'il m'a bien conseillé... Il a fait de son mieux, il ne m'a jamais poussé... Moi, j'aimais le sport, la camaraderie qu'on y retrouvait avec d'autres coureurs. D'ailleurs certains... sont encore de très bons amis maintenant.
- Pascaline A toi ou au couple Sandra et toi ?
- Alain ...de mes amis qui sont aussi devenus des amis de Sandra.

- Pascaline A quel moment, toi, tu as pensé à faire ta reconversion ? Vers quel âge ?
- Alain Ben, donc, en fait, j'ai arrêté quand même assez tôt puisque j'ai arrêté à 21 ans... la compétition de haut niveau... donc à la fin de mes études, il fallait faire une décision... prendre une décision et là... je voyais bien qu'à 21 ans, bon je serais jamais un grand Champion et... après j'avais plus la volonté de consacrer 2-3 ans pour essayer encore de progresser et peut-être de passer professionnel... et il y avait aussi les soucis de l'engrenage du dopage. Est-ce qu'il fallait rentrer là-dedans ou pas ?... Moi, je m'y suis refusé et... y avait plus l'aspect camaraderie... Ça devenait vraiment faire son métier pour gagner de l'argent... y avait le côté magique que je ne retrouvais plus... je ne pouvais plus faire tous les sacrifices, tous les efforts nécessaires pour progresser donc là... automatiquement... j'ai arrêté la compétition.
- Pascaline Et le fait de rencontrer Sandra t'a fait revivre des choses ou t'a fait regretter d'avoir arrêté peut-être trop tôt ? Puisque Sandra lève le pied qu'aux alentours de 28 ans, comparativement à toi, c'est plus tard. As-tu l'impression que quelque part, tu regrettes pas d'avoir arrêté si tôt ?
- Alain C'est vrai que l'esprit de compétition, je l'aime bien... même quand on fait un jeu de société... j'aime bien faire le maximum pour gagner. Mais en fait, cet esprit de compétition, comme j'ai dit toute à l'heure, je le retrouve quasiment au quotidien par rapport à mon travail... donc...
- Pascaline Il y a un transfert ?
- Alain Oui, mais bon, en plus... Au travail, actuellement, ça tourne bien mon activité, donc il y a quand même aussi la récompense, la rémunération qui suit.
- Pascaline As-tu... l'impression qu'en faisant du sport avec Sandra, tu retrouvais... le milieu que tu avais quitté ou le monde du triathlon est-il quand même différent du milieu que tu avais connu ? Le monde du triathlon, ben déjà quand même à haut niveau puisque Sandra a évolué en haut niveau quand même ?
- Alain C'est vrai que... ce qu'il y avait d'intéressant dans le noyau que connaissait Sandra, il y avait quand même une bonne camaraderie entre filles et garçons et... cette camaraderie se retrouvait aussi pendant les compétitions où je voyais... que c'était plus sain que dans le milieu du cyclisme. Puisque... pendant les compétitions, chacun défendait son... beefsteak, et il y avait une belle adversité mais l'épreuve terminée... on pouvait se retrouver, un noyau de... même 8, 10, 12 personnes à une table en rigolant bien à une soirée... et c'était vraiment de la bonne camaraderie. Alors que ça, dans le vélo, on le retrouvait moins, on le retrouvait peut-être avec... 1 ou 2 copains mais... pas à si grande échelle. C'est... je trouve que c'est un milieu plus sain.
- Pascaline Ça ressemble plus à une petite famille, peut-être ?
- Alain On pourrait le dire, ouais. Mais bon... famille ? Je sais pas... si c'est tout à fait le mot. Mais, disons...il y a peut-être moins... l'aspect gain... autour de la compétition. Il y a moins l'aspect financier, il y a moins... de magouille. Ouais, c'est plus sain et... ça c'est intéressant dans le triathlon.
- Pascaline Et toi Sandra, le fait qu'Alain ait pratiqué un sport... à haut niveau et qu'il se soit arrêté ensuite... est-ce que ça t'a influencé à un moment donné lorsque tu l'as rencontré ? Ça t'a attiré ? Ça t'a... ?
- Sandra Alors, sur le coup, je ne savais pas que c'était un athlète, un ancien athlète de haut niveau mais c'est vrai que ça m'a procuré une grosse fierté de le connaître, de connaître son palmarès, ce qu'il avait déjà vécu, en lisant notamment des coupures de journaux, des articles. J'ai vu ce qu'il avait fait et c'est vrai que ça m'a vraiment étonnée et ça m'a... j'ai eu beaucoup de fierté vis-à-vis de ce qu'il a été. Et ma grosse déception justement, c'est de ne pas l'avoir connu à cette période là et j'aurais aimé faire, ce que lui a fait avec moi. C'est-à-dire, venir sur ses courses... et pour être fière de ce qu'il fait et... et le voir sur un podium, ça c'est quelque chose que j'aurais vraiment aimé vivre. Pour lui, pour voir son bonheur à lui et... puis ressentir un bonheur moi-même. Ça m'aurait fait plaisir. Après c'est vrai que... quand il venait me voir sur les courses, je savais que j'avais... que c'est quelqu'un... qui a fait de la course donc je savais que c'était un... une personne qui sait ce que c'est l'effort, qui sait ce que c'est que d'avoir envie de gagner. Donc on a vraiment envie de faire bien quand on est sur une course quand quelqu'un... du milieu vous regarde. Encore plus que quelqu'un qui serait néophyte ou qui n'aurait jamais fait de sport. On a envie de faire bien quand on sait que quelqu'un nous regarde et que cette personne... a fait du sport à bon niveau.

Pascaline Et partage ta vie ?

Sandra Mmmh...

Pascaline Est-ce que... vous... pensez ultérieurement... comment ça se passerait si maintenant vous aviez un enfant et que cet enfant venait vous dire un jour « je veux faire du sport » ? Qu'est-ce que vous lui conseilleriez ?

Sandra Ben déjà, je pense pas avoir d'enfant, maintenant on verra bien. Ensuite... ben je pense que de toute façon, je lui conseillerais rien du tout... je le laisserais... aller vers le sport qu'il... ou qu'elle aurait envie de faire. Et si elle a des questions, ben je lui répondrais mais... je le laisserais aller vers le premier choix qui... dont il...

Pascaline Vers lequel il irait ?

Sandra Ouais...

Pascaline Tu veux pas d'enfant. Penses-tu que ta carrière sportive ait quelque chose à voir avec cette envie de pas avoir d'enfant ? Ou ce retard d'envie d'avoir des enfants ? Ou pas du tout, c'est un avis personnel qui n'a rien à voir avec le sport ?

Sandra Je pense que ça n'a rien à voir avec le sport, maintenant je me trompe peut-être. En tout cas, c'est vrai que le sport prend tellement de temps, occupe tellement le temps... qu'on a... c'est une préoccupation à laquelle on ne pense pas. Maintenant, on verra bien, d'ici 1 ou 2 ans si ça... si cette envie arrive mais... j'ai pas franchement l'impression que c'est dû au fait que j'ai fait beaucoup de sport. D'autant plus que j'ai beaucoup d'amis autour de moi qui font du sport à de grosses doses et qui ont très bien réussi à faire des enfants. Même pendant leur période de haut niveau. Je pense pas du tout que se soit... pas compatible. Par contre, je pense que c'est... un gros travail au niveau organisation et là je pense qu'il faut... bien... prévoir les choses à l'avance et bien bien... être un bon organisateur pour pouvoir concilier les 2. Mais si on a envie, je pense pas que le sport soit un frein. Si vraiment on a envie, on peut mettre les 2 ensemble.

Pascaline Que penses-tu, pour ta part, de ça, Alain ? Tu as 10 ans de plus que Sandra... peut-être que toi, à bientôt 40 ans, le désir d'enfant est là ? Est-ce que tu penses que d'avoir eu une femme... ou d'avoir une femme sportive, est... un bien ou un... moins par rapport à ça ?

Alain Je pense pas que ça ait de l'influence. Mais bon, c'est vrai que moi, le désir d'enfant en plus, s'est jamais vraiment fait sentir. Maintenant que je sois papa à 40 ans ou 42 ou 45 ans, je pense que ça m'ira très bien... j'espère être papa un jour... et donc si là-dessus, je rebondissais sur une autre question que tu posais à Sandra... si... un jour justement, je suis papa et s'il veut faire du sport, ben oui, je pense que j'en serais content. Parce que le sport... est une bonne école de la vie, apprendre l'effort, le goût de l'effort, la préparation, le travail pour arriver à la récompense. Je pense que... c'est bien s'armer... pour la vie future.

Pascaline Ok, ben je pense qu'on va clore ce petit témoignage.

Alain Voilà, bonne nuit... (petit sourire)

Pascaline Je vous remercie tous les 2.

## Entretien avec Sabine et Arsène

Vendredi 21 décembre 2007.

Interview de Sabine, conjointe d'un cycliste et handballeur et maman de 2 enfants. Sabine a le sport évidemment dans sa vie familiale puisque son ami consacre encore une très très grande partie de son temps à la pratique sportive étant entraîneur dans un club de vélo et arbitre en hand.

Pascaline Voilà, quelle place occupe le sport dans ton quotidien à toi, pas forcément celui d'Arsène donc, mais à toi qui est donc... la compagne de quelqu'un qui pratique alors que toi, tu ne pratiques **pas autant** ?

Sabine Ben je vais te... je vais commencer peut-être par le début. Donc, au début quand je l'ai rencontré, il faisait déjà... pas mal de vélo et... j'étais toujours... plus tôt très fière de ce qu'il faisait, de ce qu'il s'entraînait et tout. Donc je l'ai même... beaucoup encouragé. Il a souvent dit que c'était grâce à moi qu'il a continué, qu'il est arrivé à un tel niveau, parce que je l'ai toujours soutenu, je suis allée... toujours, j'allais... j'allais partout avec, je faisais tout avec lui. Moi, à l'époque, je faisais... j'ai jamais fait de compétition, mais je faisais 3, 4 fois par semaine, je faisais du sport quand même hein, j'allais... En général, j'allais 3 fois par semaine à la piscine, plus 1 ou 2 fois du V.T.T. et j'ai quand même fait aussi mon... brevet d'éducatrice V.T.T. et puis... par la suite donc, j'ai eu... mes enfants... et là, ça a tout changé, parce que, évidemment je me suis arrêtée...

Pascaline Par la force des choses...

Sabine Par la force des choses et donc je... au début quand ils étaient petits, quand Serge était petit, j'allais encore pas mal avec, bon beaucoup moins, beaucoup moins, mais... ça allait. Et t'es pris par les enfants, tu te rends pas compte et puis petit à petit quand les enfants grandissent, tu te rends compte que... du coup, t'es coupée du monde parce que lui n'a jamais rien arrêté. Il a toujours continué... il a toujours fait son sport comme avant, il a strictement rien arrêté et d'un seul coup, je me suis rendue compte que... les rares fois où je sortais avec, je connaissais plus personne. Parce que lui sortait toujours et c'est surtout... et... c'est les après-sports qui m'ont... Je ne lui ai jamais interdit de faire du sport parce que je sais très bien que c'est pas possible, de toute façon pour lui c'est vital. Ça, je comprends très bien et... même j'apprécie, aussi forcément, qu'il s'entretienne et tout, c'est très bien mais... l'après-sport qui a souvent été source de conflits entre nous.

Pascaline Donc, en fait, tu t'es rendue compte que tu sortais de son réseau social qui était au départ commun puisque vous aviez une pratique commune ou au moins, tu l'accompagnais. Le fait que les enfants soient intervenus, ça a changé l'organisation de la vie ?

Sabine Et du coup, je suis allée beaucoup moins par exemple, aux courses de vélo et maintenant... quasiment plus. J'y vais peut-être 1 ou 2 fois l'an avec lui parce que justement avant, je... je connaissais tout le monde au bord de la course. Je discutais avec tout le monde, j'avais des...

Pascaline On te connaissait aussi ?

Sabine On me connaissait. « Bonjour » partout, je... je m'emmenais des bouquins, je les lisais même pas parce que je discutais tout le temps avec n'importe qui, les autres femmes des coureurs, mais en fait, il n'y a pas que ça. C'est pas que je me suis coupée, c'est que je... dans le milieu sportif, je n'arrive plus à me réintégrer parce qu'on a vieilli, moi, j'ai vieilli et je le ressens comme ça, je le dis comme je le sens. Mais... lui, il est... vieux dans son milieu sportif et il est... il est que avec des jeunes... donc moi, ceux qui sont autour de moi, mais ceux qui sont autour maintenant des courses de vélo, il y a un fossé par rapport à moi. C'est des jeunes, forcément ou des parents, donc ça n'a plus rien à voir, tu vois?... Avant, c'était des filles de mon âge qui étaient au bord des routes avec moi, donc c'était très bien... Mais là maintenant, je peux plus, déjà le peloton, je connais plus personne et puis c'est des jeunes, ils me disent « vous ». Tu vois, les rares fois où je discute avec des... des jeunes qui font du vélo avec lui... ça passe plus. C'est plus pareil.

- Pascaline Donc, en fait, pour résumé, au départ, ça vous liait, et par la suite, ça vous a séparés en commençant par une nouvelle... le fait d'avoir les enfants a réorganisé ta vie et ensuite le réseau a changé ?
- Sabine Ouais. Où je me suis royalement fait ch... parce qu'ils ne font que parler du vélo ou du handball ! « P... qu'est-ce que je fous là ? ». Et ça, ça m'énerve... je me sens vraiment à part quoi parfois.
- Pascaline Exclue ?
- Sabine Ouais. Ouais. Mais bon, ça c'est un petit peu... Ça s'est passé maintenant... Mais... comment on a vécu... ensemble (souples) ?
- Pascaline Avec le vélo ?
- Sabine Il y a eu beaucoup de moments difficiles. Par exemple, il y a tout le temps... quand il y avait la période où il y avait tout le temps des courses de vélo, hein ? Parfois 3... 3 par week-end ! Vendredi, samedi, dimanche, les réunions de famille, les fêtes de famille... la plus part du temps, j'étais toute seule, donc... tout juste si on me disait « Oh mais, t'es pas mariée, t'as personne ? ». Au bout d'un moment, ça commence à gonfler, quoi ! « Si, si mais il a une course de vélo... » alors tu le prends en rigolant évidemment tu veux pas montrer aux gens que ça te fait ch... Intérieurement, ça t'embête quand même, hein... Les rares fois, où il venait avec aux fêtes de famille, ben par exemple, chez... chez mes parents, c'était la télé, Eurosport, quoi... Alors, t'as le lendemain, ta mère qui te téléphone « Ouais, ben Arsène quand il est là, il regarde que la télé ! » Sympa !
- Pascaline Et toi, tu le sens comme ça Arsène, le sport ? Tu... (sourire de Pascaline...)
- Sabine C'est normal, il est presque jamais là, donc forcément il sent pas...
- Pascaline Intégré non plus, je pense que c'est le même sentiment... Quand toi, tu vas dans le monde à...puisqu'apparemment, il y a 2 mondes quand même...
- Arsène Ben, il y a 2 mondes parce que... son monde à elle enfin... Moi, c'est un monde de passion, forcément. Donc... c'est pas un monde... où tu parles... enfin c'est un monde où tu parles...
- Pascaline Je pense, c'est un monde différent en fait, tout simplement, vous êtes pas dans le même monde de ce point de vue là...
- Arsène De toute façon, pour moi, c'est 2 mondes différents... c'est 2 choses différentes, moi, c'est plus tôt... le sport par passion. Moi, je suis un passionné de toute façon, donc face... à des gens qui sont pas passionnés, je m'ennuie très vite. Donc, ce qui est souvent le cas dans... une famille où...
- Pascaline Un monde ordinaire ?
- Arsène Un monde ordinaire... ça m'ennuie très vite.
- Pascaline Tu arriverais à vivre sans un monde ordinaire autour de toi ? Est-ce que t'as pas des moments où ton monde sportif, il est lourd ou c'est trop, t'es pas content de rentrer en te disant...
- Arsène Ben non, j'ai d'autres centres d'intérêt que le sport... Par contre, c'est toujours des gens passionnés qui m'intéressent. C'est clair que les gens... qui ont une petite vie, bien...
- Pascaline Ordinaire ?
- Arsène Ordinaire, ouais... pour reprendre ton mot.
- Sabine C'est ce qui nous... rapproche...moi c'est... un petit peu pareil. Mais... y a pas eu de juste milieu, c'est... très souvent c'était trop, trop, encombrant. Tu vois, parfois, j'aurais voulu qu'il fasse des pauses, eh ben, c'était pas possible, quoi. Pour lui, ça n'a jamais été possible de faire des pauses. Moi, j'ai vu très bien des... sportifs de son niveau qui ont arrêté 1 an par exemple, pour construire une maison, un truc et après, ils ont recommencé. Lui, c'était pas possible.
- Pascaline Mais peut-être que... ça l'est pas... possible pour tout le monde, peut-être que, enfin je sais pas... peut-être qu'il se verrait pas recommencer ou que ce serait tellement dur à reprendre et à retrouver un niveau comme ça que... enfin, qu'est-ce que t'en penses ? Ou c'est un mode de vie et tu... voilà...
- Arsène Ouais, c'est un mode de vie... mais, en fait, non seulement... je cours et puis j'entraîne. Donc, je suis toujours obligé d'être en contact et d'avoir un... certain niveau pour pouvoir suivre et entraîner. C'est un engrenage... à temps complet.

Pascaline T'en auras fait ta vie ? T'as des moments où tu penses que tu... par exemple quand Sabine... quand vous avez eu... les enfants, est-ce que tu penses que tu as levé le pied, ça a changé quelque chose... Je sens quand même, et je pense que c'est vrai, là, le rôle de l'homme est finalement physiquement peut-être un peu moins... moins impliqué que la maman à ce moment-là ?

Sabine Ben, en fait... c'est... toute façon une coïncidence, mais... maintenant, tu me fais penser à ça. Serge, il a eu 1 mois... il s'est blessé au hand, il s'est déchiré les ligaments. Donc, il était arrêté pendant 6 mois...

Pascaline A côté de toi.

Sabine Ouais, moi, j'ai repris le boulot, lui, il était encore à la maison (rire de Sabine), après mon congé de maternité. Donc, au début, c'est lui qui gardait le bébé... et après quand Marina a eu 1 an, il a eu son accident de vélo, aussi... Marina ne s'en souvient plus, elle était tout bébé. Donc, il était de nouveau arrêté 4-5 mois.

Arsène Donc, c'est vrai que les enfants, je m'en suis occupé...

Pascaline De force ?...

Arsène Non, mais c'est vrai, autant que Sabine... par la force des choses, peut-être. Mais en fait, je m'en suis occupé...

Pascaline Plus que tu aurais pu le penser ?

Sabine Il s'en est occupé pas mal, quand même.

Arsène Oui, oui. Tout à fait. Je les langeais, je leur donnais... tout ce qu'il fallait... je veux dire...

Sabine Il savait tout faire.

Arsène Je savais tout faire. C'était pas un problème.

Sabine Il savait tout faire, c'est sûr. Mais bon, très vite, il a repris dès qu'il était de nouveau... Il s'est d'ailleurs rééduqué plus vite que... la normale. Et... ouais, normalement c'est 6 mois pour les ligaments. Toi à 4 mois, je crois ou 5 mois, tu reprenais déjà le boulot et parce qu'il voulait absolument revenir, revenir, revenir. Même quand il a eu son accident, quand je suis allée le voir le soir à l'hôpital, il sortait du bloc... il avait la tête bouffie et tout... je me penche vers lui et il me demande « Qu'est-ce qu'elle a fait Clémentine ? ». C'est la première chose qu'il m'a dit quoi « Qu'est-ce qu'elle a fait Clémentine ? ». Parce que comme il l'a pas vu, il a pas... finalement il est pas arrivé à l'arrivée. Et ben, c'était son truc dans la tête. Mais bon, l'infirmière m'a dit « c'est normal », c'est la dernière chose... qu'il a pensé avant que cela arrive. Donc c'est normal, c'est aussi le premier truc... qui ressurgit. Mais...bon... moi je le savais parce que je suis aussi un peu dans le milieu médical mais... ça pourrait faire mal, tu vois ?

Pascaline Oui, ça aurait pu blesser en même temps... Bien sûr...

Sabine Mais bon, c'est clair, ça a été très dur. Après le lendemain, il pleurait et tout « Ça y est, c'est fini pour moi le vélo... ». Mais... il était désespéré.

Pascaline Je pense bien,... ça coupe beaucoup... d'espairs et il y a une désillusion.

Sabine Je pense que c'est suite aussi à cette accident, que maintenant, il... enfin, moi je le ressens comme ça, il... souvent, il me dit « Laisse-moi vivre » parce qu'il a été tellement près... il a été tellement près de la mort, qu'il se rend compte que c'est à un cheveu, que du jour au lendemain, il peut ne plus être là donc... il faut qu'il profite, qu'il vive, qu'il vive, donc j'ai pas le droit de lui interdire...

Pascaline Il faut qu'il roule, qu'il pédale, qu'il pédale...

Sabine Ouais, j'ai pas le droit de lui interdire quoi que ce soit. Parfois c'est dur.

Pascaline Tu as commencé... depuis combien de temps tu fais du vélo, en fait ?

Arsène Ben, j'ai commencé... en fait, un peu accidentellement puisque j'avais des problèmes de dos. Donc, j'étais obligé pour la rééducation... donc le kiné disait qu'il fallait que je fasse un sport comme le vélo. Au niveau de la rééducation, ça m'a fait vachement de bien et à partir de là, comme il y avait un club cycliste... dans le coin. Donc ben j'ai fait... j'ai pris une licence, donc à partir de là, ça s'est... engrenage favorable pour moi puisque ça m'a tout de suite plu et j'ai eu des résultats assez vite et je suis monté de catégorie... rapidement. Enfin plus ou moins rapidement parce que mon travail, en fait, me permettait quand même pas d'avoir des plages d'entraînement... trop longues. Donc, j'ai pas pu

progresser aussi vite peut-être que j'aurais voulu. Ce qui fait peut-être que... la durée... en fait, si j'avais eu plus de temps pour m'entraîner...

- Sabine La durée compense l'intensité.
- Arsène Voilà...
- Pascaline Si t'avais eu tes résultats et si tu t'étais entraîné plus, t'aurais peut-être continué moins longtemps tu veux dire ?
- Arsène Peut-être, ouais, peut-être si j'avais eu vraiment... par exemple, du temps pour m'entraîner. Peut-être le fait de ne pas arriver au bout de quelque chose...
- Pascaline Te fait continuer ?
- Arsène M'a fait continuer. Parce que maintenant, c'est différent. Puisque comme disais Sabine, maintenant, c'est plus tôt...quelque chose que j'ai besoin...c'est un besoin...de me dépasser, de toujours me dépasser et le fait de m'arrêter, ce serait un peu comme... ouais comme une petite mort, ouais un peu... ben comme beaucoup de sportifs, je pense. Quand ils s'arrêtent, ils se retrouvent un peu désemparé parce qu'ils ont pas d'autres buts. Mais encore, faut-il trouver un but qui te permette...

*PETITE COUPURE TECHNIQUE.*

- Pascaline Tu n'avais pas le temps d'essayer de faire un sport commun.
- Sabine J'espérais toujours qu'il... s'arrête ou qu'il en fasse beaucoup moins et là, j'ai plus d'espoir, je me rends bien compte qu'il s'arrêtera jamais, mais... j'aurais tellement aimé que l'on fasse un sport ensemble, qu'on trouve quelque chose que l'on aime en commun. Moi, j'aime beaucoup le canoë-kayak, tu vois des trucs à ma portée. Mais c'est pas possible, il ne me laisse pas de place.
- Pascaline Dans la vie sportive, dans son monde sportif ?
- Sabine Dans notre vie courante de tous les jours, il a tout le temps quelque chose à faire,... il n'y a jamais un petit créneau pour essayer quelque chose de nouveau. C'est pas possible. Il est tellement impliqué maintenant dans tout...
- Pascaline Est-ce qu'il n'y aurait pas maintenant en fait, quelque chose qui serait créé et qu'on pourrait dire que c'est un territoire, est-ce que tu considères pas maintenant que c'est ton territoire et peut-être que ce territoire là est justement le lieu que tu ne partagerais pas pour avoir ton espace de liberté ?
- Arsène Espace de liberté ou peut-être... surtout que... je pense que Sabine n'est pas peut-être prête à faire un sport... ou...
- Sabine Faut se battre.
- Arsène Ou faut se battre et ou il y a une question de sacrifice,... une question... même pas de résultats, c'est...
- Sabine Mais c'est là où tu te trompes, justement. Et c'est pour ça que j'ai plus confiance parce que... lui, il me... J'ai souvent eu le sentiment d'être rabaissée par rapport à lui, tu vois ? Comme si au départ, comme s'il voulait m'en foutre plein la vue. Je me souviendrai toujours, la première fois, qu'il m'a mis sur des skis de fond, j'avais jamais fait de ski de fond, j'étais... je faisais du ski de descente mais donc c'est pas du tout pareil, tu es tenu, dans des grosses chaussures tu es tenu. Le ski de fond, j'arrivais pas à tenir sur ces petits skis, vus que les fixations, j'avais la cheville qui partait dans tout les sens. J'avais vachement du mal. Il me dit « Vas-y, dém...-toi ! ». Il me donnait presque pas de conseil et il m'emmène tout de suite faire le tour du Champ du Feu. On est rentrés, il faisait nuit et tout, j'en pouvais plus, je... mais à te dégoûter quoi. La première sortie à te dégoûter, alors il... c'est inconscient chez lui mais du coup, t'as pu envie de le suivre. Tu peux pas faire une balade avec lui, tranquille, pénard quoi, c'est impossible. Il faut toujours que ce soit un truc sportif, un truc dur et tout. Mais si on avait... et en fait, quand moi je propose quelque chose... ça lui convient pas. Si lui, par exemple... la natation, c'est l'un des rares trucs où je suis meilleure que lui (encore pour le moment), parce que ça l'intéresse pas trop et ben il aime pas ! Il aime pas nager à côté de moi et tout, il aime pas !
- Pascaline Est-ce que c'est pas simplement là, alors il y a 2 choses, est-ce que c'est 2 conceptions différentes du sport, je pense que c'est un peu le cas quand même. Vous le voyez pas de la même manière, ça c'est sûr, a priori. Et donc, je reviens à ce que je disais toute l'heure, est-ce que c'est pas aussi peut-être une manière de protéger un territoire qui est devenu le sien ? En disant « Ben non, je partage du temps avec toi, mais ce sera pas ce



- temps-là parce que c'est mon réseau, c'est mon territoire. Est-ce que ça... j'ai l'impression de le sentir ?
- Sabine Peut-être aussi mais...
- Arsène Y a peut-être une question de territoire... Ouais, c'est vrai, t'as peut-être raison à ce niveau là.
- Sabine Oui, il veut surtout pas que j'empiète... je pense que inconsciemment, j'aurais surtout pas le droit... de le dépasser, ça il ne supporterait pas.
- Pascaline Ou d'investir ?
- Sabine Oui, d'investir son milieu, ça il aime pas. J'ai déjà remarqué par rapport à d'autres niveaux. Tu vois, quand je te disais « je sortais plus trop » et après quand j'ai réussi à me réintégrer. Au début c'était dur parce que je lui disais « Tu me présentes même pas et tout, je connais plus personne » et petit à petit, j'ai réussi de nouveau à me réintégrer, j'ai de nouveau des amis et tout autour de moi... et une période, c'était de nouveau la crise parce que... j'avais l'impression qu'il y avait plus de gens... Y avait beaucoup de gens qui m'appréciaient et ça le dérangeait, tu vois. Dans le milieu sportif, ça pourrait être un petit peu pareil... c'est... je pense... cette mentalité sportive d'être toujours le meilleur. C'est pas seulement sportif, c'est compétitif. Lui, il dit très bien, s'il peut pu faire de courses, il ne peut plus faire de vélo. Parce que j'ai souvent dit « Pourquoi, arrête de faire des courses, purée, regarde, t'es avec les petits jeunes de 20 ans là... ». Il me dit « Si je fais plus de courses, je peux plus entraîner, je peux plus faire de vélo ». C'est ça, moi je suis pas du tout pareille que lui, moi j'ai pas besoin de la compétition,... moi c'est pour moi que je veux faire du sport, tu vois. J'ai commencé à courir là au printemps, j'ai beaucoup... je me vidais la tête, je montais dans la forêt, j'adorais ça. Pour moi, j'ai pas besoin de me mesurer à quelqu'un d'autre et ça, lui c'est tout à fait différent.
- Pascaline Et... tu retrouves peut-être pas ça dans la vie de tous les jours aussi ?
- Sabine Lui, il dit « S'il ne progresse pas, ça ne l'intéresse pas ». Mais moi, c'est pareil, parce que juste avant que je me blesse, que j'aie ma cheville, je t'ai dit « Oh, j'ai une lassitude là, tu veux pas courir avec moi, j'ai une lassitude... je m'ennuie ». J'abrégais mon parcours parce que je m'ennuyais en courant et peut-être que, à partir d'un certain moment dans le sport, c'est vrai qu'on a besoin de compétition. Ça, je ne peux pas arriver à rivaliser,... je peux pas dire, puisque... j'en ai jamais fait assez longtemps pour arriver à ce niveau-là, tu vois ?
- Pascaline Est-ce que dans ton entourage... tu as des gens donc... tu as une pratique quand même qui est encore assez intensive, à l'heure où beaucoup de gens arrêtent, où on arrêtait. Comment tu t'arranges ? Comment tu estimes t'arranger avec ta profession, ta vie de famille ? Quelle est ta sensation par rapport à ça ?
- Arsène Par rapport à la vie sociale, tu veux dire ?
- Pascaline Oui, ou comment tu vis en fait, comment tu organises toute ta vie en général, contrairement à peut-être, à justement, monsieur tout le monde ? Comment tu penses que tu organises cette vie là ?...
- Arsène Si je l'organise bien ou mal, tu veux dire ?
- Pascaline Non, c'est pas un jugement de valeur, ce serait plutôt... en quoi tu t'estimes vraiment différent des gens que tu peux rencontrer...
- Sabine Mais lui, il ne s'organise pas. C'est comme ça, ça va de soi... en fait. Tu vois, il arrive pas à répondre.
- Arsène Non, j'ai jamais jugé le fait que... enfin les autres, ils s'organisent donc forcément, ils ont plus de temps pour faire ça, faire ci... que moi je ne fais pas...
- Sabine La plupart des gens, ils s'organisent... à partir de leur profession. Lui, il s'organise d'après le sport.
- Pascaline C'est-à-dire que tu ferais un peu comme nous, tout les bons sportifs qui se respectent. Tu t'organises pour choisir une profession qui te laisse assez de temps pour pratiquer ?
- Arsène Voilà.
- Pascaline Ce qui est pas tout à fait la même logique que tout le monde...
- Sabine et Arsène, en commun  
Voilà, tout à fait.

- Arsène ...Alors que la plus part des gens ont des ambitions plus tôt... professionnelles, c'est-à-dire gagner de l'argent, réussir leur vie professionnelle surtout... parce que c'est ce qu'on entend le plus.
- Sabine Une belle carrière...
- Arsène Une belle carrière... en fait, c'est... des choses qui ne m'ont jamais... branché. Rien que... Enfin, je préfère l'esprit de compétition au sport que l'esprit de compétition dans la vie. En fait... je... me vois pas écraser du monde pour arriver quelque part dans mon monde professionnel. Et ça... ça jamais. Donc, je préfère... donner tout ce que j'ai dans le sport plus tôt que... dans la vie... sociale.
- Sabine Au début, quand je l'ai rencontré, je lui disais « Tu devrais faire prof de sport, toi qui aime tellement le sport ». Et un jour, il m'a dit « Mais je crois que si j'en fais ma profession, j'aimerais plus. ». Parce que, justement, il fait ça pour le plaisir, il ne fait pas ça parce qu'il est obligé de le faire pour gagner sa vie.
- Arsène En plus, en tant que prof de sport, c'est pas la même... mentalité que si tu entraînes des gens. Quand tu entraînes des gens, donc tu es face à des gens qui ont envie, quand tu es prof de sport, tu es face à des gens qui n'ont pas forcément envie et qui sont là parce qu'on leur dit qu'il faut faire du sport. Donc ça doit être vraiment très usant d'être prof de sport dans ce cas là, c'est plus tôt même parfois décourageant, je pense... A partir de là, j'en ai fait le constat rien qu'en discutant avec des gens qui sont... profs de sport.
- Pascaline Tu fais quoi actuellement comme métier ?
- Arsène Ben je suis menuisier... c'est un métier qui me plaît bien et qui me laisse... assez de temps pour... pouvoir organiser ma vie sportive. C'est tout ce que je lui demande en fait.
- Sabine Aussi parce que moi j'ai aussi un bon métier et du coup ça lui permet de faire du temps partiel.
- Pascaline Tu fais quoi comme métier Sabine ?
- Sabine Mais bon, c'est aussi un peu de ma faute parce qu'au début quand j'ai eu... quand on a eu notre deuxième enfant... j'ai pris un congé parental à mi-temps et au bout... je voulais le faire pendant 3 ans et au bout d'1 an et demi, on m'a demandé de revenir à temps plein et comme j'étais... je suis préparatrice en pharmacie à l'hôpital. A l'époque, j'étais pas titulaire et c'était le seul moyen que j'avais pour faire pression pour activer ma titularisation. J'ai dit « Ok », j'avais pas le choix. J'étais obligée de revenir à temps plein... à condition qu'ils me titularisent, qu'ils m'ouvrent le poste que j'ai dû faire quand même un concours et tout quoi... Mais du coup, lui, il a pris... la suite du congé parental, il a fait du mi-temps pendant 1 an et demi et après, il a fait des horaires d'école. Ça l'a bien arrangé, il s'est rendu compte que finalement c'était bien. Bon, il s'occupait des enfants, il faisait un petit peu le ménage et les devoirs après, mais du coup, maintenant, il continue à ne pas travailler le mercredi et ça lui convient très très bien... Il bâcle ses tâches, qu'il a à faire en une matinée pour que l'après-midi, il puisse faire son sport tranquille. (rire de Sabine)
- Pascaline Il entraîne le mercredi après-midi aussi ?
- Anne Voilà... (rire de Sabine)
- Pascaline En s'entraînant...
- Sabine C'est ça... mais bon, c'était souvent source de conflits...
- Pascaline Et dans l'avenir, si maintenant... comment tu vois continuer cette pratique ? Tu as quel âge ?
- Arsène 44 ans.
- Pascaline Donc tu penses continuer... ?
- Arsène En fait...je vois ça...
- Pascaline Jusqu'à ce que mort s'en suive ?
- Arsène Ouais, très bien, ouais, j'aimerais bien mourir sur le vélo. Non...je pense que les choses arrivent quand il faut qu'elles arrivent. Si ça doit arriver brutalement, ça arrivera brutalement. Pour l'instant, j'ai toujours envie de faire du sport donc je le fais... j'ai pas de plan sur la comète.

- Pascaline Et comment...vous avez... malgré tout, pu créer en fait un espace commun, une maison. Dans quoi vous vous retrouvez en dehors du sport et des enfants ? Mise à part, je pense quand même... quelques traits de caractère...
- Sabine ...Ma mère m'a souvent dit au début, enfin souvent quand j'étais malheureuse, parce qu'il était jamais là et tout, elle me disait « Ecoute, prends-en ton parti, fais ce que tu veux », parce qu'elle, elle a vécu la même chose. Mon père avait une entreprise, il était musicien. Il était président de l'harmonie municipale à Ostwald, donc il était tout le temps parti, parti. Eh ben, elle en a pris son parti et elle a fait d'un autre côté, ce qu'elle avait envie de faire.
- Pascaline Donc, en fait, chacun mène un peu sa double vie entre guillemets, je veux dire... dans le sens, il y a une vie commune et chacun la sienne. Vous avez 3 vies ?
- Arsène Disons qu'on a des plages où on se retrouve, c'est-à-dire le soir... parce qu'on a quand même... des choses en commun, c'est-à-dire qu'on aime bien regarder un bon film, lire... C'est des choses qui nous rapprochent, en plus, on a... un peu la même sensibilité, donc je veux dire, on est pas 2 personnes étrangères... Ben, je veux dire, on discute quand même pas mal par rapport à des gens même peut-être qui ne font pas de sport. On est capable quand même d'avoir de longues plages de discussion où on sait nous reconnaître.
- Pascaline Donc, en fait, le sport, s'il vous sépare ou s'il est source de conflit à un moment donné et qu'il fait peut-être... qu'il fait partie de votre vie, bien sûr... Vous savez quand même l'un et l'autre le mettre de côté et recréer 2-3 liens et d'autres réseaux de communication entre vous. Vous êtes ensemble depuis combien de temps ?
- Sabine 20 ans.
- Pascaline Sabine, tu as quel âge ?
- Sabine On a fêté nos 20 ans, il n'y a pas longtemps. J'ai 38 ans.
- Pascaline ...Y a certes des hauts et des bas mais la barque, je veux dire est quand même toujours à flot.
- Sabine ...Si je dois réfléchir, c'est vrai, qu'il y a eu beaucoup... de moments très difficiles mais... souvent aussi Arsène m'a dit « Heureusement que t'es là, sans toi, j'aurais pas réussi... ». J'ai quand même toujours été là pour le soutenir dans les moments difficiles. Ça, je pense qu'il peut pas dire le contraire. Je t'ai toujours soutenu.
- Arsène Oui, tout à fait.
- Sabine Dans des crises sportives, des blessures ou autres... j'ai toujours... rien que par la présence, fait ce que j'avais à faire et ce que je pouvais faire. Même si souvent, je me sentais désespérée, mais... par exemple, des conflits sportifs au sein du club, tu vois, j'étais au comité, jusqu'à l'année dernière. J'ai démissionné l'année dernière, seulement l'année dernière du comité.
- Pascaline C'est de l'ordre du relationnel là, plus ?
- Sabine Voilà, voilà, d'ordre relationnel, j'aurais déjà voulu arrêter il y a plusieurs années parce que je me sentais... j'avais envie de passer à autre chose et puis je suis restée surtout pour le soutenir lui, parce que je sentais... qu'il avait besoin, tu sais, dans un comité sportif, il y a souvent... 2 clans.
- Pascaline Des tensions ?
- Sabine Des tensions, ouais et donc je restais pour lui, pour le soutenir, pour qu'il ait une voix de plus de son côté, tu vois ? Bon l'année dernière, finalement il y a eu d'autres personnes et... je me suis encore retirée un petit peu plus.
- Pascaline A l'heure actuelle, votre réseau amical ? Vous avez les amis du couple ? Les amis du sport ? Tes amis de ton côté ? Vous mélangez ? Comment ça se passe ? Au niveau de vos réseaux sociaux ? Vous arrivez à les croiser, ils n'ont rien en commun ? Ou bien, les amis de l'un rencontrent jamais les amis de l'autre ? Comment ça s'organise ?
- Sabine Moi, j'ai beaucoup perdu... mes amis... mais bon, c'est peut-être un petit peu de ma faute... J'étais tellement avec lui que je voyais plus que les gens de son entourage à lui. Maintenant, je commence de nouveau... bon les vrais amis, je les ai toujours, on se voit moins souvent mais je lui en ai voulu aussi beaucoup parce qu'il n'y avait plus d'invitations possibles, tu vois ? Il y avait tout le temps un autre truc. Hein, le samedi soir, c'est pas possible parce que le dimanche, il y a une course de vélo, faut se coucher tôt, donc on refusait des invitations et du coup, petit à petit...hein ? forcément, t'as plus

d'amis ! Et toi, tu peux plus inviter non plus parce que t'es tout le temps pris par les manifestations sportives et tu t'en rends pas compte au début. C'est d'un seul coup, tu te rends compte, quand tu es tout seul, quand il n'y a plus personne. Tu te dis « M... mais on se fait plus inviter, machin... », et là, tu réfléchis pourquoi et en fait, c'est à cause du sport ! Que tu te retrouves tout seul !... Parce que la plupart, non, c'est pas la plupart mais bon, il y a beaucoup de gens qui font du handball avec lui mais qui disent que quand ils ont un truc important, ben tant pis, ils iront pas au match et ils feront leur truc important. Il y a une autre vie après le hand. Il y a un copain qui me dit souvent ça « Y a une autre vie après le hand ! ». Arsène, c'est le contraire, il dit... il regarde d'autres invitations « Eh ben non, là, c'est manifestation sportive donc ce sera non ». D'office c'est non quoi.

*PETITE COUPURE TECHNIQUE.*

- Arsène     Donc elle m'a encouragé vachement à... c'est à partir de là que j'ai vachement progressé. Elle m'a été d'un grand secours. J'avais quelqu'un... j'aimais quelqu'un...
- Sabine     Je donnais les bidons, et tout...
- Pascaline  Quelqu'un qui te suivait alors que tes parents... enfin... tes parents, ils sont venus te voir déjà dans une course ?
- Arsène     Non, je pense pas qu'ils m'ont vu dans une course à part à Steige où je passais juste devant la maison. Donc...
- Sabine     Moi, je lui préparais ses bidons au début, c'est seulement au moment, c'est seulement quand on a eu Serge que je m'occupais plus du tout de tes affaires... parce que...
- Pascaline  Par la force des choses ?
- Sabine     Parce que je m'occupais plus du tout de lui, j'oubliais des machins, je me faisais engueuler. C'était des crises pas possible et je lui ai dit « Ecoute, partir de maintenant, c'est fini, tu t'occupes de tes affaires du début à la fin, je ne touche plus à tes affaires de sportif ». Mais au début, je m'occupais beaucoup de ses affaires...
- Arsène     En fait, je suis passé d'un mode de vie où personne s'occupait de moi où... je rencontrais beaucoup d'incompréhension de la part de mes parents et quand j'ai rencontré Sabine, c'est vrai que ça m'a été vraiment d'un grand secours parce qu'elle, franchement...
- Pascaline  Elle adhérait ?
- Arsène     Elle adhérait, et elle m'a beaucoup aidé. Bon, c'est vrai, il y a une... cassure au bout d'un moment.
- Sabine     Ouais et moi, c'était pareil...
- Pascaline  Donc, c'était la culture qu'il y avait de tes parents, comme tu disais, qui venaient de la campagne. Donc il faut bosser, le vélo, c'est une perte de temps.
- Sabine     Et moi, il me sortait aussi de ma famille, ça m'arrangeait aussi.
- Pascaline  Je pense qu'on fait partie de ces générations...
- Sabine     Et moi aussi, j'avais besoin de pfff, de souffler, j'habitais chez... mes parents, et quand il me cherchait, on passait le dimanche ensemble. J'avais pas envie de rentrer le dimanche soir quoi. On allait encore manger au resto le dimanche soir, justement pour ne pas... encore un repas en moins avec les parents. Ça faisait vraiment du bien.
- Pascaline  Retarder le moment...
- Arsène     C'est vrai, qu'on a... tous les 2, on a peut-être souffert de l'environnement familial, enfin souffert... on n'a pas pu se réaliser pleinement. C'était plus tôt... c'est pas comme maintenant où les jeunes... ont plutôt tendance à rester chez leurs parents...
- Sabine     Parce que les parents sont plus avec eux et les laissent faire ce qu'ils veulent et tout. Ouais, nous, c'était improvisé, on vivait par procuration... C'est plus la même mentalité, maintenant. C'est clair.
- Arsène     Maintenant c'est vrai que les plus jeunes coureurs que je rencontre, que je vois, les parents, ils aident, ils sont derrière, en fait, c'est tout à fait différent.
- Sabine     C'est pour ça que je te dis, maintenant... je me sens plus à ma place aux courses de vélo. Au début, c'était des filles de mon âge, donc entre-temps, la mentalité a changé. C'était des filles de mon âge qui étaient au bord des courses, toutes des copines des coureurs dans le même cas que moi. Et petit à petit, c'est devenu des parents qui sont

- venus avec, c'était plus des filles de mon âge et... ou alors maintenant des plus jeunes que moi.
- Pascaline Maintenant qu'il y a Serge qui est quand même dans le vélo. Comment tu sens en fait ? C'est une reconversion aussi, non ? De voir son fils qui se lance là-dedans ?
- Arsène Ben en fait, j'aimerais pas... reproduire le schéma des parents qui... suivent les enfants par procuration et...
- Pascaline Et les obligent à faire, ce que eux n'ont pas réussi à faire ?
- Arsène Donc, voilà, moi, j'ai plus ou moins réussi sur le plan sportif ce que j'ai voulu faire, donc de toute façon, je vais pas le pousser plus qu'il ne faut. A part de l'aider... dans son envie. Mais ça s'arrêtera là, donc, pour moi, c'est rien de plus que d'aider mon enfant. Et je vais surtout pas le faire par procuration...
- Sabine Les parents qui gueulent après les gosses parce qu'il est arrivé avant-dernier à la course. Le gamin, il chialait et le père qui lui gueulait dessus « T'es un nul et tout... », mais c'est une horreur !
- Arsène Donc, c'est pas du côté-là que je pense que...
- Sabine Et je pense, tu veux surtout pas le dégoûter non plus, quoi... Parce que justement, il y en a des comme ça, qui sont super cracs à 12-13 ans et puis à 16 ans, c'est fini. Tu les remets plus sur un vélo parce qu'ils sont dégoûtés quoi... Par contre, Marina, elle veut rien savoir du vélo, elle, elle vit plus, je pense... ça lui a fait beaucoup de mal... Elle a plus vécu l'absence du père à cause du vélo,... parce que je lui ai demandé, il n'y a pas très longtemps « Dis donc, tu serais bonne ! », parce que c'est une sportive, elle est forte au sport, elle court bien, elle court parfois avec moi, enfin, 1 ou 2 fois l'année, elle a couru avec moi. Et je lui ai dit « Tu voudrais pas faire du vélo ? » et elle a répondu « Ah non, hors de question, jamais de la vie ! ».
- Arsène Mais elle, l'autre fois, elle m'a surprise, quand elle m'a dit « Son truc, c'est trouver l'âme sœur ! ». Pour une fille de 10 ans...
- Pascaline C'est pas forcément trouver l'âme sœur dans une personne ?
- Arsène Non, c'est vrai...
- Sabine Ah oui, mais on parlait pas d'une personne là...
- Arsène Si si dans le cas là, on parlait d'une personne. Mais elle, son truc, c'était trouver l'âme sœur. Alors, je sais pas comment, elle l'a pris. Comment elle l'a interprété.
- Pascaline Le vélo, il dort où ?
- Arsène ...A la buanderie ou dehors.
- Pascaline Ah quand même, ça va.
- Sabine Ah mais très longtemps, il était là, dans le couloir. Parce que... avant que la buanderie soit faite justement, c'était trop humide dans le garage. Il était là dans le couloir.
- Pascaline Coup de bol, y'en a qui le monte dans la chambre...
- Sabine Ah non, ça, je ne tolérerais pas. Ça, c'était hors de question, je l'aurais balancé par la fenêtre. Mais déjà dans le couloir, je piquais mes crises, je le foutais parfois dehors parce que j'en pouvais plus. Ça me bloquait le passage quand je venais avec ma bassine de linge... Mais ouais, le garage, il fait trop froid, ça gèle, c'est pas possible de mettre le vélo là-bas...
- Pascaline Est-ce que tu penses que t'aurais pu être musicien par exemple, et avoir aussi un instrument, ça aurait été la même chose ?
- Arsène Moi, je pense que j'aurais pu être musicien... mais en fait je pense... j'aurais aimé...
- Sabine Mais je lui ai acheté une guitare il y a quelques années... parce qu'il voulait faire de la guitare...
- Pascaline Tu crois qu'elle aurait aussi trouvé qu'elle était de trop dans le couloir ?
- Sabine J'étais tellement encore pleine d'espairs, qu'il fasse moins de sport, qu'est-ce que j'aurais pas fait pour le retenir un peu à la maison, je lui ai acheté une guitare ? Pour son anniversaire... mais il en a fait 3 fois et puis...
- Arsène Je pense que j'aurais fait de la musique, j'aurais tout le temps été parti pour faire des concerts... être sur toutes les routes, c'est clair que j'aurais pas plus été à la maison...

- Pascaline L'investissement était le même...
- Arsène Alors l'investissement était le même, même pire...
- Sabine Mais c'est pour ça que je voulais un sportif moi, parce que j'ai vécu dans une vie familiale entourée de musiciens qui picolaient et fumaient et ça je détestais ça. Et je me souviens quand j'étais ado, je réfléchissais... alors un musicien c'est pas possible, ça picole, ça boit, c'est jamais à la maison... un acteur, c'est jamais à la maison non plus. Un sportif, c'est bien, ça a une vie équilibrée, ça fume pas, ça boit pas... ça se couche tôt, c'était le pied pour moi au début...
- Pascaline Et maintenant ? Tu dirais quoi ? Ça picole toujours pas ? Ça a toujours une vie alimentaire saine mais ce n'est jamais là ? (rires) La représentation a changé ?
- Sabine C'est jamais là et c'est ch...ant. Ça te coupe du monde. Tout au début, quand je l'ai rencontré, ma meilleure amie, elle était avec un gars qui fumait beaucoup et tout et puis... on s'est rencontrés comme ça, je pensais pas du tout faire ma vie avec lui, au bout d'un mois, je dis à ma copine « Oh, je crois que je vais le laisser tomber, bof quoi... » et elle répond « Quoi mais purée, toi, t'as de la chance, tu trouves toujours des mecs super, il fume pas, il boit pas. Regarde comme il est bien équilibré mais tu vas pas le laisser tomber ? »
- Pascaline Athlétique et tout...
- Sabine Ouais... elle a peut-être raison, je continue encore un peu...
- Pascaline Ça fait 20 ans que ça dure... et le vélo, ça fait combien de temps, Arsène ?
- Arsène Ouais 24.
- Pascaline Bon, ben je vous remercie pour l'interview. Je pense que je vais avoir du mal à retranscrire tout ça.

## Entretien avec Nicole et Bernard

- Pascaline Bernard, ancien cycliste professionnel et Nicole, sa femme, ensemble depuis 40 ans...
- Nicole Toujours amoureux...
- Pascaline Toujours amoureux et du vélo aussi d'ailleurs.
- Pascaline Donc Bernard, vous avez été cycliste professionnel... durant quelle période ?
- Bernard J'ai été professionnel de 64 à 69.
- Pascaline Donc ça veut dire faire que du vélo tout le temps.
- Bernard Que du vélo, voilà, exactement.
- Pascaline Et à l'époque, Nicole... vous étiez déjà mariés ?
- Bernard Pendant... pendant la carrière.
- Pascaline Donc, à l'époque, vous aviez quel âge ?
- Bernard 25 ans... 25 ans jusqu'à 30 ans.
- Pascaline D'accord et... Alain est né à quel moment ?
- Nicole En 69.
- Pascaline Donc c'était à quel moment de la carrière ?
- Bernard Fin de carrière.
- Pascaline Fin de carrière, d'accord. Donc comment s'est passée globalement cette vie commune, lorsque vous faisiez du sport intensivement ? Comment ça se passait pour vous, Nicole, vous étiez à la maison ? Vous attendiez ? Comment ça se passait ?
- Nicole Oui, j'attendais. Pendant le Tour de France, j'avais... pendant une, deux, trois étapes, j'étais avec lui. On mangeait avec eux mais le soir, à chacun son hôtel. Et puis bon, j'étais à la maison et j'attendais son retour qui était toujours merveilleux.
- Pascaline Et comment ça se passait... donc en fait, vous aviez... vous viviez, vous, à la maison et lui, il vivait sur le vélo, ailleurs.
- Nicole Oui et il n'y avait pas encore le téléphone comme maintenant... Mais bon, on s'écrivait... c'est vrai. J'ai gardé tout le courrier qu'on s'écrivait.
- Pascaline Donc, en fait, c'était une vie double...
- Nicole Oui, une double vie...
- Pascaline Une double vie quelque part... Et comment ça se passait pour vous, Bernard, le fait de savoir qu'il y a quelqu'un qui attend à la maison... Qu'est-ce que ça fait ?
- Bernard Ben disons... on pensait énormément de rentrer... Plus vite on rentrait et mieux ça allait.
- Pascaline Donc fallait pédaler encore plus vite...
- Bernard Mais disons que la séparation, c'était surtout pour les grandes courses. Parce qu'autrement, ça durait qu'un week-end... Mais c'était surtout pour le Tour de France, le tour d'Italie... des épreuves comme ça.
- Pascaline Comment ça se passe à la maison, quand il y a quelqu'un qui fait plein de sport... la vie est organisée autour du sport ou autre chose ?
- Nicole Oui du sport.
- Pascaline On se lève le matin...
- Nicole Le manger, l'entraînement... tout, oui. Tout tournait autour du vélo.
- Pascaline Les sorties...
- Nicole On sortait quand même. Si... y avait quand même... c'est vrai qu'il avait hâte de rentrer. Les plus belles preuves d'amour qu'il m'a données, c'est quand il faisait des critériums en Bretagne... il se mettait dans la voiture à 11 heures du soir et il traversait toute la France et le matin à 9 heures, il était chez moi.
- Pascaline Et de temps en temps, vous étiez pas jalouse de ce vélo ?

Nicole Non... non, pas du tout. Jalouse, non. Ça m'amusement... quand il était dans la chambre à coucher devant la glace à regarder sa position, ça m'amusement.

Pascaline Avec le vélo dans la chambre à coucher... d'accord.

Nicole Pour voir dans la glace... sa position. J'ai souvent discuté avec les autres femmes de coureurs et c'était exactement pareil chez les autres. Il était tout le temps en train de rechercher la bonne position donc il fallait qu'il se regarde dans la glace.

Pascaline Et c'était l'armoire de la chambre...

Nicole Quand on était dans un appartement... à Sélestat, avant d'avoir Alain, il y avait une chambre pour le bébé qui était libre et cette chambre était pleine, pleine de vélos et quand il a su qu'on attendait Alain, il a quand même tout doucement débarrassé sa chambre pour mettre tout au grenier pour laisser la place à Alain.

Pascaline Donc, au début, le vélo avait son territoire dans l'appartement.

Nicole Ouais.

Pascaline Vous vouliez rajouter...

Bernard A l'époque, le vélo c'était... disons pour le travail... il fallait s'en occuper sérieusement. Surtout, il ne fallait pas se le faire voler. Disons, avant mon époque, il y a même des coureurs du Tour de France qui prenaient le vélo dans la chambre pour éviter qu'il soit trafiqué ou volé.

Pascaline C'était l'instrument de travail... la différence entre...

Nicole C'était un outil de travail...

Pascaline Un gagne-pain...

Nicole Oui, un gagne-pain.

Bernard Et puis ce qu'on voulait justement dire pour la position, la recherche de la position idéale... c'était parce qu'à l'époque, il y avait moins de vitrines, il y avait pas la télévision, donc on pouvait pas...

Pascaline Se voir ?

Bernard Oui, se voir. On pouvait pas se voir ailleurs que dans la glace.

Pascaline Oui, on était moins filmé parce qu'à l'heure actuelle, on est filmé, c'est différent. D'accord. Et donc, en fait, pendant ce temps, vous travailliez à cette époque ?

Nicole Non, non, non.

Pascaline Donc, c'était vraiment le sport qui gouvernait la vie...

Nicole Même maintenant quand je vois des courses où je vois quelqu'un qui est tombé, qui a eu un accident ou qui s'est fait battre au dernier moment, je pense toujours... cette personne a une femme, cette personne a des parents, c'est affreux.

Pascaline A une vie derrière ou à côté...

Nicole Comment elle va le ressentir parce que je l'ai senti des moments comme ça, quand il était lâché...

Pascaline Des découragements... on partage aussi ça...

Nicole Mal, ça faisait mal. Et chaque fois que je vois un problème, quelqu'un qui a été lâché... je pense toujours, il a une femme à la maison, il a ses parents qui souffrent en ce moment...

Pascaline Et donc, comment s'est passée ensuite la reconversion... il y a eu le bébé en fin de carrière... Donc, il a fallu revenir à la maison, un peu plus souvent et tous les jours et retrouver une place et en même temps, il y avait quelqu'un d'autre... il a fallu mettre le vélo dehors...

Bernard C'est souvent ça qui était dur, d'être séparé de son enfant qui était très petit. On aurait toujours aimé voir l'évolution plus souvent... mais bon, il y a quand même eu des très bons moments... quand une fois, je partais pendant une semaine, il pouvait pas encore marcher et quand je revenais, il trotte.

Nicole Oui, exactement. Ça a été le cas.

Bernard C'était de très bons souvenirs...

Pascaline Mais donc, les premiers instants étaient... vous étiez pas... vous avez pas assisté à tout.



- Bernard Non.
- Pascaline Et la reconversion, elle s'est effectuée en fin de carrière... parce que les résultats n'étaient plus bons ou bien avaient descendu ou bien parce que c'était décidé, à un moment donné, il fallait bien s'arrêter et qu'il était temps avec le bébé ?
- Bernard Oui. Je pense que... j'avais décidé de m'arrêter, j'aurais pu continuer pendant 2 ou 3 ans parce que je n'avais que 30 ans, mais bon, j'ai pensé surtout à la reconversion et... j'ai eu des propositions qui m'ont intéressé...
- Pascaline Des opportunités...
- Bernard Et voilà, j'ai préféré en profiter tout de suite, plutôt que d'attendre encore quelques années et puis pas vraiment savoir où c'est que l'on va...
- Pascaline Donc, c'était la solution la plus sage... Et donc, de retour à la maison, comment vous avez organisé cette nouvelle vie avec Alain qui grandissait et le travail ? Comment ça s'est passé ça ? Qu'est-ce qui était dur ?
- Bernard Pour moi, ça a démarré avec une semi-retraite, disons que j'ai continué pendant 2 ans comme amateur et en même temps, j'avais mon travail, donc je travaillais à mi-temps et à mi-temps du vélo. Donc ce n'était pas un arrêt très brusque.
- Pascaline C'était pas mal, c'était en douceur... Et donc après, ça nous mène à 32 ans et donc après, il a été tout le temps là, comment ça s'est passé pour vous, Nicole ? Ça a changé la vie ?
- Nicole Oui. Parce que j'étais quand même souvent seule pendant 15 jours ou pendant le Tour de France, d'Italie ou d'Espagne...
- Pascaline Comment on vit quand on vit toute seule, on s'installe chez soi et quand l'autre il revient, c'est pas un peu dur de lui laisser une place ? Même si on est content de le revoir ?
- Nicole Non, c'était très bien... Souvent, je lui réservais des petites surprises, justement avec Alain qui... on se téléphonait, je lui avais pas dit qu'il marchait et je me rappelle qu'il est rentré un soir à 11 h et j'ai réveillé Alain, je les mis sur les pieds et je lui ai dit « montre à papa ce que tu sais faire » et il trottnait, c'était...
- Pascaline Donc, en fait, le fait qu'il y en ait un qui soit absent un moment ça n'a pas contribué...
- Nicole Non, moi ça m'a pas... non, je le savais que j'allais souvent être seule, je le savais...
- Pascaline Et Bernard, il arrivait à retrouver sa place quand il revenait, et à se refaire facilement à la vie parce que bon, la vie dans les hôtels et avec les autres hommes de courses tout ça, c'est quand même autre chose ?
- Bernard Non, moi, j'aimais beaucoup la vie de famille...
- Nicole Ah oui, il avait toujours hâte de rentrer...
- Bernard Je préférerais rentrer le plus tôt possible après la course et de ce côté-là, on a aucun regret, ni du sport, ni du reste.
- Nicole C'était une belle vie, j'ai eu la chance de... y a pas beaucoup de femmes qui ont vécu la vie que j'ai eue et c'est vrai qu'on a beaucoup voyagé... on a connu beaucoup de monde. En janvier, février, on louait une maison sur la côte, j'étais avec lui. En septembre, on était en Bretagne pendant les critères, j'étais quand même souvent avec lui. Et puis, il y avait une bonne entente entre les femmes de coureurs...
- Pascaline Donc, vous avez partagé pas mal de temps sportifs avec lui quand même, quoi ?
- Nicole Et puis quand même, j'ai eu la chance d'avoir mes parents, souvent j'étais partie avec lui et maman, mes parents, ont élevé Alain. Il était beaucoup, beaucoup chez mes parents. J'aimais aller avec Bernard et puis bon, on trouvait notre vie de famille. C'était super...
- Bernard Ouais, c'était très bien parce qu'on s'est connus en début de carrière donc on savait vraiment où on allait. C'était pas...
- Pascaline Elle savait à quoi s'attendre...
- Bernard Voilà... (rire)
- Pascaline Ouais mais bon, on peut savoir et finalement dans les faits avoir du mal quand même...
- Bernard Non mais, de ce côté-là, ça s'est très bien passé. On s'est très bien entendus, aussi bien sur le plan sportif que sur le plan humain.
- Pascaline L'organisation s'est vite installée...

Nicole Je me rappelle quand on a eu Alain, tu étais... c'était un 15 janvier, on a eu Alain et 2 ou 3 jours après tu as dû partir, j'étais... mais bon... il était là pour accueillir Alain mais après, il a dû partir, j'ai compris.

Pascaline Mmmh... Ça a pas été trop dur ?

Bernard C'était la période des camps d'entraînement alors là, disons c'était début d'année, tout le mois de février sur la côte d'Azur jusqu'à mi-mars.

Pascaline C'est une belle vie...

Bernard Ah c'était... c'est peut-être la partie de la saison que j'aimais le plus, le camp d'entraînement sur la côte d'Azur.

Pascaline Et donc, il y avait une vie commune et une vie chacun pour soi au moment de course où vous ne pouviez pas accompagner...donc, il y avait 3 vies quelque part.

Bernard C'est vrai.

Pascaline On peut dire ça comme ça... Et le réseau social, c'est-à-dire les amis, il y a eu des amis du vélo, il y a eu des amis d'ailleurs, comment ça s'est organisé, est-ce que vous coupiez vraiment quand vous rentriez, on coupait et vous ne voyiez plus ces gens là ou moins et puis c'était le réseau familial ou les voisins ou autre chose ?...

Nicole Non, non.

Pascaline Ou alors, c'était mêlé...

Bernard Disons, dans le professionnalisme, on était très très bon copains avec les équipiers et même les coureurs des autres équipes mais dès qu'on quittait le milieu, on était carrément coupés. Pendant l'hiver, on ne se voyait pas et on ne se téléphonait pas.

Pascaline Et votre réseau Nicole, c'était celui de Bernard ou bien... bon certainement moins, par rapport aux sportifs qu'il côtoyait, c'était plus tôt les femmes de sportifs...

Nicole Bon, les femmes, c'était pendant qu'il courait, on était là à l'arrivée, mais bon après... terminé.

Pascaline Pas forcément de contact. C'était vraiment lié à...

Nicole Mais, j'ai vraiment vécu, j'ai vraiment vécu et accepté et suivi... sa vie de coureur professionnel, j'ai vécu avec, j'ai souffert, j'ai eu beaucoup de joies. Comme j'ai dit, on a beaucoup voyagé, on a connu des gens très agréables mais après, c'était nous, notre famille.

Pascaline Vous avez encore des gens à l'heure actuelle que vous connaissiez de l'époque ? Vous êtes encore en contact ?

Bernard Bon, il y a les anciens coureurs que l'on connaît mais c'est plutôt en Alsace, les coureurs régionaux parce que les autres qui sont de Bretagne ou du sud-ouest, il y en avait du Lyonnais mais on a plus de contact... pour ainsi dire.

Pascaline Ouais bon, le temps a passé aussi... Ça date de combien de temps, là maintenant ?

Bernard Ben c'est presque 40 ans...

Pascaline Ouais, c'est pas mal, j'interroge des gens qui se sont reconvertis il y a 40 ans, c'est bien... Mais bon, comment s'est organisé ensuite le réseau social aussi à partir du moment où il y a eu un boulot, un travail. Donc vous avez quitté ce monde sportif peu à peu... Il a fallu recréer un autre réseau, c'était quoi cet autre réseau ? Des gens qui faisaient aussi du sport ou pas du tout ?

Bernard Non, c'était pas des gens qui faisaient du sport... disons, on a commencé un commerce et artisanat... c'était tout à fait autre chose. Ma vie sportive m'a quand même permis dans la vie professionnelle d'avoir souvent quelques petits avantages.

Pascaline D'être connu ?

Bernard Oui, voilà d'être connu et souvent dans les affaires...

Nicole Encore maintenant...

Bernard Ça faisait...

Pascaline Bonne impression...

Bernard ...quelques petits avantages...

Nicole Et encore maintenant quand on est dans un commerce où... il est souvent encore reconnu...

Bernard C'est vrai que quand je vais dans des foires... la foire européenne ou la foire aux vins à Colmar... et ben très souvent, c'est rare qu'il n'y ait pas quelqu'un qui me reconnaisse. Souvent des gens de mon âge, c'est rare qu'il n'y ait personne qui ne me connaisse...

Pascaline Donc, il y a une reconnaissance... médiatiques quand même... Il y a eu une gloire quand même et il y a une après-gloire qui existe.

Bernard Il reste toujours un peu quelque chose...

Pascaline Il reste quelque chose... Et dans le travail, les relations futures...

Bernard Voilà, souvent c'était le petit coup de pouce qui permettait d'établir un dialogue...

Pascaline ...d'établir un contact...

Nicole Oui bon, la vie de sportif était très bien mais après Bernard, il n'était pas vraiment fixé sur ce truc parce que quand il a terminé le vélo et commencé notre affaire et j'ai été étonnée, il a quand même pu couper...

Pascaline Et réussir à investir autre chose...

Nicole Ouais, sans dire oh la la, j'aurais encore aimé faire du vélo...

Pascaline Il en a fait encore...

Bernard C'est vrai, même des clients qui me demandaient, est-ce que c'est possible d'avoir été professionnel et de tout couper d'un seul coup et je disais « oui ». Du moment où j'ai passé à autre chose, je faisais du vélo pour mon plaisir encore mais disons pour le reste c'était fini.

Pascaline Mais le temps du travail a réussi à compenser ou à égaler le temps qu'était passé au sport avant ?

Bernard Disons, point de vue, horaires de travail, c'était plus la deuxième carrière que la première...

Pascaline ...qui a pris du temps...

Bernard Bon, la première, il y avait l'entraînement, il fallait être sérieux, se coucher à des heures normales, faire un petit peu de régime, mais disons c'était vraiment quelque chose qui ne me dérangeait pas du tout.

Pascaline C'est pas le même temps que le temps professionnel qui dépasse les heures parfois...

Bernard Voilà... surtout dans l'artisanat ou le commerce. On est souvent... on était pas aux 35 heures à l'époque.

Pascaline Bien sûr. Et maintenant, en ce qui concerne l'organisation par rapport à la vie d'Alain, qui a été aussi cycliste par la suite, comment ça s'est passé, est-ce que vous avez eu l'impression qu'il y avait un prolongement de vous-même. Vous l'avez amené au vélo, évidemment mais... qu'est-ce qui s'est passé ?

Bernard Disons, on peut pas du tout dire qu'on l'a poussé au vélo... On lui a laissé libre choix, je lui avais conseillé de pas commencé trop tôt, d'attendre au moins 14, 15 ans et c'est ce qu'il a fait et finalement dès qu'il a débuté, il a tout de suite commencé à gagner des courses.

Pascaline C'était dans le sang...

Bernard Pour nous, ça pouvait pas être mieux.

Pascaline Pour vous, c'était pas aussi une reconversion de se reconvertir dans son fils quelque part ? Si on est fier ?

Bernard Ce qu'il y avait disons, on avait un certain plaisir quand même à le voir gagner des courses mais d'un autre côté, c'était très dur parce que souvent c'est plus dur de voir les autres, c'est plus crispant que de faire la course soi-même.

Pascaline D'un côté spectateur...

Bernard Ouais.

Pascaline Et puis, bon, j'en ai pas trop parlé avec Alain, c'était peut-être dur aussi pour lui d'être le fils de son père dans un milieu où son père avait brillé ? Qu'est-ce qu'il en a dit ?

Bernard C'est possible. On en a jamais parlé avec lui mais je pense que c'est vrai... Dans les journaux, il y avait le titre... « Alain, il a déjà le nom, mais maintenant il reste à se faire le prénom ». Et puis sur le plan régional, il a quand même très bien réussi et assez rapidement il s'est fait son prénom.

Nicole Mais chaque fois qu'il y a eu une victoire d'Alain, il y avait toujours ton nom à toi...

Pascaline Le rappel... la référence à Bernard.

Nicole Mais bon, d'un côté, je suis contente qu'Alain n'a pas continué parce que je sais que j'aurais souffert beaucoup, beaucoup plus. J'ai accepté le truc de Bernard mais Alain...

Pascaline Son enfant, c'est pire...

Nicole Oui.

Pascaline Le côté « sacrificiel »...

Nicole Et puis le caractère d'Alain, il partait pour gagner. J'ai vu Alain taper la tête contre un mur parce qu'il n'avait pas gagné... et puis on travaillait, on travaillait les samedis. On reprenait le lundi matin et le lundi matin, j'étais crevée...

Pascaline Donc, ce que vous aviez fait avec le papa, vous le recommenciez avec le fils et ayant le boulot ?

Nicole et Bernard

Oui, en plus dur.

Pascaline Parce qu'il y avait l'entreprise...

Nicole Et puis parce que c'était Alain.

Pascaline Parce que c'était le fiston et c'est un autre investissement encore.

Bernard Oui parce que les courses professionnelles, bon t'étais déjà pas toujours avec... bon si c'était des grandes courses, bon, il y avait le départ et après l'arrivée. Tandis qu'avec Alain, il y avait les petites courses avec 10, 15 tours et chaque fois qu'il passait, est-ce qu'il est bien placé, pas bien placé...

Nicole Et chaque départ, Alain l'a pris pour gagner...

Bernard Donc c'était une crispation pendant toute la course...

Nicole J'étais beaucoup plus stressée avec Alain qu'avec Bernard...

Pascaline C'est marrant...

Nicole C'est pour ça quand je vois des coureurs qui sont lâchés ou un accident, je pense toujours à ses parents.

Pascaline Donc la position de parents est plus délicate que la position de conjoint pour vous.

Nicole Oui, oui.

Pascaline Bon ce qu'il y avait aussi c'est qu'il y avait doublement du temps sur l'entreprise aussi, ça fait aussi un autre stress. Il faut être là le lundi matin, opérationnel quoi qu'il arrive...

Nicole Ben je me rappelle, il y a des courses où j'étais malade, malade dans un coin à cause d'Alain. Ce que je n'ai pas connu avec Bernard.

Pascaline Parce que lui était un peu plus autonome qu'un gamin à l'âge où il commence...

Nicole Ben, c'était un homme. Alain était un gamin.

Pascaline Voilà, c'est ça. Donc on s'inquiète plus. Mais Alain a arrêté finalement assez tôt sa carrière pour en fait, faire le même chemin que vous, puisqu'il a repris l'entreprise avec vous.

Bernard Bon, Alain, finalement, il a arrêté le vélo à 20 ans, 21 ans alors qu'il aurait pu persévérer... il a choisi le travail et disons avec... du temps de recul qu'on a, je pense qu'il a bien fait. Parce que moi, je lui avais même dit au départ... si tu démarres et que tu as une très bonne progression, si tu veux être professionnel, il faut avoir une progression continue, chaque année et il faut être, pour être professionnel, vaut mieux être dans les meilleurs. Parce que si on est dans les etc., ça vaut pas le coup... il vaut mieux faire autre chose. Et c'est ce qu'il a fait finalement, il n'a pas vraiment persévéré pour voir où il pouvait arriver mais il a choisi le travail auparavant.

Pascaline La sécurité du travail.

Nicole Et puis un jour, Anquetil était à Colmar et il a eu un malaise et il a été à l'hôpital... Et on est allé le voir et Alain, il était tout jeune, il avait quel âge ?...

Bernard Ben 15 ans, il faisait déjà des courses.

Nicole Et on est arrivé dans sa chambre, il a reconnu Bernard tout de suite et Alain était avec et alors on lui a dit qu'Alain faisait du vélo et qu'il gagnait régulièrement. Il a dit « Fiston, Alain, d'abord tes études et après le sport ».

Pascaline Donc Anquetil qui lui, était un grand, grand du vélo a donné des conseils...

Nicole Un mois après, il est mort... Donc, il lui a dit, d'abord tes études et après le vélo.

Pascaline Et Alain a été marqué ?

Nicole Je pense enfin, ça nous a marqués.

Pascaline Vous, ça vous a marqués...

Nicole Nous, ça nous a marqués, parce qu'on aimait beaucoup Anquetil et moi, ça m'a marquée.

Bernard On a quand même fait un tour d'Italie, un Tour de France ensemble...

Pascaline Bon, le fait est, qu'il soit venu à Colmar et que vous l'avez encore vu une dernière fois avant qu'il décède...

Bernard Je pense, ça faisait 15 ans que je l'avais pas vu. C'était vraiment le hasard et... j'aurais vraiment pas pensé qu'il était mourant... je pensais que c'était un malaise... malgré qu'il avait déjà un cancer... qu'on ne savait pas trop.

Nicole Mais moi, ça nous a beaucoup marqué ce passage...

Bernard Mais dire qu'un mois après, il était parti déjà...

Pascaline Mais je pense que ça a dû quand même beaucoup marquer Alain... Pour lui, il en parle aussi... c'est quelque chose dont il parle dans sa carrière. Et donc, que dire d'Alain qui va... qui fréquente quelqu'un de sportif... décidément le sport est dans la vie de famille... Il est reparti pour... donc là, c'est différent, ils sont tous les deux sportifs. Donc Sandra dans le triathlon... Comment vous avez vécu ce... à nouveau ce processus... comment dire... de passation dans le sport ? C'est reparti pour un tour quoi ?

Nicole Oui, je suis contente parce que toute la semaine, il est dans les affaires et il a beaucoup de problèmes, il a du personnel et pratiquement... tous les jours, il y a des problèmes... Bon, il a toujours dit qu'il ne voulait pas sa femme dans l'affaire. Donc il retrouve Sandra dans le sport, il sort complètement de ses problèmes de commerce...

Pascaline Et lui retrouve une part de lui.

Nicole Et il retrouve une part de lui... dans le sport

Pascaline Donc c'est peut-être une bouffée d'air par rapport à ça.

Nicole Et il fréquente les gens qui font du sport donc c'est tout à fait autre chose que dans la semaine des trucs d'architecte.

Pascaline Donc, en fait, sa manière à lui d'avoir continué dans le sport, c'est peut-être d'avoir son réseau d'amis, son réseau amical avec des sportifs essentiellement.

Nicole Moi, je trouve que c'est une bonne chose, il peut se vider, je pense qu'il vide sa tête... le week-end avec les sportifs et qu'il n'est pas tout le temps dans ce milieu...

Pascaline Professionnel...

Nicole Professionnel.

Pascaline Contrairement à vous, Bernard, qui n'avait peut-être pas autant fait perdurer votre réseau amical. Il est pas forcément sportif. Contrairement à Alain, qui, je pense, à essentiellement basé son réseau sur le sport. Sa manière de garder le contact avec le sport, c'est ça.

Bernard Quand on est les 2 dans le couple à être sportifs... automatiquement les amis, ça peut être que des sportifs.

Pascaline Là, c'est le cas. C'est la différence entre votre couple...

Nicole Bon, y a aussi une différence c'est parce qu'il n'a pas d'enfant. S'il avait eu un enfant, ça aurait été encore autre chose.

Pascaline Oui, les données changeraient. Ça s'est sûr.

- Bernard Et ce qu'il y a également, le professionnalisme, la plupart des amis...enfin des collègues que l'on avait dans le vélo, ils habitent à l'autre bout de la France, donc c'est pas toujours tellement facile de les revoir souvent.
- Pascaline De garder le contact. Et peut-être que les gens qui étaient proches de vous à l'époque ici dans cette vallée, n'avaient pas cette sensibilité et cette expérience sportive... je veux dire... Quand on était habitué à faire du sport à haut niveau avec les contraintes que ça implique, peut-être que les petits sportifs du dimanche d'ici, ça ne porte pas les mêmes retours. On partage pas les mêmes choses.
- Bernard Ouais, peut-être. Parfois, ils étaient un petit peu gênés, une fois que j'étais professionnel ou une fois que j'avais fait ma carrière, ils étaient plus tôt gênés de m'adresser la parole ou de... d'ouvrir une amitié. Alors que c'était pas du tout ça, moi je suis resté, je pense, exactement comme avant.
- Pascaline Simple. Mais la gloire, la reconnaissance en tant que sportif de haut niveau et puis de professionnel, ça a... ça a pu peut-être mettre, vous pensez, de la distance avec certaines personnes de votre entourage ? Ou rendre difficiles les rapports peut-être ?
- Bernard Peut-être, peut-être un peu délicat parce que les gens me regardaient d'une autre façon.
- Pascaline et Nicole  
Impressionnés.
- Bernard Souvent quand j'allais quelque part, je voyais qu'on me regardait et qu'on parlait de moi mais on osait plus me parler.
- Pascaline Donc, il y avait quand même quelque chose qui impressionnait ?
- Nicole Ouais.
- Pascaline Ça joue quand même sur l'image qu'on donne aux autres.
- Nicole Oui, je me rappelle, tu avais gagné en 63 le tour... je me rappelle en 64, on est allé à 2,3 fêtes et chaque fois qu'on arrivait à une fête « Ah Bernard... le vainqueur du tour » et toi, tu n'aimais pas du tout ça et à la fin, on est plus sorti...
- Pascaline Ça devenait gênant. Donc, la gloire d'un côté, on l'aime bien mais elle peut devenir gênante.
- Bernard Oui, s'il y en a de trop.
- Nicole Et puis bon, il avait pas le caractère à s'exposer... il est...
- Pascaline Le tempérament...
- Nicole Il est très réservé.
- Pascaline Et donc, à la fin c'est devenu une gêne, à tel point que parfois vous évitez à un moment donné de sortir. Ça s'est très intéressant ça... pour moi.
- Nicole Ah bon. Je me rappelle, on est jamais allé à une fête à Fouchy...
- Pascaline Tout près d'ici...
- Nicole Et il y avait un orchestre qui faisait danser... et il y a Durand et il y a une danse réservée pour Durand et lui, qui dansait pas.
- Pascaline Très gênant... (sourire en coin)
- Nicole On a pas dansé et puis c'était très gênant.
- Pascaline C'était lourd.
- Nicole Oui, lourd. Après le monsieur a dit « merci pour la danse » et on a pas dansé.
- Pascaline Oui, c'était très gênant et dans d'autres cas, ça ouvrait des portes. D'autres fois, ça créait le contact, donc en fait, la gloire, elle est embêtante, gênante mais des fois, c'est une ouverture.
- Bernard Disons que tout jeune, j'étais plus tôt un peu timide mais là quand même, ça m'a fait évoluer pas mal.
- Pascaline On est obligé...
- Bernard Ben oui, de suivre plus ou moins le mouvement...
- Pascaline Et d'assumer l'image qu'on a...
- Nicole Mais on a vécu quelque chose de très beau.

Pascaline Pas de regret ?

Nicole Non !

Pascaline Et le fils, pas de regret non plus ?

Bernard Non, moi j'ai pas du tout de regret... parfois, je regarde un petit peu en arrière, ma vie... j'ai quand même vécu mon rêve puisqu' à 10, 12 ans, je rêvais de devenir professionnel et de faire le Tour de France, finalement, je l'ai fait avec du courage et de la persévérance. J'en suis fier.

Pascaline Et vous vous en êtes bien sorti ?

Bernard J'ai aucun regret.

Pascaline Maintenant, vous avez encore pratiqué longtemps, vous avez vu aussi arriver des nouvelles générations de cyclistes et de cyclistes féminines comme Clémentine, que j'ai déjà aussi interviewée, quel a été pour vous, cet accompagnement de loin de cette nouvelle génération et surtout des femmes sportives dans le vélo, comment voyez-vous ça ?

Bernard Ben disons... c'est une évolution dans le sport parce qu'à mon époque les femmes, c'étaient très très rare...

Pascaline Elles étaient à côté, au bord...

Bernard Ouais, mais je trouve que c'est très bien... j'ai toujours admiré Jeannie Longo qui maintenant fait encore de la compétition... malgré son âge et il faut lui tirer un grand coup de chapeau et à toutes les cyclistes, comme Clémentine, qui ont fait quand même des courses très dures, le Tour féminin...

Pascaline Avec une vie de famille aussi...

Bernard La Vosgienne, des courses vraiment d'hommes et qui ont fait des très bons résultats. Avec une vie de famille en plus.

Pascaline Et donc, vous avez suivi ça de près, vous vous êtes entraîné encore avec tout ces gens... Vous avez pratiqué, vous pratiquez le vélo encore ?

Bernard Ben, je fais toujours un petit peu de vélo, maintenant bon, à presque 70 ans, c'est plus tôt de la décontraction...

Nicole Tous les jours, sur son vélo d'intérieur.

Pascaline Donc, il y a eu peut-être un petit événement, on en avait parlé l'autre fois, un petit événement qui a un peu refroidi dernièrement la pratique dehors avec le décès d'un ami cycliste... Vous avez l'impression que ça vous a... enfin, j'ai senti que ça vous a sensibilisé, interpellé...

Bernard Ouais ben, Patrick, c'était notre président de...

Pascaline De l'association sportive...

Bernard De l'association cycliste du Val-de-Villé, et donc ça m'a quand même beaucoup touché surtout que, il est parti, il était en bonne santé...

Pascaline Sur le vélo...

Bernard Oui, il est mort sur le vélo. C'est quelque chose de presque inimaginable... A 54 ans...

Pascaline C'est jeune... Et depuis, donc, a priori, il y a peut-être une petite voie de conséquence... le vélo se fait maintenant sur un trainer... enfin à l'intérieur...

Bernard Oui, enfin, en été quand même, je fais toujours un peu de pratique de vélo...

Pascaline Dehors... Avec le fiston, la belle fille ?

Bernard Un petit peu... En les accompagnant un petit peu mais pas dans les cols durs.

Pascaline Donc, pas mal quand même, du vélo encore à 70 ans ? Et alors sa position, Nicole ?

Nicole Je crois qu'il ne l'a toujours pas trouvée...

Bernard Ah si... (éclat de rire général)

Nicole Tu l'as trouvée ?

Pascaline Donc toujours dans la chambre devant le miroir...

Bernard J'ai relevé le guidon et baissé la selle...

Pascaline La position est moins agressive et moins compétitive. Maintenant le vélo n'est plus dans la chambre...

Bernard Ah non.

Nicole Mais tu n'as toujours pas trouvé ta position ?

Bernard Mais je t'ai toujours dit qu'elle changeait avec l'âge...

Pascaline Donc après 40 ans... de reconversion... le problème n'est toujours pas élucidé...

Nicole Il a toujours la même femme mais pas encore la position...

Pascaline Et pu le même vélo peut-être... c'est formidable.

Bernard Ben c'est également un exploit...

Pascaline C'est également un exploit...

Bernard Ah croire qu'on était fait l'un pour l'autre...

Pascaline Là ensemble vous avez trouvé la bonne position...

Nicole Quand on a eu le cambriolage, la première chose « Eh mon vélo ! Il est encore là ».

Pascaline Ah quand même.

Bernard La voiture aussi, était au garage.

Pascaline Eh bien, je vous remercie tout les 2, je pense que ça va beaucoup m'aider.



## Entretien avec Françoise

Jeudi 24 janvier 2008, interview de Françoise qui est donc sportive de haut niveau en ski de fond et en V.T.T. orientation.

- Françoise ...Donc en V.T.T. orientation ainsi que... en... ski de fond.
- Pascaline ...Et donc qui as consacré quasiment 100% de sa vie à la réalisation de hautes performances. Puisque tu as été en équipe de France notamment...
- Françoise En équipe de France de V.T.T. orientation depuis... 2002.
- Pascaline D'accord. Et qui occupe professionnellement donc en fait, un poste de professeur de mathématiques en collège. Voilà. Donc Françoise, tu... peux-tu me raconter un peu, puisque tu es en couple avec un sportif de haut niveau dans la même catégorie que toi... depuis combien de temps es-tu en couple avec Jérôme ? Et... est-ce que le sport a été votre rencontre ? Le lieu de votre rencontre ?
- Françoise Donc, effectivement, on s'est rencontrés en 1999 sur une course donc un raid multisport... et en fait, l'un et l'autre, on a partagé nos différentes passions c'est-à-dire, moi en V.T.T. orientation puisque c'est... Jérôme est venu avec moi faire du V.T.T. orientation et lui pour le ski de fond, il m'a amenée en fait au ski de fond. Donc... notre relation a été basée depuis toujours sur le sport... (silence)
- Pascaline Et sur un échange de pratiques ?
- Françoise Et sur un échange de pratiques...
- Pascaline Qui sont devenues communes ?
- Françoise Exactement, voilà. En gros, c'est ça. (petit silence). Par contre, ce qui a aussi créé malheureusement des... crises...
- Pascaline Des crises et des ruptures. Des positions de rupture. Donc en fait, au départ, ça vous a rassemblés...
- Françoise Très fusionnel au départ, c'est vrai que...
- Pascaline Ça vous ressemblait aussi...
- Françoise Ouais, ouais. Les premières années c'était... enfin les premières années. Encore maintenant ! Mais les premières années c'était vraiment très fusionnel. On faisait tout ensemble, on partageait beaucoup de temps même si on s'entraînait pas ensemble, on était au même endroit, au même moment, on faisait les mêmes compétitions, les mêmes déplacements, les mêmes vacances sportives... Et au fur et à mesure... peut-être les différences de niveau, je sais pas, qui nous a un petit peu... un petit peu éloignés aussi au niveau de... du sport... réellement.
- Pascaline Vous habitiez ensemble à cette époque ou pas encore ?
- Françoise ...Non. Donc, on s'est rencontrés en 99 et on a commencé... à habiter ensemble... en 2002, je crois.
- Pascaline Donc les 2-3 premières années, vos lieux de rencontre c'étaient... et vos causes de rencontre un peu, c'étaient les compétitions et l'entraînement.
- Françoise Mmmh, exact.
- Pascaline ...Tu...Vous étiez donc en fait partenaires sur tous les plans ?
- Françoise Ouais. C'est exactement ça.
- Pascaline Vous vous accompagniez, t'as eu l'impression de l'accompagner à des courses ? Ou bien vous étiez en course en même temps, chacun dans sa course ou l'un après l'autre ? T'as eu des moments d'attente ? T'as eu l'impression, parce que par rapport à d'autres couples, parfois la femme ou le conjoint homme attend que l'autre ait fini sa course, était là... Et parfois au début c'est rigolo et après ça devient l'ennui. Est-ce que toi, t'as ressenti ça ?
- Françoise Ça a jamais été le cas parce que c'est... c'était vraiment pas ma... façon de voir les choses. C'était faire du... enfin moi, aller à une compétition et juste regarder, c'est vrai

que je pourrais pas. Enfin, c'est... c'est un truc qui est... qui est pas du tout concevable dans ma façon...

Pascaline Tu es acteur ou...

Françoise Ah oui, c'est acteur ou rien du tout. Je préfère ne pas y aller carrément parce que sinon c'est... c'est super dur psychologiquement de voir les autres faire et puis ben de... toi d'être au bord de la piste et puis bon c'est sûr, encourager c'est sympa mais encourager quand on a aussi fait soi-même son effort, c'est quand même beaucoup mieux. Ça c'est sûr.

Pascaline Donc là, ça se posait pas puisque Jérôme pratiquait, toi peu de temps après, vous étiez sur les mêmes lieux.

Françoise Voilà, on était toujours sur les mêmes lieux... au même moment.

Pascaline Donc ce territoire sportif et cet espace-temps en fait commun, « sport », lorsque vous vous êtes mis en couple, vous avez habité ensemble. Comment ça s'est organisé parce que bon finalement, c'est 2 pratiques prenantes, finalement, bon, y a des pratiques communes sportives mais comment ça s'est organisé au quotidien, gérer... ?

Françoise Ben au quotidien, ça... ça s'est organisé dans le sens où comme c'est quand même vraiment des sports très proches, que ce soit le V.T.T. ou le ski de fond, on... partait toujours plus ou moins à l'entraînement ensemble sans véritablement s'entraîner... ensemble. Enfin, on allait au même lieu ensemble et puis...

Pascaline Chacun faisait son entraînement...

Françoise Chacun faisait son entraînement ou sa compétition...

Pascaline A l'intensité qui était la sienne et qui devait être la sienne, selon son programme.

Françoise Voilà.

Pascaline ...Je veux dire et tout ce qui est intendance... du couple en fait, quand on est 2 sportifs à pratiquer intensivement... comment ça se passe ? Qui fait les courses ? Les courses pour manger, qui fait la vaisselle ? Est-ce que tout ça, c'est quelque chose qui passe à la trappe ? Ou bien, c'est des trucs qui peuvent rentrer en conflit et vous amenez à... un petit duel parfois, non ?

Françoise On va dire qu'effectivement de temps en temps, enfin... au début, je prenais beaucoup sur moi, étant donné que je suis prof, donc... on va dire que j'ai plus de temps, de liberté, etc... on connaît la chanson ! (sourire en coin). Et... bon c'est vrai que les courses, étant donné que je passais devant le magasin... c'était moi qui... je m'en occupais. Le ménage et tout ça c'était quand même assez partagé... Enfin, assez partagé plus ou moins depuis qu'on habite... on a acheté une maison ensemble... là vraiment... il faut un petit peu taper du poing et là, ça se passe un petit peu mieux. Il y a eu quelques crises mais c'est vrai que... bon, on est pas des... des fous du ménage non plus... La maison, elle est pas nickel toujours...

Pascaline C'est secondaire.

Françoise C'est quand même secondaire. C'est vrai que c'est pas ma priorité... lui non plus, même s'il est toujours en train de dire « Oh c'est sale, c'est ci, c'est ça »... Je pense que l'un et l'autre, on est pas du tout... lui peut-être un peu plus maintenant mais moi, c'est pas ma priorité. Ça c'est clair !

Pascaline Mmmh... Comment vous vivez, tu te sens... parce que bon, un sportif, l'identité sportive, le rôle de... femme, de femme au foyer donc, d'homme au foyer. Est-ce que vous avez ce jeu de rôle qu'ont parfois les couples ordinaires. Donc la femme fait le ménage, les courses. Est-ce que tu sens ça ou est-ce que c'est plus du tout dans ce type de rapport, vous êtes vraiment dans le mode plus moderne où les rôles sont partagés ?

Françoise Ben là, ça se passe beaucoup mieux. C'est vrai qu'à un moment donné ou... la répartition du temps mais c'est pas forcément la répartition homme/femme, c'était plus la répartition niveau horaires de... celui qui avait soi-disant plus de temps que l'autre ou du moins peut-être qu'il s'organisait mieux que l'autre, je sais pas ce qu'il faut utiliser comme termes. Mais non, on a jamais eu vraiment cette relation la femme fait ci/l'homme fait ça...

Pascaline Traditionnelle ?

Françoise Un petit peu... mais... je pense que, oui, c'est plus une répartition au niveau du temps que de... vraiment une volonté de dire homme et femme à faire ça.

- Pascaline Mmmh. Tout ce qui est vélo, ski, tout ça, ça occupe quelle place dans votre habitation, c'est en bas ou c'est en haut dans la chambre avec vous ?
- Françoise Ben c'est en bas. Maintenant, il y a un pan d'escalade qui a été créé dans une des chambres donc ça commence à monter tout doucement en haut... (sourires). Et non, c'est garage, il est blindé de... matériel sportif. Et pour revenir à cette histoire de répartition de couple, c'est vrai qu'au début de notre relation... c'était beaucoup... lui s'occupait du matériel sportif puisque je ne maîtrisais pas tellement et... moi plutôt de la maison et... à force d'entendre que... mon manque d'autonomie vis-à-vis de la mécanique, des skis, des machins et tout ça. C'est vrai que ça s'est beaucoup plus équilibré parce que... ben parce que j'y ai mis mon nez dedans et puis que maintenant je m'occupe de mes skis, je m'occupe...
- Pascaline T'as moins besoin de lui ?
- Françoise J'ai moins besoin de lui. J'ai été... en fait, il m'a forcée à beaucoup d'indépendance en fait, en me reprochant mon manque d'autonomie et... maintenant c'est vrai que je suis très très indépendante, mais maintenant, il me le reproche que je suis trop indépendante et que...
- Pascaline Rarçon de la gloire.
- Françoise Voilà, exactement, en gros, c'est ça.
- Pascaline Donc, finalement, tu dépendais de lui, t'avais besoin de lui au niveau matériel et technique et maintenant c'est plus le cas et il sent un manque, tu crois ?
- Françoise ...Pardon ?
- Pascaline T'as l'impression qu'il sent ce manque, il a l'impression qu'avant, il se sentait utile vis-à-vis de ça, même s'il te le reprochait et là maintenant...
- Françoise Peut-être, c'est possible. Mais là, il a trouvé un autre moyen, par rapport à la maison, à s'occuper de la maison...
- Pascaline De se rendre utile ?
- Françoise Voilà, de se rendre utile. Il retrouve ce rôle... « d'utilité », effectivement aussi.
- Pascaline Mmmh... Donc, en gros, le sport, il a plutôt... ces sports qui sont quand même par définition individuels a plutôt développer pour chacun une forme d'indépendance, finalement, même vis-à-vis l'un de l'autre. Au départ, ce n'était peut-être pas le cas ?
- Françoise C'est vrai, que moi, j'ai trouvé, qu'on s'est plus ou moins... on s'est beaucoup éloignés au fur et à mesure des années parce que chacun se...
- Pascaline Se spécialiser ?
- Françoise Se spécialiser ? Enfin se spécialiser, c'est le même sport qu'on pratiquait mais...
- Pascaline A un autre niveau ?
- Françoise Mais... Je sais pas comment expliquer. C'est...chacun pour soi, chacun son entraînement, chacun... Là, ça fait peut-être 2 ou 3 ans qu'on s'est plus entraînés ensemble. Enfin... vraiment entraînés, c'est-à-dire où il se mette à mon niveau pour faire une sortie de récup. etc. aussi peut-être par manque de temps mais...
- Pascaline Mais aussi par contrainte, je pense aussi exigence de l'un et l'autre. Vous avez vos exigences, vos recherches de performance. Maintenant l'enjeu de performance fait que, évidemment, vous ne pouvez, même si l'un et l'autre, vous êtes très bons, prétendre à avoir le même niveau.
- Françoise Ça c'est sûr.
- Pascaline Y a quand même peut-être ça a expliqué la chose. Mais peut-être en effet, qu'il y a aussi sous-jacent... un recul, une position de recul où maintenant faire du sport, ça représente de prendre une liberté par rapport à l'autre.
- Françoise Ça c'est clair. C'est possible.
- Pascaline Tu penses qu'il se créait peu à peu une double vie pour chacun, c'est-à-dire... Il y a vous, votre couple avec le sport comme passion commune au départ qui vous a rassemblés et puis peu à peu chacun créait sa double vie. Permettant peut-être une autre vie, d'entrevoir une autre vie à côté ? Une autre possibilité ?
- Françoise Au niveau professionnel, effectivement, chacun développe. Maintenant la vie de couple en elle-même, moi ce qui m'inquiète un petit peu c'est... on a un petit peu du mal à

recréer une autre vie de couple en dehors du sport. Bon, avec l'achat d'une maison, etc, des projets mais c'est vrai que pour le moment... la double vie, elle y est pas encore, enfin... la double vie sportive, oui mais pas la...

- Pascaline Pas la vie de couple ? Peut-être que t'as l'impression que le lien par le sport est là mais que peu à peu en fait, ce serait peut-être pas la personne avec qui tu partagerais, t'aurais partagé ta vie ? Somme toute peut-être. En tant que femme et en tant que vie de couple peut-être que l'autonomie que tu as acquise et... le fait de grandir aussi, de mûrir dans plein de domaines, pas seulement sportifs. Ça mène à voir différemment ce lien.
- Françoise Je sais pas. Mais je m'imaginerais pas avec quelqu'un d'autre... enfin, j'ai besoin de ce lien sportif quand même. Et c'est vrai que là, le fait qu'il ait... arrêté et qu'il commence à décrocher vraiment du sport... enfin bon, il est un petit peu contradictoire puisqu'il dit qu'il décroche mais il s'inscrit à certaines courses donc...
- Pascaline C'est la période de flottement ?
- Françoise Ouais, je pense qu'il est... encore dans la période de flottement ou c'est... moi, c'est un petit peu, un petit peu dur de le voir... ben à ne plus s'entraîner... C'est... j'ai l'impression que j'avais besoin de ça encore...
- Pascaline C'était stimulant ?
- Françoise Mmmh.
- Pascaline C'était un modèle ?
- Françoise Ouais, c'était un modèle, un stimulant et comme c'était jamais bien, jamais assez ce que je faisais, c'est vrai que ça...
- Pascaline Ça te confortait dans ta passion et dans ton intérêt. Penses-tu... sa position à lui par rapport à ça. Le fait que tu continues, il en retire quoi ? Une fierté ?... Il voudrait que tu t'arrêtes en même temps, égoïstement ou bien pour te dire stop, maintenant pense à autre chose ou bien... ?
- Françoise Je pense pas que se soit égoïste, ce soit, effectivement, dire maintenant, ben voilà « on a assez fait » sauf que le problème enfin la différence entre nous 2 déjà, c'est qu'il a 3 ans de plus que moi, qu'il a commencé le sport quand il était... cadet donc... à l'âge de 15-16 ans. Il faisait déjà des compétitions, il a été à haut niveau à V.T.T. etc. Moi, j'ai découvert le sport, vraiment, véritablement à haut niveau, j'en avais 20... 21... Enfin à 20-21 et du coup, c'est vrai qu'on a un décalage au niveau des années au niveau sportif où lui a déjà prouvé, ben il est Champion du Monde de V.T.T. orientation. Il a été Elite en V.T.T. tout court... en ski de fond, il a fait de très bonnes performances au niveau national, donc c'est vrai... qu'il a plus grand-chose, je pense, à prouver à personne. Alors que... moi, chaque année, j'ai toujours rencontré quelque chose qui me barrait le chemin et j'ai jamais réussi à faire LA saison que je voulais et j'arrive à un moment où je suis un petit peu frustrée de pas pouvoir continuer et là encore plus en entendant des phrases du style « oui mais t'as vu ton âge, à 29 ans, il serait peut-être temps d'avoir des enfants »... La famille, la belle-famille qui aussi... s'y met un petit peu... La sœur, donc de Jérôme qui a eu 2 enfants...
- Pascaline Donc, il y a une pression...
- Françoise Il y a une pression...
- Pascaline Familiale par rapport à ton rôle de future mère... qui maintenant conviendrait mieux d'occuper que...
- Françoise Exactement.
- Pascaline ...Que celui de sportif de haut niveau. On attend de toi que tu occupes une autre identité, un autre rôle et lui aussi.
- Françoise Exactement.
- Pascaline Tu expliques ça donc, si j'ai bien compris par le fait qu'il ait une carrière plus longue. Qu'il ait eu une carrière plus longue et qu'il ait réalisé ses objectifs.
- Françoise Je pense.
- Pascaline Et toi, tu expliquais éventuellement que... tu continues parce que tu n'as pas réalisé tout ce que tu voulais. Tu penses que tu peux encore le faire et tu sens physiquement encore capable et d'autre part, peut-être est-ce que pour toi, ça représenterait encore aussi une forme, un retardement avant de tomber dans peut-être cette prise de pouvoir de la famille, de ce train-train... de couple ?

- Françoise C'est vrai ce qui me fait énormément peur, c'est de tomber dans la... le train-train du quotidien, dans les...
- Pascaline Dans le modèle, le moule ?
- Françoise Dans le modèle que tout le monde attend... Moi, c'est vraiment pas du tout mon truc. Là, pour le moment j'ai du mal à y penser et... mais bon, il va falloir quand même le faire... mais je le fais pas de gaieté de cœur. Ça c'est clair... Pour le moment, j'en ressens pas le besoin, en tout les cas.
- Pascaline C'est une pression et c'est subi ?
- Françoise Exactement. C'est exactement ça...
- Pascaline Donc, en fait, peu à peu, tu as l'impression peut-être et peut-être ça se passe dans la réalité, tu commences à négocier peut-être même tes sorties, tes compétitions sur ce temps qu'il voudrait que vous passiez en couple ?
- Françoise Ça c'est clair. C'est clair que la négociation pour... quand il n'y a pas de neige, quand même aller skier et puis bon c'est vrai, faire des bornes pour aller skier parce que là actuellement il faut faire une heure et demie pour aller skier, trouver un endroit où il y a de la neige... Ben c'est négociation, c'est simple, je reste à la maison, je fais du ski... je ne le fais pas, donc c'est vrai, c'est un petit peu difficile et puis voilà donc... on fait avec. On fait avec le temps qu'on a et puis avec ce qui reste...
- Pascaline Donc au départ, il était plutôt un stimulant et maintenant ça deviendrait un grand frein.
- Françoise Ça c'est clair... Ça fait depuis longtemps qu'il aurait fallu... avoir des enfants... pas longtemps mais c'est vrai que...
- Pascaline Et si toi, tu avais arrêté avant lui, tu penses que... comment il aurait vécu ça, lui ?
- Françoise Je sais pas du tout, je pense qu'il aurait été très content que je fasse un enfant... avec lui...
- Pascaline Que tu restes à la maison...
- Françoise Que je reste à la maison et que lui continue les compétitions. Je pense que...
- Pascaline Ça, ça aurait pas posé de problèmes...
- Françoise Ben non puisque le... le fait d'une grossesse pour moi, pour lui, ne pose pas de soucis de quand même prendre des... prendre des engagements pour faire des courses alors que... Des choses que moi, je ne pourrais pas faire...
- Pascaline Plus faire à cause de la grossesse...
- Françoise Plus faire à cause de la grossesse... donc lui, possibilité de prendre des engagements et moi de rester dans l'incertitude et de se dire « Qu'est-ce que je vais faire, ben je peux pas prendre des engagements alors que peut-être je serai enceinte ou peut-être que ci ou peut-être que ça ». Et c'est vrai que... en ce moment et depuis quelques temps je suis très en colère d'être une femme parce que... on a aucune... en tant que sportive... Alors c'est peut-être égoïste, je sais pas, je l'ai déjà entendu plein de fois ce mot « égoïste », mais bon... Est-ce que c'est égoïste de vouloir continuer et... voilà, on a la chance effectivement de mettre au monde des enfants, je suis tout à fait consciente mais... moi, j'aurai préféré être un garçon et puis assumer ma paternité (petit sourire)... De plus loin et qui n'impose pas autant de contraintes, en fait.
- Pascaline Donc, à mon avis, on tombe sur le fait tout simple que par la force des choses et les forces de la nature, la femme est plus impliquée physiquement et comme le sport a un rapport au corps évidemment intensif et particulier, je pense que le rôle de la femme là, est tout de suite mis en avant et surtout dans les premiers temps alors que l'homme, il a peut-être un rôle secondaire, au moment de la parentalité. Toi, tu le vis comme ça, hein ?
- Françoise Moi, je le vis comme ça, je le ressens comme ça. Effectivement, il aura... un rôle effectivement mais... il n'a pas d'arrêt total pendant un certain temps alors que la femme est obligée même un minimum de temps mais elle est quand même obligée de s'arrêter. Alors que l'homme peut vivre à côté sans problème et avoir aucune...
- Pascaline Et continuer sa vie physique normale.
- Françoise Exactement.
- Pascaline Et cette pratique intensive... Tu as déjà entendu parler de sportifs de haut niveau qui se sont arrêtés un an, deux ans pour avoir des enfants et qui ont repris. Tu penses que ça pourrait être envisageable ou...

- Françoise Ben mes conditions étaient posées avec Jérôme (sourire). Il est clair que si on a un enfant... ben cette année ou l'année prochaine ou quoi que ce soit, il est clair que moi, je reprends la compétition après. Ça, ça a été très clair, lui est tout à fait d'accord. De toute façon, il a tellement envie d'avoir des enfants que...
- Pascaline Il est prêt à s'en charger après...
- Françoise Il est prêt à s'en charger. Il a dit « Mais enfin, maintenant après, j'attends de voir dans la réalisation ce que ça donne » (encore sourire).
- Pascaline Disons que... il serait prêt finalement à assumer son rôle de père plus intensivement après coup (sourire)... après un an ou deux... et te laisser repartir...
- Françoise Normalement oui... (sourire).
- Pascaline C'est sûr que dans les faits, c'est peut-être pas pareil... Peut-être pour aborder un autre sujet mais qui va avec, votre réseau social était le même ? Vous avez les mêmes amis ou vous avez d'autres amis qui ne sont pas communs au couple ? En dehors de cette pratique sportive ou dedans ?
- Françoise On a très peu d'amis hors... hors sport, enfin hors commun, on va dire... Après, on a plus ou moins des meilleurs amis chacun, enfin avec qui on passe le plus de temps mais c'est vrai que... quand on s'est séparés...enfin, il n'y a pas si longtemps de ça. Ça a été très difficile puisque tous les amis, on les avait en commun... donc à part les personnes du travail...
- Pascaline Qui sont différentes...
- Françoise Qui sont différentes, c'est vrai que... ça posait énormément de problèmes... puisque tous nos amis sont liés...
- Pascaline Donc, vous vous êtes retrouvés dans ce moment de crise, avec cette rupture, chacun, en fait, avec un réseau casé, fracturé aussi puisque vous aviez le même réseau social quasiment. Hormis le réseau professionnel.
- Pascaline Comment... Comment justement... là je pense que dans ses moments là, il y a... comme le fait de devenir parents, il y a une reconstruction identitaire à faire... Est-ce que le sport t'a aidé à te reconstruire ? A été un ancrage ? Puisque ce couple battait de l'aile... Est-ce que c'était un ancrage le sport qui a remplacé ce couple ou bien c'était quelque chose qui était parti aussi pour exploser ?
- Françoise On va dire que le couple s'était tellement de toute façon éloigné que... chacun avait déjà sa propre vie, en fait... s'était reconstruit sa propre vie...
- Pascaline Annexe.
- Françoise Ma propre vie dans le ski de fond, au niveau sportif, il est clair que... mon autonomie... mon indépendance a été tellement poussée à un certain point que... finalement j'arrivais et j'arrive à exister maintenant sans lui. Totalemment sans lui quoi.
- Pascaline Et c'est peut-être ça qui fait aussi sa volonté de... d'avoir maintenant des enfants pour raccrocher peut-être, un prétexte, donné un prétexte à votre lien qui ne soit plus le sport mais qui soit quelque chose d'autre.
- Françoise Ouais, ça c'est possible.
- Pascaline Parce que le sport vous aurait peut-être trop éloignés.
- Françoise Ça c'est clair.
- Pascaline Donc, en fait, peu à peu, ses réseaux communs qui sont restés quand même, jusqu'au moment où il y a eu une rupture, ont été... reconstruits finalement, plus forcément en commun. Vous avez gardé certainement vos amis, mais en même temps, tu as maintenant créé un autre réseau, qui est le tien, qui est différent. Il y a des gens qu'il ne connaît pas.
- Françoise Un petit peu moins, on va dire que ces personnes-là, je les rencontre moins du coup.
- Pascaline Donc le retour en couple a imposé une nouvelle... un nouveau règlement, de nouvelles règles... Les gros changements, globalement ? C'est l'organisation ?
- Françoise L'organisation un petit peu et puis... une demande de l'autre d'une reconnaissance parce que c'est vrai que... la... le fait qu'on se voit aussi... totalement éloigné... l'un de l'autre c'est que par rapport à sa reconnaissance par rapport... à mon existence par rapport à ses yeux, je me sentais totalement inutile, toujours inutile. C'était jamais assez bien, je m'entraînais pas correctement...

Pascaline Reniée ?

Françoise Oui, voilà, reniée par rapport à ma propre personne et ça moi, je le supportais plus. Je ne supportais pas que ce soit jamais bien, le ménage qui soit pas bien fait (sourire), la nourriture pas bien, enfin pas bien fait, l'entraînement, c'était jamais comme il fallait... Enfin, il y a un moment donné où...

Pascaline C'était le temps des reproches. Tu penses, en fait, que vous avez dû reconquérir un territoire nouveau qui « sera » certainement plus fait d'autant de sport. Le sport va devenir, en fait vos pratiques individuelles qui seront finalement peut-être bien plus communes ? Comment... T'as l'impression que ça va vers ça ?

Françoise Je sais pas trop comment... franchement je saurais pas trop dire... comment ça va évoluer... ben pour le moment, on essaye de faire moins de compétitions... les entraînements, on essaye d'y aller ensemble un petit peu mais... pour le plaisir, faire du sport plaisir plutôt que du sport compétition parce que ça a moins d'exigence. Maintenant, franchement, je sais pas du tout comment ça va évoluer. C'est un gros point d'interrogation parce que... parce que c'est pas encore reconstruit correctement.

Pascaline Oui, ça prend un temps...

Françoise Ça prend un sacré temps.

Pascaline En fait, l'image que moi de l'extérieur, je peux avoir, c'est comme si avant vous étiez un couple de sportifs, de partenaires sportifs essentiellement et maintenant vous devenez peu à peu avec les crises et les ruptures que ça induit et les reconquêtes de territoire que ça induit, vous devenez en quelque sorte, un couple, un vrai couple, plus traditionnel avec peut-être des objectifs d'enfants, de maison, tout ça...

Françoise Oui, c'est ça.

Pascaline Et le passage là est difficile, c'est ça la reconversion aussi.

Françoise Ouais, c'est très difficile pour des sportifs, moi je pense, de revenir dans le moule traditionnel quoi...

Pascaline Ordinaire.

Françoise Voilà. D'être des gens ordinaires.

Pascaline Et peut-être encore plus pour quelqu'un qui n'a encore pas fini sa carrière, d'être ralenti peut-être finalement par l'autre. Par cette même personne qui l'a poussé, se sentir dire « Maintenant, tu arrêtes » avant de le vouloir. Parce que je sens bien...

Françoise Oui, non mais, c'est clair que c'est tout à fait ça.

Pascaline Vous avez d'autres sorties culturelles ou autres ? Est-ce que vous voyez d'autre chose ? Vous allez au cinéma ?

Françoise Un petit peu de cinéma...

Pascaline Vous mangez souvent avec des amis ? Comment s'organise la vie ?

Françoise Depuis qu'on est de nouveau ensemble, c'est vrai qu'on va beaucoup chez des amis à droite, à gauche... Effectivement, plus de sorties... maintenant...

Pascaline Recréer un contact.

Françoise Voilà, recréer des contacts... et oui, cinéma, mais bon, c'est pas non plus (sourire).

Pascaline C'était de toute façon, souvent mis à la trappe dans la vie intensive du sport.

Françoise Exactement.

Pascaline Eh ben, je te remercie donc et puis ben suite au prochain numéro. On verra la suite. Merci beaucoup.

## Entretien avec Madeleine et Quentin

Entretien courant été 2007 au domicile de l'intervieweur, avec Quentin (ancien cycliste professionnel et triathlète amateur) et Madeleine sa fille (triathlète en section sportive au lycée). Quentin, au moment de l'entretien, est en plein divorce avec sa femme Natacha. C'est lui qui a la garde de sa fille. Par ailleurs, tous les deux, le père et la fille, évoluent au plus haut niveau en compétition de cani-cross.

- Pascaline    Donc, Madeleine, tu as quel âge ?
- Madeleine    16 ans.
- Pascaline    Et tu fais du triathlon depuis combien de temps ?
- Madeleine    2 ans.
- Pascaline    Et Quentin, ton père, est un ancien cycliste. Quentin, tu as quel âge ?
- Quentin    44.
- Pascaline    Et tu as fait du vélo et tu en fais encore, pendant combien d'années ?
- Quentin    Pendant 20 ans en compétition.
- Pascaline    Et là, tu pratiques encore avec Madeleine donc, qui s'entraîne pas mal sur le triathlon. Donc en fait, tu as arrêté la compétition mais tu n'as pas forcément arrêté le sport et tu as, enfin vous avez tout les 2 une pratique assez intensive. Ça représente à peu près combien de temps par jour ?
- Quentin    En saison, ça représente une heure et demie, 2 heures par jour.
- Pascaline    Madeleine ?
- Madeleine    Ouais, une heure et demie à peu près.
- Pascaline    Tu es en section triathlon au niveau scolaire donc... donc t'as décidé de prendre une direction, de donner en fait, une direction sportive à ta vie et même à ta vie scolaire. Comment vous gérez ça au quotidien, il me semble que Quentin, tu es séparé, vous vivez tous les 2 ensemble, père et fille. Comment sens-tu l'investissement de Madeleine, pas forcément dans le vélo, ben déjà dans le triathlon, toi qui as été sportif, qui a réalisé des choses à un niveau assez élevé ? Comment as-tu réagi par rapport à l'investissement de ta fille ?
- Quentin    Ben de façon positive, on espère toujours quand on a un enfant que l'enfant suive un petit peu les traces qu'on a creusées avant que se soit dans le même sport ou dans un autre sport...
- Pascaline    Est-ce que le fait que se soit une fille ça t'a posé un problème ? Tu t'es dit « Tiens j'aurais aimé avoir un garçon qui fasse du vélo » ?
- Quentin    Au départ, Madeleine est ma deuxième fille, donc au départ, je me suis dit « Mince, ça aurait été mieux d'avoir un garçon », mais bon, au travers d'autres sports qu'elle a pratiqués avant, elle a dépassé mes espérances.
- Pascaline    Quels sports elle pratiquait avant ?
- Quentin    Le cani-cross, elle est arrivée au meilleur niveau, puisqu'elle a eu un titre, elle a eu 7 titres en France, un européen et un titre mondial, donc j'aurais pas pu espérer mieux d'un garçon.
- Pascaline    Donc, depuis petite, elle est complètement assujettie à la pratique sportive.
- Quentin    Ouais, très jeune, elle a commencé le sport... en marchant on va dire et le sport de compétition à l'âge de 5, 6 ans.
- Pascaline    C'est pas un peu tôt ?
- Quentin    Mais ça s'est fait, ça s'est fait naturellement... par le fait qu'elle m'a suivi, pas dans les compétitions vélo mais dans les compétitions de courses de chien et... c'est venu par elle-même, c'est elle qui en a fait la demande.
- Pascaline    Ben elle baignait de toute façon...



Quentin Elle baignait dans un milieu sportif donc il est clair qu'elle était influencée donc maintenant...

Pascaline Donc, ça veut dire que toi, tu as fait ta reconversion...

Quentin Y a un mode d'éducation... au travers du sport, que ce soit au travers des valeurs que... on peut véhiculer la rigueur de soi...

Pascaline Mais toi-même, tu es déjà reconverti d'une certaine façon, des courses de chien. Tu étais déjà à une reconversion sportive par rapport à ta pratique de vélo, de cycliste.

Quentin Ouais, tout à fait.

Pascaline Et donc, tu as pratiqué à quel niveau le cani-cross ?

Quentin Ben jusqu'au niveau national puisque bon, j'ai couru pas qu'en cani-cross en cani-cyclo-cross ou V.T.T.-canin parce qu'il y a 2 appellations et en ski-touring donc du ski de fond attelé à un chien. Donc ces 3 sports sont gérés par la même fédé et j'ai couru jusqu'au niveau... parce que j'ai eu 2 titres en France... meilleur niveau français dans les 3 disciplines.

Pascaline Et toi, Madeleine, comment as-tu vécu le fait que tu aies... quand t'es-tu rendue compte que ton papa avait été... un sportif accompli, ben déjà dans le cyclisme et aussi dans la course de chien ?

Madeleine Je m'en suis pas vraiment rendu compte, en fait.

Pascaline C'était normal. Mais par rapport à d'autres filles de ton âge, tout au long de ta petite jeunesse-là, tu te rendais compte que c'est pas si courant que ça ?

Madeleine Ben oui, forcément. Tout le monde ne peut pas être au meilleur niveau, faut bien qu'il y ait un gagnant et un perdant.

Pascaline Ouais mais tout les papas ne font pas du sport intensivement, toutes les familles ne vont pas faire tous les dimanches une sortie de compétition. Comment ça se passait vos dimanches, tes dimanches à toi, de petite fille à 9 ans, c'est pas les mêmes dimanches que tout le monde ?

Madeleine Ben non, on partait en compétition.

Pascaline C'était quoi alors, comment ça se passait ?

Madeleine Ben... on partait toute la journée faire la compét' et puis pendant que mon père courait, moi je m'amusait avec des copains. Après quand venait le temps de ma course, mes distances étaient très courtes donc le temps de course très court, je m'échauffais mais... disons, ça me prenait une demi-heure dans la journée. Et le reste du temps, je m'amusais avec les copains.

Pascaline Donc, tu as un réseau de connaissance aussi bien chez «les chiens » que dans le monde du triathlon, des amis, des copains qui pratiquent aussi.

Madeleine Ouais.

Pascaline Est-ce que tu as des amis en dehors du monde du sport ?

Madeleine Ben bien sûr.

Pascaline Quel genre ? Je veux dire des gens qui s'intéressent aux mêmes pratiques que toi ou juste des amis scolaires ou... Comment ça se passe, est-ce que tu as quelqu'un par exemple, qui ne pratique pas du tout et que tu vois régulièrement, une copine, un copain, qui ne serait pas du tout dans ce milieu ?

Madeleine Ben oui, j'en ai même plein...

Pascaline Tu te cantonnes pas forcément au sport.

Madeleine Ben ouais, je m'en fiche qu'ils fassent du sport ou pas, qu'ils aiment ou qu'ils détestent. Si je m'entends bien avec eux ben tant mieux.

Pascaline Donc, tu as un autre réseau.

Madeleine Ben oui.

Pascaline Et toi Quentin, ton réseau, il est essentiellement basé sur le sport ou tu as d'autres... relations qui n'ont rien à voir avec le sport ?

Quentin Ben dans le sport on a des relations par rapport à la pratique des sports qu'on pratique donc dans les 20 ans que j'ai passé dans le vélo, j'ai noué des relations dans le milieu du cyclisme. Dans le monde de la course de chiens, pendant 10 ans, j'y ai noué des

relations et dans le triathlon ensuite, j'ai trouvé d'autres personnes. Donc, il est clair qu'on côtoie plus les gens qui pratiquent la même discipline que soi à un moment donné parce que du fait des entraînements, des compétitions, **ça permet les rapprochements et les détachements des autres** alors aussi, on les élimine pas mais par la force des choses, par le temps qu'on consacre à sa discipline, à sa passion, on a pas toujours le temps de multiplier les contacts avec **les autres milieux donc le sport isole quand même**. Moi, je pense que plus on monte vers un certain niveau, **plus on monte, plus il isole**. Pas des relations sportives mais des relations qu'on peut... construire peut-être à l'adolescence comme Madeleine, ça fait le vide, réellement ça fait le vide autour de soi. Ça fait le vide au travers des amis, **ça peut faire le vide dans la famille aussi. Enfin, ça engendre beaucoup de choses. Il y a beaucoup de choses qui sont sacrifiées.**

Pascaline Donc sacrifie...

Quentin Volontairement ou non mais c'est un constat.

Pascaline Par exemple, je crois savoir, donc en fait, que tu as été marié 23 ans.

Quentin Oui pas marié mais bon, en couple plus de 25 ans<sup>388</sup>.

Pascaline Donc vous avez eu 2 enfants et évidemment le sport a toujours été un compagnon de route pour vos 2 filles et pour ta femme et pour toi.

Quentin **Fil conducteur de ma vie.**

Pascaline Voilà, fil conducteur de ta vie à toi. Comment, vous êtes séparés maintenant, comment penses-tu que ta compagne a perçu ce compagnon de route. Elle était fière de toi, elle a subi ?

Quentin Elle était... très fière de moi des années vélo puisqu'on s'est connus à l'âge que va avoir Madeleine bientôt, puisqu'on s'est connus à 17 ans. A l'époque, elle était sportive aussi puisqu'elle pratiquait le ballet nautique, une discipline artistique mais qui nécessitait quand même des heures d'entraînement, il y avait des spectacles donc de la rigueur aussi, donc elle comprenait les obligations que peut avoir un sportif. Elle était très fière de moi au travers des résultats. J'ai changé de sport à la trentaine après 20 ans de pratique cycliste, je suis rentré dans le monde du chien. C'est un milieu où elle a moins partagé mes passions mais elle m'a quand même suivi, on va dire, dans quasiment tous les pays d'Europe pendant une bonne dizaine d'années et au travers des résultats de Madeleine puisque Madeleine a pratiqué pendant 10 ans, jusqu'au niveau mondial, donc elle est partie dans toutes les galères, tous les week-ends... Partout, elle a suivi en tant que maman, en tant que...

Pascaline Compagne...

Quentin **Compagne aussi donc... Je pense qu'elle a plus subi le milieu canin que le milieu cycliste... il est clair qu'elle, à un moment donné, ne s'est plus retrouvée là-dedans. Elle n'a pas remplacé sa première passion par une autre... non plus, puisque dans le ballet nautique ou la natation synchronisée, on vieillit assez mal...** A partir de là, bon... ensuite s'est greffé le triathlon au travers de Madeleine, alors est-ce qu'elle n'a pas supporté de me voir partir dans une nouvelle passion ou...

Pascaline Nouvelle carrière ?

Quentin Oui bon, on peut pas parler de carrière au niveau où j'évolue mais de... simplement une nouvelle passion.

Pascaline D'investissement...

Quentin Ouais de s'investir de nouveau. Elle s'est dit « ça y est, le v'là parti sur un nouveau plan », je sais pas...

Pascaline Ça laisse peut-être aussi peu de place justement pour cette vie de couple ou bien pour autre chose ?

Quentin Je sais pas si elle a plus trouvé sa place là-dedans ou où est le problème mais ça fait partie du problème. C'est sûr.

Pascaline Donc, Madeleine, toi, tu as l'intention de poursuivre cette pratique, je pense, à l'heure actuelle. Tu t'entraînes combien de fois par semaine ?

---

<sup>388</sup> Mariés 23 ans, après deux ans de vie en couple non marié.

- Madeleine Ben... quand je suis en période scolaire, je m'entraîne comme si je m'entraîne 4 fois par semaine, c'est bien. Et par contre, quand je suis en vacances, c'est tous les jours voire parfois, double entraînement.
- Pascaline Donc 2 fois par jour ? Est-ce que ça pose un problème au niveau de tes études, est-ce que tu arrives à gérer, t'as un aménagement d'emploi du temps dans cette section sportive ?
- Madeleine Non, j'ai pas d'aménagement.
- Pascaline Pas vraiment...
- Madeleine Les entraînements sont plus de l'école, c'est vraiment pas... on est... dans certaines sections, il font libérer l'après-midi vers 3 heures pour faire du sport mais nous...
- Pascaline Mais là, c'est pas le cas ?
- Madeleine C'est en plus.
- Pascaline Donc, il y a l'école normale comme tout le monde et en plus, il faut coller là-dessus le sport, la pratique sportive. Donc ça fait des journées longues et difficiles quand même.
- Quentin 12 heures d'amplitude d'absence quoi.
- Pascaline De la maison ?
- Quentin 6 heures et demie / 6 heures et demie. Donc c'est long, c'est peut-être trop long, trop lourd à son âge en tout cas.
- Pascaline Et les devoirs là-dedans ?
- Quentin Et les devoirs, il faut les rajouter après.
- Pascaline Donc, par exemple, je crois savoir que tu as dû refaire ta seconde... que tu refais ta seconde... Le sport a peut-être contribué... enfin l'adaptation à cette nouvelle vie en seconde, plus le sport. Tu penses que ça a été lourd, trop lourd à gérer au départ ? Tu le gères mieux cette année ?
- Madeleine Ouais, ben déjà, j'ai ralenti le sport pour faire mes devoirs en priorité...
- Pascaline Et pas l'inverse, c'était le cas avant. Tu penses que ça va mieux l'école ?
- Madeleine Pfff... Mieux, c'est un grand mot, mais de toute façon, on a pas le choix.
- Pascaline Et cette saison, t'as repris une licence, une licence de triathlon, comment tu penses que va s'organiser cette saison ? Tu vas partir en vacances ?
- Madeleine **Ben les vacances, elles sont toujours organisées par rapport au sport, ça fait toujours partie de moi... de mon rythme de vie.**
- Pascaline Je parlais de vacances en disant que tu vas avoir 2 mois de vacances. Donc, j'admets que tu vas t'entraîner mais au-delà de ces 2 mois est-ce que vous partez ailleurs 8 jours... style à la mer ou à la montagne ? Est-ce que tu prends des vacances de la même manière que tes copines de classe qui pratiquent pas du sport ou bien est-ce que tu vas choisir un lieu où tu vas t'entraîner avec une organisation qui va ressembler plutôt à une pratique de haut niveau ?
- Madeleine Ben en fait, les vacances qu'on avait prises au mois d'été, c'était surtout... on avait une compétition sur 8 jours de cani-cross de courses par étapes... Vas-y continue...
- Quentin Vas-y continue... Donc, c'est une course par étapes de 9 jours qui se déroule dans les Alpes. Il y a un week-end plus une semaine complète ou on court tous les jours...
- Pascaline C'étaient vos vacances ?
- Quentin Ça a été nos vacances de l'année dernière. Elle... Madeleine a couru le Championnat de France vélo dans le Périgord le vendredi. On a traversé, donc on a fait l'Alsace, le sud-ouest le jeudi, elle a disputé les Championnats de France et on a retraversé la France pour aller dans les Alpes et on a embayé 9 jours de bivouac sous la tente avec nos chiens et on a fait des vacances sportives... une nouvelle fois... c'était pas du triathlon mais...
- Pascaline Donc, tu n'as pas tout à fait coupé avec le monde du chien ?
- Quentin et Madeleine Non.
- Quentin Ça ressemble pas à des vacances de...

Pascaline De n'importe qui... de mademoiselle tout le monde...

Quentin Mademoiselle tout le monde, tout à fait.

Pascaline Et vous y trouvez quoi ? Comment vous vivez vous tous les 2 ça finalement ? Y a-t-il une place pour quelque chose d'autre ? Est-ce que c'est votre moyen de communication entre vous ? C'est quoi la place du sport entre vous ? Vous êtes plus liés par le sport que par...

Quentin Ben, y a **un lien qui est très fort à travers le sport**. Puisque depuis enfant, j'ai éduqué ma fille du mieux que je pouvais en la faisant participer ou en lui montrant un maximum de disciplines sportives... toutes celles qu'elle pouvait toucher ou approcher... et après le choix du triathlon a été son choix. Contrairement à la course de chien où j'étais moi, dans le milieu. J'étais pas dans le milieu du triathlon... c'est clair que ça créait un lien très fort.

Pascaline Vous avez des connaissances dans le milieu du triathlon ?

Madeleine Ben bien sûr...

Pascaline Et ça vous a aidés à franchir le pas ?

Quentin Ça m'a obligé à prendre un bain glacé... (rire général)

Pascaline Pour commencer...

Quentin Non, mais...

Madeleine Grâce à qui ? Grâce à Pascaline...

Quentin Non mais c'est bien, ça a créé un lien très fort et ça peut même peut-être poser un problème de complicité à une maman. Moi, je le vois avec le recul. Je pense qu'à un moment donné **si ma femme n'a plus trouvé sa place dans ma pratique sportive ou dans mes passions, elle a aussi vu son enfant s'éloigner d'elle au travers de cette pratique... peut-être. Je m'avance peut-être...**

Pascaline Tu as senti ça ?

Quentin Ouais, ouais. Madeleine était de toute façon de plus en plus proche de moi et s'éloignait de sa mère. Bien qu'elle était présente aux compétitions, mais plus au travers des entraînements, de toute cette passion...

Pascaline Vous avez partagé des choses qu'elle ne partageait plus ?

Quentin Ça c'est clair.

Pascaline C'est-à-dire **qu'elle partageait les moments de consécration mais elle ne partageait plus ses instants de durs labeurs ou...**

Quentin Les heures d'entraînements...

Pascaline Les émotions et les heures d'entraînements...

Quentin **Ce qu'on vit.**

Pascaline Le quotidien. Le quotidien sportif, elle n'avait que son rôle de mère à côté, de figurante.

Quentin Mmmh... Je pense mais bon après...Ce serait à elle d'y répondre.

Pascaline Toi, Madeleine, comment tu sens ça ? Par rapport à ce que ton père vient de dire... T'as aussi l'impression que peut-être tu n'as pas le même rapport avec ta mère, bon de toute façon qu'avec ton père mais que si tu regardes un peu les gens autour de toi, tu es peut-être moins proche de ta maman que ne le sont d'autres filles à cette âge là ?

Madeleine ...Ben oui.

Pascaline Tu sens des différences ?

Madeleine Ben avec mon père, disons que je m'amuse plus avec lui au travers du sport. Alors qu'avec ma mère...

Pascaline C'est d'autres genres de relations ?

Madeleine Voilà.

Pascaline C'est-à-dire, c'est plus que...

Madeleine Je sais même pas s'il y avait une relation...

Quentin Plus dure mais bon...

Pascaline Disons que c'est plus une relation d'intendance en fait, elle t'aidait à gérer ton quotidien, tes repas, tes vêtements, c'est plutôt ce genre de choses qu'elle avait comme rapport avec toi. Elle s'occupait de toi à travers tout ça.

Quentin Ouais mais bon, du fait de tout le temps que passe Madeleine au sport, il reste peu de place pour développer autre chose à côté, on revient...

Pascaline A la même chose... Et tu penses que tu vas continuer jusque quand ? A ton avis ?

Madeleine Le sport ?

Pascaline Oui.

Madeleine Je sais pas.

Pascaline La compétition ?

Madeleine Jusqu'à ce que j'en aie plus envie mais pour l'instant c'est pas le cas.

Pascaline C'est une question d'envie ?

Madeleine Voilà.

Pascaline Tu veux faire quoi plus tard comme métier ?

Madeleine Là, je sais pas encore.

Pascaline Tu t'orienteras... t'as pas du tout d'idées ?

Madeleine Mmmh... Peut-être gendarme maître chien mais... en haute montagne pour avoir toujours un rapport avec le sport mais là...

Pascaline Le sport et le chien ?

Madeleine Voilà.

Pascaline Pourrais-tu faire de ton sport, ton métier ? Ton gagne-pain ? Réellement, la performance...

Madeleine Non, je pense pas.

Pascaline Tu veux pas ou tu penses que tu peux pas ?

Madeleine Ben déjà, j'ai pas le niveau... ça c'est sûr. Avec les Championnats de France que j'ai déjà faits...

Pascaline Tu sens que c'est encore un autre monde ?

Madeleine Ouais, moi c'est plus... dès que j'en fais trop, dès que j'ai... en fait, je préfère faire du sport par passion et non par...

Pascaline Obligation ?

Madeleine Besoin pour mes résultats et tout ça... Je préfère avoir du plaisir à le faire sans avoir la pression.

Pascaline Maintenant par rapport aux gens autour de toi qui te connaissent, ou même Quentin, je lui ai posé la même question toute à l'heure, qu'est-ce que ça change autour de vous le fait d'avoir... d'avoir une certaine forme de reconnaissance, c'est-à-dire, savoir que le week-end t'as gagné une course. Tu reviens chez toi où tu parais dans le journal local... Qu'est-ce que... Ça change le regard des autres sur toi ? Dans ton environnement ?

Madeleine Non. Ben, c'est...

Pascaline Il y a de la reconnaissance ?

Madeleine **Non, c'est une deuxième partie de moi en fait. Ma vie, elle change pas, elle change pas parce que j'ai fait une course et que je l'ai gagnée.**

Pascaline Mais tes amis, tes amis qui sont pas forcément dans le sport ? Tu es quelqu'un de particulier pour eux, un extraterrestre ?

Madeleine Non... **Je suis pas E.T.**

Pascaline Pas encore...

Madeleine Non, mais parfois, ils me voient dans le journal parce qu'il y a une photo mais... voilà, ils me disent « Bravo » mais sinon...

Pascaline Ça change rien...

Madeleine Voilà.

Pascaline Et toi, ça te fait plaisir d'être reconnue parfois « Mais oui, c'est elle qui fais du triathlon », dans la cour parfois de l'école ?

Madeleine Oui mais... Je préfère... c'est une deuxième partie. Les autres... les autres, c'est pas qu'ils y connaissent rien mais...

Pascaline Ils ne sont pas dans le même monde ?

Madeleine Voilà. Ils disent « C'est bien, c'est bien » alors que moi, je sais que...

Pascaline T'es pas satisfaite ?

Madeleine Bon c'est bien mais c'est pas non plus un exploit.

Pascaline T'es pas forcément satisfaite de toi...

Madeleine Ben...

Pascaline Dans certains cas...

Madeleine Ouais, mais non...

Pascaline Tu sais que tu peux faire mieux ?

Madeleine **Si, si je suis dans le journal, c'est que j'ai fait quelque chose de bien. Mais voilà, c'est pas non plus un exploit, c'est normal pour moi.**

Pascaline Et pour toi, Quentin, ancien cycliste qui était relativement reconnu dans le milieu... et d'ailleurs, il me semble que quand tu croises parfois des gens de cette époque là, **vous êtes vite...**

**Quentin Reconnecté.**

**Pascaline Reconnecté** à tout ça quoi. Donc comment ça se passe maintenant cette reconnaissance avec le recul ce que tu n'avais peut-être pas à 30 ans, ça te fait du bien, ça te fait peur, ça te renseigne sur ton âge, le temps est passé ou bien au contraire t'es content qu'on se souvienne de toi ?

Quentin Non, moi ça me fait plaisir, Madeleine pratique donc parallèlement au triathlon, le cyclisme. Donc là, on est en plein dans mon sport ou dans le sport qui a été le plus important dans ma vie. Alors le fait qu'elle soit sur le devant de la scène à ce niveau là, ben ça fait plaisir. Y a **une sorte de continuité... un héritage de patrimoine familial ou je sais pas... de gènes transmis, je sais pas comment on peut l'exprimer mais c'est clair qu'on se...**

Pascaline Projette ?

Quentin Projette voilà, on revit, on revit des années de passion, on revit, on revit des moments oubliés... au travers de sites de compétition. On retrouve des ben on retrouve des...

Pascaline D'autres parents ?

Quentin **D'autres parents qui étaient concurrents à l'époque et si on s'est disputés comme chiens et chats à l'époque, on est très contents de se retrouver aujourd'hui au travers de nos enfants. Donc, ça c'est très sympathique... si c'est quelque chose qui est très bien et maintenant ça me fait pas plus plaisir que Madeleine gagne une compétition de vélo ou un triathlon ou un cani-cross... je privilégie pas mon sport, ma passion première. L'important c'est qu'elle se réalise et qu'elle se fasse plaisir, comme elle l'a dit tout à l'heure, dans le sport qu'elle s'est choisi et qu'elle se choisira à l'avenir si elle veut continuer.**

Pascaline Est-ce que tu as senti à un moment donné dans ta vie, est-ce qu'il y a eu un flottement entre le moment où tu es sorti du vélo pour entrer dans le monde canin. Y a eu un flottement pour toi, tu t'es demandé ce que tu allais faire ou ça t'intéressait plus ?

Quentin Y avait un manque...

Pascaline Y avait un manque, voilà...

Quentin **Y avait un manque, j'ai quitté le milieu du vélo à... c'est simple, à la naissance de Madeleine parce que... j'ai quitté le monde du vélo, j'avais 29 ans, Madeleine... j'ai fait ma dernière saison quand Madeleine est née... au mois d'octobre, on était en fin de saison de vélo, j'ai parlé de prendre une année sabbatique sachant que j'avais déjà une première fille que j'avais peu vue au travers des années de compétitions, au travers des heures d'entraînement, au travers des week-ends et des stages... étant toujours en train de travailler, de courir... j'ai pas pu consacrer le temps que j'aurai voulu nécessairement à ma première fille. Et je me suis dit que pour la deuxième,**

**ce serait différent, je m'en occuperais vraiment à fond. Et donc l'année sabbatique s'est transformée en année définitive mais c'est clair qu'il y a eu un flottement de... 4 ans pendant lesquels j'ai fait du concours canin, mais là, on parle pas de sport, on parle simplement de dressage. On apprend des techniques, ça me... je me réalisais pas là-dedans parce que...**

Pascaline Y avait un manque physique ?

Quentin Y avait un manque physique, y avait un manque physique, voilà. Ça occupait, y avait des compétitions, y avait des entraînements, ça occupait l'esprit mais physiquement y avait pas la dépense physique...

Pascaline Un programme, un calendrier ?

Quentin **Y avait pas la dépense énergétique, la dépense physique qu'impliquait une discipline exigeante comme peut l'être le triathlon ou le vélo ou d'autres sports. Donc, il y avait un manque, un manque de compétitions, un manque... pas seulement d'entraînements, de compétitions, de stress... besoin de pression.**

Pascaline Dans ce nouveau monde, à l'époque, tu n'étais pas connu, comment tu as **affronté cet anonymat** par rapport au monde cyclisme.

Quentin **Ben au départ, il y a un manque de reconnaissance parce que bon, on a beau avoir cumulé des titres de Champions d'Alsace en vélo, on arrive dans le monde canin, on vous dit « Ben ça représente rien, vous êtes pas crédibles »...**

Pascaline T'es débutant.

Quentin Voilà. On est mis au bas de l'échelle et la seule façon de se faire valoir ou d'être reconnu, ben c'est de gagner. Donc, ça a mis 4 ans mais le premier berger belge... qui a été monté, a été Champion d'Alsace 4 ans après. Et à partir de là, j'avais une reconnaissance du milieu et une certaine satisfaction à ce moment là. Ensuite au travers des courses de chiens, je me suis dit « je vais faire ça relax au départ aussi, sans objectifs, sans prise de tête, sans compétitivité » et puis une compétition, deux compétitions, un premier Championnat de France, une huitième place qui ne satisfait pas nécessairement son orgueil ou son ego ou ce que l'on voudra... On met les bouchées doubles à l'entraînement, un an après c'est cinquième, 2 ans après c'est troisième, après c'est deuxième et toujours pas satisfait. **On change de discipline, on monte sur un V.T.T. pour chercher ce que l'on veut chercher c'est-à-dire... le haut de la boîte.**

Pascaline Le titre.

Quentin C'est toujours la même histoire...

Pascaline C'est un jeu ? Ça devient presque un carcan à la fin si je comprends bien ?

Quentin **C'est pas une obligation mais... à la différence de Madeleine qui fait pour l'instant du sport pour le plaisir... moi j'ai toujours fonctionné dans le sport par rapport à une obligation de résultats que je me suis mis, moi, ou plus tard qu'on m'a mis au travers de sponsor ou d'encadrement ou...**

Pascaline Ça te correspondait quoi ?

Quentin **Ça me correspondait, il y a la compétitivité, le besoin de s'affirmer, le plaisir de gagner mais...**

Pascaline Et d'être reconnu ?

Quentin **Et d'avoir une reconnaissance au travers de ça. Et aujourd'hui, ça me fait plaisir... je vais pas dire le contraire, lorsque ma fille est en photo dans le journal ou qu'on me parle de ma fille au boulot et qu'on me dit « ah on a vu ta fille gagner ça, faire ça ». Ça flatte mon ego de père ou mon...**

Pascaline De sportif !

Quentin Ouais, d'avoir une continuité puisque...

Pascaline Est-ce que tu as déjà plongé dans quelque chose qui s'appelle une grosse déprime ou de la dépression ?

Quentin Oui, ça peut. Si on atteint pas les objectifs qu'on s'est fixés ou pour lesquels on a travaillé longtemps.

Pascaline Parce qu'il y a un écart entre ce que tu voudrais atteindre et...

- Quentin **Ce qu'on a voulu atteindre et pas nécessairement atteint... mais c'est ça, le sport est fait de joies et de déceptions. Et plus les joies sont intenses et plus les déceptions peuvent nous plonger loin dans la dépression, dans le désarroi.**
- Pascaline Et toi, Madeleine, tu as connu des moments dépressifs à cause du sport ou du non-résultat ?
- Madeleine Non, non pas du tout...
- Quentin Pas encore.
- Pascaline Mais bon, j'ai souvenir de t'avoir vu très énervée sur des courses quand ça marche pas comme tu veux ?
- Madeleine Je me souviens plus, non. Dis moi un exemple, je sais pas.
- Pascaline Je sais plus, des courses qui n'allaient pas tout à fait comme tu voulais et toi, ça t'énerve un peu, donc je veux dire que t'es vraiment dedans...
- Madeleine Peut-être sur le coup, oui mais après...
- Pascaline C'est pas important.
- Madeleine Ben non, pas du tout.
- Pascaline Et si maintenant tu étais blessée ou que pour une raison ou une autre, tu arrivais à quitter ce monde du sport... Imaginons que tu aies un petit ami, pas du tout sportif et qui arrive à te convaincre de finalement lever le pied.
- Madeleine Ben là, je serais pas contente. Oui, là...
- Pascaline Tu sens que quelque chose n'irait pas mais bon, l'amour mène à tout et peut-être à ce genre de sacrifice aussi ?
- Madeleine Mais non, mais moi, ça fait partie de moi donc je pourrais pas lâcher.
- Pascaline Mmmh. Et papa, qu'est-ce qu'il dirait si maintenant pour une raison ou une autre, elle décidait de, elle lèverait le pied avec l'investissement qu'elle a eu ?
- Quentin Ça serait difficile pour moi dans la mesure où depuis qu'elle a 3, 4 ans où je lui ai appris à skier entre mes jambes, par exemple.
- Pascaline C'est votre **lien fondateur** ?
- Quentin **Y a un gros lien et ce serait une énorme déception de la voir tout planquer, ce serait un beau gâchis parce qu'il y a quand même un investissement énorme et un énorme travail derrière. De sa part, de ma part aussi, je l'éduque au travers des disciplines sportives ou au travers des compétitions mais je veux dire ça a créé ce lien donc ça ferait... ça serait une grosse perte. Maintenant bon, c'est ma deuxième fille, je sais très bien que les enfants, on les éduque pas pour les garder chez soi. Donc, elle a 16 ans... il est clair que les années sont comptées, l'idéal serait qu'elle se trouve un copain dans le monde du sport et il y aurait... ça pourrait être une continuité, il y aurait une transition. Moi, je l'imagine pas tout planter net. Ce serait difficile.**
- Pascaline D'accepter ça pour toi aussi.
- Quentin Pour moi, oui, d'accepter pour moi aussi. Ce serait difficile, mais bon après c'est sa vie. Je vis la mienne, j'ai vécu la mienne, j'ai vécu mes passions, je l'ai formé... après, elle en fera ce qu'elle voudra.
- Pascaline Et toi tu te vois pratiquer, bon tu pratiques encore pas mal... Tu te vois jamais arrêter ou continuer tant que tu peux ? L'accompagner ?
- Quentin Moi, je me vois l'accompagner, oui de toute façon, par rapport à son âge, elle a besoin d'être accompagnée, gérée. Les compétitions, elle va pas s'y déplacer toute seule donc... par rapport à moi, je me donne encore un an de compétitions.
- Pascaline Dans quel domaine ?
- Quentin Vélo, triathlon, on va dire. Athlé... bon disons, je vais encore faire une saison. J'ai un objectif, c'est gagner une course en vélo juste pour prouver qu'à 45 ans, on peut gagner. En triathlon ou duathlon, ça fait 2,3 ans que je monte sur des podiums en vétérans, je tourne autour, j'arrive pas à monter en haut de la boîte, j'ai quand même l'objectif de... Je pense qu'en duathlon, j'ai quand même plus de chances de le faire, de gagner un aussi...
- Pascaline Je te coupe, excuse-moi, et si à 45 ans, tu n'y arrives pas ?



Quentin Ben ce sera pas un drame, ma vie ne va pas s'arrêter. Mais ce qui est clair, ce que je n'arrêterai pas la pratique sportive. **Je peux pas me passer dans mon rythme de vie biologiquement...**

Pascaline Tu vas te lever le matin, t'iras quand même...

Quentin Non, mais c'est clair.

Pascaline Penser au sport, faire du sport !

Quentin Ça restera mon fil conducteur... Tant que physiquement, je pourrai faire quelque chose, je ferai et j'envisage pas de m'asseoir dans un fauteuil et de jouer au grand-père et prendre les charentaises, prendre le journal et lire la page sportive comme activités sportives, c'est pas encore à l'ordre du jour !

Pascaline On va clore...

Quentin C'était le rêve de ma future ex-épouse de me poser ! (Rires !)

## Lettre de témoignage de Sandra

Triathlète de 29 ans en fin de carrière, lettre du 12.03.08 à propos de la question de la maternité dans sa trajectoire de vie en couple (non cohabitante avec un ex-cycliste de 40 ans) et sportive (complément à l'entretien du 16.11.07).

« Etre mère est irréversible... je me retrouve pas dans ce rôle éventuel »

« La maternité a été très peu un sujet qui m'a interpellée entre 18 et 28 ans. En effet, j'étais **très prise dans le triathlon, qui m'a énormément occupée**. De plus, les femmes dans mon entourage sont pour la plupart sportives et donc ont eu souvent des enfants tard (exemple : plutôt entre 30 et 35 ans).

Dans mon insouciance, je vivais à fond l'instant présent, les préoccupations de la maternité étaient pour ainsi dire inexistantes. Pour moi **les femmes avec des enfants étaient des femmes d'une autre catégorie, d'un autre âge, avec d'autres intérêts**.

Puis j'ai rencontré Alain, mon ami, la relation (depuis l'âge de 24 ans) est stable, sérieuse, mais nous ne vivons pas ensemble sous un même toit. Nous avons parlé et nous parlons d'enfant. Lui n'est pas contre, maintenant ; bien qu'au début (de notre relation) il n'en était pas question. Mais il n'est pas pressé, non plus. Bien qu'il ait dix ans de plus que moi.

En avançant en âge, à partir de 25 à 30 ans, mes amis du même âge ont commencé à avoir des enfants, l'une après l'autre (sportives ou non). La prise de conscience a commencé pour moi : « **Bientôt il faudrait que ce soit à mon tour** » disaient-elles... J'ai réalisé que mon rôle dans la société n'était pas seulement de trouver un travail, faire du sport, mais qu'il « fallait » aussi s'attacher à avoir des enfants !

Cette idée germe de plus en plus dans mon esprit. Je m'imagine, moi Sandra, dans la peau d'une maman. J'en souligne alors toutes les contraintes et vois principalement tous les problèmes qui en découleraient : associer travail, trajets, pour travailler (professeur d'EPS titulaire remplaçant dans l'Académie), loisirs réduits, vie conjugale et sport...). La tâche me semble **insurmontable, plus difficile qu'un Ironman** !

Je viens d'arrêter le triathlon tout en continuant à moindre quantité la course à pied<sup>389</sup>. Je sens que mon ami aura le désir prochainement d'être père. Il connaît ma position, qui est plutôt celle d'une personne inquiète et non conquise par ce rôle. Je crains fortement le désaccord futur, si mon désir de non-maternité perdure.

Je pense que la maternité bouleverse une vie : il y a « avant » et « après » la maternité. Le sport sera toujours parti prégnant de mon quotidien. Pour moi, jongler avec le tout est un **parcours du combattant qui est épuisant**. Je n'aspire pas à une vie stressante, car **être mère est irréversible**, il faut assumer ce rôle toute sa vie. Je ne sais pas si le fait de ne pas pouvoir faire de sport aurait changé cette façon de voir. Peut-être le sport ôte-t-il une partie de féminité ou réoriente les centres d'attraction ?

Ce non-désir ne s'explique pas... un peu comme l'homosexualité. Je pense surtout que dans notre société, la mère « doit » s'occuper énormément des enfants au contraire du père, plus libre de ses mouvements, justement ! Une mère qui « s'amuse » à faire du sport, n'est pas bien vue, n'est pas une bonne mère. Le père peut davantage garder ses habitudes. J'ai peur de **ne pas me retrouver** et de m'accomplir dans cet éventuel nouveau rôle, comme cela était en sport, dans le triathlon ».

---

<sup>389</sup> Elle prépare quand même le Marathon de Paris...

# Lettre de témoignage d'un « ex-conjoint », non-triathlète, d'une triathlète

(Janvier 2008.)

## L'attente

Le souvenir le plus prégnant qui me reste de ces années, durant lesquelles sa « carrière sportive » et notre vie commune allaient de pair, est celui d'une attente.

Pour moi, cette époque-là a été « **le temps de l'attente** », c'est ainsi que je pourrais la qualifier.

J'ai le sentiment d'avoir passé le plus clair de mon temps à l'attendre.

Attendre qu'elle rentre de sa séance d'entraînement.

Attendre que sa conversation téléphonique avec un/une coéquipier(ère), entraîneur, dirigeant, s'achève.

Attendre qu'elle rentre de sa réunion ou de sa rencontre avec eux.

Attendre qu'elle rentre de son stage de préparation.

Attendre sur la ligne d'arrivée la fin de la compétition.

Attendre enfin qu'elle rentre de la compétition.

Attendre qu'elle ait un moment à me consacrer.

Attendre encore et toujours.

L'attendre encore et toujours, interminablement.

Elle ne m'a pas souvent demandé explicitement de l'attendre, à cette époque. Il n'est pas impossible qu'elle ne me l'ait jamais demandé. Mais je l'attendais malgré tout. Je ne pouvais que l'attendre. Je devais l'attendre. Mon rôle et ma mission, ceux que je m'étais assignés, étaient de l'attendre. D'être là à son retour. Si la notion de vie commune conservait un sens, c'était celui là : il faudrait que je sois là quand elle rentrerait. C'était la seule place qui me restait, la seule qu'elle ne me contesterait pas, celle de celui qui attend son retour, parce qu'elle rentrerait tôt ou tard. La plupart du temps, quand elle rentrait, elle n'avait plus besoin de moi ; parfois même, j'étais encombrant. Mais **il pouvait advenir qu'elle ait besoin de moi**. C'est arrivé quelquefois.

Ces temps d'attente, de plus en plus nombreux, ces temps de latence, n'étaient pas vides. Je ne peux pas les assimiler à des moments de béance, de vacance. Souvent, je les vivais comme des **moments de tension**, en fonction des différentes inconnues qui y étaient liées : dans quel état physique et psychologique allait-elle rentrer ? Comment la compétition s'était-elle passée ? Lui resterait-il un peu d'énergie et de disponibilité pour moi, pour nous ? Qui avait-elle rencontré pendant que je l'attendais ?

Je l'ai attendue patiemment, des années durant. L'attente était devenue ma principale aptitude. Pendant ces moments où je l'attendais, j'étais incapable de m'investir réellement dans d'autres activités. J'aurais même éprouvé une forme de culpabilité, si tel avait été le cas. Je ne voulais pas être pris en défaut à ce niveau-là, en flagrant délit d'incapacité ou de refus d'attendre.

Mais l'attente a pris fin quand même. Progressivement, j'ai cessé de l'attendre. Je me sentais trop seul dans cette posture. Ou plus exactement : abandonné, délaissé, inutile. J'ai senti que l'attente était devenue vaine, insignifiante, je ne trouvais plus à m'alimenter en elle. Je ne respirais plus dans cet espace-temps étrange, j'étouffais. Je ne sentais plus son regard, ni sa présence. Son absence même ne l'habitait plus. Je n'aimais plus l'attendre. Je ne m'aimais plus l'attendant. Je ne l'aimais plus à travers cette attente. Un jour, je n'y étais plus non plus. J'avais déserté le dernier espace qui nous était commun. Une petite maison aux volets verts située sur les hauteurs d'une ville thermale symbolise cette période. Et aujourd'hui encore, même des années plus tard, j'en ai les larmes aux yeux en l'évoquant.

## Mon point de vue sur sa carrière sportive : entre méfiance et adhésion

J'ai toujours recherché l'équilibre, une forme d'équilibre. Je suis un déséquilibré constamment à la recherche de l'équilibre, à ma façon. Je crains les excès comme la peste. J'ai toujours besoin de repères stables, de points d'ancrage. Elle est un individu excessif, qui a toujours tenté (souvent réussi !) de transformer ses tendances excessives en éléments moteurs de son existence ; de mettre en forme des éléments a priori destructurants, voire destructeurs. Elle s'est toujours acharnée à apprivoiser ses pulsions destructrices (auto-destructrices) pour en faire émerger des créations vitales, vivantes, viables.

Quand il est devenu évident qu'elle allait s'investir pleinement dans sa « carrière sportive », j'étais donc partagé entre l'adhésion et la méfiance. Je percevais clairement le bénéfice personnel qu'elle en tirait, et qui du reste était « visible » (bons résultats sportifs, épanouissement physique, reconnaissance des autres, meilleure estime de soi...), mais sans pouvoir y adhérer sans réticences : je craignais parfois qu'elle s'y perde, qu'elle dérive et y laisse sa peau, sa santé physique et son intégrité mentale.

Par conséquent, il me semblait de mon devoir de la mettre en garde sur ces dangers. Je concevais le sport comme une source d'équilibre et de bien-être. Sa conception, axée désormais sur la recherche de la performance et le dépassement des limites, se heurtait à mon point de vue. Je me disais qu'en cas d'échec, que si elle se plantait et que je la laissais faire sans rien dire, j'étais en tort. Je l'admirais, mais sans pouvoir ni vouloir la suivre dans son cheminement. Je n'étais pas en désaccord avec son engagement, d'autant que je ne disposais pas des arguments ni des moyens indispensables pour lui démontrer qu'elle pouvait se « réaliser » autrement ; mais je restais à quai. Finalement, j'ignore si elle pense être allée au bout de ses possibilités, au terme de sa quête et de son cheminement, en termes sportifs. Je ne peux m'attribuer aucun mérite dans ses succès. Mais je ne pense pas non plus l'avoir empêchée de suivre la route qu'elle avait choisie de suivre. Du reste, je ne connais pas vraiment son avis sur la question.

## Le rapport au corps

La pratique du triathlon a également modifié, me semble-t-il, ses rapports au(x) corps ; entre elle et son corps, entre elle, son corps et moi ; entre elle, son corps et le mien ; entre elle, son corps et celui des autres triathlètes ; enfin, entre elle, son corps et celui « des autres » en général.

Mon corps n'était assurément pas porteur et vecteur de ces éléments et de ces valeurs, même si objectivement, il était plutôt en bon état général. L'image qu'il renvoyait de lui-même (de moi-même) et qu'il lui renvoyait n'était pas celle qu'elle voulait voir.

Le triathlète, comme d'autres sportifs, semble ne pouvoir s'intéresser à et désirer que des individus qui lui ressemblent, qui sont comme lui, qui sont ses semblables, qui sont à son image, parce qu'au fond, à travers ces images, il ne recherche rien d'autre que son double.

J'irais jusqu'à dire que son désir n'est tourné que vers lui-même, qu'il est **autocentré**, fondamentalement **égotiste** et profondément **narcissique**. Ce faisant, il devient insensible et aveugle à la différence et à l'autre.

Pour ma part, j'ai désiré son corps jusqu'au dernier jour, même si en règle générale, les corps me répugnent rapidement, même si ce désir s'est progressivement limité à l'attrait de son corps, à l'image charnelle de ce corps, à l'exclusion de tout le reste, que je ne reconnaissais plus, ne pouvais plus aimer, parce que le triathlète est un **monstre hybride**.

## Comment définir les rapports unissant les triathlètes ?

Pendant les quelques années où j'ai pu observer le « groupe » de triathlètes dont elle faisait partie (groupe à géométrie variable), je n'ai jamais réussi à définir clairement les rapports qui les unissaient et les sentiments qu'ils pouvaient éprouver les uns pour les autres.

On ne peut réduire ces rapports comme étant exclusivement liés à une pratique sportive commune et donc qualifier ce « **groupe** » de « **coéquipier(ère)s** », dans la mesure où il se fréquentaient même en dehors du strict cadre sportif (entraînements + compétitions).

Du reste, même en s'efforçant de circonscrire ces rapports de cette façon, on resterait forcément perplexe en constatant par exemple que je ne l'ai jamais vue heureuse qu'une des ses « partenaires » avait gagné une course ; ou encore que je n'ai jamais vu de triathlètes (du moins dans son entourage) en reconforter d'autres, après une blessure ou une déception sportive...

Manifestement, il ne s'agissait pas non plus de **relations amicales** à proprement parler, puisque visiblement, elle ne fréquente plus la plupart de celles et ceux avec lesquels elle passait pourtant le plus clair de son temps à cette époque, ce qui donne à penser que le « groupe » ne pouvait exister indépendamment de la pratique du triathlon.

Dans le même ordre d'idée, je n'ai pas non plus l'impression que beaucoup de relations amoureuses fortes et durables puissent naître dans ce milieu et ce contexte, l'une des raisons principales en étant probablement, comme je l'ai déjà suggéré, que chacun recherche avant tout l'estime de soi ou à être aimé-admiré-reconnu des autres, sans trop se soucier de ce que l'on aurait à donner en échange.

En observant le fonctionnement de ce « groupe », on pouvait également penser à celui d'une **famille**, ou du moins d'une fratrie : à certains moments, à les voir, elle, Sandra, Michèle, Salomé, l'image de quatre sœurs ne manquait pas de s'imposer.

Pour autant, y avait-il de leur part une volonté, même inconsciente, de reconstituer une sorte de noyau ou de cellule familiale, peut-être par besoin de sécurité ? Je l'ignore. Cela ne me semble pas impossible ou absurde, même si cette volonté ou ce besoin présentaient dans ce cas un aspect paradoxal, que ce soit pour elle, Michèle ou Sandra : en quête d'une possibilité d'exister, d'être, de s'affirmer, de se définir, en tant qu'individus, « de se conjuguer à la première personne du singulier », comme le disait A. BEGAG (l'ancien ministre et surtout écrivain et sociologue), pour ne plus être seulement qu'un membre d'une famille plus ou moins nombreuse, elles n'auraient rien trouvé de mieux que de reconstruire artificiellement une seconde famille, au sein de laquelle il faudrait à nouveau se battre, ou du moins jouer des coudes, pour retrouver une place...

Finalement, vu de mon point de vue de l'époque, c'est-à-dire un angle à la fois externe et interne, cela m'a donné parfois aussi l'impression d'être une **sorte de secte**, avec son caractère marginal, ou du moins « borderline ».

Une secte dont les membres gardaient un pied dans le monde extérieur (**la réalité**), tout en ayant l'autre dans la secte (**le monde rêvé**), et gardaient toujours un œil sur leurs gourous, qui pouvaient être des entraîneurs ou les athlètes de très haut niveau.

Une secte qui prônait le dépassement de ses limites, le façonnement et l'avènement d'un corps idéalisé, sculptural, à la fois outil et œuvre d'art, ainsi que l'amour de soi.

Une secte recrutant ses membres parmi des individus éprouvant un fort besoin de reconnaissance, ou cherchant à compenser un manque prégnant, ou un déficit dans l'estime d'eux-mêmes, ou encore une insatisfaction récurrente par rapport à la vie quotidienne, voire une inadaptation au monde et à la société.

Les non-initiés peuvent à la rigueur graviter autour de la secte, mais il est impossible d'y entrer sans être un triathlète averti. En dehors de ce critère fondamental, pour ce que j'ai pu en voir, les membres sont peu regardants sur les idées et les valeurs des autres.

Créativité et ouverture d'esprit ne m'ont pas paru indispensables pour intégrer cette secte ; contrairement à une discipline et une hygiène de vie ne tolérant que des écarts minimes.

## Mon parcours avec elle : de l'accompagnement jusqu'à l'exclusion

Avant de pratiquer le triathlon, elle s'était déjà investie avant dans la course à pied, plusieurs années durant. J'ai pu assez facilement l'accompagner dans cette activité, et assez longtemps, dans la mesure où je pouvais courir avec elle régulièrement, et aussi la suivre et assister assez souvent aux courses auxquelles elle s'alignait.

Avec le recul, je crois même que j'ai apprécié cette période. Même sans pratiquer la course à pied en compétition, je pouvais être à ses côtés avant les courses (nous y allions régulièrement ensemble), puis suivre l'épreuve au bord du parcours, et enfin la rejoindre à la fin sur la ligne d'arrivée. Je me trouvais dans l'assemblée quand elle montait sur les podiums, seul, ou avec ses « coéquipiers » ou d'autres accompagnateurs. Quand la performance n'avait pas été à la hauteur de ses ambitions, je pouvais essayer de la reconforter ou de la soutenir, ou de relativiser le niveau de l'échec, voire critiquer et analyser la manière dont elle s'était comportée et avait abordé l'épreuve. Sans être véritablement partie prenante de sa pratique, je ne m'en sentais pas exclu.

Puis est venu le temps du triathlon. Sport très spécialisé, peu pratiqué dans la région, réservé à une élite plutôt qu'au plus grand nombre, et nécessitant, même à un niveau peu élevé, une préparation lourde et accaparante. Les premiers temps, j'ai été assez curieux de découvrir (en tant qu'observateur) cette activité très particulière d'une part, et de voir comment elle s'y comporterait d'autre part. Mais très rapidement, le sentiment de l'exclusion a pris le dessus. Assister aux compétitions était devenu plus difficile, parce qu'elles étaient moins nombreuses dans la région, et que même lors des épreuves

organisées en Alsace, il n'est pas très commode de les suivre (accès malaisé au parc à vélos et au départ de la natation...).

Ensuite, il m'a été quasiment impossible de m'entraîner avec elle, pour des raisons « techniques » et parce que je n'avais plus ma place dans ces séances longues et difficiles qu'elle partageait avec d'autres triathlètes.

D'autre part, son entrée dans ce sport lui a donné l'opportunité de rencontrer les autres pratiquants, d'intégrer le petit monde très particulier et assez fermé des triathlètes compétiteurs de la région (et d'ailleurs), auquel j'étais totalement étranger.

A partir de là, non seulement je ne partageais plus sa pratique sportive, mais ne côtoyais plus non plus celles et ceux qui partageaient la même passion qu'elle. Il m'est rapidement apparu que ces individus avaient un profil et un parcours personnels très particuliers, très éloignés de celui des sportifs « ordinaires », et que le fait de les fréquenter constituait pour elle un enrichissement.

Ce n'était plus la pratique seule qui s'avérait intéressante, attractive, mais également le fait de fréquenter ceux qui la pratiquaient. Leur approche du triathlon, leur parcours et leur vision de la vie, les difficultés qu'ils pouvaient rencontrer pour concilier leur pratique et leur vie professionnelle ou leurs études, les motivations profondes qui les avaient amenés au triathlon, tout cela m'intriguait.

Mais je savais que je resterais à quai, que je ne pénétrerais pas dans ce monde, quand bien même je pouvais me sentir plus d'affinités avec certains de ces individus qu'avec ceux que j'avais pu croiser ailleurs, dans la course à pied ou le foot, par exemple.

J'étais donc exclu de fait de toute cette partie de son existence, sans doute la plus intéressante et la plus exaltante. Personne ne m'en avait exclu. Personne ne m'en avait explicitement interdit l'accès. Pas même elle. Nul n'était responsable de cette exclusion, personne n'avait prononcé cette sentence ; je ne pouvais m'en prendre à personne.

Mais le résultat était là, les conséquences s'avéraient bien réelles. La partie de sa vie à laquelle j'avais encore accès, celle que nous partagions encore, était la moins passionnante, la moins enthousiasmante, la plus plate, celle qui générait le plus de difficultés sans procurer de satisfactions notables en échange.

L'envie, le désir, la joie, la volonté et l'énergie vitale se concentraient désormais dans le triathlon.

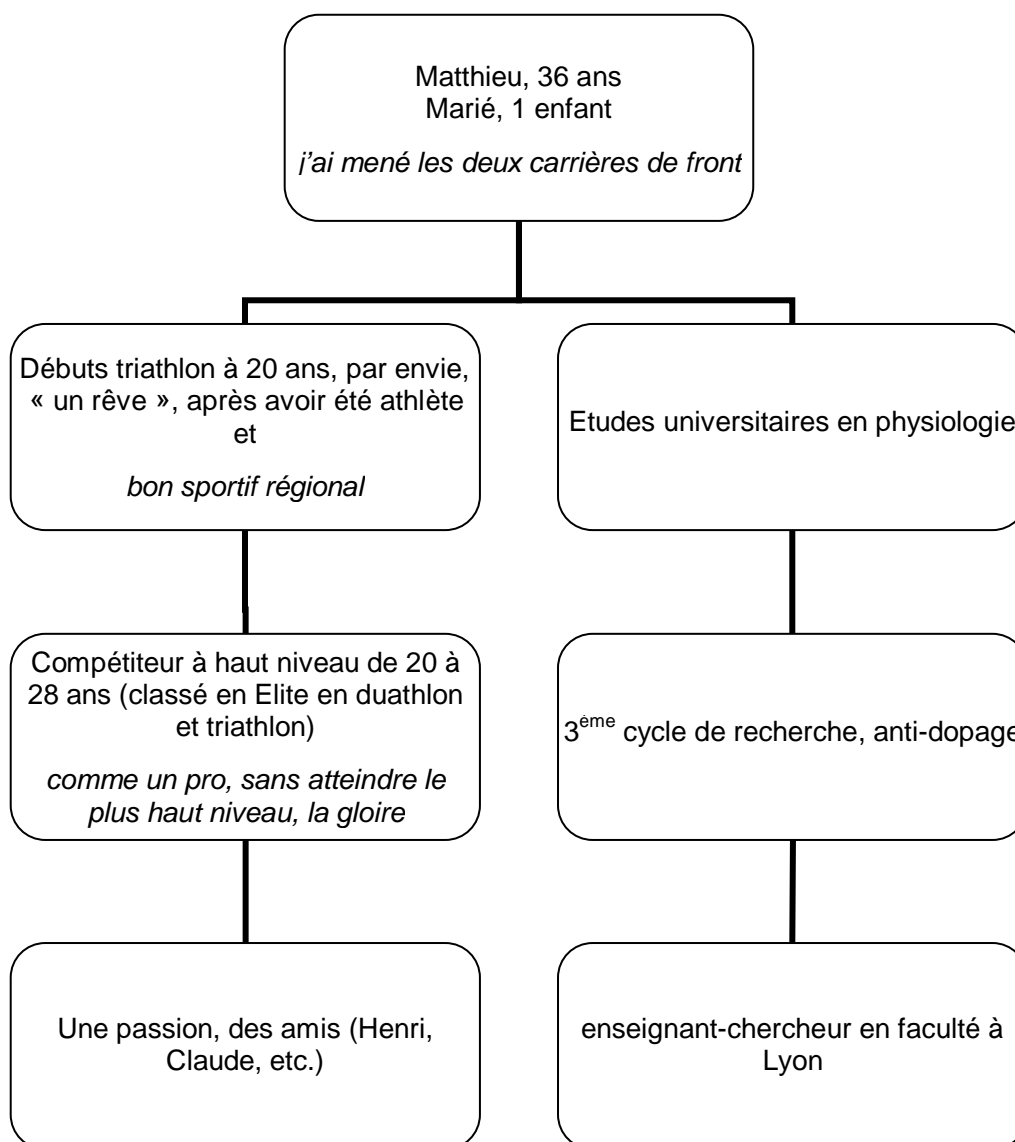
Notre existence commune était presque totalement dévitalisée, elle avait perdu substance et consistance. C'en était bel et bien fini de nous.

## ARBORISATION DE TRAJECTOIRE

### Exemple d'arborisation de trajectoire biographique d'un informateur

Première phase d'exploration : entretiens non retranscrits car le document d'accompagnement écrit représente pour chaque cas une dizaine de pages. Cependant, la structure générale a été reconstruite en croisant des données racontées ou écrites par l'informateur, et des faits biographiques, ceci dans un cahier de travail, dont l'état et le volume là encore ne nous permettent pas de le faire figurer ici.

Version très simplifiée d'arborisation utilisée pour « classer » thématiquement la structure de la trajectoire racontée et certains faits biographiques des informateurs.



## **ANNEXE 4 : TABLEAUX SYNTHETIQUES D'ANALYSES**



# Trajectoires et carrières

## Phase d'exploration de la 1<sup>ère</sup> partie de l'étude

### *Analyse documentaire*

Liste des personnes n'ayant pas fait l'objet d'aucune sorte d'échanges : ni par mail, ni par téléphone, ni par entrevue, mais dont les données relatives à notre sujet, ont été extraites grâce à une analyse documentaire de la presse spécialisée, des sites internet spécialisés :

- Belinda Halloran, Loretta Harrop, Simon Lessing, Delphine Py, Stéphanie Gros, Carole Péon, Babette Poncelet, Ronan Lebouch, Eric Plantin, Anne-Marie Rouchon, Pascal Choisel, Patrick Girard, Philippe Fattori, Franck Esposito (nageur).

### *Trajectoires et caractéristiques générales des acteurs*

Des données ont été adaptées ainsi que les noms afin de préserver l'anonymat.

<b>Trajectoires et « moments forts »</b>	<b>« Début »</b>	<b>« Pleine carrière »</b>	<b>« Fin de carrière »</b>	<b>Nature des données recueillies</b>
(nom, âge, métier, situation familiale)	(engagement dans la pratique, 1ère compétition, 1er club, 1ers souvenirs...)	(palmarès, moments de consécration, objectifs, projets...)	(arrêts : décrochages et arrêt officiel de la compétition, de la pratique, projets...)	(site internet, presse, press-book, entrevue, interview, questionnaires (1er, 2d), mail, lettre...)

<p><b>Marianne</b>  <b>28 ans</b>  <b>concubinage avec Bruno (autre cas étudié)</b>  <b>BEESAN</b>  <b>ETAPS</b></p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- débuts à 10 ans, 1<sup>ère</sup> compétition dans sa ville natale, avec son frère et ses cousins</li> <li>- 1989 : 1<sup>ère</sup> licence (1<sup>ère</sup> licenciée féminine du club qui se créait)</li> <li>- au Pôle de Triathlon au CREPS de Nancy pendant trois ans</li> <li>- en équipe de France Junior pendant ces trois ans</li> <li>- en équipe classée en Division 1 de 2001 à 2003</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- vice-Championne de France</li> <li>- 12<sup>ème</sup> aux Championnats d'Europe, qualifiée aux Championnats du Monde</li> <li>- divers titres régionaux</li> <li>- finisher Ironman France en 2004</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- après le CREPS, possibilité non retenue d'entrer en école de kiné</li> <li>- passage du BEESAN, puis de l'ETAPS (2006)</li> <li>- entraîneur de triathlon dans son club et pour sa ville natale</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- 1<sup>er</sup> questionnaire, novembre 2005</li> <li>- entrevues, fin 2005</li> <li>- 2<sup>ème</sup> questionnaire, mai 2006</li> <li>- interview en couple avec Bruno, septembre 2006</li> <li>- presse spécialisée et locale (<i>L'Est Républicain, La Liberté de l'Est...</i>)</li> </ul>
<p><b>Andréas</b>  <b>39 ans</b>  <b>mécanicien orthopédiste</b></p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- nageur jusqu'à 13 ans</li> <li>- coureur vers 25 ans</li> <li>- triathlète à partir de 28 ans</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- finisher dans de nombreux Ironman</li> <li>- 5<sup>ème</sup> à Roth en 1997</li> <li>- 7<sup>ème</sup> à Hawaii</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- 1<sup>er</sup> décrochement : à 23 ans, tentative de suicide, sombre dans la cocaïne, avec problèmes de santé</li> <li>- 2<sup>ème</sup> décrochement en 2001, suite à de très graves problèmes de santé (risque d'amputation), mais reprise de l'entraînement et de la compétition</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- livre autobiographique : « Du Junkie à l'Ironman » (2000)</li> <li>- presse spécialisée : <i>Sport et Vie</i>, n°24 hors série, juillet 2006</li> </ul>
<p><b>Laure</b>  <b>42 ans</b>  <b>sœur jumelle de Marie ingénieur</b></p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- nageuse au départ</li> <li>- club : TCBB / ACBB (Boulogne-Billancourt)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- 29 sélections en équipe de France</li> <li>- sélectionnée pour les J.O. de Sydney en 2000</li> <li>- victorieuse du Grand Prix Aréna, 1999</li> <li>- 6<sup>ème</sup> des Championnats du Monde Longue Distance en 1997</li> <li>- 8<sup>ème</sup> de l'Ironman d'Hawaii en 1995 et Championne de France Longue Distance</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- arrêt définitif en 2001, après les J.O. de Sydney</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- entrevues sur les Grands Prix, de 1999 à 2000</li> <li>- entrevue, 2001</li> <li>- presse spécialisée</li> </ul>
<p><b>Raoul</b>  <b>35 ans</b>  <b>sportif de haut niveau et chanteur et réalisateur de comédie musicale</b></p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- débute en natation en 1983 et le triathlon en 1991, athlète de haut niveau depuis 1992</li> <li>- clubs : Sainte-Maxime de 1990 à 1991 ; Monaco de 1991 à 1995, Paris depuis 1996...</li> <li>- athlète de haut niveau au CREPS de Boulouris</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- J.O. : 19<sup>ème</sup> à Sydney en 2000, 12<sup>ème</sup> à Athènes (2004)</li> <li>- Championnats du Monde : 4<sup>ème</sup> en 2000, 7<sup>ème</sup> en 1996</li> <li>- Coupes du Monde : régulièrement dans le Top-10, depuis 1997</li> <li>- vainqueur du Grand Prix de Triathlon de la Baule en 2002 et à Rennes en 1996</li> <li>- France Iron Tour : régulièrement dans le Top-10</li> <li>- Championnats de France Elite : dans le Top-10, depuis 1995</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- coupures hivernales : comédies musicales, exemple : « Corps Accords » en 2005</li> <li>- fin de carrière : quitte la scène de la compétition internationale en 2005</li> <li>- prépare un diplôme en psychologie du sport au CREPS de Boulouris</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- site internet</li> <li>- entrevue, juin 2005</li> <li>- 1<sup>er</sup> questionnaire, juin 2005</li> <li>- échanges de mails</li> <li>- 2<sup>ème</sup> questionnaire, juillet 2005</li> <li>- mails complémentaires aux questionnaires, novembre 2005</li> <li>- presse spécialisée : <i>Triathlète Magazine, 220 Mag, Tri attitude...</i></li> </ul>

		(vice-Champion de France en 1995, Sprint...)		
<p><b>Marthe</b>  <b>29 ans</b>  <b>célibataire</b>  <b>BEESAN / ETAPS</b>  <b>militaire sous contrat</b>  <b>(Armée de Terre)</b>  <b>détachée</b></p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- débuts à 18 ans en loisirs, grâce à son père triathlète amateur</li> <li>- puis au collège en compétition UNSS</li> <li>- 1<sup>ère</sup> licence fédérale en 1995</li> <li>- puis trois ans au Pôle Triathlon de l'INSEP</li> <li>- puis un an au CREPS de Boulouris</li> <li>- actuellement licenciée au club de Beauvais</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- vainqueur de la Coupe de France des Clubs par équipe, 2006</li> <li>- double Championne de France Longue Distance en 1999 et en 2005</li> <li>- vice-Championne de France, à Lorient et de Triathlon des Neiges en 2005</li> <li>- vainqueur d'Embrun, 2004</li> <li>- 9<sup>ème</sup> du Championnat du Monde LD et Championne du Monde par équipe en 2004</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- sous contrat d'insertion professionnelle avec l'Armée de Terre</li> <li>- projet de métier : géomètre-topographe</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- site internet</li> <li>- entrevue, septembre 2006</li> <li>- échanges de mails</li> <li>- 1<sup>er</sup> questionnaire, septembre 2006</li> <li>- 2<sup>ème</sup> questionnaire, octobre 2006</li> <li>- presse spécialisée</li> </ul>
<p><b>David</b>  <b>fils de Vincent</b>  <b>(autre cas étudié)</b>  <b>26 ans</b>  <b>sportif de haut niveau</b></p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- nageur dans le groupe (années 90), qu'entraîne son père Vincent jusqu'à 14 ans</li> <li>- puis pratique le triathlon et le Snow Board et autres sports de glisse</li> <li>- Champion de France UNSS au collège</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- 5<sup>ème</sup> aux Mondiaux Juniors, 1999</li> <li>- en équipe de France</li> <li>- Champion d'Europe CD, 2005 et 2006</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- projets : dessiner et créer des objets et des vêtements, projets de styliste-décorateur</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- site internet</li> <li>- <i>L'Equipe Magazine</i>, 24 juin 2006</li> <li>- mails avec son père Vincent</li> </ul>
<p><b>Clémentine</b>  <b>42 ans</b>  <b>mariée</b>  <b>3 enfants</b>  <b>assistante commerciale</b></p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- nageuse, puis athlète, triathlète ponctuelle</li> <li>- cycliste à haut niveau à 33-34 ans : engagement grâce à un ex-pro dans le club local</li> <li>- 1<sup>ers</sup> titres régionaux, puis sélection en équipe de France</li> <li>- rejoint l'équipe « Longo Ebyl » pour le Tour de France féminin cycliste (2001)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- deux podiums aux Championnats de France, un podium dans la Grande Boucle</li> <li>- 10<sup>ème</sup> aux Championnats du Monde</li> <li>- sélection « remplaçante » J.O., multiples sélections en équipe de France</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- 2001 : après déception de la non-sélection pour les J.O.</li> <li>- fin des quatre années « sabbatiques », reprise de son travail en entreprise comme assistante commerciale</li> <li>- pratiques de loisirs : raids, pleine nature (rondo, etc.), vélo pour le plaisir</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- entrevue, juin 2006, sur une compétition</li> <li>- 1<sup>er</sup> questionnaire, octobre 2006</li> <li>- 2<sup>ème</sup> questionnaire, novembre 2006</li> <li>- interview biographique, décembre 2006</li> </ul>
<p><b>Gilles</b>  <b>37 ans</b>  <b>célibataire</b></p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- débuts en natation et en vélo vers 20 ans, course à pied « depuis toujours », comme loisirs, puis pour la performance</li> <li>- Club : MOT Mulhouse (68)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- 4<sup>ème</sup> aux Championnats du Monde de Duathlon en 1993</li> <li>- Champion de France militaire par équipe en Duathlon</li> <li>- Champion régional de Duathlon à plusieurs reprises</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- retraité de l'Armée de Terre</li> <li>- rénove des appartements pour pouvoir en vivre ultérieurement</li> <li>- employé chez Casal Sport début 2007</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- entrevues, septembre et octobre 2006</li> <li>- 1<sup>er</sup> questionnaire, octobre 2006,</li> <li>- 2<sup>ème</sup> questionnaire, octobre 2006</li> <li>- presse locale</li> </ul>

<b>retraité de l'Armée de Terre employé chez Casal Sport</b>		<ul style="list-style-type: none"> <li>- Champion régional de cross-country</li> <li>- finisher classé aux Ironman d'Australie, de Tahiti, de Suisse</li> <li>- participation classante à de nombreuses compétitions internationales</li> </ul>		
<b>Vincent père de David directeur de centre nautique</b>	- non renseigné	- non renseigné	- non renseigné	- non renseigné
<b>Marlyse 35 ans mariée deux enfants professeuse agrégée d'EPS</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- débuts dans le triathlon vers 22 ans pour changer de pratique (coureuse de demi-fond), au club de Carbon Blanc (33)</li> <li>- club : Racing Club de France (Ile-de-France)</li> <li>- équipe de France LD</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- vice-Championne de France CD, 1995</li> <li>- 7<sup>ème</sup> aux Championnats du Monde LD, 1995, vice-Championne du Monde par équipe</li> <li>- 5<sup>ème</sup> aux Championnats du Monde LD en 2000, Championne du Monde par équipe</li> <li>- Championne de France LD, 2003</li> <li>- Vainqueur Ironman France, 2003</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- juillet 2003, presque du jour au lendemain</li> <li>- dernière course : Ironman de Grenoble</li> <li>- par saturation de la pratique</li> <li>- réintégration dans l'Education Nationale en tant que professeur d'EPS</li> <li>- création d'une ligne de vêtements spécifiques pour Triathlon avec son mari, ex-triathlète international (arrêté en 2003) : « LAPERF »</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- entrevue après podium Ironman, juillet 2003</li> <li>- mails et questionnaires, janvier-février 2006</li> <li>- presse spécialisée : <i>Triathlète Magazine</i>, <i>220 Mag</i>, <i>Tri attitude...</i></li> <li>- press-books</li> <li>- site internet</li> </ul>
<b>Marie 42 ans sœur jumelle de Laure kinésithérapeute</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- nageuse au départ</li> <li>- club : TCBB / ACBB (Boulogne-Billancourt)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Championne du Monde Longue Distance en 1994 et en 2000 à Nice</li> <li>- 7<sup>ème</sup> aux J.O. de Sydney</li> <li>- 4 titres de Championne d'Europe entre 1990 et 1995</li> <li>- 2<sup>ème</sup> à l'Ironman d'Hawaii en 1995</li> <li>- 12 fois Championne de France</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- 1<sup>er</sup> arrêt d'un an en 1995-1996, exerce en tant que kinésithérapeute pendant un an</li> <li>- reprise de la compétition ; saison 1996-1997</li> <li>- arrêt définitif après les J.O. de Sydney en 2000</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- sur les compétitions des Grands Prix en 1999 et 2000</li> <li>- presse spécialisée</li> </ul>
<b>Paula 22 ans professeur des écoles</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- au collège avec les compétitions UNSS, grâce au professeur d'EPS</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- 11<sup>ème</sup> aux Championnats d'Europe Junior en 2003</li> <li>- Championne de France Espoirs 2005</li> </ul>	- non renseigné	<ul style="list-style-type: none"> <li>- interview par S. Lanoue dans <i>Triathlète Magazine</i>, janvier 2006</li> </ul>

<p align="center"><b>Salomé</b> <b>46 ans</b> <b>mariée mais séparée</b> <b>deux enfants</b> <b>professeur d'EPS</b></p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- débuts comme athlète sur 400 m et 800 m, titrée au niveau français entre 15 et 25 ans</li> <li>- club : ASPTT Strasbourg (67)</li> <li>- fait partie pendant quatre ans d'une équipe classée 8<sup>ème</sup> de la Division 1 de Triathlon, de 1998 à 2002</li> <li>- divers titres régionaux en catégorie vétéran de Duathlon et en Triathlon Sprint, CD, LD</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Championne de France par catégorie d'âge de Duathlon en 1999</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- conversion de coureuse dans le triathlon, 1996</li> <li>- premiers décrochements : la famille, les enfants !</li> <li>- chute en vélo en préparant Embrun : retour à la course à pied et aux grands raids avec de grands voyages</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- échanges de mails, années 2006 et 2007</li> <li>- entrevues informelles, septembre et décembre 2007</li> </ul>
<p align="center"><b>Pierre</b> <b>32 ans</b> <b>marié</b> <b>un enfant</b> <b>sportif de haut niveau</b> <b>franco-danois</b></p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- en 1989 vers 16 ans, au collège avec les compétitions UNSS, dans le Nord à Lille</li> <li>- puis en clubs fédéraux : Valence, Paris et au Danemark</li> <li>- double nationalité franco-danoise, mais représente le Danemark au niveau international et la France au niveau national</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- J.O. : 7<sup>ème</sup> en 2000</li> <li>- Championnats du Monde : 3<sup>ème</sup> en 2003, 8<sup>ème</sup> en 1998, 4<sup>ème</sup> en Junior en 1994, Champion du Monde en 2000, vainqueur du Championnat d'Australie...</li> <li>- Vainqueur Coupe du Monde : 2002 à St Kitts, à Santos en 1997, à Paris en 1996...</li> <li>- Vainqueur du Grand Prix National en 1994, 1995 et 1996</li> <li>- France Iron Tour : 2<sup>ème</sup> du Tour de France de Triathlon 2003, vainqueur en 1998, vainqueur d'étape à Evian, Montpellier....</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- 1<sup>ère</sup> sensibilisation : après les J.O. de Sydney 2000 : léger décrochement en 2001 : pas d'objectif international</li> <li>- officiellement prévue vers 2010, (après les J.O. de Pékin, à voir en 2008)</li> <li>- déjà commencée au niveau professionnel : organisation et encadrement de stages en Australie pour tous niveaux, de triathlon</li> <li>- autres pratiques en compétition : XTERRA et raids multisport de pleine nature</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- site internet</li> <li>- 1<sup>er</sup> questionnaire, mai 2005</li> <li>- échanges de mails</li> <li>- 2<sup>ème</sup> questionnaire, septembre 2005</li> <li>- presse spécialisée : <i>220 Mag</i>, <i>Triathlète Magazine</i>, <i>Tri attitude...</i></li> </ul>
<p align="center"><b>Matthieu</b> <b>34 ans</b> <b>marié</b> <b>2 enfants</b> <b>directeur de recherche</b></p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- football de 8 à 14 ans</li> <li>- karaté de 14 ans à 20 ans</li> <li>- course à pied : tout le temps !</li> <li>- triathlon de 20 à 28 ans :</li> <li>- début en 1993 dans un club local (Vaulx-en-Velin)</li> <li>- 1<sup>ère</sup> compétition CD à la Grande Motte</li> <li>- fin en 1998 (Club Aix-en-Provence)</li> <li>- « Sportif régional » (30'53 sur 10 km !)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- 33<sup>ème</sup> aux Championnats de France Elite Duathlon</li> <li>- 70<sup>ème</sup> au Championnat de France Elite triathlon en 1996</li> <li>- finisher Ironman en 2003</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- BEESAN puis concours ETAPS</li> <li>- reprise d'études (doctorat en physiologie / en biologie)</li> <li>- travail pendant 10 ans dans l'évaluation au niveau du sport de haut niveau (statistiques)</li> <li>- enseignant-chercheur en faculté à Lyon</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- entrevue, début mai 2006</li> <li>- 1<sup>er</sup> questionnaire, fin mai 2006</li> <li>- mails, été 2006</li> <li>- 2<sup>ème</sup> questionnaire, septembre 2006</li> <li>- mails, compléments d'information, avril 2007</li> </ul>
<p align="center"><b>Patricia</b> <b>29 ans</b></p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- d'origine roumaine</li> <li>- nageuse</li> <li>- intégration de l'équipe de France de natation</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- divers records et titres régionaux et nationaux en dos et nage libre</li> <li>- 1<sup>ère</sup> française Championne du Monde à Perth (200 m dos), 1998</li> <li>- médaille d'argent aux J.O. de</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- fin de carrière : 2004</li> <li>- consultante natation pour France Télévision, Europe 1...</li> <li>- diplômée de l'ESCP Europe, 2005</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- rencontres informelles</li> </ul>

<b>célibataire</b>		Sydney (200 m dos), 2000		
<b>Bruno, 31 ans concubinage avec Marianne (autre cas étudié) ingénieur, chef d'entreprise</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- coureur au départ</li> <li>- débuts du triathlon à 30 ans</li> <li>- Club : Triathlon Club de Saint-Dié (88)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- finisher Ironman de Grenoble (88)</li> <li>- finisher Triathlon d'Embrun</li> <li>- finisher de deux marathons</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- arrêt par obligation professionnelle au départ (nécessité de reprendre un travail « pour vivre »), puis pour construire une maison avec Marianne sa compagne</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- mails, février 2006,</li> <li>- 1<sup>er</sup> questionnaire, mai 2006</li> <li>- entretien avec Marianne sa compagne, ex-triathlète elle aussi, septembre 2006</li> </ul>
<b>Claude 38 ans séparé 2 enfants BEESAN, ETAPS</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- débuts dans la natation de 8 à 16 ans (brasseur)</li> <li>- débuts dans le triathlon à 17 ans : 1<sup>er</sup> triathlon en UNSS à Bourg-en-Bresse (1986)</li> <li>- Clubs : TMC, Paris, devient coéquipier de Pierre sur les Grands Prix Nationaux</li> <li>- équipe l'« Alpe d'Huez » sur les circuits de l'Iron Tour</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- vainqueur triathlon de Bourg en 1987 (junior)</li> <li>- 1989 : 4<sup>ème</sup> aux Championnats d'Europe juniors à Genève, 2<sup>ème</sup> aux Championnats de France Espoirs</li> <li>- 1991 : 6<sup>ème</sup> aux Championnats de France seniors à Versailles, dix Top-10 dans les plus grandes classiques de la saison</li> <li>- Champion de France LD, 1994</li> <li>- 8<sup>ème</sup> aux Championnats d'Europe en 1995</li> <li>- 24<sup>ème</sup> aux Championnats du Monde (1995)</li> <li>- 6<sup>ème</sup> et 1<sup>er</sup> français au Triathlon de Nouméa (mai 1994)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- décrochage vers 1998 avec retrait progressif de la compétition : naissance des enfants, achat de maison à rénover, problèmes de santé (genoux)</li> <li>- arrêt définitif en 2000-2001</li> <li>- intégration de la Fonction Publique Territoriale en tant qu'ETAPS-BEESAN (maître nageur)</li> <li>- conversion vers les sports de pleine nature : randonnée escalade, diplômé AMM (Accompagnateur de Moyenne Montagne)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- entrevues : juillet, septembre 2005, 2006</li> <li>- entretiens, mails, courant années 2005, 2006 et 2007</li> <li>- presse locale et spécialisée</li> <li>- press-book</li> </ul>
<b>Mélanie 39 ans concubinage agent SNCF détachée</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- débuts en 1988 à 20 ans grâce à sa sœur aînée (famille de sportives de haut niveau dans d'autres domaines) à Dijon</li> <li>- 1<sup>ère</sup> participation au CD d'Auxerre</li> <li>- Club : Beauvais (Picardie)</li> <li>- en équipe de France Longue Distance depuis 1989</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- 3<sup>ème</sup> aux Championnats d'Europe CD, 1996</li> <li>- 2<sup>ème</sup> aux Championnats du Monde LD en 1996, 9<sup>ème</sup> en 1997</li> <li>- Championne de France LD en 1996 et 1998, 3<sup>ème</sup> en 1997</li> <li>- 2 victoires au Triathlon de Nice</li> <li>- vainqueur d'une étape de Coupe du Monde</li> <li>- vainqueur de l'Ironman de Grenoble, 2004</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- arrêt non préparé sur graves problèmes cardiaques, inapte à la compétition</li> <li>- projets à long terme, trouver un « boulot sympa », organiser une épreuve de Triathlon</li> <li>- en cours de réintégration de la SNCF (en arrêt maladie au moment de l'enquête)</li> <li>- entraîne Marthe, ici étudiée, en LD</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- mails, novembre 2006</li> <li>- 1<sup>er</sup> questionnaire, novembre 2006</li> <li>- 2<sup>ème</sup> questionnaire, par courrier, octobre 2006</li> <li>- presse spécialisée</li> </ul>

<p><b>Sandra</b> <b>29 ans</b> <b>célibataire</b> <b>BEESAN</b> <b>professeur d'EPS</b></p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- nageuse dès le collège, débuts dans le triathlon vers quinze ans avec des titres en compétition de triathlon et de natation UNSS, FNSU</li> <li>- Clubs : Brumath, Strasbourg ASPTT, Mulhouse, Wingsheim</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- en équipe de Division 1</li> <li>- dans le Top-10 pendant six ans (de 1998 à 2003)</li> <li>- participation classante aux Grands Prix de Triathlon de 1998 à 2003, Coupes de France, Championnats de France Elite, étapes de Coupes du Monde et d'Europe en France</li> <li>- divers titres régionaux en Alsace</li> <li>- finisher Ironman de Roth 2007</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- en cours de fin de carrière :</li> <li>- 1<sup>er</sup> décrochement, retrait de la D1, changement d'objectif</li> <li>- Ironman pour finir sa carrière triathlétique</li> <li>- projet de réorientation : faire d'autres activités sportives en loisirs (danse contemporaine)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- entrevues, juillet 2005, novembre 2006, avril 2007</li> <li>- questionnaires, novembre 2005</li> <li>- press-book</li> </ul>
<p><b>Xavier</b> <b>35 ans</b> <b>célibataire</b></p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- débuts dans le Rink Hockey pendant dix ans</li> <li>- participe aux cross et diverses courses à pied</li> <li>- découvre le triathlon en 1993</li> <li>- intègre le Club de Rennes en 1995</li> <li>- intègre l'équipe de France Longue Distance, depuis 1999</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- équipe de France, 4<sup>ème</sup> à Nice en 1999</li> <li>- 9<sup>ème</sup> aux Championnats du Monde LD 2001, 3<sup>ème</sup> en 2003</li> <li>- finisher Ironman d'Hawaii, octobre 2003</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- 1<sup>er</sup> arrêt en 1996 : opération du cœur</li> <li>- 2<sup>ème</sup> arrêt, juin 2003 : survivant d'un crash d'avion</li> <li>- diplômé du BEESAN et du BEESAPT</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- <i>L'Equipe Magazine</i>, 12 juin 2004</li> <li>- article de M. Findeis in <i>Sport et vie</i>, n°24 hors série, juillet 2006</li> </ul>
<p><b>Claudia</b> <b>35 ans</b> <b>mariée</b> <b>un enfant</b> <b>triathlète au Danemark</b></p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- débuts dans la natation de compétition de 10 à 21 ans</li> <li>- débuts dans le triathlon à 24 ans : triathlon de Genève en 1993 et 1994</li> <li>- actuellement (2007) dans le Staff Olympique Danois en vue des J.O. de Pékin en 2008</li> <li>- licenciée au Club Français de Triathlon : à Paris en 2006 et à Châteauroux en 2007</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- 1<sup>er</sup> titre de Championne Danoise à 24 ans (6 titres depuis)</li> <li>- 2 titres de vice-Championne d'Europe en 1999 et 2000</li> <li>- médaille de bronze aux J.O. de Sydney en 2000</li> <li>- 1<sup>ères</sup> Coupes du Monde après reprise en 2004 : 11<sup>ème</sup> et 5<sup>ème</sup></li> <li>- plusieurs Top-10 en Coupe du Monde entre 2005 et 2006</li> <li>- 11<sup>ème</sup> des Championnats du Monde en 2006</li> <li>- 2007, Hambourg, 7<sup>ème</sup> aux Championnats du Monde</li> <li>- ...dans le Top-20 mondial</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- 1<sup>ère</sup> conversion : de la pratique de la natation à la pratique en compétition du triathlon</li> <li>- arrêt de la compétition après les J.O. de 2000</li> <li>- naissance d'un premier enfant</li> <li>- travail dans différents domaines : administration, secrétariat, sciences, en formation chef de projet.</li> <li>- reprise de la compétition en août 2003</li> <li>- projets après Pékin : épauler son mari dans son entreprise, devenir coach dans ses loisirs</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- site internet</li> <li>- presse spécialisée : <i>Triathlète Magazine</i>, <i>220 Mag...</i></li> <li>- mails, mars-avril 2007</li> <li>- questionnaires, avril 2007</li> </ul>

## Phase d'approfondissement de la 1<sup>ère</sup> partie de l'étude

### *Schématisation des logiques de fins de carrière*

Modes d'arrêt	Modalités d'adaptation dominantes	Trajectoires subjectives dominantes	Rapport à l'arrêt et ses effets
<p><b>Prolongement :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- continuité dans le milieu (mêmes réseaux) :</li> <li>- continuité dans la logique d'adaptation à des objectifs (mode de fonctionnement des triathlètes)</li> </ul>	<p><b>Promotion « interne » :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- stabilisation (« CDI »),</li> <li>- titularisation (DTN, Brevet d'état, Chargé de mission...)</li> </ul> <p><b>Diversification :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- « se mettre à son compte » :</li> <li>- autonomie professionnelle sportive ou non,</li> <li>- mobilité interne et/ou externe</li> </ul>	<p><b>Evolution linéaire :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- « normale », « dans l'ordre des choses », « sans rupture », « dans du velours », « sans dépression »...</li> </ul> <p><b>Evolution diversifiée :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- nouvelles formes de pratiques : raids aventures, XTERRA, « faire autre chose », « sans pression », « faire du sport autrement », « nouveaux défis »...</li> <li>- notoriété préservée dans un nouveau domaine : prolongement de la « grandeur » ; ou nouvelle reconnaissance de l'expertise par les pairs</li> </ul>	<p><b>Intégrés et intégrateurs :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- arrêt accepté et acceptable</li> </ul> <p><b>Envisagés et recherchés :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- réorganisation, vision optimiste par rapport à l'avenir,</li> <li>- rééquilibrage rapide et nouvelle stabilité</li> </ul>



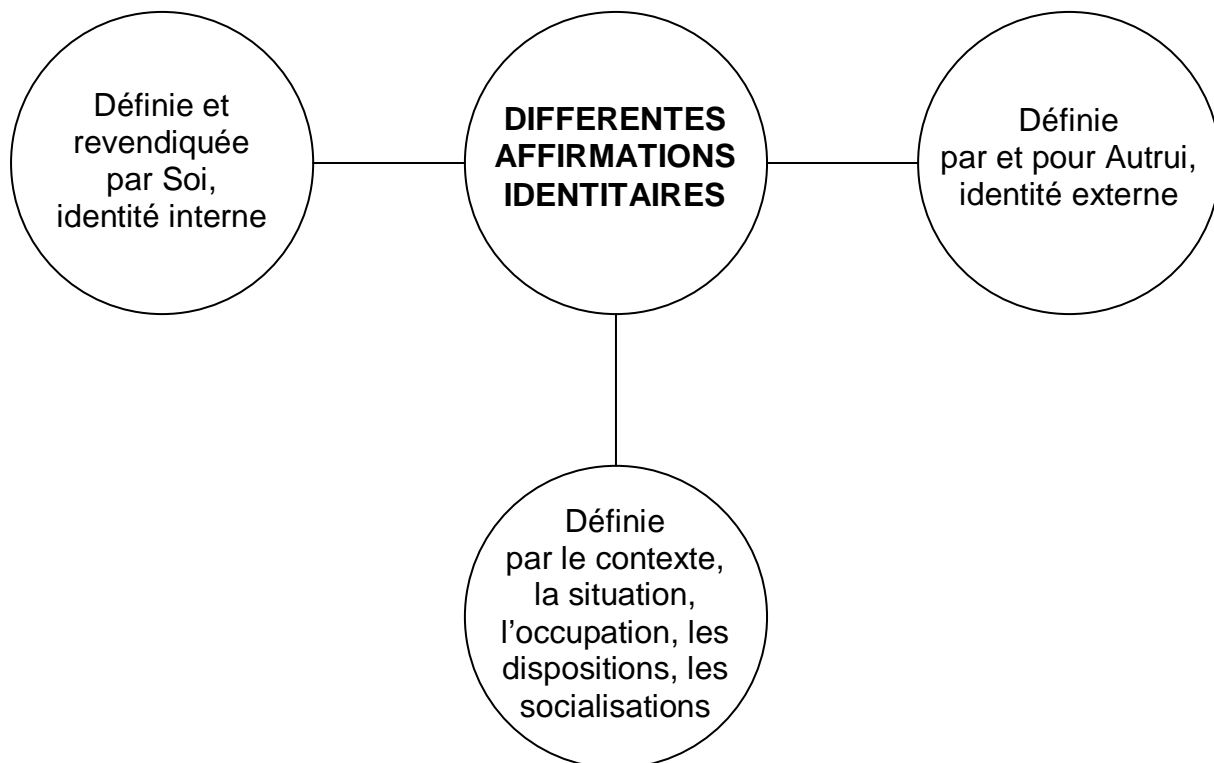
<p><b>Ruptures :</b></p> <p>- sans projet : (accidentelle, exclusion, déclassement...)</p> <p>- avec projet : familial, professionnel, parental, conjugal, immobilier...</p>	<p><b>Blocage/exclusion :</b></p> <p>- « chômage », « retraite », « temps partiel », « en arrêt maladie »</p> <p>- rétrécissement identitaire : « has been », « ex-Champion »</p> <p><b>Mutation :</b></p> <p>- invention d'une nouvelle vie, - anonymation</p>	<p><b>Evolution stagnante ou arrêtée :</b></p> <p>- arrêt blocage : « vide », « peur du manque », « peur de l'avenir »</p> <p><b>Evolution préparée, programmée :</b></p> <p>- désir ou nécessité d'autonomie, avec difficultés possibles d'adaptation « non-reconnaissance », « incompétence », « inexpérience » dans les nouveaux domaines...</p>	<p><b>Subis/bloqués :</b></p> <p>- dépendance par rapport au milieu,</p> <p>- vision défaitiste : avenir menaçant du fait d'un passé non reconnu</p> <p><b>Subis, puis acceptés :</b></p> <p>- reconquête d'autonomie : nouveaux repères : stabilité aléatoire</p>
--	---	---	--

<p><b>Come-back :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- après déception professionnelle, personnelle, familiale</li> <li>- par choix personnels, après telles ou telles réalisations à terme</li> </ul>	<p><b>Déclassement/reclassement : cycles</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- carrière parfois en pointillé</li> <li>- identité adaptable et provisoire</li> <li>- réflexivité / motivation personnelle</li> </ul>	<p><b>Evolution transitoire :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- avec pertes et construction de nouveaux repères, par « à coups » :</li> <li>- changement du territoire, du réseau, de ses performances : « j’y reviendrai un jour... »</li> <li>- retour dans un monde familier : « revenir à soi », « se retrouver », après un épisode parental</li> </ul>	<p><b>Flexibles :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- arrêt non définitif, provisoire</li> </ul>
--	--	--	---

Ce tableau représente les grands thèmes que nous avons rencontrés au cours des récits des triathlètes étudiés (dans les entretiens, dans les mails, les retours des premiers questionnaires de « contact »). Il s’est agi de trouver une manière de conceptualiser des manières de vivre l’arrêt en fin de carrière sportive, tout en respectant le caractère subjectif et discursif des propos obtenus oralement ou par écrit. Considérant que de nombreux triathlètes nous parlent de leur sport comme étant un métier, le leur, nous avons établi un parallèle avec le monde du travail pour expliquer certaines trajectoires et les rapports qu’ils entretiennent avec l’arrêt.

# L'affirmation identitaire

Il existe différentes formes identitaires :



L'identité interne se rapporte à ce qui est de l'ordre de l'intime, du privé, définie, revendiquée, intériorisée par et pour l'individu lui-même. A contrario, l'identité externe est de l'ordre du public, social, définie par et pour autrui : présentée pour être vue, jugée et appréciée. Chez Kaufmann, elle ne nous est pas parue assez significative pour être opérante dans notre étude.

## Objectif et problématique du chapitre sur les couples

Comprendre les réalités organisationnelles que supposent la pratique intensive sportive et son arrêt, sur les couples, en abordant leurs habitudes, (alimentaires, et autre), leurs espaces, leurs temporalités, leurs objets, leurs tensions, leurs conflits, leur vie commune « racontées » par leurs récits.

La fin de carrière dépend de la façon dont est organisé le couple, mais l'organisation du couple est aussi fonction du type d'investissement, de la carrière du ou des sportifs en question.

De quelle nature est cette inter-relation ? Quels en sont les différents types et les différents stades ?

### **1. Le couple et le triathlon : hommes et femmes à l'épreuve de l'arrêt**

- a) Différentes conceptions ou organisations du couple
- b) La passion sportive et ses effets sur le couple

### **2. « Vivre ensemble » : différentes modalités, rythmes, temporalités**

- a) Etre ou ne pas être en couple (« il y a deux mondes »)
- b) Le rapport à l'autre via le sport (le rapport aux objets et à l'espace comme expression de soi)
- c) Le rapport au corps via le sport

### **3. Admirer : l'épreuve de la rencontre :**

- a) L'adhésion : rencontrer
- b) « Vivre de »:
- c) « Vivre avec »

### **4. Supporter : l'épreuve de l'attente :**

- a) L'ancrage du couple
- b) La mise en danger du couple : « je t'aime moi non plus »
- c) « Epouse tes baskets »

### **5. De l'accompagnement à l'exclusion : l'infidélité due au sport**

- a) La confusion des sens
- b) Entre « désirs et renoncements »
- c) L'infidélité due au sport

**Conclusion :**

- une carrière sportive de couple (les deux sont sportifs)
- une carrière sportive en « solo » (un seul conjoint est sportif)
- une carrière sportive décalée (les deux sont sportifs, l'un s'arrête avant l'autre).

## Phase d'exploration de la 2<sup>ème</sup> partie de l'étude

### *Modalités d'organisation des couples*

3 catégories pour 6 dominantes observées	<p>Catégorie n°1</p> <p>Il existe différents types d'organisation, choisies ou subies, lors de la fin de carrière de l'un ou des deux sportifs.</p>	<p>Catégorie n°2</p> <p>La carrière sportive de l'un, ou des deux conjoints, impose une organisation particulière propre à chaque couple (habitudes, espace, temps...).</p>
	<p>Conséquence commune et Catégorie n°3</p> <p>La fin de carrière dépend de la façon dont le couple est organisé.</p>	
Dominante A	Les deux sont sportifs dans la même pratique, avec des goûts semblables et au sein d'un même réseau relationnel.	
Dominante B	Les deux sont pratiquants, mais pas dans les mêmes activités. Ils n'ont pas le même réseau relationnel.	
Dominante C	Un seul des deux pratique le sport intensivement, contrairement à l'autre conjoint non-pratiquant, qui ne partage pas le même goût pour le sport.	
Dominante D	Un seul des deux conjoints pratique, mais l'autre l'accompagne dans ses goûts et les partage.	
Dominante E	Un seul des deux pratiquants conjoints s'arrête, pendant que l'autre continue sa pratique sportive.	
Dominante F	Les deux s'arrêtent de pratiquer dans un même temps.	

## Synthèse des données collectées dans l'étude des couples

Pour préserver l'anonymat, des données ont été adaptées ainsi que les noms.

<p><b>Trajectoires : « moments forts »</b></p> <p><b>Noms, âge, métier</b></p> <p><b>Situation sportive, maritale et familiale</b></p>	<p><b>« Débuts du couple »</b></p> <p><b>(engagement dans la relation)</b></p>	<p><b>« Vivre ensemble »</b></p> <p><b>(projets, premières réalisations, organisation, pendant la carrière sportive en général)</b></p>	<p><b>« Fins de carrière »</b></p> <p><b>(arrêts : décrochages et arrêt officiel de la compétition, de la pratique, nouvelle organisation conjugale : continuité ou rupture)</b></p>	<p><b>Nature des données recueillies</b></p> <p><b>(site internet, presse, press-book, entrevue, interview, questionnaires (1<sup>er</sup>, 2<sup>d</sup>), mail, lettre...)</b></p>
<p><b>Marianne</b> <b>28 ans</b> <b>BEESAN</b> <b>ETAPS</b> <b>concubinage avec Bruno</b></p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- rencontre en 2002-2003 avec Bruno</li> <li>- encore dans la « pleine carrière » sportive, mais en phase « descendante »</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- finir Ironman France en 2004</li> <li>- prise d'appartement commun en 2003</li> <li>- Théo, premier enfant du couple en 2009</li> <li>- mariage civil, 3 avril 2010</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- entraîneur de triathlon dans son club et maître nageur pour sa ville natale</li> <li>- arrêt de la compétition en 2005</li> <li>- mère d'un petit garçon depuis février 2009</li> <li>- en 2011, enceinte du 2<sup>e</sup> enfant</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- 1<sup>er</sup> questionnaire, novembre 2005</li> <li>- entrevues fin 2005</li> <li>- 2<sup>ème</sup> questionnaire, mai 2006</li> <li>- interview en couple avec Bruno, septembre 2006</li> <li>- presse spécialisée et locale (<i>L'Est Républicain, La Liberté de l'Est...</i>)</li> </ul>
<p><b>Bruno</b> <b>triathlète</b> <b>31 ans</b> <b>concubinage avec Marianne (autre cas)</b></p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- coureur au départ</li> <li>- débuts du Triathlon à 30 ans où il rencontre Marianne sa compagne</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- prise d'appartement commun en 2003</li> <li>- Théo, premier enfant du couple en 2009</li> <li>- mariage civil, 3 avril 2010</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- arrêté par obligation professionnelle au départ (nécessité de reprendre un travail « pour vivre »), puis pour construire une maison avec Marianne sa compagne</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- mails, février 2006</li> <li>- 1<sup>er</sup> questionnaire en mai 2006</li> <li>- entretien avec Marianne sa compagne, ex-triathlète, elle aussi, septembre 2006</li> </ul>

<p align="center"><b>étudié) ingénieur chef d'entreprise</b></p>				
<p align="center"><b>Bernard 60 ans ancien cycliste professionnel chef d'entreprise à la retraite (père d'Alain) marié à Nicole</b></p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- en 1963, avant le Tour de l'Avenir</li> <li>- tous les deux sont originaires de la même région et se rencontrent par le même réseau d'amis, car Nicole ne pratique aucun <b>sport</b></li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- mariage en 1966</li> <li>- prise d'appartement en 1966 à Sélestat</li> <li>- naissance d'Alain en 1969, pendant la pleine carrière</li> <li>- déménagement du couple en 1970 à côté du magasin</li> <li>- Nicolas travaille avec Bernard au magasin</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- arrêt de la carrière de cycliste professionnel en 1970 : reste dans le circuit amateur</li> <li>- ouvre un magasin de carrelage en 1971</li> <li>- arrêt de la carrière amateur en 1972, sous la contrainte de l'emploi du temps professionnel du magasin</li> <li>- retraite de chef d'entreprise en 2005 à 65 ans</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- entretiens et entrevues informelles, 2006-2010</li> </ul>
<p align="center"><b>Arsène cycliste 45 ans Sabine éducatrice V.T.T. (en concubinage dans le 1<sup>er</sup> temps de l'enquête, ils sont séparés dans un 2<sup>ème</sup> temps) deux enfants</b></p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- rencontre avec Sabine, août 1987 : Arsène vit chez ses parents, il a 24 ans et travaille comme menuisier</li> <li>- Sabine, étudiante de 3<sup>e</sup> année comme préparatrice en pharmacie, vit chez ses parents</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- début de vie commune dans un même lieu, 1992</li> <li>- début dans la vie active pour Sabine</li> <li>- maison achetée en 1995</li> <li>- Serge est né en 1994</li> <li>- Marina est née en 1997</li> <li>- pleine carrière sportive d'Arsène</li> <li>- séparation du couple en 2008 (2 endroits d'habitation différents, garde alternée des enfants)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- décrochage d'Arsène lors d'un accident de vélo, 1998</li> <li>- <b>travail</b> à mi-temps en 1999 pour reprendre la compétition</li> <li>- décrochage sur demande de sa conjointe en 2005</li> <li>- reprise intensive à partir de 2007 (compétiteur et entraîneur)</li> <li>- 2009, mutation dans un club plus important après avoir été fidèle à son premier club pendant 30 ans</li> <li>- compétiteur en circuits des Masters</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- site internet</li> <li>- entrevue, septembre 2006</li> <li>- échanges de mails</li> <li>- 1<sup>er</sup> questionnaire, septembre 2006</li> <li>- 2<sup>ème</sup> questionnaire, octobre 2006</li> <li>- presse spécialisée</li> </ul>
<p align="center"><b>Françoise vététiste</b></p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- rencontre en 1999 sur un raid multisport, Françoise coureuse sur route puis raid orientation, Jérôme V.T.Tiste et skieur, commence raid à</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- saison ensemble de raid puis V.T.T. orientation en équipe de France pendant 7 ans ; chacun fait son parcours sportif à côté de l'autre avec</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- volonté de Jérôme d'avoir des enfants, pas pour Françoise</li> <li>- une année de rupture en 2007, puis réconciliation et 2 enfants</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- par mail et entrevues informelles : 2006-2010</li> <li>- entretiens : 2006-2008</li> </ul>



<p><b>C.O. (triathlète en dilettante)</b>  <b>29 ans</b>  <b>professeur de maths en concubinage avec Jérôme (ex-skieur de haut niveau)</b>  <b>prof d'EPS</b></p>	<p>la même époque que Françoise  - rencontre sur un raid puis toute une saison de raid ensemble</p>	<p>plus ou moins de réussite</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- reprise du sport en 2011 pour Françoise et de la compet, gestion du temps plus difficile et surtout de la fatigue</li> <li>- Jérôme n'a jamais vraiment arrêté mais a diminué le nombre de courses</li> <li>- pour les 2, des déplacements moins nombreux et des courses de proximité privilégiées.</li> </ul>	
<p><b>Quentin</b>  <b>45 ans</b>  <b>ex-cycliste</b>  <b>agent de la poste</b>  <b>séparé</b>  <b>père de Madeleine triathlète et multisportive</b></p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- début du couple à 17 ans et demi (1981), en pleine carrière cycliste (Champion d'Alsace, vice-Champion de France Sprint départ arrêté)</li> <li>- 1996 : début de la compétition avec les chiens (canicross) : Champion d'Europe vétéran en 2006</li> <li>- triathlète en dilettante à partir de 2004</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- cohabitation à 18 ans et demi avec naissance de la première fille (1982)</li> <li>- arrêt des études au niveau du bac, recherche du premier emploi</li> <li>- naissance de la deuxième fille en 1991</li> <li>- achat maison (1994)</li> <li>- séparation de sa femme mais non divorcé à partir de 2005</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- décrochage 1 an et demi pour s'occuper de leur premier enfant</li> <li>- retour à la carrière sportive en 1983</li> <li>- arrêt de la compétition cycliste en 1991</li> <li>- début compétition à haut niveau en canicross en 1996</li> <li>- fin totale en 2006</li> </ul>	<p>- entrevues informelles et entretiens : 2005-2010</p>
<p><b>Jean</b>  <b>triathlète</b>  <b>33 ans</b>  <b>prof d'EPS</b>  <b>pacsé avec Lucie</b>  <b>vététiste et C.O,</b></p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- rencontre pendant les années d'études IUFM (fin cursus STAPS), 1996</li> <li>- pacsés en 2005</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- mise en ménage, 1998, lors de la première mutation des 2 conjoints, premier poste pour les 2 au même endroit géographique</li> <li>- retour en région d'origine pour les 2 en 2000</li> <li>- naissance du 1<sup>er</sup> enfant, Pélagie, 2006</li> <li>- naissance du 2<sup>ème</sup> enfant, Nathalie, 2008</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- spécialiste en handball jusqu'en 1998</li> <li>- commence le triathlon en 2000</li> <li>- pleine carrière de compétition, de 2001 à 2006 (1<sup>er</sup> enfant)</li> <li>- décrochage, arrêt des compétitions, vers une pratique de loisirs</li> <li>- reprise de la compétition en 2008 après la naissance de la 2<sup>ème</sup> fille</li> <li>- pour Lucie : sports de pleine nature commencés en 1993 à 20 ans</li> <li>- pleine carrière de 2002 à 2006</li> <li>- décrochage pendant les grossesses</li> </ul>	<p>- entrevues informelles, mails et entretiens : 2005-2009</p>

<p><b>prof de maths parents de deux enfants</b></p>			<ul style="list-style-type: none"> <li>- reprise des compétitions avec palmarès entre 2006 et 2008</li> <li>- 2010 : reprise d'une pratique de loisirs et familiale en cours</li> </ul>	
<p><b>Sandra triathlète 29 ans BEESAN professeur d'EPS célibataire/conjointe d'Alain ex-cycliste 39 ans chef d'entreprise</b></p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- rencontre en 2003-2004</li> <li>- Sandra entre dans la vie active en 2004, reste dans sa région d'origine</li> <li>- Alain : fin de carrière en semi-professionnel vers 21 ans</li> <li>- entre dans la vie active à l'âge de 21 ans</li> <li>- pratique d'accompagnement à l'entraînement de Sandra (en vélo) et d'entretien</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- décembre 2008, prise d'un appartement commun au sein d'une configuration de 2 appartements jumeaux réunis</li> <li>- achat d'une maison par Alain en 2010</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>-1<sup>er</sup> décrochement, retrait de la D1, changement d'objectif :</li> <li>-Ironman pour finir sa carrière triathlétique,</li> <li>- arrêt total de la compétition en 2006-2007 sur blessure tenace :</li> <li>- projet de réorientation : faire d'autre activité sportive en loisirs, début de spectacles de danse 2009</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>-entrevues, juillet 2005, novembre 2006, avril 2007</li> <li>-questionnaires, novembre 2005</li> <li>-press-book</li> </ul>
<p><b>Charles 45 ans ex-concubin d'une triathlète à haut niveau</b></p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- rencontre au lycée en 1985, Charles étudiant, joueur de foot au niveau régional, elle lycéenne et coureuse de demi-fond au niveau national</li> <li>- il arrête le foot en 1995 et se met à la course à pied au moment où elle arrête la course à pied en compétition</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- prise d'appartement commun en 1989, 21 ans pour elle, étudiante au CREPS et en formation pour l'emploi en tant que BEESAN, 26 ans pour lui, étudiant et surveillant ; deux déménagements pour raisons professionnelles et de rupture dans le couple, dans la région d'origine</li> <li>- séparation définitive du couple en 2000</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- premier décrochement en 1995, fin d'une carrière d'athlète à niveau national (sept ans)</li> <li>- saisons en tant que nageuse au niveau régional, de 1990 à 1998 ; nageuse au niveau international en masters de 1998 à 2004</li> <li>- début du triathlon, 1997 (classée en catégorie Elite de 1998 à 2003)</li> <li>- deuxième décrochement, 2001 sur blessure grave, retour en compétition en 2001</li> <li>- troisième décrochement, 2003, sur accident de la route lors d'un entraînement</li> <li>- arrêt de la compétition à haut niveau, 2004</li> <li>- arrêt du triathlon, 2005</li> <li>- pratique de natation d'entretien depuis</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- lettre de témoignage, mails</li> <li>- entrevues, de 2005 à 2010</li> </ul>

## Phase d'approfondissement de la 2<sup>ème</sup> partie de l'étude

### *Organisation des couples au moment de l'arrêt*

Ces tableaux représentent les grands thèmes nous avons rencontrés au cours des récits des couples étudiés. Bien d'autres profils sont repérables, composés de nuances, avec des hybridations entre différents types, les combinaisons d'états, selon les moments, selon les sexes notamment.

Pour préserver l'anonymat, des données ont été adaptées ainsi que les noms.

	Type de relation initiale et réseaux	Postulat n°1	Postulat n°2	Postulat n°3		Evolution / temps	
Engagement sportif		La carrière sportive de l'un ou des deux conjoints impose une organisation particulière propre à chaque couple (habitudes alimentaires, espace, temps...)	Il existe différents types d'organisation, choisies ou subies, lors de l'arrêt de l'un ou des deux sportifs	Les effets de l'arrêt dépendent de la façon dont le couple est organisé			
			Situation du désengagement	Effets sur le couple ou sur l'autre	Bifurcations partielles ou totales (reconversions) ?		

Partagé	Cas n°1	Les deux sont sportifs dans la même pratique, avec des goûts semblables et au sein d'un même réseau relationnel	Un seul des deux pratiquants conjoints s'arrête	Arrêt définitif	Organisation domestique plus autour du sport	La femme est enceinte, s'arrête, l'homme continue, arrêt décalé, avec forte baisse d'intensité	Jean et Lucie	/ Marthe et J.-Claude
	homosociabilité			prolongement	Le père s'arrête mais accompagne sa fille dans ses pratiques : Surinvestissement, vie par procuration : organisation quotidienne et commune, assujettie au sport et aux résultats	Prolongement hybride du père / à sa fille	Quentin et sa fille Madeleine	
			Les deux s'arrêtent de pratiquer dans un même temps	Arrêt définitif	Projet de parentalité et de construction de maison	De fait dans les deux ans : maison et 1 <sup>er</sup> enfant	Marianne et Bruno, Marlyse et Lucas	
				prolongement	La femme garde une profession en rapport avec le sport : partage des rôles au quotidien, cohabitation	Les deux s'investissent sans un projet parental et dans une entreprise en rapport avec leur renommée sportive		
	Cas n°2	Les deux sont pratiquants, mais pas dans les mêmes activités	Un seul des deux pratiquants conjoints s'arrête	Arrêt définitif	Tensions / dilemme	L'homme arrête la compétition à haut niveau		
	hétérosociabilité			prolongement	Accompagne sa femme aux compétitions	Mais il reste professionnellement dans le sport (prof d'EPS)	Françoise et Jérôme	
				Les deux s'arrêtent de pratiquer dans un même temps	Arrêt définitif			

Différent	Cas n°3	Un seul des deux pratique le sport intensivement, contrairement à l'autre conjoint non pratiquant, qui ne partage pas le même goût pour le sport.	Arrêt net	Arrêt définitif	La femme s'occupe de son foyer, non partage des rôles domestiques.	l'homme arrête la compétition à haut niveau et crée une entreprise artisanale	Bernard et Nicole	
	hétérosociabilité		Arrêt de pratique mais pas de désengagement (entraîneur, etc.)	prolongement	Tensions / rejets : séparation	L'homme arrête la compétition à haut niveau, mais continue sa pratique. Idem pour l'ex- de Charles, autre couple séparé	Sabine et Arsène	/ Charles et X
	Cas n°4	Un seul des deux conjoints pratique, mais l'autre l'accompagne	Arrêt net	Arrêt définitif	L'homme ne cohabite pas avec sa conjointe, vacances en commun	l'Homme s'est arrêté pour reprendre une entreprise	Sandra et Alain	
	homosociabilité	dans ses goûts et les partagent.	Arrêt de pratique mais pas de désengagement (entraîneur, etc.)	prolongement	La femme exclut ponctuellement son conjoint	La femme garde une profession en rapport avec le sport	Sandra et Alain	

### *Schématisation des logiques d'organisation des couples en relation avec une carrière sportive*

De nombreux triathlètes parlent de leur couple comme d'un non-couple ; il est intéressant d'établir un parallèle avec des organisations conjugales modernes pour expliquer les rapports qu'ils entretiennent avec les différents types de fins de carrière sportive présentés.

Trois formes identitaires se rattachant à l'organisation de vie en couple sont repérables : « les accompagnateurs » (ils subissent ou choisissent d'adhérer au projet sportif et conjugale que cela implique), « ceux qui partagent et participent au projet de vie en relation avec le sport » et « ceux qui excluent ou sont exclus du projet de vie sport/couple ». Nous les avons regroupés schématiquement plusieurs logiques d'organisations.

<b>Logiques d'organisation du couple</b> Par rapport à la carrière (engagement, arrêt de pratique)	<b>Ceux qui accompagnent :</b>  <b>« vivre à côté »</b>	<b>Ceux qui partagent :</b>  <b>« vivre dedans, avec et par le sport »</b>	<b>Ceux qui excluent :</b>  <b>sport source de conflit, rejets</b>
<b>Engagement des deux conjoints dans le sport :</b>  - dans les mêmes pratiques, avec les mêmes goûts, mêmes réseaux - dans des pratiques différentes, avec des objectifs, des goûts, des réseaux différents	<b>« Je, toi, nous et le sport »</b>  - temps commun important, car simultané - accompagnement à tour de rôle, avec chacun son objectif propre	<b>« Faire ensemble »</b>  - le sport comme fil de conduction et conducteur - partage de l'espace et du temps, habitudes en commun, cohabitation - séparation de l'espace et du temps en fonction des objectifs de chacun / temps séparé du temps commun	- conflits de compétiteurs, saturation - conflits / temps « partagé-séparé »
<b>Dissymétries dans l'engagement : les « sacrifices »</b>	<b>Admirer-supporter</b>	<b>L'ancrage du couple</b>	<b>Tension / Rejets</b>

<ul style="list-style-type: none"> <li>- la femme pratique, pas l'homme</li> <li>- l'homme pratique, pas la femme</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- l'attente, la non-cohabitation</li> <li>- au début, accompagnement sur les courses</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- l'adhésion, la cohabitation</li> <li>- la vie maritale : ensemble sous le même toit</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- le sport vécu comme un adultère, une trahison</li> <li>- avec le temps, s'exclut et est exclu du réseau sportif de son conjoint : « lui et son sport », « moi et les enfants »</li> </ul>
<p><b>Dissymétries dans l'arrêt de la compétition, voire de la pratique : « les sacrifices »</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- la femme s'arrête avant l'homme</li> <li>- l'homme s'arrête avant la femme</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- séparation des rôles au quotidien</li> <li>- maternité</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- répartition des rôles</li> </ul>	<p><b>Résistances de l'un par rapport à l'autre</b></p>
<p><b>Arrêts simultanés :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- les deux réinvestissent dans un nouveau projet communs : parental, voire familial, professionnel, immobilier</li> <li>- chacun se reconvertit dans un domaine qui lui est propre</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- sevrage</li> </ul>		

# « L'épreuve de la petitesse »

## Contribution à une étude sur les fins de carrières des triathlètes

### Résumé :

La fin de carrière du sportif a souvent été étudiée, mais plutôt par rapport au succès, à l'héroïsme sportif ou à sa reconversion professionnelle (accès à la formation, à un nouveau métier...).

Etre sportif à haut niveau, c'est être reconnu, voire devenir un héros. C'est ainsi se grandir, être mis en scène, médiatisé dans des lieux et de grands moments de consécration. Mais c'est aussi prendre le risque de connaître l'épreuve de la petitesse au moment de l'arrêt, avec un certain « rétrécissement » de la surface sociale (réseau d'amis, occupations, centres d'intérêts...). Mais n'est-ce pas la même problématique pour tout triathlète qui s'investit corps et âme dans la pratique exigeante du triathlon ?

Qui deviennent-ils et que font-ils au quotidien, après avoir été, ou non, sous les feux du podium ? Comment redescendre les marches et après retourner dans une vie plus ordinaire ? Enfin, est-ce réellement une épreuve pour tous, ou seulement pour ceux qui n'ont pas su se construire une vie parallèle ?

Notre recherche vise à mieux comprendre le phénomène de l'arrêt de la pratique, et ses conséquences, à partir de l'étude des carrières pouvant expliquer, en partie, les repositionnements personnels et sociaux du triathlète.

### Mots clefs :

- carrière, épreuve, petitesse, identité, triathlon.

**UNIVERSITE DE STRASBOURG**

**Faculté des Sciences du Sport**

**rue René Descartes**

**67000 STRASBOURG**